

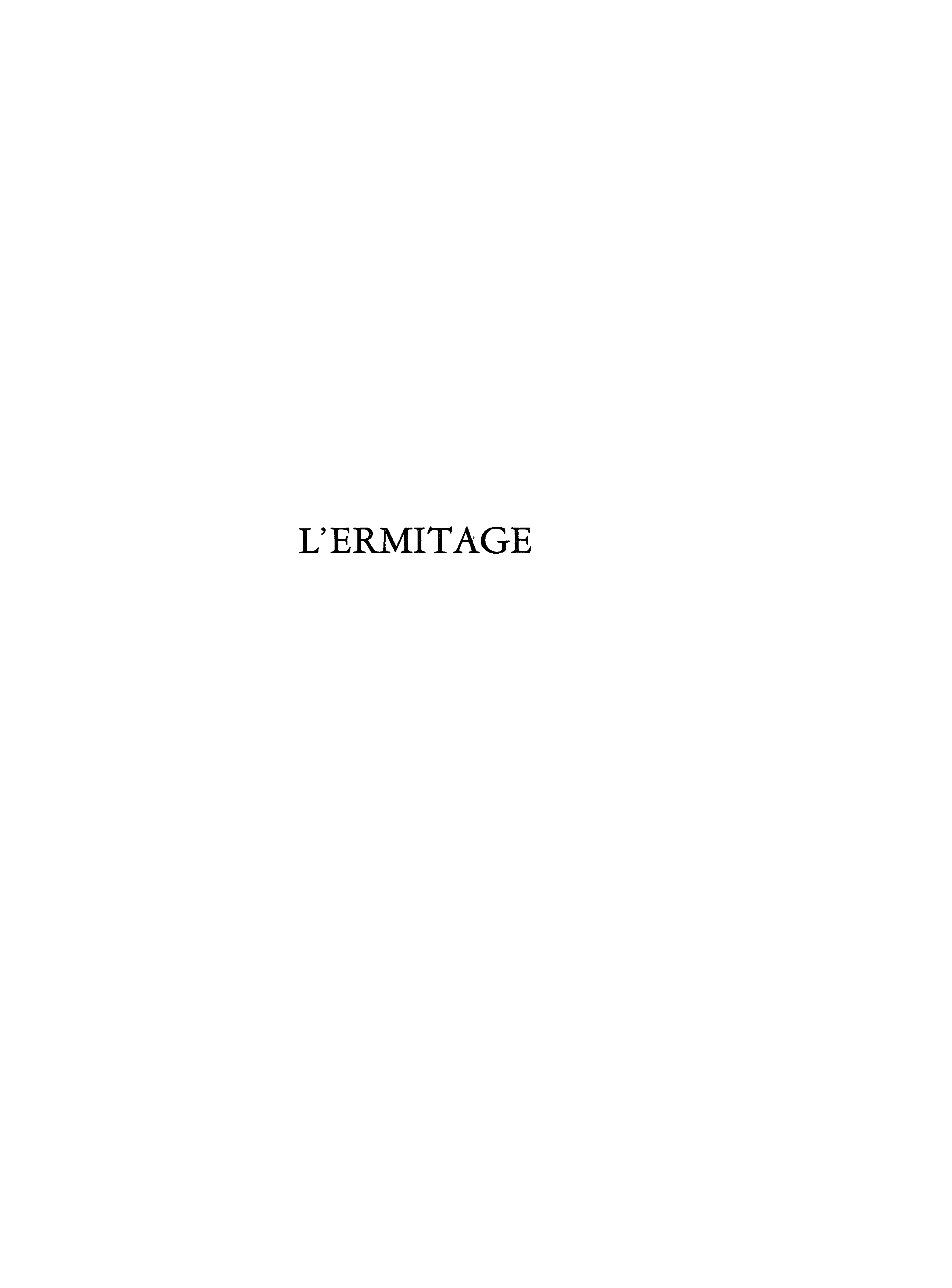
L'Ermitage / secrétaire général : Henri Mazel



VOLUME XII

Janvier-juin 1896

SLATKINE REPRINTS
GENÈVE
1968



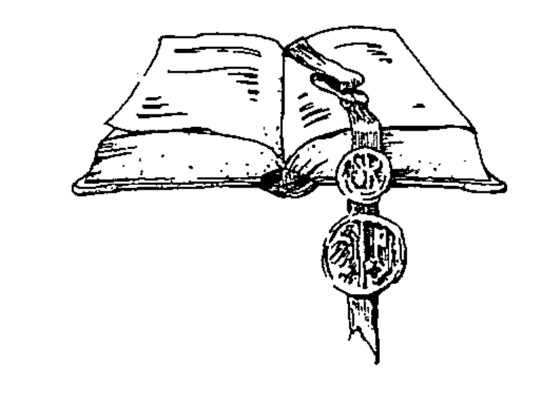
L'ERMITAGE

L'ERMITAGE

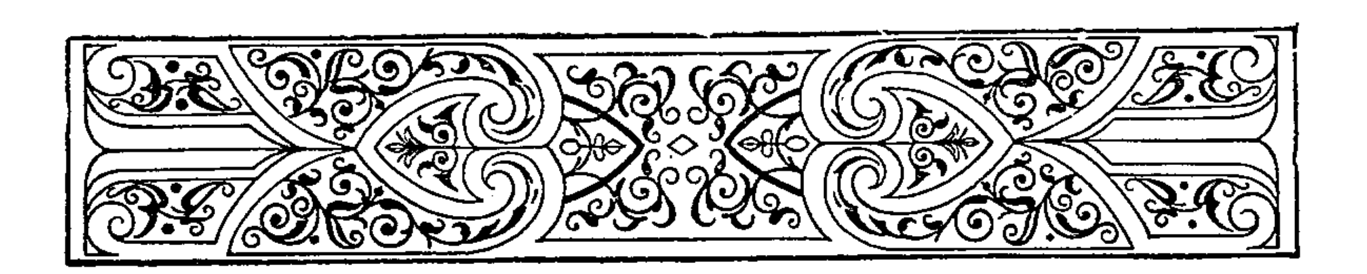
REVUE MENSUELLE
DE LITTÉRATURE

VOLUME XII

Janvier-juin 1896



SLATKINE REPRINTS
GENÈVE
1968



MÉNALQUE

(FRAGMENT)

L'Evangile nous y mène, dit Euclide ; on appellera ta doctrine NOMADISME,— du beau mot : πομος, — pâturage.

(*Les Nourritures terrestres.*)

DEVANT Tityre, Alcide et quelques autres, assemblés, Ménalque parle :...

... « A dix-huit ans, quand j'eus fini mes premières études, l'esprit las de travail, le cœur inoccupé, languissant de l'être, le corps exaspéré par la contrainte, je partis sur les routes, sans but, usant ma fièvre vagabonde. Je connus tout ce que vous savez : le printemps, l'odeur de la terre, la floraison des herbes dans les champs, les brumes du matin sur la rivière, et la vapeur du soir sur les prairies. Je traversai des villes, et ne voulus m'arrêter nulle —part. Heureux, pensais-je, qui ne s'attache à rien sur la terre et promène une éternelle ferveur à travers les constantes mobilités. — Je haïssais les foyers, les familles, tous lieux où l'homme pense trouver un repos — et les affections continues, et les fidélités amoureuses, et les attachements aux idées — tout ce qui compromet la justice ; je disais que chaque nouveauté doit nous trouver toujours tout entiers disponibles.

Des livres m'avaient montré chaque liberté provisoire et qu'elle n'est jamais que de choisir son esclavage, ou du moins sa dévotion, comme la graine des chardons vole et rôde, cherchant le sol fécond où fixer des racines, — et qu'elle ne fleurit qu'immobile. Mais ayant appris dans les classes que les raisonnements ne mènent pas les hommes et qu'à chacun s'en peut opposer un adverse qu'il ne s'agit que de trouver, je m'occupais à le chercher, parfois dans le milieu des longues routes...

Je vivais dans la perpétuelle attente, délicieuse, de n'importe quel avenir. Je m'appris, comme des questions devant les attendantes

réponses, à ce que la soif de jouir, née devant chaque volupté en précédât d'aussitôt la jouissance. Mon bonheur venait de ce que chaque source me révélait une soif, et que, dans le désert sans eau, où la soif est inappaisable, j'y préférais encore la ferveur de ma fièvre sous l'exaltation du soleil. Il y avait, au soir, des oasis délicieuses, plus fraîches encore d'avoir été souhaitées tout le jour. — J'ai, sur l'étendue sablonneuse, au soleil, accablée, comme un immense sommeil étendu — mais tant la chaleur était grande, et dans la vibration même de l'air, — j'ai senti la palpitation encore de la vie qui ne pouvait pas s'endormir, à l'horizon trembler de défaillance, à mes pieds se gonfler d'amour. —

Chaque jour, d'heure en heure, je ne cherchais plus rien qu'une pénétration toujours plus simple de la nature. Je possédais le don précieux de n'être pas trop entravé par moi-même. Le souvenir du passé n'avait de force sur moi que ce qu'il en fallait pour donner à ma vie l'unité ; c'était comme le fil mystérieux qui reliait Jason à son amour passée mais ne l'empêchait pas de marcher à travers les plus nouveaux paysages. Encore ce fil dût-il être rompu... Palingénésies merveilleuses ! Je savourais souvent dans mes courses du matin, le sentiment d'un nouvel être, la tendresse de ma perception. — « Don du poète, m'écriai-je, tu es le don de perpétuelle rencontre » — et j'accueillais de toutes parts. Mon âme était l'auberge ouverte aux carrefours ; ce qui voulait entrer, entrait. Je me suis fait ductile, à l'amiable, disponible par tous mes sens, attentif, écouteur jusqu'à n'avoir plus une pensée personnelle, capteur de toute émotion en passage, et de réaction si minime que je n'apercevais plus rien de mal à force de ne protester devant rien. Au reste je remarquai bientôt, de combien peu de haine du laid s'étayait mon amour du beau.

Je haïssais la lassitude que je savais faite d'ennui et voulais qu'on profitât de la diversité des choses. Je me reposais n'importe où. J'ai dormi dans les champs. J'ai dormi dans la plaine. J'ai vu l'aube frémir entre les grandes gerbes de blé, et sur les hêtraies s'éveiller les corneilles. Au matin je me lavais dans l'herbe et le soleil naissant séchait mes vêtements mouillés.— Qui dira si jamais la campagne fut plus belle, que ce jour où je vis les riches moissons, rentrer parmi les chants ; et les bœufs attelés aux pesantes charrettes ! —

Il y eut un temps où ma joie devint si grande, que je la voulus communiquer, — enseigner à quelqu'un ce qui dans moi la faisait vivre.

Les soirs je regardais dans d'inconnus villages, les foyers dispersés au jour, se reformer.—Le père rentrait, las de travail ; les enfants

revenaient de l'école. La porte de la maison s'entr'ouvrait un instant sur un accueil de lumière, de chaleur et de rire, et puis se refermait pour la nuit. Rien de toutes les choses vagabondes n'y pouvait plus rentrer, du vent grelottant du dehors. — Familles ! je vous hais ! foyers clos ; portes refermées ; possessions jalouses du bonheur. — Parfois, invisible de nuit, je suis resté, penché vers une vitre, à longtemps regarder la coutume d'une maison. Le père était là, près de la lampe ; la mère cousait ; la place d'un aïeul restait vide ; un enfant, près du père, travaillait ; — et mon cœur se gonfla de l'emmener avec moi sur les routes.

Le lendemain je le revis, comme il sortait de l'école ; le surlendemain je lui parlai ;— quatre jours après il quitta tout pour me suivre. — Je lui ouvris les yeux devant la splendeur de la plaine ; il comprit qu'elle était ouverte pour lui. J'enseignai donc son âme à devenir plus vagabonde, — joyeuse enfin,— puis à se détacher même de moi, à connaître sa solitude.

— Seul, je goûtai la violente joie de l'orgueil. J'aimais me lever avant l'aube ; j'appelai le soleil sur les chaumes ; le chant de l'alouette était ma fantaisie — et la rosée était ma lotion d'aurore. Je me plaisais à d'excessives frugalités, mangeant si peu que ma tête en était légère et que ma sensation me devenait une espèce d'ivresse. J'ai bu de bien des vins depuis, mais aucun ne donnait, je sais, cet étourdissement du jeûne, au grand matin ce vacillement de la plaine, avant que, le soleil venu, je ne dorme au creux d'une meule.—

Le pain que je portais avec moi, je le gardais parfois jusqu'à la demi-défaillance ; alors il me semblait sentir moins étrangement la nature et qu'elle me pénétrait mieux ; c'était un afflux du dehors ; par tous mes sens ouverts j'accueillais sa présence ; tout en moi s'y trouvait convié.

Mon âme enfin s'emplissait de lyrisme, qu'exaspérait ma solitude et qui me fatiguait vers le soir. Je me soutenais par orgueil ; mais regrettais alors Hilaire qui me départissait l'an d'avant de ce que mon humeur avait sinon de trop farouche.

Avec lui, vers le soir, je parlais, il était lui-même poète ; il comprenait toutes les harmonies. Chaque effet naturel nous devenait comme un langage ouvert où l'on pouvait lire toute sa cause ; nous apprenions à reconnaître les insectes à leur vol, les oiseaux à leur chant, et la beauté des femmes aux traces de leurs pas sur le sable. Le dévorait aussi une soif d'aventures ; sa force le rendait audacieux. Certes jamais aucune gloire ne vous vaudra, adolescence de nos cœurs ! — aspirant tout avec délices, en vain cherchions-nous à lasser nos désirs ; chaque de nos pensées était une ferveur ; sentir

avait pour nous une âcreté singulière.— Nous usions nos splendides jeunesses attendant le bel avenir, et la route y menant ne paraissait jamais assez interminable, où nous marchions à grands pas, mordant les fleurs des haies qui remplissent la bouche d'un goût de miel et d'exquise amertume. —

Parfois, retraversant Paris, je retrouvais pour quelques jours ou quelques heures l'appartement où s'était passée ma studieuse enfance ; tout y était silencieux ; des soins de femme absente avaient jeté des linges sur les meubles. Tenant à la main une lampe, j'allais de pièce en pièce sans rouvrir les volets clos depuis plusieurs années, ni soulever les rideaux pleins de camphre. L'air y était pesant, saturé d'odeur. Ma chambre seule continuait d'être apprêtée. Dans la bibliothèque, la plus sombre et la plus silencieuse des pièces, les livres sur les rayons et sur les tables gardaient l'ordre où je les avais placés ; parfois j'en ouvrais un, et, devant la lampe allumée, bien que ce fut le jour, j'étais heureux d'oublier l'heure ; parfois aussi, rouvrant le grand piano, je cherchais dans ma mémoire le rhythme d'anciens airs, mais je ne m'en souvenais que de façon trop imparfaite et, plutôt que de m'y attrister, je cessais. Le jour suivant j'étais de nouveau loin de Paris.

Mon cœur naturellement aimant et comme liquide se répandait de toutes parts ; aucune joie ne me semblait appartenir à moi-même ; j'y invitais chacun de rencontre, et lorsque j'étais seul à jouir, ce n'était qu'à force d'orgueil.

Certains m'accusèrent d'égoïsme ; je les accusai d'inintelligence ; J'avais la prétention de n'aimer point quelqu'un, homme ou femme, mais bien l'amitié, l'affection ou l'amour. En le donnant à l'un, je n'eusse pas voulu l'enlever à quelque autre, et ne faisais que me prêter. Pas plus je ne voulais accaparer le corps ou le cœur d'aucun autre ; nomade ici comme envers la nature, je ne m'arrêtais nulle part. Toute préférence me semblait injustice ; voulant rester à tous, je ne me donnais pas à quelqu'un.

Au souvenir de chaque ville j'attachai le souvenir d'une débauche. A Venise je pris ma part des mascarades ; un concert d'altos et de flûtes accompagna la barque où je goûtais l'amour. D'autres barques suivaient, pleines de jeunes femmes et d'hommes. Nous allâmes vers le Lido attendre l'aube, mais nous dormions, lassés, lorsque le soleil se leva, car les musiques s'étaient tues. Mais j'aimais jusqu'à cette fatigue que nous laissent ces fausses joies et ce vertige du réveil, par qui nous les sentons fanées. — Dans d'autres ports je sus aller avec les matelots des grands navires ; je descendis dans les ruelles mal éclairées ; mais je blâmais chez moi le désir

de l'expérience, notre unique tentation, — et laissant les marins près des bouges, je regagnais le port tranquille ; et le conseil taciturne des nuits s'interprétait du souvenir de ces ruelles dont l'étrange et pathétique rumeur parvenait à travers l'extase. — J'aimais mieux les trésors des champs. —

Pourtant, à vingt-cinq ans, non lassé de voyages, mais tourmenté par l'excessif orgueil que cette vie nomade avait fait croître, je compris ou me persuadai que j'étais mûr enfin pour une forme nouvelle.

Pourquoi ! pourquoi, leur disais-je, me parlez-vous de partir encore sur les routes; je sais bien que de nouvelles fleurs, au bord de toutes, ont fleuri, — mais c'est vous à présent qu'elles attendent. Les abeilles ne butinent qu'un temps; après se font trésorières. — Je rentrai dans l'appartement délaissé. J'enlevai les linges de sur les meubles ; j'ouvris les fenêtres ; et, profitant des économies que comme malgré moi, vagabond, j'avais pu faire, je m'entourai de tout ce que je pus me procurer d'objets précieux ou fragiles, de vases ou de livres de prix et surtout de tableaux que la connaissance que j'ai de la peinture me permettait d'avoir à très bas prix. — Durant quinze ans je thésaurisai comme un avare ; je m'enrichis de toutes mes forces ; je m'instruisis ; j'appris des langues épuisées et pus lire dans beaucoup de livres ; j'appris à jouer de divers instruments ; chaque heure de chaque journée était donnée à quelque étude fructueuse ; l'histoire et la biologie m'occupèrent particulièrement. Je connus les littératures. J'accumulai les amitiés que mon grand cœur et ma légitime noblesse me permirent de ne pas dérober ; elles me furent, plus que tout le reste, précieuses, et pourtant, même à elles, je ne m'attachai point.

A quarante ans, l'heure étant venue, je vendis tout, et comme mon goût sûr et ma connaissance de chaque objet ne m'avait fait possesseur de rien dont la valeur n'eût augmenté, je réalisai, en deux jours, une fortune considérable. Je plaçai cette fortune tout entière de façon que j'en pusse perpétuellement disposer. — Je vendis absolument tout, ne voulant rien garder de *personnel* sur cette terre, — pas le moindre souvenir d'antan.

Je disais à Myrtil, qui m'accompagnait dans les champs : — « Combien de ce matin délicieux, de cette brume et de cette lumière, de cette fraîcheur aérée, de cette pulsation de ton être, la sensation te donnerait plus de délices encore, si tu savais t'y donner tout entier. Tu crois y être, mais la meilleure partie de ton être est restée ; ta femme et tes enfants, tes livres et ton étude la détiennent, et te la dérobent à Dieu.

. . . .

Crois-tu pouvoir, en cet instant précis, goûter la sensation puissante, complète, immédiate de la vie, — sans l'oubli de ce qui n'est elle? L'habitude de ta pensée te gêne ; tu vis dans le passé... dans le futur et tu ne t'aperçois de rien spontanément. — Nous ne sommes rien, Myrtil, que dans l'instantané de la vie ; tout le passé s'y meurt, avant que rien d'avenir y soit né. — Instants ! Tu comprendras, Myrtil, de quelle force est leur *présence !* car chaque instant de notre vie est essentiellement irremplaçable : sache parfois t'y concentrer uniquement. — Si tu voulais, si tu savais, Myrtil, en cet instant, sans plus de femme ni d'enfants, tu serais seul devant Dieu sur la terre. — Mais tu te souviens d'eux et portes avec toi, comme par une peur de les perdre, tout ton passé, tous tes amours, et toutes les préoccupations de la terre... Pour moi, tout mon amour m'attend à tout instant et pour une nouvelle surprise ; je le connais toujours et ne le reconnais jamais. — Tu ne soupçonnes pas, Myrtil, toutes les formes que prend Dieu ; de trop regarder l'une et t'en éprendre, tu t'aveugles. La fixité de ton adoration me peine ; je la voudrais plus diffusée. Derrière toutes tes portes fermées, Dieu se tient... Toutes formes de Dieu sont chérissables, et tout est la forme de Dieu.» —

... Avec ma fortune réalisée, je frêtai d'abord un navire, emmenant avec moi sur la mer trois amis et des hommes d'équipe. Je préférais à tout la contemplation des grands flots. J'entrai dans des ports fabuleux, au soir, et les quittais avant l'aurore, ayant parfois cherché toute la nuit de l'amour.— Je connus à Venise une courtisane extrêmement belle ; je l'aimai trois nuits, car auprès, j'oubliais, tant elle était belle, les caresses de mes autres amours.— Ce fut à elle que je vendis ou que je donnai mon navire.

J'habitai quelques mois dans un palais du lac de Côme, où les musiciens les plus doux s'assemblèrent. J'y réunis aussi de belles femmes, discrètes et habiles à parler ; et nous causions, le soir, tandis que les musiciens nous enchantaient ; puis, descendant le perron de marbre dont les dernières marches trempaient, nous allions dans les barques errantes, endormir nos amours au rhythme reposé des rames. Il y avait des retours assoupis ; la barque accostée tout à coup s'éveillait, et Idoine à mon bras se posant, remontait le perron, silencieuse.

L'an d'après j'étais dans un immense parc de Vendée, non loin des plages. Trois poètes ont chanté l'accueil que je leur fis en ma demeure ; ils parlaient aussi des étangs avec les poissons et les plantes, des avenues de peupliers, des chênes isolés et des bouquets de rênes, de la belle ordonnance du parc.— Lorsque l'automne vint, je

fis abattre les plus grands arbres, et me plus à dévaster ma demeure. Rien ne dirait l'aspect du parc où vadait notre société nombreuse, errant dans les allées où j'avais laissé l'herbe croître. On entendait d'un bout à l'autre des avenues, les coups de hache des bûcherons. Les robes s'accrochaient aux branches en travers des routes. L'automne s'éployant sur les arbres couchés fut splendide. Une telle magnificence s'y posait, que longtemps après je ne pus plus penser à rien d'autre, et je reconnus là ma vieillesse.

— J'ai depuis occupé un chalet dans les hautes Alpes; un palais blanc à Malte, près du bois parfumé de Citta Vecchia, où les citrons ont l'acide douceur des oranges; une calèche errante en Dalmatie — et ce jardin présentement, sur la colline de Florence, celle qui fait face à Fiésole, où je vous ai, ce soir, assemblés.

Ne me dites pas trop que je dois aux événements mon bonheur; évidemment ils me furent propices, mais je ne me suis pas servi d'eux. Ne croyez pas que mon bonheur soit fait à l'aide de richesses; mon cœur sans nulle attache sur la terre est resté pauvre, et je mourrai facilement. Mon bonheur est fait de ferveur. Je sais des jours où me répéter que deux et deux faisaient encore quatre suffisait à m'emplir d'une *certaine* béatitude — et la simple vue de *ma* main sur la table. A travers indistinctement toute chose j'ai éperdument adoré...

André Gide.



LES ILES

Ce sont des îles blanches
Comme un dimanche,
Là-bas, de lieue en lieue,
Sur les miroirs de la mer bleue.

Chacune fut une forme de mon désir.
Il en fut pour l'amour ; d'autres pour la prière,
D'autres pour le travail ou le loisir,
D'autres pour la splendeur — mais la dernière
Fut pour ton souvenir.

Au bord des flots et de leurs râles,
Ton souvenir ! je l'ai planté
Dans le cristal sculpté
D'une cathédrale ornementale ;
Mon cœur à ta beauté servit de reposoir ;
Traversé de soleil et flamboyant de soir,
Il saigna longuement : ce fut mon sang
Qui fit rouge, jadis, le paysage blanc.

Pourtant, bien que mes bras, bien que mon âme
Tendent encor parfois vers cette île immobile
En neige et flamme
Sur la mer,
Ma barque d'au delà la mer
N'y mouillera plus désormais.

Car je me suis cloîtré dans la volonté forte
De vivre en des maisons de solitude,
D'où l'on n'entend jamais la pâle inquiétude
Marcher au long des murs en secouant les portes.

Et feignant d'ignorer, je demande à la mer,
Quel ange en volant par les nues,
Laissa tomber ces îles inconnues,
Comme des plumes sur la mer.

Emile VERHAEREN.





PAN

A Otto Julius Bierbaum.
E. de C.

Les mille dards de Phœbus déclinent déjà sans force... Par le feuillu Cyllène, les prudentes Oréades, riantes et nues, avec des peurs de biches, fuient pressées par les Ægipans, dont les flûtes sonnent.

Plongeant et replongeant, fiévreuses, leurs beaux corps blancs, dans la smaragdine mer des arbrisseaux touffus, elles courent, crient, s'exhalent en soupirs, bondissent par-dessus les ravins, leurs tresses d'or flottant aux Zéphyrs espiègles.

La lumière va mourant... L'air semble de duvet... L'aboi des sagaces meutes de Diane s'entend lointain, le chant des rossignols et, par les pâturages, le meuglement des taureaux fauves poursuivant les génisses rapides.

Mille luxures, mille philtres flatteurs voguent par l'éther, éveillent et suggèrent des délices ; il s'échappe des soupirs d'amour ; et les bras des lauriers sont des bras féminins, souffrant d'un désir de caresses.

Mais voici qu'à l'appel de Pan qui les réclame, les prompts Satyres soudain s'arrêtent, laissent les traces musicales des Oréades légères, et déjà, troupe tumultueuse, courent à la recherche du dieu.

Il attend appuyé, le dieu, sur un hêtre gisant à terre ; à son dos pend ensanglantée la peau d'un lynx ; il appuie, dans l'une de ses mains, son front tout triste ; et de l'autre, il retient la flûte énamourée.

— « Etourdis ! » s'écrie Pan, voyant les Ægipans, « malgré ce lit moelleux de safran parfumé, de fraîches roses, que j'avais trouvé, je n'ai pu m'endormir, tant vous faisiez du bruit.

» Silence ! jusqu'au lever de l'aurore, je vais dormir ; et vous, » dormez aussi... voyez : la lune se lève... Mais... avez-vous l'air » tristes !... Ah ! je comprends ce que c'est : pas un n'aura pu venir » à bout de joindre sa Nymphe...

» Ingénus d'Ægipans ! si c'est là votre peine, vous l'êtes plus, » ingénus, que le plus humble des êtres ; puisque le bonheur vous » rend tristes, certainement rirez-vous quand la douleur viendra.

» Tristes, pour avoir vu s'enfuir ces Nymphes liliales ?... Ægipans, » vous êtes des enfants ! Si désirer c'est doux, posséder c'est amer ; » bienheureux qui désire ! infortuné qui tient !

» Vous vous imaginez que je veux rire ? Ecoutez :

» Hier, vers la » tombée du soir, en m'éveillant, j'aperçois, tout auprès de moi, » Syrinx, fleur élyséenne, la plus belle des nymphes ! Ses cheveux » sans pareils jetaient des feux d'étoile, et c'étaient sur sa chair (il » y a de la neige qui brûle !) les glaciers de l'Ida qui couraient, le » lait d'Amalthée qui coulait... Mais tout à coup la nymphe me voit... » et toute craintive, et de sa crinière lumineuse voilant sa nudité, » s'enfuit !... Je me mets, affolé d'amour, à sa poursuite, je cours, » j'appelle, j'implore, mes regards flamboient ; et, demandant à » Jupiter les talonnières ailées d'Hermès, me blessant aux char- » dons, broyant les fleurs inermes, transporté d'une passion qu'a- » vive la résistance, comme un dard, je vole sur les traces de la » belle Nymphe.

» Bien longtemps, je courus ainsi sans l'attraper ! Tout en sueur, » exténué, sans parole, sans espoir je m'arrêtais déjà, lorsque tou- » jours, toujours fuyante, dans une petite cédraie je l'aperçois » enfin... Avec une vigueur redoublée, je persiste dans ma pour- » suite, et de Syrinx, vaincue par la fatigue, de plus en plus, de » de plus en plus je me rapproche ! Des ailes, mes pieds en ont cette » fois ; je me rue, tout tremblant d'amour, par les chênaies, je vais » la saisir, je la tiens !... mais alors, la Nymphe blonde et blanche, » impuissante, réduite à subir la pluie lascive de mes baisers, n'a » plus été, bientôt, qu'une touffe de roseaux verts !

» Ce fut là que je coupai celui dont j'ai fait, les larmes aux yeux, » cette flûte rustique, où je pleure Syrinx....

» Ægipans, voilà bien » l'histoire qu'il vous faudra graver au fond de votre souvenir :

» qu'elle vous soit un sûr bouclier contre les flèches de l'adversaire,
» — contre les amertumes de la désillusion... Quand vous verrez
» passer les Nymphes, prenez bien garde : muselez l'Amour, muse-
» lez ce sanglier cruel ; étranglez, sans pitié, vos désirs de luxure ;
» si vos lèvres réclament des baisers, mordez-les...

» Quant à suivre des Nymphes... à quoi bon ? Quelle folie ! c'est
» moi qui vous le déclare, retenez bien mes conseils, usez-en pour
» votre défense : ou bien elles vous échappent, les Nymphes, et
» toute votre fatigue est vaine ; ou bien, si d'aventure elles tom-
» bent entre vos mains, c'est pour se transformer en touffe de
» roseaux verts !... »

Là-dessus vient à passer au loin, sous les peupliers argentés, une nymphe qui fuit, qui fuit, comme une étoile filante ; et Pan qui l'aperçoit se lève, hors de soi-même, parmi la stupeur des Satyres, et les quitte pour courir... pour courir après elle.

Eugenio de Castro.

(*Traduction par* Louis-Pilate de Brinn'Gaubast.)



UNE CAUSERIE AVANT DES POÈMES (1)

MESDAMES, MESSIEURS,

APRÈS le préambule d'usage, dont me reviennent ici l'honneur et l'agrément de les prononcer devant vous, et que je ferai le moins solennel et le plus court que possible, Madame Eugénie Nau vous dira, avec beauté, des vers. Je ne me sentirais vraiment l'envie de rien ajouter à cela : c'est une noble et plaisante distraction qui n'a de commentaire qu'en elle-même, et pour laquelle il ne semble nécessaire de rien déranger.

Je pourrais m'autoriser de la qualité de « poète nouveau » que m'accorde mon âge et l'opinion, ou escompter le caractère récent des œuvres que vous allez entendre, pour m'entraîner en quelque fougueuse rhétorique à démontrer leur supériorité sur les vers anciens, ou prêcher sans péril l'idéalisme ou le symbolisme à des esprits que leur seule présence ici prouve dûment avertis. Et en vérité je ne le ferai point, et j'estime que ce n'est pas le lieu de nous liver à de gros raisonnements ou d'aiguiser quelque acerbe polémique contre des adversaires absents.

Nous sommes ici, Mesdames et Messieurs, sans snobisme n'est-ce pas ? et sans joute oratoire, réunis en causerie paisible auprès d'une artiste qui tout à l'heure se lèvera au milieu de nous, et prendra la parole pour d'invisibles génies dont l'âme scintille déjà dans cette salle, prête à s'éveiller, peut-être brûlante allégoriquement aux girandoles de ces lustres. La parole ici, il faut l'attendre de l'artiste seule, et nous, il ne nous échoit qu'une conversation, ou des murmures, aux intervalles du chant lyrique qu'elle éploiera sur nos consciences attentives. Le fait de dire des poëmes et de goûter de l'harmonie verbale comme, entre gens de bon ton, quelque sorbet recherché, ce fait est trop simple et trop honnête, pour que j'aille le déparer du fracas amphigourique d'aucune homélie. Je ne prêcherai ni pour les miens, ni contre leurs détracteurs : c'est Madame

(1) Sous ce titre sont réunies ici, sur notre demande, les notes hâtives de la causerie que M. Camille Mauclair prononça le 27 novembre au Théâtre Mondain, avant l'audition de Madame Eugénie Nau interprétant des œuvres de MM. Henri de Régnier, Jules Laforgue, Pierre Louys, Stéphane Mallarmé, Paul Verlaine, Emile Verhaeren, Gustave Kahn, Jules Renard, Jean Moréas, Saint-Pol Roux.

Nau qui témoignera d'exemple, et vous apprécierez les vers qu'elle vous dira sans avoir eu besoin de mes arguments critiques pour les aimer. Car, au fond, voyez-vous, ce qui nous a toujours empêchés, nous poètes dits « décadents » hier et acceptés aujourd'hui, de répondre passionnément à la critique, c'est le sentiment qu'en art elle ne sert à rien.

Une chose seulement m'attarde et m'amuse : c'est qu'en somme nous soyons ici des êtres divers, pleins de soucis, de passions et de joies dissemblables, réunis de plusieurs points de Paris et de la vie en le secret dessein de donner une heure à une chose abstraite, et à la plus abstraite, à la plus inutilisable, à la plus dédaignée de la majorité, à la Poésie pure. Mettons que le fait, comme j'ai dit, ne dérange rien : *intérieurement* il est curieux, il est significatif. Et il faut bien croire qu'il y a là quelque chose de magnétiquement beau, une naissance de sympathie autour de poèmes écrits par des hommes qui ont mis le rêve au-dessus de l'immense Vie, à laquelle ces portes nous rendront tout à l'heure. Si nous sommes ici en ce moment, c'est donc que la poésie n'est pas tout à fait morte ? Les journalistes nous l'avaient tant dit que j'avais presque de l'inquiétude. Mais les journalistes sont des gens pressés, qui n'ont pas toujours le temps d'avoir des idées justes : et d'ailleurs ils n'en ont pas sans doute plus besoin que de style dans leur profession, puisque nous les voyons se passer journellement de l'un et de l'autre. Peut-être voulaient-ils dire que la poésie était morte dans leurs gazettes : il est vrai qu'elle y fait mauvaise figure, et n'y respire pas très bien. C'est une vertu qui n'aime pas fréquenter n'importe où : il lui faut une compréhensive et intime compagnie, comme est la vôtre. Si cette compagnie se trouve encore, rien n'est perdu. Il est clair que si un chroniqueur — et je n'entends pas par là un écrivain qui donne parfois des écrits et des pensées à un journal, mais un chroniqueur professionnel, un vrai, un réel *chevalier de l'au-jour le jour* — s'était introduit ici, il se sentirait vitement indisposé, à nous voir nous occuper ainsi, avec un air naturel, de choses dont il n'a pas l'habitude, puisqu'elles sont au-dessus du fait-divers et de l'interview : mais les chroniqueurs sont des gens pleins de méfiance, ils savent qu'il n'y a rien à faire avec l'art, et il est infiniment probable qu'aucun d'eux ne s'évanouira sur un de ces fauteuils où je vous vois tous occupés à conspirer, avec Madame Nau et moi, en faveur de leur élément irrespirable : j'entends la pensée désintéressée et le bon français.

Mesdames et Messieurs, depuis quelques années, les réunions du genre de celle-ci étant à la mode, une expression s'est faite. Fré-

quemment vous voyez annoncer sur des affiches : « *Une heure de musique nouvelle.* » Je voudrais vous faire sentir que c'est ici la même chose. Les poèmes que vous allez entendre sont écrits par des artistes qui eurent, plus que leurs aînés, la préoccupation de mettre en valeur la musicalité des mots en même temps que leur sens, et de créer vraiment sous les vers et leur signification une sorte d'accompagnement sonore et voilé. C'est une intention fort simple : un mot est entendu en même temps que compris, il est fait à moitié d'une musique et à moitié d'une précise compréhension, un mot n'existe entièrement que prononcé, et dès lors la voix y intervient harmoniquement. Dans la musique pure, on ne nous donne que le son de la pensée de l'auteur, il nous en laisse suivre le sens en nous-mêmes : dans la poésie pure, l'artiste nous donne l'un et l'autre, et il faut qu'il nous les donne à puissance égale, sans quoi il n'y a plus usage lyrique, usage poétique du mot. On touche à la simple énonciation, à la causerie. Et encore même dans la causerie et à plus forte raison dans l'éloquence, qui ne sait combien la voix impressionne par l'exclusive sonorité des mots qu'elle énonce? Vous avez tous cédé à une voix, là où le sens seul n'eût pas suffi, et il y a des balbutiements, des paroles qu'on n'écoute pas dans les instants d'émotion, des paroles de hasard dont seule la modulation nous touche, et qui vont éveiller la musique inconsciente de l'âme douloureuse et passionnée dans les plus intimes et les plus dissimulés paysages de la conscience. C'est là un genre d'impression spéciale, que la poésie peut donner bien plus aisément que la prose, parce que ses effets sont plus condensés, plus rapides, et que son développement rythmique est plus accusé.

Il entre dans une œuvre en prose trop de soucis pour que l'auteur y puisse soutenir longtemps ces effets harmoniques : à chaque instant la composition le force à prendre le ton des personnages, à expliquer en termes simples un mouvement psychologique, à déranger la sonorité de ses phrases, par un raccord nécessaire ou je ne sais quel incident. Même pour un livre en prose de caractère héroïque, *Salammbô* ou *Axël*, l'auteur ne dispose que d'effets musicaux restreints, et subordonnés à la composition, coupés par les répliques des différents interlocuteurs. Au lieu que le poème, étant presque toujours le discours d'un homme seul, peut à son aise se doubler d'une musicalité qui est comme l'écho, dans la conscience silencieuse, des paroles que son âme pense tout haut.

Les poètes dont les noms seront prononcés ici imaginèrent qu'on pouvait, par un jeu plus libre des harmonies verbales, multiplier les rythmes, les assouplir et les accoler fidèlement aux diverses

ondulations de la pensée. Toute pensée ne peut pas s'exprimer en vers de douze pieds régulièrement alignés sans être trop étendue ici et trop contrainte là. Le vers régulier, c'est une œuvre à formes fixes, comme la fugue qu'il sert à construire. Mais toute la musique n'est pas dans la fugue : on conçoit mal Schumann, Chopin ou Grieg réduits uniquement à la fugue. Pourquoi ne pas imiter leur musique à contretemps et à rythmes brisés, avec les mots plus ou moins longs ? Pourquoi ne pas tenter d'appliquer discrètement, à l'harmonie des mots assemblés, les principes rythmiques que ces musiciens mirent en œuvre sans croire faire révolution ? Pourquoi la poésie, avec ses mots subtils ou violents et le concours de la voix, ne tenterait-elle pas des jeux de sonorité non soumis à un retour périodique et non appuyés de pieds et de rimes semblables ? Cela existe dans les langues étrangères, pourquoi la langue française, qui n'est ni la moins douce ni la moins souple, répugnerait-elle à cette tentative : et n'était-il pas au moins intéressant pour les lettrés de l'essayer ? Tels furent les désirs de ces poètes : et ils se mirent tout ingénument à tirer des mots d'autres effets que leurs devanciers.

Mon Dieu, Mesdames et Messieurs, en art comme en toutes choses, il ne s'agit que de s'entendre. C'était, en vérité, tout simplement *de la musique nouvelle* que ces écrivains voulaient faire. Ils ne croyaient pas, en touchant à la poétique de Boileau, causer du scandale dans les mœurs. Boileau, c'est très bien, mais enfin, ça ne peut pas durer toujours, ce n'est pas d'institution divine, c'est comme le décret de Moscou, pourquoi n'en verrait-on pas la fin ? Et pourtant, comme les poètes nouveaux furent reçus ! On les traita de toutes les façons : et tenez, pourquoi ne vous parlerais-je pas un peu de ces temps-là, de notre début dans la vie des lettres, à mes amis et à moi, puisque aussi bien nous causons ?

Figurez-vous qu'à cette époque — je vous parle d'il y a six ou huit ans — la poésie n'était pas bien riche. Le naturalisme occupait tout le monde, c'était la grande mode. On découvrait l'exactitude, après Balzac et Stendhal, on admirait les romans sur les concierges et sur leurs filles, on s'extasiait sur la façon dont M. Zola dépeignait les montagnes de carottes des Halles, ou l'accouchement clandestin d'une bonne. On rencontrait des romanciers sur le boulevard, et ils vous disaient : « Avez-vous vu comme Il peint bien le fumier ? Hein ! Est-ce assez réussi ? On dirait qu'on le sent. Quel grand homme ! Et puis vous savez, Il va faire un bouquin sur les chemins de fer, il monte sur des locomotives depuis huit jours. Et en voilà un qui ne s'occupe pas du style, à la bonne heure ! Ça peut bien être écrit n'importe comment, pourvu que *ça y soit !* » On res-

tait un peu ébahi. Nous autres tous jeunes gens, Mesdames et Messieurs, nous avions des petits bouts d'idées sur Flaubert, sur Baudelaire : alors dame ! nous ne voyions pas bien... « Ça peut bien être écrit n'importe comment... *pourvu que ça y soit !* » Quoi, *ça ?* Nous étions pensifs. Enfin nous passions pour des innocents de limer des vers pendant que les grands hommes empilaient des quatre cents pages chez Charpentier. Et nous ne trouvions pas que « ça y était » du tout, nous le disions, et on nous traitait de « décadents », de « névrosés » et même de « ratés ». Les journaux usaient beaucoup de ces mots : de pétulants Scaramouches, des Nains Jaunes, des Diables plus ou moins boîteux ou amoureux et des Pompons multicolores nous les jetaient avec mépris.

« Névrosés ! » Mon Dieu ! sans être herculéens, nous nous portions convenablement : et puis c'était notre affaire. Et « ratés ! » A vingt ans ! Nous demandions au moins le temps de faire nos livres ! On nous reprochait des orgies de haschich inmaginaires. On nous reprochait nos costumes. Il est vrai que certains de nous adoptaient la cravate noire à triple tour de 1830 : mais enfin une cravate noire, c'est convenable, c'était celle d'Alfred de Vigny ; et notez qu'à ce moment-là M. Richepin portait des chausses et jouait *Nana Sahib* sur le boulevard ! On nous traitait de crapauds gonflés de fiel quand nous émettions des doutes sur la beauté du Petit Epicier de M. Coppée. Crapauds gonflés de fiel n'était-il pas excessif ? On nous appelait « hystériques », et on applaudissait Rollinat mimant le *Rondeau du guillotiné* au Chat-Noir. On nous traitait de « démolisseurs de la belle langue gauloise. » Certes, nous n'avions pas appris le gaulois aussi bien que M. Silvestre, nous nous réclamions tout bonnement du français. On nous disait — et c'était le grand argument de l'école de Médan : « La preuve que vos poèmes sont stupides, c'est qu'ils ne se vendent pas ! » Quel drôle de reproche, n'est-il pas vrai ? Et parbleu, nous les éditions entre nous, nous ne prétendions point gagner des rentes avec la poésie lyrique, comme ces messieurs avec leurs romans ! Et comme nous lisions les métaphysiques et les mystiques allemandes et anglaises, et que ceux qui avaient quelque aisance allaient à Bayreuth, on nous traitait d'internationalistes et d'anarchistes, déjà, à cette époque-là ! Enfin, Mesdames et Messieurs, je vous assure que nous n'étions pas bien reçus, mais c'était bien drôle tout de même !

La poésie naturaliste existait peu. Il y avait les blasphèmes touraniens et les vers sur les Batignolles de M. Richepin et de M. Ajalbert ; il y avait les vers de M. Rameau, qui encore, lui malin, songeait déjà à utiliser ses talents en ville. Et puis il y avait le *Chat*

noir. C'était à peu près tout. Ce qu'on aimait peu les vers, à cette époque-là! Nous autres, nous arrivions là-dedans avec un tas d'idées sur la métrique, sur la longue durée nécessaire à une belle œuvre, sur la philosophie qu'il faut y mettre, sur je ne sais quoi. Vous voyez cela d'ici. Le plus curieux, c'est que les mêmes gens qui nous déclaraient plus inconnus et plus négligeables que le dernier roman de Georges Ohnet nous maudissaient en même temps de révolutionner coupablement la tradition, de fomenter le désordre, et de mener la littérature tout droit à la mort. Ça nous semblait contradictoire, car enfin, ou nous n'avions aucune importance, et alors pourquoi nous abîmer ainsi, ou nous en avions une, et pourquoi alors dire le contraire ? Nous rédigions nos revues, que l'étranger achetait avec courtoisie, nous essayions de temps en temps d'y expliquer poliment notre esthétique, nous faisions même des volumes là-dessus. Naturellement on ne coupait ni volumes ni brochures, on nous répondait sur le titre, et ça aurait pu durer longtemps. Au fond, cela ne nous effrayait pas beaucoup : nous faisions ce qui nous plaisait, nous vivions entre nous. Les journalistes parlaient avec raillerie et dédain de « nos cénacles » où nous ne les aurions jamais reçus. Ils disaient qu'il s'y passait des horreurs. C'était pourtant bien gentil et bien amical, ces causeries de jeunes gens ; je vous assure, Mesdames et Messieurs, que nous n'y faisions rien d'extraordinaire!

D'ailleurs, nous avions nos maîtres, seulement ce n'étaient pas ceux à la mode, et c'était tout le débat. Les uns allaient chez Leconte de Lisle, d'autres chez M. de Heredia, d'autres chez M. Mallarmé ; et un jour ce délicieux vieillard et ce grand homme, Théodore de Banville, qui lui nous lisait, et aimait de tout son cœur les hystériques et les morphinomanes que nous étions, un jour Banville nous dit, comme nous lui racontions notre honte : « Mes chers enfants, je ne suis pas dans vos idées, mais si vous refaisiez ce que nous avons fait, Leconte de Lisle, Dierx, Mendès, Heredia ou moi, je me fâcherais tout rouge et immédiatement je vous mettrais à la porte. C'est à vous de marcher, allez-y ! Qu'est-ce que ça peut vous faire qu'on vous traîne dans la boue ? Nous avons eu notre petit contingent aussi, nous autres. Faites donc comme vous l'entendez : vous avez l'honneur d'être traités de fous en même temps que Manet et ses amis, Renoir, Monet, Degas, qui ont quinze ans de plus que vous et sont de rudes hommes. Vous verrez qu'on viendra à leur peinture ; et je ne demande qu'une chose, c'est qu'on vienne à vos vers, encore que je ne les aime pas du tout et que vous soyez des êtres dangereux ! » Et Banville roulait sa

cigarette avec son bon sourire indulgent : cela nous réconfortait.

Et nous avons continué. Quelques-uns sont morts. Nous étions un groupe d'intellectuels dont les idées étaient fort diverses, et qui n'avaient ni les mêmes goûts ni les mêmes directions, sauf celle-ci, de trouver du nouveau. Nous nous serrions peureusement, nous pour qui l'art était inquiétant, difficile et long, en présence du débordement de livres des triomphateurs, et nous faisions amitié avec les peintres et les musiciens à cause de cela aussi. Il suffisait d'ailleurs, aux yeux de la presse, qu'un homme fût jeune pour qu'on le qualifiât immédiatement de « décadent ». Je me souviens par exemple que ce pauvre Jules Tellier, qui fut si intelligent et si métaphysicien, était consterné de cela, lui timide ; il n'approuvait guère nos recherches de langue. Ephraïm Mikhaël, qui est mort plus jeune encore que Tellier, lui à vingt-quatre ans et Tellier à vingt-six, ne faisait que des vers réguliers, délicieux et admirables. Jules Laforgue, qui est mort à vingt-sept ans en laissant un chef-d'œuvre de prose, les *Moralités légendaires*, faisait des vers libres, comme M. Gustave Kahn. Et par contre Jean Moréas, qu'on a enrégimenté dans les décadents et les symbolistes alors qu'il n'est ni l'un ni l'autre, était un pur parnassien. Arthur Rimbaud, qui devait finir si étrangement, concentrait dans l'alexandrin son génie violent et bizarre. Dans leur coin, les idéologues, Barrès, Teodor de Wyzewa, Emile Hennequin, le critique scientifique, mort aussi, méditaient gravement une nouvelle morale. Comme vous voyez, on excommuniait en bloc des êtres bien divers ! Quand je pense qu'il y a eu un temps où l'on a appelé décadent tout comme nous autres, le styliste si clair, clair comme Saint-Simon et comme Renan, qui a écrit le *Jardin de Bérénice* ! Comme cela semble incompréhensible ! Et ce riche cérébral, Paul Adam, en était aussi, et Henri de Régnier, alors si strictement dévoué aux principes de l'ancienne poésie : et de temps en temps venait, silencieux et robuste, Maurice Maeterlinck dont Mirbeau n'avait pas encore appris au monde la merveilleuse puissance tragique. Tous ces écrivains-là n'avaient rien de ridicule, en vérité. Je revois ces conciliabules, chez l'un ou chez l'autre : ces mardis soirs de M. Mallarmé où le maître souriant et affectueux développait dans la fumée des cigarettes, ces causeries dont l'éloquence rêveuse et l'incomparable charme marquent l'âme de qui les entendit une heure. Ces mardis où venait parfois s'asseoir parmi nous l'ironique M. Whistler, le Reynolds moderne, alors incompris aussi, et où l'on venait de voir la grande ombre de Villiers de l'Isle-Adam, la silhouette élégante et hautaine d'Edouard

Manet. On se laissait excommunier et caricaturer jusque dans les revues de Cluny, et on vivait entre soi. C'était le bon temps.

Nous nous retrouvions aux concerts, applaudissant Wagner et César Franck, aux galeries d'art, devant le charme éclatant des toiles impressionnistes, déclarées ineptes par toute la critique. C'étaient des amitiés inventives et amusées. Nous recevions l'orage avec bonhomie, sachant bien que nous avions du temps devant nous, et nous étions enchantés qu'on nous jetât notre jeunesse à la tête, d'abord parce que ce n'était pas de notre faute, et ensuite parce que nous en étions très-heureux, et que nous devinions l'inquiétude et l'envie de nos adversaires, déjà grisonnants ou chauves. Nous nous étions inventé un petit dilemme très-rassurant. Nous sommes, disions-nous, d'accord avec les grands esprits étrangers, et nos revues, nos livres vont en Hollande, en Angleterre, en Allemagne: nous sentons là une sympathie. Car l'amusant, Mesdames et Messieurs, c'est qu'au même moment où tout ce groupe était traité de farceur ou d'aliéné par la presse française, M. Mallarmé, Verlaine et plusieurs d'entre nous étaient traduits en diverses langues, invités à des conférences solennelles et reçus avec la plus grande courtoisie à Londres, à Bruxelles, à La Haye ou à Munich. D'autre part, disions-nous, en France même nous ne nous sommes pas donné le mot; il y en a parmi nous qui viennent de province, cela indique dans l'air un ensemble d'idées correspondant à cette génération-ci. Ou nous sommes tous devenus fous subitement, ou ce sont les autres qui ne comprennent pas, ou qui ne veulent rien entendre. Si nous sommes fous, nous n'avons qu'à continuer, nous ne pouvons pas nous retourner l'esprit: si ce sont les autres qui se trompent, c'est la loi naturelle de continuer. D'ailleurs nous avons nos idées en ordre, et l'expérience nous montre qu'à chaque renouvellement d'art, romantique ou parnassien, cela s'est toujours passé ainsi au début. Donc, comme disait Banville, marchons.

Et nous avons marché. Nous avons écrit ce qui nous convenait: ç'a été toute notre vengeance : avec quelques épigrammes. Tenez, il me revient que nous nous étions divertis à tenir journal de toutes les fautes de français et des phrases grotesques ou citations erronées que nous trouvions dans les écrits des cinq ou six « princes de la critique ». Chacun apportait son carnet, et on inscrivait très honnêtement, avec la signature et la date, et vous n'avez pas l'idée des drôles de choses que recevait ce registre. Nous dûmes cesser au bout de quatre mois, parce que ça nous ennuyait à la fin de lire tant de journaux, et que c'était un vrai travail. Savez-vous qu'il y avait .cent dix pages garnies ? Et dans la statistique ce n'était pas

M. Sarcey qui arrivait bon premier, comme nous aurions cru : c'était Albert Wolff, avec quatre-vingt-cinq citations à peu près. M. Sarcey n'était que second avec soixante-seize, et après venaient M. Fouquier et M. Lepelletier à égalité, en bons confrères du même journal. Comme vous voyez, c'était assez innocent, cette vengeance...

Je me laisse aller à vous parler de cette époque, Mesdames et Messieurs, parce que les poèmes que vous allez entendre sont tous nés en ce temps-là ou à peu près, et qu'il m'a paru curieux, puisque nous causons, de comparer notre impression d'aujourd'hui avec les compliments qu'ils nous valurent. Depuis, nous en avons fait voir bien d'autres, à ces princes de la critique ! Bon gré mal gré, il a fallu qu'ils se dérangent pour Maeterlinck, et puis après, ç'a été pour Ibsen. Oh ! ça les a ennuyés joliment, Ibsen ! Ont-ils mis du temps à sauter le fossé ! Il n'y avait pas moyen de le prendre pour un décadent. Et puis ç'a été Nietzsche, et cela dure encore : il a fallu qu'ils réapprennent un peu de philosophie de collège pour ne pas trop s'égarer. Ça aussi les a bien ennuyés ! Et puis vint le tour de Stirner, des sociologues allemands, et puis Hauptmann, et puis les rééditions d'Emerson. Et nous en inventerons encore d'autres, pour les troubler. Pauvre clarté française, bonne formule qui répondait à tout : pauvre esprit gaulois, ainsi bousculé dans sa paisible admiration de Marcel Prévost, de M. François Coppée, et des vaudevilles !

A présent, le mouvement s'est intronisé. M. Barrès est célèbre, M. de Wyzewa s'installe gravement à la *Revue des Deux-Mondes*, Maeterlinck est traduit dans l'Europe entière et en Amérique, M. de Régnier est en voie de célébrité, M. Mallarmé est respecté par le dernier des échotiers, on écrit que Verlaine est un génie sans faire crier personne, Paul Adam publie où il veut avec le succès qu'il mérite, les impressionnistes sont les rois de la peinture, et on applaudit la musique de Gustave Charpentier et de Claude Debussy. Savez-vous que moi qui suis fort jeune, j'ai connu un temps où on ne pouvait pas admirer Rodin ? Je ne ris pas, j'ai vu cela. Aujourd'hui, les goûts sont changés, et vous êtes ici pour écouter des œuvres, qui vraiment, Mesdames et Messieurs, auraient soulevé un tolle il y a huit ans, et où vous trouverez toutes les qualités d'art, d'émotion et de beauté. Et vous penserez qu'il eût peut-être été plus sage de commencer par reconnaître cela tout simplement. Ces poèmes sont en vers libres parfois. Je vous en dirai quelques mots lorsqu'ils viendront à être prononcés tour à tour. J'ai voulu, plutôt que de vous en présenter une opinion à l'avance, vous parler

de leurs auteurs. Car vous aurez probablement une bonne idée de ce qu'ils font : mais franchement vous conviendrez que, ne les connaissant pas personnellement, vous auriez gardé une peu aimable idée d'eux-mêmes si vous vous en étiez tenus aux épithètes des chroniqueurs !

Et maintenant, Mesdames et Messieurs, je ne m'attarderai pas à vous faire en termes fleuris l'éloge de Madame Eugénie Nau, à qui je vais enfin céder la parole. Vous ne le voudriez pas plus qu'elle, et je n'ai pas à vous la présenter. Nous ne sommes pas ici entre bons bourgeois de Bodinière, qui demandent si on va bientôt chanter. Vous savez tous qu'une femme qui, ayant créé inoubliablement la *Fille Elisa*, a su aux tragédies mystiques de M. Péladan comme aux poèmes des symbolistes apporter le souple appui d'un talent égal, mérite le nom d'artiste, après lequel il n'est plus à lui faire d'éloge utile, sauf un seul : celui de l'écouter.

Cet éloge, vous en êtes maîtres. Je me reprocherais de le différer plus longtemps, alors que, bien au-dessus de mes petites phrases un peu bien boulevardières, la tragédienne apparue va ouvrir « l'heure de musique nouvelle ».

Camille MAUCLAIR.





Sonnet

Pour Albert SAMAIN.

ALANGUISSANT *d'ombre et d'amour l'orgueil des fastes,*
le jardin fabuleux où règne ton infante
chante dans la lumière et s'étage en terrasses
et surplombe mon parc de songe et de silence.

Avec ses feuilles qui tournoient, plumes errantes,
le val semble un soupir d'automne calme et chaste...
à fleur des sources dont l'azur se ride et tremble
les tourterelles d'or trempent leurs ailes lassés ;

parmi le clair chagrin des trembles qui s'égouttent
le groupe harmonieux des amantes écoute
s'affaiblir la rumeur attristante des cors ;

et dans la brume où le poète aux doigts pensifs
de roses qui s'en vont enguirlande les ifs
plane l'impérial épervier de la Mort.

Charles GUÉRIN.





VALLGREN

OU LES SECRETS DE LA STATUAIRE

« Le Midi est brutal et positif comme un sculpteur dans ses compositions les plus délicates ; le Nord souffrant et inquiet se console avec l'imagination, et s'il fait de la sculpture, elle sera plus souvent pittoresque que classique... »
CHARLES BAUDELAIRE, *Salon de 1846* (1).

INDISCRET, j'ai entr'ouvert l'album de Viviane, feuilletant les frêles pages mauves sous l'or estompé du mélancolique automne. . . . .

... Je suis fée, dit-elle, mais je suis femme : je rêve et je souffre. Plus proche de l'absolu, je perçois mieux les sous-entendus mystérieux des âmes et des heures ; les apparences diffuses me deviennent des signes éloquents. Le songeur écrit bien que tout peut être symbole. J'adore l'univers entier : et le paysage le plus humble vaut la symphonie la plus ample.

Il y a deux âmes, comme deux saisons : ou plutôt, l'âme a des saisons comme la nature. Par une bleue matinée de mai, je comprends plus savoureusement l'harmonieux décor du blanc poète antique Puvis de Chavannes, à l'heure blonde où le frisson contenu d'une tacite métempsycose m'emporte silencieuse vers les formes idéales d'un Phidias, non loin des murs épais de la prison claire où Socrate agonise avec sérénité ; le *Bois sacré* vit en moi : alors je redeviens la Muse invisible qui transmettra l'austère sourire de la dernière aube à Platon malade (2). Le temps marche : nouveau site et nouveau moi. Sous les chères ténèbres prématurées d'octobre, je suis l'Ondine, et mon âme qui chante s'identifie plus musicalement à l'ivresse funèbre d'un Vallgren, minnesinger de la douleur.

Il y a deux arts comme deux climats : et telle incertaine vesprée d'automne n'est-elle pas une douce occasion pour une endurcie Parisienne d'importer dans l'intimité plus fraîche du home la septentrionale illusion ? Vallgren sera sans doute un bon magicien.

---

(1) *Curiosités esthétiques*, Paris, 1869, posthumes ; pages 84-87.
(2) Cf. sur ce détail, les préliminaires du *Phédon*.

Déjà cité, Baudelaire écrit, romantique : « Le romantisme n'est précisément ni dans le choix des sujets ni dans la vérité exacte, mais dans la manière de sentir... Pour moi, le romantisme est l'expression la plus récente, la plus actuelle du Beau. Il y a autant de beautés qu'il y a de manières habituelles de chercher le bonheur... (1) Qui dit romantisme dit art moderne, — c'est-à-dire intimité, spiritualité, couleur, aspiration vers l'infini, exprimées par tous les moyens que contiennent les arts... Le romantisme est fils du Nord... les rêves et les féeries sont enfants de la brume... Raphaël, quelque pur qu'il soit, n'est qu'un esprit matériel sans cesse à la recherche du solide ; mais cette canaille de Rembrandt est un puissant idéaliste qui fait rêver et deviner au-delà... »

Rembrandt, triste hôpital tout rempli de murmures...

Donc, il y aurait au moins deux arts : j'avais ce pressentiment. Hegel, avant Chenavard, (suis-je pédante !) avait dit autrement la même chose ; et Taine positiviste se réconcilie sur ce terrain avec le métaphysicien Victor de Laprade. Donc, au clair midi antique la sculpture ; au moderne septentrion brumeux la musique... Mais, m'objecterez-vous, votre bon interprète automnal Vallgren serait-il à ses loisirs compositeur ? On le disait statuaire. — Sculpteur il est, sculpteur il restera ; mais tout l'arsenal compliqué de la logique masculine est superflu pour démontrer péremptoirement que le psychologue candide d'Helsingfors est proche parent des musiciens : quand il rapportait à sa vieille mère une gerbe de belles fleurs pensives, son regard d'affectueux enfant a dû tomber sur tel bas-relief antique où la divination du Poète a ressuscité les pipeaux du pâtre (2) ; le brave Thorwaldsen n'avait point de pareilles pensées de derrière la tête, et tout le vague effluve des mélodies intérieures semble animer le visionnaire sommeil du songeur endormi, toujours jeune et vivant, qui hante obscurément le silence des bronzes et des marbres. Un chant douloureux s'exhale de sa tentative hardie d'une statuaire symbolique et décorative.

Or, le symbolisme n'est-il pas un continuateur plus recueilli du romantisme ? Après Wagner, Ibsen : mais toujours la profonde intuition du Nord. Et l'obscur poète de *Solness le Constructeur* n'a-t-il pas abandonné les légendaires *Guerriers* d'Upsal pour noter par vastes métaphores le hautain frissonnement de la vie ? Vallgren admire Ibsen ; à son nom prononcé les yeux pâles de l'artiste se

(1) Stendhal.

(2) Victor Hugo (*Contemplations*, XXI) :

« *La musique est dans tout. Un hymne sort du monde.* »

colorent. Et n'étaient-ce point déjà les mêmes secrets qu'allait pressentir l'aïeul Obermann en traversant l'automne poignant d'un Fontainebleau romanesque ? La palette des paysagistes de 1830 ne détaillait-elle point déjà les gammes les plus musicales de la peinture ? Leur volupté s'abreuvait de larmes. Bon gré mal gré, de même, nos jeunes néo-classiques se rattachent à M. Ingres : les mots vieillissent plus vite que les choses.

Mais Vallgren n'est pas un romantique de parti-pris qui chercherait à insinuer, comme Préault, du pittoresque dans la sculpture pour embêter l'Institut. Vallgren est un instinctif : ainsi l'a dénommée justement Fernand Weyl en lui opposant la séduction réfléchie du bourguignon Dampt, dans sa belle galerie commencée des *Artistes de l'âme* (1) ; et, entre parenthèses, j'ajoute que la matière semble épuisée, après le poétique portrait de notre confrère, après l'étude sagace de Mme Léonie Bernardini, après les notes vives de Camille Mauclair (2), sans parler des sympathies documentées de MM. Hugues Le Roux et Gustave Larroumet (3), des pressentiments plus aigus de Baudelaire et de Stendhal, ce dernier féru de Michel-Ange abrupt et fort, rêvant une sculpture d'expression pour l'opposer à la muette eurythmie des anciens (4). Oui, Vallgren est un instinctif : et ce qui fait la santé de l'instinct, c'est sa franchise. Vallgren devint sculpteur parce qu'il était né simple ; la subtilité de son art provient de la subtilité du ciel natal. En lui l'inspiration germe imprévue, comme une de ces fluettes fleurs sauvages qu'il adore. Ce n'est nullement par cabotinisme servile de révolutionnaire théoricien qu'il désavoue le froid enseignement de l'Ecole pour aller droit à Rodin, le plus paradoxal des maîtres-dompteurs de pierre : dès la jeunesse, l'ombre l'étreint, la vie l'émeut, la pensée l'obsède, le mystère lui parle : et il va droit aux profonds, aux vivants, aux penseurs, aux mystérieux. Le réseau contemporain des baudelairiennes correspondances s'est tissé naturellement dans son cerveau de poète où s'épanouira le songe de Hilde. Ibsen et Rodin l'ont formé : en art encore, on est toujours fils de quelqu'un. Mais le moi du Nord ne rejette l'entrave de toute scolastique formule que pour s'épancher spontanément, à sa guise, en liberté souveraine. Au strict point de vue du rhythme, la méthode semble hasardeuse : d'abord, la sculpture n'est-elle un art matériel entre tous, qui ne peut exprimer par quelques mouvements harmo-

(1) L'*Art et la Vie*, mars 1894 ; cf. l'*Ermitage*, mars 1895.
(2) La *Cocarde*, décembre 1894-janvier 1895 : chroniques.
(3) Le *Journal*, du 22 avril 1894 ; cf. le *Temps*, mai-juin 1895.
(4) Fragment pris par Gustave Geffroy pour épigraphe à son étude sur *Rodin* (1889).

nieux que des idées élémentaires ? Et puis, en divorçant avec la tradition l'art moderne court dans là nuit pâle au-devant de tous les écueils : au nom du Beau, les Grecs furent les seuls *artistes* et nous ne sommes que leurs ombres (1), esthétiquement l'histoire de l'art a connu son apogée sur les pentes de l'Acropole, et les fervents impitoyables du Midi noblement naturaliste traiteront peut-être de barbares (2) les rêveurs du Nord qui s'aventurent dans l'ombre avec Solness « pour essayer quelque chose de grand ».

Mais la nuit vague a son angoisse ravissante, la liberté périlleuse est une irrésistible sirène, le Nord charmeur murmure au-dessus du Midi limpide, l'âme du siècle est manichéenne, et, auprès du fronton de l'*art* robuste et beau, — plus avant que lui, qui sait ? — Solness, je veux dire Vallgren, rêve en son âme loyale la tour d'ivoire d'une *poésie* merveilleuse.

La ligne a tout dit : qui surpassera Phidias ? mais la vie, l'intime inspiration de la souffrance vécue est un livre ouvert sans trêve ; l'art pour l'art se mira superbement aux ondes taries maintenant du Céphise et de l'Ilissos : mais l'art pour l'âme commence à peine ; serait-il défendu à l'artiste ému d'interroger l'occulte à ses risques et périls ? Sur les frises et les métopes des mythologiques sanctuaires, la Beauté plastique fut un divin moment ; elle s'y posa comme une divine clarté vers laquelle remonte encore l'harmonieuse prière des rares pèlerins de l'Acropole méconnaissable : mais tout passe, même l'éclair du Beau, et, sur les sentiers ombreux de l'Expression, près des ruines mystiques, il y a sans doute des trésors à découvrir ; quel aventurier partira pour l'aventure ? De même que la doctrine romantique de l'architecture, au temps lointain de Viollet-le-Duc, magnifiait la cathédrale au détriment du Parthénon, de même l'homme du Nord préfère spontanément à la chair insolente de l'*Anadyomène* la morbidesse plaintive d'*Ophélie* : Shakespeare toujours, comme en l'adolescence de Heine, de Delacroix et de Berlioz. Dans l'art des anciens jours, le signe est si parfait qu'il en fait oublier la chose signifiée : le poème sculpté des crépuscules modernes veut rivaliser avec l'immatérielle transparence des littératures subtiles. Les genres se brisent, les arts empiètent les uns sur les autres, la synthèse triomphe.

Mais voilà de bien grands mots et de bien grandes ombres pour rédiger le passeport du Finlandais Vallgren, brouillé de longue date avec les péristyles classiques qui semblent maladroitement

(1) Cf. nos *Antinomies de l'Art actuel* (l'*Ermitage* de décembre 1894).

(2) Fénelon, La Bruyère jugeaient ainsi l'art gothique ; cf. les opinions classiques de l'Ecole romane.

dépaysés sous son ciel. Jadis, c'était l'influence latine qui prolongeait l'antiquité sous la brume hyperboréenne : aujourd'hui, représailles latentes, c'est l'âme vague du Nord qui fascine Paris ; Don Juan s'est engoué de la sylphide : mais, en dépit des snobs

> ***Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférents,***
> ***Peuple caméléon, peuple singe du maître, —***

le plus fier hommage à un franc artiste, c'est de l'admirer sans l'imiter ; n'imitons de Vallgren que son indépendance qui n'emprunte à Rodin que certaines entrées en matière pour lui laisser intact son farouche désir de grandeur : même la *Cheminée* monumentale, image de la flamme et de la vie, respire l'intimité qui s'attriste ; du légendaire pays des Elfes, le voyageur semble avoir ramené captives d'exquises figurines qui, sœurs douloureuses de l'abeille antique, recèlent une grande âme en un petit corps : telles sont les *Pleureuses*, formes tragiques au bord des urnes frustes ; dans la blancheur de l'atelier froid, à l'abri d'un *Kaïn*, géant sinistre, à l'ombre d'un *Christ* blême, c'est toute une nécropole hantée de petites ombres éplorées, mères, veuves, filles, amantes, enlaçant des urnes jalouses, sanglotant par la voix des lignes dans la sombre matière diaprée comme le jaspe. Plus loin, c'est la dure vie sous un aspect moins enveloppé : la pauvre marchande de bouquets fanés que l'avilissante misère écroule sur une borne, la mendiante noire du pont de Biscaye, moyen-âgeuse et rigide en plein soleil, les *bigoudines* coquettement burlesques de Loctudy (Finistère), les types lugubres ou bouffons que l'observateur a fixés dans la glaise, tel un dessinateur qui ne retient que le contour. Frappez ensuite mystérieusement avec le si délicat *Marteau de porte* (1), et, plus fortunés que la frêle Illusion de bronze rougeâtre à la natte slave, à l'étroite robe flottante, aux bras amaigris de désespoir, vous pénétrerez par la sympathie dans cette intérieure cité du rêve réalisé, dans une moderne Tanagra suggestive et vague que n'habitent point les belles courtisanes aux beaux gestes loués pour le banquet ou pour le deuil : mais, promesse d'avril, une nymphe marmoréenne s'éveille avec l'âme fleurie des perce-neige. Et Vallgren symbolise ingénûment la destinée par une svelte vierge éclose d'une fleur. La candeur savante de ses intentions cachées n'abolit jamais le souci du caractère, parent du style ; le type slave imprime à la forme son virginal sourire ; et, sous la mélancolie délicate de l'œuvre, se retrouverait facilement la bonhomie fervente du poète qui faisait hésiter d'abord sur son identité une Américaine pédante déroutée par l'ac-

(1) Salon de 1894 (Champ-de-Mars ; objets d'art).

cueil riant, la main pleine, l'aspect viril, les prunelles naïves et les joues roses. Le sensualiste éthéré de la *Consolation*, le portraitiste vibrant de *Mme Segond-Weber* n'est pas un élégiaque de five o'clock. Vallgren est deux fois exquis : car il est assez poète pour rester simple. Mais ses apparitions fumeuses aux patines savantes me rappellent toujours ce tableau du *Journal des Goncourt* : Gambetta l'homme politique prenant en pitié Daudet, le Petit Chose, qui s'attendrissait sur la joie pittoresque d'un beau papillon rafraîchi par la rosée cristalline d'un arrosoir municipal : je gage que Vallgren eût pris parti pour l'insecte et son défenseur...

. . . .

Ainsi pense la comtesse Viviane — et les âmes nuancées avec elle.

Raymond BOUYER.

Paris, 10 octobre 1895.





Pour être

Vers aucun lit d'herbe qui les attende,
Vers rien, et vers le ciel vert du courant
Les poissons verts sans bruit nagent en bande
Sous le fleuve dont l'eau large va lentement,

Vers nulle voix dont l'appel les émeuve,
Les poissons verts, les poissons jamais las
De refouler le vaste cours du fleuve,
Qu'ils ne remontent pas !

Ils vont sur place, ils se meuvent cent mille,
Leur peuple en peine s'épuise impuissant,
Leur multitude en marche est immobile.
Le cours de l'eau qu'ils remontent descend.

L'onde qui passe emporte leurs efforts.
Leur route va, que du jour vitrifie.
C'est à ne pas bouger plus que des morts
Qu'ils dépensent leur vie.

Leur firmament sardonique se plisse
A quelque rive. Un grand murmure d'eaux
Bruit par toute la masse qui glisse
Sur les écailles de leur dos.

Des débris voguent vers eux. Une anguille
Parfois les croise avec rapidité.
La nuit végète autour de leur flottille,
L'abîme en fleur tisse l'obscurité.

Midi rayonne : ils vont dans la lueur
En proie au jour que l'ombre leur traduit.
Un crépuscule en l'autre monde meurt :
Ils nagent sans trêve à travers l'interminable nuit.

Sous une température éternelle,
L'été, l'hiver, images infléchies,
Muets, obscurs, d'un vouloir parallèle
Ils palpitent des nageoires et des branchies.

A chaque souffle ouvrant leur bouche toute,
Vidant le feu de leur regard sans tain,
Ils vont pâmés, ils vont buvant leur route,
Toute l'eau de leur destin.

Les oiseaux lourds sous un plafond d'écume
(Mais l'air n'a pas d'immobiles oiseaux)
Fendent, visqueux, des clartés de bitume,
Sous eux sans fin s'affolent les mêmes roseaux.

Au devant d'eux, lividement, l'eau glauque!
Emeraude dont l'eau coule à vau l'eau,
L'herbe aquatique, le silence rauque;
L'eau!

Il leur descend de quoi paître sur place.
Ils ne voient rien qu'un soir mat devant eux,
Ils vont ouvrant une gueule vorace...
Des sources, des entrailles de tous lieux,

Des prés, des monts, de la forêt obscure,
De la fontaine où se mire l'air nu
Jaillit contre eux l'effort de la nature,
L'inévitable cours de l'inconnu.

Ils peinent vers l'inaccessible source,
Pour soulever le linceul du Néant.
S'ils se lassaient de l'inutile course,
Ils seraient roulés vers leur mort, l'Océan.

Ils vont pour ÊTRE *en face de leur fleuve,*
Comme des hommes, et non pour aller.
Leur douteuse âme a le fleuve pour preuve.
Etre, pour eux, c'est ne pas reculer.

Car leur raison de vivre, c'est de tendre.
Ils se contemplent dans l'effort qu'ils font,
Ils vont sans voir que l'onde et sans l'entendre...
Ils ne bougent : ils vont!

Adrien MITHOUARD.





LA DESCRIPTION DE CALLISTRATE

DE QUELQUES STATUES

ANTIQUES TANT DE MARBRE COMME DE BRONZE

LA STATUE D'ORPHÉE (1)

En la montaigne d'Hélicon y avoit un plaisant bosquet ombrageux, ou les muses avoient de coutume de s'assembler le long des canaux de la rivière d'Olmée, et la fontaine sombre de Pégase. Là tout auprès de ces déesses estoit la statue d'Orphee fils de Calliope : tresbelle à veoir : car le bronze avec l'industrie dont il estoit élabouré luy avoit acquis ceste beaulté là : par l'agreableté du corps denotant la gentillesse de l'esprit : orné au reste d'une coiffeure à la Persienne brochee d'or, qui du hault de la teste se relevoit encontremont en se soustenant toute droicte : et sa juppe s'estendoit des espaules jusques aux pieds, bouclee sur la poitrine d'une riche estrainte d'or : sa chevelure estant au reste si cointe et si gentille qu'elle monstroit je ne sçay quoy comme de vif et respirant qui decevoit l'apprehention de la veue, par ce qu'esbranlee des ondees du vent elle proprement sembloit se mouvoir : dont partie s'espandant le long des espaulles, triomphoit là de voltiger, et partie se reforchant sur les sourcils, illustroit les clairs estincellements de ses yeux. Sa chaussure d'aultre part reluisoit d'un bel or bruny : et son manteau vollant à l'abandon descendoit sur le col du pied, il tenoit au surplus ès mains une lyre qui en ses tons égalloit le nombre des Muses : car le bronze distinguoit les chordes, et diversifiant l'imitation de chacune s'accomodoit à la varieté de leurs divers changements, si que peu s'en falloit qu'au son des tons le métal mesme ne résonnast. Or en la base qui estoit sous ses pieds le ciel n'y estoit pas figuré, ny les Pléiades qui incisent l'air, ny les tornoiements de l'ourse, qui ne se va point plonger dedans l'Occéan, ains toutes sortes d'oyseaux estoient là ravis en l'admiration de son chant et toutes les bestes sauvages qui repairent parmy les montaignes : et autant de poissons qui se paissent dedans les plus escartez destours de la mer, le cheval au lieu de bridde et de licol estoit là retenu de la doulceur de sa musique : et le beuf ses paccages abandonnez escouttoit attentivement le son de sa lyre : et le felon du naturel des implacables lyons se ramollissoit à

(1) Dans notre chronique des poésies, nous parlons du livre, où nous avons trouvé cette description. Ici même, nous publierons encore plusieurs pages de ces *Tableaux de Philostrate*, *Statues de Callistrate*, *Héroïques et Annotations sur iceux*, par Blaise de Vigenère, Bourbonnois. — L. DES R.

ceste harmonie : vous eussiez dit mesme que les fleuves cizellez au bronze s'escoulloient de leurs vives sources à ceste doulce mélodie : et que les flots de la mer se haulsoient à la volupté qu'ils en parcevoient les pierres aussi touchees de ce chant musical d'Orphee, voire tout ce que la terre produist, chaque chose en son opportune saison y accourir de leurs propres demeures et sieges : néanmoins il n'y avoit rien qui sonnast, ne qui esmeut harmonie quelconque de ceste lyre, ains c'estoit l'artifice qui ès animauux demonstroit le plaisir qu'ils prenoient aultour de ceste si bien accordante musique, et faisoit apparoistre au bronze leurs insensibles délectations, et l'agréable resjouyssance redondant à leur imaginaire sentiment qui occultement s'en manifestoit.

ANNOTATION

En la montaigne d'Hélicon. — *Elle estoit en la Phocide, près du goulphe de Crissee, exposée au Septentrion selon Strabon au 9. non guères loin de Parnase et d'une pareille haulteur et circuit, l'une et l'autre consacrees à Apollon, et aux muses. Elle fut ainsi appelee d'Héliçon frère de Citheron qui se combattirent là corps à corps ; fort fertile au reste, et abondante en bonnes herbes, dont il ne s'y en trouve une seule de nuisible ny venimeuse, selon que met Pausanias en ses Béotiques. Il y a aussi quelques rivières de ce nom, de l'une desquelles a esté fait mention après le mesme Pausanias au tableau d'Orphee. Quant à celle d'Olmee, elle descent de ceste montagne ou elle prend son origine.*

En la base le ciel n'y estoit pas figure etc... — *Cecy est dit à l'imitation d'une gentille et gaye Ode d'Anacreon addressant à Vulcain, pour luy forger un gobellet, ou le ciel ny les estoilles ne soient pas figurees, ains son favorit Bathyllus foullant la vendange avec Bacchus et Cupidon. Que nous avons icy tornee vers pour vers : et en aultant de syllabes sans contrainte aucune :*

Vulcain prends moy de l'argent
Et le bats sur ton enclume,
Non pour en faire un harnois
Car qu'ay je affaire aux batailles ?
Ains un profond gobellet
Le plus qu'il sera possible :
Et cizelle tout aultour
Non les chariots, et astres,
Ny le facheux Orion :
Qu'ay-je affaire des Pléiades :
Ny du luisant Bootes ?
Mais une vigne et des grappes,
Et l'amour et Bathyllus,
Qui foullent ceste vendange
Avec le gentil Bacchus.

Blaise DE VIGENÈRE,
BOURBONNOIS.



CHRONIQUES

I. — *LES ROÉSIES*

> Ils sont morts sitôt que de vivre,
> Cendre et fumée entre les morts.
> RAYMOND DE LA TAILHÈDE.

J'aime infiniment le génie de M. Anatole France. Et je m'assure que vous l'admirez comme je fais moi-même. En son dernier livre, il nous conta, avec sa grâce accoutumée, les aventures de Messer Guido Cavalcanti. Vous vous souvenez que ce gentilhomme fuyait la compagnie des jeunes seigneurs de Florence. Et il vivait loin de la galanterie et loin des plaisirs de la chasse, seul à seule avec sa dame : la Philosophie. Or, un matin il était à deviser avec elle, parmi les tombes qui entourent l'église de San Giovanni, quand quelques cavaliers de ses amis, s'étant arrêtés, firent cercle autour de lui. Et ils lui dirent par moquerie :

— Fi ! fi ! le vilain nécromant... Voilà où conduit le savoir ! On renie Dieu et l'on fornique dans les cimetières païens.

Et Messer Guido, en souriant, leur répondit :

— Seigneurs cavaliers, vous êtes chez vous.

Ne vous semble-t-il pas que ces paroles furent d'un sage ? Messer Guido connut que beaucoup de vivants sont déjà morts et enterrés ; mais aux tombes païennes respire la pure beauté. Et les modernes qni l'ignorent n'existent déjà plus :

Ils sont morts sitôt que de vivre,
Cendre et fumée entre les morts !



Certes il m'eût agréé que ma première chronique fît l'éloge d'un bon livre. Mais les poètes dont les œuvres me furent transmises sont vraiment indignes du jour.

Certains, oublieux du nom de leurs pères et des traditions de leur race, servent des dieux étrangers et parlent le langage des esclaves.

D'autres, plus criminels encore, défigurent les paysages sacrés de l'Ionie ; ils en violent les plus intimes beautés. Et leur voix barbare invoque Kypris Kythéréenne, Eros hypoptère ou pharétrophore, Hélios Kithariste, le Kronide Zeus et Nyx, la mère d'Hypnos.

Et les bons lecteurs se nourrissent de ces viandes creuses. Ils admirent la « littéralité », la « couleur locale » de tous ces détestables écrivains.

« Voilà, pensent-ils, qui nous change des symboles nibelungiens et des poèmes invertébrés. On a cessé enfin de nous vanter les *chevaliers cuirassés d'argent* et *l'alérion de leurs casques*, et leurs *manoirs vétustes et frustes*, et les *passantes au visage de femme suscitatrices debout avec la torche*. Mais les strophes marchent aujourd'hui comme une troupe d'Akaïens aux belles knémides ou d'éphèbes lampadophores. Le classicisme renaît ! »

Rien n'excuse la fausseté de ce raisonnement et non pas même l'état lamentable auquel dix ans de symbolisme ont pu réduire certaines méninges littéraires. Assurément la poétique de M. Jean Moréas et de ses disciples, la fière et vivante beauté d'*Eriphyle* et de la *Métamorphose des Fontaines* ont ému ceux mêmes qui les moquent. Et je pense que, si elle fit en ses commencements paraître quelque exagération, d'ailleurs nécessaire, l'école romane a retrouvé aujourd'hui le sentiment passionné de la nature, la clarté d'expression, la grâce virile et sobre de nos classiques. Mais, je vous prie, ne donnez point à d'autres ce noble titre. Il est de l'évidence que les parnassiens ne le méritent pas. A ciseler leurs vers comme des coupes, ils méconnurent la vraie poésie (1). Un poète n'est pas un orfèvre. Il se garde de ces rimes d'une rareté trop prévue, de ces suspensions mécaniques, de tous ces jeux de style qui amusent parfois le lecteur, mais font peser son attention sur des points de détail et ainsi rompent l'unité du poème. Il veut que l'on ignore ses artifices et non qu'on les admire. Il choisit un mètre simple et bien approprié, des rimes discrètes, une coupe régulière. Toute sa science porte sur le rythme. Et sa Muse qui dédaigne les pesantes parures charme par sa seule nudité, à la fois naturelle et souple, harmonieuse.

Pour s'être en ces derniers mois prudemment vêtus à la grecque, la plupart des symbolistes ne laissent pas que d'être aussi méchants poètes que les parnassiens. Et ils sont même incapables de versifier comme eux. Je sais bien qu'ils ont délivré la rime. Et, à la vérité, ce ne fut point là une mauvaise besogne. Mais ils ne connaissent pas qu'à placer la césure au hasard, à ne tenir nul compte de l'*e* muet ni de l'accent tonique, ils faussent leurs alexandrins, ils continuent d'écrire des vers de treize, quatorze, seize syllabes, leurs vers polymorphes. Et, s'ils empruntent à la tradition gréco-latine ses admirables mythes sous lesquels ils ne savent pas découvrir la peinture animée des lois du monde et des conflits de nos passions ; s'ils s'emparent des admirables noms (qu'ils mutilent) des nymphes, des héros et des dieux : ne vous y laissez pas tromper. Et, de grâce, n'imitez point ces beaux esprits qui, l'an dernier, trouvèrent une pureté « vraiment classique » au livre de M. Henri de Régnier.

(1) Cependant, malgré la poétique de son école, on sent aux vers de M. Léon Dierz vivre une âme généreuse et tendre. Et l'on est par eux ému et charmé.

A la mort de M. Leconte de Lisle, ce fut la même erreur des mêmes journalistes. Et, plus récemment, son successeur à l'Académie française vanta, lui aussi, le classicisme de ce poète. Je me souviens que M. Charles Maurras, en son feuilleton de la *Gazette de France*, dénonça la folie de cette opinion. Il écrivit à l'Ombre de Mme Dacier, traductrice d'Homère, une lettre d'un tour charmant, d'une dialectique lumineuse. Et il lui fut aisé de démontrer que M. de Lisle eût été, avec son système de conception et d'expression, un poète juif suffisamment emphatique et amer, mais qu'il fut le plus sacrilège des hellénistes.

Depuis lors, ont paru les *Derniers poèmes* de M. de Lisle. Et ce livre confirme le jugement du clairvoyant critique. J'y ai lu quelques hymnes orphiques. Et je vous assure que c'est bien la plus fausse imitation qui s'en puisse imaginer. Je ne vous parle point de l'orthographe absurde des noms propres, des images défigurées, et ni même du sens trahi. Il n'apparaît pas d'ailleurs toujours nécessaire que chaque mot grec soit tourné au mot français correspondant. Mais l'impression ressentie à lire une œuvre traduite doit ressembler à celle que donnerait le texte même. Toute la tâche d'un honnête traducteur n'est que d'y réussir. Ici l'esprit des hymnes est absolument changé, leur naïveté perdue, leur mouvement détourné. M. de Lisle a vidé ces poèmes de l'âme divine et les a regonflés de son propre souffle. Je ne crois pas audacieux d'affirmer que nous y perdons.

Voici deux ans, qu'un livre ne quitte guère ma table de travail. Un hasard ami me le fit découvrir en une vieille bibliothèque de province. Il contient *la suitte des tableaux de Philostrate, statües de Callistrate, Heroïques et Annotations sur iceux par Blaise de Vigenère, Bourbonnois*. Et il se vendait en M.DC.II. *A Paris. Chez Abel Langellier. Au premier pillier de la grand salle du Palais*. Parmi ces notes d'une érudition minutieuse et familière, se trouvent quelques versions rythmées de Virgile, d'Horace, d'Anacréon et d'Orphée. Et peut-être serez-vous curieux de comparer l'hymne à Apollon traduit par Vigenère avec celui que M. de Lisle écrivit sous le titre de

PARFUM D'HÉLIOS APOLLON

L'HÉLIOTROPE

— Radieuse Splendeur qui naquis la première,
Inévitable Archer, Titan Porte-lumière,
Tueur du vieux Python dans le Marais impur,
Entends, exauce-nous, Œil ardent de l'azur,
Roi des riches saisons, des siècles et des races.

Eternel Voyageur aux flamboyantes traces
Qui, joyeux, les cheveux épars, et jamais las

De l'Orient barbare aux monts de la Hellas,
Loin du rose horizon où souriait l'Aurore,
Eveillant les cités, les bois, la mer sonore,
Pousse tes étalons hennissants et cabrés
Et franchis bonds par bonds l'orbe des cieux sacrés ;
Puis qui, debout, brûlant à leur plus haute cime,
Baignes tout l'Univers d'un seul regard sublime ;
O le plus beau des Dieux en qui coule l'Ikhôr,
Entends-nous, Kithariste armé du plectre d'or !

Harmonieux amant des neuf Muses divines,
Embrase-nous du feu dont tu les illumines,
Afin que, nous mortels qui ne vivons qu'un jour,
Nous chantions consumés de leur unique amour !

Et sans doute que ces vocables retentissants, ces majuscules, cet *Ikhôr* et ce *Kithariste* vous ont frappé d'une admiration violente. Mais toutes ces beautés ne sont point d'un Orphée quelconque, d'un barbare qui ne lut jamais Victor Hugo et jamais ne fut reçu de l'Académie française. Elles sont de M. Leconte de Lisle. Cependant le démon de la jalousie est en vous. Et vous me demandez :

— Pourquoi M. de Lisle appelle-t-il la victime du dieu : *vieux Python* ?

— J'avoue, monsieur, qu'Orphée n'est pas si familier. Il le désigne simplement du nom de son espèce : *serpent Python.* Mais *Python* cela faisait deux syllabes; *serpent Python* quatre syllabes. M. de Lisle en voulait trois. Il a écrit : *vieux Python.* Cette bonhomie, d'ailleurs, est très parnassienne. C'est ainsi que M. de Hérédia dit lui-même en quelque endroit :

Le cône incandescent du vieux Cotopaxi...

Et encore :

Et le père des eaux le vieux Meschacébé...

— Pourquoi M. de Lisle demande-t-il à l'*Œil ardent de l'azur* de l'entendre et non pas de le voir ?

— Là, monsieur, vous chicanez. Et, aussi bien, ignorons-nous la physiologie des Anciens et la conformation des dieux. Cependant M. de Lisle connaît que dans leurs veines, les Immortels n'ont pas du sang comme vous et moi, mais de l'*Ikhôr*, ce qui donne à *or* une rime très précieuse. Que si maintenant, monsieur, les *flamboyantes traces*, l'*orient barbare,* le *rose horizon*, les *étalons hennissants et cabrés,* le *regard sublime*, le *Kithariste* armé *d'un plectre*, le *feu qui embrase et qui illumine* vous semblent des expressions anti-classiques, inconnues de Ronsard, de Racine, de Chénier, il vous faudra compter que M. de Lisle n'a pas trouvé ces locutions toutes faites dans le texte du poème. Sauf un mot qu'il a pris dans un autre hymne au même Apollon, toutes ces locutions sont de lui. Il les a prêtées à Orphée. Et il me paraît que cette générosité lui doit faire honneur.

En vérité, M. de Lisle est un trop grand poète. Et même il est résulté d'un congrès qu'il est le seul poète de notre âge. Je n'ose plus vous présenter mon Vigenère. Ce n'est qu'un de ces obscurs lettrés, innombrables jadis en notre pays de France. Toutefois, je vous l'ai promis. Et j'espère qu'*il n'y aura point de mal d'adjouster icy quant et quant son Hymne torné d'Orphee*. Certes, je ne vous le donne pas comme un chef-d'œuvre. Mais peut-être y trouverez-vous un sens plus exact, un tour plus naïf, un esprit plus classique enfin qu'aux vers parnassiens ou néo-symbolistes. Et le voici, sans majuscules que les nécessaires, sans sonores épithètes, sans mots rares, sans rimes même :

Vien icy bien-heureux Pæan,
Tueur d'oiseaux, Phebus Lycore,
Honorable, donneur de biens,
Ayant une lyre dorée :
Lequel ensemence les champs
Et les laboure. Beau Pythie,
Titan antique, Smynthéen,
Tueur de Python qui en Delphes
Rends les vrayes prédictions,
Indomptable, porte-lumière ;
Amiable Démon ; enfant
Glorieux, conducteur des Muses
Dont tu adresses les ballets.
Dardant au loing avec tes flesches.
Bacchus et Jumeau qui au loing
Estends tes effects, et tortilles
Pur et net prince Delien ;
Qui veois tout et qui donne aux hommes
Un œil pouvant tout discerner.
Dieu à la blonde chevelure,
Qui anonce le tout au vray
Escoutte moy qui te supplie
Pour tous les peuples d'un cueur gay :
Car tu vois en hault l'Ethérée
Région toute, et icy-bas
La terre pleine de richesses.
Tu fais au profond de la nuict
Que tout est en repos, les astres
Luire durant l'obscurité.
Tu possèdes les bouts du monde,
Et à toy tout commancement,
Et la fin de tout appartiennent.
Toutes choses reverdir fais
Et accomodes de ta lyre
Bien souvent l'un et l'autre Pol.
Tu fais les saisons de l'année,
Accordant l'Hyver et l'Esté,
L'Hyver dessus la basse chorde,
Et l'Esté sur celle d'enhault :

Les autres deux, sur les moiennes.
Parquoy les hommes à bon droict
T'appellent roy, Pan dieu biscorne,
Qui donne le siffler aux vents,
Car tu as le cachet du monde.
Escoutte doncq, o bien heureux,
Garde de mal ceux qui te prient
D'un' humble suppliante voix,
Et qui observent tes mystères.

Et je ne saurais mieux finir.

Lionel des RIEUX.

P.-S. Je parlerai dans ma prochaine chronique du *Verger doré, Du Sang des Crépuscules*, de la *Coupe de Thulé* et des *Requins de la Mer Rouge.* L. des R.

II. *MUSIQUE*

CONCERTS DOMINICAUX (*8 et 15 décembre 1895*).

*VIII*e *et IX*e *concerts-Lamoureux.* — WAGNER et SCHUMANN (1) : deux poètes, le sublime et la grâce, le poème épique d'un Leconte de Lisle exaspéré après les poésies fugitives d'un Henri Heine sentimental. Les *Runes* en face de l'*Intermezzo*. Deux poésies, deux romantismes, l'âme de la romantique Allemagne en sa double floraison de lyrisme intime ou somptueux.

Robert Schumann a écrit le *Chant du soir* : et c'est précisément le chant intérieur d'une âme d'automne qui persiste en nous dans les crépuscules, après la réaudition de son art subtil et candide ; l'ombre s'accorde avec lui, merveilleusement : évocateur du Nord, le noir frisson des jours courts en commente l'amertume ou puise dans son murmure des gloses délicates : indéniable parenté. Une symphonie aimée devient un fragment de notre existence, et chaque résurrection de la trop éphémère maîtresse émeut le souvenir, « ce lieu plein de larmes » : telle Brünnhilde, l'âme s'exhale mélodiquement auprès d'un cadavre... Donc, j'aime la *1*re *Symphonie* en *si* bémol de Schumann, comme tels paysages, tels regards, tels mots qui tressaillent en nous, le soir, avec des airs entendus ; mais ce n'est pas seulement par ce renouveau délicieusement douloureux des souvenirs que la *Symphonie* dite du *Printemps* m'attache. A sa gloire subjective, diverse pour chacun, s'ajoute sa haute musicalité qui sonne avec je ne sais quel charme ! Printemps, oui, si l'on veut, Printemps moderne d'un Botticelli de Zwickau, — Mozart romantique, Prudhon allemand qui fait refleurir la

(1) Cf. l'ERMITAGE d'avril 1895 (les *Maîtres-Chanteurs* et *Faust*) ; etc., *passim.*

gerbe des impressions intimes et légendaires ! Et si nouveau, caractérisé, personnel, original, *après* Beethoven ! Van Dyck après Rubens. Que dire, en effet, après la colossale *Neuvième* de 1823 (2)?... Le 31 mars 1841, au Gewandhaus de Leipsig, Schumann résout le problème par cette œuvre de jeunesse qui découvre discrètement tout un monde expressif, suggestif, précis dans son vague, — telle une physionomie caressante et blonde et si fine, — cordial, un peu triste ; monde de pensées neuves et fraîches, onduleuses avec de soudaines lueurs, fleurs pensives, alpestres, lamartiniennes, fantômes de génies féminins aux attaches un peu lourdes, tout allemandes ; le programme webérien du *Concert-stuck* serait inutile ici pour évoquer le monde qu'il vous plaira, l'intimité lointaine ou vécue, les aventures d'avril et de chevalerie qui illuminent la note en poème : tout et rien, c'est le destin de la musique ; et ce serait un art bien pauvre, s'il était impuissant à s'exprimer ! Son rôle n'est donc point de décrire des faits ou de peindre des images, mais de réveiller la vie idéalisée, la vie de l'âme, la réalité du songe, et d'abord, avant tout, de marier de beaux sons: l'esprit resterait muet sans la lettre. L'ornement lyrique de nos souvenirs et de nos rêves, nous le devons à l'inédite beauté de ce discours musical : début solennel, choral *andante un poco maestoso,* cors et trombones, *forte* aux gammes vibrantes du quatuor, aux groupes rêveurs de la flûte ; puis, *accelerando,* crescendo énergique, nerveux, beethovénien, et le thème du choral se transforme en un *Allegro molto vivace,* jovialement champêtre et cuivré, où le triangle babille plus tard dans les points d'orgue religieux de hautaine lumière : et, vers la fin, coupant le rhythme, l'aveu inattendu des premiers violons, l'ample et longue phrase *legato* qui s'évapore en un mélancolique sourire ! Trouvailles d'artiste qui sent et qui sait. Dans l'exquis, dans le divin *Larghetto* en *mi* bémol, printemps triste cher à Viviane qui voulait y voir passer voluptueusement un couple en deuil, (à son gré !) un ferme accord de transition insiste et captive ; une chaste exaltation brille dans l'accompagnement des cordes ou des bois, comme des larmes en un regard fiévreux ; trilles poignants des violons, du violoncelle ; virginal essor, dessins qui se gravent dans la pensée pour l'embellir ; et, de modulations en modulations, la phrase lentement estompée des trombones conduit au *Scherzo molto vivace* en *ré* mineur, qui a deux *trios,* le premier à $\frac{2}{4}$ en *ré* majeur, alerte et riant, avec un éclat brusque, pour conclure ; le second à $\frac{3}{4}$ en *si* bémol, solide et rapide, suivi d'une brève reprise et d'une *Coda* majeure aux inflexions enchanteresses, rappel du premier *trio*, timbales effleurées par le pied d'Ariel... Le *Finale* (*Allegro animato e grazioso*) est un dialogue chuchoté par des fées malicieuses et mystérieuses. De l'invention partout, et Schumann disait bien, que s'il

(1) Exécutée parallèlement aux concerts-Colonne (fin du *Cycle-Beethoven).*

devait fort à Mendelssohn, celui-ci pouvait lui envier quelque chose... (1) Brise moderne sur un fond classique, cette grâce se traduit par la voix des nuances, *diminuendo*, *ritardando*, touches expressives, ornements discrets, cantabiles mœlleux ou rhythmes saccadés, sans afféterie. Des partisans de Brahms contestent Schumann : querelles d'Allemands Mais n'est-il pas notable que le continuateur gracieux de Beethoven emploie davantage la voix robuste des trombones ? Le temps charge les parures.

Cependant, cette poésie paraît grise encore, à côté du prestigieux impressionnisme orchestral de Bayreuth : impressionnisme sonore qui clame la magnificence barbare des *Walkyries* chevauchantes, exaltant jusqu'au paroxysme toutes les ressources compliquées de la polyphonie victorieuse, miroir du Drame, mais qui garde fièrement toujours l'héritage du style, olympienne beauté des Gluck et des Weber ; impressionnisme le plus savamment pittoresque, qui date le règne de la Légende fastueuse et farouche, mais jamais ne dégénérant en vacarme puérilement matérialiste et grossièrement descriptif, splendeur avant tout psychologique, et combien allemande sous les gemmes les plus aveuglantes ou les plus fines ! Et quel chef-d'œuvre de *mélodie* absolue, de pure *musique*, tout ce finale de la *Gotterdammerung* : héroïque *interlude* accompagnant le convoi lunaire de Siegfried, *ultima verba* de Brünnhilde s'élevant de la divinité vers l'humanité ! Humain, rien ne l'est plus que cet art opulent et légendaire, humain, passionné, vivant, réel et poétique, mélodique et large, suave et fort, qui jette sur l'obscure souffrance les fleurs éloquentes du mythe éternel. Aussi loin des réactionnaires que des fous, Wagner chante, librement, sans craindre des ultras le grief d'italianisme, sans attendre des timides le reproche d'outrance. De là, cette saveur *sui generis*, — Bayreuth 1876, — révivifiante synthèse qui est à l'éclectisme ce que la vie est à la mort. Heureux les premiers auditeurs, explorateurs d'un nouveau monde ! En écoutant Wagner, j'absous les wagnériens, car le vent d'est a des bouffées capiteuses : il faut du courage pour se ressaisir. Wagnéromanes et wagnérophobes ont subi l'hallucination du génie. Faudrait-il accepter la théorie des génies, des musées nuisibles ?... La contagion du poncif germe en tout art nouveau : est-ce fatal, comme la fin des dieux ?

Mais voici Brünnhilde transfigurée par la douleur, impérieuse sur un rhythme impérieux : elle commande, et le dessin tragiquement scandé se développe et se déroule ; mais, pendant qu'un bûcher se dresse sur son ordre, elle songe près du cadavre, et d'un arpège de harpe s'envole le divin reproche amoureux que la voix emprunte à la divine extase du violoncelle et des bois : mélodie errante comme une caresse, que froisse le thème de l'Epée, jusqu'à la sombre réapparition des cuivres posant les trois notes

(1) Cf. *Correspondance* de R. Schumann. — En 1841, le jeune novateur venait d'épouser Mlle Clara Wieck.

interrogatives du sort. Et, dans un solennel silence, Brünnhilde accuse et devine. La pompe du Walhall s'ébauche obscurément à l'évocation des dieux menacés, mais le premier rhythme menaçant s'impose, l'*Ur-melodie* passe comme un éclair pur, et c'est le tour de l'Anneau maudit par Albérich : mais revoici les grâces naïves de *Rheingold* qui diaprent fluides la prédiction sinistre. Aux rires des bois succèdent les trilles funèbres : les corbeaux messagers montent vers Wotan, et sa fille invoque Lôgue dans un élan magistral : l'orchestre s'embrase, le quatuor flambe en traits rauques, le crépuscule approche, et c'est un étonnant carrefour mélodique (je répète le mot) où se combinent terriblement l'appel de la Walküre saluant Grane, le souvenir de Siegfried, les cris guerriers, ivres de la volupté de mourir, que dominent les étincelles stridentes, la percussion vengeresse et, plus haute, la *Liebeserlœsung* (1) rédemptrice et délirante, musique ineffable comme l'Amour. Puis, quand le vertigineux incendie sonore s'est abîmé dans les ondes du vieux Fleuve où chantent les ondines blondes, quand l'orgueil cuivré du Walhall s'est majestueusement écroulé sous la fanfare de Siegfried, c'est encore et toujours le mélodieux murmure qui vibre et qui plane et qui monte, jusqu'à l'ultime accord deux fois affirmé de *ré bémol*. L'Amour a triomphé des éléments et des dieux, comme le chant pur émerge de la bourrasque orchestrale. Symphonie parlante, la réunion des *leit-motive* compose une sorte de pantomime auditive.

Du temps de l'inspirée Materna qui chantait en allemand, une obscurité fatidique enveloppait la scène surnaturelle : Wagner pressenti, mais inconnu; aujourd'hui, loin du théâtre, l'auditeur peut dire avec Brünnhilde ou *Œdipe-Roi* : tout est éclairci, je sais. Petite voix, mais grand talent, Mme Jane Marcy, fêtée dans l'*Air* immortel d'*Obéron*, a vaillamment et délicatement détaillé la nouvelle traduction française d'Alfred Ernst qui calque et l'image et la note, avec un rare bonheur prosodique : « une *juxta* épatante », aurions-nous dit jadis entre deux cigarettes... Sur les mots

plus tendrement
n'aime — nul autre,

se drape l'étonnant intervalle vocal de douleur jalouse. Et les héros obscurs de l'orchestre demeurent épiques comme leur général.

Au programme de tantôt, l'antique *Ouverture d'Iphigénie en Aulide* remplaçait la moderne *Ouverture de Bérénice* de Ch. Silver, moins poignante que la concise épigraphe : *Invitus invitam dimisit;* l'*Elégie* de G. Fauré faisait place à la *Sérénade* d'*Harold*, vignette de Berlioz pour une Italie nocturne et byronienne : romantisme et Paganini.

Paris, 15 décembre 1895, soir.

P.-S. — Un contre-point de six concerts à la fois ! De l'intérêt partout,

(1) Phrase ainsi dénommée par Hans de Wolzogen.

notamment à l'Opéra : la belle première audition de la *Chasse fantastique*, 4e tableau du second acte de *Saint-Julien l'Hospitalier* d'après Flaubert, par Camille Erlanger qui dégage fougueusement sa personnalité de ses admirations : c'est une preuve à retenir.

A bientôt la suite, les détails et les livres.

Raymond BOUYER.

III. *LES ARTS*

NOTES D'ART : *Expositions* TEN CATE (galerie Dürand-Ruel). — FRANZ M. MELCHERS (Le Parc de Boutteville). — HENRI MARTIN (galerie Mancini, rue Taitbout). — PAUL CÉZANNE (Vollard). — DALPAYRAT et LACHENAL (Galerie Georges Petit.)

M. S.-J. Ten Cate qui expose chez Durand-Ruel quelques toiles et pastels, me semble donner, par son heureuse modestie, un exemple plein d'enseignement à certains jeunes talents trop convaincus que hors de l'outrance et de la singularité il n'y a point d'art. Je n'entreprendrai pas de dire à qui, parmi nos meilleurs peintres, M. Ten Cate doit sa manière ; des influences y sont sensibles, mais non moins que le goût tout particulier qui fit opérer à cet artiste la sélection la plus intelligente et une harmonisation tout à fait louable. J'attends après lui ou à côté de lui une génération de peintres avisés qui, sans s'acharner à découvrir, à inventer sans cesse, s'appliqueront à tirer la complète œuvre d'art, des immenses efforts accumulés depuis plusieurs années dans les études de nos impressionistes.

J'ai remarqué une vue de Rotterdam, des glaçons roulant sur l'eau lourde, paysage d'une exécution aisée et d'une belle sensibilité. Ten Cate sent et note le plus heureusement les ciels d'hiver, les heures glacées où la lumière tamisée se laisse analyser dans les plus infimes délicatesses. Il y a dans la vue de Dordrecht un mélange de rose, de lilas et d'un vert froid assez intéressant pour vous rendre indulgent aux premiers plans par trop négligés. Jolies vues brumeuses de Londres ; une admirable étude d'eau à Rotterdam. Enfin je ne peux me retenir de donner mon assentiment à une note spéciale qu'il ne faudrait pourtant pas trop pousser. C'est la forte sensation de la mélancolie désolée, vers quoi Ten Cate paraît avoir une inclination marquée, et qu'il a su tirer cette fois-ci de la vue des vieux remparts de Bruges et de nos faubourgs de grande ville aux heures de solitude. Ceci est tellement d'un poète qu'il convient d'avertir le peintre de se méfier.

Mon Dieu ! je voudrais bien que l'on ne m'imputât point de dédaigner le sentiment poétique dans l'œuvre d'art. J'ai pour cette alliance si naturelle, le goût le plus prononcé. Toutefois je suis persuadé que la poésie naît inmanquablement de la perfection plastique et qu'elle avorte d'une manière

aussi infaillible par le défaut de cette essentielle qualité. Cette petite considération m'épargnera de m'étendre sur le cas de M. Franz M. Melchers qui expose chez le Barc de Boutteville une imagerie de l'île de Walcheren en vingt-cinq compartiments. Allez-y si vous avez dix minutes à perdre, c'est un véritable jeu pour hommes de lettres. Me fais-je comprendre? Placez devant chacun de ces petits cadres où vous ne voyez rien, tel et tel de nos plus fins imaginatifs et amusez-vous à prévoir le beau poème qu'il y lira couramment.

Voici par exemple une petite toile sans air et sans lumière, peinturlurée de vert, toute de vert cru, monotone à vomir : herbe verte, porte verte, fenêtre aux contrevents verts, murs garnis de feuillage vert. Vous allez détourner les yeux : pitoyable légèreté! ne vîtes-vous point que cette porte était close, que cette fenêtre était close, ô âmes irréfléchies ! et que des sabots, des sabots vides, étaient posés là, sur le sol glauque. Et M. Maeterlinck de s'écrier qu'il avait oublié qu'avec si peu l'on pût « dire des choses aussi profondes et aussi belles que les plus grands penseurs ou les plus grands poètes... » Remarquez qu'il est admirable de la part de M. Maeterlinck de s'échauffer ainsi contre un mur insipide et froid, c'est la vertu de l'homme de lettres, du poète. D'autres, non moins ingénieux, viendront après lui se piquer au jeu de la maison le Barc de Boutteville et rien ne sera plus charmant que les belles sornettes qu'ils vous serviront. Mais saperlipopette ! nous sommes ici en présence d'un enfant qui s'essaie à manier le pinceau, qui est plein de gaucherie en même temps que de sincérité, qui a fait tous ses efforts par exemple pour vous placer un jeune homme à cheval, ou un matelot debout, ou pour vous donner le spectacle d'une ronde de fillettes enchâssées dans des atours vieillots, ou d'une petite ville assise au bord de l'eau, dites-lui comme le bon maître d'école dont il a grand besoin : « Mon ami, cela n'ira pas mal, il y a bon espoir qu'avec de la persévérance, nous pourrons organiser une exposition honorable d'ici une dizaine d'années... Mûrissez, travaillez, formez-vous ! » Ah ! que si Messieurs les peintres avaient de l'esprit, ils dédaigneraient donc le concours néfaste de Messieurs les gens de lettres ! Où gîte le critique d'art qu'il nous faut, c'est-à-dire totalement dépourvu d'imagination ?

— Que dire de l'exposition de M. Cézanne sinon que l'on ne demanderait pas mieux que de s'occuper de tout, fût-ce des barbouillages les plus négligés, surtout lorsqu'un tempérament se laisse soupçonner sous le parti-pris d'une désastreuse exécution ; mais qu'en un temps où nous avons encore, Dieu merci, de nobles et généreux artistes, c'est à ceux-ci que doivent aller premièrement nos soins ?

— C'est une joie incomparable au sortir d'un spectacle d'ânonnements ou de peinture de bohême, que de pénétrer dans la sorte de petite chapelle où M. Henri Martin a réuni une trentaine de toiles de la plus pure en même

temps que de la plus discrète et retentissante beauté. Oui, je crois que ces épithètes d'apparence inconciliables sont convenables à exprimer la savante retenue, la sérénité propre à la parfaite maîtrise du métier, et le tumulte bruyant et prolongé que de telles œuvres vont éveiller dans l'intelligence, dans la plus subtile sensibilité et jusques aux confins de la sensualité même, c'est-à-dire dans tout l'homme. Ici, l'on est à l'aise, on ne craint pas de trop dire ; on y peut convier les poètes et ils peuvent s'en donner à cœur joie, parce que tout ce qu'ils sauront dire est en dessous de ce que cette source de beauté contient évidemment pour l'âme même la plus rudimentaire. Forme, couleur, vitalité, sens, puissance, harmonie, charme poussé jusqu'à la « délectation » que Poussin recommande : sur un tel achèvement, il est loisible d'épiloguer, comme sur la beauté du soleil et de la mer.

Tout au plus pourrait-on regretter chez M. Henri Martin quelque raideur habituelle qui vient trop crûment de M. Puvis de Chavannes et d'un effort pour styliser qui me semble inférieur â la hautesse de sa conception. Que perdrait en beauté cette admirable femme aux lys et aux pensées, par exemple, à joindre la souplesse chaude de son corps à l'extraordinaire puissance de vie de son visage et de son regard dont l'intelligence est fortement voisine du Vinci ? Et encore, que perdrait-elle, à n'avoir autour d'elle ni la matérialité de ces lys et de ces pensées, symboles grossiers en vérité et formant pléonasme, si l'on peut dire, vis-à-vis d'une figure si manifestement suffisante ? Le véritable, le grand symbole, il ressort naturellement de ces figures simplement humaines, qui vous regardent ici et là, avec de l'esprit, de la joie ou de la mélancolie, du sein d'une atmosphère scrupuleusement observée, tantôt d'ombre intime, tantôt de palpitante clarté ; il ressort de ces petits paysages simples, quasi nus et déserts et qui paraissent une immensité, où une femme seule est couchée sur la terre unie, où l'on ne voit qu'une silhouette d'horizon que coupe un toit pointu, ou bien, où il n'y a que des murs, une porte — et même pas de sabots ! — mais où la nuit, l'air froid, le ciel qui veille, enfin la *réalité*, est si touchante que le frisson vous vient de croire vivre en vérité ces heures nocturnes et solitaires. Pourquoi à l'une de ces pages adorables avoir ajouté, caressant les murs, un ange qui n'ajoute rien à la caresse de la lumière crépusculaire sur la maison ensommeillée ? Pourquoi frapper cette femme endeuillée parmi les cyprès du cimetière, des rayons visibles d'une croix visible dans le ciel ? Ne sont-ce pas là des moyens puérils propres aux bons primitifs de qui l'heure est passée irrévocablement, et qui n'avaient pas à leur disposition les moyens actuels d'évoquer la nature réelle plus féconde en suggestion que ces signes conventionnels ?

Minces chicanes assurément que tout ceci pour celui qui a peint cette femme jouant du luth dans le jardin et qui semble s'endormir à la réson-

nance de l'accord divin qu'elle a tiré tout à coup ! Les grandes lignes droites des branches d'arbre et du bras de la musicienne, viennent souligner je ne sais quelle nervosité qui préserve ce sujet d'effleurer seulement le banal en quoi tout autre que M. Henri Martin serait ici tombé, à n'en pas douter. Mais aussi, quel beau coup de lumière sous le menton !

— Je regrette que l'espace me manque pour dire tout le bien que je pense de l'Exposition céramique de M. Dalpayrat et de M. Lachenal. Qui croirait, à voir ces galeries vraiment intéressantes et la faveur dont elles sont accueillies, que dix années à peine se sont écoulées depuis que M. Haviland hasardait le vœu timide que les ouvriers d'art industriel fussent traités comme des artistes ? Pourtant on connaissait déjà à cette époque les belles décorations en pâtes blanches d'application sur émail, de M. Deck ; M. Rousseau avait renouvelé l'art perdu des verres doublés ou verres à deux couches que pratiquaient les verriers d'Alexandrie ; et Gallé, dans cette industrie, avait déjà le goût de modeler ses formes et son ornementation selon les exigences propres à la matière employée, ce dont, malgré tous les progrès subséquents, on n'a pas eu toujours suffisamment souci.

Il faut féliciter M. Lachenal de ses très heureuses reconstitutions de faïences de Lindos aux motifs habilement choisis parmi les plus harmonieusement adaptables au décor d'une coupe plate, le bouquet de style de cinq fleurs bleues, les tulipes, les jacinthes, les palmettes et jusqu'à la célèbre composition du lion et de l'antilope. Il est à souhaiter que l'on se tienne le plus près possible de cet antique style, d'ailleurs magnifique, et malgré l'hiératisme un peu froid qui le caractérise. Les Rhodiens, il est vrai, avaient fini par latiniser les pures formes issues de la Perse, mais si l'on modernisait les formes que nous tenons des Rhodiens, il serait à craindre que l'on tombât dans les compositions leucorrhéiques telles que l'on voit en bonne place à la galerie Lachenal où de pâles figures de la Mode pratique sourient dans un décor d'anémiques feuilles d'automne, et ce serait bien regrettable.

J'ai eu le plaisir de retrouver chez M. Lachenal cette admirable *Emprise* de Fix Masseau, que l'on a remarquée au dernier salon du Champ-de-Mars, un dos de femme d'une grande beauté, une conception symbolique large et simple.

Je vois beaucoup plus d'initiative chez M. Dalpayrat dont la galerie modeste ne contient guère d'objet qui ne soit remarquable. Le coloris de ses grès flammés est d'une beauté nouvelle et sans égale, et remontant quant à la forme de ses objets, à la source la plus pure et la plus féconde : la nature même, dans le « fruit », d'où toutes les formes de la poterie sont dérivées, nul doute qu'il n'obtienne les résultats les plus originaux et les plus heureux.

René Boylesve.

IV. — *AUTOUR DES THÉATRES*

COMÉDIE FRANÇAISE : *Le Fils de l'Arétin.*— THÉATRE DE L'ŒUVRE : *Venise sauvée* et *L'Anneau de Çakountala.* — A L'ODÉON. — AU THÉATRE MINUSCULE.

Le Fils de l'Arétin de M. de BORNIER.

L'homme ne fait jamais tout le mal qu'il espère.

Tel est le vers-pivot du mélodrame indigeste de M. Henri de Bornier pour la présentation duquel M. Jules Claretie a cru devoir faire le voyage de Chioggia, la ville des lagunes (1). L'homme ne fait pas non plus « tout le bien qu'il espère » ; l'auteur de la *Fille de Roland* est en décadence, il ne lui reste que de très belles intentions, plus morales d'ailleurs que poétiques. « *L'aspiration* au grand, telle est la marque de l'œuvre de M. de Bornier », dit, un sourire derrière son lorgnon, M. Jules Lemaître. « Cette tragédie vaillante, honorable, probe, marquée d'*intentions* méritoires, est représentée dans un somptueux spectacle de costumes et de décoration », ajoute, des griffes sous le velours, M. Henry Bauër. Enfin citons le maître, S. A. Sarcey : « Partout il court un grand souffle d'honnêteté, partout s'y trahit un *effort* très louable et souvent très heureux vers l'héroïque. » Devant cette unanimité dans le blâme, nous nous inclinons, contre notre habitude.

Mais il y a dans le *Fils de cet Arétin* pire chose qu'un drame raté, il y a une sorte de mauvaise action qui est d'avoir travesti grotesquement une des plus curieuses figures de la Renaissance.

Pierre Arétin, Toscan (1496-1556), est un poète et un dramaturge que je ne me permettrai pas de juger n'ayant lu de lui que des — peut-être mauvaises — traductions. Mais ce qu'il faut dire très haut, c'est qu'il est un homme de son temps, et même l'homme qui représente le mieux son temps... C'était une époque de luxe et d'excessive perversité. Tout le monde vivait de cette même vie dédaigneuse des morales et les plus grands seigneurs n'étaient pas les moins profondément atteints. Les papes et les rois obéissaient d'instinct à ce mouvement général vers le brillant, l'intelligent et le dépravé. L'Art planait sur tout ce siècle, l'Art protecteur. Car cette vie était essentiellemenf décorative, belle à voir. Or le prince de ces jours, dorés sur tranches comme de beaux livres à images grivoises, était Pierre d'Arezzo, Florentin. Même Bayard tout le monde avait de l'admiration, presque du respect, pour Le Plus Pervers.

Et voilà l'homme que le vicomte de Bornier nous peint repentant, gâteux, bénisseur. Et voilà le temps où notre dramaturge ne voit que des gens

(1) Lire à propos de Chioggia un intéressant article de notre ami René Boylesve (*Revue hebdomadaire*, 7 déc. 95.)

hargneux, aux trousses du puissant poète, ou que petits officiers rieurs et bêtas.

Les décors restent, assez beaux, le premier surtout. Toutefois, trois Arétines, c'est peu, et encore une seule parle. Nous pensons que même du temps de l'Arétin, les femmes savaient que leur parler est d'or.

En somme lourd mélodrame, — vigoureux à des moments — mais invraisemblable et mal bâti (1).

Venise sauvée d'Otway.

Le théâtre de l'Œuvre poursuit sa curieuse série d'exhumations. On ne saurait trop souvent remercier M. Lugné-Poé des bonnes leçons de littérature qu'il nous force à écouter.

La *Venice preserved* de Thomas Otway (1651-1685) a été donnée en France en octobre 1827, presque sur la scène de l'Odéon. Une troupe anglaise qui comprenait des artistes comme Abbott et Ch. Kemble donna en effet sur ce théâtre toute une belle suite de pièces de Sheridan, de Goldsmith et de Shakespeare (*Roméo, Othello, Richard III* avec Kean). Puis elle joua au théâtre de Madame. Une des principales attractions était la merveilleuse mistress Smithson, la future épouse de notre Berlioz (le mariage eut lieu en 1833) et qui fut une Ophélie, une Desdémone, une Juliette et enfin une Belvidera, de toute beauté poétique et tragique. Ces représentations étaient ardemment suivies par la jeunesse littéraire d'alors et elle put comparer, preuves sous les yeux, les esthétiques shakespearienne et classique française. L'auteur de *Zaïre* fut souvent malmené et les romantiques eurent peut-être davantage conscience d'eux-mêmes à ces auditions d'œuvres loyales loyalement présentées. Ces soirées anglaises avaient plus d'un point de similitude avec les soirées de l'Œuvre exotique de M. Lugné-Poé.

Quoique sottement émondée, la présentation originale de la *Venice preserved* eut un gros succès à Paris avec l'exquise interprète qui atteignait au summum de l'horreur tragique dans la pantomime finale, quand accroupie, elle creuse le sol pour chercher son mari, en criant :

Pill dig, dig the don up.

A ce propos je me permettrai de quereller le théâtre de l'Œuvre qui nous promet des pièces sans coupure et qui nous prive de cette logique et terrible scène de la folie de Belvidera, si différente de celle d'Ophélie... Comme compensation, nous avons eu la scène du sénateur chez la courti-

(1) Interprétation médiocre; le côté des dames tout à fait nul; à excepter : les deux Mounet (Arétin et Bayard) et Mlle Thomsen (une Arétine capiteuse).

sane, qui a fait, dans la salle, aboyer de plaisir notre fameux public des premières, revenu de tout et qui ignore tout (1).

L'*Anneau de Çakountala* de KALIDASA (trad. F. Herold).

Puis ce fut un ravissement. On nous a conté la légende de Çakountala, la fille de la nymphe et de l'ermite, du bon et du beau. Çakountala arrose des fleurs dans l'ermitage où règne la paix et le bonheur. Soudain arrive le roi Duhshanta. Et le puissant aime la fillette ignorante. En eux et par toute la nature chante la joie d'aimer... Puis c'est l'oubli né d'une peccadille, l'oubli provisoire, tremplin vers l'éternel amour.

Mais le conte est dans toutes les mémoires. Voici le roi dans son palais, seul, hanté du désir de se souvenir : « Je ne sais quels sentiments j'éprouve. De nulle femme je ne suis épris ; et pourtant, à entendre cette chanson, je suis devenu mélancolique et il me semble que je suis séparé d'un être aimé. Souvent, ainsi dans une vallée gracieuse, à la mélodie d'une voix pure, l'homme le plus heureux souffre soudain d'une tristesse : c'est sans doute qu'il se rappelle les amours oubliées d'une vie antérieure. »

M. Ferdinand Herold a fort délicatement traduit la comédie de Kalidâsa, toute enguirlandée de fleurs et d'amour.

« O belle, belle, tu pars et jamais tu ne quitteras ma mémoire. Ainsi l'ombre à la fin du jour, grandit, mais ne quitte pas le pied de l'arbre. »

« Depuis que je l'ai vu, dit la douce vierge, il me semble que mes anciennes affections me quittent et que de nouvelles arrivent... »

« Çakountala baissait les yeux, dit le roi à son ministre ; quand elle souriait, elle feignait de ne pas sourire vers moi, et elle ne savait ni cacher ni montrer qu'elle était amoureuse. »

Un endroit a paru particulièrement délicieux ; c'est celui où la musique accompagne les voix. M. Pierre de Bréville a su faire exprimer une grande, une poignante poésie à la forêt qui se lamente du départ de son plus cher ornement, la jolie Çakountala.

Et maintenant je ne veux pas me lancer dans de hautes considérations sur l'éternel recommencement des choses et des littératures, et comparer Gygès, Pygmalion et les Niebelungen. Cela aurait pourtant quelqu'intérêt, mais nous dirons pour faire pardonner notre paresse que M. Kâlidâsa a dû ignorer R. Wagner.

---

(1) Interprétation curieuse : M. Gemier, tout à fait supérieur en sénateur pornomane, Philippe Garnier, Dupont et Mme Lina Munte, très habile en Aquilina. Une petite tragédienne de grand avenir, Mlle Melly (qui sous son nom véritable aura son premier prix cette année au Conservatoire) était chargée du rôle de Belvidera ; elle y a été exquise d'enfantillage, de perversité inconsciente et d'amour vrai. Et puis elle est vraiment jolie.

La représentation a été toute jolie de simplicité et toute naïve poésie (1).

A l'Odéon

A une seconde audition de la *Blague* on était encore plus frappé par l'écart entre ce qu'avait voulu dire M. Valdagne et ce qu'avaient pu rendre MM. Mark et Desbeaux. Cette pièce toute de fine psychologie moderne méritait les honneurs d'une très précieuse interprétation parmi des décors chatoyants. Au Gymnase, cette pièce eût fait cent représentations. Cependant les principaux acteurs se sont ressaisis aux représentations d'abonnements et tous les spectateurs, pour peu qu'ils eussent des lectures, sortaient ravis. C'était un peu en petites touches délicates, pour le bon bourgeois qui aujourd'hui se précipite en foule à *Pour la Couronne*.

Au Théâtre Minuscule

Pourquoi ne dirais-je pas un mot du Théâtre Minuscule ? Pourquoi emprunterais-je la voix d'un ami pour dire l'émotion ressentie à l'audition et à la vision du *Conte du Bohémien* de Jean Lorrain, souligné bellement par la musique captivante de Charles Silver (2) et dit de si fougueuse et troublante façon par Mlle Marthe Mellot. Les décors de l'imagier ordinaire du Minuscule sont bien curieux et expriment merveilleusement les visions du poète. Cette forte prose de poète, cette musique, ce timbre de la jolie récitante et enfin la lumière soudaine des images peintes, c'est le rendu complet d'une œuvre d'art. Mais ce qui aide par dessus tout à l'illusion bienfaisante, c'est l'obscurité dans la salle : les spectateurs n'assistent à aucun des petits tripotages du cabotinage, les musiciens ne peuvent cambrer les reins, l'actrice n'a pas à se préoccuper de sa robe, le machiniste manœuvre en silence ses décors. De la sorte, dans la salle, on ressent une impression unique, quadruple de l'ordinaire. Et ce sera ma joie de donner bientôt des spectacles réguliers, des heures de rêve, avec la collaboration des maîtres en cet art et de tous nos amis.

Enfin il me faudrait remercier tous les critiques qui furent favorables à notre essai et qui peut-être causeront son succès. Citons seulement Catulle Mendès qui au *Journal* nous signala à deux reprises et appela notre Minuscule : *le guichet de l'Idéal.*

Jacques des Gachons.

---

(1) Grâce à la beauté des interprètes, la fête a été complète : Mlle Nayva a une pure ligne de corps, une chevelure noire merveilleuse et des yeux fort beaux. Elle dit bien et dira mieux, mais elle ne saurait croître en beauté. Mlles Suzanne Auclaire, Mina Beraldi. MM. Etievant, George Monrose, R. Lagrange, etc.

(2) Le violoniste Bourlinski, des Concerts Colonne, fut très remarqué.

V. *LES REVUES*

Le Mercvre de France (décembre) commence la publication d'un roman de M. Louis Dumur : *Pauline ou la liberté de l'amour*. Nous avons remarqué deux poèmes de M. Samain : *Soir païen*, *Ténèbres* et des vers de M. Magre. Il publie la conférence que M. Laurent Tailhade a donnée à la première représentation de l'Œuvre et dont la claire érudition, le langage d'une grâce châtiée expliquent que certains imbéciles ne crurent mieux la louer que par leurs naturels braiments. Le *Mercure* nous annonce pour le numéro de janvier la fin (et nous le regrettons) du pervers et délicat roman de M. Pierre Louys.

Dès son premier fascicule, la revue Arte s'est placée au premier rang. Nous devons savoir gré à MM. Eugenio de Castro et Manuel da Silva Gayo, deux excellents poètes qui nous sont dès longtemps connus, de cet internationalisme bien entendu qui met en communion intellectuelle les écrivains de tous pays, leur permet de s'apprécier les uns les autres et fait circuler les idées au-delà de frontières dont le culte de la beauté n'a que faire. A une intéressante étude de M. Manoel da Silva Gayo sur la renaissance portugaise à laquelle nous assistons depuis dix ans, succèdent des poèmes de MM. Joao de Deus, Otto Julius Bierbaum, Leopoldo Cano, de Brinn'Gaubast, Remy de Gourmont, Gustave Kahn, Abel Pelletier, un conte de M. Verlaine, une prose de M. Jules Renard qui connaît l'*humanité* des bêtes et des plantes aussi bien que notre ridicule *humanité*. Puis, de M. Erick Lie une étude sur la jeune littérature en Norwège, génération pour qui Ibsen est déjà démodé, et enfin M. Joaquim de Vasconcellos nous parle de la peinture portugaise.

Tous nos souhaits de bienvenue et de succès à *Arte*.

Dans la Plume (15-30 novembre) de nouvelles notes de M. Paul Verlaine sur Arthur Rimbaud, et à la suite de sa *Mystérieuse chanson*, une généreuse lettre du poète Stuart Merrill en faveur d'Oscar Wilde. M. Merrill avait entrepris de faire signer par les principaux écrivains de France et d'Angleterre une pétition pour qu'enfin soit gracié le très précieux auteur de *Dorian Gray*.

Le numéro du 1er décembre est consacré à l'œuvre pure et délicate de l'imagier Andhré des Gachons.

A l'Idée libre (novembre) une étude sur Lamartine de M. Paul Berger, des vers de M. Louis Esnault, un prologue nouveau du *Diable marchand de goutte* de M. Pottecher et une curieuse prose rhythmée de M. Remy Salvator.

Dans la Revue blanche (1er décembre) une prose de M. de Régnier,

allégorie charmante drapée à l'antique aux plis d'une phrase harmonieuse et pure.

A la REVUE DE PARIS, un article du subtil critique Charles Maurras sur l'*Esprit de M. Paul Bourget*. A la NOUVELLE REVUE, un *Essai sur la bonté invisible* de M. Mæterlinck, la suite du roman de M. Paul Adam et une originale et curieuse *Enquête logique* sur l'exposition de 1900 par M. Camille Mauclair. Ed. D.

VI. *NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES*

LE PARTHÉNON, par Lucien Magne

Dans un livre splendidement édité par l'Imprimerie Nationale, M. Lucien Magne, l'éminent professeur à l'Ecole des Beaux-Arts et architecte du gouvernement, publie sur le Parthénon des « études faites au cours de deux voyages en Grèce (1894-1895) ». Ce livre technique n'a pas laissé que de nous charmer. Il témoigne d'une intelligente passion de la beauté, d'une logique ingénieuse en ses recherches et en ses conclusions. Et enfin, le fils de l'auteur, M. Marcel Magne, s'y révèle artiste habile à animer le graphique d'une construction par les divines perspectives de la campagne athénienne, du Pirée et de la vaste mer. L. des R.

LE SCEPTIQUE LOYAL, par Léon Riotor (Bibliothèque artistique et littéraire).

« Monte à ton balcon, regarde passer et ris », nous conseille M. Riotor. Ainsi a-t-il fait lui-même, s'amusant à siffler aux mauvais passages (et ils sont nombreux) de la tragi-comédie à laquelle nous sommes bien forcés d'assister. M. Riotor sait *voir*, alors que beaucoup d'autres se contentent de *regarder*. Ed. D.

VERS LE BLEU, par Henry de Braisne (Lemerre).

L'auteur est, paraît-il, poète. Pourquoi ne pas s'en contenter ? Ed. D.

INSTANTANÉS D'ALLEMAGNE, par René Mélinette (Ollendorff).

L'auteur serait excusable s'il sortait du collège. On pourrait lui pardonner ces impressions et ces plaisanteries de commis-voyageur. Le chapitre X, *Parsifal chez lui à Bayreuth*, suffirait à faire tomber ce volume des mains de quiconque se pique de quelque sens artistique. Une citation pour faire juger du reste : « L'orchestration de Wagner dans Tristan a des roulades, des gammes, des effets qui rappellent Rossini que le compositeur allemand a beaucoup cultivé et aimé. (Page 208) ! ?

TRENMOR.

L'AMI INCONNU, « une vie de jeune fille », par Léon Riotor (A. Lemerre).

Nous voilà bien loin de *la Chérie* de Goncourt! Etude dédiée à Hector Malot — c'est tout dire. — La mère en permettra la lecture à sa fille.

TRENMOR.

L'ÉTERNEL FÉMININ ET LE MÉCANISME DE L'AMOUR, par Marius Decrespe (Chamuel).

L'auteur a voulu nous faire comprendre « le mécanisme de la femme principe, de la femme sociale et de la femme épouse dont l'ensemble constitue l'Eternel Féminin. » Je n'oserais pas affirmer qu'il y ait réussi. A démonter un mécanisme si compliqué on risque de perdre la vue. M. Decrespe y perdit tout au moins la connaissance du bon français.

Ed. D.

ARIETTE, par Emile Benoit (chez Savine).

En note précédant le roman ceci : « Cet ouvrage qui forme un tout indépendant peut devenir le premier volume d'une série d'aperçus historiques s'il reçoit un bon accueil du public. » Terminant l'insératur, ceci : « A cet ouvrage captivant, l'auteur nous laisse entrevoir une suite que nous réclamons dans l'intérêt des lettres et dans celui de la société. » Bien amusant cet auteur qui à la fois propose et réclame son propre livre.

Y. R.

L'ŒUVRE DE MORT, par Maurice Leblanc (chez Ollendorf).

Nous trouvons dans ce livre un type intéressant, Marc Hélienne, qui cherche à conquérir le bonheur par tous les moyens. Mais pour avoir tué une fois par cupidité il ne peut plus tuer une seconde fois par amour, ce qui reste le châtiment déterminé par l'ignominie de son premier crime.

Y. R.

LERMIA, par Guy-Valvor (chez Savine).

Roman honorable, bien que dans une formule littéraire surannée. Peut-être cependant l'auteur croit-il avoir œuvré en dehors de toute formule existante?

Y. R.

LA DÉGRINGOLADE DU DIABLE, par Jules Méry (chez Paul Dupont).

Légende russe, celle de Saint Vladimir, écrite dans un style concis et coloré à la fois, tout à fait approprié à ces récits héroïques.

Y. R.

LES MÉMOIRES DE BOURRIENNE (3 vol. chez Savine).

Bourrienne qui fut longtemps secrétaire et confident de Bonaparte est à même de nous donner des détails intéressants sur sa politique et sur son caractère. De fait, la lecture de ces trois volumes est très attachante.

Y. R.

La vie héroïque des Aventuriers, des Poètes, des Rois et des Artisans, théorie du pathétique pour servir d'introduction à une tragédie ou à un roman, par Saint-Georges de Bouhélier (Vanier éditeur).

Livre rempli de génie — et de fautes d'orthographe. Mais on sait que le génie appartient à l'auteur et les fautes d'orthographe au prote.

M. L.

Livres parus :

Poésie : Albert Fleury : *Paroles vers Elle* (Librairie de l'Art indépendant). — Alcanter de Brahm : *Eros chante* (Vanier). — *Almanach des Poètes pour l'année 1896* (Edition du *Mercure de France*). — Yvanhoé Rambosson : *Le verger doré (Mercure de France)*. — Gabriel Trarieux : *La coupe de Thulé* (Librairie de l'Art indépendant). — Charles Guérin : *Le sang des crépuscules* (édition du *Mercure de France*). — André Ruyters : *Douze petits nocturnes* (Bruxelles, Lacomblez). —François Mas : *Les Mignardises* (Lemerre). — Krafft : *Les Rhénanes* (Savine).

Romans : Léon Riotor : *L'ami inconnu* (Lemerre). — Henri Datin : *L'enfant abandonné* (Savine).— Henry de Braisne : *Vers le bleu* (Lemerre). — Gustave Fortin : *Le jeune Follevie au Quartier latin.*

Divers. Victor Sidermann : *La faillite de la science* (Savine). — Léon Riotor : *Le sceptique loyal* (Bibliothèque artistique et littéraire). — René Mélinette : *Instantanés d'Allemagne*, avec seize pages d'album par Lucien Métivet. — Marius Decrespe : *Les microbes de l'Astral* (Chamuel). — Marius Decrespe : *L'éternel féminin et le mécanisme de l'amour* (Chamuel). — Edouard Fanchetti : *Théâtre* (Librairie de l'Art indépendant). — Adolphe Retté : *Similitudes* (Bibliothèque artistique et littéraire). — Alfred Garry : *César Antechrist* (*Mercure de France*).

VII. *ÉCHOS*

Le beau poème *Pan* que nous avons inséré dans ce numéro fait partie du prochain recueil de M. Eugenio de Castro. Ce livre paraîtra vers le 15 janvier sous le titre de *Salomé et outros poemas*.

*
* *

Nous recevons cette lettre de M. Henri Mazel :

« MON CHER DIRECTEUR,

« *A mon grand étonnement, le nom de M. Georges Fourest ne se trouve pas dans la liste des « ermites » à qui je témoigne ma très vive gratitude et ma très sincère amitié dans le dernier numéro de l'*ERMITAGE.

« *Il importe de réparer ce regrettable oubli de l'imprimeur. Fourest a été des nôtres de la première heure à la dernière. Il faut donc le rétablir dans la liste, à son rang alphabétique, entre M. Joseph Declareuil et M. Jacques des Gachons.*

« *Vous seriez bien aimable de publier ceci.*

« *Votre bien dévoué,*
« HENRI MAZEL. »

*
* *

Le Théâtre Minuscule de nos amis Des Gachons s'organise régulièrement. Il donnera, en 1896, six séries de spectacles. Les abonnements sont de 25 fr. pour une place à chacune des secondes représentations et 60 fr. pour un fauteuil aux premières.

*
* *

Le *Mercure de France* continue la série de ses belles publications. Il vient de faire paraître : L'*Almanach des poètes pour l'année 1896* contenant douze poèmes de Robert de Souza, André Fontainas, André Gide, Ferdinand Hérold, Albert Mockel, Francis Vielé-Griffin, Gustave Kahn, Saint-Pol Roux, Henri de Régnier, Adolphe Retté, Charles van Lerberghe, Emile Verhaeren, et orné de 12 dessins en couleur d'Auguste Dounay. *Le cahier rose et noir* par M. André Lebey. *L'anneau de Çakountala* comédie héroïque en 5 actes de Kâlidâsa, adaptée du théâtre hindou par A. Ferdinand Hérold.

*
* *

Paraîtra le 15 de ce mois à la Librairie de l'Art indépendant *Aux écoutes*, poèmes de M. Edouard Ducoté.

*
* *

Ou nous prie d'insérer la note suivante :

Récemment fondée sur les bases de la mutualité la plus large et la plus réelle, la « Société libre d'édition des Gens de lettres » donne déjà de très appréciables résultats. Le nombre de ses adhérents a atteint, en moins de deux mois, le chiffre de deux cents. Des ouvrages d'auteurs connus et d'auteurs nouveaux paraissent et vont paraître sous ses auspices, et, l'œuvre d'émancipation littéraire placée sous le patronage de MM. Raymond Poincaré, Alexandre Dumas, Jean Aicard, Paul Alexis, Jules Barbier, Henry Bauër, Henry Becque, Alexandre Boutique, Edmond Haraucourt, Vicomte A. de Lyé, Jules Lermina, Stéphane Mallarmé, Jean Rameau, Henri Roujon, Fernand Xau, promet sous peu l'affranchissement complet des écrivains.

Son comité d'administration a pour président, secrétaire général, trésorier et membres, nos confrères Alexandre Boutique, Henri Rainaldy, Emile Deschamps, Albéric Champion, Adolphe Gensse, Paul Lacour, Gustave Lerouge, Gaston Rayssac.

Le secrétariat général de la Société où l'on peut demander les statuts, est provisoirement établi, 11, rue d'Ulm, à Paris.

*
* *

Un comité composé de MM. Francis Vielé-Griffin, A.-Ferdinand Hérold, Alfred Vallette s'est formé en vue d'acheter une concession perpétuelle où transférer les restes de Jules Laforgue.

Les souscriptions seront reçues au *Mercure de France* jusqu'au 15 février.

*
* *

L'ŒUVRE annonce comme prochains spectacles :

Grèce. — *L'Assemblée des Femmes* d'Aristophane, adaptation de Tristan Bernard.

Moyen-Age. — *Le mystère du mari qui a vendu sa femme au diable. Le Jeu d'Adam.*

Renaissance espagnole. — *L'alcade de Zulaméa*, de Calderon.

Mouvement contemporain. — *Peer Gynt* de Henrik Ibsen, musique de scène de Grieg.

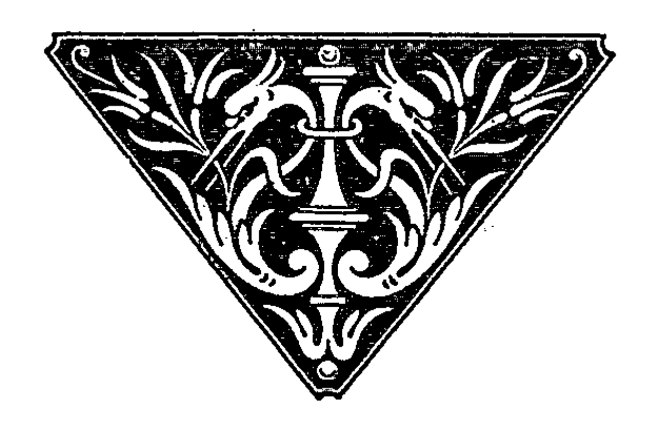
Une mère, d'Ellin Ameen.

Le gros lot, de Gunnard Heidberg.

La mort de Tyntagiles, de M. Mæterlinck.
Le songe du roi Witlaw, de Jean Lorrain.
Brocélyane, de Jean Lorrain.
Heraklea, drame en vers de M. E. Villeroy.
Joujou, de Romain Coolus.
Charité, de M. Glièze.

*
* *

Pour toute communication relative à l'*Ermitage*, prière de s'adresser chez M. Ducoté, 8, rue Juliette Lamber, le mardi de 2 heures à 7 heures.



Tulle, imp. Mazeyrie. *Le Gérant* : Edouard Ducoté.

L'ERMITAGE
8, rue Juliette Lamber
PARIS

Abonnement d'un an :
France. . . . . . 8 fr.
Étranger . . . . . 10 fr.

M..

*déclare souscrire un abonnement d'un an à l'*Ermitage

à partir du 1er du mois d..

Adresse : ....

....

Le..

(Signature.)

Détacher ce bulletin et l'envoyer à M. Ducoté, directeur de l'Ermitage, 8, rue Juliette Lamber, accompagné du montant de l'abonnement. Les quittances présentées à domicile seront majorées de 0,50.

Sommaires des derniers numéros de l'Ermitage

OCTOBRE

NOVEMBRE

DECEMBRE

L'ERMITAGE

REVUE MENSUELLE
Artistique et littéraire.

Directeur : EDOUARD DUCOTÉ.

La *Revue* se déclare étrangère à la politique et laisse à chacun de ses collaborateurs la responsabilité de ses articles.

Les communications doivent être adressées aux bureaux de la Revue. Les manuscrits déposés ne sont pas rendus. Réserve est faite des droits de traduction et de reproduction.

Les abonnements partent du 1er janvier ou du 1er juillet au choix de l'abonné. Les quittances présentées à domicile sont majorées de 50 centimes pour frais de recouvrement. On s'abonne au siège de la Revue et dans tous les bureaux de poste.

ABONNEMENTS : Un an : France, 8 fr. — Étranger : 10 fr.

DÉPOTS

Dépositaire général : CHARLES, 8, rue Monsieur-le-Prince, Paris

PARIS

Brasseur jeune, Galeries de l'Odéon.
Gagne et Boulinier, boulev. St-Michel.
Dentu, 36, avenue de l'Opéra.
Flammarion, 10, boulevard des Italiens.
Svein, 6, boulevard des Italiens.
Flammarion, 4, rue Auber.
Sauvaître, 72, boulevard Haussmann.
Méa, 1, rue du Havre.
Flammarion, 2, rue Marengo.
Chaumont, 48, rue Rivoli
Crette et Lemercier, passage Véro-Dodat, (rue J.-J. Rousseau).
Vildier, 8, boulevard Denain.
Flammarion, 3, boulevard Saint-Martin.
Librairie Nouvelle, 15, boul. des Italiens.
Savine, 10, rue des Pyramides.
Vanier, 19, quai Saint-Michel.

DÉPARTEMENTS ET ÉTRANGER

Vion, à Amiens,
Lacoste, à Bordeaux.
Cantal, 9, rue Bourbon, à Lyon.
Catelan, à Nîmes.
Peyrot-Tinel, à Nîmes.
Lestringand, rue Jeanne-d'Arc, à Rouen.
Majola, 4, rue Jovin, Saint-Etienne.
Mercier, rue Gambetta, Saint-Etienne.
Pericat, à Tours.
Brun, rue Lafayette, à Toulouse.
Aubertin, rue Paradis, Marseille.
Ripé, à Vendôme.
Lacomblez, à Bruxelles.
Meyer, 13, West 24 Street, à New-York
Asher, à Berlin.
Weiss, Tuchlauben, à Vienne.

La Revue se trouve également dans les gares de Paris et des principales villes

---

COLLECTIONS

Les années 1890 et 1891 de l'*Ermitage* (série Raymond) sont épuisées.
Pour les numéros isolés, écrire à l'Administration de la Revue.
En vente (série Mazeyrie) :

Le premier semestre 1892, 1 beau vol. in-8 de 416 p. (prix majoré).	6 fr.
Le second semestre 1892, 1 beau vol. in-8 de 432 p. (prix majoré).	6 fr.
Le premier semestre 1893, 1 beau vol. in-8 de 392 p. (prix majoré).	6 fr.
Le second semestre 1893, 1 beau vol. in-8 de 384 p. (prix majoré).	6 fr.
Le premier semestre 1894, 1 beau vol. in-8 de 384 p. (prix majoré).	6 fr.
Le second semestre 1894, 1 beau vol. in-8 de 384 p. (prix majoré).	6 fr.
Le premier semestre 1895, 1 beau vol. in-8 de 384 p. (prix majoré).	6 fr.
Le second semestre 1895, 1 beau vol. in-8 de 384 p. (prix majoré).	6 fr.

SEPTIÈME ANNÉE — N° 2 FÉVRIER 1896

L'ERMITAGE

REVUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

PARAISSANT CHAQUE MOIS

(Nouvelle Série)

EDOUARD DUCOTÉ
DIRECTEUR

SOMMAIRE

PRIX : 80 CENTIMES

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE

RÉDACTION : *8, rue Juliette Lamber*

ADMINISTRATION : *Charles, libraire, 8, rue Monsieur-le-Prince*

Le Livre d'or de la littérature actuelle

Ont collaboré a l'*Ermitage* depuis son origine :

Paul Adam — Edmond de Amicis — Paul-Marius André — Camille-Antona Traversi — Albert Aurier — Avancinio Avancini.

Edmond Bailly — Jules Barbey d'Aurevilly — Charles Bayle — Léon Bazalgette — Maurice Beaubourg — Léon Bélugou — Henry Bérenger — Eugenio Bermani — Bernard l'Ermite — Georges Bernard-Kahler — Paul Berthon — Emile Besnus — Otto Julius Bierbaum — Jacques Blanchedieu — Léon Bloy — Karl Boès — Jules Bois — François Boissier — Emile Boissier — Emile Boix — Commandant Bonnet des Tuves — Emile Bosdeveix — Maurice Bouchor — Louis Bourdery — Raymond Bouyer — René Boylesve — Viviane de Brocélyande — J. Burel — E. A. Butti.

Léopold Cabanis — Georges Cairoche — René Caillé — Giosué Carducci — Jean Carrère — Enrique Gomez Carrillo — Jose Castineira — Eugenio de Castro — Joseph Chaleil — Raphaël Chaigneau — André Chevalley — Judith Cladel — Léon Cladel — Albert Cloüart — C. Corradino — François Coulon — Walter Crane — Antoine Cros.

Joseph Declareuil — Henri Degron — Richard Dehmel — Achille Delaroche — Emmanuel Delbousquet — Léon Denis — Louis Denise — Joseph Desgenêts — Edmond Desmolins — Jean Destrem — Detlev von Liliencron — Pierre Dévoluy — Austin Dobson — Georges Doncieux — Auguste Dorchain — Georges Druilhet — Louis Duchosal — Edouard Ducoté — Pierre Dufay — Louis Dumur.

Havelock Ellis — Henry Eon — Georges d'Esparbès — Michel d'Eyjeaux.

Pierre Fernier — Auguste Ferrero — Enrico Ferri — Lucio Ferrier — A. Fogazzaro — G. Fiamingo — André Fontainas — Georges Fourest — Fra Diabolico — Fra Eremitano — Frédéric Friche.

Andhré des Gachons — Jacques des Gachons — Garschnine — Joachim Gasquet — Henry Gauthiers-Villars — Stefan George — Paul Gérardy — Alphonse Germain — René Ghil — André Gide — Iwan Gilkin — Albert Giraud — André Godfernaux — Rémy de Gourmont — Edmund Gosse — Georges Grévin — Maurice Griveau — Alcide Guérin. — Charles Guérin — Charles des Guerrois.

Pierre Halary — Max Halbe — Ola Hansson — Edmond Haraucourt — Thomas Hardy — Julius Hart — José Maria de Heredia — Ferdinand Hérold — Ernest d'Hervilly — Eugène Hollande — Herbert Horne — Vincent Hyspa.

André Ibels.

Félix Jeantet — Alber Jhouney — J. Joly — Phœbus Jouve — Jean Jullien.

Gustave Kahn — Kalophile Ermite — Keats — Louis de Kédar — Edouard de Kerdaniel — Karl August Klein — Tristan Klingsor — Maurice Kreutzberger — Marie Krysinska.

Pierre de Labaume — Georges Lafenestre — Bernard Lazare — Georges Le Cardonnel — Louis Le Cardonnel — Julien Leclerq — Marc Legrand — André Lemoyne — Camille Lemonnier — Grégoire Le Roy — Anatole Leroy-Beaulieu — Grégoire Lewenson — Adam Lévy — Joao de Lisboa — Loeiz-Le-Picaut — Florentin Loriot — N. Lougovoï — Pierre Louys.

Maurice Mæterlinck — Pierre Massoni — Achille Maffre de Baugé — Maurice Magre — Stéfane Mallarmé — Roland de Marès — Ulysse Marquant — Guido Martinelli — Camille Maryx — Paul Masson — Maurice Maindron — Henry Maubel — Camille Mauclair — Charles Maurras — D. Fortuné Mazel — Henri Mazel — Mazzoni — Louis Mercier — Hadrien Merle — Stuart Merrill — Dauphin Meunier — Emile Michelet — N. Minsky — Frédéric Mistral — Albert Mockel — G. de Molinari — Mathias Morhardt — Charles Morice — Jean Moréas — Henri Mornand — H. Morselli — Henri Muchart — Lucien Muhlfeld.

Francis Nautet — Nééra — Jean de Néthy — A. P. Nieva — Frédéric Nietzsche — Pierre de Nolhac — Raymond Nyst.

Pierre Olin — Domenico Oliva — Alfonso d'Oliveira-Soarès.

George Padoux — Paul Page — Sar Josephin Péladan — Pierre l'Ermite — Edmond Picard — Vittorio Picca — Pilate de Brinn'Gaubast — Edmond Pilon — Armand Point — Alfred Poizat — Maurice Pujo.

Pierre Quillard.

Rachilde — Yvanhoë Rambosson — Hugues Rebell — Paul Redonnel — Henri de Regnier — Adrien Remacle — Victor Remouchamps — Marcel Rémy — Jules Renard — Adolphe Retté — Adolphe Ricchieri — Arthur Rimbaud — Gustave Robert — William Ritter — Joseph Romieu Léopold Ridel — Alberto Rondani — Firmin Roz — Angelin Ruelle.

Antoine Sabatier — Saint-Antoine — Albert Saint-Paul — Saint-Pol-Roux — Charles Saunier — Joseph Savary — Alejandro Sawa — Marcel Schwob — Selwin Image — Emmanuel Signoret — Sinocim — Slothouwer — Alberto Sormani — Gustave Soulier — William Stead — Stendhal — Casimir Stryienski — Harold Swan — Arthur Symons.

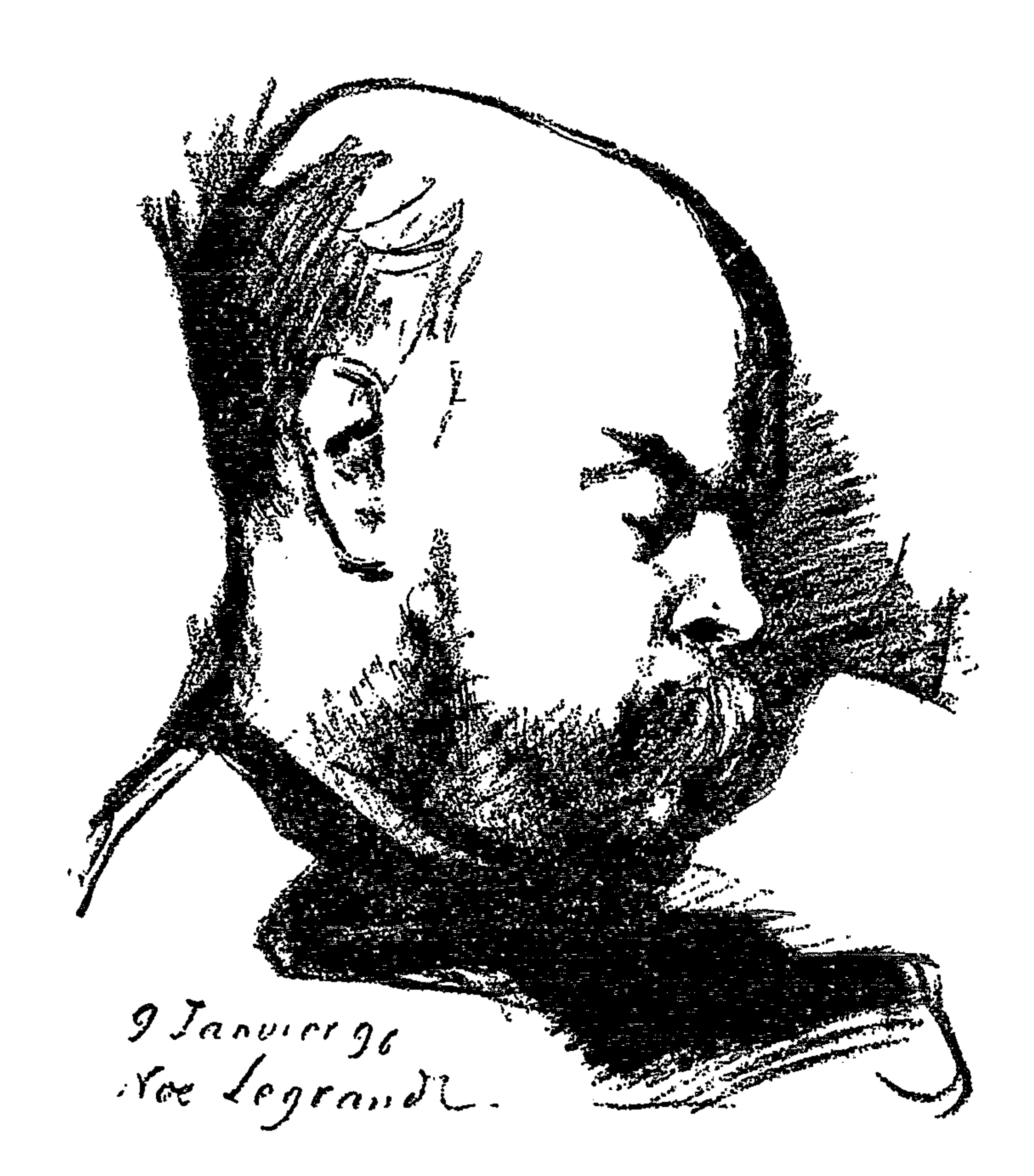
Laurent Tailhade — Gabriel Tarde — Emile Tardieu — René Tardivaux — Arthur Toisoul — Trenmor — Tristan l'Ermite.

Paul Valéry — Pierre Valin — Alfred Vallette — Mario Varvara — Pierre Véber — Daniel de Vénancourt — Emile Verhaeren — Paul Verlaine — Emile Vermeil — Gabriel Vicaire — Francis Vielé-Griffin — Eloy Vincent — Comtesse Volapuck — A. Volynsky — Félix Vogt.

Emile Watyn — Wilhem Weigand — Fernand Weyl — Oscar Wilde — Willy.

André Yébel.

Emile Zola.



PAUL VERLAINE

SUR SON LIT DE MORT

PAUL VERLAINE est mort le 8 janvier. L'*Ermitage* ne peut que s'associer au deuil douloureux et profond de la poésie française. C'était notre père à tous, un bon cher et vieux grand-père de qui on aimait tout et à qui on pardonnait tout ; il nous aimait lui aussi, se réchauffait à notre ardeur et collaborait à notre œuvre. On a pu lire ici plusieurs de ses poèmes si exquis et si charmants. L'*Ermitage* pour qui il voulait bien manifester une sympathie particulière, honore hautement en lui le grand poète chrétien et français dont la mort, hélas ! laisse à notre beau firmament d'art le noir d'une étoile qui aurait cessé d'y briller, comme une larme et comme un sourire.

LA RÉDACTION.



VERLAINE

En traversant l'Allemagne, Gérard de Nerval s'arrêta à Francfort. Il désirait voir la maison où le grand Gœthe naquit. C'était, rue du Marché-aux-Herbes, une vieille et humble demeure, toute bourgeoise et lézardée ; le porche, écussonné, s'enguirlandait de lierre. La chambre des anciens maîtres était restée telle qu'autrefois, avec ses mêmes meubles et ses souvenirs graves ; la bonté de la paix et le calme repos du bonheur avaient habité là, auprès de l'homme considérable, alors qu'il n'était pas encore l'écrivain prodigieux dont, aujourd'hui, se dresse dans la même ville, sur la Gœthe-Platz, la statue colossale, fondue par Schwanthaler. Je pense qu'en visitant ce lieu, Nerval, ému jusqu'aux larmes, dut sentir passer, en lui, le frisson indéfinissable et proche d'une présence. C'est qu'il y a de tels hommes qui passent en de tels songes que, fussent-ils encore méconnus et pauvres, une parcelle de leur souvenir reste à jamais dispersée entre les murs de l'asile où, un instant, ils se reposèrent, avant d'entreprendre les rudes luttes de plus tard. A ce spectacle, Nerval pleura certainement en lui-même le regret des morts profondes et se sentit écrasé, lui si bon, par l'invisible voisinage du Héros.

Dans bien des années, quand un poète de la patrie de Gœthe, à son tour, passant par Paris, voudra saluer la maison où Verlaine mourut, quels vestiges retrouvera-t-il des objets qui entourèrent cette fin terrible ? La vieille maison de la rue Descartes existera-t-elle encore et la pièce médiocre où se tordit son corps dans la convulsive étreinte de l'agonie ?

Cela est peu probable.

Verlaine ne connut pas la réputation extraordinaire de Gœthe. Il n'aura jamais de statue colossale sur une place publique ; le monde ne fêtera aucunement sa mémoire ; on ne saura presque plus comment il s'éteignit. C'est que Paul Verlaine était un vieux proscrit et que Wolgang Gœthe fut un poète national vénéré.

Pauvre Lélian était un exilé du Repos, un Ashavérus de l'indé-

pendance. Il y a, comme cela, de siècle en siècle, de tristes gueux qui naissent pour honorer leur patrie et éblouir la terre. Leur patrie les ignore, et la grande terre, après, ne s'émeut jamais que pour s'entr'ouvrir à l'heure de leur mort. Se rappelle-t-on, en Angleterre, la ville, la maison ou la grange où trépassèrent Samuel Johnson et Robert Burns ? A peine si on le sait de Shakspeare !

Il n'est pas, non plus, de pathétique Bossuet, pour élever, sur l'humble sépulture de tels cadavres, une voix, vengeresse et belle, comme celle, archangélique, du dernier jugement. Non, les grands et pauvres poètes ne connaissent point l'orgueil de tels panégyriques. Il naît quelquefois, seulement, après eux, des gardiens de Justice et de Mémoire qui les sacrent du plus beau titre que jamais être humain ait connu : ils les proclament des Poètes-Héros. Ainsi que Shakspeare, Verlaine trouvera son grand Carlyle. Dieu a le secret de telles vengeances ; il ne les réserve que pour ses doux Apôtres.

Et, Verlaine, je crois, fut de ceux-là.

Il ne faut pas honorer, seulement, en lui, un grand Poète. Si, sur des rythmes nouveaux et dans des strophes cadencées, il enferma de sublimes émotions et réduisit jusqu'à d'intenses clartés, de suprêmes délices, il fut encore, et autrement, plus divin. A ce point de vue, autre que celui littéraire, je le trouve unique ; c'est-à-dire, au-dessus de ce terme banal quelquefois de grand poète, il prévaut davantage encore, par sa qualité et par sa vie humiliée d'homme triste et bon.

Apôtre, ce nom suffit, à moins que celui de saint ne prédomine.

J'appuie, intentionnellement, sur cette autre chose que le poète qui était en Verlaine, sur cette inconnue partie de son âme qui fut la plus belle et la plus délicate, parce qu'elle compléta et entraîna sa destinée d'artiste.

En cette époque avilie, triste, et nue de très grandes choses, après que s'étaient tus Wagner et Baudelaire, César Franck et Villiers de l'Isle-Adam, le scepticisme ou la trivialité s'emparèrent de la Pensée humaine et détruisirent, en elle, la virilité et la candeur croyante. L'éducation athéiste prépara des générations honteuses ; tout sens de l'honneur disparut de la conscience humaine ; les quelques esprits hautains se cloîtrèrent dans le silence ou se réfugièrent dans l'ironie. Seul, anachronisme immense, Verlaine parut, et, seul, dans sa vie comme dans ses œuvres, recommença à prononcer ce mot : AMOUR. Je ne sais pas, depuis longtemps, d'hommes qui aimèrent autant que Verlaine. Cet amour, en lui, s'éleva graduellement ainsi qu'une initiation ; après sa bonté et sa

passion pour les créatures, lentement, purifiée et blanche, son âme fit ascension vers Dieu. Je ne dis pas que ses prières dépassent celles, bien sincères, de Lamartine, mais, je trouve du moins qu'elles ont davantage de mérite, en ce sens que, plus profondément, il adora l'humaine matière, avant d'aborder à la grâce supérieure.

Son cœur attendri avait la richesse inépuisable d'un trésor. Je suis sûr que la haine ne battit jamais dans cette poitrine et que vraiment, il n'y eut pas de plus grande charité que celle, infinie, de cette affection. Si nous autres, jeunes hommes, irrespectueux et novateurs, avons, quelque jour, le remords d'avoir méconnu de grands ancêtres, tournons-nous vers la Mémoire de celui-là. Agenouillons-nous, très simplement, dans la poussière de sa tombe, et le prenant pour EXEMPLE, adorons sa toute limpide, toute vivace et toute inexprimable Douleur. De hautains, d'isolés ou de sévères, il nous rendra la superstition généreuse de l'apitoiement. Il y a plus d'inattendu génie, dans une seule larme ou un seul sourire de ce maître que dans tous les froids décors de nos pensers. Certains de ses poèmes ont la lucidité admirable des *Evangiles* ou de l'*Imitation*, je déclare, qu'unique, à la fin désolante de ce siècle, il apporta, ingénue et lumineuse, l'assurance audacieuse d'une Divinité.

Il a fait — cet homme — autant pour la Religion que pour la Poésie. Qu'on le veuille ou non, depuis Monsieur d'Aurevilly, il a présenté, sans exemple, l'attitude majestueuse d'un lévite. Les vers synthétiques de *Sagesse* unissent, à la grâce mièvre des prières, le tumulte de la trompette de Jéricho. De simples élans piaculaires, il s'est haussé, ce prophète, à des grandeurs théologales. L'enthousiasme du *Salve regina* ou du *Lauda Sion*, impossible désormais, sous les voûtes glaciales des modernes églises, a frémi, dans les vers de Paul Verlaine, d'un extatique essor. Artistement, il a renouvelé le miracle expiatoire de Saint Augustin. C'est à lui que s'applique, volontiers, cette phrase : Le repentir est le grand acte chrétien (1). Son poème de l'*Amour*, de prosterné comme certains versets de l'Ecclésiaste, prend, peu à peu, une envergure oratoire et s'élève à de suprêmes vigueurs scripturales.

Héréditaire, je le vois descendant de ces mystérieux Pasteurs dont Poe, Emerson, Novalis et peut-être Gœthe, attendaient l'advenue inespérée et la religieuse présence. Humainement, il a porté au maximum de son développement possible l'extase épanouie du sacrifice et de l'amour. Aussi ne saurait-on appliquer de coulpe à

(1) Carlyle.

ce Pérégrin. Il me semble, que pour lui, si l'anathème s'étendait, les bâtons des moines refleuriraient, comme ceux, miraculeux, des néophytes qui ensevelirent Tannhaüser. Sur son livre s'inscriraient volontiers, parfaites et à leur place, les paroles prodigieuses de Jésus : *Donne de ta vie si tu veux recevoir de la vie.*

Nul, plus que Verlaine, ne prodigua de sa vie. Il en fut si peu avare, dirai-je même, que nous lui devons un peu de la nôtre, parce que, au moment où nous naquîmes à l'Art, lui seul, ce Poète, ce Prêtre et ce Héros, eut l'admirable bonté, alors que tous nous bafouaient, de se tourner vers nous, et vers nos jeunes lèvres, de tendre la coupe fraîche et virginale de ses vers radieux. Aujourd'hui qu'est prononcé le *consummatum est* et que, d'un coup d'œil d'ensemble, nous résumons les livres nombreux que nous valut sa riche fécondité (1), nous sommes émus et reconnaissants du legs surhumain qu'il nous a laissé, comme un héritage et un enseignement.

De la douceur, de la douceur, de la douceur...

Cet élan des *Poèmes Saturniens*, nous le retrouvons, prolongé comme un infini écho de chant mystique, à travers les *Fêtes galantes*, la *Bonne Chanson*, les *Romances sans paroles*, *Jadis et naguère*, *Parallèlement*, *Bonheur* :

Je vois un groupe sur la Mer,
Quelle mer ? celle de mes larmes.
Mes yeux mouillés du vent amer
Dans cette nuit d'ombre et d'alarmes
Sont deux étoiles sur la mer...

Il avait connu les baisers et les étreintes, les passions et les vices, les prières et les blasphèmes, celui qui sanglota de cette façon. Et, de cette fange et de cette aurore, de cette misère et de cette splendeur, parce que ce fut, à la fois, un Croyant, un Humain et un Pitoyable, il pétrit la plus éblouissante statue de Galatée, que depuis Pygmalion, avec son sang et avec son cœur, poète ait jamais rêvée !

Une toute petite fleur, une femme qui se donne, un paysage banal mais choisi, la maladresse et la gaucherie de ses cantiques, voilà ce qui nous émeut, dans ses œuvres. Nous chercherions, en vain, la raison de ce trouble. Notre égoïsme ne surprendrait pas le secret de ces mystères. Pour pénétrer absolument cette âme, il faut, à son image, être ingénus, doux et puérils. Mais cela, le pourrions-nous encore ?

(1) Ceux-là ne sont jamais stériles et jamais incomplets dont le cœur est empli des richesses d'une infatigable et infinie bonté.

Hommes durs ! vie atroce et laide d'ici-bas,
Ah ! que du moins loin des baisers et des combats
Quelque chose demeure, un peu, sur la montagne.

Notre grand poète est mort. Avec oisiveté, on va lui chercher, en notre respect et notre admiration, quelqu'un digne de lui succéder. En vérité, en vérité, il y aurait beaucoup de présomption dans cette enquête. Bien que j'en sache un ou deux dignes d'être adorés, après Verlaine, par nous, faut-il encore qu'ils nous présentent, avec autant de lumière et de grandeur, l'assurance solennelle du génie.

Edmond Pilon.

10 Janvier 1896.



DISCOURS

PRONONCÉ

AUX OBSÈQUES DE P. VERLAINE

La jeunesse intellectuelle dépose sur cette tombe l'offrande de son admiration.

Paul Verlaine n'avait point de fonctions officielles, ni de richesses, ni de camaraderies puissantes. Il n'était pas de l'Académie, pas même au titre d'officier. C'était un exilé, et qui se consolait de son exil très simplement, avec les premiers venus de l'*Académie Saint-Jacques* ou avec les derniers « arrivés » de la littérature.

Cette figure populaire, nous n'aurons plus le bonheur de la rencontrer. Mais ce qui était en lui d'essentiel, c'étaient la puissance de sentir, l'accent communicatif de ses douleurs, ses audaces très sûres à la française et ces beautés tendres et déchirantes qui n'ont d'analogue que, dans un autre art, « l'Embarquement pour Cythère ».

Or tout cela demeure vivant. Et ce qui n'est plus dans ce cercueil vit dans nous tous ici présents.

C'est pourquoi nous ne venons point pleurer, regretter son génie sur sa tombe, mais nous venons l'affirmer.

Après tant d'hommages que depuis douze ans la jeunesse a rendus à Paul Verlaine, c'est un témoignage plus solennel encore que nous apportons dans ce lieu où se joignent à nous en pensée les jeunes lettrés des pays étrangers.

La constante fidélité des jeunes gens au Maître que les critiques ignoraient ou bafouaient est un acte important et dont je veux dégager la signification.

Si l'on admet, comme c'est notre opinion, que le culte des héros fait la force des patries et maintient la tradition des races, il faut placer au premier rang des mainteneurs de la patrie et de la race le groupe des littérateurs et des artistes. Il n'y a pas de groupe social qui proclame aussi haut que font ceux-ci la perpétuité de la personne humaine. Supposez en effet qu'un grand administrateur, qu'un fonctionnaire, qu'un industriel, qu'un soldat meure. C'est fini de leur existence personnelle. Leur effort, si utile qu'il ait pu

être, est dispersé dans une œuvre anonyme. Ils ne laissent derrière eux que du silence et au cimetière un peu de poussière. Quel point de repère fournissent-ils au Français qui veut se connaître soi-même, éclairer sa vie ?

Mais Verlaine qui se relie à François Villon par tant de génies libres et charmants nous aide à comprendre une des directions principales du type français.

Désormais sa pensée ne disparaîtra plus de l'ensemble des pensées qui constituent l'héritage national.

Et grâce à qui fut réalisée cette augmentation de l'idéal collectif? Grâce aux jeunes gens.

C'est par notre constante propagande, par notre généreux amour, par notre clairvoyance active, que l'œuvre de Verlaine repoussée par ses aînés et ses émules — a triomphé d'obstacles que vers 1880 on pouvait croire insurmontables. L'hommage unanime rendu aujourd'hui à cet illustre mort est l'écho multiplié des opinions des cénacles du Quartier Latin.

Qu'on cesse donc de nous accuser de négation systématique. Nous sommes pour nos aînés le commencement de l'immortalité. Nous transportons dans notre barque les seules ombres de ceux que nous reconnaissons avoir été les bienfaiteurs de notre intelligence.

Les bienfaits de Paul Verlaine à notre endroit ne sont pas terminés. Nous ne lui disons pas d'adieu. Nous penserons souvent à lui, et il continuera à nous enseigner le réalisme comme point d'appui de toute production artistique, la connaissance de notre tempérament comme seul précepte de rhétorique, et comme règle générale de conduite le dédain absolu de la mode, parce que d'ailleurs tôt ou tard elle vient toujours à ceux qui ont l'estime de gens compétents.

Voilà, Messieurs, dans quels sentiments la jeunesse intellectuelle, sur cette tombe, apporte l'hommage de son admiration et de sa reconnaissance au Maître pour qui elle a conquis la gloire.

Maurice Barrès.



IN MEMORIAM

Que ton front embelli des lueurs du couchant
Soit — en hommage dû — paré de notre aurore.
Lorsque ta bouche close aura cessé son chant,
Verlaine, dans nos vers tu chanteras encore.

Tu nous auras conduits promener au penchant
Des vierges monts que le soleil du divin dore
Et tes sublimes mots — doux comme d'un enfant —
Ont creusé leur écho dans nos cerveaux sonores.

Pour que se répercute en les Temps la beauté
De tes rhythmes plus clair que l'eau des sources pures,
Nous clamerons ton nom vers les races futures !

Car nous voulons adjoindre à ton éternité
Un murmure de vers célébrant ta mémoire,
Ton culte, ta légende et ta gloire, et ta gloire !

U'ON excuse ici, ces vers point des meilleurs, envoyés — presque voici deux ans — d'une infirmerie régimentaire, au poète dont nous pleurons la présence évanouie. Il m'est doux, en consolation d'un départ que rien ne faisait prévoir, de recopier ici, un témoignage d'admiration, autrefois donné comme une humble couronne.

Il ne me plaît point dans les lignes qui suivent d'établir la biographie, ni d'étudier l'œuvre de M. Paul Verlaine. Il est plus tendre, pour qui l'a connu, de laisser aujourd'hui parler la seule émotion et d'agiter avec un bruit de rameaux fanés des souvenirs épars.

Tout à l'heure, en ma mémoire frémissante, s'évoquait en beaux reliefs, et définitive, et vivante, la figure glorieuse. Mais au moment de saisir photographiquement le spectre, surgit tout l'imprécis des choses surnaturelles. Les traits — croirait-on — se peuvent reproduire que déjà le Rêve enveloppe de son impérissable mais fugace lumière la face sublimement tourmentée qui fut son asile humain. J'imaginerais, témérité déplacée, d'essayer de préciser ici la sorte de vie divine dont s'éclairait la physionomie du poète — ingénue et géniale, de tendresse, de bonté et de souffrance à la fois — dans

la laideur la plus miraculeusement sainte et belle qui soit. Et d'ailleurs, quant aux attitudes, aux gestes, à la ressemblance matérielle, ne possédons-nous pas de Verlaine une complète iconographie? avec les peintures et les dessins de MM. Carrière, Valadon, Cazals, etc., sans oublier le très expressif buste que modela M. Niederhausern.

La flamme intérieure quasi débordant de ses yeux sur tout lui-même, l'extraordinaire et indéfinissable charme d'Orphée qu'il rayonnait, tous ceux qui causèrent avec Paul Verlaine se les rappelleront. Voici déjà quelques années, chaque soir nous retrouvait un groupe au *François Ier*, café orné de cuirasses et de hallebardes où Verlaine se fit photographier pour cette série de clichés : *Nos contemporains chez eux*. Nous étions là, toute une bande compacte et bruyamment littéraire : Charles Morice, Louis Le Cardonnel, le bel aède aujourd'hui retiré du monde, Alexandre Sawa, romancier espagnol, Gabriel Vicaire, Jean Carrère, Julien Leclercq, Henri Degron, Henri Quittard, compositeur de musique, Raymond Daly, etc. De loin en loin Stuart Merrill, Adolphe Retté, Hugues Rebell faisaient une apparition et nous voyions fréquemment Jean Moréas que Le Cardonnel se plaisait à innocemment cribler d'épigrammes.

C'est dans ce café, dans ce mouvement, au milieu de tant de cadets, que Paul Verlaine — entre ses villégiatures à l'hôpital — se trouva longtemps chez lui. Assis devant « l'humble absinthe éphémère », un foulard lie de vin à la diable sur une chemise plutôt de flanelle, la pipe courte dans un poing glorieusement menaçant ou affirmateur, une gouaillerie dans la moustache humide et affaissée, une bonté dans ses yeux de faune, il parlait avec des douceurs tantôt et tantôt des tremblements et des rebellions, d'une voix légèrement éraillée et sourde.

Ses préoccupations — dans ces heures de quotidienne causerie — n'étaient pas spécialement orientées vers la littérature. Il aimait peu la théorie, préférant aux longues discussions esthétiques, la malice d'une expression, le coq à l'âne ou... la politique. Il fallait l'entendre parler de « Badinguet » ou de Boulanger. Le « brav' général » avait toutes ses sympathies et, fidèle au dieu tombé, Verlaine les lui conserva toujours. En bon lorrain de Metz, ayant opté pour la France, il arborait un chauvinisme qui nous semblait bien hors de saison. Mais sur ce chapitre, il ne voulut jamais entendre contradiction. Il abominait « le Prussien » et Bismarck (avec lequel quelques-uns lui trouvèrent une ressemblance) et daubait sur les histoires de pendules comme un notable de petite ville

au *Café du Commerce*. Mais il était si charmeur *en outre*, avec si bien l'air d'un enfant qui joue au militaire, que nous le contemplions avec admiration, enviant ses heureux enthousiasmes et ses quasi-jeunes confiances.

Cette époque des réunions du François Ier fut aussi pour beaucoup d'entre nous l'époque héroïque du *Restaurant Russe* de la rue Flatters où presque tous ceux que j'ai nommés plus haut, se retrouvaient aux heures de repas. Un soir, dans la salle bizarre dont nous avions fini par chasser les rares clients même nihilistes, quelqu'un vint, — le graveur Maurice Baud, je crois — nous dire que Verlaine, alors à Broussais, était au plus mal. L'heure tardive ne nous permettait point de nous rendre immédiatement près du poète. Nous reportâmes notre visite au lendemain, le cœur serré à cause de l'attente. On eût dit qu'une protection virtuelle qui nous avait été douce jusque-là défaillait.

Dès le matin du jour suivant, je fus à Broussais où la bienveillance des médecins laissait pénétrer en dehors des heures réglementaires les amis du *pauvre Lélian*. Verlaine habitait alors un lit de la salle Lasèque, pièce exiguë pour cinq ou six malades. J'appréhendais quelque mauvaise nouvelle, lorsque dès l'entrée j'aperçus le poète, accoudé sur son traversin, parmi des livres et des papiers. Il avait été la veille au plus bas, la force de son extraordinaire tempérament avait une fois de plus surmonté la mort.

Il me dit ce jour-là être en train de faire deux livres, dont l'un, recueil de vieilles choses qu'il devait donner à Perrin sous le titre *Mélanges*. Puis il se leva pour faire quelques pas sous la galerie et j'ai souvenir encore de deux impressions funèbres et simultanées. Tandis que par une des fenêtres de la salle on voyait passer d'un corbillard la tête grave du cocher, des brancardiers apportaient un malheureux, les jambes crispées en rond et la tête sans vie, épouvantable d'une immobile grimace. « Ils ont tous l'air comme ça le premier jour, quand ils arrivent, me dit Verlaine ; deux ou trois jours après on leur voit fumer leur pipe dans les couloirs. Autrefois, ça me faisait peur ces entrées de moribond. » Et le poète — habitué au spectacle trop quotidien — dans la robe bleue des malades, traînant sa jambe roide, souriait au quasi-cadavre avec la sympathie d'un maître de maison qui reçoit.

Avant de terminer cet article où brievement j'ai noté — entre d'autres — la physionomie de quelques rencontres, je veux reproduire ici pour la honte de leur auteur quelques lignes d'une ignominieuse parodie d'une des plus hautes pièces de *Sagesse*. L'homme qui signe cette ordure littéraire qu'il nomme *pastiche du rhythme de*

Verlaine est M. d'Azambuja. Voici la chose parue dans le journal *ultra-catholique* le *Monde* :

> Je fus hier au restaurant d'en face ;
> J'appelai de ma table le garçon.
> Je fus hier au restaurant d'en face.
>
> Ohé ! garçon ! dites-moi le menu.
> Car j'ai grand'faim et ma bourse est garnie,
> Ohé ! garçon ! dites-moi le menu.
>
> Nous avons du *(césure, s'il vous plaît)* potage au vermicelle
> Ainsi que de la purée aux croûtons.
> Nous avons du potage au vermicelle.
>
> De l'aloyau, du filet au cresson,
> Puis du gigot, du canard aux olives,
> De l'aloyau, du filet au cresson.
>
> Choux en salade ou choux en sauce blanche,
> Epinards, ha—ricots et céleris;
> Choux en salade ou choux en sauce blanche.
>
> Que prendrez-vous, gruyère ou roquefort ?
> Ce petit suisse est tout frais, je vous jure,
> Que prendrez-vous, gruyère ou roquefort ?
>
> Pour les fruits, la saison n'est pas très bonne,
> Mais nous avons orange et biscuit sec,
> Pour les fruits, la saison n'est pas très bonne.
>
> Je répondis gravement : « Un bifteck ! »

C'est la première fois certainement que paraît dans l'*Ermitage* pareille infamie. Si je me suis résigné à en souiller ces colonnes, c'est à la fois pour la confusion du d'Azambuja et pour montrer une fois de plus le cas que les catholiques d'aujourd'hui savent faire de leurs poètes (1). On sait ce qu'ils pensent de Barbey d'Aurevilly, d'Hello, de Léon Bloy et même de Louis Veuillot. C'est encore dans le *Monde* qu'au lendemain de la mort de Verlaine le même d'Azambuja se signalait par ces paroles d'une incroyable sottise : « En définitive, Paul Verlaine a été un pauvre garçon dévoyé... Il s'est condamné à des succès de curiosité qui ne sont que l'ombre imparfaite de la gloire, *et n'a guère plus inspiré d'autre sentiment sincère que la pitié.* »

Quant à M. de Cassagnac, directeur d'un autre journal catholi-

(1) Cet article était composé, lorsque MM. Adrien Mithouard et Jean d'Aveline, collaborateurs du *Monde*, ont protesté par une lettre à ce journal contre l'article de M. d'Azambuja. Dont acte. Y. R.

que, il a pris la plume pour une entreprise bouffonne de sa part : Défendre le bon renom de la littérature française ! On s'imagine ce cacographe qui, d'ailleurs, n'a jamais lu de Verlaine qu'un sonnet publié dans l'*Echo de Paris*, se levant pour annoncer « aux étrangers » que la France n'a pas perdu un bon poète. Grotesque ! monsieur ! Grotesque ! Quand « pour le bon renom du goût français » c'est vous qui devriez cesser d'écrire. Je ne saurais mieux finir cet article qu'en manifestant mon étonnement de vous voir prendre attitude de puriste et de classique. Fais des poids, bon nègre ! Tu peux crier ton boniment ! Si je le note, ici, par hasard, c'est qu'il m'a plu de descendre un instant dans l'arène des turpitudes où tu poses, mais nous habitons, nous autres, des hauteurs où ne parviendront jamais tes clameurs, tandis qu'éternellement y passeront avec la douceur des brises dans les branches, les harmonies du poète que nous pleurons.

Yvanhoé RAMBOSSON.





Emblèmes

ARGO

Pour Ary RENAN.

LOIN *des syrtes où défaillirent les Héros,*
Captés aux bras lascifs des Nymphes sur l'arène,
Ma nef aventureuse a gonflé sa carène,
Sous l'incantation des flûtes de sureaux.

Narguant le bon chemin des Signes sidéraux,
J'ai sculpté sur la proue un beau corps de Sirène,
Qui cherche à réveiller, spécieuse et sereine,
L'appel des autres dans leur gite de coraux.

Une offrande de fleurs funèbres sur la poupe
Se plie, et j'ai versé sept fois pleine la coupe,
Mais le vaisseau sans peur vogue encor dédaigné.

Les torches ont pleuré leur flamme aux flots étales,
Et le vin libatoire inutile a saigné
Dans le sillon sanglant des mers occidentales.

*
* *

ESCALADE

Pour Alexandre SÉON.

VA-T'EN, *mon Ame, au seuil des Temples saccagés*
Et des Palais anciens, où la gloire engloutie
Du soleil traîne encore un haillon d'Orestie ;
Foule l'herbe des morts, mon Ame, à pas légers.

Plus d'appels aux échos des montagnes. Personne !
Seul mon pas de conquête émeut les vieux parvis,
Et sur la gravité des Parthénons gravis,
C'est le rhythme vainqueur de mes Rêves qui sonne.

Et si la terre horrible a bu le sang des rois,
Mes désirs de splendeur hautaine, purs et droits,
Laveront son passé de honte et de scandales.

Ne t'intimide pas des siècles lourds : montons,
Et nous ne verrons pas, nous penchant sur les dalles,
Les devises d'orgueil inscrites aux frontons.

*
* *

SPHYNGE

Pour Léonce DE JONCIÈRES.

DANS *la chambre où se glisse un demi-jour rampant,*
Une âcre odeur de fleurs morbides pèse et rôde,
Et des yeux de la femme, où transpire la fraude,
Une atmosphère de miasmes se répand.

Furtives, sur son corps de fauve ou d'Aegipan,
Qu'un désir incertain inquiète et taraude,
Ses mains promptes où s'envenime une émeraude
Ont des souplesses énervantes de serpent.

Ses cheveux sont le bois des automnes peu sûres
Où paissent les troupeaux affolants des luxures,
Parmi le désarroi des veilles et des jours.

L'énigme vient mourir à ses lèvres scellées,
Tandis qu'au-dessus d'Elle, au vent d'aromes lourds,
Se balance l'orgueil des plumes ocellées.

Gustave SOULIER.



GUSTAVE KAHN

I

Certains poètes voient se mouvoir les formes de leurs Rêves, en d'inappréciables lointains qu'éclairent quelquefois, seulement, de fulgurantes lumières ; parmi eux, il en est qui marchent le visage toujours sérieux et grave en de hautaines réflexions méditatives ; à ceux-là se révèlent les arcanes mystérieux des grandes épopées où seulement se découvre l'intime divinité de leur âme. Tels Dante, Gœthe, Milton. Je vois, en eux, des Poètes-Héros.

Mais, il en est d'autres qui ne sont que des Elus et dont le génie est intuitif comme la Vie et naturel comme l'Amour même. Ceux-là ne se reconnaissent que par impulsions violentes ou splendeurs désordonnées. Ce sont des imaginatifs et des imagés, des fils de la Joie et de la Peine, d'inconvenants et admirables égoïstes en qui le Verbe ne se manifeste que *selon le songe* et jamais selon l'effort. Ainsi furent le Tasse, Pétrarque, Shakespeare ; ainsi est Paul Verlaine ; ainsi leur ressemble M. Gustave Kahn.

Je vois, en eux, des Poètes-Prophètes.

Ils parlent comme des inspirés plutôt que comme des penseurs ; il est délicieux d'écouter leurs chansons comme il est berceur de mourir de leur rêve ; tout l'hymne de la mer et tout l'écho des forêts se retrouvent dans leur âme et s'unissent par leurs voix. Ils ne sont pas toujours harmonieux ; souvent ils ont des rudesses et des défaillances ; ils se lassent du poids redoutable de leur passion ; de somptueux abandons naissent de leur labeur mais encore ils murmurent de délicieux préludes. Il est doux de recueillir leur souffle car leurs soupirs sont des musiques troublantes et il est beau de répéter leurs strophes, car les pâtres viendront à vous pour les entendre, et, pour le prix d'un tel trésor, ils vous offriront de jeunes prémices.

Ces poètes accomplissent de hauts miracles ; leur verbe édifie des Demeures rares, au milieu des forêts vertes ; ils ne participent pas seulement à la nature : ils l'embellissent de tout un décor et l'enrichissent de tout un inouï et grandiose reflet. Je ne sais si ce sont les plus étonnants, mais, en vérité, ce sont les moins artifi-

ciels. Toute leur volonté n'est qu'une chétive paresse ; ils sont simplement, d'inattendus chanteurs.

Pour atteindre à d'inaccessibles voluptés et, lentement, élever de fabuleux portiques de pierreries, il leur suffit de l'incroyable don de leur désir. Le Destin répond à leur ivresse. De les avoir ouïs quelquefois, dans les soirs sur la mer, les castrats ont tremblé. Depuis Orphée ils marchent vers l'aurore, du sang autour du front et des fleurs dans leurs doigts. Devant les Villes maudites ils ont poussé des imprécations ; au seuil des Edens ils ont baisé les grappes, par toute la terre ils ont dispersé d'extraordinaires clartés. C'est par eux que des religions grandissent et des symboles demeurent, car, sans recherche, ils découvrent les tercets éternels et perpétuent, par leur magie, l'immuable beauté des rites. La certitude du ciel les enivre. Leurs odes sont irrégulières ; ils ne savent pas chanter selon des rythmes simples. La mer ne sait pas s'arrêter aux grèves repoussantes ; elle se répand comme le soleil : ainsi ces êtres. Des Orients revivent dans leurs aveux, des Iémens luxuriants, des terres bibliques sanctifiées, et, s'ils avancent quelquefois vers la neige des terres arctiques, c'est avec des roses de Sçaron dans leurs mains et des palmes d'Engaddi sous leurs pas...

II

Comme les Rois-Mages allèrent vers l'Etoile, apportant à l'Enfant-Dieu, l'or, l'encens et la myrrhe, dans des coffrets de camphrier et des urnes de jade, ainsi, trois Poètes vinrent vers l'astre qui annonçait de nouvelles et de plus pures années, de juvéniles et de plus hautes lumières. Tous trois parlaient une langue que ne comprenaient que les jeunes hommes et qui semblait effrayer les vieux Hérodes mourants. Cette langue appelait de glorieuses naissances, elle retraçait de grandes origines, elle enseignait de sublimes cantiques.

Ils s'étaient rencontrés au bord de Ganges séculaires, en des contrées d'arborescentes et inextricables forêts ; ils avaient uni, en une même caravane, les chameaux de leurs cohortes et c'est ainsi qu'ils entrèrent dans notre nuit. Le premier, pour avoir rêvé de terres tropicales et de rives verdoyantes racontait de sublimes Amériques ; le second, pour avoir sommeillé sous la lune pâle s'argentait, comme Endymion, d'une auréole blanche ; le dernier, entre ses bras, tirait d'une cithare de voluptueuses mélopées.

Ils avançaient vers le Nord triste...

Arthur Rimbaud et Jules Laforgue ont péri d'avoir connu nos

haines. L'un est retourné vers le soleil, le second s'est éteint d'un baiser d'astre, seul, le troisième est resté parmi nous, attristé quelque peu de la solitude où le laissaient ses frères.

Or celui-ci savait des paroles de démence et des refrains d'exil. Dans les nuits du Ramazan, la chasteté de Caragueus et la volupté de Belkiss avaient charmé ses heures. Mais, aussi, la beauté gothique et la légende allemande avaient trouvé, en lui, un admirable chanteur nouveau. Les architectures compliquées d'Heidelberg et de Carlsruhe s'unissaient, en ses palais, aux dentelures de ses minarets et de ses mosquées. S'il se souvenait d'avoir dormi, quelque soir de rouge Solyme, entre les bras des Bayadères de Gan Eden, il s'était arrêté aussi, maintes fois, aux sources du Rhin pour contempler les Nixes avec les Oréades se jouer des Alfes sombres. Il n'oubliait pas qu'à Cologne, dans la cathédrale des beaux anges, de pieuses mains d'Empereur avaient enchâssé religieusement les dépouilles des Rois Mages, dans une chapelle d'or sertie de quinze cents rubis...

Aussi aima-t-il cette terre hospitalière. Il en apprit l'histoire et en connut les songes, il en explora les bois sombres et en bénit les dieux. A l'Adoniram mystique qui était en lui s'ajouta un fantastique architecte ; s'il s'éveilla près des khalifes, il s'endormit proche des landgraves et, c'est ainsi qu'en Kahn se trouve, à la fois, du lévite et du trouvère, du muezzin et du minnesenger.

Ses admirations le caractérisent. Elles sont les miroirs de ses demeures splendides, les tables d'émeraude de ses sanctuaires. Par elles, toute son âme se dénude et se purifie, tous ses mirages se penchent languissants. Au rude encens des prélats monastiques d'un Wartzbourg moyen-âge, il mélangea le haschisch pernicieux des émirs d'Arabie et les faces sont étranges des fantômes qui surgissent sur les murailles de ses demeures et que sa chimère y invoque: d'abord Salomon, le Kalender, fils de Roi, Aladin et Sindbad, puis, Shakespeare, Heine, Nerval, Hoffmann, Casanova. Hétéroclites et bizarres amis ! curieux et vivants visages ! Kahn les aime et les admire de toute son âme ; il s'enivre de leur parole comme d'un breuvage ; il écoute humblement leurs récits, sait partager leurs transes et leurs joies comme exulter à leur contact et ce n'est pas sans une émotion respectueuse qu'il prononce leurs noms admirés. Par eux, il se compose un monde exotique et chatoyant ; par leur exemple il se construit d'étonnantes retraites et se réfugie en d'incroyables manoirs. Il tremble presque à dire ces mot : Nerval, Laforgue, Dostoïewsky. « Baudelaire, comme Nerval, est mort de l'art » dit-il. Avec ce dernier, il voyage par tous les mondes, de Cérigo à

Weimar, de chez les scheiks jusque chez Gœthe. Avec Laforgue il contempla des sites neigeux. Sonia et Raskolnikoff le trouvent sympathique...

Mais, c'est Wilhelm Hoffmann, surtout, qui l'étreint. De même que le pauvre étudiant Nathanaël, dans le kaléidoscope de Coppélius ne voit que d'admirables songes, menteurs sans doute, mais splendides pourtant, ce poète, au contact des visionnaires forcenés, apprend des vibrations divines. Aussi dirais-je : chez Kahn, les thèmes sont des juxtapositions de mirages, les décors d'éblouissantes fabulations...

III

(a) *Les Palais nomades :*

Abstraire sa pensée d'un site spécial pour la généraliser en d'infinis domaines et la répandre dans les brumes de pays vagues que ne dénomme qu'à peine un mot sonore, c'est sans doute le grand rôle difficile du Poète. Mais, comme ce dernier — pareil à l'exilé de Florence — est le proscrit de toutes les terres et l'errant perpétuel des villes du monde où ne s'arrête que quelquefois sa marche, il ne peut élire fixement de contrée idéale où se complaire toujours. Ceux que marqua l'étincelle d'un grand Destin, furent, à jamais les bannis de leur berceau. Quelque soir, ils fermèrent l'huis de leur seuil natal ; les uns prirent des routes mornes d'où ils s'en allèrent méconnus pour revenir glorieux ; les autres que la populace insulta sur les parvis courbèrent leur front hautain jusqu'à la douloureuse taille des Vaincus. Depuis qu'un vieillard d'Ionie dut s'enfuir, la lyre en main, de nation en nation, pleurant, de ses yeux morts, les deuils du sol, les Moires ont voulu, implacables, que ne subsistât jamais, dans sa patrie, le Poète.

Ainsi Kahn fut comme ces ancêtres. Il se réfugia en d'orientales, de luxueuses et médiévales Demeures. Il fut le riche marchand de Tyr qui frêta des galères dorées et conduisit, dans les déserts sablonneux, les caravanes puissantes :

Vers l'ondoyance des futurs,
A travers les sveltes mâtures
Souffle le vent des aventures,
Vers de très brefs déleaturs
O vieux cœur souffrant tordu de tortures.

Il fut le Croisé se souvenant des choses du Septentrion, des belles Iles lointaines, et qui, dans les terres de Mahom, emporta la souvenance des pôles frigides :

Les Atlantides, les Thulés,
Par là-bas vagues cérulées
Vous les gardez aux envolées
Des goëlands. Les beaux jubilés
Attendent les purs près des mausolées.

A celle des encensoirs des basiliques féodales, il mêla la fumée bleue des alabastrites de Vénus et, bien souvent, aux voiles de ses madones, il piqua les chrysargires et les pierreries. Mais, comme il redevient profane, presque aussitôt, un peu maniéré et Casanova de Seingalt, presque Watteau et enrubanné :

Le Vin sera plus rose aux lointaines Cythères.

A moins que ne le retiennent de folles images de priapées :

Les rondes, les raisins, les roses,
Les curieux sont venus aussi
Pour se trouver si bien ici,
Les rondes, les raisins, les roses.

Ou qu'une forme imprécise, moitié Isis, moitié châtelaine ne se hausse et ne s'érige sous le soir, pareille à quelque grande fleur ivoirine et nue. Elle est — cette forme — changeante comme l'amour même. Quelquefois, elle danse, svelte et grave devant de vieux Empereurs, ses seins crèvent les œillets de la cuirasse ; il y a des étincelles aux anneaux de ses pieds nus : Assuérus sourit : Esther se relève, conquérante. Des fleurs de ses mains elle écarte les voiles... des barques sillent sur la mer... Des vergers fleurissent d'étranges arceaux... une ivresse énerve les danseuses... Sait-on les roses empoisonnées qui s'enroulent aux portiques des salles. Une Ame étrangère habite dans ces Palais... Ces Palais ne sont que des tentes... des musiques endorment les amants enlacés... un chevalier blanc prie devant le Graal smaragdin... Dans la salle lambrissée, des rouets redisent la gloire des marins.

Et puis — Nomades — on ne peut s'arrêter jamais. En route pour le Rêve et les forêts de dahlias, en route pour les grandes ruines désertées des dieux de jaspe où l'on pourra dormir, parmi les décombres et les taureaux d'or, avec les courtisanes et les anémones, entre les vases et les colliers ! Ah ! ces mélopées, elles grisent comme des baisers entre les dents « de la fillette aux fols palais » :

Tes bras sont l'asyle
Et tes lèvres le parvis...
Et ta voix la synagogue
D'immuables analogies,
Et ton front la mort où vogue
L'éternelle pâleur.
Et les vaisseaux aux pilotes morts des temps défunts...

Ah! ces écroulements d'étoffes et de tentures lourdes, ces amoncelées et rougeoyantes débauches d'automne, quel miraculeux artiste en marquera le rythme et en peindra la gamme vivace? La grande rose biblique, bientôt, est devenue la Jézabel farouche :

Les harpes sont éclatées, les harpes hymnaires
Aux louanges des mains morbides de la tente souveraine,
Les rênes au long du char désorbité traînent.
Voici l'allégresse des âmes d'automne
La Ville s'évapore en illusions proches,
Voici se voiler de violet et d'oranger les porches
De la nuit sans lune.
Princesse, qu'as-tu fait de ta tiare orfévrée?

Mais, un miserere plaintif se disperse sur les splendeurs et les parfums d'un Vénusberg :

Pèlerins fatigués des rythmes obsesseurs,
Reposez-vous à l'ombre acquise...

Toute la Féerie se calme en accords de mandores ; d'hallucinantes ombres rouges et chair se tordent sous les dômes, d'extensives chimères se lovent dans les spirales des cassolettes, « avec le songe d'un amour comme somnambulique, dans une nature qu'on eût voulu d'une efflorescence comme cérébrale (1) ». Les tentes de ces Palais errants semblent des serres tropicales ; les femmes, les fleurs et les Rêves s'y exhaussent à d'intensives et maladives fureurs. Intérieurement, le Sémite se réjouit des enlacs de serpents et des coruscantes gemmes des parois. Il présente, à la fois, l'aspect d'un Kérubim et d'un obi; ses ailes sont lourdes d'or; son thyrse figure un caducée. Par la persuasion de sa parole il érige des villes fugitives et bâtit, sur le sable des déserts numides, d'inconcevables cités roses. Artémise, reine d'Halicarnasse, y erre entre les balustres, Mithra, sur son trépied, y reçoit l'hommage du feu et du cinnamome.

Les épaves des Temples sont des madrépores, sur les vagues...

Istar se lamente du deuil de Douzi ; un homme blanc s'endort sous les oliviers calmes et voici que des bruits de cavalcades, dans les roches sonores, frappent d'étincelles vives, les dalles des vieilles routes. Les palais impossibles, achevés en une nuit d'impériale destinée, se pulvérisent avec un fracas terrible. C'est ainsi qu'une plainte de poète, une brève démence de voix au parc, se disperse et se multiplie, en de farouches colères. De même que des versets de doxologie, les strophes convulsées se renforcent de sourdes voix mourantes. Cette impression vous la produisent aussi certaines

(1) La Revue Indépendante.

musiques aux illusoires et solennels andantes, telles les omnipotentes majestés du *Te Deum* et les souveraines grâces du *Magnificat*. Le Poète est le frère de Schumann et de Wagner ; il est aussi l'exilé d'une terre de khalife et d'un fief grand-ducal. Un soir il amoncela des voûtes constellées, des dômes éclatants de pagodes et d'alhambras, de synagogues et de basiliques. Mais, tout cela s'est effondré. Bénarès comme Thulé semblent embrumés de nuit opaque, et le Nomade se retire dans l'oasis où quelque source amoureuse désaltèrera la fièvre de sa bouche et calmera la peine de son âme...

IV

(b) *Les Chansons d'amant* :

> Il marche entre la paix et la joie, il sera
> Comme un bouquet de myrrhe entre deux seins célestes.
>
> Victor Hugo.

Le fugitif pérégrin est arrivé, quelque jour, dans une Ville calme et belle qui est peut-être Jérouschalaïm. Les pasteurs de peuples et les dompteurs de Rois ont trouvé, dans ses traits, une telle beauté sainte et reconnu, sur son visage, de telles marques de noble race, qu'ils n'ont pas hésité à le nommer fils de David. Ce nouveau prophète doit restituer, à la Sion éternelle, ses murailles de gemmes coruscantes, ses scintillantes parures de nacre et de béryls, ses allées de palmiers et d'arbres odoriférants. De même que Moïse aidait aux vierges de Madian à puiser l'eau argentée de la fontaine, cet Hébreux, aux filles aux bras nus, apporte l'appui fort de sa stature et l'amour voluptueux de son langage. Il a lu le Cantique des cantiques. De ce livre — l'un des plus divins que mains aient jamais tracés — des éblouissements sont demeurés en lui. La Sulamite revivra dans son Amante. A ses lèvres balbutiantes de tercets fervents, elle sera la Tour Davidique, l'Etoile du Matin, la Maison Dorée. Pour lui, elle apporte les drogues aromatiques de ses seins, le miel de sa langue, les guirlandes de sa tiare, les grappes de son corps. Elle est svelte comme les gazelles, la Bien-Aimée : les lotus envieraient ses yeux, les nénuphars ses pieds ; les tentes de Cédar sont moins blanches que son dos, les danseuses de Nephtali moins brunes que sa toison. Les coteaux de l'Hébron lui ont fourni l'aloès et le benjoin ; le Liban et l'Hébral, jusqu'à ses pas, ont incliné les branches de leurs cèdres. Venus d'Ephraïm, les cortèges de chameliers lui apportent les tributs du Santal et des topazes :

Les parois du tabernacle du soleil agonisant
pâlissent quand ses pas caressent la terrasse des palais ;
les marchands des Orients qui rapportent les joies et les arts plaisants
quand se baissent ses longs yeux cachent leurs trésors humiliés.

On prodigue au muletier les deniers et les besants
pour contempler de loin la terrasse où passe son aurore
et les pythonisses pilent les mandragores
pour les vœux inutiles des humains humiliés.

Pour le seul festin de mes faims
s'ordonne le spectacle de ses pas et de ses bras
et s'étendent les pourpres sur son visage que jamais n'enténébra
la crainte d'une lassitude à mon étreinte.

Pourtant, la féminéité de Kahn n'est pas que biblique. Il faut, à son amour, d'autres apothéoses, d'autres noces de soleil, d'autres sources plus murmurantes que celles de Siloé, d'autres ors, plus éblouissants que ceux des Sabéens. A Sion il ajoute Bagdad. A la suprême idéalité de Jérusalem, Stamboul, Ispahan, Ecbatane viennent joindre leur amoncellement exagéré de colossales statues et d'érotiques visions. La Genèse et les Rois se colligent de l'Alcoran. Par la voix susurrante de Scheherazade, le poème s'élève à de lyriques élans ; aux prières se confondent les ghazels et les salamalecs : c'est Daoud et c'est Thamar, c'est Myriam et c'est Agar, mais, aussi, comme dans le *Don Juan* byronien, c'est Zobéide, c'est Camaralzaman, c'est la princesse Badour et Bethsabée. Les houris et les péris cueillent les lys des vallons avec les néophytes.

Puis, encore, comme dans les *Palais nomades*, l'autre âme de Kahn paraît, celle germanique :

Le page Kunrad s'est évadé
Pour rencontrer sa destinée...

l'âme, un peu, de Heine, l'âme aux lieds et aux ballades des scaldes scandinaves. Le poème s'élargit. Les vers de ses strophes s'enguirlandent souvent ainsi que les fils de ces étoffes magiques que tissaient les nains et les kobolds.

« Le Faune a bu les pleurs de l'oréade » : Tout un passé occidental s'ajoute à celui de l'Islam et de la Bible. Le Nomade recommence à élire des Palais de repos et des Demeures d'asile. Même dans Athènes, aux portes presque de la maison de Thésée, il accueillerait Puck et le cortège d'Obéron. Entre Shakespeare et Mahomet il a encadré les liturgies du Roi des Juifs ; le chant nuptial hindou se perpétue dans ses aveux et les prophéties anciennes dans ses *Eventails tristes*. Semblable à Nerval, dans son *Voyage*

en Orient, du minaret situé au-dessus du téké, il écoute l'appel monotone chanter les mots de l'Alcoran : *Allah akbar ! Allah akbar ! Allah akbar !...* Il se repose en de languissantes paresses de fumée de chibouque, et, là, dans l'oubli absolu, il attend, lumineuses comme le pas léger d'une odalisque et engourdissantes comme des pétillements de vignes nouvelles, la légende de la Belle au château-rêvant, et celle, d'une candeur inappréciable, de Reyam.

Djémaïl incante toute la Nuit étoilée :

O Nuit vêtue de noire chevelure piquée d'astres,
d'astres d'or mat, d'astres en diamant,
nous voici qui portons notre sommeil d'amants
vers toi, notre sœur éternelle et solitaire
Et tu nous ris de toutes tes étoiles,
Nuit abondante qui nous enveloppes de ton voile.

Puis flue une nostalgie :

Dans la salle aux vitres sur la mer
Les rois sont assemblés à la coupe éternelle,
Dans la salle au plafond d'étoiles...

Ainsi se clament, se prient, se sanglotent et s'éteignent ces *Chansons d'amant*. Des idoles féminines parées de hautes tiares rubescentes y étincellent, dans des triomphes de cadences, d'écharpes et de fleurs. L'amante y surgit, transparente et enivrante comme quelque apparition inattendue d'un Gustave Moreau sublimé, et, parée ainsi qu'une divinité occulte de quelque temple ténébreux. L'amant, lui, a le calme du Juste, la sérénité du Bien-Aimé et la croyance du Pèlerin ; il déroule des avalanches multicolores de vives tentures, il sculpte aux flancs des monuments sublimes, l'aile d'or des séraphins et des taureaux de Chaldée, et si, parfois, il peint, au vitrail de quelque retraite féodale, une scène pieuse, c'est avec cette emphase alourdie que les peintres bolonais apportaient à la figuration de leurs tryptiques...

Tel ce poème qui porte, en soi, un souffle hautain de l'Excelsior suprême, l'envergure vertigineuse de certains chapitres d'*Akédysséril* ou de la *Tentation de saint Antoine...*

V

(c) *Domaine de fée* :

Je crois que l'affection de Kahn s'étend à Poe et à de Quincey. Tout en s'éloignant de leur facture, il sympathise avec les visions divines de ces Illuminés. Des songes opiacés hantent souvent le sommeil de ses nuits et l'aube de ses jours.

Il restitue, semble-t-il, dans le *Domaine de fée*, toute l'humanité

de l'amante. Celle-ci nous y apparaît, oserai-je dire, moins hiératique que dans les *Chansons* et plus proche de l'idée que nous pouvons, parmi nous, imaginer d'elle, de ses fanfreluches, de sa vie et de ses futilités toutes gracieuses. Pour la distraire, il inaugure un Parc exotique et paré de touffes odorantes. Ce Parc n'est pas un grand jardin infini et enchevêtré, autour d'un château antique, comme celui, par exemple, où Théophile Gautier plaça ses petits rossignols qui avaient des âmes de musiciens, mais, c'est une frêle maison de poupée, restreinte à quelques souvenirs, à beaucoup de bibelots sur les étagères, un élégant boudoir où aimerait à songer celle qui est, un peu, en même temps qu'une fée adorable, une jolie mousmé :

Votre domaine est terre de petite fée.

Des Japonais diserts et fins
sur des tasses de poupées
sourient aux grands oiseaux que feint
votre paroi de royaume de poupée.

Un vague paradis terrestre
gambade à vous dès le matin,
tout vous rit l'accueil, vos poupées,
vos oiseaux, vos tasses et vos mandarins...

Un synode de pintes boude,
l'air lourd, sur un coin d'étagère,
d'être sacrifié à des verres
en danse de caprices bohémiens...

Il y a aussi, dans les pages de ce livre, des souvenances des palais délaissés et des chansons éteintes, de soudaines recrudescences d'exode et de pentateuque, une humilité de rabbin veillant, dans le silence, la lampe à quatre becs :

Je suis la Synagogue, on y dit, pardonnez-nous,
car nous avons pâti, gravement, contre nous,
et avons nui au pauvre Dieu qu'avons construit
de nos mains, de nos nerfs et puis de notre ennui.

Je suis la Basilique, on y dit, pardonnez-nous
car nous avons bâti sur le sang et le sable,
des os d'autres martyrs pavent le sol où nos genoux
implorent quelque chose comme un dieu de clémence
et peut-être de démence.

Et je suis la Mosquée, les offrandes des pâtres
parent mes murs sans images ; ce sont les pauvres fruits
de la terre marâtre où la vie se détruit,
et je suis la Mosquée ; du plus haut minaret
j'ai vu chanter ma peine et mon bonheur aussi...

Synagogue, basilique, mosquée, figuration triangulaire du séjour

du Poète et qui confirme ce que tout à l'heure j'affirmais encore de lui, à savoir qu'il est, à la fois, israélite, gothique et islamite. Ici, les vers de M. Kahn, loin de m'évoquer des tapisseries, comme ils ont l'apparence de le faire à plusieurs, m'offrent plutôt l'aspect de ces reflets cristallins qu'on voyait sur le rational du grand-prêtre, de ces lumières fauves et hyalines de pierres précieuses qui pourraient être des yeux ou encore des larmes bataviques de verre rouge tombées dans une source blanche. Le Poète est parvenu à la sérénité de son amour et de sa vie, de la pitié même naît en son cœur satisfait, et s'il est heureux, il désire, à toute la nature, étendre des rayons de sa joie et de son bonheur :

Toutes chansons au bois résonneront,
tous les automnes pâles y béniront
les idylles des pauvres bûcherons ;
par les lamentos des automnes vert pâle,
tout le bois, tout le bois rira.

VI

(d) *La pluie et te beau temps* :

> Je croyais faire un de ces romanesques voyages de *Wilhem Meister* où la vie réelle prend des airs de féerie...
>
> DE NERVAL.

Cette fois le Poète est moins somptueux et moins riche de faste ancien ; les mirages de la jeunesse se sont atténués en lui. C'est à peine s'il se souvient des palais :

Où la voix grave des sultanes conte l'histoire
des perles, des péris, des sources, des princesses tristes...

Il voyage vers les Nords brumeux ; entre son âme et le paysage s'établissent des concordances relatives et des affinités plus proches. A la nature ambiante, il emprunte des thèmes de mirages plus sévères. A sa façon d'écrire, il ajoute, désormais, de l'observé et du senti, plus de vivant, peut-être, moins d'éloquent, sans doute. Parfois, même, il y a de l'impressionnisme dans sa façon de saisir les aspects sylvestres ou champêtres, et dès qu'il y a de rouges visions, cela se dilue dans la fluidité de brouillards intenses et dans l'opacité de fleuves taciturnes. Le Nomade a fréquenté les *Paysages belges* de M. Paul Verlaine, mélancoliques, simples et doux. Il a connu les Flandres de canaux, de brandes et de moulins ; des horizons interminables se sont espacés, autour de sa retraite et, dans les villages agrestes, il s'est arrêté quelquefois pour écouter la voix des buveurs de faro.

La grande plainte de la mer l'enivre. En face de la nappe de ses flots, il demeure réfléchi. Ou bien, il envisage les campagnes, les petites villes toutes bruyantes de kermesses, il se fait peintre local, et, dans les hameaux-frontière, il recueille les propos des colporteurs. Il s'apparente, ainsi, à De Coster et à Eekhoud, mais bien personnel pourtant, transfigurant, dans sa forme fluide et souple, les plus humbles sujets, les plus modestes décors. Alentour de Knocke, devant les vagues, il découvre des spectacles exquis. Je pense alors à Andersen. Ainsi :

Dame Viviane a forcé
si souvent la lune à danser,
dans des coffres on y vole. —
Les varlets de noir habillés
forceront Viviane à danser.

Plus tard, il verra Bruges claire, les cités hanséatiques, les hôtels de ville du temps d'Artewelde, il embrassera et résumera, en périodes presque oratoires, l'importance prodigieuse des panoramas. Autrefois Félix Fénéon rappela cette parole même de Kahn (1) : « le poète qui débarrasse son essence des vêtements et des petits détails modernes et fait parler sa voix en un poème, dresse un symbole ». Ainsi, en dominant des centres agglomérés de peuples, il voit se retracer des temps de révolte :

Les haches aux mains des forbans,
Les torches aux mains des rebelles,

ou bien, des hordes de Bohémiens l'incitent à savoir des destinées magiques :

Les Reines sont rouges et d'or aux tarots...

à moins que les pauvres gens des campagnes dévastées ne lui arrachent un cri de pitié :

Là sont passés de pâles pâtres en déroute
devant les éléments ennemis,
des douloureux quêtant la bonne route
vers le peuple dont l'image guérit...

Entre ses souvenirs et les pays, il disperse la sève féconde de ses pensées. Tout Laforgue pleure dans cette strophe :

Ame, belle âme, d'où viens-tu ce soir?
Au plus loin qu'il me souvienne,
oh ! le pays aimé, qu'il revienne
le doux pays de rêve en coteau près de la mer.

Cependant, mieux que de gros volumes de terroir, ce *Dialogue*,

(1) Les Hommes d'aujourd'hui.

simplement un petit chef-d'œuvre, dit toute l'attention actuelle du poète, portée à la simple vie, courbée à l'humaine bonté du sol :

Bonjour, mynheer ; bonjour, myffrau : —
La bière a pâti de l'orage. —
Aujourd'hui le vent a fait rage. —
Le chariot rouge des Trois-Rois
Est venu, ce matin si froid ; —
Aussi l'ai-je vu repartir :
Il était dix heures, je crois.

Dimanche on se mariera ;
Nous verrons les beaux bijoux d'or.
Ce nouveau carillon tintera ;
Nous irons voir, myffrau ?
— Mynheer, à l'auberge on dînera ;
On tuera poulets, agneaux gras,
Mynheer, irez-vous là-bas ?
— Oui, peut-être bien, myffrau...

Le fossoyeur est vieux, myffrau ;
Donnez-moi une chope de bière.
Les belles roses qu'avez là, myffrau !
— C'est le voiturier des Trois-Rois
Qui les apporta, mynheer.
La bière est bonne, malgré l'orage. —
Ah ! qu'importe l'orage au sage !
Adieu, mynheer ; adieu, myffrau.

Les figures de télamons et d'atlantes des *Palais Nomades* se sont amoindries à celles de simples bêtes panisques ; aux bayadères sveltes et nues ont fait place des terriennes et des filles de marins. Et, si, une adorable « Ville du Sourire » scintille parmi de l'ombre, par contre, voici le cortège épars et glabre des gueux, l'attirail un peu des danses macabres, la perspective attristée de gros centres mi rhénans, mi wallons, de ces villes, où sans doute, derrière quelque vitre, un Spinosa irradie de graves rayons à travers ses minuscules lunettes :

Au pont des morts,
au pont des morts les lansquenets y sont passés
avec casques, bottes et lances,
l'eau de la claire rivière est ici plus ombrée —
les faces blafardes des léproseries
y béent leurs fenêtres, telles bouches dégarnies...

VII

Comme Poète, il fut le révélateur inattendu d'une expression nouvelle et d'une pensée d'art subite et simple. On lui reprocha sa

forme cadencée, drapée et caressante ; certains lui imputèrent le tort d'avoir repris cs genre allemand dit de « makame » et qui consiste à faire rimer plusieurs fois de suite le même mot. Mais, Gœthe et Verlaine, avant lui, avaient utilisé cette facile et imprévue ondoyance de l'écho syllabique avec un charme délicat que Kahn devait posséder aussi sûrement. Son rythme n'est pas sans présenter, souvent, de trop vagues et imprécises harmonies, mais, par lui il a su se hausser maintes fois, à de si inaccessibles sommets et embrasser en même temps, de telles émotions et de tels décors, que, nous semble-t-il, de son introduction et de son intrusion, date un autre aspect de la poésie. Les vers, dans ses strophes, dansent comme des serpents autour de thyrses, montent comme des étoffes autour de piliers, s'enroulent comme des vignes à d'immenses gradins. Souple et mièvre souvent, lourd et éclatant quelquefois, le poème qu'il édifie n'est jamais banal, jamais fatigant, jamais faussé de notes discordantes. Toujours l'enveloppe s'y modèle sur l'Idée, l'extérieur s'y déforme selon la substance, la vêture se déploie selon le songe. Aux fabulations de ses drames il tisse d'adéquates parures : il découvre, simultanément, le sens et le mot, la genèse et la croissance des mirages auxquels son émotion se livre et s'abandonne lascivement...

Comme critique sa probité est évidente. Il ne détruit pas ou ne complimente pas selon ses données personnelles d'une littérature : mais, dès qu'il disserte, il généralise et entre avec une complaisante justice en rapport même avec les œuvres les plus contradictoires à sa pensée. C'est ainsi qu'à la *Vogue*, à la *Revue Indépendante*, à la *Société nouvelle* (sous le titre si approprié de *Vie mentale*) ses chroniques devinrent de véritables conférences morales et esthétiques. Le moindre livre lui fut sujet à thèse. Avec lucidité, il y démontra plus d'une fois le vide vertigineux des doctrines naturalistes. Il est, enfin, curieux de pathologie : Charles-Henry et Jules Soury le trouvent attentif. Au point de vue de la littérature cosmopolite, il est d'une érudition accumulée et clairvoyante.

Par dessus tout, semble-t-il, c'est sa tendresse pour de Nerval qui est adorable. Il est jaloux de sa gloire et de son œuvre et se trouve marri d'apprendre que le *Prince des sots* est inspiré de *Notre-Dame de Paris*. Car, Hugo l'offense, comme, en peinture, Redon, auquel, certainement, il préfère Puvis. Par les *Limbes de lumière*, le *Livre d'Images* et le *roi Lear* se complèteront ses premiers livres de vers. Le *Roi Fou* nous le montrera romancier. Mais, d'abord, c'est comme Poète qu'il faut regarder Kahn ; c'est comme tel qu'il faut l'estimer, non seulement pour l'œuvre qui est grandiose mais pour l'oubli dans lequel, un instant, elle entra et dans lequel il ne faudrait pas

le voir se perpétuer. On peut penser à lui comme à Laforgue, mais, c'est actuellement qu'il faut le louer et le comprendre, ainsi qu'à travers la fluide distance d'un passé, d'où il nous apparaîtrait dominant, d'un faste hautain, charmant, prodigieux et rare.

Edmond PILON.



ÉTRENNES AUX JEUNES

Au matin du premier jour de cet an nouveau, M. Fouquier nous apporta nos étrennes sous la forme d'un joli bouquet d'ironies. Cela s'appelait : *Anciens et Nouveaux* et parut en première page d'un journal où anciens et nouveaux, MM. Fouquier, Lepelletier, Sarcey d'une part, Laurent Tailhade, de Régnier, Vielé-Griffin de l'autre se coudoient plus ou moins quotidiennement.

L'événement n'a point d'importance en lui-même ; ces plaisanteries et ces acrimonies sont un peu bien rebattues pour qu'on s'attarde même à en hausser les épaules. Cependant je m'en autorise pour répéter ce que d'autres dirent — déjà et mieux — à ce sujet.

Le débat, pour ancien qu'il soit, demeure d'actualité, et le demeurera longtemps encore sans doute; mais personnellement, ces lignes écrites, je n'y reviendrai plus, estimant que, mieux que les polémiques de cet ordre, le temps met chaque chose en bonne place ; rien n'est plus inutile que de vouloir persuader les gens de certaines évidences, car s'ils ne voient pas c'est qu'ils sont aveugles ou qu'ils se bouchent les yeux, ce qui revient exactement au même. La plupart de nos grands critiques joignent à la plus exemplaire mauvaise foi, une totale ignorance ; cette ignorance serait leur excuse si elle était involontaire ; mais je ne serais pas étonné s'ils étaient plus informés que nous le croyons, et qu'il y ait dans leur cas une double mauvaise foi.

Mais revenons à Nestor. Sa grande colère — car ce sage, au cours de son article, avoue n'être pas dans un jour de bonne humeur — s'est élevée au sujet de l'enquête faite par le *Mercure* auprès des écrivains nouveaux sur Alexandre Dumas fils. — Je relève déjà que M. Fouquier lit le *Mercure*; c'est un symptôme ; si les écrivains de nos revues sont « de simples toqués ou de spirituels fumistes », pourquoi lire ces revues ? M. Fouquier, critique théâtral et chroniqueur d'une telle fécondité qu'on aurait mauvaise grâce à écheniller sa prose, ne doit pas, je suppose, avoir de temps à perdre à la lecture de telles inutilités. —

Or il appert de cette enquête qu'Alexandre Dumas fils n'est point, aux yeux de la plupart d'entre nous, le mort illustre dont les feuilles de cinq à vingt centimes ont claironné la gloire. J'avoue ne point,

pour mon compte, prendre part à ce presque unanime haro. Dumas ne se contenta pas d'être un prestigieux amuseur ; il remua des idées générales qui eurent certes leur portée utile sur les mœurs de notre temps. De plus, il eut un généreux don quichottisme qui me plaît et il ne défendit que de belles causes. On ne lui contestera pas d'avoir ignoré son métier. Le plus grand reproche qu'on puisse lui faire comme homme de théâtre, c'est de ne pas avoir laissé les faits parler d'eux-mêmes et de s'être cru obligé de sermonner au travers de ses héros ; les préfaces suffisaient. Maintenant qu'on nous le donne comme un profond penseur, pour un poète ou pour un artiste, c'est autre chose ! Ce sont les excessives louanges qui font les excessifs dénigrements. — En admettant encore que Dumas ait été tout cela, rien n'empêcherait que nous nous passionnions pour un *autre* théâtre ; le sien nous paraît déjà lointain ; l'art dramatique n'a pas mis un point final au décès de ce membre de l'Institut.

Mais en cette affaire Dumas est le prétexte, et il s'agit de tout autre chose. M. Fouquier et la plupart de ses confrères nous tiennent surtout rancune de ne pas nous voir à genoux et mains jointes devant leurs idoles. Ces messieurs ne peuvent nous pardonner de n'avoir pas plus de respect envers leur génération qu'ils n'ont de curiosité bienveillante pour la nôtre. Qu'ils s'admirent entre eux, que leurs préférences aillent à ceux de *leur bateau*, c'est leur affaire et ils ont raison. Nous professons entre nous les mêmes sentiments, et si notre respect et notre admiration passent légèrement par-dessus la tête de nos aînés immédiats, ils savent se fixer auprès des génies de ce siècle et des siècles passés (1). Si par hasard, ainsi qu'il s'en plaint, M. Fouquier fut traité de « crétin » en compagnie de Victor Hugo, nous saurons toujours faire la différence. D'ailleurs les injures ne prouvent rien et nous avons cette excuse qu'il faut crier pour se faire entendre des sourds.

Quand elles ne serviraient qu'à cela, les injures auraient du bon. Voyez le résultat : si l'on était resté bien sage, si l'on n'avait pas élevé la voix, ces Messieurs seraient demeurés les maîtres, pour un temps du moins. Ils savent qu'à certains moments leur force est de se taire et quel bel usage on peut faire du silence. Tant qu'ils sont restés muets on nous ignorait ; on les a aiguillonnés de propos plus ou moins amènes, ils se sont fâchés, oubliant qu'ils ne pouvaient pas nous rendre de meilleur service.

Je crois que les épithètes malsonnantes font moins de mal que certains dédains, certaines ironies apitoyées ; les armes de nos grands critiques sont émoussées, mais je les soupçonne fort d'être

(1) Il est bien entendu que je ne parle point ici de génération d'*âge*, mais de *pensée*.

envenimées. Ce venin ne serait-il pas l'envie que M. Fouquier nous reproche en ces termes : « L'état d'âme (des écrivains nouveaux) c'est une noire envie fille de l'impuissance qui pousse à nier le génie qu'on ne peut ni égaler ni approcher. » ? Oui ; envie contre qui est jeune, contre qui cherche à faire sa place, contre qui a la foi en soi-même, contre qui aspire à un idéal, ou tout au moins à un idéal différent. C'est une histoire vieille comme le monde et s'il n'y avait là, de la part de Nestor et autres, qu'une bien naturelle mauvaise humeur, on aurait tout au plus le droit d'en sourire ; mais, je le répète, il y a davantage. M. Coppée, qui ne manque pas une occasion, nous planta l'an dernier sa banderille à propos d'une réception académique. M. Sylvestre, plus cruel, nous ignore dans son rez-de-chaussée du *Journal*. M. Mendès seul nous reconnaît le droit de vivre, et si nous ne lui demandons pas de nous aimer, ce qui serait un non-sens et une faiblesse de sa part, nous ne pouvons lui dénier une certaine impartialité. Quant à M. Doumic, critique ordinaire des Deux Mondes, il nous jeta, sous le titre fallacieux d'Etudes sur « les Jeunes », le plus formidable pavé de l'ours (1).

Quant à l'envie des écrivains nouveaux, elle est faite de cela seul qu'ils n'admirent pas tel et tel au gré de M. Fouquier. Ils osent déclarer Alfred de Vigny et Baudelaire de plus grands poètes que M. Coppée. Je reconnais bien là le cri de l'impuissance devant ce qu'on ne peut égaler ! Peut-être serait-il plus facile de penser et d'écrire *la Maison du Berger* ou *les Phares* que la *Lettre d'un Mobile breton*.

Saint-Antoine protesta dans l'*Ermitage* contre cette étiquette de jeunes dont on affuble des hommes qui pour la plupart ont de trente à quarante ans. J'avouerais pour ma part aimer ce qualificatif quand bien même mon âge me donnerait le droit de le répudier. On a voulu en faire un terme de méprisante pitié, oubliant qu'il est une louange à ceux qui ont gardé, l'âge venant, la belle foi et le vaillant enthousiasme des premiers jours. Quant aux très jeunes, pourquoi s'en plaindraient-ils ? ils en sont fiers.

La vérité est qu'on envie ces soi-disants envieux. Mais comme il serait difficile de l'exprimer, on va chercher les torts des écrivains nouveaux. Outre ceux qu'au courant de cet article nous avons relevés, n'y aurait-il point ceux-ci encore ? Ils ne se sont point amusés à flatter le goût du jour, c'est-à-dire à écrire des chroniques pour por-

(1) Lire à ce sujet la notice bibliographique de M. Remy de Gourmont parue au *Mercure de France* de janvier.

tières, des poèmes pour salons ou antichambres, des mélodrames en vers de mirlitons à l'usage des boutiquiers de la rive gauche, des scatologies pour ronds de cuir; ils n'ont pas cherché à réfléchir dans leurs œuvres l'intellect de la médiocrité bourgeoise; ils ont eu la curiosité de la métaphysique et se sont passionnés pour la sociologie et l'esthétique; ils ont été chercher dans les littératures étrangères des éléments de rénovation pour la nôtre; ils se sont efforcés de rendre notre langue plus riche, plus harmonieuse et plus souple; ils ont brisé de vieux creusets usés où ne se coulait plus depuis longtemps que de piètre métal; ils ont refusé de piétiner dans les ornières défoncées; ils se sont, en un mot, fait de l'art une idée haute et désintéressée.

Mais pourquoi en dire davantage ? Je pourrais encore répondre à l'accusation d'impuissance qui n'est pas la moins perfide; mais vraiment ce serait oublier que Nestor partage avec le lundiste du *Temps* le monopole de ce bon sens qui juge d'une œuvre théâtrale d'après les recettes, d'un livre d'après son tirage et de la valeur d'un individu d'après ses décorations.

Edouard Ducoté.

P. S. Ces lignes étaient écrites quand en diverses feuilles d'autres articles parurent touchant l'enquête du *Mercure*. Je tiens à relever les paroles de M. Jean Richepin qui, lui-même toujours indépendant, sut reconnaître la légitimité et les motifs de jugements indépendants.



POUR LE SALON DES ANCIENS

« Domaine précieux de la peinture ! Silencieuse puissance qui ne parle qu'aux yeux, et qui gagne et s'empare de toutes les facultés de l'âme ! »

Eugène DELACROIX, 1824.

« Je n'aurais pas puisé ma comparaison dans les arts du dessin, si, malheureusement, depuis trente ans, l'éducation n'avait été tournée du côté de la peinture, art inférieur, qui n'élève pas l'âme, qui n'apprend rien à l'esprit et qui subira, je l'espère, une réaction méritée par une popularité dangereuse. »

CHAMPFLEURY, 1857. (1)

L'IDÉE, comme l'avenir, n'est à personne. Une idée germe, longtemps obscure, avant de trouver le terrain propice, l'atmosphère respirable : puis, un beau matin, elle croît, elle s'épanouit, elle éclate, prenant conscience et voix dans plusieurs esprits parallèles.

C'est ainsi que, pour se divertir de la polémique, Henri Rochefort, dans l'*Intransigeant* du samedi 21 décembre 1895, définit le SALON DES ANCIENS. Son projet contient peut-être la solution désirée. Le Musée Galliera, dit-il, était une magnifique cage sans oiseaux : naguère inauguré, il ne contient que plusieurs belles tapisseries et quelques marbres. Gardons-nous d'en faire un bazar d'art industriel ! Le clair silence des salles vides évoque chez le journaliste dilettante le souvenir de Londres, de Burlington-House où, chaque année, les amateurs anglais se concertent pour exposer, au profit des hôpitaux, les perles de leurs collections. Quelle meilleure fête d'exil que ce banquet des yeux ? Hollandais et Flamands, Ecole anglaise, paysagistes et portraitistes, et Rembrandt et Titien s'y dévoilent. Eh bien ! pourquoi la France n'imiterait-elle pas l'exemple ancien déjà de la *Royal Academy* ? Belle et bonne œuvre, qui, pendant deux mois, remplacerait avantageusement la foire mondaine des deux Salons. Il faut continuer, régulariser l'Exposition des *Cent chefs-d'œuvre*, déjà deux fois tentée avec bonheur, en 1883

(1) Les Goncourt, de même, appellent la peinture « un art matérialiste » (*Etudes d'art*, 1852 et 1855).

et en 1892. Que de révélations, de surprises, de divertissements inédits en ce Salon annuel d'un nouveau genre ! Et que d'infortunes spéciales soulagées par un plaisir nouveau ! On ne remettrait pas le produit des entrées à l'Assistance publique, qui le garderait, (c'est Rochefort qui parle ; vous l'aviez deviné) : mais le Conseil municipal nommerait une commission pour le choix des œuvres, pour la distribution des secours. Le Louvre constitue un musée supérieur, trop connu ou trop vaste : l'annuelle apparition d'œuvres inédites stimulerait le public et les critiques d'art, anémiés par nos Salons. Nouvelles querelles des anciens et des modernes, qui ne seraient pas toujours favorables à ces derniers... Mais qu'importe, si de l'idée réalisée pouvait surgir un grand peintre ?...

Tel est le projet d'Henri Rochefort.

Le chroniqueur-artiste sait-il qu'il y a déjà quelque quarante-trois ans, un métaphysicien désireux de se délasser de la métaphysique, exposait identiquement la même idée à son retour de Londres ? Les lecteurs de l'*Ermitage* et de l'*Artiste* connaissent le texte même de Victor Cousin par nos citations réitérées (1) : mais, depuis un demi-siècle bientôt, le projet sommeille, étouffé par l'inertie de nos grands collectionneurs, très forts de loin, tant qu'il s'agit d'émettre avec politesse une offre platonique... La Centennale de 1889 ne s'est pas constituée sans peine : et des académiciens, paraît-il, redoutaient les comparaisons. « Comparer, c'est comprendre », disions-nous avec insistance d'après J.-J. Ampère, en restaurant le projet vraiment esthétique du philosophe-rhéteur ; et, pour quelques peintres nés commerçants, comparaison c'est concurrence... Le beau projet, pourtant ! La bureaucratie française a une séquestration de plus à son actif. Une idée belle est pareille à une vie de poète : quarante ans de cachot, mais à quand l'apothéose ?... *Lamento e trionfo*... « Sans cette exposition annuelle », écrivait Victor Cousin dès 1853, « que de richesses demeureraient ensevelies dans les châteaux de l'aristocratie ou dans les cabinets ignorés d'amateurs de province !... L'exposition est publique, mais non gratuite : on paye pour entrer ; on paye aussi pour avoir le catalogue imprimé de l'exhibition ; avec cet argent on suffit aisément aux dépenses nécessaires, et ce qui reste est employé à acheter des tableaux dont on fait cadeau à la Galerie Nationale (2)... » On a médit des Anglais, décidément ! Et maintenant que, préconisant l'idée de Rochefort,

(1) Pour la bibliographie du projet, consulter l'*Ermitage* d'octobre et novembre 1892, l'*Artiste* d'août 1893, la *Cocarde* du dimanche 17 février 1895, nos articles de l'*Ermitage* (août, septembre et octobre 1895), l'*Estafette* du lundi 3 juin 1895, etc.

(2) *Du Vrai, du Beau et du Bien*, édition du 1er novembre 1895 : *appendice*.

Arsène Alexandre la voudrait voir couronnée par l'anonymat le plus strict de tous les dévouements qui prendraient part à son triomphe (1), — nous aurions mauvaise grâce à rappeler que, depuis quatre ans, le projet fut par nous exposé à plusieurs reprises, qu'il fut repris récemment avec autorité par MM. Richtenberger et Paul Flat en pleine *Revue Bleue* (2), et qu'il n'attend plus que le concours positif de quelques bonnes volontés pour descendre parmi les faits, comme une pièce longtemps répétée, enfin sue. Quand donc passera cette belle revue intellectuelle et pittoresque ?

Elle est urgente, pourtant. Parallèlement, l'histoire et l'esthétique la réclament. — Il ne faudrait point marcher au hasard : œuvres ou expositions, le choix est l'essence de l'Art. A quand le Musée du paysage, le Musée du portrait, musées inédits ? (Le *moi* étant haïssable, j'ai omis de répéter *notre*...) Et le corollaire amusant (3) que le psychologue interroge, — cette galerie de portraits depuis la Renaissance qui démontre les « variations de la beauté féminine », ne pourrait-elle point passer de la littérature dans la réalité grâce à un groupe intelligent de chefs-d'œuvre (4) ? Ainsi apparaîtrait en pleine lumière le type d'une époque qui répond à ses mystérieux désirs et à ses sympathies secrètes, la physionomie *sui generis*, l'expression morale émanant des formes et dont l'analyse, en effet, permet de mieux approfondir l'âme des contemporains qui l'admirèrent. Je ne sais si le vieux Paul Jove de Côme, instaurateur d'une savante « galerie de portraits » maintenant dispersés, si le moderne organisateur londonien des « portraits de jolies femmes » obéissaient à de pareilles préoccupations subtiles. Mais ces métamorphoses du visage humain, conséquences de mille influences entrelacées, se dégageraient avec charme de l'éloquente immutabilité des beaux cadres.

Et puis, j'ai hâte de me réconcilier avec la peinture ! Quelques monstruosités de plus, et je donne raison à Champfleury contre Delacroix. Assez et trop longtemps, parmi les défaillances actuelles (et je ne parle pas politique), la folie a pu étaler ses ridicules, aux select bravos des snobs ! Quelques chefs-d'œuvre seraient les bienvenus. En un siècle où les meilleurs furent incomplets (je ne citerai personne), la voix du style réveillerait peut-être quelques échos dans des âmes bien nées, mais pusillanimes. Réalistes ou mysti-

(1) Cf. le *Figaro* du 26 décembre 1895.

(2) Février-mars 1894 et le numéro du 2 février 1895.

(3) Cf. dans la *Vie contemporaine* du 1er janvier 1896, un premier article de Paul Gsell, sur les *Variations de la beauté féminine*.

(4) Cf. l'*Ermitage* d'octobre 1895 : *Un Musée inédit*.

ques, tous les déformateurs en seraient pour leur courte honte : plus fier encore que les « eumolpées » du Sâr, le Beau visible se ferait le justicier attendu ; c'est lui qui oserait dire silencieusement ce que la critique diffère ; par crainte de méconnaître, les modernes sont enclins à surfaire : mais l'indulgence est aussi coupable que l'ostracisme. Tant pis, si la confrontation est défavorable à tous intentiônnistes, fantaisistes ou fumistes qui, de Cézanne à Bonnard, se moquent avec une malice naïve de la couleur, de la composition, du dessin ! Auprès d'eux, Manet devient imposant comme le père Ingres. Et je pardonne presque à l'ami Kariste ses vociférations d'ivrogne contre Burne-Jones, quand je me souviens qu'il s'écrie devant ses propres démences versicolores, pâmoison des snobs : « Et le public dira : c'est épatant ! Mais non, ce n'est pas épatant ; nous sommes des cochons, voilà tout (1) ! » L'atticisme d'Anatole France n'a rien de plus rare que cet aveu : et j'attends avec confiance le SALON DES ANCIENS pour souligner l'aveu sans zèle et sans haine. Grâce à cet annuel renouveau, il ne serait plus permis d'ignorer un paysagiste comme Hervier, un portraitiste comme Perronneau, un original comme Turner : la *Liseuse* de Corot ou le *Mirabeau* d'Eugène Delacroix instruiraient eux-mêmes le procès de la tache ou de la synthèse, sans abolir l'effort des curiosités contemporaines.

Ce musée réjouirait et enseignerait, bien qu'éphémère. Mais le Conseil municipal voudra-t-il, lui qui n'a pas encore trouvé une rue pour le nom douloureux de Pasdeloup ?

Les anciens furent les jeunes, disions-nous : hélas ! il n'apparaît que trop, à la destinée qui leur est faite...

Raymond BOUYER.

Paris, 9 janvier 1896.

(1) Chroniques d'Octave Mirbeau (le *Journal* d'avril 1895).





POÈMES

L'âme s'inquiète et murmure.

Arbousiers morts,
glycines pensives,
paon qui dors,
où sont les attitudes vives ?

Saisons à l'envers,
étés monotones,
blancs hivers,
où sont les amènes automnes ?

Cœurs intermittents,
guindés ou bancroches
maux latents,
où sont les paresseuses cloches ?

Vole, vole,
âme folle,
parmi tout ce
qu'on révère,
primevère
sur la mousse.

De la bruine si froide et si lente,
Et l'étang qui se ride avec des ondulations de Coquette surprise.
Autour s'étiolent des alismas.
La barcarolle des vents de pluie et comme des hantises de romances noyées.
Les effluves d'alors et les gazons qui grelottent sous les ramures inquiètes.
Les étés malsains, les niaises pluies ;
les étreintes qui lassent et persistent.

La lune est un papillon blanc
parmi la brume qui l'enlace.

La note frêle des hautbois
raille la gamme pleurnichante
de la brise des nuits qui chante
et met les louves aux abois.

C'est le tourment qu'on exagère,
cœur craintif et qui te repens
d'imaginaires guet-apens
tendus aux hontes mensongères.

Sur la mer que nul vent ne glace,
un clair vaisseau, fantôme lent,
a coupé le grand flot sifflant
et triomphal il se prélasse.

La lune est un papillon blanc
parmi la brume qui l'enlace.

Jambes croisées, bras ballants, nez aux mouches, l'attente...
Le rideau qui tremble et le jour qui baisse.
Frôlements silencieux des oiseaux sur les murailles.
Des instants, des instants ; l'aiguille qui descend et puis remonte.
Des pensées floues de changement d'air et de caravelles sur l'Atlantique.
L'Ennui qui croît mathématiquement sans qu'on s'en aperçoive.
C'est-à-dire que l'on s'en aperçoit tout à coup...
Et voici la nuit qui tombe.
Et l'Ennui ne se compte plus.
Et c'est un peu de vie gâchée.

Les gais lampions et les farandoles,
un lac parsemé de mille gondoles,
de verts boulingrins où l'on va jaser,
l'acanthe et les airs prêts à s'embraser,
tout cela fait comme un fringant baiser,
féerique baiser sous les girandoles.

Confettis des cieux,
étoiles des cieux,
diaprez l'azur de folie au lieu
de ces nappes d'encre et de ces surplis
aux sinistres plis,
aux plis funèbres.

Ah ! cantilène
qui murmures...
armure
de spleen ! et vous, phalènes !
Le ciel est un Roi more et songe de Ténèbres.

René PETER.

(Règne de l'Ennui.) *Avril 1894.*





LES ARTISTES DE L'AME

LE SCULPTEUR JAMES VIBERT

Très jeune (à peine vingt-trois ans), la barbe abondante et rousse, l'aspect robuste, les yeux clairs et pénétrants, le sculpteur James Vibert est bien l'homme d'un art à la fois vigoureux et poétique. C'est un de ceux qui *promettent* de beaux et grands travaux : car il serait puéril d'affirmer qu'il s'est déjà pleinement manifesté, et lui-même nous en voudrait de dire qu'il a, dès à présent, créé son œuvre définitive. Il la porte en lui et patiemment il la réalise ; quotidiennement il poursuit l'achèvement de cet *Autel à la Nature* qui doit être l'imposante synthèse de ses efforts et de ses croyances, le noble agenouillement de son talent devant la force supérieure qui enfanta le monde. Car la philosophie et la religion de Vibert se résument en cette adoration de la puissance initiale : c'est l'artiste prosterné devant cette vie occulte qui bat sous la terre, qui vibre dans les cieux, qui brusquement érige des montagnes et creuse des vallées ; c'est l'amant éperdu des mystérieux effluves, de tout cet inconnu que nous sentons sous nos pieds, autour de nous et dominant nos fronts.

***

Il est né à Genève et passa de longues années dans les montagnes. Je me plais à croire que de ses périlleuses ascensions il rapporta cette foi hautaine qui nie Dieu pour aimer de plus près, et sans intermédiaire, la nature. Il entendit les défis que les pics lancent au ciel, il connut la marche lente et mélancolique des glaciers, l'âpre désolation des crevasses : mais sur cette révolte et cette misère rayonnait parfois le soleil ; il réchauffait la neige, semait de pierres précieuses la froideur sublime de la montagne ; ses baisers faisaient germer les arbrisseaux et naître les mousses : une verdure jeune et palpitante, qui semblait se dégrader peu à peu, unissait les sommets à la plaine, et c'était la terre elle-même qui paraissait se dresser en face des nues, puiser de la vie dans les astres et insulter

l'au-delà. Debout sur la montagne, au centre d'un système immense et limité, l'homme ne saurait concevoir un créateur lointain : l'horizon qu'il embrasse est si large et si vaste que son imagination ne veut point le percer ; ses yeux sont trop occupés et trop satisfaits pour que son esprit cherche à leur dévoiler des pays inconnus. Fier de son sol tourmenté et varié à l'infini, il ne soufire pas qu'un Dieu en soit le maître ; il veut qu'il ne doive rien à personne, qu'il se soit créé lui-même par le jeu naturel de ses forces éternelles, et il s'incline devant la matière frissonnante et féconde.



Le cerveau de James Vibert porte donc l'empreinte bien nette de sa patrie et je lui en sais gré : ce m'est une garantie de sa sincérité. Ses idées ne sont point greffées; elles se sont épanouies librement, elles sont sorties des germes communs à la race. Son art est national, non point par le choix des sujets patriotiques, mais plus profondément, en son essence même.

Ce n'est point d'ailleurs qu'il répugne à reproduire des scènes suisses ou à rappeler les hauts faits des ancêtres. Il a, bien au contraire, le culte des souvenirs, et l'observateur le plus superficiel devinerait aisément, devant certaines de ses sculptures, qu'il est citoyen des cantons helvétiques. Pensionné par sa patrie, il est d'ailleurs moralement obligé de produire quelques œuvres flattant l'orgueil de ses concitoyens ou dont la composition leur soit du moins familière. Je ne suis pas bien sûr qu'il ait exécuté de bon cœur cette *Lutte suisse* qui figurait cette année au Champ-de-Mars. Certes l'enlacement de ces lutteurs était puissant ; le sculpteur avait vigoureusement exprimé l'effort de l'homme enlevant son adversaire à bras tendus et la suprême résistance de ce dernier se repliant sur lui-même et essayant en vain de se rejeter en arrière. Mais ce groupe ne présentait qu'un faible intérêt ; il était vide d'idées : il lui manquait l'armature intellectuelle ou sentimentale. La force ne suffit point à créer de la beauté.

Il arrive souvent (et c'est le défaut capital de la peinture ou la sculpture officielle) que la reproduction d'une scène nationale n'inspire à l'artiste qu'une émotion de commande ou singulièrement faible. Pour suppléer à la sincérité profonde et intime certains se guindent; d'autres, gênés par leurs sujets, mais consciencieux, ne cherchent point à donner l'illusion d'un sentiment qu'ils n'éprouvent pas, et s'attachent seulement à l'habileté de l'exécution. Vibert est de ces derniers : ses *Lutteurs suisses* sont peut-être d'une irrépro-

chable anatomie ; ils ne me semblent pas *grands*. J'aurais voulu retrouver, dans ce corps à corps, le souvenir des grandes fêtes de là-bas, l'admiration ressentie devant ces héros d'une journée, leur idéalisation ou tout au moins l'ennoblissement de leur être : je n'y vois que de belles formes et de très bonnes études de nu. Du reste le sculpteur n'a peut-être point prétendu faire autre chose.

En revanche, en exécutant l'*Aurore sur les Alpes*, l'artiste a certainement été ému. Ici nous sentons le frisson qui maintes fois dut saisir le sculpteur quand il vit le soleil s'élever, caresser la montagne et peu à peu l'animer ; ce corps de femme, lié au mont, paraissant en faire partie, en jaillir comme une fleur merveilleuse, c'est toute la poésie des matins mystérieux. Le visage extasié, la lèvre implorant la chaleur bienfaisante, la poitrine se soulevant en un rythme de santé et de joie, la vierge qui symbolise l'immuable pureté des Alpes, s'éveille chastement ; ses membres ne sont point grêles, ses seins ne s'offrent point timidement ; elle n'a point l'apparence fragile des princesses de rêve ; mais, comme il convient à sa signification, sa jeunesse est puissante et féconde. Jamais Vilbert n'anima la nature pour l'idéaliser : il respecte la beauté de la chair et tire sa poésie de l'épanouissement et de la déchéance de toutes les forces naturelles.

Son art n'est point précieux : il ne s'attarde pas à produire de petites pièces finement ciselées et soigneusement polies ; il n'admet point qu'un sculpteur conçoive continuellement des œuvres de petites dimensions ; il n'en doit produire que par hasard ou par nécessité ; ce sont les liens qui unissent entre eux les grands morceaux, comme les pics d'une chaîne sont unis par des terrains moins élevés.

La *Trompe d'Uri* est issue de ce principe ; c'est une haute fontaine destinée à être placée sur un rocher élevé et abrupt. Debout, se courbant un peu vers la longue trompe qu'il tient serrée en sa main, un jeune homme à la taille gigantesque, aux bras vigoureux, souffle les sons de la liberté. Tout à son effort, les joues gonflées, les muscles saillants, il regarde fixement devant lui, comme une brute ; et le puissant appel s'échappe de la trompe recourbée : suivant harmonieusement la ligne de l'instrument, une femme s'envole dans l'air et va porter à tous les cantons l'appel victorieux.

*
* *

Infidèle à son amour exclusif des grandes créations Vibert s'est complu à composer quelques objets d'art : ce n'est point nous qui

le lui reprocherons ; s'il nous paraît indispensable que des artistes continuent à produire des œuvres se suffisant à elles-mêmes et n'ayant d'autre but que d'exprimer de hautes idées au moyen de belles formes, il ne nous paraît pas moins nécessaire que les sculpteurs s'attachent à nous donner des bibelots convenant à nos intérieurs modernes, et s'accommodant à tous nos besoins.

Comme toute œuvre d'art, un bibelot doit être *composé*, c'est-à-dire construit avec logique. Le sujet choisi doit rappeler l'usage auquel l'objet est destiné ; et il faut que la matière soit appropriée à cet usage. C'est le principe extrêmement simple et naturel de tout essai décoratif, et c'est pour y contrevenir que tant d'hommes de talent nous présentent si souvent des poteries incohérentes ou des plats ridicules. L'intelligence de Vibert le préserve des erreurs ; mais quelquefois sa main le trahit ; habituée aux larges entreprises, elle n'a point toujours la légèreté qui sied à ces petits travaux, et je sais de lui tel flacon où s'enroule un corps de femme et que gâte la rudesse de l'exécution. Il en est un autre que j'aime : c'est moins un flacon qu'une petite cruche très basse, à l'aspect grossier ; elle est faite pour recéler les griseries brutales ; un ivrogne la tient amoureusement enlacée, son corps s'aplatit contre le ventre du vase, sa main étreint le rebord et l'articulation de l'index forme le bec par où sera versé le vin ou plutôt l'alcool. C'est un ensemble d'une belle canaillerie et dont l'audace me séduit ; mais je me demande, non sans inquiétude, quel buveur éhonté voudra bien acquérir cette œuvre ; car il faut que l'objet d'art puisse servir et qu'il convienne à son propriétaire.

De meilleur ton est un gracieux étain, qui n'a pas d'ailleurs une grande utilité ; c'est un mystérieux coffret à lettres, bien charmant et bien petit, sans doute parce que peu de lignes amoureuses méritent d'être gardées ; sur le couvercle est renversée une femme nue qui permet de le soulever ; derrière, ombrageant ou voilant la très minime cachette, s'élève un relief où apparaît un couple enlacé.

Je veux citer encore un chien très lamentable et qui hurle désespérément, et une console, peut-être trop gothique, soutenue par une vierge aux formes puissantes. contrastant avec le lys qui s'élève suivant la ligne du jeune corps.

*
* *

Je n'insisterai pas sur les bustes de Vibert. Ils ne sont point présentés de façon particulière et ne se distinguent que par leur intensité d'expression. Un profil d'enfant, exécuté sur marbre, en relief,

recèle l'inquiétude d'une longue hérédité ; une jeune femme, couronnée de boucles de cheveux, charme par le vague de ses yeux, le frémissement de ses narines, l'indulgente bonté de ses lèvres.

Je ne veux retenir de ces bustes que l'aptitude de Vibert à extraire la pensée de ses modèles, à la rendre visible et presque palpable. Uniquement par le caractère qu'il a donné à des visages, il a créé deux œuvres de haute signification, les *Visions* et la *Luxure*. Une figure maigre et maladive, aux yeux caves, aux regards immuables; l'aspect est noble et mélancolique ; c'est un homme rongé par son rêve, mais le chérissant et se donnant tout à lui ; il fixe ardemment le vide, comme pour évoquer les *Visions* aimées, et voici qu'elles sont venues, elles chuchotent à son oreille les inspirations, se penchent sur son front, mêlent leurs parfums à sa chevelure ; il les écoute, attentif, les traits tirés et presque douloureux.

Loin, bien loin au contraire des soucis artistiques et intellectuels la *Luxure* dresse sa gorge palpitante et sa figure de volupté. Le front est bas, comme ramassé sur une seule idée, les yeux larges et clairs semblent attendre qu'un plaisir inconnu vienne les émouvoir ou les troubler, les ailes du nez palpitent, les lèvres s'offrent comme des fruits mûrs, les cheveux ruissellent en flots profonds et ardents, et les seins, prêts à se dresser, échappent à la main brutale qui les veut saisir et ne peut se poser sur eux.

* * *

Dans toutes les œuvres de Vibert nous avons trouvé l'ardent amour de la puissance vitale que nous signalions au début de cet article. Il a formé le projet d'élever un autel à cette nature, dont il a le culte, et l'ébauche en est intéressante. Deux groupes surhumains soutiendront le monument : d'un côté le *Bonheur*, de l'autre la *Misère* ; entre les deux, blotti dans une niche, un homme réfléchit : c'est la *Méditation*. Sur l'entablement, à droite et à gauche, se dresseront les figures de la *Piété* au geste d'adoration et de l'*Athéisme* aux bras révoltés : et voici que toute la vie humaine se déroule en bas-relief, suivant une spirale qui monte jusqu'au faîte : c'est d'abord la naissance de l'enfant, puis ses premiers pas, les conceptions naissantes, le premier amour, la volupté charnelle, l'éveil des grandes idées, la douleur devant la mort ; c'est enfin la gloire et aussitôt la déchéance, le marche vers la dernière heure, enfin le *Vita in morte*. Ce morceau, exécuté en ronde-bosse, couronnera le monument : un torse de vieillard se dresse, déjà prisonnier de la terre ; la tête est renversée, le corps va bientôt tomber en pous-

sière ; mais il fécondera cette glèbe qui l'enserre, sa désagrégation engraissera le sol, et voici que des fleurs naissent de sa mort.

Et c'est la suprême consolation : qu'importe que nous périssions si nos dépouilles enrichissent le monde, si notre chair, en se dissolvant, fait germer les plantes odorantes, si nos idées, absorbées par d'autres cerveaux, en font jaillir des conceptions nouvelles ! Nés d'une longue ascendance, nous n'existons que pour amasser des trésors nouveaux, que pour étendre l'antique héritage et le transmettre, agrandi et renouvelé, aux futures générations.

Fernand Weyl.



CHRONIQUES

I. — *LES POÉSIES*

I. Paul Verlaine. — II. *La Coupe de Thulé*, par Gabriel Trarieux (Librairie de l'Art indépendant). — III. *Le Verger doré*, par Yvanhoé Rambosson (*Mercure de France*). — IV. *Le sang des crépuscules*, par Charles Guérin (*Mercure de France*). — V. *Les poèmes de mes soirs*, par Edmond Pilon (Vanier). — VI. *Les Requins de la mer Rouge*, par E. François (Savine). — VII. Divers.

I. — PAUL VERLAINE

Nos lecteurs auront admiré aux premières pages, les nobles paroles que M. Maurice Barrès prononça aux obsèques de Paul Verlaine. On ne peut que s'associer à ce discours.

La poésie française sera reconnaissante à Paul Verlaine d'avoir détruit la domination d'un parti ignorant. Il a ramené, dans la poésie, le sentiment. Par là, il se distingue des menuisiers de rimes qui ont occupé pendant si longtemps le Parnasse. Toutes proportions gardées, il a été un poète de la sorte de Lamartine. Magnifiquement doué, s'il ne réalisa peut-être qu'une part de ses dons, c'est le malheur des temps qu'il faut en accuser.

Jean Moréas disait sur la tombe de Paul Verlaine : « Si les Muses françaises doivent revenir au goût classique, on pourra, je pense, considérer Paul Verlaine comme un des plus véritables artisans de cet heureux retour. » Rien n'est plus vrai que ce jugement si on se donne la peine de le comprendre.

II. — M. GABRIEL TRARIEUX

M. Gabriel Trarieux a déjà publié *la Chanson du Prodigue* et *la Retraite de vie*. Mais *la Coupe de Thulé* est le seul de ses ouvrages qu'il me soit donné de connaître. Et il me faut avouer tout de suite que j'aime beaucoup ces nouveaux poèmes et que j'en regrette d'autant les imperfections.

Il apparaît d'abord que M. Trarieux a le souci de l'ordonnance, de la clarté. Et il est sincère. Je veux dire que sa poésie n'est pas une vaine rhétorique. Là, nous confie ce poète, devant de *purs paysages*,

Là, j'ai compris le ciel et la terre et les flots.

Et ce n'est pas, en effet, au travers des littératures qu'il semble avoir aimé la face incertaine de la mer et le grand silence des champs.

De fines touches, des notations familières témoignent qu'il a vu lui-même ce qu'il entreprend de nous dépeindre. Ainsi, quand il note qu'

une lumière...
Indiqua l'humble seuil, les marches et le pin,

je me persuade qu'il exprime là une impression vraiment reçue. Et cette sincérité de sentiment est assez rare chez nos poètes pour que j'en loue ici M. Trarieux. Je l'admire encore de s'attarder

Au seuil creusé par les pas des aïeux

et de

Pleurer en plein azur les brumes du pays.

Car il est noble d'aimer sa patrie et sa race.

Certes, j'eusse préféré que M. Trarieux chantât des campagnes moins tristes, un ciel et des flots plus lumineux. Mais je n'oublie pas que son mauvais destin le conduisit à Thulé. Et je me réjouis qu'il y ait conservé presque toujours cette vertu divine : la simplicité.

M. Trarieux, en effet, n'est pas un de ces parnassiens dont la poésie est sonore mais vide,

Telle la peau d'un vieil onagre
Qui résonne au tympanon. (MORÉAS).

Et il n'est pas non plus de ceux-là qui dissimulent sous un symbole l'infirmité de leur esprit. Mais le plus sobrement qu'il lui est possible, son vers exprime son impression ou sa pensée. Si parfois les épithètes me semblent malheureuses, la rime du moins est discrète, l'accent tonique bien situé et, le plus souvent, la césure est régulière. Les deux fautes que ce vers contient :

Les ramures
Qui pli(ent) *sous le faix o—dorant des pêches mûres,*

ont fort rares. Mais je veux vous citer un fragment qui vous marquera, mieux que toutes les critiques, les qualités et les défauts de notre poète.

Viens ! les pipeaux du soir ont charmé la campagne,
Les grands feux qu'on allume aux pentes des montagnes
Fument un encens calme, et le vent sur les eaux
Etourdit d'un breuvage innocent les oiseaux.
Toi seule encore, Enfant aux limpides prunelles,
Manques, pour la parer, à la terre éternelle ;
Viens ! je veux que le soir s'étonne à ta beauté,
Et que les moissonneurs assis, ce jour d'été,
Dans la lumière, aux seuils radieux des bourgades,
Se disent, en voyant passer nos fronts nomades,
Ce qu'ont dit autrefois les vieillards grecs entre eux
D'une autre qui fut belle, Hélène aux blonds cheveux !...

Et j'imagine que si vous n'aimez point ce vent qui sur les eaux,

Etourdit d'un breuvage innocent les oiseaux,

ni ces *limpides prunelles*, ni ces *seuils radieux*, ni surtout ces *fronts noma-*

des, vous avez été sensible au charme simple de cette poésie; vous avez goûté ce vers :

Les grands feux qu'on allume aux pentes des montagnes.

Et cette phrase :

Toi seule,...
Manques pour la parer à la terre éternelle;
Viens! ...
Et que les moissonneurs assis ce jour d'été
Dans la lumière,...
Se disent,...
Ce qu'ont dit autrefois les vieillards grecs entre eux
D'une autre qui fut belle, Hélène aux blonds cheveux.

Il me plaît de le reconnaître : M. Trarieux est un poète. Et s'il veut renoncer absolument au goût des Métèques, étudier de plus près encore les écrivains de tradition gréco-latine, de race française, je ne doute pas que sa prochaine œuvre ne soit tout à fait une belle œuvre.

III. — M. YVANHOÉ RAMBOSSON

Je sais que M. Yvanhoé Rambosson est un tout jeune homme. Et ses amis vantent son commerce sûr, sa courtoisie parfaite. Pour moi, je ne l'ai vu qu'une seule fois et je le reverrais avec plaisir. Aussi suis-je au regret de n'en pouvoir dire autant de son livre : je l'ai lu du premier au dernier vers, avec conscience; et je ne le relirai point.

Le *Verger doré* est un volume qui a quelque deux cents pages. L'au teur en a composé les premiers poèmes à l'âge de quinze ans. Et nous lisons au *Frontispice* qu'il a eu, en 1894, vingt-deux années. De là une technique très diverse.

M. Rambosson s'en excuse. Je crois plutôt qu'on doit lui en tenir gré. La courbe de toutes les influences qui, de 1887 à 1895, agirent sur les jeunes poètes est nettement tracée ici par ces variations mêmes. Et c'est là un document très précieux.

Pour vous marquer ces cinq ou six périodes, il serait nécessaire de vous recopier tout autant de poèmes. Mais je me sens aujourd'hui très paresseux. Et six poèmes vraiment tiendraient trop de place. Je ne puis guère non plus ne vous citer qu'une poésie, Il n'est pas de raison de choisir l'une plutôt que l'autre. Aussi bien, vous n'auriez jamais ainsi une idée entière du *Vergé Doré*. Et si vous ne préférez pas revoir dans leur texte les ouvrages de Verlaine ou de M. Richepin, les fragments encore impurs du premier *Pèlerin* et nos plus récents chefs-d'œuvre, il vous faudra lire vous-même ce recueil qui en est la somme exacte.

Mais voilà que M. Rambosson est majeur. Et j'imagine qu'il veut sor ti de tutelle. Il a déjà beaucoup changé. Et cette inconstance m'est une preuve

de la curiosité de son esprit. Mais, de grâce, qu'il change une fois encore, une dernière fois.

Et qu'il écrive de bons vers.

Je suis assuré qu'il en est capable.

IV. — M. CHARLES GUÉRIN

Voici des poésies que M. Georges Rodenbach compara à des « figures de géométrie faites avec de la fumée. » Et le malheur est que cette comparaison soit exacte. Je ne veux pas m'efforcer de vous les mieux définir : je ne pourrais y atteindre.

Vous l'avoûrai-je ? Je n'aime pas cette fumisterie. Mais je concède que si M. Charles Guérin use d'une technique fâcheuse, il en est du moins le maître. Et ce n'est pas là un mince éloge. Imaginez, en effet, que M. Guérin ait mis à écrire de bons vers autant d'adresse qu'en exigea ce livre *le Sang des Crépuscules*, et nous aurions une manière de chef-d'œuvre. Je vous assure que je ne plaisante pas.

M. Guérin a quelque ressemblance avec ses deux parrains : M. Mallarmé (qui, toujours serviable aux jeunes poètes, a illustré d'une préface les exemplaires de luxe) et l'auteur du *Règne du Silence*. Lui aussi n'est pas toujours précisément pur ; lui aussi chante les clavecins, les cygnes, les cloches, les boîtes à musique.

Ce sont là des objets que la rime eût peut-être trop précisés. Aussi, le plus souvent, M. Guérin délaisse-t-il la rime pour l'assonance. Déjà en 93, un de mes amis avait construit tout un livre sur ce système qu'il a depuis lors abandonné. L'alexandrin classique offre toutes les ressources que les nouvelles écoles demandent aux licences les plus hardies ; il n'y a que de les connaître.

M. Guérin est donc obscur et minutieux. Parfois il est étrange :

Sapho dans un rire en rut où crissent des scies
Ronge le nez camus d'un Priape lascif.

Et parfois il est précieux :

Vos mensonges que la mélancolie estompe
Pimentent le délice avoué d'être dupe
Et votre rire, un peu d'ironie, acidule
La fadeur des baisers mourants dans la pénombre.

Enfin pour que vous puissiez juger vous-même, je citerai le reste de ce sonnet : *Les Chers Mensonges.*

D'ailleurs puisque l'Esprit malin hante vos lombes,
Nous scellerons de foi naïve maints parjures.
Qu'importe si les lys palpitent sous vos jupes
Et si vos doigts fluets enluminent nos songes !

Nos yeux graves, au seuil du grimoire des causes,
Dédaignent comme vains et puérils les gestes
Mimés par votre grâce aux miroirs des alcôves.

Mais la bouche qui ment ravive de rosée
Les pétales pris de langueur de nos tristesses
Que le soleil brutal de la joie a fanées.

Peut-être ici admirerez-vous cette pudique obscurité. Mais si décidément vous êtes rebelle à la poésie de M. Guérin, ce hasard vous demeure d'être charmé par le *prélude musical* de M. Percy Pitt. Il y en a trente-deux pages.

V. — M. EDMOND PILON

Si vous n'avez pas encore délaissé la photographie pour la bicyclette, ou si vous lisez parfois le beau recueil de M. Gaston Tissandier, *la Nature*, vous connaissez peut-être ce qu'on entend par un *portrait composite*. Il est très facile d'obtenir ce portrait. Vous prenez une plaque assez sensible. Par l'action de la lumière, vous fixez sur elle l'image d'un premier individu, puis, tour à tour, d'un deuxième, d'un troisième et ainsi indéfiniment. Vous imaginez, n'est-ce pas? que les traits communs à ces personnes seront seuls marqués fortement sur le cliché; les traits particuliers auront disparu. Et il vous restera enfin le type d'une race, d'une famille, d'une compagnie littéraire ou d'un orphéon.

Vous concevez quels services ce procédé peut rendre à l'ethnographie. M. Edmond Pilon a eu l'ingénieuse pensée d'appliquer la même méthode à la poésie.

M. Pilon est un très jeune poète. Vous savez peut être aussi qu'il est un très jeune critique. Mais il a déjà tout réfléchi en soi. Les « Gardiennes de Mémoire » qu'il invoqua lui furent bonnes. Et l'on peut dire de son recueil qu'il est le portrait composite de toutes nos poétiques barbares.

Opales pâles, *chrysolites insolites*, *bagues cyanes*, *améthystes*, *diamants*, *escarboucles*, *perles*, *ostensoir*, *ciboire; guivres de cuivre*, *dragons*, *chimères*, *hippogriphes*, vous reconnaissez là nos Parnassiens lapidaires et héraldiques.

Ombre, *accoude*, *effigie*, *face*, *ébène*, *miroir*, *thyrse*, *fontaine*, *flûte* : c'est tout M. Henri de Régnier.

Grappes, *blés*, *abeilles*, *filles*, *rires*, *joies*, *vie*, et vous savez les mots chers à M. Vielé-Griffin.

Et ces vers vous rappelleront M. Kahn, cette strophe M. Hérold, ce paysage M. Verhæren, cette légende M. Merrill, cet accent prophétique M. Signoret ou M. Abadie.

Et voici encore des figures de connaissance : un éphèbe, des mages *bleus*, des moines *affairés*, quelques chevaliers et parmi les brahmes et les pachas, sous l'or des jubés, l'*Etre promis vêtu de cachemire*.

Je vous le dis, il y en a pour tous les goûts. Si vous avez le dédain de la grammaire, je vous lirai ce vers :

L'aurore rose naquit avant que tu dormes.

le dédain de la mélodie, ce quatrain :

Car la rose demeure en les buissons maudits,
Dans les buissons qu'un glaive ardent de dragon garde
Et du monstre invisible anx mortes ombres arde
La lame fabuleuse au seuil des Paradis.

et ce vers :

Quelle carène rare a ravagé la rive.

Si vous êtes botaniste, je vous ferai cueillir au champ de la seule page 130 : *du térébinthe vert, des palmes d'acanthe, des asphodèles roses, des lierres noirs, des asphodèles bleus* (M. Pilon aime beaucoup les asphodèles) et *des lauriers d'espoir*. Une seule strophe contient tout ce bouquet. Mais les autres pages ne sont pas moins anthologiques.

Si vous aimez les vocables grecs, hébreux, chaldéens, il faut vous réjouir. M. Pilon en a rassemblé pour vous toute une collection. Et M. Pilon connaît tous les mots rares de tous les dictionnaires et tous les idiotismes de toutes les langues.

Si vous n'êtes pas ennemi d'une grande nouveauté dans les constructions navales, je vous montrerai

Les trirèmes
A quatre rangs de rames.

S'il vous plaît de voir un appareillage vraiment miraculeux, je vous ouvrirai le livre à la première page :

Appareillons vers l'horizon clair des étoiles
Parmi les boucliers qui jonchent les galères,
Carguons *la vergue autour du mât,* carguons *les voiles.*

Je vous assure qu'il y a, non point *larguons* mais *carguons*. Le navire marche donc avec des voiles repliées. Et vous trouvez ce miracle très poétique. Mais quelques vers plus loin, M. Pilon parle de

Toutes ces voiles qui s'étalent sur l'eau brune.

Les voiles n'étaient donc pas carguées ? Ce n'était donc pas un miracle ? Et (peut-être) vous ne comprenez plus.

Mais ne vous inquiétez pas de toutes ces erreurs. Elles ne sont pas de M. Pilon. Car, sans doute, M. Pilon a des humanités. Tournez plutôt quelques pages, vous rencontrerez parfois un joli vers, parfois même une strophe heureusement rythmée. Et ce sont là des beautés qui appartiennent bien à M. Pilon. Je regrette simplement qu'elles soient aussi rares. Il m'eût charmé de donner plus d'éloges à ce jeune poete qui collabore à l'*Ermitage*.

Mais j'en appelle à lui-même. Il écrivait naguère cette « Chronique des poésies » que M. Edouard Ducoté a bien voulu m'offrir. Et il s'y montra toujours fort aimable pour les poètes symbolistes et même pour quelques autres. Une seule fois, il oublia son indulgence accoutumée. Et avec

courage il proclama de la *Métamorphose des Fontaines*, de ces poèmes dignes d'une éternelle admiration,tout le mal qu'il en pensait. J'accomplis ici un devoir non moins pénible. Mais M. Pilon avait blâmé le seul beau livre de l'année poétique. Et je doute qu'on m'adresse, cette fois du moins, un semblable reproche.

VI. — M. E. FRANÇOIS

La satire politique de M. E. François a ravi mon entière admiration. Et j'en conseille vivement la lecture à tous les honnêtes gens. Aussi bien, voici la note imprimée qui était jointe à cette plaquette :

LES REQUINS DE LA MER ROUGE, *satire politique. Pour peu que l'on veuille se souvenir de l'expédition de Madagascar et des cadavres de soldats jetés dans la mer Rouge, le titre dit l'ouvrage.*

S'emparer de cette idée et mettre l'homme en face du Requin, tel a été le but de l'auteur.

Pas tendre dans son langage, ce requin ! Doué de la vue, qui est sa raison à lui, du fond de la mer Rouge, où il se repaît de cadavres en suivant un navire, il nous promène à Madagascar où il nous montre les hommes tombant sous la chaleur et les privations. Par un brusque détour il nous amène à Paris où nous assistons, dans une scène comique, au pantagruélique repas de deux organisateurs faciles à reconnaître.

En somme, critique hardie et originale de l'homme en général et de l'expédition de Madagascar en particulier.

Je ne doute point que ce livre (Savine, éditeur ; prix : un franc) ait un prompt succès. Il contient quelques centaines d'alexandrins. Mais, par déférence pour les symbolistes, l'auteur a écrit ce beau vers de quatorze syllabes :

O les hommes ! troupeau hideux rempli de politesse.

Je citerai aussi cette sentence :

Quand l'homme devient bête, il grandit, il s'élève.

Certes, on ne peut dire que son auteur, M. François, soit un très grand homme. Mais il est assurément un parfait citoyen et le plus plaisant des poètes. Lisez son livre. lisez-le.

VII. — DIVERS

Je veux en hâte dire quelques mots de quatre ou cinq autres livres. Que leurs auteurs me pardonnent cette brièveté. L'espace me manque. Mais, peut-être, n'ont-ils pas à le regretter.

LES MIGNARDISES, par M. François Mas. — Ce livre n'est meilleur ni pire que la plupart des livres édités par M. Lemerre. Certaines strophes font songer aux *Fêtes Galantes*. Mais Verlaine n'eût, je pense, jamais écrit :

Honni soit notre fiacre où l'on est mal à l'aise,
Horrible invention de ce siècle bourgeois,
Je désire m'asseoir sur des coussins de choix
Et veux que par la ville on me prélasse en chaise.

PAROLES VERS ELLE, par M. Albert Fleury (Librairie de l'Art Indépendant). —Je n'ai guère de sympathie pour la manière de ce poète. Mais je l'avoue volontiers : il y a dans ce petit livre une tendresse sensuelle et naïve qui n'est pas sans grâce.

Les RHÉNANES, de M. A. Krafft (chez Savine), sont des poésies très patriotiques. Et il faut en louer la généreuse intention.

LES DOUZE PETITS NOCTURNES, de M. André Ruijters (chez Lacomblez), contiennent parfois de ces vers :

Le soleil s'est couché tantôt je ne sais où...
... Un grand morceau de ciel qui bâille au bout...

Certains lecteurs auront sans doute moins de patience que ce grand morceau de ciel. Ils bâilleront dès le milieu. Mais je ne saurais être sévère pour M. Ruijters. Son humilité me désarme : ah ! chère, dit-il à sa jeune amie,

Ah ! chère, je sais bien que je suis ridicule !

Et il me faut affirmer à M. Ruijters que peut-être il exagère un peu.

Lionel des RIEUX.

P.-S. — J'analyserai dans ma prochaine chronique les œuvres de MM. Edouard Ducoté, Verhæren, Achille Millien.

II. — *MUSIQUE*

CONCERTS DOMINICAUX (décembre 1895 — janvier 1896).

Esthétiquement, il y a deux musiques : la bonne et la mauvaise ; ou plutôt, il n'y en aura jamais qu'une, car l'excellent seul existe. Chronologiquement, la musique, art jeune et tout moderne, a déjà passé par trois phases : musique formelle, musique humaine, musique descriptive. Les exemples valent toujours mieux que les théories, surtout quand ce sont des chefs-d'œuvre.

Xe CONCERT-LAMOUREUX (*dimanche 22 décembre 1895*). — Gluck et Beethoven, Bach et Wagner : l'*Ouverture d'Iphigénie en Aulide* (1774), la *Symphonie en ut mineur, n° 5* (1807), le *Défi de Phœbus et de Pan* (1732), la *Siegfried-Idyll* (1871) et l'*Ouverture de Tannhæuser* (1845) : les étapes du grand art allemand.

L'art pour l'art triomphe avec J.-S. Bach. Lasse des raffinements pittoresques, la mode actuelle revient à lui, surtout pour s'amuser pédantesque de ses côtés « vieux jeu » de Primitif, sans bien comprendre la prodigieuse vie d'un tel créateur. Il y a autre chose en son art que l'emphase des cadences uniformes, les lourds dessins des basses, la singulière opulence des bois : le vieux cantor d'Eisenach fut un jeune dans toute la saveur du mot, enrichissant la tradition de toutes les fortes trouvailles de

sa nature. Robuste et jeune est son art savant. Il marque un apogée, celui de la musique pure. De métier docte et d'âme candide, sachant la fugue et la mélodie, Bach est le père des musiciens, tel l'antique Océan père des fleuves. Vaugelas inspiré, il a fixé le langage traditionnel des notes. Le *Défi* de 1732, *Dramma per musica, per soli*, n'est qu'une bluette dans l'art du bon géant, un sourire dans sa vie cordiale et sévère : mais l'essentiel de sa facture s'y retrouve.

A lui remontent les formules classiques dont vivront les Allemands ses libres continuateurs, Haydn, Mendelssohn, Brahms, Schumann le romantique, notre Saint-Saëns encore, même le Beethoven première manière et Weber novateur (le *Chœur* des chasseurs d'*Euryanthe*), et aussi, et surtout, Mozart symphoniste, plus respectueux des conventions (l'*allegro* scolastique de la *Symphonie en mi bémol*, juin 1788, et le *finale* fugué de *Jupiter*, etc., etc.) : oyez plutôt le *Chœur* initial et le *Chœur* final du *Défi*, trilles et triolets, flûtes et quatuor, contre-point touffu des voix, batteries fermes des accompagnements, où, déjà, trompettes et timbales soutachent de leurs dessins lourds la pleine étoffe des larges rhythmes : lourdeur joviale, toute germanique, que le rire nurembergeois de Richard Wagner ressuscitera d'instinct pour peindre en pied les *Maîtres-Chanteurs* replets et graves (la *Marche des Bannières*, le *Choral* de Hans Sachs, etc., 1868) ; carrure satisfaite, idéale bonhomie, gaieté savante, mélodique et monotone, majesté puissante et vivante, bruyante parfois dans les ensembles, qui est le signe de toute une race. Dame ! nous ne sommes guère en Lydie, au pied du mont Tmolus, malgré les rires frais des flûtes pastorales : ces *Zéphyres célestes* ont la rondeur grandiose des Kranach.

Appuyé sur les violoncelles, l'*air de Momus* est exquis, et Mme Lovano l'a perlé cavalièrement, avec la grâce classique d'une Tanagra réveillée par Winckelmann. L'*air de Phœbus*, si poétique entre les brises caressantes des cordes, montre la science allemande point insensible aux joliesses des ornements italiens. L'*air de Pan*, très applaudi, avoue que le public a les oreilles de Midas en ce duel entre la Flûte et la Lyre : et son effet bouffe devance Offenbach ; l'*air de Midas* l'imprudent est d'une vanité burlesque : un dessin du quatuor rappelle la *Badinerie* de la *Suite en si mineur*, chère à Taffanel, ou certains dessins des petits *Trios* contemporains de Rameau ; et le « hi han » fameux des violons rauques, digne des oreilles prochaines du juge, ne sera point oublié par les bassons bouffons de Mendelssohn dans l'*Ouverture du Songe d'une nuit d'été*, qui évoquent Bottom après les Fées ; l'*air de Mercure* annonce les périodes de Mozart : et l'apologue est clos par un tutti rapide. Entre Watteau et Mozart, les deux subtils, cette églogue rubiconde à perruque solennelle conjugue le goût d'une époque, la santé d'une race, le savoir d'un maître et la jeunesse d'un art : c'est l'allégorie de Natoire, l'antique de Versailles,

avec, en plus, la beauté naïve. Verdeur et monotonie sans pittoresque (rhythme et tonalité), symétrie des airs succédant aux récits, des trois parties constitutives d'un air, des reprises vocales ou des ritournelles symphoniques, — cette largeur simple des origines m'évoque les marbres des frontons éginétiques aux gestes éloquents, aux sourires figés (1).

L'expression naît toujours plus tard de la forme : éternel recommencement, l'histoire de l'Art est une. Ce pathétique, qui perce à travers le sombre péristyle harmonieux de l'*Ouverture d'Iphigénie en Aulide*, fleurit, s'illumine, éclate avec Beethoven : et l'absolue beauté n'y perd pas encore. Je veux bien que le hautain pianiste, « sourd, amoureux, méconnu et philosophe » ait ainsi mystérieusement entendu « le destin frapper à sa porte », quand il rêvait l'hiver en un soir de clair de lune morne : mais, symbolique ou non, ce petit rhythme fier de quatre notes est prestigieux par la technique magie des développements sensibles qu'il suggère ; Beethoven verse la poésie, l'humanité dans la symphonie; et l'œuvre reste en équilibre, si belle ! Je ne sais ce qu'il faut le plus admirer, de cette architecture si logiquement pondérée sous la tempête qui la soulève, ou de ce paroxysme si vivant dans le cadre harmonieux qui l'enserre ; pour deviner Beethoven, cet univers et son vaste cœur, il faudrait être poète et maître d'harmonie : phénomène plutôt rare. Mais l'âme de l'œuvre, celle que soudainement elle nous prête et que nous lui rendons avec enthousiasme, nous la devons à de splendides exécutions, vibrantes et fines, comme celle d'aujourd'hui : l'orchestre-Lamoureux croît d'audace avec les ans, comme Turenne; dès l'*Allegro con brio* en *ut* mineur, avec son hautbois plaintif, solitaire, ses élans, ses spasmes, ses croches martelées et ses points d'arrêt solennellement terribles, nous étions conquis. Les variations pensives de l'*Andante con moto* en *la* bémol, « élégie sublime », sont la transition réfléchie de la fièvre initiale aux nocturnes ébats du *Scherzo :* Berlioz seul décrirait ces accents michelangesques aux fleurs ingénues, et aussi l'aurore sonore qui faisait enfuir Kreutzer ou s'évanouir la Malibran, tout ce clair *Finale* majeur, apogée d'une âme et d'un art, qui chante le génie libre, l'essor de l'immortalité prévue

« Et les nuits où l'on croit cingler vers les étoiles !... »

La *Symphonie en ut mineur* : c'est un crescendo d'inspiration, une date, la reine des symphonies (car la *Neuvième* avec chœur sera la cime de la Musique à la fois humaine et absolue). Les bizarreries, les négligences, les aspects abrupts, les heurts d'originalité se résorbent dans le vernal

(1) Le *Défi de Phœbus et de Pan* a été joué il y a plus de dix ans au Château-d'Eau et à l'Eden. — Interprétation supérieure de la part de l'orchestre, des chœurs et de Mme Lovano, remarquable de la part de MM. Lafarge et Bailly. — Version française de feu V. Wilder.

ensemble : l'art pour l'âme a vivifié l'impérissable objet d'art et la forme éternise la pensée. Indestructible synthèse, et qui ne saurait vieillir. « Beethoven nous remue, parce qu'il est l'homme de notre temps : il est *romantique* au suprême degré (1) », songeait Delacroix qui, cependant, le trouvait maintes fois confus, bizarre, vulgaire, tourmenté, « trop long et terriblement inégal... » En 1807, c'est une force nouvelle qui envahit l'orchestre avec l'inédite clameur des trombones, la passion grande, après les mesquineries poudrées. Mais l'originalité n'est jamais bien entendue : d'abord elle semble excentrique, arriérée plus tard. En face de l'histoire de cette symphonie si longuement élaborée (2), il faudrait écrire l'histoire de ses auditeurs récalcitrants, puis entraînés (3) ; il faudrait, en regard de ces « élans sombres et violents qui sont presque tout Beethoven », reconstituer *le* ou *les* états d'âme d'un fervent comme le peintre Janmot que nous citerons un soir de loisir ; signaler la théorie de M. A. de Bertha qui suppose des emprunts à la musique hongroise (?) ; étudier l'opinion de Richard Wagner considérant les *Symphonies* de Beethoven comme « les œuvres populaires » de l'auteur des *derniers quatuors ;* etc.

Qu'aurait écrit Delacroix, adorateur de Mozart, s'il eût connu la farouche magnificence de *Tannhœuser* né sous une étoile enragée, ou la prolixité suave de *Siegfried-Idyll ?...* Wagner, c'est le théâtre qui chante.

FESTIVAL-LAMOUREUX, *du 12 janvier 1896.* — Entre Bach et *Manfred,* miroir profond du romantisme et de la vie, — la *Symphonie avec orgue* de Saint-Saëns, superbement enlevée ! Les *Fileuses* bissées. Deux rappels mérités par Mme Jossic, interprète finement nuancée des belles *Variations symphoniques* pour piano et orchestre de César Franck. *Espana,* un Chéret wagnérien.

— Au Conservatoire, les anciens; programmes traditionnels ; *la Lyre et la Harpe ;* le IIe acte d'*Orphée ;* l'*Ouverture de Geneviève,* etc. A l'Opéra, les jeunes : Le Borne, Marty, Pierné. Au Palmarium, morceaux choisis et mondains. Chez d'Harcourt, suite intéressante du cycle-Beethoven ; symphonies de tous modules ; des virtuoses. Chez Colonne, le *Finale* humanitaire de la *Neuvième* pour couronner la préraphaélite *Enfance du Christ* : ô mon âme, que pensez-vous de ce pot-pourri ?...

Paris, 14 janvier 1896.

P.-S. — Un vrai nécrologe pour finir : interruption des vaillants concerts-d'Harcourt ; suicide de M. Henri Jahyer dont la juvénile intelligence se heurtait à la routine provinciale, au Grand-Théâtre de Nantes. J'ap-

(1) *Journal :* tome I, 7 mars 1847.

(2) De 1800 à 1807, avouent les cahiers d'esquisses.

(3) De 1807 à 1896. — *L'Héroïque* aussi fut méconnue !

prends sa mort à l'instant où j'allais vous annoncer, sous sa direction, la première prochaine de la bluette japonaise d'Henri Maréchal, *Ping-Sin*, avec de bons artistes comme Artus et Mlle Buhl ! — L'Art devient de jour en jour un étranger dans le marécage moderne, Ovide chez les Scythes :

Barbarus hic ego sum, quia non intelligor illis...

Raymond Bouyer.

III. *LES ARTS*

Salon de l'Art nouveau, *Galerie Bing*. — Le Barc de Boutteville, exposition Durand-Ruel, exposition *P. Bonnard, Louis Collin*. — Galerie Laffitte : exposition *J. Delerche*.

Des considérations générales seraient ici fort à propos, au sujet de ce terme d'Art nouveau qui sied mieux à la bouche de Tabarin qu'au langage du critique d'Art. Mais il s'agit bien de cela : il y a chez M. Bing au moins une chose admirable, et c'est cela qui importe.

J'ignore si c'est par cet élément de nouveauté à quoi l'on tient tant, que se recommande, à l'Hôtel Bing, l'œuvre de M. Besnard, ou bien plutôt par cet élément éternel et sublime qui a nom beauté, tout simplement. Je ne veux pas savoir si M. Besnard, quoique très habile, s'évertue à faire neuf. Il est bien possible qu'il y ait pris plaisir quelquefois, parce qu'il est agréable à l'homme de génie, dit-on, d'amuser les sots, jusque même les plus petits ; c'est une loi bizarre et naturelle et qui me fait croire que Dieu prend souci de nous. J'ai vu ainsi depuis que j'admire M. Besnard, plusieurs paradoxes de lui par quoi il arrivait à vous suspendre le jugement, mais sans vous ôter l'impression qu'il y avait, sous cette cohue de couleurs et de formes, quelque jeu grandiose dont on n'osait pas rire. A côté de cela, par plusieurs œuvres que je n'ai pas le loisir d'énumérer, j'ai reçu la conviction — c'est peut-être banal à dire — que cet artiste a le tempérament le plus puissant et la maîtrise la plus extraordinaire qui aient illustré la peinture moderne depuis Eugène Delacroix. Pour moi, je remonte à la fougue du Tintoret du plafond de l'Ecole de Saint-Roch, au *Moïse frappant le rocher*, chose étonnante jusqu'à l'effroi, pour trouver une équivalence, je ne dis pas encore à ce que M. Besnard a réalisé, mais à la façon prestigieuse qu'il a, et qu'il a tout seul, de se jouer de la matière et de la pousser, comme d'une chiquenaude, jusqu'au sublime.

Mes chers amis qui avez la bouche toute pleine du terme d'idéalisme et qui nous voulez à tout prix des « peintres de l'âme », ne seriez-vous pas par hasard contents de celui-ci qui cependant peint des cavales et de la chair humaine et des femmes de qui les yeux ne dardent point des regards pareils à des gerbes de petits fils téléphoniques ? Rappelez-vous ces croupes

de chevaux au marché d'Alger, où la lumière reçoit de la chose vivante un accueil si enthousiaste, si éperdûment frémissant, que c'est là, en vérité, et plus frappant que dans toutes les compositions symboliques du monde, le baiser du ciel et de la terre, l'instant de rut sacré, de céleste folie, la divinisation du morceau animal ? Qu'est-ce donc que votre « âme ? » et où la prenez-vous ? Mais elle est à tout endroit que l'homme génial caresse de son regard. Et si elle éclate plus particulièrement dans le visage humain ou dans l'harmonieux symbole, ayez plus de chaleur à remercier celui qui la fait surgir jusque des choses où l'on était le plus éloigné de l'attendre.

M. Besnard a peint chez M. Bing un petit salon en rotonde qui se compose d'un plafond et d'une demi-douzaine de panneaux latéraux. J'ai vu surtout louanger le plafond, dont le système d'éclairage attire spécialement l'attention. La coloration en est curieuse et savante et les figures de femmes qui le décorent sont gracieuses et harmonieusement unies, quoiqu'un peu de monotonie, il semble, puisse provenir de leur position symétrique et sans préoccupation de relief. Mais les panneaux me paraissent supérieurs non seulement au plafond et à tout ce qui se peut voir chez M. Bing, mais même à tout ce qu'on a vu depuis pas mal de temps. Le peintre y a représenté à l'étroit des paysages de montagnes, énormes et écrasants. Vous entrez : vous ne voyez rien ; j'ai vu des personnes s'en aller sans s'apercevoir que ces panneaux étaient peints ; mais j'ai vu des personnes aller aussi dans les gorges et sur les cimes des Alpes et n'en être pas plus impressionnées que d'une sortie au parc Monceau. Que l'on veuille seulement s'asseoir et regarder, tout se débrouille comme aux matins de ces pays de féerie où les brumes légères s'envolant tout à coup, vous laissent tout seul et tout petit en présence du géant le plus terrible que je sache : la Montagne !

Je ne vous citerai pas du Michelet : j'avoue, à ma honte que je n'ai pas lu celui de ses ouvrages qui traite de ce sujet ; c'est du Besnard que je cite. En trois ou quatre aspects, et presque point d'espace, ce poète-peintre a rendu la Montagne tout entière. Il y a la caresse du matin sur une vallée toute humide de rosée. L'aurore va frapper la grande surface, au loin, d'un roc de deux mille mètres et celui-ci renvoie l'or et les roses sur la forêt humide que l'on sent toute frissonnante de l'heure adorable et du divin présent d'un beau jour. Il y a le lac, obscur et profond, au pied du géant d'ombre, de ces petits lacs faits pour mirer une fleur qui se penche, et qui semblent tout glacés et terrifiés de recevoir toute l'image du Mont colossal. Il y a l'angoisse de la gorge étroite où serpente la route moderne suspendue, élégante et terrifiante comme un paradoxe de génie. Enfin il y a ces coulées de nuages lourds pareils à des avalanches menaçantes et qui vous enferment au pied des monts, au fond des vallées, comme en un

gouffre. Cela est sobre, réel et saisissant. Nul jeu ici, nulle outrance, c'est très sincère et très grand. C'est d'une impression inoubliable.

Je reviendrai sur l'Hôtel Bing que l'on ne peut épuiser en une chronique et me contenterai pour aujourd'hui d'effleurer ce qui touche plus spécialement la peinture.

J'y ai vu de M. Vuillard des panneaux décoratifs qui sont très intéressants. C'est d'un art à la fois familier et quasi humoristique; mais c'est également harmonieux et l'un au moins de ces panneaux atteint une certaine beauté décorative. Le catalogue porte une attribution de ces objets, qui m'a surpris, car je les eusse cru faisant partie d'un mobilier que j'imagine pour Jules Renard.

Il y a dans une salle à manger qui ne me donne guère appétit, une tapisserie de M. Ranson devant laquelle je ne serais point capable d'aller seulement jusqu'au rôti sans me lever de table. Vous prétendez que cela viendrait de ce que cette table qui est aussi « d'art nouveau » me blesserait trop durement les tibias : non, mais de toutes ces petites péronnelles aux membrures molles pareilles à celles des arbres mous, entre lesquelles elles vaguent à de diverses et douteuses occupations, de tous ces corps dégingandés, tentaculaires dirait M. Verhaeren, et qui font aussi mal au cœur que le fumoir d'à côté qui est d'un yacht plutôt que d'un hôtel et où il manque les petits accessoires du mal de mer.

Si c'est dans la chambre à coucher de M. Maurice Denis que l'on doit transporter les intéressantes victimes de l'art nouveau, je m'enfuis dans quelque bon hôtel de la place des Vosges où le seul souvenir de bonnes gens d'esprit me réchaufferait plus vite que cette couche mortuaire et ces sièges dignes à la vérité de meubler le creux des pyramides. Est-ce sérieux? est-ce une fumisterie? J'aimerais mieux cette dernière intention et ce serait très réussi. Toutefois la frise qui est une des meilleures choses de M. Maurice Denis, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit tout à fait admirable, paraît ne point permettre d'interprétation facétieuse. A moins que cette frise intitulée *Frauenliebe und Leben* ne signifie précisément que le lieu de l'amour est aussi celui de la mort, ce qui est fort juste assurément, mais n'a jamais mérité que l'on aille faire l'amour dans les caveaux funéraires.

— M. Louis Collin a exposé chez Le Barc de Boutteville une série de pastels où le sentiment de la composition est assez remarquable, et la coloration discrète peut-être jusqu'à l'excès. Il s'en dégage une impression un peu maigrelette.

Chez Durand-Ruel, des essais de peinture de M. P. Bonnard, dont quelques-uns, tel le paravent à la frise de fiacres, sont assez spirituels.

— A la Galerie Laffite, des vases d'étain et des maquettes fort curieuses

de Delerche. Il y a un vase au Silène très beau et plusieurs autres qui pour être moins complètement réussis sont remarquables.

René BOYLESVE.

P.-S. — Il faut signaler deux catalogues, prélude d'une série nouvelle, que vient de publier l'administration du Musée du Louvre. L'un, pour les Ivoires, est de M. Mollinier, l'autre, pour les Vases antiques peints, de M. Pottier. Un troisième paraîtra incessamment, sur les Antiques, par M. de Villefosse.

— Un tout jeune artiste, intelligent et consciencieux, plein de sagesse et de goût, qui possède déjà un « métier » mais le cultive, enfin qui donne les meilleures espérances, M. PAUL BERTHON a composé pour une représentation de l'Œuvre un programme si soigneusement composé et joliment réussi que l'on n'a point osé sans doute le montrer aux abonnés, peu formés à ce genre; en revanche on le peut voir dans la *Revue encyclopédique*, illustrant le texte de M. Camille Mauclair.

— On fera tous ses efforts, en cette chronique, pour rendre compte non seulement de toutes les expositions d'art intéressantes à quelque degré, mais aussi des ouvrages d'art ou contenant des illustrations artistiques qui, à notre époque, ne peuvent plus être à dédaigner. Pour faciliter notre tâche, nous prions MM. les Auteurs ou Editeurs d'adresser ces ouvrages au chroniqueur de l'*Ermitage*.

R. B.

IV. — *AUTOUR DES THÉATRES*

1. THÉATRE LIBRE : *Le Cuivre*. — LES ESCHOLIERS : *Entre mufles;* A propos de l'enquête du *Mercure de France* sur Alexandre Dumas fils.

2. THÉATRE DES POÈTES : *Lysistrate*. — THÉATRE DE L'ŒUVRE : *Une Mère*, *les Flaireurs*, *Brocéliande*, *Des mots, des mots*.

Le Cuivre, par MM. Paul ADAM et André PICARD.

Il y a quelque chose de plus épouvantablement hideux que la guerre, c'est : les tripotages de la veille, les dessous malpropres des causes, tout le côté grotesque et terrible des préparatifs. Tel est le sujet du drame étrange et attirant, trop touffu certes, mais curieusement puissant que M. André Picard, un nouveau venu, signa avec le plus curieux de nos romanciers sociologues, ce Paul Adam à qui vingt précieux livres n'ont pas su donner la renommée qu'il mérite.

Le *Cuivre* contient deux drames qui s'enchevêtrent de très habile façon : un drame satirique politico-social et une comédie dramatique de passion.

C'est d'un côté le heurt des convoitises basses, la lutte pour la vie matérielle avec toutes les hypocrisies, avec toutes les félineries des mâles en

chasse : entre financiers véreux acculés aux faillites, diplomates besogneux et généraux qui échafaudent leur avenir sur des cadavres, — la conversation s'engage : chacun s'agite pour soi seul et trompe son voisin, c'est la guerre des instincts. Et voici la troupe stupide des petites péronnelles qui piaillent sans rien voir, sans rien deviner.

De l'autre côté : des intelligences, de grandes forces vives vont se donner mutuellement l'assaut. Les personnages auxquels nous faisions allusion tout à l'heure peuvent rester anonymes, ils sont de la foule, leur effervescence s'éteindra puis renaîtra selon les lois de nature, les noms changeront, les sexes, les âges, les pays, — les tendances seront identiques, — c'est de la vie commune, — mais ici, nous abordons des héros. Voici Humphry, l'humanitaire bienfaisant, celui qui bâtit avec des idées. Voici Anne Voght, la jeune perverse, cause déterminante de tout ce drame-ci, et même des deux drames, Anne, la force mauvaise, l'Artiste du Mal, tout à fait femme, ou plus du tout femme, comme il plaira ; en marche vers le summum de l'intelligence active, dépassant la grâce, la beauté, atteignant le génie.

Un tel homme n'existe pas, mais tout penseur cherche à devenir cet Humphry, dieu de la paix qui croit en la vie fécondante.

Une telle femme n'existe pas, mais elle représente la Vie et les génies voisins. Tout Humphry voit se dresser en face de lui cet Ange de la Mort qui tour à tour se moque et se donne, crie et maudit, se fait Chair et se fait Logique. Anne Voght c'est la démone qui veut la mort fécondante.

Mais voici encore une petite héroïne : Sonia, la pure fiancée qui a lu Tolstoï et ne sera tout à fait heureuse que le jour où son jeune guerrier aura — suprême victoire — terrassé ses intincts et ses habitudes.

La vie est bâtie d'oppositions, de contradictions. La douce Sonia aime un soldat, un tueur d'hommes. Anne, la fée mauvaise, veut s'accoupler au bienfaiteur des humbles, au grave Humphry.

Et les femmes gagnent les victoires désirées : Sonia a obtenu que son héros se libère du sang versé. Ils vont être heureux, mais la foule imbécile, la foule qui ne comprend jamais, tue le « lâche déserteur » et voici sa tête qu'au bout d'une pique on brandit devant la petite fiancée pantelante...

Pour Anne, la victoire est complète et nul imprévu n'y mêle son ricanement vengeur. Elle a courbé sous elle le front puissant du Bon ; Humphry a trahi son génie, sa raison d'être, son âme : il s'est vendu pour coucher avec la gueuse sublime. Lui, pacificateur, il a fait déclarer la guerre... et la voici qui se déchaîne...

Avec toutes ses horreurs, toute sa grandeur tragique, toute sa haine et oute sa beauté, la Guerre, sang et nuit, veille d'aurore.

Car le rideau tombé, le spectateur torturé songe qu'après la Guerre, un

jour, se lèvera un lendemain de belle clarté, règne du Beau et du Bon, le méchant ayant été englouti dans son œuvre inutile et imbécile et peut-être indispensable et grandiose...

Toute la sottise quotidienne a marqué soigneusement, dans ses feuilles vendues, les défauts (exubérance, excès de puissance, de vaillance) de ce haut drame... Nous n'ajouterons rien de ce genre. Le Théâtre-Libre a bien mérité des lettres et de l'humanité (1).

Entre mufles, par M. Maurice TALMEYR.

Et maintenant je ne me sens point la patience de raconter la terrible histoire de mam'zelle Mazaron, fille d'un charretier et d'une portière, qu'engrosse un faux de Langonac et que voudrait bien épouser quand même un petit M. Henry. Le public a surtout été frappé de ceci qu'il y avait cinq bonnes dans la pièce, cinq bonnes dont quatre jolies. Mais pourquoi vouloir se moquer de cette œuvre honorable, pas mal bâtie, mettant en scène des imbéciles pas plus mal tournés que ceux que nous coudoyons chaque jour? M. Maurice Talmeyr, un de nos parfaits chroniqueurs, un de nos plus mordants moralistes, a résumé l'ancien Théâtre-Libre, tout en restant fort au-dessous des Céard, Jullien, Ancey, Salandri, Fèvre, G. Lecomte, qui tour à tour étudièrent l'humanité contemporaine mais en doublant cette réalité banale d'une philosophie de tous les temps. M. Talmeyr s'est trompé : il y aurait de la cruauté à le lui vouloir cacher (2).

Mais ce qu'il faut dire, en compensation, c'est qu'il a signé de très curieux romans : la *Cormière*, le *Grisou* et une idylle toute jolie, *Vierge sage*.

Bien joli programme illustré de Forain.

L'Enquête du *Mercure*

Il s'agissait de démontrer que Dumas fils ne fut qu'un *écrivain de second ordre*. MM. Remy de Gourmont et Alfred Vallette convièrent le ban et l'arrière *banc* de la jeunesse qui arrive (elle arrive, elle arrive !) et après 81 signatures, ils contresignèrent C. Q. F. D. Si je n'ai pas répondu, c'est peut-être que j'avais oublié l'heure de la remise de la copie, c'est peut-être

(1) Interprètes : Mmes Bady, Gerfaut et Hellen. MM. Raymond, La Rochelle, V. Burguet, etc. Décors curieux. Trop de lenteur dans la marche des actes, mais la migraine gagnée au spectacle une fois oubliée quelle splendeur dans le souvenir.

(2) Interprètes vaillants et de bel ensemble : MM. Janvier, Francès, Louis Freder; Mmes Daynes-Grassot, Louise France, F. Chartier et surtout Rose Syma, dans un rôle de force où elle a presque atteint la maîtrise de Bartet, tout en restant très personnelle ; section des jolies bonnes : Mlles Bignon, Milville, Berthe Laurent et Faury. Les Escholiers montent toujours les pièces avec un soin qu'il ne faut pas manquer de louer.

que j'aime à choisir mes voisins de conversation, c'est peut-être par crainte de détonner, c'est peut-être par peur du ridicule, c'est peut-être pour autre chose ; est-ce qu'on sait !...

Ici, je suis chez moi et puis parler à mon aise, sans crainte que mon voisin alphabétique ne vienne uriner le long de la statue d'un des maîtres modernes devant qui je me prosterne.

Alexandre Dumas fils fut une des joies de mes soirs au théâtre, c'est pour cela que je serai poli avec lui. Il m'a amusé d'abord. Puis il m'a intéressé et souvent fait penser. Certes, il n'a pas l'envergure des Eschyle, des Sophocle, des Shakespeare, des Racine, des Ibsen, mais tout de même, il vaut mieux que Scribe et M. de Bornier. Il marque dans l'histoire dramatique française le passage de la discussion morale à l'idée pure. Ses essais de généralisation, parfois injustes, sont toujours curieux et évocateurs : ils sont des points de départ, des indications, et la génération actuelle au lieu de sourire en jurant « qu'elle n'a jamais lu Dumas » devrait bien ouvrir la *Femme de Claude*, l'*Etrangère*, la *Princesse de Bagdad*, et la *Visite de noces*. Les questions capitales de l'existence moderne sont soulevées dans ces drames et dans les lumineuses préfaces qui les complètent — et vraiment l'existence moderne a droit de cité dans les drames modernes. Sans doute Ibsen a davantage isolé l'idée du fait ; ses pièces, à cause de ce caractère, sont plus *humaines* et davantage de tous les temps; mais pour être plus *nationale* la petite lampe des drames dumasiens jette une clarté qu'il ne faut pas dédaigner sur la route où nous avançons en tâtonnant. L'œuvre de Dumas fils n'est peut-être qu'une auberge de cette route, c'est égal, rafraîchissons-nous-y sans trop de fatuité et après cette halte respectueuse tâchons d'aller plus loin... dans l'âme humaine.

Beaucoup de gens de talent et quelques crétins ont répondu à la question du *Mercure*. Laissons les crétins. Mais querellons les autres interrogés. Je sais bien qu'il faut être irrespectueux durant qu'on est jeune ; qu'à cet âge on aime d'une amitié farouche ses seuls maîtres réels — les obsèques du grand Verlaine prouvèrent que la jeunesse a ses hommes de génie à elle — mais enfin est-ce une raison pour se mettre quatre-vingts contre un mort de la veille, pour prouver à ses admirateurs qu'il était une bête ? D'abord il était un peu mieux que cela, puis 81 opinions en forme de boutade ne feront pas changer d'avis ceux qui basent leurs amitiés littéraires sur une longue et approfondie étude.

Ce qui m'a frappé en lisant les 81 opinions, c'est qu'elles étaient des opinions de poètes. J'ai noté 18 écrivains s'étant essayés au théâtre. La plupart des autres, interrogés d'autre façon, auraient répondu : Le théâtre, genre très inférieur, négligeable. M. de Gourmont a déjà dit que Molière était un âne, à sa suite 53 jeunes écrivains sont prêts à faire chorus...

Voyez ce que devient l'enquête. Les opinions intéressantes sont celles

de MM. Paul Adam, Maurice Beaubourg, Maurice Mæterlinck, Henri Mazel et de trois ou quatre autres, — parce que, derrière ces signatures, il y a des œuvres de théâtre (1). Mais, vraiment, je n'aurais jamais cru qu'on puisse avoir une opinion des pièces jamais vues, pas même lues et dont d'avance *la forme* fait sourire.

Malgré le *Mercure* Dumas reste un maître que j'ai lu et relirai.

S'il faut lui assigner un rang, je le mettrai après Musset, non loin de Beaumarchais, bien loin en avant de Sardou, de Coppée et d'Augier.

Mon ami Boylesve, dont le témoignage (après ce plaidoyer d'un éclectisme fâcheux pour ma gloire parmi mes petits contemporains) ne déplaira pas, veut bien me remplacer pour rendre compte de pièces que je n'ai pu voir. Je ne puis m'accoutumer à critiquer ce que j'ignore.

Jacques des GACHONS.

Lysistratè, traduction en vers de M. le vicomte de la VILLEHERVÉ.

D'un ensemble de spectacles soi-disant artistiques auxquels mon excellent confrère et ami Jacques des Gachons me pria d'assister à sa place, j'ai rapporté cette impression commune, que le goût « raffiné » qui caractérise notre temps, au dire des esthètes, consiste essentiellement à se laisser choquer de la façon la plus discourtoise ou grossière. A coup sûr, les spectacles, comme j'espère le faire entendre, sont mal polis et vulgaires. Mais quelqu'un me dit que le *choc* n'a point lieu. Je me refuse à le croire, m'obstinant, contre un grand nombre d'évidences, à être convaincu que nous sommes encore des Français.

Je ne voudrais pas méjuger du mobile qui guida M. de la Villehervé à tirer du grec ou des traductions quelconques que nous en possédons, *Lysistrata*. Ce n'est assurément pas la meilleure pièce d'Aristophane, et son sens n'est à la vérité ni bien merveilleux ni bien profond. On conçoit que l'on y prenne un sujet de fantaisie, ainsi que le fit M. Maurice Donnay dont le charmant esprit met une grâce et une élégance à tout ce qu'il aborde. On concevrait à la rigueur, pour un ragoût d'érudits, que l'on essayât de nous exhiber une reconstitution aussi fidèle que possible de ce que fut en réalité la Lysistrata athénienne. Et l'exhibition — je dis bien — y prendrait, en vertu de l'intention, ce caractère archaïque et vénérable qui garantit de tout sourire pudibond et de toute irrévérence. Mais la demi-mesure, en art comme en morale, a quelque chose de malséant et de nauséabond. Prétendre serrer le texte jusqu'à prononcer les mots les plus redoutables et couper des passages entiers sous le prétexte d'al-

(1) Pour cette raison je n'aurais pas été fâché d'avoir l'opinion de MM. Léon Hennique, Jean Jullien, François de Curel, Maurice Donnay, Péladan, Georges Lecomte, GeorgesVanor, Maurice Barrès, Georges Ancey, Gaston Salandri, nos dramaturges pour demain.

lusions indécentes; s'interdire l'enjolivement jusqu'à celui d'employer une langue harmonieuse — toujours sous le prétexte d'exactitude — et vous toucher par les admirables épaules de Mlle Bouffé ce qui, quoique beau, n'est pas aristophanesque; nous refuser tels gestes, prétendus obscènes, alors qu'on en conserve la glose, obscurcie jusqu'à l'incompréhensible; enfin n'oser pousser à bout que le vers jusqu'à l'exécrable, tout cela constitue un spectacle à côté de l'art. Or l'art a ceci de particulier qu'on n'est point à côté sans lui tourner franchement le dos. En revanche, Mademoiselle Nau fut ce soir complètement belle.

Brocélyande, conte en vers, par M. Jean Lorrain.

Je ne me permettrais pas de dire ma pensée sur M. Jean Lorrain si je ne savais qu'elle ne m'est pas tout à fait particulière. Or, j'ai beaucoup de mal à dire cette pensée. Cela vient-il de ce que j'aime M. Jean Lorrain, ou de ce que je le déteste? Je n'en sais rien précisément. Je sens que j'ai en horreur toutes sortes de choses qu'il aime ou écrit. Cependant je les lis toujours, je les lis tout de suite dès que je vois son nom. Je vais commettre un rapprochement qui hurle : je ne connais guère, dans un journal, que le nom de M. Anatole France qui m'attire avec plus de précipitation que celui de M. Jean Lorrain. Mais à celui-là je vais l'âme heureuse, je sais pourquoi je vais, et je reviens plus aise encore. Tandis que je saute sur M. Jean Lorrain comme sur un péché, un péché pas bien fameux, pas du tout souriant, pas même un gros péché. Si l'un de ces écrivains était le bon Dieu, par exemple, l'autre serait un petit démon mi-rose, mi-verdâtre, qui ferait dans un coin une satanée petite musique dont on voudrait se défendre et ne le pourrait point. Le bon Dieu me plairait moins que M. Anatole France; M. Jean Lorrain n'est pas non plus ce diable; et je continue à ne pas savoir pourquoi je vais à lui...

M. Jean Lorrain a fait jadis de petits tableaux pittoresques qui étaient fort réussis. C'était avant le temps des « Oh!... oh! » dont il abusa et qui donnent l'impression de l'essoufflement dont l'attitude est disgracieuse. De plus il est délicieux quand il est spirituel, ce qui lui arrive plus souvent qu'à ceux qui font métier de l'être. Enfin il a fait des vers qui ne laissent pas d'être agréables, et on le pourrait dire d'un certain nombre de ceux de *Brocélyande* que représenta le Théâtre de l'Œuvre. Mais la plus grande faute à commettre, c'est d'exposer à l'optique de la scène une œuvre composée sans le moindre souci des exigences qui lui sont particulières, lesquelles exigences d'ailleurs ne sont pas trop loin, à mon goût, de s'imposer à toutes les œuvres écrites, à savoir : la clarté, l'ordre et le souci par-dessus tout de n'être point ennuyeux. Or, je crois bien que c'est la faute qu'a commise ce poète. Mais comment reprocher une faute à un

écrivain de qui l'attrait est d'en être cousu, d'en être même *orné*, ce qui ne se peut dire que de lui ?

On a remarqué dans cette récitation la grâce de Mlle Auclaire.

Une Mère, pièce en trois actes de Mme ELLEN AMEEN.

Au moins, l'œuvre de M. Jean Lorrain, quoique longue, fastidieuse et déplorablement servie, ne contient-elle rien qui puisse blesser grièvement un esprit un peu orné de littérature, tel enfin que l'on imagine celui de l'habitué d'un théâtre d'art. Ces personnes, n'est-ce pas, ont le goût exquis ; elles sont nourries de la littérature idéaliste qui se prend à doses légères, en de belles éditions et d'ordinaire dans le milieu d'un décor clair, simple, frais et ingénu, participant du parfum de la campagne anglaise, d'un fond de tableau de sir Edouard Burne-Jones, d'une puérile fleur de Walter Crane et de ces lignes harmonieuses et ténues que l'on voit aux collines dont Florence s'environne. Elles ne fréquentent que de sûrs et rares théâtres qui portent « d'art » à leur idéal fronton, c'est-à-dire qu'elles vont plutôt aux cabarets qu'aux lieux subventionnés où, vaille que vaille, une littérature et un art d'antan entretiennent encore des fidèles. Elles n'iraient point à l'Ambigu, qui est trop peuple ; et c'est un tort, car elles apprendaient là que certaines représentations du Théâtre de l'Œuvre ont moins d'originalité qu'on ne le pense. J'exagère peut-être, car je ne sache pas que l'on ait jamais osé, à la place du Château-d'Eau, mettre en scène une mère étouffant son enfant, ce qui est, dit-on, du dernier subtil et du plus profond psychologique. C'est ici que je m'aperçois, un peu tard, de la vertu géniale que contenait cette parole que j'entendis prononcer naguère par un chansonnier passé depuis poète de la marine d'Etat et dont j'eus la légèreté de m'offenser : « On leur en f... du délicat ! » disait-il sur ce ton qu'ont pu apprécier les salons parisiens. Eh bien ! on leur en a f... du délicat ! Le premier moyen d'émotion au premier acte fut le transport en scène d'une civière contenant un homme mutilé, impression à quoi, comme l'on sait, beaucoup de natures ne résistent pas. Au second acte, nous vîmes consommer l'étouffement du petit enfant. Et au troisième, nous assistâmes à l'apologie de cet acte qui avait pour excuse — ô mères ! quelle de vous la comprendra ? — que l'enfant était né infirme. Or, notez que cette morale pour être fort éloignée de nos mœurs eût pu trouver grâce à nos yeux et même emprunter un éclat singulier à être traitée différemment, dans un pays de soleil où la beauté reçut un culte, par exemple, et où l'esprit échauffé par la vue d'horizons et de corps splendides eût pu admettre le sacrifice d'une créature difforme. Mais dans ce milieu norvégien, grands dieux ! vis-à-vis de ces pasteurs malpropres, laids, chassieux et à la parole plus estropiée, plus loqueteuse, plus cul-de-jatte que toutes les pièces tératologiques du monde, la pensée de cet assassinat n'a pas

pu germér, ne peut pas se concevoir, est répugnante, est disproportionnée, hideuse, n'est pas sincère et on ne lui voit pas d'autre mobile chez qui la conçut que le désir de frapper par un moyen des plus vulgaires.

Du moins cette pièce a-t-elle servi à mettre de nouveau en évidence Mlle Mellot qui, Brandt et le Petit Eyolf en sont la preuve, est une véritable tragédienne.

Les Flaireurs, symbole en un acte de M. Van Lerberghe.

Sachez que ce n'est pas Mme Ellen Ameen, l'auteur d'*Une Mère* dont j'ai eu la douleur de parler, qui tint, cette malheureuse soirée, le record de la vulgarité. Le comble nous vint de Belgique ainsi que M. Mæterlinck. Et cela eût pu même nous venir avant lui, à ce qu'il paraît. Que n'en a-t-il été ainsi, nous aurions oublié cela à cette heure ! Etant admis que M. Mæterlinck a fait des chefs-d'œuvre, ce que l'on a mauvaise grâce à contester devant l'unanimité des suffrages, on aurait pu, pour le moins, donner en sous-titre aux *Flaireurs* : « ou la genèse d'un chef-d'œuvre ». Car les *Flaireurs* préparent l'*Intruse*, de la façon que le têtard informe prépare la grenouille, disgracieuse à la vérité, mais ornée de ces reflets mordorés ou couleur de lune et de ce physique particulier qui vous impressionne au point de vous faire faire une affreuse grimace. Ainsi l'on se fût préparé à entendre des ânonnements plus que rudimentaires, et un essai scénique du genre de ceux que durent imaginer dans les replis de leur conscience naissante les héros lacustres de M. J. H. Rosny. Il y a de la matière protoplasmique aux bords des fleuves belges ; il y naît dans la vase des âmes de petits collégiens ignorants et rebelles aux littératures et qui vagissent avec des accents où les moins intuitifs reconnaissent le voisinage mystérieux de l'origine première. Il paraît que cela repose et rafraîchit les âmes dégoûtées. Ah ! mon âme ! que ne fûtes-vous dégoûtée auparavant que de l'être de cela !

Non ! soyons grave ; je n'entends point médire de toute cette phalange belge qui, d'ailleurs, comprend des hommes de talent, et qui donne l'exemple du plus louable effort. Mais l'excès engendre l'excès, et en sortant des *Flaireurs* on a peine à se contenir. L'impression tend à se traduire en vocables malséants, qu'il faut éviter à tout prix, et le seul moyen de garder de la décence vis-à-vis d'un spectacle qui fait une tache aussi épaisse sur une scène d'art, est de n'en point parler.

Cette affreuse chose fut mimée très bien par Mlle Auclaire et par une autre personne tellement morte d'aspect que je n'ai pas songé à regarder son nom.

— La dernière pièce fut jouée si avant dans la nuit que je n'ai pas cru qu'elle puisse s'adresser à des gens de mœurs honnêtes. Et puis j'étais fourbu.

René Boylesve.

Notules :

Comédi. .-rançaise. — Rien de nouveau : M. de Bornier sévit toujours. Le jour anniversaire (274e) de Molière, on a joué ce chef-d'œuvre l'*Ecole des Femmes,* avec Leloir, un de nos meillenrs artistes, mais, hélas! avec aussi Mlle Reichemberg. Mlle Mo- -. serait une si belle et vraie Agnès !

Odéon. — Certains soirs j'emmène des amis à l'Odéon, ce qui me fait passer pour un esprit de prose. C'est ainsi que j'ai vu ces temps-ci *Le More de Venise,* la *Petite Ville* et le *Malade imaginaire* avec la Cérémonie. Le *More de Venise* (adaptation d'Alfred de Vigny) ne ressemble guère à l'*Othello* copié ; les vers manquent d'harmonie et de force. Mlle Dux est charmante en Desdémone ; mais M. Lambert a dénaturé complètement le personnage d'Iago, l'homme qui rampe, et en a fait un fanfaron ! La *Petite Ville* de Picard est une tout à fait charmante petite comédie, satire bonne enfant de la vie provinciale. Enfin, le soir où l'on fêtait Molière, l'a-propos de circonstance, *Le prêcheur converti* de M. Léo Claretie, a été justement applaudi. C'est une vraie comédie.

A la Fourmi. — Parfaitement, à la Fourmi, et je vous engage à y aller faire un tour. La revue qui s'y joue en ce moment *Dig! ding! don!* est signée de Victor de Cottens et de Paul Gavault, deux très spirituels chroniqueurs et les auteurs de *Fin de Rêve*, un des jolis succès des Escholiers. La revue de la Fourmi est un vrai chef-d'œuvre du genre, gaie tout le temps, avec de l'esprit souvent et beaucoup de jolies femmes inédites. Les revues qu'on nous donne depuis quelques années sont d'éhontés déshabillages ou sont tout bonnement stupides (telle celle du nouveau Théâtre Marigny) ; celle de Cottens et de Gavault est vive, mouvementée, bonne enfant. Allez-y. Saluons ici la charmante commère Andrée Ciriac (superbe et chantant à ravir) et Mlles Jane Mary, Eva Will, Jane Bérat, etc.

Remercions donc les auteurs de *Dig! ding! don!* d'avoir quasi sorti de l'ornière la Revue, ce genre tout à fait charmant qui pourrait servir d'expression aux plus luxuriantes imaginations comme aux plus cinglantes critiques, — et souhaitons qu'une grande scène apprenne bientôt qu'il existe de par la Ville deux jeunes dramaturges que n'a pas encore atteint le gâtisme des ordinaires revuistes.

J. des G.

V. *DEUX CONFÉRENCES*

Les Messes Noires

Peut-être parmi les nombreux auditeurs de la conférence de M. Jules Bois, quelques-uns se trouvèrent-ils déçus s'ils attendaient, après la lecture du « Satanisme et la Magie », des détails inédits sur les Messes Noires. M. Jules Bois s'est contenté de condenser en une heure de conférence quelques chapitres de son curieux volume. Ces pages n'ont point perdu à passer du livre à la rampe de la Bodinière. M. Jules Bois en en éliminant, pour les nécessités de sa nouvelle tâche, ce qu'elles avaient parfois de trop touffu, nous en a donné la substance même sans qu'elles y perdissent rien de leur charme poétique. Car poète, M. Jules Bois l'est avant tout, et c'est, dans l'espèce, lui adresser à la fois un éloge et un reproche. C'est en poète qu'il écrit, en poète qu'il nous dépeint le sabbat et fait surgir devant nous la

figure grotesque et pitoyable du Satan des déshérités. Mais M. Jules Bois se laissant aller à son enthousiasme pour le décor pittoresque du sabbat, ne nous dit point si tous ces révoltés qui, la nuit, chevauchent vers le rendez-vous, s'y sont rendus en corps ou seulement en esprit. A l'ouïr on croirait que le sabbat eut vraiment lieu, alors qu'il s'agit d'une hallucination collective, souvent provoquée par des breuvages ou des onguents. Le conférencier, à juste titre plus sévère pour les sataniques des temps modernes, reconnaît ce caractère d'hallucination collective aux visions qu'ils ont de l'Esprit du Mal; il en fut de même, je crois, au moyen-âge. Dirai-je encore que M. Jules Bois a, selon mon avis, trop de sympathie pour le Satan des pauvres? Il s'en est fait une conception idéale qui ne manque pas de grandeur et de beauté, mais son indulgence n'est-elle pas excessive quand elle nie ses crimes? Sans doute les sorcières avouèrent des meurtres qui n'avaient été commis qu'en imagination pendant leur rêve. Cela ne les absout point et l'hommage à Satan demeure le même que si le meurtre avait été réellement commis. Enfin, pour ne citer qu'un nom, Gilles de Retz, a suffisamment versé de sang pour Celui avec qui il avait fait pacte.

M. Jules Bois a eu raison d'excuser ce peuple de serfs et de misérables qui, pour oublier les souffrances de la vie, croit trouver un refuge auprès du grand révolté. Il a flétri comme il fallait ceux qui cherchent dans la pratique du satanisme un adjuvant à leurs sens blasés, c'est-à-dire tous ceux qui de nos jours vont prendre part à ces ignobles mystères, non d'un culte, mais d'une débauche.

Pour conclure, M. Jules Bois revenant sur une idée qui lui est chère, nous a évoqué la vision de ces temps futurs où l'homme ayant chassé de son âme tous ses mauvais instincts, dont l'ensemble forme le Démon, car l'auteur du « Satanisme » croit plutôt à l'existence subjective du Diable qu'à sa réalité, portera véritablement un Dieu en lui. Mais à voir combien — si l'humanité est perfectible — elle l'est lentement, je crains fort que notre planète ne se soit refroidie avant que cet homme idéal ne soit né.

Edouard Ducoté.

*
* *

La Femme et l'Amour sous la Révolution et la Terreur

Lorsque à la Bodinière, l'an passé, Léopold Lacour parla du féminisme sous la Révolution il lui arriva de vanter les extrêmes facilités amoureuses de ces Eves républicaines et cela aux dépens des Eves du Nord, de ces froides rédemptrices de la femme et de l'intégrale humanité qui cachaient un volcan d amour altruiste sous les cendres de leurs sens physiques. Je lui reprochai cette injustice et cette inadvertance dans ma conférence qui suivait la sienne et je célébrai la chasteté dédaignée et si féconde de ces

héroïnes au cœur sublime. Le tournoi se continua encore dans les causeries suivantes. Il pourrait bien renaître cette année. — En effet, j'ai admiré la hauteur de pensée, l'éloquence coupante de Lacour attestant d'une part la hautaine révolte des Olympe de Gouges et décrivant les frénétiques amours de ces jeunes républicains dévorés de toutes les passions aussi bien celles du libertinage que celles de la liberté. Ils ont passé sous nos yeux le beau marseillais Barbaroux, Hérault de Séchelles, l'Adonis de la Montagne, et Fabre d'Eglantine impuissant mais artiste fuyant aux bras de leurs maîtresses effrayées leur angoisse de la mort prochaine et suscitant dans le râle des baisers la prophétie des râles d'agonie. Tous jusqu'à Danton, jusqu'au pur des purs, jusqu'à Robespierre, Marat qui se débarbouillait de sa démagogie pour tenir un salon galant, Danton, le *vir uxorius* », le « taureau lion » qui arrêté et tout près de l'échafaud trouva pour se défendre ce mot énorme : « Mais comment voulez-vous que conspire un homme qui aime sa femme toutes les nuits ! » Et les Vierges Rouges, la tentative religieuse de Catherine Théo sont le premier arrêt de mort pour Robespierre, à qui le mysticisme porta malheur. Naturellement Lacour devait évoquer le magistral et troublant souvenir de cette préface de l'abbesse de Jouarre où Renan analyse l'épice suprême que sèment sur les plats de l'amour les gouttes du sang humain. Il y a certainement un vertige de volupté au seuil de la mort obligatoire et lyrique ; mais ce vertige de volupté n'est sensuel que pour les âmes inférieures et vouées encore, comme dirait Schopenhauer, aux illusions vaines et funestes de la Race. Ceux qui sont au-dessus des sens acceptent la mort, comme un croyant reçoit l'hostie. C'est la récompense, le portique de lumière, c'est la pureté suprême. Ce grand esprit qu'était Renan s'accommodait d'une âme médiocre. Et voici pourquoi, sous ces phrases magnifiques, il n'y a que des soupirs sensuels alors que par exemple aux lèvres d'un Polyeucte éclate l'hosanna du véritable Homme, celui qui meurt le front et le cœur hauts.

Je ne veux même pas chercher d'exemple aussi loin, dans ce Corneille qui m'apparaît le type le plus parfait d'une humanité supérieure, à la fois simple, géniale et sainte, mais je veux m'arrêter à une œuvre moderne, à ce Daniel Valgraive de Rosny, qui me fut aussi une révélation. Daniel Valgraive se sent mourir. Eh bien, quoiqu'aucune foi ne s'allume encore dans son intelligence, quoique le positivisme ait nivelé son idéal, cet homme, qui est seulement probe, ne veut pas d'une extase dernière, d'un abaissement de lui-même en une crise bestiale de nerfs, au lieu de se vautrer égoïstement, il songe à un héroïsme suprême, il tente de donner à sa femme la tranquillité et l'amour après sa mort. Et malgré cette jalousie si humaine, il marie à un de ses amis sa femme que cependant il aime encore.

Voilà la dernière pensée de l'homme véritable avant de disparaître, il songe au bonheur des autres.

J'aurais voulu que l'âme généreuse de Léopold Lacour eût un mot de réprobation pour ces grossières licences ; il ne l'a pas eu. Il n'a pas non plus, devant ces flots de sang et le hideux aspect du couperet, laissé tomber une larme et sa colère. Ceci nous a tous surpris. L'humanitaire, qui a défendu jusqu'à ces humbles taureaux massacrés par des imbéciles, nous devait un peu d'horreur devant ces massacres forcenés de jeunes êtres pleins d'espoir et parfois de génie. Le culte de la violence n'est qu'un culte inférieur. La Bête ancestrale, qui en nous s'enivre de sang, il ne faut plus l'écouter, il faut même la refouler sans cesse.

Léopold Lacour, je pense, ne m'en voudra pas de ces nettes critiques ; j'y ai insisté de préférence à ses qualités fortes et sobres, dont l'éloge serait banal à faire encore. Il sait et il parle à la fois en historien et en orateur. Ceci est très rare ; mais je l'aurais voulu moins hypnotisé par la guillotine et ce rut, sanglants tous deux, je l'aurais voulu les yeux fixés sur l'Eternelle Miséricorde, dont les ailes planent au-delà des fatalités.

En tout cas son livre qu'il nous annonce sera brûlant de passion ; sa lucidité apportera des documents nouveaux à notre curiosité impétueuse. Et l'idée de la femme sera rehaussée par les révélations de son rôle altier à ces heures de force.

Jules Bois.

VI. *LITTÉRATURE PORTUGAISE* (1)

I. Mort de Joao de Deus (1830-1896).

« Un Verlaine, — avec la pureté d'un Lamartine ! ». En caractérisant ainsi dans l'*Ermitage* (avril 1895, p. 218) l'auteur de *Campo de Flores*, j'étais bien loin de pressentir que les littératures française et portugaise seraient en deuil presque le même jour, au début de l'année suivante, l'une et l'autre du plus sublime de leurs lyriques. Joao de Deus fut, en outre, un éducateur national, et du moins les cruelles épreuves de son âge mûr n'ont-elles pu le priver, enfin, ni du bonheur de la famille, ni d'un humble pain quotidien, ni, surtout, d'une apothéose plus spontanément unanime que celle même de Victor Hugo ! Saluons la noble dépouille de ce grand homme, de ce saint de la Poésie, en attendant qne nous puissions, d'une Etude plus digne de lui, saluer en son œuvre l'âme, toujours vivante, d'un peuple d'inconscients héros (2).

(1) Voir les numéros de mars, avril, mai, juillet, septembre, novembre 1895, et de janvier 1896.

(2) En 1895, j'ai donné, aux p. 302 et 303 de notre fascicule de mai, des indications provisoires constituant un résumé de toutes les caractéristiques du génie de Joao de Deus.

II. ANTHERO DE FIGUEIREDO.

Tristia (M. Gomes ; Lisbonne, 1893 ; préface de Joao Penha (1). — *Além* (Pereira ; Lisbonne, 1895).

De la prose poétique d'orphelin poitrinaire, telle me semble synthétiquement définissable celle de ce jeune écrivain, Anthero de Figueiredo, d'après les deux recueils de sensations, d'idées et de fantaisies peu banales où s'expriment, sous les titres significatifs *Tristia* et *Além* (« Au-delà »), les douloureuses mélancolies de son âme désillusionnée.

Tristia : mort ce qu'on aimait, aux autres les joies sensuelles... *Os outros, os outros*... les autres !... Aux autres, les bonheurs aussi de la famille, l'innocence des petits enfants priant pour qui les mit au monde ; aux autres, l'ignorance et la simplicité ; aux autres, l'insouci du mystère de la Mort...

Além : l'angoisse d'un voyageur, escaladant, à l'heure où le soleil se couche, la cime des monts irradiés d'or, pour attraper, comme dit Baudelaire, « pour attraper au moins un oblique rayon ! » Mais l'escalade est vaine : l'astre est « au-delà » déjà ; l'absurde voyageur n' « attrape » que la nuit noire. L'y voici à se lamenter, regrettant les espoirs franchis et dépassés, l'amour, dégénéré trop vite en volupté, la foi perdue, tous ces beaux « au-delà » de naguère en deçà desquels, successivement, l'a poussé la vieille Illusion qui mène le monde... « Comme un homme qui teinterait « de rouge la lèvre et le visage décolorés d'une morte, lui rouvrirait les « yeux cachés sous leurs paupières, sertirait un brillant dans la prunelle « blafarde, réchaufferait de son souffle les cheveux glacés, et poserait, « entre les mains froides, de fraîches roses créées par lui-même, tel, par- « fois, j'use de quelque artifice analogue, pour ressusciter la vision de « mon passé... Mais cela, au bout du compte, c'est vivre avec des morts ! » (*Além*, p. 42 et 43).

Il serait naïf de chercher, à ces petits poèmes en prose, une profondeur philosophique que le genre ne comporte point ; mais ce journal des émotions d'une âme délicate et souffrante a le charme d'une confidence chuchotée parmi la langueur d'un crépuscule ; et l'on sait qu'il n'est pas besoin d'une longue haleine pour chuchoter délicieusement.

III. DELFIM DE BRITO GUIMARAENS.

Alma dorida (Monteiro ; Lisbonne, 1893) ; préface de TEIXEIRA BASTOS (2). — *Lisboa negra* (id., 1893). — *Confidencias* (José Bastos ; Lisbonne, 1894). — *Evangelho* (id., 1895).

Delfim de Brito Guimaraens, l'un des plus jeunes parmi les « jeunes » du Portugal contemporain, est le lyrique des demi-teintes.

(1) L'un des plus remarquables poètes parnassiens du Portugal contemporain.

(2) Poète, sociologue et philosophe positiviste, l'un des plus éminents disciples de Theophilo Braga.

Comme celui de son camarade Anthero de Figueiredo, son début fut un livre de proses désolées, *Alma dorida* (« Ame endolorie »), dont l'épigraphe, tirée de Schopenhauer, accusait délibérément l'orientation pessimiste; sous une forme directe et nue, dont la sincérité presque enfantine émeut, sans d'ailleurs parler à l'esprit, c'est, l'auteur le constate lui-même, un recueil « individuel » d'impressions, de souvenirs et surtout de regrets : « Quand je lui renvoyai les lettres parfumées, où sa menotte avait tracé « mille phrases d'amour et de confiance, je ne pus résister à l'absurde « désir d'y couper une demi-feuille blanche, que je garderais comme sou- « venir. — Et lorsque je contemple la blancheur laiteuse de ce bout de « papier satiné, j'y vois apparaître clairement, grâce à je ne sais quelle « métempsychose étrange, toutes les choses que m'avait écrites la bien- « aimée... » (*Alma dorida*, p. 27-28).

Presque en même temps que ce volume paraissait *Lisboa negra* (« Lisbonne noir » ou « Lisbonne la nuit »), petit poème que son sujet, sa prosodie rudimentaire, ses descriptions déclamatoires des ulcères secrets d'une grande ville, désignent, aux rigueurs du critique impartial, comme un crime de lèse-esthétique, sur lequel je n'insiste point.

L'inspiration de l'écrivain fut, au reste, bien plus heureuse en la plus grande part des sonnets réunis sous le titre *Confidencias*, et publiés l'année suivante : sanglots étouffés d'un cœur triste, aspirant à la mort pour y suivre sa Mère et trois petites sœurs adorées ; blasphèmes ingénûment murmurés contre Dieu ; cris de timide exaspéré contre une Patrie qu'il désavoue, en raison, non pas de principes humanitaires, mais de l'avilissement moral dont il l'accuse, avec trop de sévérité ; doux soupirs de pressentiment vers l'Epouse purificatrice et la résignation finale au mal de vivre... Et l'accent de ces vers intimes est tellement franc, le « moi » qu'ils nous révèlent est si peu « haïssable » qu'on oublie de leur reprocher (sans parler de l'abus du *Je*) plus d'une cheville exclamative et plus d'une petite négligence, incontestablement choquantes.

Les mêmes imperfections partielles, déjà plus rares, compensées par les mêmes qualités générales, peut-être plus touchantes encore, demeurent celles de « la bonne chanson » qu'est l'*Evangile* (« Evangelho »), sous-titré « livre de prières ». L'âme du poète est pacifiée ; ses soupirs de pressentiment n'étaient pas vains : la chaste influence de l'Elue a fait renaître en lui la Foi, l'Espérance et la Charité ; et les lèvres du pessimiste se surprennent à paraphraser suavement les *Notre-Père* de son enfance, les *Ave Maria*, les *Salve regina* de son adolescence mystique...

Louis-Pilate de Brinn'Gaubast.

MÉMENTO (1)

LIVRES REÇUS. — 1° PORTUGAIS : Alvaro de Albuquerque, *Matinaes*, vers ; — Joaquim de Araujo, *Cançao do Berço, Anthero de Quental*, vers, 2 plaq.; — Comte d'Arnoso : *Jornadas pelo mundo*, prose ; — Theophilo Braga, *Visao dos Tempos*, épopée, édition intégrale, 4 vol.; — Julio Brandao, *Saudades*, vers ; — Trindade Coelho, *Os meus amores*, contes ; — Alfredo da Cunha, *Endeixas e Madrigaes*, vers : — Decio Carneiro, *Sa de Miranda*, critique ; — Joao de Deus, *Algumas poesias suas pouco conhecidas*, vers, 2 vol. ; — Luiz Guimaraens, *Livro da minha alma*, vers ; — Guerra Junqueiro, *A morte de D. Joao, A Velhice do Padre Eterno, Os Simples*, vers, 3 vol.; — Comte de Monsara, *Obras*, 3 vol. ; — Alice Moderno, *Aspiraçoens*, *Trillos*, *Os Martyres de Amor*, vers, 3 vol.; *O Dr Luiz Sandoval*, *O Romantismo*, prose, 2 vol.; — Luiz de Magalhaens, *Odes et Cançoens*, vers ; *O Brazileiro Soares*, *Notas e impressoens*, prose, 2 vol.; — G. de Mello, *Eros*, vers ; — A. de Oliveira-Soares, *Paraiso perdido*, vers ; — Anthero de Quental, *Zara* (édition polyglotte), vers ; — Ramos-Coelho, *Homenagem a Camoens*, vers ; — Ortigao de Sampaio, *Aguadas*, prose ; — Rodrigo Velloso, *Opuscules* d'A. de Quental (11 plaq.). — 2° BRÉSILIENS : Julia Lopes d'Almeida, *A Familia Medeiros*, roman ; — Sylvio Dinarte, *Innocencia*, roman ; — A. Foscolo, *A mulher*, roman. — 3° ITALIEN : E. Teza, *Canzone della Culta* (di G. de Araujo), vers. — 4° SUÉDOIS : Gœran Bjœrkmann, *Lilla Rosa och andra berættelser*, prose. — 5° FRANÇAIS : X. de Carvalho, *La Presse au Brésil* ; — Cazaubon, *Sonnets choisis de Camoens* ; — Hippeau, trad. nouvelle des *Lusiades* ; — Santa-Anna Nery, *Folk-lore brésilien*.

REVUES ET JOURNAUX. — PORTUGAIS : *Seculo*, *Mala da Europa*, *Novidades*, *Madrugada*, *Aurora do Cavado*, *Instituto*, *Revista Portugueza* (collection). — BRÉSILIENS : *Thebaïda* (coll.), *Arcadia* (coll.), *O Album*. — ITALIENS : *Vero*, *Stella di Mondovi*, *Mattino*. — ANGLAIS : *Dublin Review*.

L.-P. DE B.'G.

VII. *LES REVUES*

Le numéro de janvier du MERCVRE DE FRANCE est particulièrement intéressant. Il faut y lire les remarquables considérations de M. Rémy de Gourmont sur Hello, la suite de l'étude de M. Victor Charbonnel sur les *Mystiques dans la littérature présente*, l'enthousiaste hymne à la Beauté de M. Armand Point. De la *première lettre sur la poésie* par M. Emmanuel Signoret, nous extrayons ces lignes : « La poésie est l'art d'inspirer pour les formes plastiques une curiosité et un amour qui en renforcent la réalité. L'art poétique se résume à choisir dans l'univers quelques-unes de ces formes et à les retracer avec exactitude et pureté. Un sentiment de vérité et de suavité se dégage de telles œuvres. C'est le sentiment poétique. Ce sentiment vit en chaque notion. Toute chose est poétique. Car l'univers entier est destiné à être créé. Un grand poète est celui qui sait discerner la partie de l'univers qui, à l'époque de sa vie,

(1) Ne sont mentionnés que les livres, les journaux et les revues relatifs aux littératures du Portugal et du Brésil. Il sera parlé de tous ces ouvrages, au cours de la présente année (délai d'un an, à dater de mon accusé de réception), soit ici même, soit dans l'une des revues suivantes : *Revues Blanche*, *Encyclopédique*, *Nouvelle Revue*, *Magazine International*, *Jeune Belgique*, *Critique*.

est appelée à être créée. Son art consistera donc à trouver à un ordre de choses nouvelles des formes qui leur conviennent, à peindre leur caractère de généralité, à en dégager le sentiment poétique. » Et du poème de M. Albert Saint-Paul, *Les Passants*, ces vers qui le terminent :

La vie est odieuse et la vie est divine
Et le but a déçu le plus souvent l'effort.
Combien portent dans cette foule qui chemine,
La couronne de fleurs ou la couronne d'or.

Mais en elle se meurt l'éternelle agonie
Où tombe un crépuscule et frissonne une aurore ;
Et tous dans l'action vaine qui les dévore,
Puisent la mort féconde aux sources de la vie.

Le *Mercure* nous donne aussi les quatre-vingt-une réponses faites par les écrivains nouveaux à son enquête sur Alexandre Dumas fils.

A LA REVUE BLANCHE, (13 décembre) d'intéressants souvenirs de M. Henri de Régnier sur Oscar Wilde. Le numéro du 1er janvier contient un article de M. Gustave Kahn sur la *Vie mentale* de l'année écoulée, article du premier intérêt qui résume, apprécie très-justement et dégage ce qui dans la poésie, le théâtre et le roman, a mérité d'être retenu.

Nous avons remarqué dans l'*Idée Libre* (décembre) une curieuse étude de Mme Marie Jahel : *Les sensations des auditeurs*, chapitre emprunté à son récent volume *la Masique et la Psycophysiologie* ; des vers de MM. Baud-Bovy et Besnus ; un poème de Keats, traduit de l'anglais par M. Rémy Salvator, et une ballade de M. Paul Fort.

A l'*Art et la Vie* (janvier) une suite de poèmes sur Florence, *Les sept lampes d'or*, par M. Gustave Soulier ; une étude sur Dumas fils par M. Maurice Pujo.

ED. D.

*
* *

Le deuxième fascicule d'ARTE s'ouvre sur le portrait et la biographie de son représentant en France, Louis-Pilate de Brinn'Gaubast, et contient nombre de beaux vers : français, de MM. Stuart Merrill, L. des Rieux, Ernest Raynaud, Ach. Millien, R. Bouyer ; allemands, de M. Delter von Liliencron et de Mme L. Rafael ; italiens, de M. Enrico Panzacchi ; portugais, de M. Antonio Feijo (ces derniers traduits en français) ; des proses de Saint-Pol Roux et Edouard Ducoté ; une lettre de Theophilo Braga à Eugenio de Castro ; et une Etude, signée de M. Gœran Bjœrkman, sur *La Poésie en Suède*, où, depuis 1860, « l'idéal de l'époque romantique » s'est modifié successivement dans le sens d'un réalisme plus voisin de la » nature, tandis que se substituait au subjectivisme d'abord, à ses accès » de rhétorique et de sentimentalité, un objectivisme toujours sûr de » soi, mais plus d'une fois aussi quelque peu raide et froid. » Le *Bulletin International* abonde en renseignements précieux sur la vie intellectuelle en Allemagne, Angleterre, Brésil, Espagne, France, Grèce, Italie, Suisse, — et même Turquie.

L.-P. DE B'-G.

*
* *

Au numéro 236 (janvier) de l'énorme et très catholique Dublin Review, une bonne Etude analytique, due à M. Edgar Prestage (qui fait en Angleterre une campagne analogue à celle de M. de Brinn'Gaubast en faveur de la littérature portugaise), sur le *Frei Luiz de Souza* — Frère Louis de Souza — du fameux romantique Almeida Garrett. Ce drame, qui, croyons-nous savoir, sera représenté bientôt sur l'un de nos théâtres d'art, est, pour emprunter les paroles du critique Moniz Barreto, « le portrait de l'âme nationale » lusitanienne, et « comme la tragédie cyclique de la décadence portugaise ». Des traductions de scènes tout entières du chef-d'œuvre enrichissent le travail de M. Edgar Prestage, et sont dignes de celles qu'il avait publiées des sublimes *Sonnets* d'Anthero de Quental.

L.-P. de B'-G.

*
* *

Les Revues Allemandes. — Le peintre Menzel

Sauf quelques protestations, le 80e anniversaire du peintre Adolphe Menzel a été fêté avec enthousiasme : les journaux, les revues, les associations ont manifesté, d'une façon un peu emphatique, leur admiration pour l'illustrateur des faits et gestes du grand Fritz.

Ces démonstrations plus chauvines qu'artistiques n'ont pas dû émouvoir profondément l'artiste modeste, ennemi de la réclame et du bruit, qui n'a jamais cherché qu'à réaliser son idéal particulier. Son œuvre est, d'ailleurs, assez généralement ignoré en Allemagne ; les grandes villes, à l'exception de Berlin, ne possèdent presque rien de lui et n'ont jamais songé à lui commander autre chose que des diplômes et des adresses d'honneur, compositions d'un symbolisme lourd et indigeste.

L'opinion des artistes sur Menzel est tranchée : son vérisme intransigeant intéresse peu les idéalistes qui ne voient dans sa manière qu'un souci exagéré du métier. A nul mieux qu'à lui on ne saurait appliquer la définition de Zola : « L'art c'est la nature vue à travers un tempérament. » — Elevé dans un atelier de lithographie et contraint, pour gagner sa vie, de suivre cette profession, Menzel fut naturellement porté vers l'Exact et le Minutieux, et tout jeune, il admit, comme principe absolu, que la perfection de l'œuvre d'art consiste dans la reproduction précise et intégrale de l'objet. Avec un pareil idéal, l'étude des maîtres anciens était inutile. Aussi Menzel ne voulut-il point suivre les cours de l'Académie de Berlin, où régnait, avec le vieux Schadou, l'école traditionaliste et philosophique de Cornélius.

Désireux de conserver sa vision propre il se garda des influences étrangères et ne chercha point, comme Meissonnier — à qui il est comparable à plus d'un point de vue — à acquérir les qualités techniques qu'il lui fut donné de surprendre chez ses rivaux.

Cet artiste, si constant dans son mode d'interprétation de la nature, a employé tous les procédés depuis la peinture en détrempe jusqu'à l'eau-forte, choisissant, pour chaque œuvre, le genre le plus conforme. Et même,

dans chaque genre, modifiant son coloris, suivant le sujet. Cette recherche du « ton nécessaire » l'a conduit exceptionnellement à se préoccuper des autres peintres : ainsi, dans les scènes de l'époque de Frédéric, il a imité, avec succès, le coloris des contemporains.

L'œuvre de Menzel, quoique varié, se rattache à la peinture d'histoire ou à la peinture de genre.

La première catégorie qui, presque entièrement, correspond à la jeunesse de l'artiste, comprend les *Illustrations de l'histoire de Frédéric*, par Franz Kugler, les lithographies coloriées des *Types de l'armée de Fritz*, les gravures sur bois pour les œuvres du grand roi et plusieurs toiles : la *Table ronde de Sans-Souci*, le *Concert*, *Frédéric et les siens à Hochkirch*, *Frédéric en voyage*, etc...

Après ces travaux, qui lui coûtèrent de minutieuses fouilles dans les archives, et de nombreuses visites aux champs de bataille et dans les musées, Menzel se mit, sans esprit de satire ni de flatterie, à peindre le milieu présent : le monde officiel dans le *Cercle* et le *Souper de bal*, les ouvriers dans ses *Forges de village* et son *Laminage du fer*, les souvenirs de ses voyages à Paris (*Jardin du Luxembourg*), en Italie (*La Place du Marché, à Vérone*), les spectacles entrevus de ses fenêtres (*La maison en construction*) etc...

De son abondante production ne se dégage point d'autre impression que celle d'un travail consciencieux ; il ne faudrait pas aller jusqu'à qualifier ses études de photographies en couleurs, car, le plus féroce des réalistes idéalise, malgré lui, en le transposant, ce qu'il ne s'occupe qu'à copier. Mais, l'idée étroite que Menzel s'est faite de l'art, rabaisse singulièrement l'importance de son œuvre. Toutefois, son nom a droit à quelque estime ; c'est celui d'un artiste désintéressé, laborieux et resté, toute sa vie, fidèle à lui-même et à ses idées.

Georges GRÉVIN.

VIII. *NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES.*

LES EVANGILES, par Tolstoï (trad. Wyzewa et Art), Perrin 1896.

Le christianisme de Tolstoï n'a rien d'occidental, il n'est pas fondé sur l'expansion mais sur la restriction, il mutile non pas le corps, comme les skoptzi, mais l'âme qu'il émascule de toute foi et de tout désir.

De l'admirable monument de dix-huit siècles, il repousse d'abord comme les protestants la partie théologique, ce chef-d'œuvre pourtant du génie hellénique qu'il ne voit pas indissolublement lié à la rigueur de la pensée abstraite, et dépassant les protestants il dédaigne la vérité historique de son fondateur sans voir que la divinité de son enseignement est subordonnée à la rectitude de son existence et à l'authenticité de ses paroles ; ainsi du christianisme il rejette la métaphysique et l'esthétique et ne garde que l'éthique, encore la transforme-t-il en une morale d'essenien ou d'ébionite : Luther lui aussi avait rejeté ce que Tolstoï

appelle la religion du saint Esprit, c'est-à-dire l'œuvre des apôtres, des Conciles, des Papes et des Pères de l'Eglise, il avait voulu purifier le christianisme en remontant aux Evangiles, mais le Jésus qu'il avait rêvé était un Dieu d'Occident, terrible d'énergie, effrayant de colère, exigeant la foi absolue, par suite le désir, donc l'action ; au contraire Tolstoï fait de Jésus une sorte de *bab* oriental dont la divinité n'éclate que dans le martyre ; la Bible, base de la foi luthérienne, il la repousse plein d'horreur pour ce Jéhovah qui foudroie ses ennemis et plie le col de ses fils rebelles, il ne garde que les Evangiles et des Evangiles seulement les versets où l'Homme-Dieu prêche l'abstention, l'humilité, le silence ; on ne retrouve dans sa glose ni les malédictions de Jésus contre les cités méchantes, ni son geste contre le figuier stérile, ni sa colère contre les marchands du Temple dont il renverse les tables ; à ses yeux Pierre n'a pas été plus coupable en reniant son Maître qu'en tirant l'épée pour le sauver. Il a tellement la haine de l'action qu'il ne veut pas croire aux miracles de son Dieu. Cet admirable spectacle de la foi domptant la nature le choque : « Il prit le pain des mains de ceux qui en avaient et il le partagea entre tous et tous furent rassasiés. » Voilà comme il explique la multiplication des pains. « N'attends pas ta guérison d'un miracle, fait-il dire à Jésus, mais continue à vivre dans la mesure de tes forces et n'interprète pas à faux le sens de la vie. » Quoi ! Tolstoï réduirait-il la morale évangélique à de plates maximes de Confucius ? Non sans doute, puisqu'il glorifie le dévoûment et le sacrifice, mais comme la conception qu'il se fait de cet héroïsme est loin de la nôtre ! Ce sens de la vie dont il parle et qui est Dieu pour lui, il le fait consister dans les cinq commandements que voici, ne pas faire de mal, ne pas être sensuel, ne pas jurer, ne pas juger, ne pas haïr l'étranger : mais tous ces commandements sont négatifs ; la lutte contre le mal qui est le bonheur du héros stoïcien ou chrétien est un malheur pour le sage d'Orient. « S'il n'y avait au monde, dit Tolstoï, ni tentation ni scandale, le monde serait heureux. « Pourquoi défend-il à l'homme de juger ? » parce qu'il est toujours impossible de promettre quoi que ce soit, l'homme étant tout entier dans la main de son père » (c'est-à-dire devant toujours obéir à son impulsion intime, puisque Dieu c'est la conscience de l'âme que tout homme porte en lui). Mais qui ne voit que ces deux commandements concluent à la défense d'agir et à la défense de vouloir ? La sainteté devient ainsi une sorte d'égoïsme ingénu et futile comme celui des enfants : « Les enfants vivent dans la véritable vie qui est l'accomplissement de la volonté du Père, dit Tolstoï, il faut considérer la vie des enfants et vivre comme eux. »

J'aurai l'occasion de reprendre et développer ces idées dans la 3e partie de ma *Synergie sociale*, à paraître ; je me permets donc d'y renvoyer le lecteur qui prendrait intérêt à ces questions. S. A.

EMERSON : LES SUR-HUMAINS, trad. par Jean Izoulet, avec la collaboration de MM. Adrien Baret et Firmin Roz. (Armand Collin.)

La place de philosophe rhétoricien et de rhétoricien philosophe, vacante

depuis la mort de Guyau, revient de droit à M. J. B. J. Izoulet Loubatières : presque seul parmi nos contemporains, il tient encore à honneur de ne rien comprendre à l'ordre du monde. Les préoccupations de l'heure présente, celles qui conduisirent à travers Rome deux hommes comme MM. Brunetière et Zola, penseurs à la vérité d'une envergure quelque peu différente, ont amené M. Izoulet à rechercher et à faire connaître quelques esprits capables de jeter à la fois le discrédit et le ridicule sur ceux qui veulent découvrir partout des causes et des évolutions. Ni Carlyle, ni Emerson, qu'il a choisis à cette intention, ne méritaient d'être ainsi mésestimés. Mais c'est là le moindre reproche que j'aie à faire à M. Izoulet.

Une erreur plus grave et plus difficile à tolérer consiste à confondre Nietzsche et Emerson. Cette erreur, M. Izoulet l'a commise au point de traduire « *The Representative Men* » par les « *Sur-Humains* ». Le « superhomme », quoi que vous en pensiez, cher monsieur, n'est nullement objectif : c'est une conquête de l'homme sur soi-même, en dehors de la pensée, une folie de vertige, et ce n'est pas Nietzsche, non plus qu'un poète, qu'il faut piller pour découvrir des idées générales. Emerson, au contraire, est le philosophe de l'âme habituelle, le penseur « des jours ordinaires », et, si la connaissance de ceux qu'il nous désigne et qu'il étudie comme les représentants de l'humanité nous conduit à une conclusion, c'est que ces prétendus « Sur-humains » ne sont guère différents de la pauvre moyenne de leurs semblables.

Cette inintelligence de la pensée d'Emerson, M. Izoulet l'a encore aggravée par la lourdeur de sa traduction. Certes, celle-ci est infiniment moins mauvaise que les précédentes et certains passages sont même d'une remarquable venue : mais c'est sans doute à MM. Firmin Roz et Baret que nous sommes redevables de ces progrès un peu inattendus. Malgré leur précieuse collaboration, il reste dans le livre de M. Jean Izoulet, philosophe lyrique, de nombreuses taches et, trop souvent, du pur galimatias ; il n'est pas rare d'y trouver des mots tels que : *inutilisabilité*, *découvreur*, *inexpressibilité*, *vividité*, *immortalité* : ceux-là, n'en doutez pas, ne sont pas de M. Firmin Roz, de qui j'ai lu autrefois dans l'*Art et la Vie* de très intéressantes et très fines études sur Schumann. M. Izoulet en est, pour lui emprunter un de ses néologismes barbares, le « découvreur » responsable : il semble ignorer que le sens d'une phrase jaillit du jeu des mots et non de leur alignement ; par là, sa traduction, pour être littérale, n'en est que plus faible.

Je ne crois pas utile de parler plus longuement d'Emerson à propos de ce livre. Ce serait d'ailleurs assumer une tâche bien lourde, après la remarquable préface de M. Maeterlinck qui consacra la traduction des *Essais*. Je ne saurais trop en recommander la lecture : la grande figure d'Emerson y apparaît en pleine lumière et l'on y trouvera, en outre, quelques-unes des choses les plus admirables qui aient été dites.

Henry Gauthier-Villars.

LES MARGES D'UN CARNET D'OUVRIER, par Jean Baffier.

Ah l'excellent petit livre et comme on souhaiterait le voir entre les mains de tous ceux qui parlent d'art ! Vraiment c'est un tort que la critique d'art soit l'apanage des littérateurs, il me semble que les artistes, les vrais, ceux qui produisent, devraient bien avoir voix au chapitre. M. Baffier est un de ceux-ci et c'est pourquoi il me plaît l'entendre dire ce qu'il pense, très bonnement et très justement. Car M. Gustave Geffroy à qui il s'adresse est un journaliste, et ses idées de musée du soir, d'écoles d'art décoratif, de cours d'ouvriers d'art, sont des idées de journaliste, et ce qu'il y a de pis, de journaliste démocsoc. La vérité c'est ce que dit M. Jean Baffier : pas de concours, pas d'écoles d'art, pas de cours du soir, les musées ne sont bons que pour les amateurs et les profanes, les artistes eux se forment dans la vie. Non, parbleu, qu'ils ne doivent pas apprendre leur métier, lequel est ardu, mais l'art on ne l'apprend pas. Ah ! si M. Jean Baffier était directeur des Beaux-Arts, quelle belle ligne large et d'encre énergique il mènerait sur tous les chapitres biffés !

Je ne veux pas dire que tout absolument soit à approuver dans ses dires. Sur un point, ce probe et consciencieux artiste me fait peine, il semble trop manquer d'énergie. Certes je suis de son avis que les riches (et le plus riche des riches, celui qui grâce à nous tous, a 3450 millions à dépenser par an) n'ont vis-à-vis des artistes d'autre devoir et d'autre droit que celui d'acheter leurs œuvres, je voudrais toutefois un dédain plus silencieux pour ceux de ces riches qui n'achètent pas, je peux bien dire ceci n'ayant jamais gagné un centime avec ma littérature ; si le souci du gain même légitime était tout à fait absent de l'âme de l'artiste, son œuvre serait meilleure ; elle serait de quantité moindre puisqu'il faudrait bien gagner sa vie autrement : qu'importe, l'important n'est pas de produire des œuvres mais un chef-d'œuvre. Je trouve la même preuve de manque de courage dans l'antisémitisme de l'auteur : les antisémites sont peut-être des âmes nobles puisque ce qu'ils condamnent, à raison ou à tort, chez les juifs, est fort laid, mais ce sont de faibles caractères ; toutes les fois qu'une minorité joue dans un état social un rôle très supérieur à celui qu'elle devrait jouer, c'est la faute de la majorité : que les non-juifs soient laborieux, opiniâtres, hardis, énergiques, et les autres verront vite se restreindre leur excès d'importance ; que si cet excès était dû à des causes artificielles, machinations dolosives ou actions coactives, il n'en tomberait que plus vite. D'ailleurs il est toujours mauvais de se créer des explications extérieures du mal présent ; que chacun s'en prenne à soi, fasse du mieux qu'il peut ; que les artistes, une fois leur pain quotidien assuré, produisent sans se préoccuper de l'Etat, des riches, des juifs, et de M. Gustave Geffroy, et tout ira mieux, même et surtout leur art !

S. A.

THÉATRE, I volume, E. Franchetti (Librairie de l'Art indépendant).

S'il est vrai qu'auprès des gens soi-disant sérieux la valeur d'une œu-

vrę soit adéquate à l'ennui qui s'en dégage, nous avons affaire ici à un chef-d'œuvre du genre, mais s'il est vrai aussi que l'enfer des hommes de lettres soit pavé de bonnes intentions, l'auteur du volume en question y trouvera, à son heure, une place d'honneur retenue à son nom, par le démon de la littérature d'amateur. Les nobles aspirations vers une psychologie intense, les rêves d'une amitié introuvable, son pessimisme amer et légitime, ses revendications généreuses contre l'horreur de vivre et le code inique de la société moderne, sont, hélas, étouffés sous une montagne d'incohérences et de puérilités. Quant à l'écriture, c'est du franco-italien.

TRENMOR.

Livres reçus : POÉSIE, *Edouard Ducoté* : Aux écoutes (librairie de l'Art indépendant). *Edmond Pilon*: Les poèmes de mes soirs (Vanier). *Edouard Michaud* : La passion, drame sacré (Bibliothèque française et modernes). *Emile Verhaeren* : Les villes tentaculaires (Bruxelles, Deman), Poèmes (Mercure de France).

ROMANS : *Louis Roguelin* : Jacques Moreau (Société libre d'édition). *Michel Jicé* : Quand le tour est joué (Société libre d'édition). *Ossip Laurié* : Ames souffrantes (Dupont). *Marcel Lheureux* : Cabotinage d'amour. *Charles de Rouvre* : Après amour (Bibliothèque de la Plume). *Henri de Saussine* : Le prisme (Ollendorf). *A. Schalck de la Faverie* : Sauvée ! (Ollendorff). *André Theuriet :* Années de printemps (Collection Ollendorff illustrée).

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE : *Gabriele d'Annunzio :* Le Vergini delle Rocce (Milano, Fratelli Treves). *Domenico Oliva* : Il ritorno (Milano, Chiesa). *Jonas Lie* : Les filles du commandant, trad. d'Aline Toppélius (Savine). *Herman Bang* : Tine, trad. de M. Prozor (Savine).

DIVERS : *Paul Fort* : Ballades (Mercure de France).

IX. *LE MOIS*

1896. Millésime nouveau (quel beau mot, millésime, la première victoire de Bonaparte !) Que donne ce 1896 à la chronomancie ? une impression plutôt dysrithmique ; l'année parfaite de ce siècle a été 1816, l'établissement définitif de la Restauration en France et d'une paix de près de quarante ans en Europe, comme furent auparavant 1612, l'accalmie qui précède la guerre de Trente ans, 1510, l'apogée de la grandeur française en Italie ; en raison du caractère sacré des chiffres 3 et 7, plus fastes encore sont les années 1714, paix d'Utrecht, derniers rayons du Soleil royal, et 1369 relèvement de la France avec Du Guesclin, auxquelles il faut ajouter, pour son eurythmie, l'année 1234 aurore du règne de saint Louis.

1896 ne donne pas mieux à la logomancie. La sonorité *eize* est malaugurale ; historiquement elle s'applique à des rois hypocondres comme Louis XIII ou pitoyables comme Louis XVI. Par analogie, comparez le

flamboiement à la terminaison mélancolique de *orze*, à la grâce exquise et mutine de *inze*. D'une façon générale, les noms de la seconde dizaine se terminant tous par des féminines, d'essence infidèle, il vaudrait mieux ne pas appeler un roi d'un nom porté par dix de ses prédécesseurs. Les dix premiers Louis ont mieux travaillé que les six suivants à la grandeur de la France. Voyez comme la sonore et hautaine terminaison *euf* a porté bonheur à saint Louis. Certainement, s'il y avait eu un Louis XIX, il aurait été un grand monarque !

* * *

Il n'y a pas à se le dissimuler, l'Angleterre n'a pas eu pour son jour de l'an une bonne presse en Europe, la mauvaise humeur de M. de Blowitz suffirait à le prouver, et l'empereur Guillaume semble méditer dans le lointain un Blocus continental. Verrons-nous déflorer ce ruban d'argent impollu depuis l'autre, le Bâtard ? Les bonshommes d'état qui prophétisent la mise en rage et en cage du léopard ne se rendent pas compte que, l'Angleterre fût-elle allégée de toutes ses possessions, la *speaking-english-race* n'en disposerait pas moins d'une centaine de millions de Johns et Jonathans subtilement répartis en quatre foyers qui jouent aux quatre coins du globe (à idées hardies, images idem) et disposant de plus de 650 milliards sur les 1500 auxquels on évalue la richesse du monde civilisé. Est-ce à dire que les Boërs finiront par être mangés aux pickles et rifles et qu'un jour Jameson aura sa statue équestre à Prétoria ? Eh, eh, puisqu'il n'y a plus de juges à Berlin ! Pour nous, ce qui est rassurant, c'est que notre situation est très claire; notre pivot étant le pays-annexé, nous n'avons qu'à girouetter en grinçant, des ennemis qui ne nous rendront rien, car ils ne seraient plus nos ennemis, à nos amis qui ne nous feront rien rendre, car cessant de nous tenir, ils ne seraient plus nos amis. D'où ce *delenda Carthago* : Plantons un orme et attendons.

* * *

Que disions-nous l'autre mois que le projet de M. Paul Adam sur la réhabilitation des condamnés par l'armée coloniale avait eu l'heur de plaire à tout le monde, même aux vrais démocsocs ? Voilà les purs des purs qui l'anathématisent dans la *Société nouvelle*, organe belge de l'Orthodoxie libertaire ! (car il y a, *risu teneatis*, une orthodoxie libertaire. M. Edmond Picard n'a-t-il pas réclamé un jour l'*Anarchie codifiée ?*) Ah ! M. Paul Adam n'en mène pas large : « Est-ce prurit de relations décorées, promesse de lucratifs mandats, besoin d'offrir des gages, peur des tracasseries inélégantes ou perspective de tremper au même verre avec (!) un sénateur pharisaïque (tremper quoi, grand Dieu !) ?» Et le belge de l'article stigmatise tour à tour le goût des bas marécages chez M. Paul Adam, sa cruauté voulue ou non, sa bêtise gratuite, son verbiage, même son ton doctoral, et il le prend de très haut avec ce petit garçon : « Avant d'offrir l'appoint de leur talent aux propagandistes de nos intégrales revendications, certains littérateurs devraient se consulter

mieux ; les mesurant à cette tâche qui exclut autant que possible défaillances et bévues : ils trouveraient peut-être trop courte leur persévérance, insuffisante leur aptitude. » Qu'est ce ton belge sinon doctoral ?

*
* *

Ah ! l'admirable poète que M. le vicomte de Borelli et comme il faut remercier la *Revue de Paris* 1º de nous apprendre que ce gentilhomme était l'auteur de l'*In memoriam* anonyme que l'*Ermitage* ne put s'empêcher autrefois de signaler (alas, poor Tennyson, que tu fus enfoncé !) 2ºde nous régaler du pendant de ce chef-d'œuvre (le style se gagne) dont je veux au moins citer, pour vous allécher, le premier vers :

Quand il fait beau, des fois, je vais au cimetière.

Cette poésie a du moins un mérite, celui d'avoisiner, dans la dite Revue, une étude de M. Romain Rolland sur la décadence de la peinture italienne. Les causes en sont savamment analysées, lucidement exposées ; il en est une pourtant, très psychologique, que l'auteur oublie et qui explique tout quand on se souvient de l'amour des Italiens pour la gloire. Si la peinture des *quinquecentisti* est tombée en décadence. c'est que l'usage s'était introduit d'appeler les maîtres par leur surnom d'origine, au lieu de leur nom patronymique : le jour où il y eut un Pérugin, un Véronèse, etc. tous les habitants de Pérouse, tous ceux de Vérone, etc. cessèrent de tendre vers le grand art, sachant la place occupée chez Mnémosyme. Il n'en a pas fallu davantage pour ruiner la peinture italienne.

*
* *

Roue, symbole, fortune et le reste. Il n'y a pas très longtemps, les directeurs des plus grands journaux parisiens se nommaient Canivet, Portalis, Camille Dreyfus, Labruyère, Edmond Magnier ; d'autres sont morts, Magnard, Patinot; d'autres faisaient ou font encore parler d'eux: Hébrard, A. Meyer, Edwards, Maret, Xau, Simond, Ch. Laurent. N'est-il pas consolant en somme de penser que ceux dont on ne parle pas, ce sont ceux qui savent vraiment tenir une plume, Hervé, Cassagnac, Rochefort, Drumont, Barrès, et que les écrivains même politiciens ne sont pas la même chose que des politiciens même plumitifs ?

*
* *

Quel grincheux trouvait donc que la décentralisation était un poisson d'avril ? tout au plus pisciforme cétacé ou amphibie revenant sur l'eau tous les mois ou trimestres pour faire son petit geyser comme une dame baleine. Cette fois, elle vient d'accoucher d'une Ligue (Pour cette cause sainte Nous marcherons sans crainte !) qui n'a pas l'air, ma foi, mal composée ; les décentraliseurs sont trouvés, il s'agit que les décentralisés se présentent. En attendant, ces messieurs de la Ligue vont, une fois de plus, découper la France en polygones irréguliers ; les sages proposent d'utiliser les circonscriptions déjà existantes, corps d'armée, cours d'ap-

pel, ressorts académiques, et de les substituer aux départements trop décidément semblables au Théâtre Des Gachons. Ils ont raison. Parlons sérieusement. Il vaudrait mieux assimiler les futures provinces aux actuelles circonscriptions judiciaires plutôt qu'aux actuelles circonscriptions académiques, et cela pour plusieurs raisons : d'abord les villes universitaires sont parfois de vieilles cités un peu mortes, mal indiquées pour devenir de vraies capitales, comparez hors France, Francfort à Heidelberg, Cologne à Bonn, Liverpool ou Birmingham à Oxford ; ensuite nos cours d'appel sont mieux calquées sur les anciens Parlements que nos facultés sur les anciennes universités ; enfin le public est beaucoup plus familiarisé avec la circonscription judiciaire qu'avec l'universitaire, et cela se comprend, les impétrants au baccalauréat étant incomparablement moins nombreux que les républicoles ayant maille à partir avec dame Thémis, face civile ou revers pénal. Ceci n'est-il point pertinemment raisonné et n'êtes-vous point convaincu ? Eh bien ! je vous l'avoue, la vraie raison de ma préférence c'est que ma ville natale a une Cour d'appel et pas de facultés, et qu'elle serait humiliée dans un cas, et exaltée dans l'autre. Médite ceci, ami lecteur, et défie-toi à l'avenir même des bonnes raisons.

* * *

Les consultations comme celle du *Mercure* sur Alexandre Dumas fils ont eu au moins l'avantage de nous procurer d'amusants sourcils circonflexes chez nos confrères de la grande presse (le fait est que nous aussi sommes parfois ahuris d'apprendre certains noms d'illustres cogénérationnistes). De sorte que si elles ne nous apprennent pas grand'chose sur le sujet du plébiscite, elles nous renseignent fort joyeusement sur les badauds et sur les votants (nous apprenons par exemple le nom de Celle qui ravit un jour l'innocence d'un des plébiscitants, et l'endroit ; par malheur les autres détails manquent).Il résulte bien de ces consultations, outre la formule photographiée au gyroscope, que beaucoup d'opinants n'ont pas lu les œuvres de Dumas fils, mais cette incuriosité a-t-elle bien le sens dédaigneux qu'on lui prête ? D'abord on lit mal volontiers les pièces de théâtre imprimées ; ensuite on évite à dessein de déflorer par une lecture le plaisir qu'on éprouvera quelque jour à voir jouer des pièces qui restent au répertoire ; enfin la non lecture fût-elle intentionnelle, prouverait-elle contre le non-lu ou contre les non-lecteurs ? Si l'on posait à nos amis la question ; Avez-vous lu Renan ? ou avez-vous lu Taine ? Je me demande vraiment si les réponses, sincèrement données, seraient en majorité affirmatives.

* * *

Le jour où l'on inaugura la Bourse de Marseille, un monument quelconque, avec deux statues dans des niches, Pythéas et Euthyménès, deux pompiers vagues, un journal du cru lança un article indigné et violent : on accusait l'architecte d'avoir traîtreusement interverti les grands navigateurs massaliotes, si bien qu'une émeute faillit éclater sur la Canebière, chaque Marseillais reconnaissant fort bien Pythéas dans la niche d'Euthy-

ménès et Euthyménès dans la niche de Pythéas. Je réfléchissais à ceci en lisant les *Variations de la beauté féminine* de M. Paul Gsell et me demandais ce qui serait advenu si un Lemice Terrieux subtil avait fourni à l'auteur des portraits où les costumes historiques auraient bien été exacts, mais où les figures auraient été troquées ; M. Paul Gsell aurait-il hésité à reconnaître une bouche voltairienne chez Madame de Pompadour, un sphinx sinistre en Catherine de Médicis et une politique capable de faire révoquer l'édit de Nantes en Madame de Maintenon qui d'ailleurs ne fut pourrien dans cette révocation ?

*
* *

L'aménagement agricole et industriel de Madagascar est en bonne voie : les fonctionnaires poussent à vue d'œil. Vraiment à voir les résultats respectifs qu'obtiennent les Affaires étrangères en diplomatie et les Colonies en administration, on se demande si un chassé-croisé ne serait pas tentable. Ces messieurs de la carrière qui d'habitude se font si correctement rouler par les foreingofficiers constituent de très louables résidents grâce à qui la Tunisie par exemple coûte 100,000 fr. au Trésor quand l'Algérie nous revient à 20 millions. Qui sait si tous les Chocolats plus ou moins lactés qui gouvernent nos colonies et sont en train d'élever si haut le budget civil de Madagascar ne se révéleraient pas solistes di primo cartello dans le jusqu'ici cacophonique concert européen ?

A propos d'économies, un journal s'étonne de ce que tel amiral ait renoncé, pour qu'on puisse armer une escadrille de plus, à je ne sais quels suppléments de solde (le triomphe de l'administration maritime). Mais cet admiral est admirable et il n'y a qu'à extensionner son innovation pour rétablir l'équilibre du budget, ce pochard qui vide nos poches ! Si l'on mettait les fonctions publiques aux enchères, je suis sûr que les bons bourgeois s'écraseraient pour payer le droit au rond-de-cuir. Economies 1300 millions par an ! Sans doute, le système semble embarrassant pour les généraux en chef, mais pourtant, en le modifiant un peu ! Supposez que l'on inflige une amende de 5,000 fr. à l'amiral qui échoue un cuirassé, ou qu'en décidant une expédition comme celle de Madagascar, on ouvre au commandant en chef à titre de récompense nationale un crédit de 1 million avec retenue de 1000 francs par soldat mort de maladie (quelqu'un y aurait été de 2 millions et demi) croyez-vous que le système serait ridicule ? Ils n'en riraient pas en Angleterre.



Le système pourrait d'ailleurs être étendu à l'Administration des Beaux-Arts. (Faut-il qu'un pays ait la bureaucratie dans les moelles pour admettre que les beaux-arts puissent être administrés !) Il paraît qu'un Lawrence dont un amateur aurait refusé 22,000 fr. vient d'être acheté 75,000 fr. par le Louvre ; si le fait est exact, ne serait-il pas exquis que la Commission d'achat payât la différence ?

Pourtant, cette douce administration depuis quelque temps fait preuve

de bonne volonté. Au Louvre on essaie de mettre un peu d'harmonie dans le chaos, bien qu'on n'ait encore renoncé, hélas, ni au système des Salons carrés, ni à celui des salles de Portraits, ni à celui des galeries Lacaze. Au Luxembourg, les acquisitions deviennent si nombreuses qu'on va empiéter, re-hélas, sur le jardin ; ces pauvres poumons de Paris, comme on les racle et compresse ! Pourquoi ne pas déloger le chef du cabinet du Président du Sénat et la douzaine de politiciens qui l'accompagne, si l'on veut créer un nouveau musée ? Pourquoi aussi ne pas désencombrer les salles actuelles des grandes machines patriotiques et patrouillotiques, reddition d'Huningue ou mort du tambour Bara ?

⁂

Pauvre, pauvre, pauvre Lélian qui goûte enfin la sécurité dans le repos, ce qui seul lui manquait encore ! Il traversa la vie en chantant comme un oiseau, et pourtant la vie lui fut dure, comme l'hiver à un moineau parisien, pauvre grand gosse de poète qui souffrait sans cesse et riait toujours de son bon rire, et faisait des gamineries à tout le monde, parallèlement, peut-être même à sa Bonne Mère. Du moins le jour de son enterrement qui coïncida avec la neuvaine de Sainte Geneviève, les cloches s'éveillèrent inattendues à la fin de l'absoute et sonnèrent à toutes volées, joie ! joie ! comme pour chanter le nimbe d'étoiles qui allait enrichir pour l'éternité le grand Pauvre qui ici-bas avait manqué toujours de tout, même, hélas, au dernier jour, des consolations suprêmes.

SAINT-ANTOINE.

X. *ÉGHOS*

Les Ermites, désireux de témoigner à Henri Mazel les amitiés qu'il s'est acquises pendant les six années de sa direction, lui ont offert au café Voltaire un dîner qui a eu lieu le 30 janvier.



On a parlé, à la mort de Verlaine, d'une pension que certains de ses admirateurs lui servaient chaque mois. Telle qu'elle a été racontée, cette histoire est inexacte. La personne qui aurait dû protester et celle qui l'aurait pu ayant toutes deux gardé le silence, nous n'insisterons pas. Mais il était peut-être bon que cela fût dit.



Viennent de paraître au *Mercure de France :* les *Poèmes,* d'Emile Verhaeren, comprenant les *Bords de la Route*, les *Flamandes*, les *Moines* augmentés de plusieurs poèmes ; et les *Ballades* de Paul Fort. A la *librairie de l'Art indépendant* : *Aux écoutes*, poèmes de Edouard Ducoté.



L'*Observateur français*, le vieil organe quotidien, se transforme sous

la rédaction en chef de notre ami Yvanhoé Rambosson en revue hebdomadaire, donnant un résumé du mouvement littéraire, politique et scientifique.

*
* *

M. Albert Arnay prend la direction du *Réveil*. Encore que son nom nous assure d'un heureux succès, nous prions notre confrère d'agréer ici tous nos vœux.

*
* *

Le Conseil municipal accorde à la Société des Artistes Indépendants le Palais des Arts Libéraux (Champ-de-Mars).

Le monde artistique peut donc tout disposer pour y grouper, en Avril et Mai 1895, sa belle Exposition.

*
* *

L'*Art jeune* d'un commun accord avec l'*Art moderne*, l'*Art wallon*, le *Coq rouge*, l'*Ermitage*, l'*Idée moderne*, le *Libre Journal*, la *Lutte*, le *Magasin littéraire*, le *Mercure de France*, *Pan*, la *Plume*, le *Réveil*, la *Revue Blanche* et la *Société nouvelle* propose d'offrir en un banquet un témoignage d'admiration au poète Emile Verhaeren, à l'occasion de l'apparition simultanée des *Villes tentaculaires* et de la réédition des *Flamandes* et des *Moines* par le *Mercure de France*.

Le Comité organisateur du banquet est composé de MM. Georges Eckhoud, du *Coq Rouge*; Albert Jacquier, du *Réveil*; Paul Sainte-Brigitte, jadis directeur de la *Revue Rouge*; Alfred Vallette, directeur du *Mercure de France*; Henri Van de Putte, de l'*Art jeune*.

Le prix de souscription est de 5 francs; adresser les souscriptions à M. Henri Van de Putte, rue de Brabant 131, Bruxelles.

*
* *

Le Salon de la *Libre Esthétique*, qui a pris le premier rang parmi les expositions bruxelloises, s'ouvrira au Musée Moderne dans le courant de février.

Comme les années précédentes il sera international et comprendra, outre un choix d'œuvres exposées par des peintres et sculpteurs belges, français, anglais, hollandais, etc., une section importante d'objets d'art.

Des auditions musicales organisées par M. Eugène Ysaye et des conférences littéraires complèteront cette manifestation d'art.

*
* *

Pour toute communication relative à l'*Ermitage* s'adresser le mardi, 8, rue Juliette Lamber, de 2 à 7 heures.

Tulle, imp. MAZEYRIE. *Le Gérant :* EDOUARD DUCOTÉ.

Sommaires des derniers numéros de l'Ermitage

NOVEMBRE

DECEMBRE

JANVIER

L'ERMITAGE

REVUE MENSUELLE
Artistique et littéraire.

Directeur : Edouard DUCOTÉ

La *Revue* se déclare étrangère à la politique et laisse à chacun de ses collaborateurs la responsabilité de ses articles.
Les communications doivent être adressées aux bureaux de la Revue. Les manuscrits déposés ne sont pas rendus. Réserve est faite des droits de traduction et de reproduction.
Les abonnements partent du 1er janvier ou du 1er juillet au choix de l'abonné. Les quittances présentées à domicile sont majorées de 50 centimes pour frais de recouvrement. On s'abonne au siège de la Revue et dans tous les bureaux de poste.

Abonnements : Un an : France, 8 fr. — Étranger : 10 fr.

DÉPOTS

Dépositaire général : Charles, 8, rue Monsieur-le-Prince, Paris

PARIS

Brasseur jeune, Galeries de l'Odéon.
Gagne et Boulinier, boulev. St-Michel.
Dentu, 36, avenue de l'Opéra.
Flammarion, 10, boulevard des Italiens.
Svein, 6, boulevard des Italiens.
Flammarion, 4, rue Auber.
Sauvaître, 72, boulevard Haussmann.
Méa, 1, rue du Havre.
Flammarion, 2, rue Marengo.
Chaumont, 48, rue Rivoli
Crette et Lemercier, passage Véro-Dodat, (rue J.-J. Rousseau).
Vildier, 8, boulevard Denain.
Flammarion, 3, boulevard Saint-Martin.
Librairie Nouvelle, 15, boul. des Italiens.
Savine, 10, rue des Pyramides.
Vanier, 19, quai Saint-Michel.

DÉPARTEMENTS ET ÉTRANGER

Vion, à Amiens.
Lacoste, à Bordeaux.
Cantal, 9, rue Bourbon, à Lyon.
Catelan, à Nîmes.
Peyrot-Tinel, à Nîmes.
Lestringand, rue Jeanne-d'Arc, à Rouen.
Majola, 4, rue Jovin, Saint-Etienne.
Mercier, rue Gambetta, Saint-Etienne.
Pericat, à Tours.
Brun, rue Lafayette, à Toulouse.
Aubertin, rue Paradis, Marseille.
Ripé, à Vendôme.
Lacomblez, à Bruxelles.
Meyer, 13, West 24 Street, à New-York
Asher, à Berlin
Weiss, Tuchlauben, à Vienne.

La Revue se trouve également dans les gares de Paris et des principales villes

COLLECTIONS

Les années 1890 et 1891 de l'*Ermitage* (série Raymond) sont épuisées.
Pour les numéros isolés, écrire à l'Administration de la Revue.
En vente (série Mazeyrie) :

Le premier semestre 1892, 1 beau vol. in-8 de 416 p. (prix majoré). **6 fr.**
Le second semestre 1892, 1 beau vol. in-8 de 432 p. (prix majoré). **6 fr.**
Le premier semestre 1893, 1 beau vol. in-8 de 392 p. (prix majoré). **6 fr.**
Le second semestre 1893, 1 beau vol. in-8 de 384 p. (prix majoré). **6 fr.**
Le premier semestre 1894, 1 beau vol. in-8 de 384 p. (prix majoré). **6 fr.**
Le second semestre 1894, 1 beau vol. in-8 de 384 p. (prix majoré). **6 fr.**
Le premier semestre 1895, 1 beau vol. in-8 de 384 p. (prix majoré). **6 fr.**
Le second semestre 1895, 1 beau vol. in-8 de 384 p. (prix majoré). **6 fr.**

SEPTIÈME ANNÉE — N° 3 MARS 1896

L'ERMITAGE

REVUE ARTISTIQUE ET LITTERAIRE

PARAISSANT CHAQUE MOIS

(Nouvelle Série)

EDOUARD DUCOTÉ

DIRECTEUR

SOMMAIRE

PRIX · 80 CENTIMES

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE

RÉDACTION : *8, rue Juliette Lamber*

ADMINISTRATION : *Charles, libraire, 8, rue Monsieur-le-Prince*

Le Livre d'or de la littérature actuelle

ONT COLLABORÉ A L'*Ermitage* depuis son origine :

Paul Adam — Edmond de Amicis — Paul-Marius André — Camille-Antona Traversi — Albert Aurier — Avancinio Avancini.

Edmond Bailly-Jules Barbey d'Aurevilly-Maurice Barrès-Charles Bayle Léon Bazalgette—Maurice Beaubourg—Léon Bélugou—Henry Bérenger — Eugenio Bermani — Bernard l'Ermite — Georges Bernard-Kahler — Paul Berthon — Emile Besnus — Otto Julius Bierbaum — Jacques Blanchedieu—Léon Bloy — Karl Boès — Jules Bois— François Boissier — Emile Boissier — Emile Boix — Commandant Bonnet des Tuves — Emile Bosdeveix — Maurice Bouchor — Louis Bourdery — Raymond Bouyer — René Boylesve — Viviane de Brocélyande — J. Burel — E. A. Butti.

Léopold Cabanis — Georges Cairoche — René Caillé — Giosué Carducci — Jean Carrère — Enrique Gomez Carrillo — Jose Castineira — Eugenio de Castro — Joseph Chaleil — Raphaël Chaigneau — André Chevalley — Judith Cladel — Léon Cladel — Albert Clouärt — C. Corradino — François Coulon — Walter Crane — Antoine Cros.

Joseph Declareuil — Henri Degron — Richard Dehmel — Achille Delaroche — Emmanuel Delbousquet — Léon Denis — Louis Denise — Joseph Desgenêts — Edmond Desmolins — Jean Destrem — Detlev von Liliencron — Pierre Dévoluy— Austin Dobson — Georges Doncieux — Auguste Dorchain — Georges Druilhet — Louis Duchosal — Edouard Ducoté — Pierre Dufay — Louis Dumur.

Havelock Ellis — Henry Eon — Georges d'Esparbès — Michel d'Eyjeaux.

Pierre Fernier — Auguste Ferrero — Enrico Ferri — Lucio Ferrier — A. Fogazzaro — G. Fiamingo — André Fontainas — Georges Fourest — Fra Diabolico — Fra Eremitano — Frédéric Friche.

Andhré des Gachons — Jacques des Gachons — Garschnine — Joachim Gasquet — Henry Gauthiers-Villars — Stefan George — Paul Gérardy — Alphonse Germain — René Ghil — André Gide — Iwan Gilkin — Albert Giraud — André Godfernaux — Rémy de Gourmont — Edmund Gosse — Georges Grévin — Maurice Griveau — Alcide Guérin. — Charles Guérin — Charles des Guerrois.

Pierre Halary — Max Halbe — Ola Hansson — Edmond Haraucourt — Thomas Hardy — Julius Hart — José Maria de Heredia — Ferdinand Hérold — Ernest d'Hervilly — Eugène Hollande — Herbert Horne — Vincent Hyspa.

André Ibels.

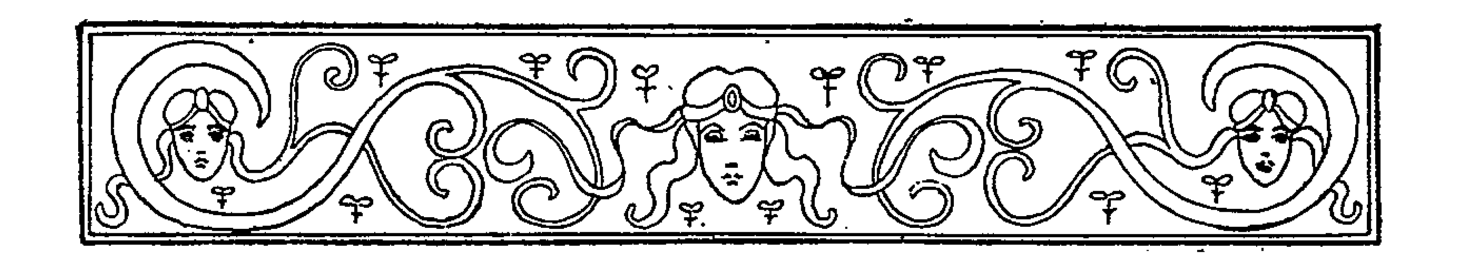
Félix Jeantet — Alber Jhouney — J. Joly — Phœbus Jouve — Jean Jullien.

Gustave Kahn — Kalophile Ermite — Keats — Louis de Kédar — Edouard de Kerdaniel — Karl August Klein — Tristan Klingsor — Maurice Kreutzberger — Marie Krysinska.

Pierre de Labaume — Georges Lafenestre — Bernard Lazare — Georges Le Cardonnel — Louis Le Cardonnel — Julien Leclerq — Marc Legrand — André Lemoyne — Camille Lemonnier — Grégoire Le Roy — Anatole Leroy-Beaulieu — Grégoire Lewenson — Adam Lévy — Joao de Lisboa — Loeiz-Le-Picaut — Florentin Loriot — N. Lougovoï — Pierre Louys.

Maurice Mæterlinck — Pierre Massoni — Achille Maffre de Baugé — Maurice Magre — Stéfane Mallarmé — Roland de Marès — Ulysse Marquant — Guido Martinelli — Camille Maryx — Paul Masson — Maurice Maindron — Henry Maubel — Camille Mauclair — Charles Maurras — D. Fortuné Mazel — Henri Mazel — Mazzoni — Louis Mercier — Hadrien Merle — Stuart Merrill — Dauphin Meunier — Emile Michelet — N. Minsky — Frédéric Mistral — Adrien Mithouard— Albert Mockel — G. de Molinari— Mathias Morhardt — Charles Morice — Jean Moréas — Henri Mornand — H. Morselli — Henri Muchart — Lucien Muhlfeld.

Francis Nautet — Néèra — Jean de Néthy — A. P. Nieva — Frédéric Nietzsche — Pierre de Nolhac — Raymond Nyst.
Pierre Olin — Domenico Oliva — Alfonso d'Oliveira-Soarès.
George Padoux — Paul Page — Sar Josephin Péladan — René Peter — Pierre l'Ermite — Edmond Picard — Vittorio Picca — Pilate de Brinn' Gaubast — Edmond Pilon — Armand Point — Alfred Poizat — Maurice Pujo.
Pierre Quillard.
Rachilde — Yvanhoë Rambosson — Hugues Rebell — Paul Redonnel — Henri de Regnier — Adrien Remacle — Victor Remouchamps — Marcel Rémy — Jules Renard — Adolphe Retté — Adolphe Ricchieri — Lionel des Rieux — Arthur Rimbaud — Gustave Robert — William Ritter Joseph Romieu — Léopold Ridel — Alberto Rondani — Firmin Roz — Angelin Ruelle.
Antoine Sabatier — Saint-Antoine — Albert Saint-Paul — Saint-Pol-Roux — Charles Saunier — Joseph Savary — Alejandro Sawa — Marcel Schwob — Selwin Image — Emmanuel Signoret — Sinocim — Slothouwer — Alberto Sormani — Gustave Soulier — William Stead — Stendhal — Casimir Stryienski — Harold Swan — Arthur Symons.
Laurent Tailhade — Gabriel Tarde — Emile Tardieu — René Tardivaux — Arthur Toisoul — Trenmor — Tristan l'Ermite.
Paul Valéry — Pierre Valin — Alfred Vallette — Mario Varvara — Pierre Véber — Daniel de Vénancourt — Emile Verhaeren — Paul Verlaine — Emile Vermeil — Gabriel Vicaire — Francis Vielé-Griffin — Eloy Vincent — Comtesse Volapuck — A. Volynsky — Félix Vogt.
Emile Watyn — Wilhem Weigand — Fernand Weyl — Oscar Wilde — Willy.
André Yébel.
Emile Zola.



DEUX
LETTRES DE POGGIO BRACCIOLINI

Il a été longtemps de mode de considérer les humanistes de la Renaissance comme des quantités littérairement négligeables. Personne ne lisait plus leurs ouvrages et celui qui en aurait parlé autrement que comme d'un insupportable pathos aurait passé pour un excentrique, désireux de se moquer de ses contemporains.

Une réaction se produit, depuis quelques années, contre ce dédain sommaire et inintelligent d'hommes qui passèrent, à une époque où l'on n'était pas plus bête qu'aujourd'hui, pour des lumières de l'esprit humain. Quelques élèves de l'école française de Rome ont eu l'idée de s'intéresser aux littérateurs du xve siècle et, d'autre part, un travail singulier s'est fait, en dehors de la science officielle, au profit de ces grands méconnus de la Renaissance.

Un anglais, Ross, dans un livre très-curieux, intitulé *Tacitus and Bracciolini*, a émis l'idée que les ouvrages historiques, connus sous le nom d'*Annales* et d'*Histoires* et attribués à Cornélius Tacitus, n'étaient pas du tout les ouvrages perdus de cet illustre écrivain, mais de véritables pamphlets historiques contre l'Empereur d'Allemagne, écrits par un des secrétaires du Pape Martin V, nommé Poggio Bracciolini, et publiés par lui sous le nom de Tacite, supercherie assez fréquente autrefois.

Cette thèse a été reprise et développée presque jusqu'à l'évidence par un savant bordelais, M. Hochart, dont les deux volumes sur l'*Authenticité des Annales et des Histoires de Tacite*, resteront comme l'un des plus beaux spécimens de cette pénétration scientifique et de cette érudition intelligente et fine qui donnent à la science française une place à part de celle des autres nations. Cet ouvrage, on le comprend, a bouleversé toute la critique officielle. Les professionnels ont été scandalisés de ce qu'on osât leur démontrer qu'ils

avaient pris pour un ouvrage original du premier ou du second siècle, un pastiche du quinzième et ils ont organisé contre lui la conspiration du silence. Rien n'est plus curieux que de voir les traces de leur émotion se manifester indirectement par des séries de petits aveux involontaires et comme forcés. Tantôt c'est l'un d'eux qui déclare dans une note de la *Revue Critique*, que l'ouvrage de M. Hochart est « étrange » et « surprenant ». Un autre affirme en passant, et comme sans avoir l'air d'y toucher, que l'auteur ne peut être pris au sérieux, car il ignore les procédés de la critique moderne — lisez du pédantisme germanique — et s'attarde encore à citer Tiraboschi et Guinguené au lieu des illustres inconnus d'Outre-Rhin. Un célèbre académicien fait mettre au concours un mémoire sur les *Sources de Tacite* et donner le prix à un jeune professeur de province, dont l'Imprimerie nationale publie le travail, bien qu'il aboutisse à conclure que Tacite ne contient rien, pas même les fameux mots « à la Tacite », qui ne se trouve dans Plutarque, Suétone, Dion et autres historiens connus avant lui. Bref, la thèse de M. Hochart reste inentamée et un savant russe s'occupe en ce moment même à démontrer que si le *de moribus Germanorum* est un ouvrage du xve siècle, avec l'authenticité de cet ouvrage s'écroule toute cette déplorable théorie de la prétendue pourriture romaine régénérée par la pureté allemande, la chasteté allemande et les vertus allemandes, qui nous a fait tant de mal en ces dernières années.

En définitive, l'attention des exégètes indépendants se trouve brusquement ramenée vers les humanistes du xve siècle et l'on redécouvre que ceux qui nous ont rendu l'antiquité grecque et latine furent des hommes remarquables, de véritables génies. De 1400 à 1450, à Venise, à Florence, à Rome, florirent des écrivains de premier ordre, des esprits supérieurs et comparables aux penseurs les plus illustres des plus grandes époques. Parmi eux, les quatre secrétaires pontificaux, Poggio Bracciolini, Cincio Romano, Bartholomeo di Montepulciano et Antonio Lusco, ainsi que leurs amis, Leonardo d'Arezzo, Francisco Barbaro, le libraire florentin Niccolo Niccoli et Guarino de Vérone ont brillé du plus vif éclat. Tous de grande valeur intellectuelle, philosophes épicuriens ou sceptiques, patriotes italiens, rêvant la liberté, l'indépendance et l'affranchissement de leur patrie, la restauration de la splendeur et de l'antique puissance des Romains, mais prudents, avisés, n'ayant pas, comme Jean Huss ou Jérôme de Prague, les victimes du Concile de Constance, l'enthousiasme et la folie de la foi. Ce qu'ils surent faire, l'admiration sans bornes professée depuis quatre cents ans par l'univers entier pour l'histoire des Empereurs que l'un d'eux, Poggio Bracciolini,

écrivit sous le nom de Tacite, suffirait à nous le démontrer. Mais ce n'est point assez et de longues recherches, faites dans les bibliothèques de Florence par celui qui écrit ces lignes, l'ont amené à reconnaître que le fameux poëme *de Naturâ rerum*, publié sous le nom de Lucrèce par le libraire Niccolo Niccoli et dont l'archaïsme artificiel et voulu, recouvrant une mentalité toute moderne, avait éveillé la défiance, a été composé tout entier par Bartholomeo de Montepulciano, avec la collaboration probable de Cincio Romano, puis mis par lui sous le nom d'un ancien, dont les ouvrages étaient perdus, pour assurer son succès et surtout pour éviter à son véritable auteur d'être condamné au feu, comme Jérôme de Prague, au supplice duquel il avait personnellement assisté.

Mais en attendant que la démonstration rigoureuse de cette thèse, à laquelle le présent article servira pour prendre date, puisse être achevée conformément aux exigences de l'exégèse scientifique, il nous a paru intéressant, puisque l'on remet à la mode Poggio Bracciolini, de tirer de l'oubli quelques-unes de ses lettres les plus curieuses et de les traduire du latin en français. Au cours de ce petit travail, nous avons été frappé de la parenté de son style, de sa langue, de ses tours de phrases et de la nature de sa pensée avec celles du pseudo-Tacite, qu'on ne peut le soupçonner d'avoir imité, puisque lés Annales et les Histoires n'ont été connues et soi-disant retrouvées que longtemps après l'époque où il écrivait les lettres que nous traduisons.

Nous avons choisi, parmi sa volumineuse correspondance, deux lettres caractéristiques, écrites l'une et l'autre de Constance, où il avait suivi pour l'assister au concile de 1415 le pape Jean XXIII dont il était secrétaire. L'une contient une charmante description des bains de Baden, en Argovie, et des plaisirs qu'on y trouvait, description sur laquelle un article de M. Engerand, sur les amusements des villes d'eaux au XVIIIe siècle, dans la *Nouvelle Revue* du 1er août dernier, vient de rappeler l'attention. L'autre, plus sérieuse, mais beaucoup plus curieuse encore et plus intéressante pour le penseur, l'exégète et l'historien, a été écrite au sortir du supplice de Jérôme de Prague, dont elle contient le palpitant récit. Ce drame terrible est raconté avec une simplicité poignante et malgré l'épouvantable danger que devait courir l'auteur en un pareil temps et sur un pareil sujet à cacher si peu ses sentiments, danger qui terrifiait son correspondant et ami Léonard d'Arezzo, il y manifeste une admiration véritablement enthousiaste et une sympathie sans bornes pour ce noble martyr de la liberté de conscience, de la raison et de la philosophie. Aujourd'hui que le bûcher ne peut plus

se dresser pour personne et que ces abominables jours du fanatisme religieux sont passés comme un cauchemar de sang et de boue, on se prend à admirer, en lisant ces pages éloquentes et tout imprégnées d'une émotion profonde, l'homme qui a eu le courage de les écrire en ces tristes temps et à reconnaître que c'était l'un des grands esprits dont puisse s'honorer l'humanité. Ceux qui ont pris pour celle de Tacite la main qui a écrit ces nobles pages n'ont pas à en rougir. Le génie de l'humaniste florentin du xve siècle n'était certainement pas inférieur à celui de l'historien romain du deuxième.

Nous avons fait notre traduction sur l'édition de 1513 et sur un manuscrit du milieu du xve siècle qui se trouve à la Bibliothèque de Lyon. Ces deux textes fourmillent d'incorrections, d'omissions et d'erreurs. Nous les avons rétablis de notre mieux ; les corrigeant et les complétant l'un par l'autre ; mais nous réclamerons l'indulgence des exégètes de profession, n'ayant pas entendu faire un travail technique qui demanderait de longues discussions linguistiques, mais seulement une œuvre de vulgarisation, destinée à faire connaître au public lettré ces documents intéressants et curieux.

A notre connaissance, en effet, la lettre sur les bains de Bade n'a jamais été traduite ; celle sur la mort de Jérôme de Prague a été publiée en français dans l'*Histoire des martyrs de la Réformation* et reproduite dans le *Poggiana* de Lenfant, publié à Amsterdam en 1720. Mais suivant l'usage du xviie siècle, il s'agit moins d'une traduction que d'une adaptation faite sous forme tantôt de paraphrases tantôt de résumé plus ou moins infidèle. En réalité c'est donc la première fois que les lecteurs français pourront prendre connaissance de ces pièces curieuses, spécimens authentiques de l'éloquence de l'homme auquel des arguments désormais sans réplique attribuent les chefs-d'œuvre admirés de tout le monde sous le grand nom de Tacite.

Elisée PÉLAGAUD.

I

Poggio Bracciolini à son ami Niccolo Niccoli, salut affectueux. — Si tu vas bien, tout est bien. Moi je suis en bonne santé.

Je t'ai écrit de Constance, le 10 des Calendes de mars, si je ne me trompe, par un de mes camarades. Si tu as reçu ma lettre, elle a certainement dû te faire rire. Elle était, en effet, prolixe, pleine de farces et de plaisanteries. J'y parlais beaucoup des textes hébreux dont je m'occupais. Je me moquais surtout de mon professeur, comme c'est l'usage pour les

Juifs qui se font chrétiens. Je tournais en ridicule par de légères plaisanteries cet homme sans cervelle, vain, inconstant, d'une instruction et d'une science frustes, incultes et rudimentaires. Mais je soupçonne que cette lettre et une autre que j'envoyais à Léonard d'Arezzo ne vous ont pas été remises. Car je te connais si ponctuel dans ta correspondance que tu m'aurais pardieu certainement répondu ; tu m'aurais au moins félicité de ce nouveau professeur et de ces nouvelles études que tu m'as souvent exhorté à entreprendre. Si je ne vois pas qu'elles servent à rien pour croître en sagesse, du moins se rapportent-elles à nos recherches d'humanistes, surtout en ce qu'elles m'ont appris les règles suivies par Jérôme dans ses traductions. Ces lettres, je vous les avais écrites des bains de Constance où je m'étais rendu pour une cure des articulations de la main. Aussi me paraît-il intéressant de te décrire le site et les agréments de ces Eaux, ainsi que les habitudes des gens du pays et leur manière de faire usage des bains.

Les anciens nous ont raconté beaucoup de choses des bains de Pouzzoles où Rome presque tout entière venait s'amuser. Mais je ne crois pas que ces bains-là aient pu approcher de l'agrément de ceux-ci et qu'ils leur fussent en rien comparables. Car l'attrait de Pouzzoles résidait plutôt dans le charme de la plage, la beauté des villas, que dans l'affabilité des habitants et l'agrément des bains. Ici, au contraire, le pays n'a rien de remarquable ou du moins fort peu de choses; mais tout le reste est absolument délicieux et je me demande souvent si Vénus elle-même n'a pas émigré de Chypre et si toutes les voluptés du monde ne se sont pas réunies dans ces bains. Bien que nul n'y connaisse certainement l'histoire d'Héliogabal, on y suit exactement son exemple, on y imite fidèlement ses mœurs et ses plaisirs.

Mais je ne veux pas décrire ces bains sans t'indiquer quelle est la route qui y conduit de Constance, afin que tu puisses te rendre compte dans quelle partie de la Gaule ils se trouvent.

Le premier jour, on vient en barque sur le Rhin, jusqu'à la ville de Schafhouse, à vingt-quatre mille pas de distance. Ensuite, comme il y avait dix mille pas à faire à pied, à travers des montagnes escarpées et des rochers abrupts, à cause d'une immense chute du fleuve, nous nous sommes rendus à un château qui s'élève au-dessus du Rhin et s'appelle Keiserstul, mot qui dans la langue du pays signifie : habitation de César. C'est, je pense, la magnifique situation de ce lieu qui lui a fait donner ce nom. Il occupe, en effet, le faîte d'une colline élevée qui domine le fleuve au-dessus d'un petit pont reliant la Gaule à la Germanie. Les Romains y ont jadis établi leur camp. Sur cette route, nous avons vu la chute du Rhin qui se précipite

du haut d'une colline à travers des rochers déchiquetés avec un tel bruit et de telles clameurs que l'on pourrait croire qu'il pleure lui-même sa propre chute. Ce spectacle m'a rappelé ce que l'on raconte des si violentes cataractes du Nil, et je ne m'étonne pas que l'on prétende que les habitants du voisinage deviennent sourds, puisque le fracas du fleuve, qui peut être considéré en cet endroit comme un torrent, se fait entendre aussi bien que celui du Nil, presque jusqu'à trois stades de distance.

On trouve ensuite une ville assez florissante du nom de Baden. Ce mot signifie bain en allemand ; elle est située au fond d'une vallée tout entourée de montagnes et près d'une rivière aux eaux torrentueuses, qui se jette dans le Rhin à six mille pas de là. A quatre stades de Baden, s'élève la ville d'eaux superbement construite sur le fleuve pour l'usage des baigneurs. Au milieu se trouve une très-grande place et, tout autour, de magnifiques hôtelleries où descend une grande foule de gens. Chaque maison a ses propres bains, à l'intérieur, dans lesquels ses habitants seuls se baignent. Tant publics que privés, il y a environ trente établissements de bains, sur lesquels on en compte deux ouverts à tout le monde, de chaque côté de la place, à l'usage de la plèbe et du vulgaire ; les femmes, les hommes, les enfants, les jeunes filles et la foule des passants de tout sexe y descend. Une sorte de palissade à claire-voie, construite pour des gens pacifiques, sépare les hommes des femmes. Il est risible de voir de vieilles femmes et des jeunes filles entrer toutes nues dans l'eau et montrer à tout le monde leurs charmes les plus secrets. Je me suis souvent diverti à ce beau spectacle, me rappelant les jeux floraux et admirant la simplicité de ces gens-là qui n'arrêtent pas leurs yeux sur ces belles choses et qui n'y soupçonnent et n'en disent aucun mal.

Dans les maisons particulières, les bains sont très beaux, très proprement arrangés et communs, eux aussi, aux hommes et aux femmes. Des espèces de palissades en planches séparent seulement les sexes, mais elles sont percées de nombreuses petites fenêtres, grâce auxquelles on peut boire et causer ensemble et se voir et se toucher de part et d'autre, comme on ne s'en prive pas. Au-dessus des piscines règne un promenoir circulaire où l'on se tient pour voir les baigneurs et pour causer avec eux, car tout le monde peut pénétrer dans ces bains pour se visiter, pour bavarder, rire et passer le temps, de telle sorte que l'on peut voir les femmes à peu près nues lorsqu'elles entrent et qu'elles sortent de l'eau. Aucun gardien n'interdit l'entrée, aucune porte ne la défend, personne ne soupçonne qu'il y ait là rien de déshonnête. Dans beaucoup de maisons, il n'y a qu'une seule entrée pour

les hommes et pour les femmes, de sorte qu'il arrive souvent qu'un homme se rencontre avec une femme nue et qu'un homme nu se trouve en présence d'une femme. Les hommes portent un petit tablier; les femmes un peignoir de toile qui descend jusqu'aux hanches mais reste ouvert soit par devant, soit sur les côtés, de façon qu'il laisse à découvert le cou, la poitrine et les bras.

Elles font souvent dans le bain même, en dressant sur l'eau des tables flottantes, des pique-nique auxquels les hommes ont coutume d'assister. Nous avons été invités une fois à ces repas, dans la maison où nous prenions nos bains. Moi, j'ai envoyé ma quote-part du festin, mais, bien qu'on m'ait prié et supplié à plusieurs reprises de le faire, je n'ai pas voulu y prendre part ; non point par un sentiment de pudeur qui n'eût été que de la timidité et de la sauvagerie, mais à cause de mon ignorance de l'allemand. Il me paraissait ridicule pour un italien, impuissant à comprendre leur langage et à être compris d'elles, de se trouver au bain avec des femmes et de rester au milieu d'elles silencieux et muet pour y passer la journée entière à siroter et à grignoter des friandises. Mais deux de mes camarades y sont allés avec grand plaisir : ils se sont mêlés à ces dames, ils ont bu et mangé avec elles; ils causaient par interprète et s'amusaient souvent à les éventer. Il ne manque à ce tableau que la peinture de Jupiter se répandant en pluie d'or sur Danaé et de ce qui s'ensuivit. Ils s'étaient revêtus d'un peignoir blanc, suivant l'usage des hommes qui sont invités au bain des dames. Moi, j'assistais à ce spectacle du haut du promenoir et j'admirais ces mœurs, ces usages, cette douceur de vie, cette liberté de manières et cette facilité de rapports.

Il est extraordinaire de constater dans quelle simplicité ils vivent ; avec quelle confiance les maris voient leurs femmes caressées par les étrangers ; ils ne s'en émeuvent pas ; ils n'y font pas même attention et prennent tout en bonne part. Il n'y a rien qui ne soit facilité par leurs habitudes. Ils s'accommoderaient tout de suite à la république de Platon où tout devait être en commun, puisque sans connaître sa doctrine ils se montrent si disposés à suivre d'eux-mêmes ses préceptes. Dans plusieurs bains, les hommes sont mêlés aux femmes, auxquelles les attachent les liens du sang ou de l'amitié. Ils y vont trois ou quatre fois par jour et y passent la plus grande partie de la journée, tantôt chantant, tantôt buvant, tantôt faisant des rondes. Ils s'asseyent dans l'eau pour chanter en chœur et il est charmant de voir des jeunes filles déjà nubiles, déjà complètement formées et d'une beauté splendide, chanter comme des déesses, en laissant flotter sur l'eau derrière elles leurs légers peignoirs. On dirait autant de Vénus. Lorsqu'elles voient des

hommes qui les regardent du haut des promenoirs, elles ont coutume de leur demander par plaisanterie l'aumône. On leur jette des pièces de monnaie, surtout aux plus jolies. Tantôt elles les attrapent avec les mains, tantôt elles tiennent leurs peignoirs étendus pour les recevoir, se bousculant les unes les autres, découvrant pour ce jeu leurs charmes les plus cachés. On leur jette aussi des couronnes de fleurs dont elles ornent leur tête pendant qu'elles se baignent. Attiré par le plaisir d'assister à ce joli spectacle, j'entrais dans le bain deux fois par jour et je passais le reste du temps à visiter les autres bains, jetant, comme tout le monde, aux baigneuses force couronnes et pièces de monnaie. Il n'y avait, en effet, pas moyen de lire ou d'étudier quoi que ce fût au milieu de ces symphonies, de ces chants, de cette musique de flûtes et de cithares que l'on entendait de tous côtés, de telle sorte que l'idée seule de philosopher paraissait une vraie folie, surtout pour celui qui, comme le Ménédème de l'Heautontimorocemenos, estime que rien d'humain ne lui doit être étranger. La possibilité de causer, ce qui est le premier besoin de l'homme, nous manquait seule pour combler notre bonheur. Nous ne pouvions que repaître nos yeux et les rassasier de ce charmant spectacle. Nous pouvions aussi flirter avec les baigneuses et leur faire la cour en toute liberté.

A ces nombreux plaisirs il en faut encore ajouter un autre et considérable. Derrière la ville, le long du fleuve, il y a une immense prairie, plantée d'arbres nombreux. Après dîner, tout le monde s'y rassemble. On s'y amuse à divers jeux. Les uns font des rondes ; d'autres chantent ; beaucoup jouent à la paume, non pas comme l'on fait en Italie, mais chacun, homme et femme, jette une balle pleine de grelots à la personne qui lui plaît davantage. Tout le monde se précipite et celui qui s'en empare est vainqueur. Celui-ci la jette à son tour à la personne qu'il préfère ; comme toutes les mains se tendent pour la saisir, le joueur fait semblant de la jeter tantôt à celui-ci, tantôt à celle-là. Il y a beaucoup d'autres jeux qu'il serait trop long d'énumérer. Je t'ai décrit ceux-là afin de te faire comprendre comment se mettent en pratique en cet endroit les doctrines d'Epicure. Je crois vraiment que c'est là le lieu où fut créé le premier homme et que les Hébreux appellent Ganeden, c'est-à-dire jardin de volupté ; car si la volupté peut donner le bonheur, je ne vois pas ce qu'il manque en ce pays pour y jouir d'une volupté parfaite et en tous points absolue.

Tu voudras savoir quelle est la vertu de ces eaux. Elle est si multiple et si variée qu'elle paraît admirable et presque divine. Je ne crois pas qu'il y ait nulle part sur la terre des bains si favorables pour la fécondité des

femmes. Celles qui s'y rendent pour cause de stérilité en éprouvent la plupart la merveilleuse efficacité. Elles suivent avec le plus grand soin le traitement qui peut remédier à leur stérilité. En voici la particularité la plus digne d'attention.

Une multitude innombrable appartenant à toutes les classes sociales y vient de plus de deux cent mille pas de distance, non point tant pour cause de santé que pour s'y divertir. Tous les amants, tous les soupirants, tous ceux qui vivent pour le plaisir y affluent pour y jouir de ce qu'ils recherchent. Beaucoup simulent des maux imaginaires quand leur esprit seul est atteint. C'est ainsi qu'on y rencontre nombre de beautés sans époux ni parents, accompagnées de deux servantes et d'un domestique ou de quelque vieille parente qu'il est plus facile de tromper que de nourrir. Chacune fait autant de toilette qu'elle le peut et se couvre d'or, d'argent et de gemmes, si bien qu'on les croirait non aux eaux, mais à un mariage opulent. On y rencontre aussi de jeunes vestales ou, pour mieux dire, de jeunes bacchantes ; puis des abbés, des moines, des religieux, qui mènent une vie encore plus dissolue que les autres. Ils vont aussi se baigner de temps en temps avec les femmes, ornant leurs cheveux de rubans de soie, jetant de côté toute religion. Tous n'ont qu'une seule pensée, chasser la tristesse, chercher la gaieté, ne songer à rien qu'à vivre dans le plaisir et la joie. Il ne s'agit pas de partager ce qu'ont les autres, mais de les faire jouir de ce qu'on a. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que dans une foule si nombreuse (près de mille personnes), dans une réunion de mœurs si différentes et si folles il ne s'élève aucune dispute, aucune querelle, aucun discord, aucune cabale, aucune méchanceté. Les maris voient caresser leurs épouses, ils les voient seules à seuls avec des étrangers, rien ne les trouble ; ils ne s'étonnent de rien ; ils pensent que tout se passe convenablement et amicalement. Aussi la jalousie qui ronge presque tous les maris n'existe-t-elle pas pour eux. Ce mot leur est inconnu. Ils n'ont pas même de mot pour désigner ce genre de maladie et ne savent pas comment appeler cette passion ; et il n'est pas étonnant que le mot manque là où la chose n'existe pas, car on n'a pas encore rencontré chez eux un seul jaloux. Combien ces mœurs sont différentes des nôtres, à nous qui supposons toujours le mal, qui sommes si portés aux calomnies et à la jalousie que nous transformons aussitôt en certitude nos moindres soupçons. J'envie souvent la tranquillité de ces gens-là et je maudis la perversité de notre esprit qui se plaint sans cesse et sans cesse désire, nous qui bouleversons le ciel, la terre et les mers pour gagner de l'argent, sans qu'aucun gain nous contente ni qu'aucun profit

nous satisfasse. Dans la crainte de malheurs futurs, nous nous exposons à des calamités et à des tracas continuels, et pour éviter la misère, nous nous condamnons à une misère perpétuelle; sans cesse affamés de richesses, nous n'accordons rien ni à notre esprit ni à notre corps. Ces gens-là, au contraire, contents de peu, vivent au jour le jour. Pour eux, il est toujours fête. Ils jouissent de ce qu'ils ont, sans désirer de richesses qui ne leur serviraient à rien. L'avenir ne les épouvante pas. S'il leur arrive quelque chagrin, ils le supportent avec courage. Ils n'aspirent qu'à cette épitaphe : Il a vécu, du moment qu'il a bien vécu.

Mais en voilà assez; car je ne me suis pas proposé de faire leur éloge ou notre critique. Je veux que cette lettre soit pleine d'agrément afin de te faire participer un peu, quoiqu'absent, aux plaisirs que j'ai eus de mon séjour aux eaux.

Adieu, mon excellent Nicolas; communique cette lettre à notre Léonard, puisque entre amis tout doit être commun. Je vous salue tous deux et vous charge de saluer Cosme pour moi.

(A suivre.)





MENUES PENSÉES CARNAVALESQUES

Cette folie originelle qui se manifeste par l'usage du masque, des déguisements, des guenilles et de la licence, est-il un peuple qui en soit exempt? Ne trouvons-nous pas chez toutes les races du globe des témoignages divers mais frappants de ces dérèglements chroniques? La fête du fou est vraiment celle de l'humanité et le carnaval est le souverain du monde.

*
* *

Observez bien un peuple en Carnaval, a-t-on dit, et vous aurez sa véritable mesure. Rien de plus vrai; de la façon dont se travestissent et s'amusent les jeunes gens d'une nation, on peut tirer d'infinies déductions sur les caractères et les mœurs de cette nation. Le Carnaval italien est criard, batailleur, assourdissant, en Angleterre il tourne à des excentricités spleenétiques, en Belgique il apparaît lourd et plus bruyant que gai, en Allemagne il est pantagruélique et sensuel, en France il se montre plutôt léger et licencieux. Le chicard, le flambard, le titi et le débardeur sont bien ses héros qu'on n'a pu encore remplacer, bien qu'ils aient disparu.

*
* *

De toute la mascarade antique, arlequin, polichinelle, matamore, cassandre, il ne nous reste plus que le pierrot pour incarner aujourd'hui nos rêves et nos fantaisies. Pierrot est devenu bien français, est demeuré bien *moderne*; sa fine tête poudrée où se traduisent sans obstacles toutes les subtilités de l'expression, toutes les malices de l'esprit et aussi toutes les consternations de l'âme a été merveilleusement comprise et adoptée par l'art contemporain.

Pierrot a ses peintres, ses poètes et ses musiciens. Il est devenu l'interprète favori des chantres de l'Amour. C'est le seul grand personnage qui ait échappé avec grâce au bas mufflisme de la comédie journalière.

*
* *

J'ai encore dans l'oreille le bruit des anciens cornets à bouquin ! C'était un glas brutal, affreux, rauque, déchirant qui mettait l'âme en deuil et répandait partout un mélancolique effroi, une vague terreur, une angoissante détresse. Il semblait que le plaisir y hurlât sa plainte de désespérance, de solitude et de fatigue !

*
* *

A quoi sert de nous vanter les folles gaietés des Carnavals défunts ? Un contemporain de *Mylord l'Arsouille* écrivait, il y a cinquante ans, sur son carnet de Lion : « Triste plaisir de prostitution masquée ; ni esprit d'à propos, ni sel attique, ni intrigues, néant absolu. On bâille à l'Opéra jusqu'au souper, on s'engueule dans la rue jusqu'à l'enrouement. » Plus ça change, plus c'est toujours la même chose ! Gavarni et Daumier nous auraient-ils monté le coup !

*
* *

Oh ! cette foule des Jours gras ! cette foule avide de rires et de couleurs, cette foule assoiffée de distractions qui se bouscule, s'écrase, s'achemine par masses grises sur les trottoirs des boulevards, curieuse des moindres oripeaux, amusée par les plus futiles incidents, cette foule décidée à voir quelque chose et qui se promène avec l'hébétude de la joie attendue, c'est bien en ces jours vides d'attractions pour elle qu'on la peut juger dans son enfantillage, son inconscience, sa sottise même, et qu'on comprend qu'il lui faut, tôt ou tard, un César pour lui donner des spectacles, des revues, des défilés... et non pas des scandales.

Les cours d'assises... ces arènes modernes où l'on traîne quelques maigres figurants martyrs, lui suffiront-elles longtemps ?

Octave Uzanne.





L'Apparition

Elle est debout en ma mémoire
Ainsi qu'un mirage soyeux
Dont la moire
Tremble au ras des horizons bleus.

Et forme fuyante, fantôme,
Dont mes doigts ne peuvent saisir
Un atome,
Elle se rit de mon désir.

Car quelle est-elle ? je l'ignore.
Est-elle d'ailleurs ou d'ici ?
Faite d'ivresse ou de souci ?
Faite de nuit, faite d'aurore ?

Fut-elle au matin de ma route
L'hôtelière du bon logis ?
O vieux souvenirs assagis,
Elle se lève sans doute
Du fond de ma vie en déroute ;
Et par les chemins,
Au hasard des chaumes,
La fraîcheur de ses jeunes mains
Aux gestes câlins
Me versa jadis la pitié des baumes.

. . . .

Est-elle au contraire l'Espoir ?
Image d'abord indécise
Qui sur un fond noir
Accourt, se fige et se précise ;
Et viendra-t-elle quelque jour,
Tangible et fière,
Sur ma paupière
Mettre la douceur d'un baiser d'amour ?

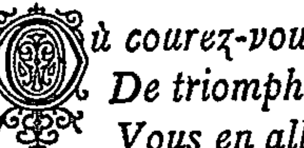
Avenir qui chante ou passé qui pleure,
Oui, mirage qui tremble au vent
Suivant le rêve décevant
De l'heure,
Vient-elle d'arrière ou d'avant ?

*
* *

Tendu vers l'ondoyant emblème,
Je reste souffrant du vague problème.
Applique, ô mon triste corps,
Aux besognes serviles
Des villes,
Applique ta peine et tes efforts.

Vers l'Apparence éthérée
Mon âme s'est évaporée.

Les Peupliers

*ù courez-vous ? Vers quelles voies*
De triomphatrices joies
Vous en allez-vous, peupliers ?

Vers quels bonheurs publiés
Par les claironnants murmures
Des fatidiques ramures ?

Dites, dites si le vent
Dans vos branches

Chante un destin décevant
Ou des allégresses franches ?

Il m'en souvient. — Pèlerins,
Sur les routes blanches,
Au départ des gais matins,
Ce chant que nous entendîmes,
Le front levé vers vos cimes, —
Ivresse d'oiseaux jolis,
Joyeux trilles, friselis,
Mystérieux hallalis, —
Nous y crûmes, nous y crûmes.
Doux aveux et tendres voix,
Promesses des bois,
Cantilènes
Dont la gloire emplissait les plaines,
Illusions d'autrefois,
Nous y crûmes, nous y crûmes.

Or voici, grands peupliers,
Sur notre vie en décombres,
Sur les espoirs oubliés
De nos cœurs humiliés
Lentement tomber les ombres.

Vos sèves avaient menti :
Le fil ténu de nos songes
N'a tissé que des mensonges
Et le bonheur est parti.

Antoine Sabatier.





UNE CONFÉRENCE DE M. BRUNETIÈRE

Nous aimons à retrouver dans une œuvre courte et condensée la personnalité tout entière d'un auteur coutumier de longs ouvrages ; nous aimons à sentir tout Flaubert dans *Un Cœur Simple*, tout Leconte de Lisle dans *Le Parfum impérissable*, tout Baudelaire dans *La Mort des Amants*, et M. Brunetière tout entier dans la conférence qu'il prononça à Besançon le 2 février de cette année, devant un auditoire de jeunes gens catholiques, pour se reposer de ses travaux nombreux et savants sur l'histoire, la philosophie, la grammaire (1).— Dans cette conférence, il traite de la science, de la musique, du droit commercial, du théâtre, de la religion, de la peinture, du socialisme, avec une compétence presque égale, non avec la minutie d'un spécialiste, mais avec les vues larges d'un métaphysicien de race, l'ouverture d'esprit d'un disciple de Cousin, le coup d'œil sûr d'un aigle meldois et ce style inimitable dont nous allons parler d'abord.

***

M. Ferdinand Brunetière, directeur de la *Revue des Deux Mondes*, professeur de l'enseignement supérieur, membre de l'Institut, connaît peu la langue française, qu'il n'étudia que dans une période de formation (XVIIe siècle) et dans un seul auteur. Incapable d'exprimer une idée précise, il semble ignorer la valeur des mots. Il n'a pas le sens de l'euphonie : « *Car*, dit-il, *dans quelque logomachie que l'on prenne après cela plaisir à s'embarbouiller, s'il y a vraiment une science de la morale et une science de la métaphysique, il y a donc dans la nature quelque chose qui la dépasse.* » La nature ? la métaphysique ? la science ? la morale ? la logomachie ? C'est probablement *la nature*, M. Brunetière n'ayant pu manquer cette occasion de placer un jeu de mots grec compliqué d'une bévue philosophique. Que peut-on penser de cette autre phrase : « *il avait méconnu quelques-uns des besoins essentiels... et que nous pouvons vivre*, etc. » ? Parfois l'erreur est imperceptible, la phrase, correcte dans son ensemble, a l'air de ne

(1) Journal *le Temps*, 4 février 1896.

pas l'être : « *les besoins que la nature, loin de les combler, ne soupçonne pas* », — phrase excusable chez un étranger instruit, non chez un académicien.

Le style de l'éminent critique peut se caractériser ainsi : recherche de l'expression vicieuse ; oubli de l'esprit de la langue et du sens propre des mots ; abus des conjonctions et des fausses relations ; obscurité dogmatique ; galimatias triple.

Voici les idées profondes que nous trouvons sous cette forme revêche :

*
* *

M. Brunetière, qui ignore ce qu'est la science, sans mieux connaître la philosophie, qui ne sait d'ailleurs rien d'autre si ce n'est des détails inédits sur la cuisine littéraire du XVII[e] siècle, définit le positivisme d'une manière inexacte, parce qu'il le confond avec le matérialisme ; ce qui lui permettra de reprocher aux positivistes leur manque de conclusions, aux matérialistes leurs conclusions téméraires, ou parfois le contraire.

A ce matérialisme-positivisme, l'éminent critique oppose l'idéalisme, qui n'est pas celui de Kant ou de Berkeley, mais un certain spiritualisme opportuniste, une croyance sans foi à un être supérieur qu'il nomme en latin (par pudeur ?) *Deus absconditus* — comme la lune, aurait ajouté Verlaine.

Cette doctrine (?) se manifeste, paraît-il, dans la science, dans l'art, dans la politique : un discours en trois points suit, hélas ! pour le prouver.

*
* *

Quant au premier point, M. Brunetière réchauffe son encyclique : « *Vox clamantis in deserto...* » sur la faillite de la science. Tout d'abord la méthode positive est définie et critiquée ; puis il est expliqué que la science, après nous avoir promis : 1° des conclusions générales ; 2° une loi morale ; 3° la satisfaction des besoins du cœur ; — n'a pas tenu ses promesses ; il est enfin établi par les circonstances ambiantes que la méthode positive, ou le positivisme (c'est la même chose pour M. Brunetière) sont en décadence. Nous suivons l'ordre du discours.

Littré et Claude Bernard avaient créé dans la méthode expérimentale une méthode active, intéressant l'intelligence et la volonté ; M. Brunetière n'y voit qu'une passivité ; la méthode expérimentale d'après lui, consiste à noter des températures sur un calepin. C'est, paraît-il, ce que fit Pouchet, que nous croyions tous responsable d'une hypothèse hardie sur la génération spontanée ; par contre, M. Brunetière félicite Pasteur de ne pas se fier à l'expérience quand

les faits contredisent ses idées préconçues ; autant vaudrait le louer d'avoir détruit en cachette, dans les matras où ils s'étaient formés spontanément, les animalcules anti-cléricaux. M. Brunetière parle des théories grandioses de Claude Bernard, Pasteur et Darwin, oubliant que les principales théories de Pasteur sont aujourd'hui modifiées, par exemple en ce qui concerne le mécanisme pathogène des bacilles, et que son mérite principal est d'avoir appliqué avec génie la méthode positive ; oubliant que Darwin a établi sa théorie peu à peu, allant toujours du particulier au général ; qu'il eût comme gloire d'ouvrir un ordre particulier d'études et qu'il laissa des conclusions importantes à tirer ; oubliant que Claude Bernard, en dehors de théories très spéciales, a surtout laissé cette méthode expérimentale, reine de la science actuelle, sur laquelle croyant servir Claude Bernard, le directeur de la *Revue des Deux Mondes* lance un pavé inconsidéré.

A ce moment la science est réduite, d'après M. Brunetière : « *à une constatation pure et simple et comme qui dirait à une statistique de faits* » (colonne I, alinéa VI, lignes 5-6). Le thème se modifie soudain : « *Nous leur demandons... si l'état de leur science autorise quelques-unes des conclusions qu'ils en tirent,* » (colonne II, alinéa III, lignes 7-9). M. Brunetière pirouette sur ses talons rouges ; caractérisée d'abord par l'absence de conclusions et de dogmes, la science positive l'est maintenant par ses conclusions téméraires et ses dogmes subversifs. Puis l'inconnaissable et le connaissable sont impitoyablement mélangés. Pouchet, qui se bornait tout à l'heure à une statistique de faits, émet une théorie naturellement métaphysique sur l'origine de la vie ; Büchner étudie deux entités métaphysiques, *Force* et *Matière* ; voilà pour l'inconnaissable. — Mais la descendance simiesque de l'homme peut se contrôler (*Pithecanthropus erectus*) et devenir un jour aussi sûre que la bataille de Marathon. Voilà la première promesse non tenue par la science ; elle ne donne pas les conclusions qu'elle avait promises, ou bien elle les donne et elles ne plaisent pas à la *Revue des Deux Mondes* ; ce point est obscur dans la conférence de l'éminent académicien.

Seconde promesse non tenue : la science ne nous renseigne pas sur les faits moraux. L'argumentation destinée à le prouver est très claire. C'est sous la forme enthyménique un cercle vicieux compliqué d'une pétition de principe : « Les faits moraux ne sont pas objets de science — (majeure sous-entendue) — donc la science ne s'occupe pas des faits moraux. Est-il prouvé que l'histoire, la sociologie, l'histoire des religions, les sciences philologiques ne soient

pas objets de science ? C'est alors que s'intercale la belle phrase où M. Brunetière s'embarbouille dans une logomachie ; Voltaire aime les métaphores qui peuvent se peindre. Mais la morale ! s'écrie l'éminent philosophe. La science ne nous dit pas le *sens de la vie*. Cherchez le *sens de la vie !* cherchez d'abord ce que signifie ce *flatus vocis* renouvelé d'Octave Feuillet, le *sens de la vie !* Quant à la morale, la science est aussi capable d'en donner une que la religion (morale sans obligation ni sanction ; morale évolutionniste) et aussi incapable de la faire suivre. L'étude de l'Être donnera aussi peu l'idée du devoir qu'un fraisier des citrouilles ou la logomachie stérile d'un ignorant des critiques intelligentes. La morale est individuelle, par conséquent impossible à enseigner : aucun savant, aucun prophète ne peut se glorifier d'avoir guidé l'humanité. Peut-être M. Brunetière, l'éminent exégète, croit-il que la *morale chrétienne* ne s'est pas formée des aspirations et des rêves accumulés de plusieurs siècles, mais dans un bourg de Galilée — a priori, soudain !

Troisième promesse non tenue : la science ne satisfait pas notre amour pour certaines conditions extérieures de rites, de représentation, de pompe, toutes choses qui ne sont d'ailleurs pas essentielles à la religion. A propos de la religion positive de Comte, M. Brunetière nous fait remarquer que le fondateur du positivisme n'a pas fondé le positivisme, puisque son positivisme n'est pas celui de Littré. — Plutarque parle aussi de Demetrius Poliorcète, qui n'était pas aussi grand que son père parce qu'après tout son père n'était que son oncle !

Voilà les trois grandes promesses non tenues par la maison de commerce Cl. Bernard, Littré, etc., qui ne donne à ses créanciers — vous ou moi — que 25, 50 ou 75 o/o (dit M. Brunetière) de ce qu'elle n'avait pas promis, puisque ni Descartes, ni Condorcet, ni même Renan, ni surtout M. Brunetière n'ont le droit de parler au nom de la science positive. Que reste-t-il de tout ce verbiage ? N'existe-t-il pas de métaphysique et de morale en dehors de la religion ; ne peut-on pas être un honnête homme sans connaître le *sens de la vie* et sans même savoir ce que cela signifie ? Ne peut-on admirer une cathédrale du XIIIe siècle sans aller à la messe, ou entendre au concert la belle musique religieuse qu'on ne chante même pas dans les églises ?

Non satisfait de l'entymène-pétition de principe de tout à l'heure, M. Brunetière conclut brillamment son premier point par un syllogisme à mineure pivotante. Comme il a remarqué dans l'histoire de la philosophie que l'idéalisme se termine toujours par le mysti-

cisme (« *on a presque toujours vu l'excès de l'idéalisme tendre vers le mysticisme et s'y confondre* ») il en infère, voyant aujourd'hui le développement du mysticisme (magisme, occultisme, néo-bouddhisme), que nous sommes arrivés à la dernière période de l'idéalisme — sans doute ? Que vous connaissez mal l'éminent philosophe ! Non : que la réaction idéaliste va commencer. Quand on ne sait pas combattre avec des idées, il faut savoir combattre au moins avec des mots. Il est beau d'appeler la logique une logomachie stérile, mais le manque de logique est, on le voit, non moins « *embarbouillant* ». L'excellent homme qui enseigna la logique à M. Brunetière doit frémir s'il vit encore. Sur ce coup de maître, l'éminent logicien redescend des *hauteurs de la philosophie générale*, où nous étions si bien ; rassurez-vous, il va parler de l'art !

*
* *

Est-il vrai que la poésie, que la musique et l'architecture, que la sculpture et la peinture soient affligées d'une renaissance idéaliste ? Encore faudrait-il savoir, puisque l'idéalisme consiste à croire en Dieu, comment l'architecture qui croit en Dieu se distingue de celle qui n'y croit pas. Appellera-t-on un mouvement idéaliste la Renaissance de l'Architecture française sous Vitet, Mérimée, Lassus, et surtout Viollet-le-Duc, mouvement contemporain du mouvement positiviste, dirigé par des hommes dont deux au moins étaient athées ? M. Brunetière voit-il l'architecture idéaliste dans la nouvelle Sorbonne, qui procède du XVIIIe siècle, ou dans la Galerie des Machines ! Ce point important n'est pas effleuré par la plume ansérine de l'éminent critique ; nous le regrettons.

Nous ne regrettons pas le fin paradoxe où il démontre que la transformation musicale qui consiste à substituer à la symphonie pure, parlant à la seule intelligence et agissant sur l'idée principalement, un drame musical vivant, introduisant au plus haut degré dans la musique les passions humaines, — transformation qui apparaît d'abord comme une marche de l'abstrait au concret, de l'idéal au réel, est, au contraire, un progrès vers l'idéalisme. Oui, Wagner, cet autre athée, est moins humain, moins ressemblant, moins immédiat que Bach, Beethoven ou Schumann. Pour le prouver, M. Brunetière oublie Bach, Beethoven et Schumann et suppose qu'avant Wagner on n'a écrit que de la musique d'opérette, la seule dont il parle avec compétence. D'ailleurs ces mots *musique idéaliste* n'ont de sens que pour un sourd.

La poésie est ensuite attaquée, et avec elle la littérature. M. Bru-

netière ne nous rappelle pas ses découvertes diverses. Il a jadis, comme tout le monde s'en souvient, démoli et ruiné la gloire surfaite de Victor Hugo; il a stigmatisé les inepties de Baudelaire, homme immoral, écrivant des vers débauchés dans une langue obscène; il a sapé la renommée de Leconte de Lisle, qui a plagié Lamartine et fait des vers trop précis; il a rasé la gloire de Flaubert, bourgeois égoïste et artiste vaniteux qui écrivait des romans comme le percepteur Binet tournait des ronds de serviettes et qui n'a produit d'ailleurs que des œuvres manquées, excepté peut-être *Mme Bovary*; il a, à diverses reprises, flétri Taine, Renan, Courbet; il a enfin, pour ennuyer M. Emile Zola, écrit un article où, paraissant vanter nos jeunes écoles littéraires, il déclarait en terminant les vers de MM. Mallarmé, Vielé-Griffin etc., trop ridicules pour pouvoir être cités dans la sacro-sainte Revue. Incapable d'apprécier le talent, dans quelque école qu'il se trouve, il va dénicher à l'appui de sa thèse un théâtreur, qui n'est ni écrivain, ni penseur, ni artiste, et dont la mort même fut ridiculisée par le zèle inconsidéré de ses hiérodules. *L'Etrangère*, voilà, messieurs, le chef-d'œuvre de la réaction idéaliste.

Pour la sculpture, M. Brunetière la passe sous silence; ses exposés manquent de généralité. La sculpture *spiritualiste* de Simart coïncide avec le mouvement positiviste. Partout on sent la sculpture plus réaliste, pleine de passions ou d'idées; Rodin, Bartholomé, C. Meunier, je cite nos plus illustres sculpteurs, ont tous trois cette tendance bien contraire à la tendance spiritualiste.

M. Brunetière essaie enfin de compromettre M. Puvis de Chavannes. Il est monotone de relever ses erreurs; il néglige toute l'école du plein air, il méprise Courbet et Ribot; il met dans la peinture du maître de la fresque moderne, des intentions religieuses qui n'y sont pas. Il le félicite de peindre sainte Geneviève sans lire Augustin Thierry; mais alors, pourquoi M. Puvis de Chavannes est-il allé dans la plaine de Nanterre; pourquoi a-t-il dessiné ses figures d'après des modèles? De ces querelles fatigantes, il résulte les points suivants :

L'architecture idéaliste (et cette dénomination est à peu près absurde) va de 1840 environ à 1875.

La musique idéaliste (si on continue à admettre ce vocable dénué de sens), ne serait guère représentée que par J. S. Bach (1685-1750).

La poésie idéaliste a oublié de se manifester. Il y eut des poètes de génie; M. Brunetière les méprise. Il appelle Leconte de Lisle,

qui fut un esprit éminemment religieux, un positiviste. Alexandre Dumas n'est ni poète, ni écrivain, ni penseur.

La sculpture idéaliste est représentée par Simart (1806-1857).

La peinture philosophique est représentée par Chenavard (1808-1895) qui était républicain et athée.

Ces dates rendent peu probable la théorie de l'idéalisme envahissant les arts. M. Brunetière aurait-il en vue M. Joséphin Péladan ?

*
* *

Appliqué aux questions sociales, l'idéalisme vrai, celui de Kant par exemple, mène à l'anarchie, par la prépondérance de l'individualité et par la supériorité de la loi intérieure sur la loi extérieure.

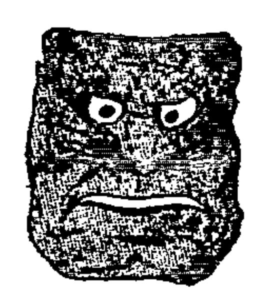
L'idéalisme de M. Brunetière n'est rien ; il ne mène donc à rien, sinon à Rome. Il mène à des encouragements vagues distribués aux socialistes, chrétiens ou non, à l'archevêque de Mayence, au cardinal Gibbon, à quelques leçons timides aux tardigrades économistes ; M. Brunetière n'oublie dans ses bénédictions que les anarchistes, qu'il confond sans doute avec les socialistes. Il émet une doctrine nouvelle sur la marche des sociétés ; en effet le nombre des lettres mises à la poste sans timbres peut être constant, les circonstances sociales importantes ne le seront pas ! La preuve fait défaut naturellement. Après ces paradoxes gracieusement développés, il ne manque plus qu'une conclusion... mais elle manque tout à fait.

En effet, M. Brunetière, l'Iaokanann moderne, prêche dans le désert, mais il ne nous montre nul Jourdain où laver nos péchés. Il jongle avec l'idéalisme (!) et le naturalisme (?) avouant qu'au fond ils se valent, puisqu'ils ont tous deux leurs inconvénients ; on sent qu'une société aussi logiquement fondée sur la foi que celle du XIII[e] siècle l'aurait pour ennemi. Nous apprenons enfin ce que c'est que l'Art Idéaliste ; c'est l'*Art Utilitaire* (Kant appelle l'art une fin en soi, mais il n'est pas idéaliste). Tout cela conduit à de sages conseils ; l'idéalisme est plus distingué, mieux vu dans le monde, et mène plus sûrement à la députation ; le socialisme chrétien est en hausse.

Le discours du directeur de la *Revue des Deux Mondes* est mal écrit, mal composé, sans argumentation, sans érudition et sans conclusion. Mais qu'importe ! Les grains de sable du désert ont écouté la voix du Précurseur ; les voici à l'œuvre, homunculi de ce Wagner sans conscience et sans Faust. Ils pullulent dans des revues élégantes et plates, pavées de bonnes intentions et écœu-

rantes à force de pauvreté; ils sont catholiques ou protestants, mais sans foi, sans grandeur. C'est en définitive une sorte d'Armée du Salut dont M. Brunetière veut devenir maréchal; la Pensée libre et l'Art indépendant sont, espérons-le, à l'abri de ces jeunes chapons dressés sur d'illusoires ergots.

André Dally.





CHANSON

Les fils d'or de ma chevelure,
Sont faits des rayons du soleil
Et les crépuscules vermeils
Ont teint l'acier de mon armure.

Le sang des roses écrasées
Vit sur mes lèvres irréelles
Et les ténèbres dans mes prunelles
Ont mis leurs profondeurs voilées.

Ma chair sort de l'onde marine
Qui se moire au soleil couchant
D'un reflet chaud et chatoyant
De pourpre rose sous l'hermine.

Et c'est l'âme des vieilles lunes
Que je porte sur mes bras pâles
Dans l'eau morte de mes opales,
Perles de la lune, une à une.

Passant, pourquoi vouloir m'aimer ?
Entends-tu des pas lourds de deuil ?
L'azur s'éclipse à mon baiser...
Mais tu prépares ton cercueil.

André Lebey.





LES PLAGIATS DE VIRGILE

Le plagiat est à la mode ces temps-ci. Tel auteur illustre est mis sur la sellette et trouve d'ardents accusateurs et de passionnés défenseurs. Et le sujet s'élevant du particulier au général, on dispute autant du plagiat lui-même que du cas de M. d'Annunzio.

Or, le hasard d'une recherche à la Bibliothèque m'a fait mettre la main sur les *Saturnales* de Macrobe dont plusieurs livres parlent des plagiats de Virgile. Il m'a paru intéressant de résumer en quelques lignes ce curieux document.

Les *Saturnales* sont une suite de conversations philosophiques et littéraires. Macrobe a mis en scène des personnages de son temps, Prætextatus, Symmaque, Eusèbe, etc., qui, réunis pendant les fêtes dont l'ouvrage porte le nom, dissertent tour à tour sur divers sujets. On en est venu à nommer Virgile. Un des interlocuteurs expose longuement et avec citations à l'appui les emprunts nombreux que le grand poète fit à ses prédécesseurs grecs et latins.

Il prévient tout d'abord qu'il ne répètera pas ce que l'on sait déjà : que les *Bucoliques* sont imitées de Théocrite, les *Géorgiques* d'Hésiode, que dans les *Géorgiques* les pronostics du beau et du mauvais temps sont copiés d'Aratus, que dans l'*Enéide* divers épisodes de la guerre de Troie sont pris littéralement dans *Pisandre* ; que les combats de l'Enéide reflètent ceux de l'Iliade, et que les voyages d'Enée rappellent fort les aventures d'Ulysse. Après avoir exposé de très près toutes ces ressemblances, l'orateur cite les passages traduits textuellement d'Homère ; j'en ai compté soixante-treize dont les plus courts ont deux vers et dix les plus longs. Il cite encore d'autres fragments traduits de Sophocle et d'Eschyle. Non moins considérables sont les vers plagiés de poètes latins : Ennius, Lucrèce, Furius, Lucilius, Varius, Catulle, Accius. Et il ne s'agit pas seulement ici d'imitation ; voici quelques exemples :

Ennius : Qui cœlum versat stellis fulgentibus aptum.
Virgile : Axem humero torquet stellis fulgentibus aptum.
Lucrèce : Asper acerba tuens...
Virgile : Asper acerba tuens...
Furius : Interea oceani linquens aurora cubile.
Virgile : Tithoni croceum linquens aurora cubile.

Lucilius : Major erat natu. Non omnia possumus omnes.
Virgile : Dicite Pierides. Non omnia possumus omnes.
Varius : .... fixit leges pretio atque refixit.
Virgile : .... fixit leges pretio atque refixit.

Mais si Macrobe s'acharne longuement, avec une patience d'érudit, à convaincre Virgile de plagiat, ce n'est pas comme on pourrait le penser pour diminuer la gloire du Mantouan. Bien au contraire. « Ne lui doit-on pas plutôt de la reconnaissance, dit l'un des convives, de ce que transportant quelques-uns de leurs morceaux dans ses vers qui doivent demeurer éternellement, il a préservé d'un entier oubli la mémoire de ces anciens auteurs ? »

Je trouverais l'excuse mauvaise si Virgile avait besoin d'être excusé ; c'est le propre du génie de faire sien ce dont il s'approprie. Imiter une œuvre médiocre et écrire un chef-d'œuvre, ou de l'imitation d'un chef-d'œuvre tirer une égale merveille ; traduire et l'emporter sur celui que l'on traduit (1) ; prendre un hémistiche, un vers ou une strophe et le fondre si parfaitement avec son poème que le fragment emprunté devienne une partie intégrante du tout, ce n'est point plagier, mais créer.

Édouard Ducoté.

(1) Plusieurs chapitres des *Saturnales* traitent des cas où Virgile en traduisant Homère a été supérieur, inférieur ou égal à son modèle





DEUX POETES :

MICHEL ABADIE ET EMMANUEL SIGNORET

Après les pires audaces, voici que des assagissements prématurés, sinon inattendus, tendent à réinstaurer les formules dans lesquelles Nicolas Boileau Despréaux emmaillota l'enfance de l'art d'écrire en vers français. Du bouillonnement, des effervescences poétiques de ces dix dernières années, il subsiste à peine quelques vigueurs plus ou moins mal orientées et l'effort révolu de rares artistes que la mort a préservés peut-être de tourner au baroque des conceptions ou des formes. Même, des meilleurs qui restent, la plupart affichent le souci de racheter en concessions, en prudences, leurs hardiesses talentueuses d'hier, ou s'épuisent vers le mieux illusoire d'un accord entre l'Art, l'Ethique et la Vie : le cerveau de René Ghil s'amuse, Adolphe Retté s'est fait ermite, Gustave Kahn chronique en des journaux peu lus... Enfin, Henri de Régnier a un pied à l'Académie.

Mais la Poésie demeure immortelle et grande. Elle suscite, contre ces défections et contre ces défaillances, les vrais talents qui vont perpétuer sa gloire et la tradition de sa beauté. Ceux-ci sont retrempés aux plus pures sources de l'inspiration et de l'harmonie. Pleins du génie de la langue et pénétrés aussi des nécessités évolutives présentes, ils marchent résolument sur les traces de leurs illustres prédécesseurs et de primes conquêtes les affirment déjà. Pour préciser mieux, ils sont les derniers maillons de cette chaîne auguste : Malherbe, Racine, Chénier, Vigny, Lamartine, Baudelaire, Verlaine, Abadie, Signoret. Suit un succinct commentaire sur les prémices de leur œuvre.

*
* *

Le Mendieur d'Azur par Michel Abadie et *Daphné* par Emmanuel Signoret sont dans le bon coin de ma bibliothèque depuis leur publication, c'est-à-dire le premier de ces recueils de poèmes, depuis 1888, le second, depuis 1894. Ceci m'apparut d'abord comme une nouvelle édition, revue, corrigée et assez considérablement augmentée, de cela. Je pensai que Michel Abadie n'était autre qu'Emmanuel Signoret se révélant enfin, sûr de lui et en pleine possession de son talent. Il y a de tels rapports de forme et

de pensée, de rythme et de langage, entre le *Mendieur* et *Daphné* ! Une si grande analogie ! Le même vocabulaire et le même souffle, employés ici et là, ne pouvaient appartenir qu'à la même personnalité littéraire. Mais combien, ici, le souffle plus puissant, le vocabulaire mieux manié, l'expression et l'inspiration plus et mieux soutenues dans les sereines hauteurs du Rêve et de l'Idée. Quels progrès avait faits Emmanuel Signoret depuis son premier livre modestement dédié, sous le pseudonyme de Michel Abadie, aux instituteurs du Cher ! Et comme il avait le droit maintenant de souligner, par la préface de *Daphné*, « l'affirmation magnifique de sa personnalité ! »

Plus tard, des médisants, en me révélant l'existence des deux entités distinctes, Abadie et Signoret, essayèrent de changer en admiration pour l'habileté de celui-ci mon enthousiasme pour son génie naissant. Ils n'y réussirent point. Et comme ils insistaient sur l'antériorité du livre d'Abadie : « Qu'importe ! répliquai-je, et que diriez-vous si, au contraire, la parution de *Daphné* avait précédé celle du *Mendieur d'Azur* ? » Qu'importe, en effet. Cela prouve simplement que Signoret, après Abadie, s'est engagé dans la seule bonne voie ouverte au Poète et qu'ils ont, l'un et l'autre, puisé aux seules bonnes sources que j'ai essayé d'indiquer. De plus, il y a la joie de savoir qu'il existe deux grands artistes au lieu d'un. Michel Abadie vient de faire paraître un nouveau livre, *Le Pain qu'on pleure*, que va nous donner Emmanuel Signoret ?

*
* *

Je ne connais d'Abadie que son œuvre. Pour Emmanuel Signoret, il m'a été donné de le rencontrer quelques fois « au cours de sa vie tragique d'artiste » soit dans la rue, soit dans les endroits où il fréquente. Le noble penseur autrichien, Mécislas Goldberg, était généralement en sa compagnie. Ensemble, ils comparaient la logique de l'Action à la beauté du Rêve. Les yeux levés, un doigt hiératiquement tendu, vers le plafond, si c'était au café, vers les étoiles, si c'était dehors, le poète opposait aux raisonnements du philosophe la grâce et la splendeur du Rythme et demeurait vainqueur, comme il sied.

Il m'a plu de noter ces choses. Elles sont pour nous intéresser mieux que les lamentables polémiques d'aujourd'hui : la question du Bœuf gras ou le cas Gabriel d'Annunzio.

Jean DAYROS.



AUTOMNE

Pour Marc LAFARGUE.

Le Soleil dore encor les pierres du chemin.
Voici que, souriant à la fuite des heures,
l'Automne marche, claire et des fleurs à la main
aux lumineux halliers que sa gloire enlinceule.

Son doigt scelle l'adieu sur ses deux lèvres closes.
Le souvenir plaintif de nos jours révolus
n'attriste pas ainsi que je l'aurais voulu
son regard où sourit un ciel doré d'Octobre.

Mais, fleurissant le soir des fleurs de son sourire,
surhumaine elle suit, comme un essor lointain,
son rêve de beauté captivante et stérile.

Son geste d'abandon ne nous est pas propice.
Il faut pourtant mirer à son miroir hautain
notre âme douloureuse avant le sacrifice.

Jean VIOLLIS.





LA PÈLERINE DES AMES

A Maurice Denis.

PAR les sentes Barba s'en va, — la pèlerine sans logis, la pèlerine toujours en route. — Tordu comme les chênes des côtes son triste corps, — vieille pomme blête sur l'armoire sa face jaune, — deux anneaux de cornaline ses paupières rouges, — nez picorant les poils gris du menton. — Par les chemins Barba s'en va, — (sorcière du diable ou sainte du bon Dieu ?) — cassée, voûtée sous le bissac — comme sous un faix énorme. — Et ce n'est pas étonnant : si vieille, la pèlerine!

Pour les gens tenus aux Chaumières — par les besognes, les fièvres ou la peur des longues routes, — pour les trépassés débiteurs encore, — Barba pèlerine, tel est son métier. — Elle va crier aux saints des chapelles votives la merci des péchés noirs, — jurer des vœux sur leurs genoux dorés, — accrocher à leur niche des ex-voto de grâce, — interroger l'oracle à la source de Lochrist, — sanctifier des médailles au chef de saint Mandetz.

Le bissac de toile à l'épaule — chargé de vœux, d'ex-voto, de péchés — aussi de croûtes dures et de harengs fumés, — par les sentes Barba s'en va. — Sa main sèche de parchemin étayée d'un bâton de houx, — ses deux sabots de bois brimbalant à son cou, — à travers la neige ou le vent qui cingle — clopin-clopant, dodelinant, — cahin-caha Barba s'en va — messagère des pauvres âmes.

Ah ! tous les connaît les bons saints d'Arvor, — et leurs chapelles vieilles et leurs fontaines saintes et leurs pouvoirs spéciaux, — saint Envel qui garde les troupeaux des loups, — saint Guyomar qui sèche les écrouelles, — saint Kirck qui donne aux filles des époux. — Sait aussi les dons que chacun préfère. — Celui-ci des queues de vache, — cet autre un rayon de miel, — celui-là des croix de genêt fleuri. — Et point n'ignore les rites consacrés, — les oraisons souveraines et les jours de bon accueil.

Par les monts roux et les ravins, — par les landes roses et les

pins, — les ans passent, mais Barba chemine, — Comme le Juif-errant des images anciennes, de tous elle est connue. — On l'héberge ainsi la bonne nouvelle ; — tant de choses elle a vues, tant de pays parcourus et tant de gens fréquentés. — Causettes devant les cendres et botte de paille au fournil. — Mais au chant du coq, la voilà en route, plus loin et plus loin, — bissac alourdi d'un morceau de lard, d'un morceau de pain.

Comme le faix est pesant ! — Eh ! ce n'est pas le pain qui tant lui pèse — ni les ex-voto, ni les vœux non plus. — Ce sont les péchés lourds qu'elle porte aux Cléments — plus encore les péchés des morts impénitents. — Sur les marches des Calvaires ou près des sources fraîches souvent elle s'asseoit. — Parfois de bons charbonniers en tournée lui offrent place en charrette, — mais le pèlerinage sans mérite serait — et toujours elle a refusé.

Elle est bien lasse pourtant, bien vieille et bien lasse. — Chaque jour son front bruni penche un peu plus vers la terre, — chaque jour ses maigres mains se rapprochent de la terre. — Deux fois elle a chu, trois fois elle a chu sur le grès des routes. — La moisissure des tombeaux blanchit ses cheveux et ronge sa peau,— émanent de son corps des odeurs de charnier. — Loque de droguet sur loque de chair, — sainte de vieux bois troué par les vers.— Oh ! pèlerine de misère, vous en qui tant d'autres vécurent un peu !

Tant buté aux cailloux rêches, ses jambes sont bâtons pelés. — Tant fléchi aux dalles dures, ses genoux sont galets polis. — Tant hélé de chapelets, ses doigts sont poulies usées. — Tant pleuré les tares d'autrui, ses yeux sont vannes pourries. — Tant marmonné d'oraisons, ses lèvres sont feuilles sèches. — Tant porté de fagots d'épines et de croix, son crâne est comme un mont aride et désolé.

Or un jour chiffonnier trôlant piqua du croc des hardes dans les brousses.— Ah ! pauvre Barba, morte des fatigues et des ans dans un pèlerinage ! — Soulever le petit vieux corps il voulut pour lors. — Mais ce corps était trop lourd — oh ! qu'il était lourd ! oui plus que la pierre. — Bonnes gens et civière d'aller chercher pour lors. — Mais bonnes gens ne purent mouvoir le petit corps, — oh ! qu'il était lourd ! oui, plus que le plomb. — Vaches et charrette il alla quérir et des gens encore, — et quand ils furent treize (oh ! qu'il

était lourd !) enlever la morte ils purent enfin. — Et de rouler la charrette, la cloche au clocher tintant.



Rideaux tendus aux carreaux, les gens quiets dorment aux lits-clos. — Mais voici : en sursaut ils se dressent tout droits. — Le vent de la nuit apporte des plaintes, des plaintes étouffées, des plaintes lamentables — qui viennent de la lande, d'ailleurs, on ne sait d'où : — « Chrétiens couchés aux lits de balle, ayez pitié, priez pour moi. » — Disait une voix dolente, et l'on entendait de farouches voix : — « Porte mes vœux, » disaient les premières. — « Porte mes offrandes, » disaient les secondes. — « Porte mes souillures, » disaient les troisièmes. — Et suppliait la triste voix : « La charge est trop lourde, je ne peux pas, je ne peux pas. »

Et toutes les nuits Barba harcelée d'âmes en courroux — par les chemins d'ombre s'en va, gémissant la pauvre âme en peine. — Elle traîne le fardeau des péchés, des vœux et des ex-voto — que la paresse, la fatigue ou la mort — lui ont interdit de porter au port. — Traîne aussi le faix de ses propres fautes, — ses fautes qu'elle oublia pour celles des autres. — Et Barba toutes les nuits, durant deux mille et mille ans, — par les chemins d'ombre pèlerinera et par les épines. — Priez pour la pauvre Barba, pour la pauvre pèlerine !

A. Cloüard.





AUBÉPINE

I

Jean Cadal ne savait plus appliquer toutes ses pensées, toutes les plus petites idées qui lui venaient, au seul but qui aurait été raisonnable, c'est-à-dire à l'exploitation de sa ferme, à l'élevage de ses bêtes, à ses foins, à ses arbres. Le matin quand il se levait, quand il mangeait, quand il marchait le long de la haie, déjà fleurie d'aubépines et de blancheurs parfumées des deux côtés de l'étroit sentier qui mène à ses propriétés, même quand il bêchait la terre encore frissonnante de la récente morsure de l'Hiver, ou qu'il émondait ses arbres, et que les branches détachées allaient salir dans la poussière leurs bourgeons ténus et très verts, il ne supputait plus, continuellement, et avec entêtement, combien de boisseaux de grains et de pommes de terre pourraient produire les semences, si la grêle ou la sécheresse ne venaient pas rendre souffreteuses ses récoltes.

Il n'avait plus cette hallucination lourde, cette volonté tenace d'être heureux par les choses matérielles, par l'intérêt grossier que prête à la vie la joie de sentir, à l'Automne, le grenier s'emplir du parfum fade des pommes et des orges.

Voilà pourquoi il vivait seul, ne se trouvant pas en communication de sentiments avec les autres du village. Il n'avait plus l'idée de s'arrêter au bord d'un enclos pour héler, par-dessus le mur, aux heures déjà chaudes de midi, un travailleur dont l'ombre s'accourcissait en plein soleil ; et de s'accouder sur le rebord raboteux, tandis que l'autre arriverait lentement, enfonçant ses sabots dans la terre molle, remuée fraîchement, répondant de loin, d'un mouvement de tête soucieux, aux questions de Jean.

Tout cela avait, pourtant, empli sa vie précédente.

Ce caractère, cet instinct d'insouciance et d'incurie s'étaient révélés, tout à coup, au commencement de ce Printemps, dépouillant les vieilles habitudes qui lui avaient été imposées par l'éducation au milieu des champs, ou par les occupations constantes et forcées.

Pendant sa jeunesse, à force de répéter certains travaux, de les recommencer à des époques fixes, son âme s'était pliée à eux, en avait pris l'empreinte et le goût. Ils lui avaient donné leur couleur brutale et rustre de terre, de champs plats, dont la poésie et le vague disparaissaient pour elle, car ils impliquaient l'idée fatigante qu'il faudrait les remuer, les bêcher, et cette autre persistante idée, très lourde, qu'ils n'étaient pas faits seulement pour exister au soleil et fournir au monde un charme coloré et troublant. Son pain — son pain noir de paysan — le foin de ses vaches, et tous les produits dont le poids ferait craquer le plancher des greniers au-dessus de sa tête en hiver, pendant qu'il se chaufferait frileusement et seul, et que des brindilles d'herbages secs passeraient lamentablement à travers les planches, cela, uniquement, devait être nourri par eux et rejeté de leur sein. Il avait la certitude obscure qu'ils étaient liés intimement à sa vie, qu'ils poursuivaient tous deux le même travail et les mêmes fatigues sous les soleils et les neiges, qu'ils étaient destinés à recommencer sans cesse les mêmes occupations avec la même passibilité soumise, parce qu'ils sentaient bien, comme lui, qu'ils étaient commandés par la nécessité de vivre, d'avoir au Printemps le fumier noirâtre, identique au pain de grain que mangeait Jean. Et ainsi ils avaient le souci obstiné des récoltes.

II

En Avril, une première journée de soleil, il suivait lourdement l'étroit sentier bordé de haies dont les aubépines, développées aujourd'hui et blanchissant la lumière autour de leur finesse de batiste aristocratique, étaient à peine alors en boutons verts minuscules. Son esprit était vide ; ou bien il poursuivait une pensée machinale de paysan, qui continue toujours la même à travers leur vie, sans rêves, avec seulement une lourdeur et une obstination plus forte à mesure qu'elle envahit les années ; ou bien simplement il écoutait, avec une attention exagérée, le clapotement de ses sabots dans la terre humide. A un moment, il s'arrêta pour les enlever, pensa mentalement qu'il faudrait ajouter un clou, en dessous, au bois qui s'amincissait et dont le son devenait plus clair sur les pierres.

La nature gazouillait un souffle de vent dans un bois tout proche, à travers les branchages encore décharnés. Il monta toujours, et cette idée que la plaquette de son sabot s'amincissait devint si dominante en lui qu'il s'arrêta de nouveau, s'assit sur une pierre élevée, se courba, et, juste à cette seconde, tout contre sa figure, un bouton d'aubépine creva, étira à peine au soleil ses feuilles incolo-

res. Il reçut un choc qui brisa dans son esprit la suite de sa préoccupation, il resta immobile à contempler le petit être qui naissait à une vie nouvelle, laissant échapper, en un vague parfum, comme une songerie longtemps concentrée, si pur, si pâle, qu'tl se perdait parfois dans la nappe de soleil, et que Jean se courbait davantage, le cherchant avec inquiétude.

Il leva la tête avec effort. Tout au loin, il aperçut la campagne piquée d'une infinité de petits points d'un vert mal défini, qui étaient les bourgeons, et une anxiété enfantine lui vînt à la pensée qu'une multitude de vies allaient éclore, toutes semblables à celle de l'aubépine.

Depuis Avril s'était écoulé.

Chaque matin, en repassant par le sentier de haies vives, Jean Cadal s'était courbé sur la fleur blanche. Il en avait emporté le parfum autour de lui, qui le suivait partout, et, parfois, lorsqu'il bêchait, du sein de la terre noirâtre de fumier, l'étrange senteur s'élevait affirmant sa poésie par dessus la couleur terne des champs retournés, tracés en sillons réguliers.

Il avait maintenant des impressions toutes différentes de celles qui avaient composé à la longue la passivité et la lourdeur de son âme de paysan. Toutes ses sensations ne lui venaient plus de la campagne fertile, exhalant au loin son odeur de culture, accomplissant lourdement le labeur pénible de l'existence, semblant endormir ses germes le soir, au crépuscule, dès qu'elle n'était plus en communication de vie avec les hommes, cherchant le repos dans sa robe rapiécée de paysanne, — les réveiller le matin, hâtivement, comme ayant conscience de la rapidité du temps, des travaux pressés qu'il fallait achever à tout prix. Des choses, des effluves s'échappaient d'elle que son bras de paysan n'avait pas fait naître, plantes ou fleurs inutiles. Il les sentait fuir furtivement, insaisissables à travers les herbes, s'échapper d'autour de lui vers quelque but lointain et caché, dont le mystère, infiniment séparé de son intelligence, avait néanmoins pour lui ce parfum pur d'aubépine qui le troublait.

Tous les bourgeons avaient éclaté, et ils révélaient, dans la lumière étincelante et humide de mai, leurs nuances inattendues, longtemps méditées durant le long engourdissement de l'hiver, où les arbres repliés et racornis, inoccupés dans les champs dégarnis, combinent sans doute le détail nouveau dont ils varieront, ce Printemps, leur rêve éternel de feuillages et de fleurs.

Chaque Printemps nous apporte sa fugitive sensation particulière qui n'a jamais été éprouvée dans notre existence, malaise d'un jour, d'une heure, de sentir les ombres plus lourdes, plus légères, ou

plus ondoyantes sur la terre que les années précédentes, d'avoir autour de soi un embaumement étrange qui nous suit, nulle part respiré, de marcher à travers les foins avec l'attente, à un moment certitude, que l'on va découvrir une fleur nouvelle. Charme attendri qui tombe en nous, apporte soudainement et sans motifs dans notre pessimisme d'homme, l'espérance d'une vie meilleure, la conscience de l'approche d'un bonheur, comme si le monde avait changé, s'était rendu plus doux, par la seule apparition de cette fleur, dont l'attente une seconde nous énerve... Est-ce une illusion ? ou simplement une nouvelle réalité de la nature qui s'impose en nous, entre traîtreusement dans notre vie, où bientôt elle deviendra habitude et disparaîtra dans la perpétuelle répétition de nos sensations? Coquetterie qu'elle s'est préparée pour faire flotter, cette année, par dessus son apparence d'impassibilité, qu'elle a fondue dans l'infinité de ses nuances, et qui demeure trop lointaine, trop imparfaitement perçue par nous, pour donner complètement à notre âme cette jeunesse et cette joie d'une saison.

Et c'est à cette époque que Jean se sentit inexplicablement envahi par l'ivresse du parfum de la fleur blanche sur laquelle il s'était courbé un matin, et se brouiller les notions infiniment simples du monde où il avait toujours vécu. Une séparation s'était établie entre la nature qui lui avait été léguée par la tradition de ses aïeux, par les labeurs continus et l'accoutumance d'une suite de générations de courber toutes leurs pensées vers le même sol, d'où ne montait, pour eux, que l'impression tenace qu'il fallait semer et récolter, finalement peiner sans cesse, — et cette nature qui s'était dressée dans la campagne comme une vision, toute blanche dans les lointains, tachetée et colorée près de lui, lorsqu'il leva la tête, après avoir respiré la fleur. Il se sentit enlevé dans le surnaturel, au milieu d'une flore magique et inconnue dont les couleurs éblouissaient, dont les parfums étouffaient. Il n'y fut pas à son aise, troublé et hésitant, timide et gauche de sentir son corps gourd marchant dans ces magnificences. Il se sentit aussi comme désespéré, de manières trop rustres, avec ses gros sabots, et sa barbe rude, pour exister dans ce monde nouveau aux finesses somptueuses. Et, vaguement, il avait la conscience qu'il ne pourrait se renouveler, se faire à elles, à toutes ces plantes exotiques, qu'il aurait fallu pour cela, tout au moins, une éducation de la longueur de son existence.

C'était fini ! il était à jamais séparé de la terre, de celle à laquelle, dès sa naissance, il s'était trouvé attaché par des habitudes de race, et dont il avait encore, par le perpétuel voisinage, par le rapport étroit d'intérêts qui était entre eux, augmenté l'influence sur son

âme, sur son physique, sur toutes les manifestations de son être, et sur celles aussi qui existeront, ou qui auraient pu exister après lui. Son âme avait été longtemps comme l'impression, son physique, durci et ridé, comme le symbole des champs alourdis par les semences, gris et labourés.

Il semblait que sa vie d'avant ce Printemps fût le résultat de l'effort inconscient d'une lignée de générations à se tranquilliser davantage en chaque individu, à recouvrir d'une lourde terre fumée, à jeter des champs tout entiers sur l'empreinte de quelque douleur, de quelque rêve inexaucé d'un homme lointain. — Et, qui sait pourquoi, des fonds ignorés où durant des siècles il s'était endormi, ce rêve remontait à la surface des champs, qui avaient fini par se confondre avec l'âme de Jean, et dont elle était devenue une parcelle à peine plus mouvante, pourquoi envahissait-il les sillons de cette poésie étrange de l'aïeul songeur ?...

Sur les souffles de la nature passent des sourires discrets, des paroles indistinctes, qui chuchotent près de nous — si près qu'il nous paraît subitement, à un sursaut, que nous allons saisir un sens caché des choses — le caprice secret dont elle joue perpétuellement les hommes, et dont elle s'égaie au fond de ses nuits lunaires, quand, à elle seule, elle possède le monde. Peut-être, en ce Printemps, le caprice qui s'épanouissait en fleurs blanches, qui courait vertigineusement en bandes vertes au sommet des arbres vers les horizons, était de ressusciter une disposition passée des arbres, des herbes, la même éclosion de parfums et de couleurs que jadis. Et elle se complaisait dans cette restauration d'un renouveau mort, ayant depuis des siècles effeuillé ses arbres au vent de son Automne, elle jouissait de la puissance de son cœur immense, capable de retrouver le souvenir d'un temps avec ses moindres détails, ses fugaces lignes, de lui redonner la vie ; si bien qu'elle avait voulu se donner une satisfaction complète, entourer si subtilement un homme du jeu de ses ombres et de ses rayons qu'il partageât son sentiment archaïque, qu'il fût d'un autre temps, lui aussi, d'une autre impression, d'une autre douleur. Et c'est Jean Cadal qu'elle avait choisi pour être le revenant de cette poésie lointaine. Elle avait fait entrer son âme dans ce décor de feuilles et de fleurs fanées, auxquelles elle avait accordé à nouveau la vie,— car véritablement, en ce printemps, dont les débuts furent frileux, des teintes trop pâles, anémiées flottaient, des teintes d'épuisement et de mort précoce.

Mais la mystérieuse puissance qui agissait sur l'âme de Jean — volonté fantasque de la nature, ou simplement manifestation trop

forte et trop inattendue des vies d'alentour — ne pouvait lui enlever absolument son odeur de terre de labour, dont elle était déjà imprégnée même avant qu'elle eût animé, d'une vie primitive et comme incomplète, son grand corps las de paysan, aux contours violents. Elle entrait dans une vie nouvelle, ou déshabituée depuuis longtemps, dont elle ne pouvait s'assimiler les notions complexes, ou qu'elle ne pouvait ressaisir tout à fait, semblables aux lointains souvenirs qui traversent nos cerveaux avec des paroles et des détails vagues. Cet aperçu qui s'était révélé à elle, à un détour subit de la vie, sur le monde, sur les verdures éclatantes où flottaient, comme des couronnes défaites et mystiques, les fleurs blanches, où existait perpétuellement l'hallucination du parfum de l'aubépine, faisait naître seulement en elle les ébauches, les pressentiments des pensées que possèdent, en leur plénitude, ceux qui savent, ceux qui toujours ont été habitués à faire participer les choses à la conception qu'ils se forment de la vie. Et, tandis que ces pensées laissent à ceux-ci une satisfaction pleine, un repos et une confirmation, à Jean elles apportaient l'inquiétude et la peur du mystère.

Au milieu de cette multitude d'impressions qui éveillaient dans son intelligence des idées, semblables à celles que les fous doivent concevoir dans les lointains de leurs hallucinations, qui les frappent jusqu'à la terreur, créent sans doute, dans un espace d'ivresse, des formes chimériques de monstres qui les poursuivent, il en percevait seulement deux avec netteté, jusqu'à la fatigue, jusqu'au désir de ne plus les avoir, d'en finir par la mort.

L'une était devenue son idée fixe de pauvre insensé, l'autre, toute physique, rôdait autour de son corps, lui créait une atmosphère d'irréalité : c'était la répugnance invincible qu'il éprouvait à continuer ce qu'il avait fait toute sa vie, en concordance avec la monotonie paisible des champs, et c'était cette odeur d'aubépine, qui, pour la première fois, avait pris possession de lui, un matin, dans le sentier étroit bordé de haies.

III

La lune — ayant son jaune un peu pâli et comme un peu usé des fins de mois — montait derrière une colline, vague dans le fond velours bleu-sombre du ciel, jetant sur toute la nature une robe mystérieuse, et paraissant très vieille, et dont la fanure ressemblait à celle des fauteuils d'Utrecht jaunes qui ont dormi, durant les après-midi chaudes d'années nombreuses, dans les salles basses aux volets clos. Toute la campagne, par ce lever de lune, avait un

aspect déchu et misérable, presque frileux, dans ses haillons d'or auxquels l'ombre des montagnes et les déchirures des ravins faisaient de grands trous sombres, échancrés sur les bords.

Peu à peu, cependant, l'astre monta, les trous s'estompèrent etse remplirent de lumière jaune, comme si une main féerique eût rapiécé invisiblement cette très vieille robe. Les feuilles tremblèrent avec un scintillement dur et tranchant de plaques de métal ; tout près, un frisson plissa le miroir du petit lac, et brilla, d'un engrisaillement à reflets d'argent, dans ce jaune de toute la campagne.

Il ne s'élevait pas un chant d'oiseau, pas un bruit de rivière, même lointain, pas un de ces murmures confus, plainte triste des foins fatigués d'onduler sans cesse ; seulement, parfois, le froissement des feuilles, donnant alors l'illusion d'un cliquetis mat et voilé de paillettes d'or.

La nature était couchée mystérieuse, et imprégnée de vague songerie, dans sa robe jaune aux incertains volants de nuit. Tous les êtres étaient pris dans l'universalité de ce sommeil, au travers duquel semblaient surnager, à peine, les pensées troubles d'un rêve doux et paisible.

Jean Cadal revenait, très tard, de tourner les rigoles dans les prés. Au fond du vallon, tout à côté du petit lac, il s'arrêta, parce que son sabot avait dérangé une pierre, et que la glissade qu'elle fit dans l'herbe lui avait paru produire un bruit immense dans la respiration légère de cette nuit.

Il avait accompli le travail de cette soirée machinalement, par une force d'habitude corporelle. Il ne songeait à rien, il n'avait le souci de rien. Seulement, à mesure qu'il marchait au milieu de ces apparences de mort, un désir vague s'était imposé à lui de partager l'inertie des choses d'alentour, de s'endormir lui aussi, dans cette fin lumineuse et magique. Et il avait le secret espoir, par là, de s'initier complètement à leur rêve, en se confondant subitement avec elles, à ce rêve dont il lui venait d'effacées harmonies, parfois.

Il s'approcha davantage du petit lac qui, sous les ombres indécises, était une nappe d'argent où chatoyaient des rayons de lune. Sous les arbres un silence pesa. La même teinte d'or immobilisée au contour des troncs, à l'aigrette des feuilles qui resplendirent, donna à la nature une physionomie d'attente angoissée, et, dans les lointains, les futaies semblèrent raidies, oppressées d'un souffle qu'elles retenaient.

Jean se pencha au-dessus du lac, dont aucun frémissement ne veinait la surface maintenant. Il le regarda fixement, comme pour percevoir quelque chose, même au-delà des mousses brunes qui en

tapissaient le fond, et lentement, à ses yeux d'halluciné, les eaux se clarifièrent davantage, illuminèrent d'une blancheur d'une infinie pureté les herbes vaseuses qui devinrent indistinctes. La masse de cristal parut ainsi creuser ses profondeurs jusqu'à devenir insondable, jusqu'à perdre dans l'infini ses dernières teintes pâles. Et Jean perçut dans les lointains, un point d'une blancheur plus intense, qui ne reposait nulle part, immobile dans les limpidités ; puis, peu à peu, de frêles pétales d'argent se dessinèrent autour de ce point, et un parfum discret et triste monta à travers les eaux, semblant une émanation de l'Au-delà, où sans doute aboutissait ce gouffre.

Sans doute passa devant ses yeux le nuage de la mort, qui, à notre heure dernière, obscurcit et altère les visions de ce monde, leur donne déjà les apparences mystérieuses et intangibles que les créations des inconnus auront, à l'entrée d'une nouvelle vie, pour nos sens encore humains ; et son corps reposa, cette nuit, sur la pierre blanche que son esprit de dément avait prise pour la fleur d'aubépine, et, peu à peu, les herbes vaseuses s'inclinèrent sur son cadavre et le cachèrent.

Les arbres secouèrent leur souffle dans les feuilles. Cependant les fleurs étranges de ce Printemps ne produisirent pas à l'Automne des fruits plus rares que les années précédentes, des fruits aux teintes anémiées, et cependant, aussi, peut-être les mêmes fleurs menteuses renaîtront plus tard, plus pâles et plus épuisées, mettront au cœur d'un homme ce souvenir plus insaisissable, encore plus triste.

BACULARD ARNAULD.



CHRONIQUES

I. — *LES POÉSIES*

I. — *Aux Ecoutes*, par M. Edouard DUCOTÉ (Librairie de l'Art Indépendant). — II. *Chez Nous*, par M. Achille MILLIEN (Lemerre). — III. *Les Villes Tentaculaires*, par M. VERHAEREN (chez Deman, à Bruxelles).

I. — M. EDOUARD DUCOTÉ

Nos lecteurs apprécient depuis longtemps les généreuses pensées de M. Henri Mazel. Et ses collaborateurs célèbrent à l'envi sa délicate et fidèle amitié. M. Ducoté saura se concilier de semblables sympathies. C'est un aussi charmant camarade. Et c'est un aussi galant homme. Il est impartial. La liberté, dont j'use en cette revue avec ses livres favoris, en est une preuve parfaite. Si même je lui confesse que son nouveau recueil *Aux Ecoutes* n'est pas pour me plaire entièrement, je sais qu'il n'en sera ni froissé, ni étonné. Il imagine déjà sans doute ce que je pense de ses poèmes. Toutefois, je tâcherai de m'en expliquer ici.

M. Ducoté se définit lui-même *le pasteur de la mélancolie*. Et l'on ne saurait plus exactement dépeindre, il me semble, la physionomie de ce poète. Pour moi, je ne vois aucun des écrivains nouveaux qui ait ainsi exprimé l'ennui de vivre.

M. Ducoté ne peut aimer aujourd'hui sans penser qu'il peut ne plus aimer demain. Il ne se rappelle son passé que pour le regretter. Il ne pressent son avenir que pour le craindre. Dès qu'il est aimé, il se persuade qu'il doit fuir l'amour. Dès qu'il a fui, il imagine qu'il eût mieux fait de rester. Son humeur incertaine le chasse de tendresse en tendresse, de ville en ville. Et, à chaque adieu, il se demande :

Comment quitter sans trouble une main que l'on serre ?...
Reverrons-nous demain les visages aimés ?...
Le coursier galope...
Il nous entraîne et nous meurtrit, insoucieux
de notre sang qui coule
sur le chemin pavé d'adieux.

Et il conclut que même

.... notre joie est triste et nos sourires pleurent.

Peut-être chercherez-vous les raisons de cette entière désespérance. Pour moi, je sais que M. Ducoté déchiffre assidûment des poèmes très ennuyeux. Mais cette déplorable habitude n'est pas suffisante à m'expliquer toute sa mélancolie. Il a dû naître avec ce mal. Et je n'espère plus qu'il en gué-

risse tout à fait. Je m'étonne seulement qu'il se complaise dans sa souffrance. Et je voudrais qu'il s'efforçât de réagir contre elle. La tristesse est cette pitié que nous avons de notre personne quand nous comparons notre destinée à nos vœux. Et je tiens que toute pitié est mauvaise. Certes, il peut être pénible à certaines âmes délicates de sentir que l'amour est un leurre et la science une vanité. Mais il ne faut pas fortifier, en les exprimant, les raisons de notre affliction. Puisque tout est vain, le mieux est de s'amuser de tout. Et nous devons toujours sourire.

Que M. Ducoté me pardonne si j'y mets quelque insistance. Mais c'est en son effroi et en son dégoût de la vie que réside, je pense, l'unité même de son livre. Et je devais quelque attention à cette idée maîtresse.

Aussi bien les idées d'un poète emportent avec elles leur poétique. Et vous avez deviné déjà que, pour exprimer ses inquiétudes et ses lassitudes, M. Ducoté n'use point des alexandrins de la tradition. Et il balbutie ses confidences sur le mode mineur de l'assonance et du vers libre :

Quand je suis devenu enfin l'homme du songe,
J'entends venir vers moi des pas, des pas encore,
des pas dont le murmure indécis se prolonge
et bientôt du fond des allées;
s'avancent enlacées
des formes qui n'ont rien d'humain que la tristesse.

Mais s'il advient que M. Ducoté sorte de son naturel jusqu'à oublier cette tristesse même, aussitôt son rythme change et se fait presque régulier. Sa phrase, à l'ordinaire très sobre, prend des tours précieux. Et c'est ainsi qu'il dit *A la souriante :*

Comme ces frêles joncs par des souffles couchés
sur un marais dormant lourdement dans la brume,
tes sourires, tes sourires se sont penchés
vers les ondes de mon ancienne amertume.

Tes sourires, brises d'amour, ont agité
cet étang désolé que je nommais mon âme
et répandant sur lui leur charmeuse bonté
tes sourires ont fendu l'eau comme une rame.

Souffles d'amour par qui le flot s'émeut ! Voici
que l'étang ne dort plus du sommeil de la vase
et que sont dissipés les brouillards du souci....
J'entends parmi les joncs tes sourires qui jasent.

Je voudrais citer aussi *la Source, Quand pleure la rosée, le Périple sentimental,* dont les idées sont vraiment jolies et où se trouvent les vers que je préfère.

Mais il faut me borner.

Et je veux encore adjurer M. Ducoté de rayer ses deux épigraphes : qu'il laisse en paix les moutons de sa mélancolie et qu'il suive d'autres

préceptes que la seule inspiration. Je ne doute point qu'il ne soit compté désormais parmi les premiers des écrivains symbolistes. Mais je voudrais qu'il eût des ambitions plus hautes. Il achève de traduire les œuvres d'Ausone. Et je supplie les Mânes de ce charmant poète girondin de conduire M. Ducoté au sentiment de la joie, au désir de la beauté lumineuse.

II. — M. ACHILLE MILLIEN.

Chez Nous est, je crois, le vingtième livre de M. Achille Millien. Et c'est l'œuvre d'un homme qui, depuis plus de trente ans, tient son personnage d'écrivain à la manière d'un poète antique. Assurément, j'ai sur la poésie des idées bien différentes des siennes ! Que cette considération ne m'empêche point d'admirer la fidélité de M. Millien à la terre natale. Ce fut en vain que l'Académie française couronna jadis l'un de ses recueils, M. Millien ne vint pas à Paris. Et *le long des sentes nivernaises*, il continua de chanter les travaux de sa race et les légendes de son pays. Il faut louer cette sagesse et envier la vie simple et heureuse de ce poète.

Tantôt, au milieu d'un champ, il évoque

... la Gauloise...
Au front couronné de verveine,
Aux longs cheveux couleur du blé

dont la

.... main soigneuse se plaisait
A verser l'onde bienfaisante

sur ces fleurs qu'il admire lui-même aujourd'hui.

Tantôt il parle avec les paysans :

Les générations d'ancêtres endormies
Près de vous, ne sont point visibles à vos yeux,

leur dit-il, mais leur esprit est dans l'air que vous respirez. Et comme Antée vous perdriez votre force à vous séparer de la terre où vous êtes nés.

Tantôt il redit sur de vieux *Airs de flûte*, les chansons qu'ont chantées ses aïeux :

O colonel, ô mon ami,
As-tu regret d'mourir ici ?
— Tout le regret que j'ai au monde
C'est de mourir sans voir ma blonde...

Par un beau clair de lune,
O joli cœur de rose,
En m'allant promener,
Joli cœur de rosier,
Dans mon chemin rencontre,
O joli cœur de rose,
Ma blonde qui pleurait,
Joli cœur de rosier !...

Et cela est d'une touchante naïveté, d'une fraîcheur délicieuse.

Mais lorsque M. Millien se plaint du *Soir qui tombe,* je le trouve vraiment trop macabre. Dans cette dernière partie de son livre, il n'est guère de poésies qui ne se terminent sur le mot : mourir. Et voici de ces chutes meurtrières :

L'amour... j'en meurs...
Le lendemain, il était mort...
Il rit de voir crier celle qui va mourir....
L'oiseau de la Mort appelle la morte...
Elle était morte dans la nuit...
La mort qui te prend ne te rendra pas...
Non, non, tu ne peux pas mourir...
Les pauvres diables vont mourant...
Tous ceux qui m'aimaient sont morts !...

Et peut-être allez-vous très cruellement vous écrier : enfin ! Mais vous auriez deux fois tort ; j'en ai omis.

Certes, je ne doute plus que le Morvan ne soit un pays très insalubre. Cependant M. Millien apparaît comme un sage si indulgent, il sait de si jolies légendes, de si aimables chansons qu'il me plairait fort d'habiter dans son voisinage.

Parfois, au cours de son livre, se montre quelque négligence. C'est ainsi qu'il lui advient d'écrire : « les *douces* effluves de mai ». Et vous trouverez inutile cette concession au parler de sa province. Mais ce parler doit avoir un grand charme sur ses lèvres. Et, le soir, au coin du feu, quand il n'y a point d'épidémie aux alentours, il est sans doute le plus merveilleux des conteurs.

J'ai pris plaisir à lire son livre. Je me désole de ne pouvoir entendre ses récits.

III. — M. EMILE VERHAEREN

L'esprit soudainement s'effare
Vers l'impossible et le bizarre.

VERHAEREN.

Le *Mercure de France* a réédité tout récemment les premiers poèmes de M. Emile Verhaeren : *les Bords de la route, les Flamandes, les Moines.* Et ce grand poète belge nous adresse aujourd'hui son nouveau recueil : *les Villes Tentaculaires.*

Vous pensez bien que mon amour de la force latine et de la mesure grecque, du goût français, tout ce qu'il peut y avoir en moi de sentiments classiques se révolte aux extrémités qu'on augure de ce seul titre. Mais j'estime tant la vigueur que je me sens toujours quelque indulgence pour ses excès.

Et M. Verhaeren a un très gros talent.

Imaginez, je vous prie, un poète de la sorte de M. Richepin. Mais sup-

posez que sa pensée, loin d'être trop respectueuse des artifices de rhétorique, brise les règles fondamentales de la poésie. Et qu'il n'y ait point de licences qu'elle ne se permette.

Concevez des images d'une grandiloquence déconcertante, de la plus sensuelle ou brutale étrangeté et cependant à peu près correspondantes à leur objet :

La poitrine
Haletante des tours...

La salle avec son lustre au centre
Et ses velours lourds et replets
Et ses balcons en bourrelets
S'étale ainsi qu'un ventre.

Une sauteuse avec sa jambe au clair
Raidit l'obscénité dans l'air.

Les Usines...
Dont les meutes de feu et de lueurs grandies
Mordent parfois le ciel à coups d'abois et d'incendies.

Les cadrans blancs des carrefours obliques
Comme des yeux en des paupières
Sont défoncés à coups de pierre.

Représentez-vous des cathédrales, des plaines, des ports, des théâtres, des usines, des bazars,

des hôpitaux gonflés de maladies
avec les yeux fiévreux de leurs fenêtres rouges,

des villes entières dans leurs plaisirs ou dans leurs vices, dans leur travail ou leur révolte, décrites avec un indéniable talent, en ces couleurs crues, par des traits d'une *géométrie* fort compliquée.

Joignez à ces visions de cauchemar quelques épithètes plus bizarres encore :

Une atmosphère éclatante et chimique
Etend ses effluves d'or
Myriadaire d'un décor panoramique.

Jetez, de temps en temps, au milieu d'une strophe, un de ces vocables : *rouge*, *décor*, *houle*, *foule*, *casse*; ou un *depuis toujours*; ou un

il ne sait quel *géant rêve...*
on ne sait quel *idéal...*
on ne sait quels *buts inquiétants* ..

Et vous aurez une idée assez nette, en somme, de ce « Parnassien halluciné ».

Passez-moi la définition : je sais ce que de telles sentences ont de faussement catégorique. Mais elles sont brèves. Et voilà deux fois que l'imprimeur envoie chercher mon manuscrit. L'air est doux, le ciel transpa-

rent et léger. Et (je m'en excuse auprès de M. Verhaeren) je vais relire dans les bois quelques pages du divin Chénier.

Lionel des RIEUX.

P. S. — Je parlerai, au mois prochain, du Congrès des Poètes et des livres de MM. Vielé-Griffin, Gustave Soulier, Gustave Kahn, Léonard Rivière, André Lebey.

II. — *MUSIQUE*

CONCERTS DOMINICAUX (janvier-février 1896).

Le mois dernier nous a conduit de Bach à Beethoven : cheminons maintenant de Beethoven à Berlioz.

XI[e] CONCERT-LAMOUREUX, *dimanche 19 janvier 1896.* — Longtemps, l'étiquette de « Beethoven français » donnée par Reyer à Berlioz (1) m'a rebuté. J'en comprends mieux la justesse toujours très approximative, en pénétrant la vivante et symphonique beauté de créations prime-sautières telles que *l'Héroïque*, la *Symphonie en la*, ou cette magistrale *Ut mineur* dont le rendu magistral causerait à son poète un bienheureux étonnement : le quatuor à part peut-être, jamais les exécutants de Vienne, 1807, n'ont connu cette assurance dans l'essor. Ainsi traduit, c'est beau à pleurer, avec l'*Allegro* de fièvre, l'*Andante* de résignation, le *Scherzo* de rêve où la flûte riante éclaire le nocturne élan des basses, puis ce grand silence aux pizzicati suspensifs, cette aube enfin, foudroyante et généreuse en ses accords d'autre monde, rédemption victorieuse de la mort. La perfection selon Delacroix, — la svelte *Ouverture de la Flûte enchantée*, — paraît à côté de la géante un babil d'enfant sublime ; et la *Stella* de Lutz estompe davantage sa vaporeuse aurore aux intentions vaillantes. Après le *Concerto en sol mineur* pour piano de C. Saint-Saëns, sobrement phrasé par M. Louis Livon, l'intime *Siegfried-Idyll* de la villa Triebschen exhale ses longs développements complexes et doctes sous leur apparent décousu : une suave envolée du quatuor procède des gammes aériennes de l'*Andante* beethovénien un peu avant la rentrée finale. Et *Tannhæuser* conclut, paroxyste.

XII[e], XIII[e], XIV[e] ET XV[e] CONCERTS (*26 janvier, 2, 9 et 16 février*). — Quatre auditions de la *Damnation de Faust*, sans faiblir (2). Il est prodigieux, simplement, notre vieux Berlioz. Sa jeunesse, celle du génie (3),

(1) *Discours* du dimanche 17 octobre 1886, au square Vintimille.

(2) Plus l'audition du jeudi soir 6 février. — Interprétation supérieure de la part de l'orchestre, excellente de la part des chœurs, de M[lle] Jenny Passama, de MM. Lafarge et Bailly ; 200 exécutants.

(3) Don que lui reconnaît spontanément le wagnérien Alfred Bruneau (*Figaro* du 27 janvier 1896). — Les berlioziens se font rares...

nous reprend comme les chants du ciel ont reconquis Faust par le pouvoir des larmes :

« *Qu'entends-je ?... ô souvenirs !... ô mon âme tremblante !* »

clame le rêveur au tumulte harmonieux des voix pieuses : et l'encens des hymnes émeut la nuit morne. La *Damnation*, de même, contient la promesse d'une résurrection : c'est le miroir enchanté où revit pendant deux heures trois-quarts toute une adolescence, la nôtre ; vive la volupté virginale d'un art vivant qui ranime le romantisme autrefois vécu : poésie communicative et haute qui nous révélait à nous-même en identifiant notre prime jeunesse avec le *moi* douloureux d'un maître. Quand je retourne à cette brave *Damnation* longtemps délaissée, oubliée jamais, j'ai quinze ans, je longe les quais mystérieux devant les vieilles tours de silence et d'ombre, je reviens lentement par l'hiver des rues pluvieuses, le cœur gros d'espoirs et de désirs. La magie du contemporain de Gérard de Nerval redresse les fantômes et fait des miracles. O vibrations des heures crépusculaires !...

Mais le mauvais compliment que de limiter Berlioz à cette domination subjective ! La compagne immuable de nos destins changeants est mieux qu'un souvenir juvénile et qu'une œuvre populaire : pendant trente ans méconnue, puis trop connue depuis les deux « premières » parallèles du dimanche 18 février 1877, la romantique *Damnation* grandit encore, si je la reporte à sa date : 1846.

En ses *Mémoires* un peu romanesques (1), le sincère Berlioz a dit lui-même l'histoire de son œuvre : c'est en terre allemande que le musicien-voyageur planta les premières boutures de sa *Légende dramatique ;* en roulant dans sa vieille chaise de poste, il débute par l'*Invocation de Faust à la Nature*, la page capitale, souffle et sonorité, paysage d'âme gœthéenne. Puis il fait les vers au fur et à mesure du bourgeonnement de ses idées musicales, (indice notable de sa manière), écrivant partout, facilement, notant l'alto du début printanier dans une auberge bavaroise, le *Songe de Faust* à Vienne, dans la société rêvée des beaux *Sylphes*, instrumentant la *Marche hongroise* en une nuit d'insomnie coutumière, interprétant librement Gœthe, écrivant la *Ronde des paysans* à Pesth, sous un bec de gaz, l'*Apothéose* à Prague, vers l'aube, la chanson latine des *Etudiants* à Breslau, dans la rue, le *grand Trio* à Rouen, en villégiature, le reste à Paris, toujours à l'improviste, un jour sur une borne, impressionniste divin. Il ne cherche pas les idées, « il les laisse venir », et elles sont moins rébarbatives que le public... L'exécution, c'est l'écueil du musicien : « C'était à la fin de novembre 1846, il tombait de la neige,

(1) *Mémoires*, tome II, LIV, page 258 ; cf. tome I, XXVI, page 145 et sq. — et *Lettres intimes* (1829-1830).

il faisait un temps affreux... Rien dans ma carrière d'artiste ne m'a plus profondément blessé que cette indifférence inattendue. La découverte fut cruelle... J'étais ruiné... » Ah ! pauvre cher grand ami, mort immortel ! Le lyrisme est contagieux, mais ne fait pas oublier l'origine plus lointaine du poème sonore : Berlioz avoue qu'il admet en les retouchant quelques fragments datés de 1829 ; ce sont les *Huit scènes de Faust*, dédiées à M. de la Rochefoucauld, dictées par un événement cérébral, la première lecture du *Faust* traduit par Gérard. Fascination « étrange et profonde », idée fixe qui provoquera bientôt la *Fantastique !* Les *Lettres intimes* nous avertissent : Gœthe, après Shakespeare, devient un des « explicateurs de sa vie », son muet confident d'ardente jeunesse : en voiture déjà, Berlioz esquisse la « ballade du *Roi de Thulé* en style gothique ». Il s'écrie : « Ecoutez-moi bien, Ferrand ; si jamais je réussis, je sens, à n'en pouvoir douter, que je deviendrais un colosse en musique ; j'ai dans la tête depuis longtemps une *symphonie descriptive* de *Faust* qui fermente ; quand je lui donnerai la liberté, je veux qu'elle épouvante le monde musical. L'amour d'Ophélie a centuplé mes moyens. » Onslow, Meyerbeer, Spontini, Marx font fête à l'original essai, dont une *Lettre* du 15 juin 1829 cite le *Premier chœur* (1), le *Concert des Sylphes*, alors à six voix, le *Roi de Thulé*, la *Sérénade*. Admirateur des noires *lithographies* d'Eugène Delacroix, Gœthe avait promis d'écrire...

Qu'aurait-il dit du monument définitif, de la *Damnation* pittoresque, et française en son décor germanique, cher à l'époque, si différente de la pensive « Rédemption » de Schumann, sa sœur cadette (*Scènes de Faust*, 1848) ? Œuvre de savoir et de verve, à qui les puristes reprochent de n'être qu'une suite de tableaux, très vivants sans doute, mais détachés : le grief conviendrait mieux à *Lelio;* mais l'aveu même de Berlioz souligne son procédé de composition : sa libre et fière fantaisie travaille vite, retouche minutieusement, et soude des inspirations de date et de provenance diverses. Dans *Roméo*, de même, « symphonie monstre ». C'est l'art d'un nerveux, mais génial.

En 1898, pour le centenaire du *Faust*, je voudrais entendre alternativement les deux traducteurs, Schumann et Berlioz, le penseur et le peintre. Vous n'attendez pas, ermites, une analyse décrivant la tristesse lumineuse de ce matin de mars dont, par exception, le développement symphonique annonce déjà les rires des paysans ou l'éclat guerrier du Rakoczy ; puis la froide nuit philosophique qui se dore aux ferveurs de la cathédrale voisine évoquée, puis l'Esprit de vie qui entraîne le rêveur dans la cave triviale d'Auerbach, aux bords enchanteurs de l'Elbe, à travers les chants libertins des soirs tristes ; puis l'atmosphère d'amour où s'extasie Faust, où

(1) Est-ce l'*Hymne pascal*, d'une touche si ressentie ?... — Berlioz a détruit sa partition.

Marguerite frissonne, où les Follets ricanent, jusqu'à la passion fatale; puis les soirs d'abandon nimbés par le rappel indifférent des chers souvenirs,

O soleils descendus derrière l'horizon! —

la solitude où l'âme se transfigure, forêts et cavernes, la chevauchée sinistre qui s'effondre dans l'orgie du Pandœmonium, la terreur muette des mortels, l'espoir mélodieux des séraphins : troublante atmosphère d'incantation, qui semble exhalée des noirceurs d'un Nuremberg idéal, crépuscule diapré sur les toits gothiques, poésie à la fois languide et furieuse qui chante la vie vécue par un poète, volupté puissante, tyranniquement évocatrice. C'est d'un art spécial, unique, point imitable, sous ses dehors descriptifs, parfois réalistes, aux intensités d'eau-forte; c'est, comme disait Th. Gautier, je crois, le « haschich » de Berlioz, le plus personnel et le mieux voyant des musiciens. On vient, maussade, on escompte l'effet prévu, en se rappelant les inconvénients du *déjà trop entendu*, signalés par Delacroix : mais bientôt, de l'ensemble, plusieurs auditions successives détachent avec le ravissement de l'inédit des détails, et quels détails! révélant le faire du maître, expliquant sans le flétrir le pourquoi de ce flou, de cette morbidesse, de ce vague mélancolique comme le bonheur, ciel où glissent des sylphides blondes de Fantin-Latour (1), pâle vesprée aux brusques éclairs, que sillonne orageusement le cauchemar de Swedenborg. Je vise le Berlioz toujours inconnu des recoins d'exquise poésie, de coloris parlant, que la foule néglige pour les « morceaux » bissés, délicieux d'ailleurs ou superbes, tragiques, éthérés, mais plutôt encore juxtaposés que réellement fondus dans l'homogénéité d'une synthèse; je note les nuances fugitives comme un regard aimant, les riens de génie que caresse une « écriture artiste », moins pour l'orgueil de la difficulté vaincue que pour l'effusion du rêve intérieur : Ernst a défini le développement symphonique initial, rare chez Berlioz. Il faut souligner les sourds pizzicati d'émotion, les rhythmes haletants, les ineffables harmonies de l'*Hymne pascal* avant les dernières cloches, les dialogues brefs, les touches vives, les cors sataniques (II, 9), la brise enchanteresse à trois temps en *si* mineur qui parfume le *Songe*, la demi-teinte obtenue par les accords pianissimo des trois trombones et d'une trompette (*Voici des roses*), la mélancolie des bassons au crépuscule, les modulations de l'*Air de Faust* (III, 2), les timbres bizarres ou fumeux, la percussion ménagée, les flûtes naïves, la petite flûte ironique, les sextolets des contre-basses angoissées comme le désir (*duo*, fin), les sept accords arpégés des premiers violons qui terminent l'ardente élégie de la *Romance*, les silences poignants,

(1) L'*Anniversaire* de 1876 et la *Damnation de Faust* (Salon de 1888) : tableaux et lithographies (nos 7 et 83 du Catalogue G. Hédiard).

l'ample tonalité d'*ut* dièze mineur de l'*Invocation*, la cuisine orchestrale de l'*Enfer*. Les défauts du romantique tiennent à son éducation, à son temps, à sa névrose ; mais sa palette de précurseur n'est à personne : elle devance la grâce de *Geneviève* ou la fierté d'*Elsa*, sans posséder ni la rareté musicale de Robert Schumann, ni la noblesse héraldique de Richard Wagner ; mais Hector Berlioz les précède et les captive. Le visionnaire de la *Fantastique*, de *Roméo* déjà, crée d'instinct le *leitmotiv*, souvenir imperdable qui ferme les songes de *Lelio* ou thème anticipé qui colore les récits du *Prologue* ; dans la *Damnation*, le motif vernal de Faust traverse toute la *première partie ;* et des échos des scènes futures parcourent l'harmonie. Les trois croches brèves de Méphistophélès le précèdent dans le laboratoire moyen-âgeux du docteur, dans la taverne rubiconde, au seuil de Marguerite (cette fois sans cymbales) ; deux fois le refrain rêveur du *Roi de Thulé* annonce ou rappelle la jeune fille ; même indication pour les *Follets*, pour la *Retraite* animée de voix lontaines... Et la douceur prépare l'énergie. Berlioz est le seul grand compositeur français du siècle : notre poète-musicien habite parmi les forts. Auprès des novateurs, il *tient* toujours.

CONCERT SUPPLÉMENTAIRE *du jeudi 13 février*. — Entre l'olympienne *Ut mineur* et les *Chansons de Miarka*, la première audition d'un *Ve Concerto en mi bémot* de Rubinstein, dont l'ennui rehausse encore le féerique archet de M. Safonoff et la jeune virtuosité de son élève M. Lhévinne.

P. S. — Les *Follets* capricieux de Berlioz rendent grâces à l'orchestre-Lamoureux : évoqués avec une musicalité mendelssohnienne qui ne compasse en rien leur extravagance harmonieuse. Le 26 janvier et le 2 février, Berlioz joué partout, Cirque, Châtelet, Conservatoire (*Roméo et Juliette*). La gloire est boiteuse, comme la justice. — Aux deux derniers programmes des Concerts de l'Opéra, les *jeunes* en flotte ! Georges Hue, Bachelet sont applaudis, mais M. Hirschmann n'a pas une bonne presse... L'aïeul Ambroise Thomas s'éteint sur les bravos qui saluaient son *Prologue* de *Françoise de Rimini* ; à défaut d'étincelle, il eut la droiture : belle part encore. — A Rouen, le *Vaisseau-Fantôme !* à Nantes, *Ping-Sin* injustement retirée ; à notre Opéra-Comique, reprise du *Barbier* rossinien où Clément se distingue.

Tel mon confrère des ARTS, je prie MM. les auteurs ou éditeurs d'adresser à l'*Ermitage* les livres dont ils désirent un compte-rendu.

Raymond BOUYER.

Paris, 17 février 1896.

III. *LES ARTS*

Cercle artistique et littéraire, rue Volney. — ***Cercle de l'Union artistique***, rue Boissy-d'Anglas. — ***Galeries Durand-Ruel***, exposition des peintres orientalistes

français. — *Galerie Laffitte*, exposition Jean Sala. — *Galerie Georges Petit* exposition des Aquarellistes ; exposition de M. Lewy-Dhurmer. — Erard, rue Laffitte.

Que l'on ferme les yeux, que l'on se recueille et cherche l'œuvre dont la beauté continue de retentir en vous, haute et distincte, parmi la cacophonie d'impressions d'un mois de promenades dans ces exhibitions avides de publicité, il est plus que probable que le tri se fera en faveur de quelque ouvrage abrité des regards soit dans l'intimité d'un atelier modeste, d'une pieuse galerie particulière ou dans l'arrière-boutique d'un magasin. Et notre tâche à nous n'est point de découvrir ce qui se cache, mais de parler de ce que tout le monde a vu, c'est l'usage. Pourtant je ne peux commencer ma chronique sans dire ma plus grande émotion du mois écoulé. Ce fut dans une boutique, et à la hâte, que me fut découvert ce portrait d'une jeune femme par FANTIN-LATOUR, daté de 1861, et devant quoi tout ce qui tient un pinceau en 1896 devrait venir en pèlerinage et tête nue. Car c'est ici l'exemple, sans analogue en nos temps troublés, de ce qui peut être atteint de grandeur par la modestie du procédé, à condition que le procédé soit sûr et la main inspirée. Tous les salons et les cercles artistiques passeront, et les virtuoses et les révolutionnaires de l'art et les chercheurs de simplicité seront épuisés, et il restera dans trois ou quatre coins du monde quelques toiles de ce genre-ci où un bon peintre aura éprouvé le besoin de traduire son émotion naturelle, forte et simple. Tous les chefs-d'œuvre sont nés de ce besoin-là, qui n'est pas commun et auquel on ne supplée point. Il paraît que cette jeune femme est une sœur du peintre. Elle lit ou médite ; elle a les yeux baissés ; elle ne vous gagne point par les feux du regard : les lignes seules du visage et la chair qui semble illuminée plutôt par la tendresse qu'elle exprime que par la science même du coloris, ont une puissance extraordinaire. Je sais une vierge de Luini, située dans un vestibule de la Brera de Milan, qui est la sœur de cette figure par l'expression merveilleusement touchante d'un sentiment tout humain. Voilà un ornement pour un musée national.

Je ne pense pas choquer outre mesure les personnes qui ont fréquenté ces temps-ci le Cercle de la rue Volney, en avouant que je n'y ai rien vu qui approche de la toile admirable de M. Fantin-Latour, sinon les femmes élégantes et jolies qui ont tout ce qu'il faut pour susciter un peintre de la femme moderne et n'y parviennent point. Il est permis de répéter que les siècles futurs ne connaîtront la femme du siècle qui finit, que toute nue ; par quoi sera à la fois exagéré et méconnu son mérite, car elle ne fut particulièrement ni si belle ni si amoureuse, et par contre, elle apporta dans la toilette, un art vraiment nouveau par sa grâce et sa liberté, que nul artiste n'aura immortalisé. Je ne parle pas du portrait qui pullule à la vérité, mais où s'exerce — hormis les exécrables — la virtuosité d'un peintre

d'étoffes ou de belle chair, mais jamais cette amoureuse compréhension du mouvement, du geste et presque de la parole vive de nos femmes, en quoi excella le siècle précédent qui nous permet ainsi d'adorer nos arrière-grand'mères. Même en déesses, elles gardaient de la vivacité, de l'aisance et de l'esprit. On dirait, à voir leur effigie, que les femmes d'aujourd'hui sont stupides. C'est vexant pour nous.

Regardez, je vous en prie — et il est besoin, n'est-ce pas, de vous en prier ? — la femme que peint M. MUNKACSY asphyxiée par les fleurs. J'ai vu là devant deux cents personnes se pâmer. Je les supplie de m'en dire la raison, si ce n'est celle-ci que ce peintre hongrois est renommé pour avoir peint N.-S. Jésus-Christ sous la figure d'un juif, ce qui est d'une exactitude aussi probable que d'une sottise manifeste. Mais nul souci de vérité historique ne vous pousse ici à faire d'une femme un mannequin cartonneux ; ni de fleurs, qui sont gracieuses d'ordinaire, des sortes de branchages maigrichons et épineux qui, d'ailleurs, se moquent d'être dans la toile autant que la toile le mérite. Si M. Munkacsy avait donné à sa femme une apparence de vie, il est certain qu'elle l'eût perdue plutôt par l'absence d'atmosphère que par la « revanche de ces fleurs » fanées.

Je ne vois guère à citer que les *Sainfoins* de M. MAURICE ELIOT qui sont d'une notation très remarquable, des paysages de M. NOZAL, de M. SAINT-GERMIER ; en sculpture une statuette de marbre de M. ALFRED BOUCHER intitulée *Création*, fort jolie, et enfin M. JEAN VEBER qui, cette année-ci, comme déjà précédemment, expose au Cercle Volney ce qu'il y a de plus original et de plus intéressant.

Je suis bien aise de l'occasion que j'ai de parler de M. Jean Veber, et je suis d'autant plus facilité à dire du bien de lui, que je ne le connais personnellement en aucune façon. Que l'on veuille excuser ce préambule vulgaire, mais il m'est indispensable à prévenir ceux qui, connaissant mes principes d'art, pourraient s'étonner de m'entendre faire l'éloge de M. Jean Veber. Je n'entends pas dire que ce jeune peintre ait réalisé ou soit même en voie de réaliser la beauté qui me serait chère. Je doute même qu'il ait conscience d'un type de beauté et je crois qu'il suit aveuglément et librement son tempérament. Mais il a un tempérament ; cela n'est pas banal, et jamais je ne m'aviserai d'aller contre quelqu'un qui manifeste une tendance naturelle que je sentirai forte, spontanée, originale et non issue de la mode, du goût du jour, ou du « bateau » de la semaine. M. Jean Veber qui manie plus habituellement le crayon que le pinceau, a cependant donné dès ses débuts des toiles des plus intéressantes, je ne dis pas par « l'expression » mais par la fougue extraordinaire de la puissance expressive. Non qu'il ait jusqu'ici positivement exprimé quelque chose ; mais il a prouvé qu'il avait de quoi le faire, un jour où l'autre, par des moyens sûrs et peu communs. On se souvient d'un portrait de M. Ana-

tole France, causant, en foulard de nuit, à sa table de travail, et d'un portrait de M. Jules Lemaître chez lui, aussi familièrement et spirituellement animé. Outre qu'il convient de louer un peintre du choix de ses sujets, il faut reconnaître que l'exécution de ces figures marquait un sens très particulier des caractères qui constituent la vie chaude et mouvante d'un visage, et qui sont à peu près perdus aujourd'hui grâce au souci de la virtuosité ou à celui de la facture originale. Doit-on regretter que ce sens si vif du caractère entraîne M. Jean Veber à la caricature ou au dessin humoristique? Je ne l'ose pas, quant à moi, car il a donné dans ce genre, non seulement son œuvre la plus curieuse, mais ce que la caricature a donné de plus excellent depuis les géniales fantaisies de Daumier.

Certaines charges d'hommes politiques, issues du crayon de M. Veber, m'ont fait l'effet d'un art de l'humeur absolument renouvelé et tiré enfin de la platitude quasi académique où nos caricaturistes, depuis Gille et à l'exception de l'adorable et délicat Caran d'Ache, l'ont trop fâcheusement maintenu. Je suis porté instinctivement à voir un homme de génie dans un bon caricaturiste. Cet art est fait d'une sorte de divination et de surabondance d'activité. Ces gens-là véritablement créent, en interprétant. On ne m'òtera pas de l'idée qu'ils pourraient être de grands peintres. Mais ils sont classés dès l'instant qu'ils ont fait sourire; les voilà bloqués dans une de ces catégories, de ces castes professionnelles où l'on est condamné à perpétuité. J'admire le courage de M. Jean Veber d'oser montrer qu'il en peut sortir, soit en disciplinant, en concentrant dans un portrait ses bondissantes qualités de physionomiste, soit en promenant dans le frais Jardin des Fées ses figures de femmes onduleuses et souples jusqu'à une sorte de serpentement plus inquiétant que gracieux, qui font songer à des métamorphoses possibles, peut-être toutes prochaines, et traduisent si bien dans le genre suave cet élan fondamental et propre à M. Jean Veber, cette aptitude romantique sans doute, mais d'un romantisme congénital, à distendre, à outrer un caractère vivement saisi, à prolonger dans un mouvement dont on ne prévoit pas la fin, un geste expressif — art un peu baroque assurément, un peu voisin de l'étrangeté, j'en conviens ; mais ni artificiel ni sot, ce qui le distingue hautement d'autres tentatives analogues et contemporaines.

— Dans la visite de ces Cercles, on en arrive à s'étonner quand l'on découvre une œuvre intéressante. Ce n'est plus pour cela que l'on y va. J'espère que l'on y servira bientôt des pâtisseries et des rafraîchissements et que l'on pourra s'y asseoir en compagnie élégante et causer sans plaisanter obligatoirement la peinture et les peintres, ce qui, à la longue, devient un sujet monotone. Dès aujourd'hui, je commence pour ma part à ne les point plaisanter et je m'étonnerai simplement et comme il con-

vient de la présence ici d'un beau portrait de M. BENJAMIN CONSTANT, et d'un de M. DAGNAN-BOUVERET, et d'un de M. HUMBERT, et encore davantage d'une admirable marine de M. HARRISSON, toutes choses qui mériteraient être vues dans un milieu véritablement artistique.

— Aux Aquarellistes, il y a de beaux paysages de ZUBER, des dessins de JEANNIOT, qui sont d'une signification frappante, mais point du tout jolis; des paysages de LOIR LUIGI, d'une tonalité qui paraît sombre et contient au contraire beaucoup de lumière très savamment discrète. C'est bien composé · il y a des routes montantes dans la campagne, des vues de Paris, des soirs de crépuscules tout à fait réussis.

J'attendrai une autre occasion pour dire ce que je pense de bien de M. ROCHEGROSSE et me contenterai de signaler à cette exposition la présence de M. BOUTET DE MONVEL que j'entends traiter de fabricant de porcelaine et qui me semble le seul homme, en un temps où la naïveté est si fort à la mode, qui en ait réalisé la grâce simple et de la façon la plus naturelle du monde. Ce n'est pas dans sa Jeanne d'Arc que j'en vois l'exemple le mieux accompli et je vous accorderai qu'il y a beaucoup de convention dans la manière de traiter les portraits de ses petits garçons et de ses petites filles. Cela n'empêche point que je ne connaisse personne pour rendre la candeur d'un visage frais de bambin, et la fine intelligence qui pointe en deux jeunes yeux bleus, et la gaucherie de deux jambes mal faites, de la façon merveilleusement simple qu'emploie M. Boutet de Monvel. Où d'autres se guindent et font les imbéciles pour joindre les « primitifs », lui, semble un petit frère tard venu de ces bonnes gens consciencieux, appliqués et pleins de foi. Je gage qu'il ne se soucie nullement de les imiter et c'est pourquoi il en approche tant. Que l'on se rappelle les admirables illustrations de *Xavière* de M. Ferdinand Fabre, où je vois l'œuvre la plus exquise de M. Boutet de Monvel, ces enfants dans les champs, ces baisers puérils, et ces belles figures de prêtres, ce dessin fini, ce coloris uni, cette grandeur du simple qui se dégageait de telles compositions! Celui-ci encore est étiqueté « peintre d'enfants ». Vous ne le sortirez pas de là. Quant à moi je pense que, malgré quelques irrégularités, il a été quelquefois « grand peintre » et je ne le sortirai pas de là.

— Depuis que je suis prévenu par la notice même du catalogue, qu'il y a une raison de « patriotisme » à nous intéresser aux peintres orientalistes, il me paraît évident que le seul rôle de la critique est de déposer les armes et de s'extasier coûte que coûte vis-à-vis de ces fiers champions de l'art français.

A la vérité, on le peut faire très volontiers pour des peintres comme M. CHARLES COTTET, qui nous donne par ses paysages de la Haute-Egypte une sensation lumineuse d'une intensité très puissante et qui joint à ses qualités de luminariste un sens de la beauté tragique du paysage

que l'on ne saurait trop applaudir. Avec quelques pierres, un rayon ardent et de l'ombre, il évoque une sorte de brutalité céleste, de choc amoureusement cruel du soleil et de la terre, d'écrasement silencieux et résigné qui me vient à l'appui de ce que j'écrivais ici le mois dernier à propos d'admirables œuvres de M. Besnard, à savoir que le peintre de génie peut, par une inexplicable magie, en faisant revivre certains effets naturels et simples de la lumière sur la surface des choses, peut évoquer, suggérer des sensations et des idées d'une ampleur comparable à celles qui naissent de la figuration compliquée des symboles. Je ne dis pas qu'il n'ait pour ce faire, qu'à « copier » la nature, ce qui est une sottise, attendu que nous ne voyons jamais absolument la nature ; mais qu'il se borne à traduire l'*émotion* que la nature à certains moments lui donne, la physionomie vivante que prennent à certaines heures les paysages, à nos yeux. Ceci n'est nullement introduire dans la vision la fantaisie, ni le rêve même, ni la déformation, bien entendu. Ceci n'est pas donner le champ aux dévergondages d'imagination, qui sont choses faciles et à côté de l'art. C'est opérer cette alliance naturelle et de raison, de notre âme émue et de la nature émouvante par ses formes, par quoi la souveraineté de la forme s'imposant et ne nous empruntant que l'étincelle de vie qui nous est propre, naît cette chose supérieure à la fois à la nature seule et à nous seuls : l'œuvre d'art.

Presque toutes les toiles qu'expose M. ETIENNE DINET sont remarquables par l'exécution. Ce n'est pas à nous de souffler à ce maître coloriste ce qui manque à son *Lendemain de Ramadhan* pour en faire véritablement une œuvre. C'est une étude excellente ainsi que les *Jeunes filles arabes* et le reste de son exposition.

Au contraire, un large sentiment de beauté se dégage chez M. GIRARDOT de l'*Attente du départ des Aïssaouas à Tanger*, dont la peinture est un peu pâle et petite.

De M. MAURICE POTTER, j'aime surtout les *Fileuses* dont l'une a une attitude superbe, est une petite merveille. Ses illustrations de Salammbô me touchent moins, encore qu'elles ne soient pas dénuées de beauté. A citer encore des *Aquarelles d'Algérie* de M. SCHATZMANN. J'espère avoir l'occasion de parler une autre fois et en meilleure connaissance de cause de Théodore Chasseriau dont on nous promet une exposition plus complète.

Je ne crois pas que l'essai de M. RIVIÈRE THÉODORE, de nous donner une caravane en plâtre, soit bien heureux, mais par contre il a exposé deux petites statuettes de danseuses qui sont très belles.

De grâce, que l'on ne s'éloigne pas de chez Durand-Ruel sans revoir les deux ou trois Claude Monet qui y sont exposés ces temps-ci, — et un J.-L. Brown : des chevaux sur le chemin, dans l'humidité matinale, et

toujours ce Manet : le bras et le jupon blanc de Nana. Enfin d'admirables Degas.

— Voulez-vous du Vinci ? Voulez-vous du Botticelli ? Voulez-vous du Memling ? Voulez-vous de l'ancien ? Voulez-vous du moderne ? Voulez-vous de la peinture de la saison ? Voulez-vous du bon, du mauvais, et de l'excellent ? M. Lewy-Dhurmer qui est un « peintre de l'âme » tient tout cela chez George Petit. Je vous préviens que cela coûte très cher. Mais pourquoi pas ? D'abord il y a une grande quantité de snobs, et il y a même dans la boutique de M. Lewy-Dhurmer des choses très bien faites. On est fort embarrassé pour en parler ; on ne sait pas de quoi n'est pas capable un homme qui est capable de faire autant de choses que j'ai dit. Par exemple, dans un genre qui me paraît moins emprunté, il a fait un portrait de M. Rodenbach qui n'est point mauvais ; et à part des figures regrettables comme celle qu'il semble préférer puisqu'il l'a fait reproduire sur le catalogue, presque tout ce qu'il y a là ne manque pas d'offrir beaucoup d'intérêt. C'est le peintre le plus habile parmi les nouveaux venus.

— N'en déplaise à certains, mais il y a chez Erard, rue Laffitte, un Roybet, un gentilhomme en noir, le gant en main, qui est d'une allure assez louable.

René Boylesve.

IV. — *AUTOUR DES THÉATRES*

Odéon : *Le Modèle*, de MM. Henry Fouquier et G. Bertal ; Conférence de M. Jules Lemaître. — Théatre libre : *L'âme invisible*, de M. Claude Berton ; *Mademoiselle Fifi*, d'après Guy de Maupassant, adaptation de M. Oscar Méténier. — Théatre de l'Œuvre : *Raphaël*, de M. Romain Coolus ; *Salomé*, d'Oscar Wilde. — Theatre Français : *Grosse Fortune*, d'Henri Meilhac. — A la Bodinière : conférences de MM. George Vanor, Pierre d'Alheim, Maxime Formont, Austin de Croze, Jules Bois.

Le Modèle, de MM. H. Fouquier et G. Bertal.

Il est certain que lorsque des critiques s'avisent de composer, à leur tour, une œuvre, ils doivent nous présenter un modèle. M. Henry Fouquier, critique dramatique du *Figaro*, et M. G. Bertal, qui fut longtemps attaché en cette même qualité au *Rappel*, s'en sont tenus au titre. La pièce elle-même, si elle est le modèle de quelque chose, c'est d'une resplendissante banalité. Cette grise soirée a été un gros étonnement, même pour ceux qui refusent tout talent à Nestor. Je ne suis pas de ces intransigeants, mais après *le Modèle* j'ai dû relire certaines pages des *Contemporains* de M. Jules Lemaître, pour ne point, ici, être tout à fait irrité contre M. Fouquier, et M. Bertal eût peut-être profité de l'indulgence gagnée à

cette lecture s'il n'avait personnellement donné des preuves de bon goût et d'adresse scénique.

Après un merveilleux portrait le long duquel M. Lemaître donne au chroniqueur de l'*Echo de Paris* et du *Figaro* toute une série d'ancêtres (il le compare à un Grec de la décadence, à un Florentin d'il y a trois siècles, à un roué et même à un Arouet du siècle dernier, à un Parisien d'aujourd'hui, à un Français de toujours) il conclut ainsi : « Il n'est pas *artiste* au sens étroit du mot, mais moraliste et curieux. Un artiste ne jouit que des formes et ne considère les hommes et les choses que sous un angle particulier ; le curieux les saisit tour à tour sous tous leurs aspects. Seul, celui-là jouit de tout, qui est curieux de tout ; et celui qui est curieux de tout est par là même un esprit tempéré et maître de soi. » Si ces lignes n'étaient pas signées de l'auteur du *Mariage blanc* on y applaudirait sans réserves, mais elles sont étrangement vraies appliquées au seul Henry Fouquier. Malgré son incompréhension de certains hauts talents nouveaux, malgré son peu de propension au rêve, Nestor-Colomba-Fouquier reste le plus étonnant des chroniqueurs parisiens, peintre souvent courageux, moraliste mordant et écrivain de belle langue moderne. Il est surtout un féministe très informé et de bon conseil. Ses Nestor retardent parfois, ses Colomba sont toujours agréables à lire. Il a dans ses articles sur les femmes une délicatesse, non exempte de la vigueur convenable, qui ne laisse pas de plaire à beaucoup et même à quelques-uns. Il aime son sujet, d'instinct sans doute, mais aussi par raisonnement. D'instinct, et l'amour le libère des conventions de la morale enseignée. Par raisonnement, et il arrive à savoir jouir très finement de tous les petits côtés de la comédie amoureuse ; cela ne va pas jusqu'au dilettantisme compliqué de perversions, mais l'amusé moraliste ne dédaigne pas de frôler ce sujet, extrême limite que côtoie le fossé sadisme.

Toutes ces aimables qualités ont disparu dans le *Modèle.* Je sais bien que la pièce est plutôt de M. Bertal, mais l'aîné qui n'a pas dédaigné de signer l'ouvrage élaboré par un jeune confrère aurait pu, dans les deux caractères de jeunes femmes que contient le drame, parfaire plus savamment ces portraits un peu bien flous. Il y a de loin en loin des détails charmants, mais le déjà-vu domine, enveloppe tout, gâte tout. Et puis quel déconcertant romantisme dans cet invraisemblable comédie de la scène finale : le modèle se tuant parce que son amant épouse l'amie d'enfance. Le fait en lui-même n'est pas tout à fait étonnant, cela, mon Dieu ! est arrivé ; mais c'est la manière dont cela arrive qui est ridicule, tout à fait.

Nous dirons plus loin de quelle façon la pièce était montée et interprétée.

Conférence de *M. Jules Lemaître.*

Je suis allé entendre la conférence de M. Jules Lemaître sur l'*Ecole des*

vieillards de Casimir Delavigne. Quel adroit et spirituel causeur que notre nouvel académicien ! Quelle jolie langue il chante ! Comme il a bien su caractériser le médiocre génie du vieux dramaturge et la dignité de sa vie et même de son œuvre. « Je le respecte tant que je l'aime », a-t-il conclu. Mais ce que l'auteur du *Pardon* et de l'*Age difficile* a fort bien dit, c'est l'état actuel de l'amour et l'âge des amoureux. Hélas ! je n'ai point le texte pour vous le transcrire. « Les jeunes gens d'aujourd'hui ont peur d'aimer. Les livres et une vilaine sagesse instinctive leur ont appris que l'amour avait mille inconvénients... Les vrais amoureux ont quarante et même cinquante ans ; ils se sont tout à coup aperçus de la sottise de leur prudence et ils aiment avec fougue, comme libérés... Et comme c'est à eux aussi qu'incombent le gouvernement de la chose politique et des administrations, il ne faut pas trop s'étonner si tout marche si mal...» La salle bondée à fêté comme il convenait le charmant conférencier.

L'AME INVISIBLE, par M. Claude Berton.

Dans *Grand'papa* joué l'an dernier au Théâtre-Libre M. Claude Berton s'était laissé aller à la peinture cruelle. Il y fut plus royaliste que tous les rois du théâtre rosse. La pièce n'était pas mal faite, mais quelque peu répugnante. Je dois dire de suite que sa nouvelle œuvre marque un beau et fier progrès. Après le naturalisme, la psychologie l'a attiré et il a décrit, avec toutes ses nuances subtiles, un cas très curieux de l'inconscience de l'amour. Je n'aime pas le titre qui est enfantin et pas du tout explicatif. Le héros n'est pas malheureux parce qu'il *ne voit pas* l'âme de sa maîtresse, mais bien parce qu'il ne peut pas arriver à définir, à analyser l'amour qu'il a pour elle, ni même l'amour qu'elle a pour lui. Le drame est très bien bâti, ce qui n'est point toujours un défaut ; il reste clair autant qu'il peut l'être ; il est bien écrit (avec parfois un maniérisme pas désagréable).

Les caractères sont très nettement établis.

Voici l'amant tourmenté du désir de s'expliquer sa passion : Pierre de Champcey ; voici le simple curieux de voir, le dilettante qui s'écoute parler, très spirituel, très amusant, très maître de lui : Jean Lajaille ; et voici Gontran Loubineau, le lourd paysan enrichi que l'amour terrasse. Enfin, celle qui tire les ficelles de tous ces pantins (que nous sommes) l'amante, très belle, artiste, occupée d'instinct à plaire, qui certes aime (ah ! la malléabilité infinie de ce mot) aime Pierre, malgré les tortures qu'elle lui impose. Chacun parle selon son caractère, l'amant avec des soubresauts de l'inquiétude, l'abondance que donne la fièvre ; l'homme d'esprit avec la souplesse, l'à-propos, la finesse qui conviennent ; le paysan avec la sincérité étonnée, la lourdeur ahurie qu'il fallait ; la femme enfin avec toutes les félinités, les grâces, et l'énergie soudaine que son rôle de dominatrice imposait.

C'est en somme une comédie tout à fait intéressante et qui fait bien augurer de la carrière de M. Claude Berton.

Mlle Fifi, adaptation Méténier.

Mademoiselle Fifi est une des plus crânes, une des plus puissantes nouvelles du plus parfait de nos nouvellistes de l'Ecole de Médan. Il y avait de la témérité à la vouloir mettre à la scène. M. Oscar Méténier s'en est tiré avec beaucoup d'adresse et le Théâtre Libre a mis la pièce en scène de très tragique façon. Le public par trois fois a écouté le drame avec respect et piété. Le caractère du major allemand — brutal mais juste — était un contrepoids suffisant à l'insolence imbécile du petit sous-lieutenant destructeur de tableaux et irrespectueux en face des vaincues, — car la femme, même matriculée sur sa chair à vendre, est digne de respect.

Salomé, de M. Oscar Wilde.

Poésie éclatante comme quelque déploiement d'une riche draperie, terrible évocation d'une heure terrible, la *Salomé* de M. Oscar Wilde a ému et charmé. Ici nous connaissions tous le livre, mais il faut dire avec quel soin M. Lugné-Poe a monté et joué lui-même cette œuvre puissante avec la merveilleuse collaboration de Mme Lina Munte qui fut une Salomé farouchement femme et très belle.

Le mot de plagiat est très à la mode ces temps-ci. A la sortie de l'Œuvre des messieurs exhibaient toutes leurs connaissances : Mæterlinck, Flaubert. Il faut sourire. Le drame est de bon métal, sonore ; le poète n'a pu oublier l'histoire, ni Flaubert, cet autre Michelet, mais mille détails et l'idée maîtresse et son expression, sont bien de lui et le succès a été très grand.

Raphael, par M. Romain Coolus.

C'est un terrible homme que M. Romain Coolus. C'est un ironiste qui de peur de paraître ridicule d'avoir une idée à lui, se moque de lui-même à chaque instant. Non seulement il se regarde dans la glace pour se voir rire, mais il porte dans ses chroniques un second miroir dans lequel il voit lui-même et son reflet ; c'est l'ironiste de l'ironie.

Sa pièce est chatoyante, étincelante, souriante, jolie, mais à la façon de ces toiles d'araignée, le matin, dans les champs, alors que le soleil accroche ses reflets de diamants à la rosée pas encore bue. N'y mettez pas le doigt, tout va se déchirer. Contemplez ce curieux spectacle à distance, n'approchez pas. Il ne faut pas non plus le considérer trop longtemps : la rosée est timide.

M. Romain Coolus, critique acerbe et grand amateur de petites phrases à pendeloques spirituelles, avait déjà fait jouer en 1893, au Théâtre-Libre, *Ménage Brésile*, qui contenait en germe *Raphaël*. Il s'agissait d'un

mari complaisant préférant prêter sa femme que prêter ses livres. Daniel de *Raphaël* a « organisé » son cocuage : il en a fait la base de son bonheur tranquille. Et durant que sa femme s'essaye à être heureuse avec Mignard, Daniel se regarde croupir. Bonheur de marécage, comme l'on voit. Survient une quatrième petite grenouille, fraîche sortie des langes scolaires : Raphaël, le cousin imberbe. Daniel regarde, sourit ; Mignard se révolte : on le met à la porte ; Raphaël gagne ses petites entrées dans le marais. A peine quelques leçons prises, il va exercer ailleurs ; désespoir de l'éducatrice. Retour de l'amant dévoué, ce bon Mignard, et tout rentre dans l'ordre. Le divin mari continue à se regarder croupir...

Cette donnée pas mal burlesque a fourni à l'ingénieux R. Coolus toute une série de scènes très amusantes, toute une farandole de mots drôles. M. R. Coolus est très spirituel ; il l'est tant que tous ses héros de l'avoir fréquenté le sont devenus. Chez M. Claude Berton, il y avait un très curieux et très adroit essai de classification. Chaque personnage avait un caractère qui se montrait jusqu'en l'extrême pointe de la phrase dite, du geste ébauché. Chez M. Coolus, les jeux de mots l'emportent sur tout, c'est une frénésie générale. A la sortie, tout le monde avait sa *pointe ;* c'est contagieux.

Succès très vif en somme, gros progrès sur le premier essai, belles espérances pour l'avenir, quand une certaine sagesse aura mis ses dents.

Amants et Viveurs

Je suis retourné voir, à deux jours d'intervalle, *Amants* et *Viveurs*, les deux gros succès littéraires et d'argent de l'année. Ce n'est certes pas la perfection : ces deux pièces sont inégales, trop parisiennes peut-être, trop voulues. Mais quelle lumière vive sur notre temps, quel sain jugement !

Viveurs est plus chatoyant, plus rempli d'agréments extérieurs, mais *Amants* est plus sobre, plus de poésie, plus profond. J'ose dire à M. Coolus qu'à son esprit de mots, je préfère l'esprit de situation de M. Donnay. *Amants* est une des plus jolies œuvres de ces dernières années et sera, pour plus tard, un joli et précieux document. C'est la plus sincère comédie moderne que je sache.

Et puis quelle interprétation merveilleuse ! Réjane, Granier ! Guitry, Mayer ! Yahne ! et tout le troupeau fanfreluché !

Grosse fortune, par M. H. Meilhac.

Hélas ! hélas ! avoir vu cela.

Permettez-moi de ne pas insister. Les auteurs devraient former entre eux une *ligue protectrice* qui veillerait à ce que chacun respectât sa propre renommée... Relisons les œuvres passées !

Des Conférences

Austin de Croze a parlé de la Corse et nous a pittoresquement fait

assister à un *Vocero*, sorte de pieuse déclamation pour cortège mortuaire.

M. Jules Bois, en une dernière conférence, nous a dramatisé étrangement l'*envoûtement de haine*, avec la collaboration de la tragiquement belle Mlle Verteuil, de l'Odéon.

M. George Vanor s'est prodigué ces temps derniers. Il devient notre meilleur conférencier. A sa salle d'Athènes, il a parlé de Beethoven en poète, puis, à la Bodinière, avec l'accompagnement de Mlle Arbel, il a ressuscité ce merveilleux XVIIIe siècle d'amour et de beau langage... Enfin, en cette même Bodinière, toute pleine chaque après-midi de jolies visiteuses qui s'administrent un peu au hasard la pitance intellectuelle, il nous a révélé une délicieuse créature : Mlle Maria Severina, qui nous a chanté Naples. Blonde aux yeux sombres, une bouche d'amante de jadis et ce joli sourire qui affole. Vanor choisit si bien ses interprètes qu'on l'oublie un peu, et même tout à fait quand Mlle Severina chante, ou simplement sourit. Pourquoi Mlle Severina ne deviendrait-elle pas l'une de nos grandes artistes ? Je n'ai pas vu M. Carvalho à la conférence de la Bodinière, et ce nom me fait tout à coup souvenir que je marche sur les terres de mon excellent voisin Bouyer.

J'espère qu'il dira un mot de la vibrante conférence sur Moussorgski, ce Russe inégal, mais génial, que Pierre d'Alheim nous découvre avec la précieuse collaboration de Mlle Marie Olénine, une toute jeune artiste d'avenir certain, et du parfait pianiste Forster.

M. Maxime Formont s'est aussi essayé à parler en public ; il avait choisi le plus charmant des sujets, les « Poètes inspirés de Watteau » et la plus délicieuse des interprètes, Mlle Rose Syma : c'est dire qu'il a été justement applaudi ; Hugo, de Banville et Verlaine ont défilé tour à tour et ce fut une heure très douce.

Jacques DES GACHONS.

NOTULES.

ODÉON. — Très bonne interprétation du *Modèle*. Rameau en vieux peintre, Magnier et sa belle voix profonde, en jeune médaillé du Salon, Rousselle en mondain, très à l'aise, Dux, la femme de chair, et la jolie Lara, si douce, si mignonne et sensible en fiancée patiente. Décors tout à fait convenables.

THÉATRE LIBRE. — Décors somptueux, mise en scène tout à fait curieuse et adroite. Bonne interprétation : *L'Ame invisible* : Mlle Suger (Esther) très énigmatique jusqu'à la dernière scène qu'elle a jouée fort tragiquement. MM. Larochelle (Pierre), Janvier (Jean) et surtout Arquillière (un Loubineau épique). *Mademoiselle Fifi* : Larochelle tout à fait bien en curé Chantavoine, Depas (Mlle Fifi, le petit officier pervers, très nature), et ces dames, toutes, surtout Mmes France, Luce Colas et Gabrielle Fleury.

Très curieux le programme dessiné par M. T. Synave.

L'ŒUVRE. — Dans *Raphaël*, Gémier surtout, très remarquable; Mme Faustine Chartier. Dans *Salomé*, Lina Munte, d'un tragique tout à fait personnel et impressionnant profondément; Max Barbier (Iokanaan) et Lugné-Poe (Hérode), interprétation de lignes curieuses. Les deux pièces très bellement montées. Le décor moderne de

Raphaël très amusant, très Bing : c'est-à-dire plein de bon vouloir, mais encore heurté, hésitant. Memento : c'était Gémier, dejà — avec la jolie Juliette d'Armières, — qui jouait dans *Ménage Brésile* (voir *Ermitage* février 1893).

V. *A PROPOS DE TEXTES*

M. Henry Gauthier-Villars me fait l'honneur dans la *Revue blanche*, de prendre à partie un de mes articles de la *Revue illustrée*.

Je ne veux en aucune façon m'inscrire contre ses critiques qui sont du reste formulées avec une modération et une courtoisie dont je ne saurais trop le remercier.

Il en est une seule que je veux relever. Et cela uniquement parce que la manière dont elle est formulée pourrait prêter à des interprétations qui ne seraient certainement pas conformes à la pensée de M. Gauthier-Villars.

Au sujet de Hans Sachs j'avais parlé d'après H. S. Chamberlain de la « victoire que le héros remporte *sur lui-même.* »

M. Gauthier-Villars soutient que ce « *sur lui-même* » ne se trouve pas dans le texte original.

Or à la page 249, deuxième ligne du volume édité chez Chailley, on lit en toutes lettres : « Dans les *Maîtres-Chanteurs* nous assistons à la dernière grande victoire qu'il (Sachs) remporte SUR LUI-MÊME : le renoncement courageux, conscient et fier... »

Il paraît que par « texte original » M. Gauthier-Villars entend parler de l'édition allemande.

Certes je ne veux pas entreprendre de discuter la valeur comparée de l'édition allemande et de la version française. Il me suffit de constater que cette dernière nous est donnée par M. Chamberlain lui-même, non comme une traduction mais comme un volume original et faisant foi entièrement.

Je pourrais ajouter que ce « sur lui-même » me paraît entièrement conforme à la pensée de l'auteur. Le simple membre de phrase que nous venons de citer sur le renoncement suffirait à nous donner raison. Il serait loisible aussi de rappeler l'expression de « victoire morale » qui revient plusieurs fois au sujet de Hans Sachs (p. 234, troisième ligne, p. 243). Et encore cette autre qui parle de « la victoire remportée par l'homme intérieur (p. 242) ».

Mais ce serait engager une polémique, ce que je considère comme peu intéressant pour toutes autres personnes que les deux soutenants.

J'ai voulu simplement faire constater que mes citations sont entièrement exactes. Non pas que M. Gauthier-Villars m'eût adressé le reproche d'inexactitude, mais simplement parce que sa phrase aurait pu être ainsi interprétée par des gens peu au courant de notre débat.

Gustave ROBERT.

VI. *NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES.*

TRIOMPHE DE LA MORT, par Gabriel d'Annunzio.

Après les troublantes alliciances de l'*Enfant de volupté*, poème érotique plutôt que roman, dont la sensualité exacerbée jusqu'au spasme s'enveloppe avec un charme tout particulier d'impressions de musique et d'art, au milieu de paysages enchanteurs et faits comme de rêve, le *Triomphe de la Mort* évoque à nos yeux une redoutable tragédie, poignante image de la lutte toujours renaissante entre l'Amour et la Mort.

L'idée philosophique s'en dégage avec une surprenante intensité, violente peinture des nausées provoquées par l'amour purement physique, qui, fatalement, par l'abus du plaisir, métamorphose l'Aimée en Ennemie. La mort ne peut plus être que le dénouement d'une pareille lutte. Le couple maudit, enlacé, pour la dernière fois, s'en va rouler, éperdu, du haut de la falaise italienne, et trouve l'éternel repos sur les récifs battus par la mer mugissante.

C'est une variante de la triste aventure que chante Wagner d'incomparable façon, c'est Tristan, c'est Yseult évoqués de nouveau.

Inoubliables sont les épisodes dont s'agrémente cette histoire contée d'un style merveilleux. Le réalisme y coudoie la poésie. A côté de scènes pittoresques, telle qu'au bruit des chansons la cueillette des genêts fleuris semés sous les pas de la pazza per amore, le cœur se serre, les paupières se mouillent devant la triste fin de deux enfants, enlevés à la misère de la vie, l'un par la fièvre, l'autre par la mer, ces redoutables goules, toujours inassouvies de chair humaine. Sous le plectre magique d'Annunzio vibre toute la lyre des sensations. Aucune jouissance ne lui est étrangère, qu'elle soit physique ou purement intellectuelle. Les sanglots de la douleur lui sont aussi familiers que les hoquets du plaisir. C'est une monographie complète, peinte avec une exaltation sans égale. C'est, si j'ose dire, du Maizeroy supérieur et baudelairien. Levers d'aurore, couchers de soleil, brouillards de mer, cieux éclatants, vous modifiez sans cesse nos états d'âme !

Tantôt, naissent en nous l'idée du suicide, les désespérances infinies, chassées à leur tour par le parfum d'une rose, par le chant d'un oiseau. La nature reprend vite, trop vite, ses droits. Bientôt se réveille la bête humaine sous les caresses connues. Une fois de plus est vidée la coupe offerte aux lèvres de l'Amant par les lèvres de la Maîtresse, instants d'ivresse, suivis de trop près par la satiété, breuvage terrible où le miel s'empoisonne d'amertume.

L'*Enfant de volupté*, l'*Intrus*, le *Triomphe de la Mort*, cette trilogie composée, comme le métal de Corinthe, de tant d'éléments divers, où se retrouvent, prétendent ses rivaux, des traces du grand Maupassant, des impressions du délicieux Bourget, des tableautins du Sar Péladan lui-même, des réminiscences de Zola, de Tolstoï et d'Ibsen, pourrait, non sans quelque malice, et en désaffectant le mot cruel de Wottmann sur

l'œuvre de Wagner, s'intituler le Mont Testaccio de la littérature contemporaine. TRENMOR.

LIVRES REÇUS. — POÉSIE : *Léonard Rivière*, Arpèges (Bibliothèque française et moderne). *Gustave Kahn*, La pluie et le beau temps (Vanier). *Francis Vielé-Griffin*, Le rire de Mélissa, fragment. *Gustave Soulier*, Les sept Lampes d'or. *André Lebey*, Le Cahier rose et noir (Mercure de France).

ROMANS : *Gustave Bahlenbech*, L'Emerveillée (Dietrich et Ce). *Henri Vandeputte*, L'Homme jeune (Le Coq rouge, Bruxelles). *Abel Hermant*, Le Sceptre (Ollendorff). *Pierre Maël*, Erreur d'amour (Ollendorff). *Roger Dombre*, Tante Rabat-Joie (Armand Colin). *Jehan Maillart*, Contes chimériques (Bruxelles, Lacomblez), *Jules Boissière*, Fumeurs d'opium (Flammarion). *Paul Adam*, La force du mal (Armand Colin).

DIVERS. — *A. Hamon*, Patrie et Internationalisme (publication des Temps nouveaux). *Paul Masson*, L'hypothèque de l'honneur (Baugé, imprimerie Daloux). *Maurice Mæterlinck*, Le Trésor des Humbles (Mercure de France).

IX. *LE MOIS*

Je trouve — oh ! point dans un des grands journaux du boulevard, ils ont bien à s'occuper d'autre chose — dans une obscure revue de sociétés coopératives du fin fond de la province, mention d'un détail tout petit mais plus important, me semble-t-il, que l'harmonieux duo Séverine-Rochefort, que l'affaire Lebaudy et l'affaire des 104, que l'extradition Arton et le diabète Cornélius Herz, que Panama et tout le reste, voici : la population de l'Angleterre vient de dépasser la population de la France.

Au moment de la Révolution française, la France, d'après Necker, était trois fois plus peuplée que la Grande-Bretagne ; au moment de la Restauration, nous dépassions encore nos voisins d'outre-Manche d'une dizaine de millions ; ils ont rattrapé la distance tout en trouvant moyen, en cinquante ans environ, d'essaimer dans le monde cinquante à soixante millions de sujets du roi Shakespeare. Comme ce n'est pas la place qui leur manque ni dans le Far-West, ni dans le South-Africa, ni en Australie, ni même en Irlande et en Ecosse, rien n'empêche que dans un siècle il y ait un demi-milliard de John Bull nous regardant de beaucoup plus haut que nous ne regardons aujourd'hui la Belgique ou la Suisse. Allons, le moment s'approche où nous autres français n'aurons plus qu'à tirer notre bonnet de nuit sur les yeux, souffler la chandelle et dormir pour toujours.

*
* *

Bien qu'il soit assez humiliant dans ces conditions de s'occuper de recensement, si l'on profitait du prochain pour essayer quelques innova-

tions en statistique ? Il suffirait de joindre au recto des renseignements obligatoires un verso facultatif où l'ingéniosité des questionnaires se donnerait libre cours. MM. Binet et Ferré ne se plaindraient pas d'un pareil laboratoire psychologique. La feuille contiendrait un certain nombre de demandes : quelles sont vos opinions philosophiques, éthiques, esthétiques, métaphysiques, politiques, etc., etc. Répondrait qui voudrait et qui pourrait. Ce serait un moyen de savoir si la majorité de la France est symboliste ou naturaliste, ou de connaître le nombre exactement des boudhistes et des sociniens, et parmi, je suppose, les catholiques la proportion des croyants par habitude, par sentiment, par raisonnement, des demi-croyants, des fanatiques, des pratiquants, des mixtes, etc., etc.

* * *

M. Zola a des moments de méchante humeur. L'autre jour il avouait lire toutes nos revues mais s'ennuyer prodigieusement à cette lecture, sauf quand on l'y éreintait. Alors son plaisir doit être rare, car vraiment nous ne nous occupons pas autant de lui que lui de nous. Mais, puisque cela l'amuse, faisons-lui cette politesse. Donc M. Zola nous malmène fort, et avec le geste d'un à qui nul ne prend le caleçon qu'il tend, tombe notre mysticisme (?) à coups de sa science (la science de M. Zola ?) : « Oui, mes petits amis, nous crie-t-il, allez-y de vos marionnettes et de vos lys, beaucoup de lys, encore plus de lys, pour que pousse dru la prochaine moisson naturaliste ! » Mais, ô subtil Zola, tout se tient, si l'agonie des lys engendre le fumier naturaliste, de ce fumier jailliront d'autres lys radieux

Car toujours ils naîtront,
Comme naissent d'un étron
Des roses, des roses.

Vous préférez l'étron, cher Monsieur, gardez-le, mais laissez-nous les roses ! Puisque vous lisez nos revues, ne savourâtes-vous pas ici le Conseil à son neveu du Yoghi Paul Masson : « A celui qui te demandera : De quelle école littéraire vous réclamez-vous ? réponds hardiment : De celle qui suivra la période de réaction contre celle de ce temps-ci. »

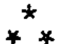
* * *

Huit jours auparavant, dans le même *Figaro*, le même polygraphe nous avait fait à nous tous, à propos de la mort de Verlaine, un reproche auquel, s'il était fondé, je serais pour ma part très sensible : « Pauvres jeunes gens, nous disait-il en substance, ce qui vous prouve sans muscles et sans nerfs c'est que vous vous éprenez toujours d'incomplets, Verlaine, Barbey d'Aurevilly, Villiers de l'Isle-Adam, Laforgue. Vous ne reconnaissez jamais pour maître le travailleur robuste et infatigable qui... (je passe le reste de l'auto-portrait). » Je l'avoue sans embarras, ce serait signe défavorable si nous préférions le maladif au sain, l'incomplet à l'harmonieux, l'essoufflé au puissant. Mais est-ce bien le cas ? Je passe sur Laforgue que certains ont prôné par protestation contre une indif-

férence excessive mais que nous n'avons jamais eu l'idée d'égaler aux autres « incomplets », mais franchement, les autres, c'est raide ! Barbey d'Aurevilly fut si peu un veule et un débile que Zola garde encore sur le dos la trace du gantelet de fer du Connétable, d'où peut-être la rancune du milicien trapu. Villiers de l'Isle-Adam fut sans doute inégal, qui ne l'est pas ? du moins dans ses bons moments ne donne-t-il pas l'idée de l'essoufflé et du maladif ! Quant à Verlaine, nos petits-fils verront si de leur temps on relit les Rougon-Macquart comme ses lieds à lui. Etre un travailleur robuste et infatigable c'est bien, mais en art il faut autre chose, sinon les grands poètes de ce siècle seraient Luce de Lancival, Parseval de Grandmaison, et M. Strada.



Tout cela c'est enfoncer des portes ouvertes, et M. Zola qui le sait bien, doit en rire dans sa barbe, comme il soule de le faire en lisant nos revues. Je me consolerai avec mon cher Yoghi : « Il y a quelqu'un de plus naïf que l'enfonceur de portes ouvertes, c'est le gond qui lui facilite cet exercice. » Car il faut juger de ce petit débat non point par M. Zola qui est un gond d'importance, mais par tel autre petit gond comme ce chroniqueur de la *Revue Bleue* qui, toujours à propos de Verlaine, déplorant la bohême que les poètes côtoyent trop fréquemment (le grand Will avait bien prévu maritime ce pays) distillait ces mémorables paroles : « On veut une organisation, et en littérature, en art, une sorte de cadre comme dans l'armée, et des promotions, à l'ancienneté ou au choix. »



Toujours à propos de M. Zola. Un critique a dernièrement exhumé son étude sur le Théâtre d'Alexandre Dumas fils. Sapristi, mais cet excellent M. Baderne Perrichon lui-même n'a pas été aussi sévère ! N'aurions-nous pas ce monopole de l'irrespect que la génération de M. Zola stigmatise si âprement chez nous ? Ceci me remet en mémoire que de toutes les opinions émises par nos amis sur Dumas fils dans le *Mercure* celle qui contient, rappelée par je ne sais plus qui, la critique la plus juste et la plus pénétrante est d'un aîné, M. Clovis Hugues : « Il suffirait de changer quelques articles du code pour ôter au théâtre de M. Dumas fils les deux tiers de son intérêt. » Ceci n'est peut-être pas flatteur pour nous, mais en fait d'éreintement nous n'avons ni le doigté de M. Clovis Hugues ni la poigne de M. Zola !



Qu'était la lettre de cachet en comparaison du mandat d'amener ? Elle était réservée aux grands seigneurs et délivrée par le roi sur la demande, le plus souvent, du chef de la famille. Au contraire le mandat est inexorable et démocratique. Chaque Français en se levant doit se ruer à genoux et remercier N.-S. le Juge d'instruction de ne pas l'avoir fait arrêter au chant du coq. Arrestation qui, bien entendu, peut être arbitraire, injus-

tifiée, et se prolonger pendant des jours, des semaines, des mois et des ans. Ces juges d'instruction, nous en connaissons tous quelques-uns ; quand j'étais étudiant, je savourai plusieurs camarades qui le sont aujourd'hui. Or l'occasion se présenta, ces jours-ci, oh non point de rogner les griffes de ces messieurs, de leur inculquer le sens de la responsabilité, de les soumettre à un contrôle quelconque du public, mais de ne pas accroître encore leur autocratie. La Chambre s'est prononcée, et, intelligemment, héroïquement, elle a conclu pour l'autocratie accrue. Le mois prochain sans doute elle transférera les pouvoirs des juges d'instruction aux commissaires de police. Alors on rira.

*
* *

Quelques chiffres. D'après M. de Neymarck : il y a une quarantaine d'années, les fonctionnaires civils étaient au nombre de 200.000 et coûtaient au Trésor 260 millions. Aujourd'hui ces budgétivores sont 527.000 et coûtent 637 millions. Leurs pensions de retraite sont de même montées de 23 à 63 millions. Et il y a quarante ans (c'était en 1856, n'est-ce pas ?) on se plaignait du césarisme, on stigmatisait les prétoriens, les ratapoils et les blouses blanches. Zuze un peu aujourd'hui ! — Observation accessoire. Sur les 527,000 entretenus, plus de la moitié gagne moins de 900 fr., c'est-à-dire moins que le moindre ouvrier laborieux. Quant aux gros traitements, supérieurs à 10,000 fr., ils sont au nombre de 1777.

*
* *

L'Académie française a, entre autres avantages, celui de ramener l'attention sur d'anciennes gloires et de vous faire occuper un moment d'autres personnages que ceux du jour. Quand M. le duc de Noailles mourut il y a quelques années, j'eus plaisir à rapprendre (l'avais-je jamais su ?) qu'il était l'auteur d'une histoire de Madame de Maintenon, et cela m'incita à quelques lectures et rêveries sur Sa Solidité dont à l'instar de Verlaine et de Barbey d'Aurevilly je confesse aimer la tendresse grave et la majesté humble. De même les derniers discours de Jules Lemaître et de Gréard me furent-ils une heureuse occasion de songer à Duruy. Victor Duruy, il y a dans ce nom quelque chose d'héroïque et d'assourdi. Ce ne fut ni un grand homme ni un grand historien, ni un grand penseur, ni un grand styliste et pourtant ce fut quelqu'un, et avant tout une âme forte. Ecrivain, il visait au style, et parfois le ratait, tel dans sa géographie physique de la Grèce ce fleuve d'été qui « naguère torrent furieux, *coule à sec* », parfois aussi l'atteignait, tel le départ des Athéniens pour l'expédition de Sicile, ou la mort de Lentulus apercevant de la haute mer la flamme qui brûle le corps de Pompée. Si en préférant Athènes à Sparte il dut faire preuve en son temps d'indépendance d'esprit, c'est chose dont il faut lui savoir plus que gré.

*
* *

Pourtant, il ne fut pas d'âme hellène mais romaine, comme Taine et

Renan que je me représente si bien sous la toge consulaire, Taine stoïcien mourant dans quelque baignoire les veines ouvertes, Renan, couronné de roses jusqu'à son dernier jour, entouré d'aimables *grœculi* et affectant de ne pas savoir parler latin. Duruy aurait préféré Epictète à Epicure, ce sage hindou comme dit Victor Hugo. Je l'imagine aisément en laticlave et brodequins de pourpre, préfet du prétoire ou proconsul de province améliorant le chrysargire ou l'annone et haussant les épaules quand on lui amène quelque esclave mâle ou quelque patricienne coupable de n'avoir pas sacrifié au *Numen imperatoris.* Car ce fut là probablement ce qui empêcha Victor Duruy d'être un grand sociologue et un grand philosophe, il ne pensa pas sur le christianisme autrement que Tacite ou Thraséas. Aussi, historien, ne comprend-il rien là où Fustel de Coulanges, Amédée Thierry, Pitra et sur ses vieux jours Taine comprennent et font comprendre. Aussi, homme d'état, n'administre-t-il pas bien autrement que ceux de ses successeurs dont il est mode et justice d'attaquer l'administration ; il eut toujours l'esprit césarien de la Règle et ne s'éleva jamais à l'idée chrétienne de la Liberté. Comme ministre de l'instruction publique, il fut en somme plus près de Jules Ferry que de Guizot. S'il faut lui faire honneur de quelques institutions heureuses comme l'Ecole des Hautes Etudes, on doit lui savoir maugré d'avoir préparé la main mise de l'Etat sur toute l'instruction publique, poussé le pays dans la voie des programmes, des diplômes, et d'avoir, par peur du cléricalisme, combattu toute mesure libérale en enseignement. Pendant longtemps mes sympathies lui furent fortement acquises, tant à cause des injures et des calomnies dont en sa qualité de ministre du second Empire il fut l'objet de la part du futur personnel lilial de la Troisième République, qu'à cause de la noblesse de son caractère, de la dignité de sa vie, de l'héroïsme de sa conduite en 1870, mais depuis que je l'ai mieux vu, à travers notamment les souvenirs de son *alter ego* M. Lavisse, j'avoue que mon admiration a baissé pour cet historien-ministre qui aurait pu être un grand homme et qui n'a été qu'un grand Universitaire.



Significative la dernière élection double à cette bonne Académie : Rhubarbe France et Sené de Beauregard. Très psychologique par contre l'agacement du public à l'idée qu'il y a quelque part un groupe d'une quarantaine de personnes se recrutant suivant leur bon plaisir et non suivant le bon plaisir du public. Car tout est là, et le premier point qu'on réclame ; réserver les quarante fauteuils aux quarante littérateurs les plus méritants, n'est que pour arriver au second : contrôler le mérite de ces méritants, de façon à pouvoir imposer à la Compagnie le choix de tel ou tel Roi des Halles littéraires. C'est ce que l'on essaie déjà d'ailleurs et j'avoue voir avec plaisir l'Académie se refuser à ce rôle d'entérineuse des goûts artistiques du Suffrage universel. Le jour où elle sera un palmarès, M. Zola aura tout droit d'y figurer, avec au besoin la liste de ses œuvres complètes et le chiffre des tirages, mais tant qu'elle restera

ce qu'elle est, un salon de Messieurs bien élevés se recherchant parce qu'ils se plaisent les uns aux autres, M. Zola aura le droit de rester à la porte par cette seule raison, qu'à tort ou à raison, il ne plaît pas à ces Messieurs, si ces Messieurs lui plaisent à lui.

* * *

Il est certain qu'à ce point de vue la Question académique change d'aspect et que loin de trouver qu'il n'y a pas assez de gendelettres au Palais-Mazarin, on pourrait trouver qu'il y en a trop. Socialement, le *litterator communis* est une espèce souvent infréquentable et presque toujours bien professionnelle ; un ou deux dans les embrasures des fenêtres ou dans les angles d'un salon, c'est tout ce qu'on peut supporter. L'Académie originaire était mieux bigarrée, il y avait majorité de grands seigneurs, de princes du sang, d'évêques et de dignitaires de la couronne, et le fait pour ces personnages de recevoir sur un pied d'égalité absolue les meilleurs écrivains du temps était aussi honorable pour les uns que pour les autres. Le malheur aujourd'hui est qu'il n'y a plus de grands seigneurs, que les dignitaires du Bonnet phrygien sont souvent des goujats et des fripouilles, les évêques des cuistres violets ou des barbes sales de Saint-Sulpice, et que ce sont encore les gens de lettres qui sont les plus propres de la bande. Malgré tout, on pourrait avec un peu de patience, arriver à composer un louable échiquier de quarante cases : quelques hommes du monde tout à fait parfaits, quelques ravissantes jeunes dames, des officiers de salon, des diplomates pas trop de la carrière, des abbés pas trop bien vus de leur évêque, pas de magistrats ni d'hommes politiques, quelques vieillards parfumés d'exquisité ancien régime, et quelques enfants les yeux bleus ouverts sur l'avenir, deux ou trois fumistes délicats pour mettre un peu de gaîté, avec cela on pourrait peut-être supporter quelques littérateurs pourvu qu'ils ne fussent pas que littérateurs.



En attendant et toujours à propos de l'Académie, M. Zola a pris la plus tonitruante colère qu'il ait prise depuis longtemps. Oyez donc : un quidam aurait eu l'intention (au fait, ce quidam est-il fictif ou réel ? ce genre de charges à fond de train vous met toujours en défiance) de réunir en un doux eucologe, les plus caractéristiques obscénités de l'*opus zolaïcum*. Je ne défends pas la chose qui, même exacte, serait inutile, méchante et, si l'eúcologe n'était pas signé, peu courageuse, mais M. Zola devrait avoir vraiment aussi le courage de ses défécations littéraires. Ceci rappelle un peu trop les politiciens qui veulent bien toucher des chèques mais qui crient comme des putois quand on le leur dit. Ceux qui embrennent leurs livres ne doivent pas se formaliser si on en parle... avec des pincettes, et si M. Zola trouve la plaisanterie de mauvais goût, de quel goût croit-il que nous trouvons les siennes ? En ceci peut-être est-ce nous d'ailleurs qui avons tort et qui ne voyons pas la spiri-

tuelle délicatesse qu'il y a à donner à un pétomane le nom de Jésus-Christ et à en tirer des effets pendant cinq cents pages.

*
* *

La *Revue de Paris* rappelait dernièrement l'expédition anglaise des Achantis en 1874; environ 1500 hommes y prirent part, il y eut 24 morts et 94 malades. Vingt ans après, la France riche d'expérience tant anglaise que nationale organise l'expédition de Madagascar; 15,000 hommes y prennent part, 6000 n'en reviennent pas; le chiffre des tués à l'ennemi est de 24. Donc on a mis sur pied 15,000 soldats pour écraser un ennemi capable d'exterminer cinq caporaux et leurs hommes (on sait pourquoi : les explorateurs avaient bien parlé de 15,000 h., mais composés de 3,000 soldats et 12,000 porteurs, les organisateurs décidèrent 15,000 soldats et 0 porteurs). Donc aussi on a eu 6000 cadavres où les Anglais proportionnellement en auraient eu 240. Si l'on faisait passer devant un conseil d'enquête les facétieux organisateurs de l'expédition, y verriez-vous un inconvénient?

*
* *

On nous annonce le retour de Dame Simplicité (disparue, on le sait, depuis le bûcher de Jean Huss). Bravo, mille fois bravo! Mais pourquoi à l'appui de ce retour nous cite-t-on ce distique roman : « Telle la peau d'un vieil onagre — Qui résonne au tympanon? » lequel contient, quand le diable y serait, deux mots techniques et deux tournures archaïques ou tout au moins recherchées? C'est beaucoup pour seize syllabes.

*
* *

Un des *Vaisseau-fantôme* les plus hurluberlus de l'Océan littéraire est certainement le ponton *Plagiat*. On le voit un jour apparaître par une latitude inattendue, comme un îlot volcanique, tous les navigateurs sont en l'air, se tâtant les poches ou se coulant de soupçonneuses télescopades; alors ce sont d'innombrables sémaphores qui gesticulent, l'épave Plagiat est signalée dans toutes les criques, les critiques révisent les cartes hydrographiques, opèrent des sondages, font comparaître les vieux loups de mer, puis, peu à peu, tout se calme, les sourires renaissent et l'on n'entend plus parler du fantastique flotteur pris dans quelque mer des Sargasses ou dans quelque banquise dandinnante d'ours blancs.

La dernière apparition du *Plagiat* fut, par l'attitude des uns et des autres, vraiment curieuse. Une lettre d'un intéressé dans la *Plume* fut d'une majesté sereine et d'un autocentrisme inénarrable. Dans le *Figaro* MM. Herelle et d'Annunzio furent spécieux. On remonta aux maîtres du genre, Sardou et Zola. M. Zola avoua, ce qu'il n'avait jamais nié, que telle scène de Nana était calquée sur telle de *Venise sauvée*. Non que M. Zola ait lu le texte d'Ottway; jadis il tirait de remarquables effets des littératures étrangères! « Vous ne connaissez pas les littératures étrangères! Lisez donc les littératures étrangères! » Lui les lisait mais dans les

traductions ; M. Brunetière ne lui avait pas caché, il y a longtemps, que sa connaissance de la littérature anglaise, et de la *Venise sauvée* notamment, était due à Taine. Mais plus amusants encore, dans cette affaire Plagiat, furent les dires des simples spectateurs. Un article de M. Léon Daudet fut cocasse d'effroi et de joie : « C'est qu'ils étaient là, trépignait-il, toute une bande à attendre leur tour ; après d'Annunzio, il y avait Fogazzaro, et après tel et tel autre ! » Il est vrai, nous l'avons échappé belle, et le protectionnisme français a bien manœuvré. Si jamais on organise la Défense du territoire littéraire national, l'auteur des *Morticoles* me semble indiqué pour commander le secteur des Alpes.

*
* *

J'avais trop rapidement corrigé les épreuves de mon dernier Mois. Je tiens au moins à relever une coquille. Ce n'est pas la sécurité dans le repos que connaît enfin Pauvre Lélian, mais la sérénité dans le repos.

SAINT-ANTOINE.

X. *ÉCHOS*

Les frontispices de ce numéro sont de MM. Andhré des Gachons et Henri Gentil, les masques japonais de M. Noé Legrand.

*
* *

Le 24 février courant, à la *Librairie de l'Art indépendant*, 11, rue de la Chaussée d'Antin, ouverture de l'exposition de E. Schuffenecker, quelques peintures et pastels.

*
* *

Des banquets ont eu lieu au courant de février en l'honneur de poètes. Le 14, se sont réunis les amis et admirateurs de Gustave Kahn, et le 20 ceux d'Emile Verhaeren qui ne pouvaient aller prendre part à la manifestation faite à Bruxelles en son honneur.

*
* *

Chacun est intéressé à bien vérifier les vers qui paraissent dans mainte et mainte feuille sous la signature d'Alexandre Dréville. Ce poète a reproduit in extenso (dans la *Fraternité* du 13 février dernier) une pièce de vers que notre ami et collaborateur Marc Legrand a publiée il y a six ans dans le *Réveil* du Quartier Latin du 1er décembre 1889 !

*
* *

La douzième Exposition des Artistes Indépendants ouvrira le 1er avril 1896, au Palais des Arts Libéraux (Champ-de-Mars). Envoi des œuvres les 20 et 21 mars. Vernissage le 31 mars.

*
* *

20 février 1896.

Rémy de Gourmont à M. Ed. Ducoté.

.... Voudriez-vous informer M. des Gachons que je n'ai jamais appelé Molière « un âne » ? Quand je me sers d'épithètes dépréciatoires, j'ai soin qu'elles soient caractéristiques et non une simple injure. Ensuite si je n'admets pas vraiment une religion littéraire avec d'obligatoires Dieux et si j'en malmenai quelques-uns, mon opinion n'engage que moi, et les 53 étaient aussi libres d'aimer Dumas que moi non : cela m'est parfaitement indifférent, — et j'espère bien avoir quelques autres opinions que nul n'oserait partager; alors je les tiens secrètes.

Affirmez à vos lecteurs que je n'ai pas dit : « Molière est un âne » ; il était bien autre chose.

Très cordialement,
Rémy de GOURMONT.

*
* *

A la fin de mars paraîtra le premier volume du CENTAVRE, recueil de littérature et d'art rédigé par Henri Albert, André Gide, A. Ferdinand Hérold, André Lebey, Pierre Louys, Henri de Régnier, Jean de Tinan, P.V.

Le CENTAVRE paraît trimestriellement en volumes in-quarto cartonnés de cent cinquante pages. Il publie des planches originales hors texte (eaux-fortes, lithographies, etc.) Une édition de luxe sur Japon impérial donne en portefeuille des épreuves à grande marge des planches.

Collaborateurs du premier volume pour la partie artistique : J. E. Blanche, Charles Conder, Maxime de Thomas, Charles Leandre, Félicien Rops, etc.

Abonnement à l'édition ordinaire 20 fr. Abonnement à l'édition sur Japon avec portefeuille d'épreuves 60 fr. Rédaction : 9, rue des Beaux-Arts (le vendredi de 3 h. à 6 h.)

*
* *

Le 5 mars paraît le premier numéro de *l'Effort*. Cette revue est la continuation des *Essais de jeunes* agrandis et tranformés.

Secrétaire de rédaction : M. Maurice Magre. Bureaux : 8, rue des Puits-Creusés, Toulouse.



Tulle, imp. MAZEYRIE. *Le Gérant* : EDOUARD DUCOTÉ.

L'ERMITAGE
8, rue Juliette Lamber
PARIS

Abonnement d'un an :
France. . . . . . 8 fr.
Étranger . . . . . 10 fr.

M ____________________

*déclare souscrire un abonnement d'un an à l'*Ermitage

à partir du 1er du mois d ____________________

Adresse : ____________________

____

Le ____________________

(Signature.)

Détacher ce bulletin et l'envoyer à M. Ducoté, directeur de l'Ermitage, 8, rue Juliette Lamber, accompagné du montant de l'abonnement. Les quittances présentées à domicile seront majorées de 0,50.

Sommaires des derniers numéros de l'Ermitage

DECEMBRE

Les Jeunes	HENRY BORDEAUX.
Fragment	HENRI DE REGNIER.
A la Méditerranée	HUGUES REBELL.
Vers	ALBERT SAINT-PAUL.
Le Miroir de Psyché : Le Voyage	CAMILLE MARYX.
Massoneries d'automne	PAUL MASSON.
Les Flûtes vers les îles	PAUL GABILLARD.
Les Sympathies de l'Art actuel	RAYMOND BOUYER.

CHRONIQUES

I. *L'année poétique*, par Edmond PILON. — II. *Autour des Théâtres*, par JACQUES DES GACHONS. — III. *La Musique*, par Raymond BOUYER. — IV. *Les Arts*, par Raymond BOUYER. — V. *Les Revues allemandes*, par Georges GRÉVIN. — VI. *Notices bibliographiques*. — VII. *Au Lecteur*, par Henri MAZEL. — *Echos de l'Ermitage*. — *Table des matières.*

JANVIER

Ménalque (fragment)	ANDRÉ GIDE.
Les Iles	EMILE VERHAEREN.
Pan	EUGENIO DE CASTRO.
Une Causerie avant des Poèmes	CAMILLE MAUCLAIR.
Sonnet	CHARLES GUÉRIN.
Vallgren ou les secrets de la statuaire	RAYMOND BOUYER.
Pour être	ADRIEN MITHOUARD.
Traductions et Commentaires	BLAISE DE VIGENÈRE.

CHRONIQUES

I. *Les Poésies*, par Lionel des RIEUX. — II. *La Musique*, par Raymond BOUYER. — III. *Les Arts*, par René BOYLESVE. — IV. *Autour des théâtres*, par Jacques des Gachons. — V. *Les Revues*. — VI. *Notices bibliographiques*. — *Echos.*

FEVRIER

Paul Verlaine	L'ERMITAGE.
Discours prononcé aux obsèques de Verlaine.	MAURICE BARRÈS.
In Memoriam	YVANHOÉ RAMBOSSON.
Emblèmes	GUSTAVE SOULIER.
Gustave Kahn	EDMOND PILON.
Etrennes aux jeunes	EDOUARD DUCOTÉ.
Pour le Salon des Anciens	RAYMOND BOUYER.
Poèmes	RENÉ PETER.
Les Artistes de l'âme : James Vibert	FERNAND WEYL.

PAUL VERLAINE *sur son lit de mort.*

Reproduction d'un dessin de NOÉ LEGRAND.

CHRONIQUES

I. *Les Poésies*, par Lionel des RIEUX. — II. *La Musique*, par Raymond BOUYER. — III. *Les Arts*, par René BOYLESVE. — IV. *Autour des Théâtres*, par Jacques DES GACHONS. — V. *Deux Conférences*. — VI. *La Littérature portugaise*, par Louis-Pilate de BRINN'GAUBAST. — VII. *Les Revues*. — VIII. *Notices bibliographiques*. — IX. *Le Mois*, par SAINT-ANTOINE. — *Echos.*

L'ERMITAGE

REVUE MENSUELLE
Artistique et littéraire.

Directeur : EDOUARD DUCOTÉ

La *Revue* se déclare étrangère à la politique et laisse à chacun de ses collaborateurs la responsabilité de ses articles.
Les communications doivent être adressées aux bureaux de la Revue. Les manuscrits déposés ne sont pas rendus. Réserve est faite des droits de traduction et de reproduction.
Les abonnements partent du 1er janvier ou du 1er juillet au choix de l'abonné. Les quittances présentées à domicile sont majorées de 50 centimes pour frais de recouvrement. On s'abonne au siège de la Revue et dans tous les bureaux de poste.

ABONNEMENTS : Un an : France, 8 fr. — Étranger : 10 fr.

DÉPOTS

Dépositaire général : CHARLES, 8, rue Monsieur-le-Prince, Paris

PARIS

Brasseur jeune, Galeries de l'Odéon.
Gagne et Boulinier, boulev. St-Michel.
Dentu, 36, avenue de l'Opéra.
Flammarion, 10, boulevard des Italiens.
Svein, 6, boulevard des Italiens.
Flammarion, 4, rue Auber.
Sauvaître, 72, boulevard Haussmann.
Méa, 1, rue du Havre.
Flammarion, 2, rue Marengo.
Chaumont, 48, rue Rivoli
Crette et Lemercier, passage Véro-Dodat, (rue J.-J. Rousseau).
Vildier, 8, boulevard Denain.
Flammarion, 3, boulevard Saint-Martin.
Librairie Nouvelle, 15, boul. des Italiens.
Savine, 10, rue des Pyramides.
Vanier, 19, quai Saint-Michel.

DÉPARTEMENTS ET ÉTRANGER

Vion, à Amiens,
Lacoste, à Bordeaux.
Cantal, 9, rue Bourbon, à Lyon.
Catelan, à Nîmes.
Peyrot-Tinel, à Nîmes.
Lestringand, rue Jeanne-d'Arc, à Rouen.
Majola, 4, rue Jovin, Saint-Etienne.
Mercier, rue Gambetta, Saint-Etienne.
Pericat, à Tours.
Brun, rue Lafayette, à Toulouse.
Aubertin, rue Paradis, Marseille.
Ripé, à Vendôme.
Lacomblez, à Bruxelles.
Meyer, 13, West 24 Street, à New-York
Asher, à Berlin.
Weiss, Tuchlauben, à Vienne.

La Revue se trouve également dans les gares de Paris et des principales villes

---

COLLECTIONS

Les années 1890 et 1891 de l'*Ermitage* (série Raymond) sont épuisées.
Pour les numéros isolés, écrire à l'Administration de la Revue.
En vente (série Mazeyrie) :

Le premier semestre 1892, 1 beau vol. in-8 de 416 p. (prix majoré). 6 fr.
Le second semestre 1892, 1 beau vol. in-8 de 432 p. (prix majoré). 6 fr.
Le premier semestre 1893, 1 beau vol. in-8 de 392 p. (prix majoré). 6 fr.
Le second semestre 1893, 1 beau vol. in-8 de 384 p. (prix majoré). 6 fr.
Le premier semestre 1894, 1 beau vol. in-8 de 384 p. (prix majoré). 6 fr.
Le second semestre 1894, 1 beau vol. in-8 de 384 p. (prix majoré). 6 fr.
Le premier semestre 1895, 1 beau vol. in-8 de 384 p. (prix majoré). 6 fr.
Le second semestre 1895, 1 beau vol. in-8 de 384 p. (prix majoré). 6 fr.

Septième Année — N° 4 Avril 1896

L'ERMITAGE

REVUE ARTISTIQUE ET LITTERAIRE

PARAISSANT CHAQUE MOIS

(Nouvelle Série)

EDOUARD DUCOTÉ
DIRECTEUR

SOMMAIRE

Prix : 80 centimes

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE

Rédaction : *8, rue Juliette Lamber*

Administration : *Charles, libraire, 8, rue Monsieur-le-Prince*

Le Livre d'or de la littérature actuelle

ONT COLLABORÉ A L'*Ermitage* depuis son origine :

Paul Adam — Edmond de Amicis — Paul-Marius André — Camille-Antona Traversi — Albert Aurier — Avancinio Avancini.

Baculard Arnaud — Edmond Bailly — Jules Barbey d'Aurevilly — Maurice Barrès — Charles Bayle — Léon Bazalgette — Maurice Beaubourg — Léon Bélugou — Henry Bérenger — Eugenio Bermani — Bernard l'Ermite — Georges Bernard-Kahler — Paul Berthon — Emile Besnus — Otto Julius Bierbaum — Jacques Blanchedieu — Léon Bloy — Karl Boès — Jules Bois — François Boissier — Emile Boissier — Emile Boix — Commandant Bonnet des Tuves — Emile Bosdeveix — Maurice Bouchor — Louis Bourdery — Raymond Bouyer — René Boylesve — Viviane de Brocélyande — J. Burel — E. A. Butti.

Léopold Cabanis — Georges Cairoche — René Caillé — Giosué Carducci — Jean Carrère — Enrique Gomez Carrillo — Jose Castineira — Eugenio de Castro — Joseph Chaleil — Raphaël Chaigneau — André Chevalley — Judith Cladel — Léon Cladel — Albert Cloüart — C. Corradino — François Coulon — Walter Crane — Antoine Cros.

André Dally — Jean Dayros — Joseph Declareuil — Henri Degron — Richard Dehmel — Achille Delaroche — Emmanuel Delbousquet — Léon Denis — Louis Denise — Joseph Desgenêts — Edmond Desmolins — Jean Destrem — Detlev von Liliencron — Pierre Dévoluy — Austin Dobson — Georges Doncieux — Auguste Dorchain — Georges Druilhet — Louis Duchosal — Edouard Ducoté — Pierre Dufay — Louis Dumur.

Havelock Ellis — Henry Eon — Georges d'Esparbès — Michel d'Eyjeaux.

Pierre Fernier — Auguste Ferrero — Enrico Ferri — Lucio Ferrier — A. Fogazzaro — G. Fiamingo — André Fontainas — Georges Fourest — Fra Diabolico — Fra Eremitano — Frédéric Friche.

Andhré des Gachons — Jacques des Gachons — Garschnine — Joachim Gasquet — Henry Gauthiers-Villars — Stefan George — Paul Gérardy — Alphonse Germain — René Ghil — André Gide — Iwan Gilkin — Albert Giraud — André Godfernaux — Rémy de Gourmont — Edmund Gosse — Georges Grévin — Maurice Griveau — Alcide Guérin. — Charles Guérin — Charles des Guerrois.

Pierre Halary — Max Halbe — Ola Hansson — Edmond Haraucourt — Thomas Hardy — Julius Hart — José Maria de Heredia — Ferdinand Hérold — Ernest d'Hervilly — Eugène Hollande — Herbert Horne — Vincent Hyspa.

André Ibels.

Félix Jeantet — Alber Jhouney — J. Joly — Phœbus Jouve — Jean Jullien.

Gustave Kahn — Kalophile Ermite — Keats — Louis de Kédar — Edouard de Kerdaniel — Karl August Klein — Tristan Klingsor — Maurice Kreutzberger — Marie Krysinska.

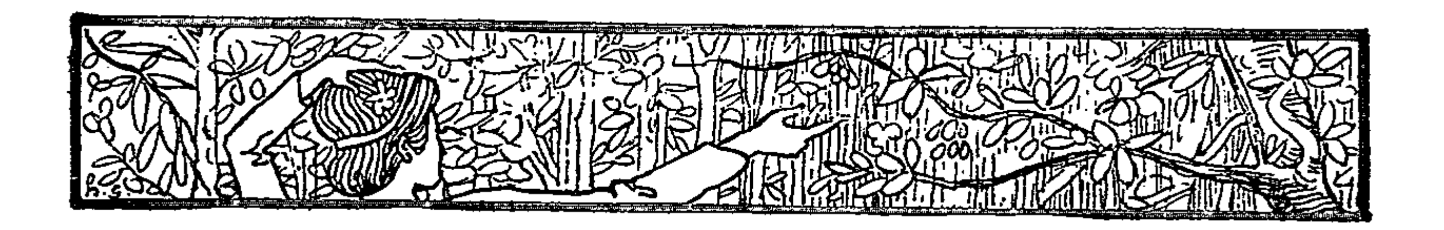
Pierre de Labaume — Georges Lafenestre — Bernard Lazare — Georges Le Cardonnel — Louis Le Cardonnel — Julien Leclerq — Marc Legrand — André Lemoyne — Camille Lemonnier — Grégoire Le Roy — Anatole Leroy-Beaulieu — Grégoire Lewenson — Adam Lévy — Joao de Lisboa — Loeiz-Le-Picaut — Florentin Loriot — N. Lougovoï — Pierre Louys.

Maurice Mæterlinck — Pierre Massoni — Achille Maffre de Baugé — Maurice Magre — Stéfane Mallarmé — Roland de Marès — Ulysse Marquant — Guido Martinelli — Camille Maryx — Paul Masson — Maurice Maindron — Henry Maubel — Camille Mauclair — Charles Maurras — D. Fortuné Mazel — Henri Mazel — Mazzoni — Louis Mercier — Hadrien Merle — Stuart Merrill — Dauphin Meunier — Emile Michelet — N. Minsky — Frédéric Mistral — Adrien Mithouard — Albert Mockel — G. de Molinari — Mathias Morhardt — Charles Morice — Jean Moréas — Henri Mornand — H. Morselli — Henri Muchart — Lucien Muhlfeld.

Francis Nautet — Néera — Jean de Néthy — A. P. Nieva — Frédéric Nietzsche — Pierre de Nolhac — Raymond Nyst.
Pierre Olin — Domenico Oliva — Alfonso d'Oliveira-Soarès.
George Padoux — Paul Page — Sar Josephin Péladan — Elisée Pélagaud — René Peter — Pierre l'Ermite — Edmond Picard — Vittorio Picca Pilate de Brinn'Gaubast — Edmond Pilon — Armand Point — Alfred Poizat — Maurice Pujo.
Pierre Quillard.
Rachilde — Yvanhoë Rambosson — Hugues Rebell — Paul Redonnel — Henri de Regnier — Adrien Remacle — Victor Remouchamps — Marcel Rémy — Jules Renard — Adolphe Retté — Adolphe Ricchieri — Lionel des Rieux — Arthur Rimbaud — Gustave Robert — William Ritter Joseph Romieu — Léopold Ridel — Alberto Rondani — Firmin Roz — Angelin Ruelle.
Antoine Sabatier — Saint-Antoine — Albert Saint-Paul — Saint-Pol-Roux — Charles Saunier — Joseph Savary — Alejandro Sawa — Marcel Schwob — Selwin Image — Emmanuel Signoret — Sinocim — Slothouwer — Alberto Sormani — Gustave Soulier — William Stead — Stendhal — Casimir Stryienski — Harold Swan — Arthur Symons.
Laurent Tailhade — Gabriel Tarde — Emile Tardieu — René Tardivaux — Arthur Toisoul — Trenmor — Tristan l'Ermite.
Octave Uzanne.
Paul Valéry — Pierre Valin — Alfred Vallette — Mario Varvara — Pierre Véber — Daniel de Vénancourt — Emile Verhaeren — Paul Verlaine — Emile Vermeil — Gabriel Vicaire — Francis Vielé-Griffin — Eloy Vincent — Jean Viollis — Comtesse Volapuck — A. Volynsky — Félix Vogt.
Emile Watyn — Wilhem Weigand — Fernand Weyl — Oscar Wilde — Willy.
André Yébel.
Emile Zola.

REVUES

LE MERCVRE DE FRANCE, 15, rue de l'Echaudé-St-Germain.
LA REVUE BLANCHE, 1, rue Laffitte.
LA PLUME, 31, rue Bonaparte.
LE LIVRE D'ART, 41, quai des Grands-Augustins.
L'YMAGIER, 9, rue de Varenne.
DOCUMENTS SUR LE NATURISME, 10, rue des Tenneroles, Saint-Cloud.
L'EFFORT, 8, rue des Puits-Creusés, Toulouse.
ARTE, Coïmbra, Portugal.
L'ART JEUNE, 131, rue de Brabant, Bruxelles.
L'ART MODERNE, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.
LE RÉVEIL, 5, rue de la Roue, Bruxelles.
LA SOCIÉTÉ NOUVELLE, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.
LA LUTTE, 15, place Van Meyel, Bruxelles.



M. RENÉ BOYLESVE (1)

I

Si la parole de Renan : « On ne parle bien que de ce qu'on aime » est juste, je devrais parler excellemment du *Médecin des Dames de Néans,* dont M. René Boylesve est l'auteur. Je laisserai l'excellence à M. Charles Maurras qui en a coutume dans ses écrits de critique, et je tâcherai d'expliquer en toute simplicité pourquoi cet ouvrage est charmant.

Dire d'un livre qu'il est d'une lecture agréable et tout aimable, voilà qui semble un éloge fort mince. Car la beauté est une source de joie, et les artistes qui s'efforcent vers la beauté sont naturellement des distributeurs de joies ; la bonne littérature ne va jamais sans quelque agrément. Mais les auteurs se sont mis à dissimuler le plaisir qu'ils ont pour mission de répandre sur les hommes : sans doute pour le mieux défendre, ils l'ont entouré de contre-forts et d'ouvrages avancés, afin qu'on fût obligé de lui livrer assaut. Ils sont devenus *difficiles.* Et l'on connut l'effort pour les comprendre, ou pour les deviner, — l'effort qu'il est doux d'éviter parce qu'il est disgracieux ou fatigant. Ils cherchaient la beauté en des retraits lointains et inaccessibles, alors qu'elle s'offrait à eux dans la plénitude de la vie qui est toujours belle pour qui sait la voir. Pascal aurait pu leur dire : « Rien n'est plus commun que les belles choses : il n'est question que de les discerner ; et il est certain qu'elles sont toutes naturelles et à notre portée, et même connues de tout le monde. Mais on ne sait pas les distinguer. Ceci est universel. Ce n'est pas dans les choses extraordinaires et bizarres que se trouve l'excellence de quelque genre que ce soit. On s'élève pour y arriver, et on s'en éloigne. Il faut le plus souvent s'abaisser. Les meilleurs

(1) *Le Médecin des Dames de Néans,* par René Boylesve (P. Ollendorff, édit.)

livres sont ceux que chaque lecteur croit qu'il aurait pu faire; la nature, qui seule est bonne, est toute familière et commune. »

M. René Boylesve n'est pas un auteur difficile. Il désire qu'on sourie à le lire. On y sourira, encore qu'il y ait parfois un peu de préparation dans le plaisir qu'il donne, et qu'on y sente une main presque trop exercée. L'art ne se doit point sentir, pour être parfait. De moins en moins il se sentira dans notre auteur, jusqu'à parvenir à cet état de perfection qu'on trouve dans Anatole France et dans Guy de Maupassant où la vie coule comme un beau fleuve riant ou mélancolique. C'est un vœu que je formule : à moins d'être un fanatique ou un insensé, on ne fait que des vœux réalisables.

Le *Médecin des Dames de Néans* est son premier ouvrage. On ne le saurait prendre néanmoins comme un début. L'auteur s'y révèle maître de sa langue et de sa pensée, et sûr de lui sans aucune forfanterie. Il a terminé les années d'apprentissage, et son élégance fut de n'en rien livrer au public. C'est un tort fréquent,—et j'ai quelque raison pour le reconnaître, — de publier un ouvrage avant le total épanouissement de son jugement et de sa sensibilité. Les poètes et les musiciens ont presque seuls ce singulier privilège de créer de belles formes avant l'âge de raison : on les dit inspirés, et d'ailleurs quelques sentiments généraux suffisent à leur instinct du rythme. Mais les romanciers et les critiques n'ont point cette précocité, et ils seraient sages, eux dont l'art est de sentir et de penser, d'imiter ces acrobates qui font de l'art avec leurs corps et n'entrent dans l'arène que pour exécuter des tours admirables dont la difficulté et l'effort musculaire échappent aux plus attentifs.

La langue de M. Boylesve est riche et savoureuse. Il l'a cherchée, pour les mots et les tours, dans les classiques et dans les auteurs du seizième siècle. Il l'a faite sienne en ajoutant à ce qu'il avait acquis par l'étude les dons qu'il avait naturellement en partage, et qui sont de grâce abondante et de goût distingué, avec un peu de volupté complaisante dans la façon. S'il fuit les néologismes, il affectionne les vieux mots expressifs qui tintent comme des grelots et ont presque l'air de figurer les choses par les sons; je relève en quelques pages : *grabuge, mijoter, baguenauder, pignocher;* il dit constamment l'*objet aimé,* comme on disait autrefois.

Dans son ingénieuse dédicace à M. Hugues Rebell, il souligne chez nos conteurs français « cette saveur et cet ornement par quoi sont flattés, à la fois, un sens délicat et le naturel appétit du plaisir. » Lui-même n'en est pas dépourvu. Il a parlé aussi, dans une étude sur Anatole France, d'une certaine grâce svelte et mouvante que je lui trouve, et encore « d'une fine sentimentalité située à juste

distance des nuages éthérés qui nous font sourire et de l'ironie amère que nous ne comprenons pas », et cela se découvre aisément dans son livre aux pages même où il donne le plus de sa pensée véritable, et où la joie de plaisir sensuel ne le domine pas. Il n'est que de savoir lire : on trouve presque toujours chez un auteur les termes avec lesquels il le faut louanger, car il les emploie de préférence, et ceci est favorable à la paresse naturelle de notre sympathie qui prend à son service les mots les plus appropriés sans avoir à les chercher loin.

II

L'art du critique, selon Sainte-Beuve qui s'y connaît, est de savoir bien lire un livre en le jugeant chemin faisant, et sans pour cela cesser de le goûter. C'est un art que je ne connais que chez les autres. Je suis bien sûr de ne pas cesser de goûter *le Médecin des Dames de Néans*, mais, vais-je savoir, chemin faisant, le juger? J'aurai du moins le mérite d'essayer.

C'est l'histoire d'une cure merveilleuse, telle que les médecins n'en pratiquent point d'habitude. Il s'agit d'une résurrection et, qui plus est, de la résurrection d'une personne qui se croit vivante; car « l'humanité que les livres officiels enregistrent comme peuplant le globe et se donnent la peine d'étiqueter comme des valeurs, pourrait fort bien être déjà divisée en vivants et en trépassés : les uns qui, par une vertu spéciale, trouvent, créent, ont le pouvoir d'accroître tout ce qui passe par leurs mains ou par leur esprit; les autres, stériles, atones, dénués même d'une résonnance sous le choc, véritables cloches fêlées dérisoirement suspendues. » Il y a ainsi beaucoup de vivants qui sont déjà morts sans qu'il y paraisse. Or, dans la petite ville de Néans, les dames sont dépourvues de vie : en vérité, elles n'ont rien de ce qui fait l'être vivant, ni joies, ni caprices, ni fantaisies, ni douleurs. Elles se livrent aux jours avec quiétude et inertie; elles sont passives et ne sentent pas. J'imagine qu'il y a beaucoup de petites villes comme Néans, et que dans les grandes il y a beaucoup de dames comme à Néans, et qu'il y a aussi beaucoup d'hommes qui souffrent de ce mal, lequel est de ne pas sentir la vie. Mais ils ne le savent pas.

Mme Durosay est la plus jolie *trépassée* de Néans. Elle n'a positivement de goût à rien, et ignore cette ardeur passionnée qui rend si belle la jeunesse. Son mari, notaire, est d'une médiocrité honorable. La vie lui est facile; mais son être sans désirs s'étiole et se fane, tant et si bien qu'elle va mourir pour tout de bon si son médecin n'y met bon ordre.

Ce médecin, le *deus ex machina*, est le docteur Grandier, sorte de colosse bon vivant, Esculape qui aurait eu des relations avec Rabelais et en aurait retenu quelques secrets médicaux, vieillard amateur de la vie et s'exaltant à tout signe de vitalité. Il n'est pas de l'espèce morticole, et cultive la santé comme d'autres de ses collègues la maladie et la mort. Il adore la vie et en chante constamment le cantique. C'est pourquoi, ayant compris son mal, il entreprend de ressusciter Mme Durosay. En toutes choses, et même dans le plaisir, il nous faut des initiateurs. Il sera l'éducateur de sa malade. Dans le vrai sens, il va lui *apprendre à vivre*, et pour cela solliciter en elle le désir, aiguillonner les sens et le cœur. Il connaît le but; mais le moyen ? Mme Durosay n'a autour d'elle personne qui soit susceptible de lui donner le goût de la vie : son mari est un bourgeois classique et inoffensif, l'abbé de Prébendes, son confesseur, se fait le complice de sa passivité qu'il croit agréable au Seigneur, et quant au jeune Septime de Jailles, tout frais émoulu de l'école, il ne saurait, semble-t-il, être pris au sérieux. Qui donc réveillera cette belle endormie ? Et le docteur Grandier sonde en vain l'horizon de Néans pour découvrir un collaborateur à son entreprise de résurrection.

Il y songe particulièrement par une belle soirée de printemps où le plaisir de vivre vient s'offrir à Mme Durosay qui ne le sent pas. Comme la fraîcheur de l'air lui donne un léger frisson, le jeune Septime d'une main gauche et tremblante dispose un châle sur ses épaules, et la jeune femme a pour cette prévenance un sourire délicat. Spectacle rapide et de peu d'apparence qui éclaire Grandier: Septime sera son collaborateur inconscient. Et le docteur s'exalte sur le mode lyrique à la pensée d'« accomplir une œuvre selon la nature, joyeuse, embaumée, lumineuse, tragique peut-être aussi, pourquoi pas ? »

Un changement d'air est indispensable à l'efficace du remède. L'air de Néans est trop propice à la torpeur et à l'engourdissement. C'est sur Aix-les-Bains que le docteur dirige sa malade, accompagnée du mari, du jouvenceau et de lui-même. Je n'entrerai point dans le détail de la cure qui est radicale; les phases en sont présentées avec des nuances exquises, le dénouement n'y est point précipité, mais normal. Peu à peu Mme Durosay s'ouvre à la vie, et laisse couler en elle ses mille sources de jouissances délicates. Le docteur obtient qu'elle s'intéresse à sa personne que jusque-là elle négligeait : son corps ne lui est bientôt plus indifférent, elle en admire la chair et la peau, elle est touchée de sa propre beauté. Tout conspire autour d'elle à cette séduction : le délice de vivre.

Elle est tout étonnée de sentir, et d'éprouver par tout son être comme de petites meurtrissures très chères et très douces par où la vie entrerait. Elle cueille la joie éparse parmi les choses, la joie des beaux matins d'été, « cette joie qui sent si bon, qui semble apporter tout le paysage avec soi, où il y a de la montagne, des cyclamens et de la fraîcheur d'eau » ; elle jouit d'être jeune et d'être jeune par de beaux jours, ce qui en double le prix ; elle s'aime elle-même enfin et connaît « l'ivresse naturelle et magnifique qu'a une femme d'être belle au milieu d'une atmosphère heureuse. »

Le jeune Septime n'a pas été étranger à cette transformation. Vous avez deviné qu'il aimait Mme Durosay. Et en vérité son premier amour est fort gracieux ; cet adolescent se prépare sans s'en douter des souvenirs enviables. Le romancier apporte des soins particuliers à l'analyse de ses premiers troubles : le sentiment s'y mêle à la sensualité en doses combinées savamment. Cela est délicat et fort. Il y a une grande maîtrise dans cette étude de la première tendresse, et aussi dans les pages où Mme Durosay se révèle amoureuse d'elle-même.

Mais le pauvre Chérubin n'est qu'un complice, et rien davantage. Il a contribué à faire goûter la vie à Mme Durosay qui se plut à sa charmante passion d'enfant. L'épanouissement total de la femme amoureuse est réservé à un autre homme : M. Lureau-Vélin qui a une belle barbe et une parfaite aisance dans la vie. Ce sont ses deux particularités physique et morale : on ne peut l'apercevoir sans retenir de sa physionomie distinguée cette barbe soyeuse et magnifique, et on ne peut vivre avec lui quelques instants sans remarquer son art de plaire et de s'accommoder aux êtres et au milieu. Par lui Mme Durosay achève sa résurrection : après l'amour d'elle-même elle connaît l'amour véritable, et se laisse tomber sur la forte poitrine virile en s'écriant : — Je vis. — Son corps et son âme chantent : comme Vénus sortant des eaux, elle est la vie radieuse, éprise de beauté, de plaisir et d'amour.

Et le docteur, un brin satanique, qui a tout machiné, demeure fier d'avoir répandu par le monde, de la beauté, de la santé et de l'amour. Par lui, la vie va selon l'ordre, car le besoin d'aimer est naturel. Il fut le pasteur d'amoureux qui les conduisît au pacage.

Cependant son entreprise n'alla point sans quelque catastrophe. La douleur s'équilibre à la joie, par le monde. Septime se laisse choir par désespoir d'amour dans un bassin d'où le docteur le retire : pour celui-ci, l'expérience, bien que douloureuse, sera un excellent prélude d'existence. Mais une autre victime est plus

infortunée : ce pauvre abbé de Prébendes, qui expie dès ce monde les péchés de son jeune élève.

IV

Ce conte est d'un harmonieux dessin. J'en aime les lignes droites et régulières. Il est presque classique : il y a même un songe, comme dans toute bonne tragédie. Les personnages y sont d'une belle venue ; seuls, le notaire est quelque peu le type habituel du parfait cocu, et l'abbé de Prébendes est parfois de couleurs trop chargées. Je signalerai encore les charmants paysages d'une belle émotion contenue : la montée de la Chartreuse au clair de lune, par exemple, ou les descriptions enchanteresses du lac du Bourget.

Il me reste à étudier l'esprit du livre. Il fait l'éloge de la vie et de la volupté. Par ce temps de pessimisme et d'ennui, cela est bon à lire, que la vie est belle et pleine de douceur. M. René Boylesve aime qu'on se donne à ses sensations, qu'on laisse couler en soi le fleuve large et abondant de la vie, lequel roule des joies puissantes et de fortes souffrances. La fin de l'homme est de réaliser tout son être : qu'il cherche partout le bonheur, qu'il se livre à la volupté. Volontiers le jeune romancier sourirait à cet hymne harmonieux que fit la Fontaine dans *Psyché* :

Volupté, volupté, qui fus jadis maîtresse
Du plus bel esprit de la Grèce,
Ne me dédaigne pas ; viens-t'en loger chez moi :
Tu n'y seras pas sans emploi.
J'aime le jeu, l'amour, les livres, la musique,
La ville et la campagne, enfin tout : il n'est rien
Qui ne me soit souverain bien,
Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique.

Chez M. Boylesve, la volupté ne manquerait non plus d'emploi. Et si j'ai souligné le dernier vers, c'est qu'il me paraît ici d'une application particulière. M. René Boylesve, en exaltant la vie n'en écarte point la tristesse, surtout la tristesse d'aimer, qui est encore une volupté, et cette douceur de sentir qui dilate l'âme et la fait pourtant soupirer.

Il n'y a nulle gauloiserie dans ce roman. Ce serait, je crois, le mal comprendre que d'y voir un encouragement à la seule jouissance physique. S'il était ainsi, je n'y adhérerais point pleinement. C'est parce que j'y découvre une plus large compréhension de la vie, que je puis l'approuver.

Tout est préférable à l'inertie. Il faut sentir la vie pleinement,

harmonieusement. Et il faut aimer le bonheur. Mais chacun cherche le bonheur à sa manière, et c'est ici qu'il faut savoir comprendre l'infinie variété des êtres. On le peut trouver dans la jouissance matérielle ou intellectuelle, dans l'exaltation de ses forces ; on le peut trouver aussi dans la félicité qu'on donne aux autres, dans la beauté des yeux qui reflètent la joie que vous avez donnée ; on le peut rencontrer même dans le sacrifice, si l'on a conscience de ce à quoi l'on renonce. Tout cela est vie. La joie païenne n'est pas la seule joie ; ce serait erreur de le croire, et même elle n'est pas la joie complète. Ceux qui ne vivent que pour jouir ne connaissent pas toute la vie, parce qu'ils gardent dans la jouissance un égoïsme qui les empêche de se livrer tout entiers ; ils ne touchent pas le sommet de la volupté et de la douleur que seuls connaissent ceux qui aiment, c'est-à-dire qui ne sont pas à eux-mêmes leur propre limite.

Peut-être trouvera-t-on ces considérations inattendues. C'est que je crois qu'il faut aimer et sentir la vie, mais aussi la comprendre toute, et que le mot de volupté a un sens plus magnifique et souverain qu'on ne lui prête d'habitude. Voici donc un livre qui est précieux à lire, puisqu'il orne à la fois notre sensibilité et notre raison : que M. René Boylesve en soit loué.

Henry Bordeaux.

Paris, ce 16 mars.





L'agréable leçon

Dans la brise ailée et sonore
s'éveillent les dieux bocagers ;
et le chalumeau des bergers
brode de ses accords légers
le voile rose de l'aurore.

Tircis aux pieds d'Eglé dit son âme amoureuse.
L'air est bleu ; la rosée étincelle aux buissons ;
le ruisseau d'argent clair brille dans les cressons,
et le chien noir a l'œil sur la brebis peureuse.

Sur ses pipeaux Tircis à la Journée Heureuse
prélude ; mais soudain, jalousant ses chansons,
Eglé veut à son tour, par d'aimables leçons,
d'une haleine qui chante emplir la flûte creuse.

Inhabile, elle souffle et, penché sur son cou,
Tircis lève, descend ses doigts sur chaque trou,
et les maintient crispés sur des accords moroses.

Eglé s'irrite ; alors, Tircis pour l'apaiser
sur sa bouche vermeille appuie un long baiser ;
et la flûte à leurs pieds roule parmi les roses...

Dans la lumière qui recule
s'endorment les dieux bocagers ;
et le chalumeau des bergers
suspend ses accords prolongés
au voile bleu du crépuscule.

Albert Samain.





RÉPONSE A MÉNALQUE [1]

A mon ami GIDE.

LORSQUE Dieu me donnera de mourir, j'aurai, à ma dernière heure, un sourire pour ceux que j'aurai aimés, pour toi, Ménalque.

Je n'aurai pas été nomade, je n'aurai pas été charmé par des musiques instrumentales — je n'entends que celles des vers — je n'aurai point partagé le lit de riches Vénitiennes, n'ayant pas eu, pour les payer, des cargaisons d'ivoire, d'oiseaux et d'aromates.

Je souhaite que ma suprême pensée soit pour ma mère, mais je désire, auparavant, revoir en une brève songerie, ceux qui me charmèrent et, qu'ensemble, nous appréciâmes.

Que pour cette illusion dernière, Henri de Régnier m'apporte ses paons, ses colombes et ses cyprès fleuris de roses ; Loti ses lotus ; Mallarmé ses lys et son mystérieux encens ; Griffin des cygnes épanouis et des chansons de Pindare ; Rodenbach la gloire dorée de ses galères silencieuses ; Mæterlinck des fleurs chaudes — et toi, Ménalque, pâtre des berges, l'infinie grâce de ta scolastique amère et puérile.

Que tous ceux que je ne nomme pas viennent aussi charmer mon agonie. Ils se tiendront autour de moi, mêlés aux enfants du village, aux métayers, aux pauvres. Et je sourirai.

Ménalque, je n'aurai point fui la famille. Je me serai éveillé, le matin, au gazouillement de ma petite nièce et de mon petit neveu — endormi, le soir, harassé par la cruelle obsession de pensée que la solitude enfante.

Tu auras vu d'étranges contrées où sont des animaux rares, des fruits gigantesques, des femmes peintes, des singes savants qui

(1) Voir l'*Ermitage* de janvier 1896.

effeuillent des roses et répondent aux questions, des jeux d'échecs précieux, de beaux coléoptères et des botaniques merveilleuses.

Moi, je n'aurai vu cela qu'en songe.

Mais j'aurai vu de petits cochons roses boire le ciel nacré des flaques, des raisins lisses comme des gorges de vierges, des écolières à qui leurs mères défendent même la veloutine, de douces chèvres qu'un baladin fait danser pour deux sous, des hannetons sur les lilas, des centaurées dans les prairies.

Les feuilles sur lesquelles tu écris sont orgueilleuses comme celles d'un trèfle noir. J'eusse pu montrer mon orgueil. C'était mon droit. J'ai préféré le taire, soit que d'aucuns s'en fussent offensés ou que j'eusse été ridicule.

En tout cas, tu as eu tort de nous montrer ta nef. Elle était luisante et riche, c'est vrai. Des pavillons d'or, gonflés comme des pensées humaines, se déployaient à ses mâts fleuris. Elle évoquait des chameaux, des outres, des tambours, des génies blancs, des jardins ensommeillés, des contrées merveilleuses où fusent des jets d'eau sous de livides ciels et dans des cours de marbre. Les bouts effilochés des câbles d'or ressemblaient à des paradisiers ivres. Le pont était jonché de lourdes roses, d'eaux parfumées, témoins de fêtes coûteuses où les pauvres ne furent point conviés... Cela est vrai, encore.

Mais, enfant, tu croyais que t'appartenait cette galère, alors qu'elle n'était qu'à Dieu. Tu nous scandalisas en nous la montrant. O Ménalque ! Je n'aurais pas été, s'il m'eût été permis de voyager, l'orgueilleux parcoureur d'un océan pathétique. Toi et tes amis aviez de trop longues toges.

Il y avait un sourire en moi quand tu m'exposais tes richesses, car si j'avais dû voyager...

Si j'avais dû voyager, c'eût été vers des contrées connues, ainsi que d'autres voyagèrent, naïvement, en botaniste par exemple, CITOÏEN fidèle, professeur au Jardin des Plantes, allant herboriser et mourir à l'ombre des Ombellifères tropicales.

Du moins, eussé-je eu l'espoir, partant ainsi, de revenir avec des simples et de guérir des plaies.

J'ai tort, Ménalque, de te châtier ainsi. Je suis morose et souffrant aujourd'hui. Mais j'irai jusqu'au bout des reproches. Ta belle âme a eu tort de se vêtir d'emphase, une fois. Ta lettre à l'*Ermitage* est là, sur ma table. Je ne veux pas la rouvrir. Elle ne me touche point. Les choses savent se punir entr'elles, et voici la punition : par hasard, et tout à côté de ton beau style, il y a un vieux livre. C'est un pauvre petit livre qui a l'air d'avoir honte d'être auprès de

ta prose, et de toucher à l'écriture de ce poète dont la plume est une épée.

Ce pauvre petit livre est tout rogné, d'une couleur vieillotte, triste à faire pleurer, taché à l'intérieur d'enfantines couleurs d'écolier, de noms maladroitement inscrits :

NOUVELLE
GRAMMAIRE
FRANÇAISE
SUR UN PLAN TRÈS MÉTHODIQUE
AVEC
DE NOMBREUX EXERCICES D'ORTHOGRAPHE
DE SYNTAXE ET DE PONCTUATION
Tirés de nos meilleurs auteurs dans l'ordre des règles
PAR M. NOEL
Inspecteur général de l'Université
Chevalier de la Légion d'honneur
ET M. CHAPSAL
Professeur de grammaire générale
Chevalier de la Légion d'honneur
Ouvrage mis au rang des livres classiques adoptés par les Écoles primaires supérieures et les Écoles militaires
. . . . . .
Cet ouvrage se trouve aussi chez Mme CHAPSAL
rue du Bac, 104
N.-B. — *Les lettres non affranchies ne seront pas reçues.*

O Ménalque ! En ce moment, bien plus me touche ce pauvre livre que ta prose hautaine. Ce livre est un livre de famille, et je le possède parce que je n'ai pas été nomade. Il a simplement une petite odeur de champignon moisi. Il est là pour protester contre ceux qui voudraient quitter la maison. Je te le montrerai lorsque tu me viendras voir, Ménalque. Et, si à cette époque nos cheveux sont blancs, tu comprendras que la neige de la mort est la même, que l'on voyage ou que l'on demeure. Tu sentiras que l'âme reste, le corps peut s'en aller.

Mais alors, nous penserons à aujourd'hui, en souriant. Je songerai à ce mendiant qui joue d'un triste flageolet dans la rue, et m'empêche de rhythmer ma prose, car il est un nomade.

Nous nous préparerons alors, toi et moi, au grand voyage, auquel se préparait Robinson Crusoë dans l'ombre verte et brumeuse de sa chambre d'York ou de Hull, je ne sais plus. Tu pareras ton vaisseau, tu donneras des ordres, et les grandes voiles

blanches s'éploieront au soleil naissant des Ténèbres, laissant tomber des hunes les roses qui auront été le sang du poète. Ces voiles seront comme des ailes.

Et tu diras aux petits enfants qui joueront sur le quai mystérieux de la vie :

Je m'en vais. Voici, je vous donne des oiseaux et des jeux. Dites-moi merci et que j'ai bien fait de vous faire ces dons.

Mais eux, ils te regarderont avec étonnement, éblouis mais scandalisés par la richesse du cadeau, parce qu'ils seront de leur village.

Et moi, je donnerai un sou à chacun d'eux.

Et ils prendront chacun le sou.

Et ils laisseront à terre les beaux jeux d'échecs et les oiseaux dont ils ne voudront pas, car ces oiseaux ne seront pas de leur village, des moineaux, ni des chardonnerets, ni des mésanges, ni de ceux que l'on nomme de noms différents et qui réjouissent nos forêts par des chants.

Et j'irai à la mort, à pied, avec la petite grammaire de Noël et Chapsal sous le bras, et ces enfants me suivront des yeux, parce qu'ils seront de leur village.

Francis JAMMES.





L'Impudeur du Satyre

OFFRANDE A SÉLÉNÉ

A LIONEL DES RIEUX,
en amitié.

SALUT *blonde Phœbé, toi la pâle Immortelle !*
De ton frère à l'arc d'or bien sais-je la clarté,
Mais trop plus j'aime encor la douce volupté
De tes rayons, tissant les feuilles en dentelle.

Chère aux magiciens, je ne t'aime point telle :
Mais quand, ton char aux monts Cariens emporté,
Du pâtre Endymion déplorant la beauté,
Tu versais tant de pleurs d'amour sur l'asphodèle.

Séléné ! Séléné ! Amie au croissant pur
Qui glisses ta pâleur d'argent parmi l'azur,
Je te veux faire don de ma flûte opportune.

Car j'eus aucunes fois dans les jeux de Vénus
Ta tremblante lueur propice, ô bonne lune,
Pour atteindre la nymphe aux reins brûlants et nus !

J.-R. DE BROUSSE.





CAHIER D'EXPRESSIONS

L'illustre Jean-Paul recommandait volontiers à ses élèves de noter sur des cahiers tout ce que la conversation, la lecture ou la méditation leur révélait de locutions piquantes, de rapprochements à la fois neufs et ingénieux. Fidèle à cette méthode, nous rassemblons ici quelques spécimens de métaphores à demi vierges et de comparaisons pas trop défraîchies. Si quelqu'un de nos lecteurs juge à propos de nous les emprunter pour les enchâsser dans une œuvre de longue haleine, il nous flattera considérablement. Ce sont ici matériaux à peine extraits de la carrière, gangue informe qui attend son ingénieur.

— Un esprit pointu comme une oreille d'âne.

— L'inconnu s'exprimait en termes aussi courtois qu'après vingt ans de démocratie.

— Je t'aime comme un défaut.

— On était couché dans ce lit comme sur un testament.

— Embrasser comme un lierre.

— La peau de sa figure et de ses mains n'était pas proprement gercée, mais guernesey seulement.

— Aveugle comme un bouillon de crémerie.

— Excité comme un anarchiste.

— Une soif diabétique de caresses.

— Souriant comme le passé.

— Aussi négligé que le manuscrit d'un inconnu entre les mains d'un grand éditeur.

— A la fois angoissé et consolé comme quelqu'un qui meurt pour une grande idée.

— Un esprit plus flottant qu'un navire.

— On ne pouvait jamais embrasser son pied : la moitié d'un baiser le couvrait tout entier.

— Aussi inutile qu'un service rendu à un méchant.

— Des yeux qui discréditent l'améthyste et rendraient ridicules les pervenches.

— Sa bouche était comme une épigramme grecque : petite et suave.

— Fou comme un jet d'eau.

— Il écrit aussi vite qu'on écrit au théâtre.

— Nerveux comme la plante des pieds d'un épileptique.

— Elle avait les yeux fendus en amande, mais en amande amère.

— Perfide comme blonde.

— Rire aux larmes par tous les joints (il s'agit d'une femme).

— Un son de voix si harmonieux qu'il réconcilierait deux chiens de faïence.

— Son corps était gracieux comme une caresse figée.

— Des yeux aux paupières renseignées.

— Un appétit phagédénique.

— (D'un riche.) Il est bête à manger tout le foin qu'il a dans ses bottes.

— La mer était tranquille comme Baptiste.

— Blanc comme les dessous d'une jeune mariée.

— Pacifique comme un lion de ménagerie.

— Ses petits pieds chuchotaient sur le parquet.

— Ingénue comme un ver.

— Une voix aigre à faire carier les dents.

— Posé comme un lapin.

— Roublard comme un paquet de ficelle.

— Avoir faim comme un cheveu.

— Avoir une soif pontificale.

— Elle me trottait dans la tête comme une jument de prix.

— Un magistrat juste comme un gant.

— Ses larmes eussent salé le lac du Bourget.

— Sentimental comme une poignée d'orties.

— Il m'a harpagonné.

— Dévot comme une courtisane honoraire.

— Des joues callipyges.

— Superflu comme un sous-préfet.

— Une jeune personne généreusement encrinolée par la nature.

— (D'une dame, mince, sèche, artificielle.) On dirait à la voir qu'elle n'a jamais mangé que des oiseaux empaillés.

— Ses robes ont l'air d'avoir été taillées dans une soutane.

— Galvaudé comme un Botticelli.

— Aussi facile à reconnaître qu'une paternité.

— Timide comme une rentrée de trombones.

— Elle a la peau sensible comme une plaque photographique (ou : comme un radiomètre.)

— Ce pauvre cœur était inflammable comme un théâtre.

— Un remords tardif comme un pompier.

— Ponctuel comme un exécuteur des hautes-œuvres.

— Aussi coûteux que les faveurs d'une femme honnête.

— Laid comme la statue d'un grand citoyen.

— Aussi sûr de renaître que la mode.

— Intelligent comme un public de premières.

— Hospitalier comme un châlet de nécessité en Ecosse.

— Changeant comme la carte d'Europe.

— Une métaphore enfantée au forceps.

— Agile comme un fromage de Roquefort.

— Eloquent comme l'alphabet d'un bouton de coffre-fort.

— Aussi impatiemment attendu qu'un pourboire.

— Traître comme un corset.

— Faux comme une antithèse.

— Il a des pieds d'apôtre.

— Provisoire comme un deuil.

— Plus matinal qu'un condamné à mort.

— Désintéressé comme une ouvreuse.

— Modeste comme un bouquet de violettes à la boutonnière d'un ténor.

— Tolérant comme un crachoir.

— On eût dit que ces côtelettes avaient servi à caler des culs-de-jatte.

— Il souriait comme la noix entre les deux branches d'un casse-noisettes.

— Bâiller avec autant de conviction que les semelles d'un pauvre honteux.

— Plus furieux qu'un chat sauvage à qui on annonce que sa peau va être employée contre les douleurs.

— Aussi bienvenu qu'un grain de sable dans l'œil d'un borgne.

— Des expressions à faire roter les chevaux de bois.

— La tempête devint aussi violente que sous un crâne.

— Meilleur marché qu'un soufflet.

— Aussi inoffensif qu'un éventail en enfer.

— Une maison plus fragile que celle de l'araignée.

— Il régnait dans l'alcôve une odeur de goudron qui révélait un récent débarquement de Cythère.

— La grâce de cette jeune fille dépassait celle de tout son sexe autant que celle de ce sexe dépasse la nôtre.

— Plus silencieux qu'un chat dans une laiterie.

— Jurer avec autant de conviction que le témoin qui, interrogé sur l'identité d'un fusil, affirmait le connaître depuis le temps où c'était un pistolet.

— Transpirer comme un secret.

— Se gargariser le larynx d'un bon mot.

— Impassible comme le jeune héros qui, s'étant heurté grièvement le pied en courant à un rendez-vous, dit qu'il était trop grand pour pleurer et trop blessé pour rire.

— Plus français qu'un opéra-comique.

— Presque aussi ennuyeux qu'une visite.

— Un poème long comme un sonnet sans défaut.

— Plus scandalisé que l'invalide quand il s'aperçut que sa femme avait mis sa propre jambe de bois dans la balance pour vérifier le poids d'un gigot.

— Plus remuant qu'un enfant qu'on va photographier.

— Des doigts chatouilleurs comme ceux d'une harpiste.

— Je suis plus froissé de vos procédés qu'une chemise de noces.

— Digérer un affront avec la lenteur du boa.

— Opportun comme un urinoir.

Paul MASSON.



AIMER

Aimer ! ouvrir son cœur comme un grand pavillon
Dont on voudrait voir l'ombre envelopper le monde,
Et sous l'abri duquel, en creusant son sillon,
L'Être s'en remettrait à la terre féconde
Avec sécurité, dans une paix profonde.

Aimer ! pencher son cœur comme un calice plein
Qui déborde. Et répandre à côté le breuvage
Sur l'Être qui vers vous lève un regard serein
Et boit. Voir dans ses yeux renaître le courage,
Et le sentir plus fort pour affronter l'orage.

Aimer ! laisser son cœur, comme une large fleur,
S'épanouir. Et, sous l'amour qui l'ensoleille,
Le voir puiser en Dieu ce qu'il faut de chaleur
Pour distiller dedans sa corolle vermeille
Un suc si nourrissant qu'il en donne à l'abeille.

Aimer ! livrer son cœur à tous comme un hochet,
L'exposer à tomber aux mains de la démence
Qui, le sentant très chaud, pour avoir son secret
Le brise. Puis la voir constater en silence
Qu'avec la foi toujours n'en sort que l'espérance.

Aimer ! prendre son cœur comme une lyre d'or,
Et chanter. Alors, voir une foule ravie
Venir vous écouter ; dans un nouvel essor
L'entraîner, monter, et, sachant sa voix suivie,
Vers l'immortalité conduire ainsi la vie.

Louis FABULET.





LES ÉTOILES

Une fois, à cause d'une inexorable tristesse, — langoureuse désespérance, amour dédaignée ou déchéance irréparable, qui le saura jamais ? — la Nuit pleurait.

Larmes, bienfaisante rosée ; non, vous n'êtes point mordantes, mais votre amertume est une sainte douceur.

La Nuit pleurait. De la voir si triste, un archange en passant se sentit ému d'une grande pitié.

— Belle dame, lui dit-il, voulez-vous que de la harpe céleste ou du psaltérion ou du luth aux gracieux accords je change en divine joie l'infernale douleur qui vous consume ?

— Gardez-vous-en bien, dit-elle ; rien ne m'affligerait tant que d'être consolée.

— Aussi bien, vous avez raison, fit l'archange, je veux faire cependant quelque chose pour vous. Et, ramassant d'un doigt délicat les diamants qui étaient ses larmes, il les cloua sur la voûte céleste.

Puis il s'est envolé — si haut — si haut que plus jamais on ne l'a revu.

Et de contempler ainsi les signes de sa tristesse — c'est cela qui fait depuis la volupté de la Nuit — la volupté si grande...

LE VAGABOND

Riez, riez, les petits oiseaux du ciel et les grands de la terre aux faces rubicondes, moquez-vous de Piétro Piétri qui n'est qu'un gueux sans souliers, sans abri et sans pain, un vagabond qui ne sait que rouler de la route au fossé, du fossé à la route. Mes pieds saignent de sang, et mon ventre se déchire de famine et je suis triste à mourir d'ennui, car tous me

repoussent avec horreur. Autrefois cela m'était bien égal, mais aujourd'hui mon compagnon n'est plus avec moi, et je suis seul à mendier mon pain quotidien.

Riez, riez : bien des jours je ne reçois rien, bien des fois on me chasse sans pitié, et il faut encore que je me défende des bêtes fauves. Mon compagnon n'est plus avec moi. Avec son poignard et son bâton il s'est embusqué sur la grand'route au coin du bois, et les voyageurs qui sont passés, les amusant d'une fable ou les assaillant par surprise, il les a frappés par derrière et il leur a pris leur argent — à l'heure louche où le soleil se couche déjà, où la lune ne se lève pas encore ; pour moi, je ne redoute ni les coups de poignard, ni les coups de bâton — et d'ailleurs le danger était minime ; mais je n'ai pas voulu l'aider dans son entreprise ni en faire autant de mon côté ; mais en vérité je ne sais pourquoi...

Riez ! riez ! Il a tant fait couler de sang sur la grand'route au détour du bois, il a tant vidé d'escarcelles et empilé de beaux sequins, qu'il est devenu un vraiment riche — un homme respectable et respecté. Il a des carrosses dorés qu'emportent des chevaux de sang — et tout le monde se met à genoux sur son passage ; il a des habits chamarrés d'or ; et le rire des vierges ingénues est pour lui — et pour lui leur baiser. Moi, je n'ai que mes larmes et leur dédain qui hausse les épaules et l'effroi de leur pudeur qui m'éclabousse de confusion. Moi je ne suis qu'un gueux sans souliers, sans abri et sans pain, un vagabond qui ne sait que rouler de la route au fossé, du fossé à la route.

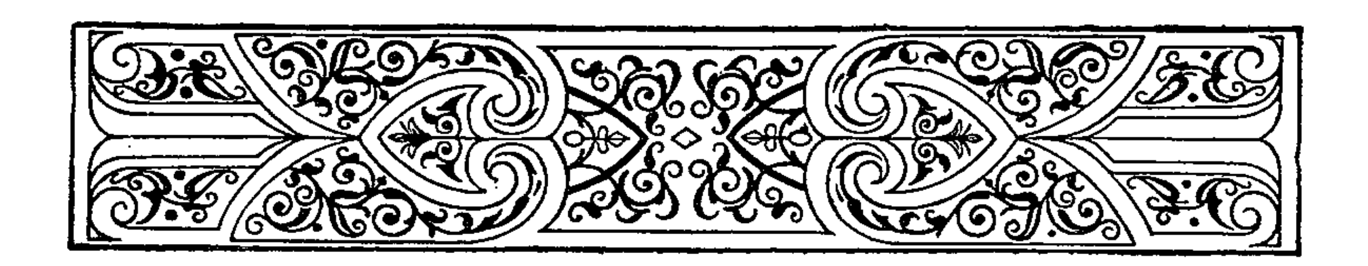
Riez ! riez ! mais Piétro Piétri en aura assez bientôt de cette injustice. Il se taillera un bâton, il s'achètera un poignard. Lui non plus ne serait pas fâché d'avoir un carrosse doré et des habits chamarrés d'or. Le cœur lui crève quand il voit les belles filles s'éloigner de lui sans un sourire, sans un regard. En vérité, en vérité, je ne supporterai plus qu'on me rebute. J'ai l'œil et la main sûrs, j'irai aussi au coin du bois, je vous guetterai traîtreusement, et malheur à ceux qui tomberont sous mon couteau !

Riez ! riez !

Marcel Réja.

(*Proses nices.*)





DEUX

LETTRES DE POGGIO BRACCIOLINI

(FIN)

II

Poggio Bracciolini à son cher Léonard d'Arezzo mille saluts.

Ayant passé plusieurs jours aux eaux, j'ai écrit de là-même à Nicolas Niccolo une lettre que tu auras lue, je le pense. Peu de jours après mon retour à Constance on commença le procès de Jérôme de Prague que l'on traite publiquement d'hérétique. J'ai résolu de t'en rendre compte à cause de la gravité de cette affaire et surtout à cause de l'éloquence de ce malheureux et de sa doctrine.

Je n'ai jamais vu personne, je l'avoue, qui s'approchât davantage, et particulièrement en plaidant une cause capitale, de l'éloquence des anciens que nous admirons tant. Il est merveilleux de voir avec quelle habileté, avec quelle élégance, avec quels arguments, avec quelle autorité, avec quelle finesse, avec quelle confiance il a répondu à ses adversaires et défendu sa cause. Qu'il est douloureux qu'un si noble et si grand génie se soit égaré dans cette recherche de l'erreur, si du moins les reproches qu'on lui fait sont fondés. Il ne m'appartient pas, en effet, de me prononcer dans une si grave affaire. Je me soumets à la décision des gens qui passent pour autorisés.

Ne crois pas que je vais te détailler ce procès par le menu, suivant l'usage des orateurs. Cela demanderait plusieurs jours de travail. Je me bornerai aux points les plus intéressants qui te permettront de comprendre la doctrine de cet homme.

Comme on avait amoncelé contre lui de nombreux chefs d'hérésie et qu'on les lui attribuait par témoins, on décida qu'il répondrait publiquement à chacun des griefs relevés contre lui. Amené devant l'assemblée, il refusa

longtemps de répondre, soutenant qu'il devait d'abord plaider sa cause avant de réfuter les calomnies de ses adversaires ; qu'il fallait, par conséquent, écouter d'abord ce qu'il avait à dire pour sa défense et qu'il s'occuperait ensuite des infamies accumulées sur lui par ses rivaux. Mais comme on le lui refusait, il s'avança au milieu de l'assemblée :

Quelle est, s'écria-t-il, cette iniquité ? Durant trois cent quarante jours j'ai été traîné dans vos diverses prisons, gisant dans l'ordure et le fumier, chargé de chaînes, manquant de tout. Ecouterez-vous toujours mes adversaires et mes détracteurs ? Ne voudrez-vous pas m'entendre un seul instant ? Vous leur avez prêté si longtemps l'oreille qu'ils ont fini par vous persuader que j'étais un hérétique, un ennemi de la foi, un persécuteur du clergé. Mais à moi, vous ne me donnez aucune possibilité de me défendre. Vous avez décidé d'avance dans votre esprit que je devais être un scélérat avant même de pouvoir savoir ce que j'étais. Or, vous êtes des hommes et non des dieux, des mortels, non des immortels. Vous pouvez errer, vous méprendre, vous tromper, être trompés, être séduits. C'est parmi vous, dit-on, que se trouve la lumière du monde et les hommes les plus sages de l'univers. C'est pour cela que vous devez plus scrupuleusement chercher à ne rien décider témérairement, follement, injustement. Moi, je ne suis qu'un pauvre homme ; ma vie est en jeu ; mais ce n'est pas moi que je défends, moi qui dois mourir un jour ; il me paraîtrait déplorable que la sagesse de tant d'hommes considérables rendît contre moi une inique sentence. Ce n'est pas tant la décision que vous allez prendre, en elle-même, que l'exemple que vous allez donner qui est dangereux.

Ainsi parlait-il, développant sa pensée avec une suprême élégance ; des applaudissements et des murmures accueillirent son discours ; on décida qu'il répondrait d'abord aux chefs d'hérésie dont il était accusé, puis qu'il pourrait dire tout ce qu'il voudrait. On donna donc lecture du haut de la chaire de chacun des chefs d'accusation. On lui demandait s'il avait quelque chose à répondre et on produisait les témoignages à l'appui. On ne saurait imaginer avec quelle habileté il répliquait et par quels arguments il se défendait. Il n'eut jamais recours à rien qui fût indigne d'un noble esprit, de telle sorte que s'il pensait réellement ce que proclamaient ses discours, non seulement on ne pourrait rien trouver qui lui fît mériter la mort, mais rien même qui décelât la moindre culpabilité. Il assurait que tout ce qu'on lui reprochait était faux, que tout avait été inventé par ses ennemis.

Lorsqu'on arriva à l'accuser d'être un détracteur du Saint-Siège, un

adversaire du pontife romain, un ennemi des cardinaux, un persécuteur des évêques et des clercs, hostile à la religion chrétienne, il se leva et tendant les mains, d'une voix tremblante :

De quel côté me tournerai-je, s'écria-t-il, ô vénérables Pères ? A qui demanderai-je secours, qui pourrai-je supplier, implorer ? Est-ce vous ? Mais mes persécuteurs se sont emparés de vos esprits et me les ont rendus hostiles, en m'accusant d'être l'ennemi de tous ceux qui vont me juger. Ils se sont dit qu'alors même que vous considéreriez comme véniels les crimes dont ils m'ont faussement chargé, vous condamneriez pourtant l'ennemi général de tout le monde, tel qu'ils ont eu l'infamie de me représenter. Si vous les écoutez, tout espoir est perdu pour moi !

Tantôt il les harcelait par ses saillies, tantôt il les contraignait à rire dans une cause si triste, en tournant en ridicule leurs accusations. Comme on lui demandait son opinion sur le Saint-Sacrement : En lui-même, dit-il, c'est du pain ; pendant la consécration et après, c'est le véritable corps de Jésus-Christ ; et il continua à développer cette thèse conformément à la foi. Quelqu'un répliquant : On prétend que tu as dit qu'après la consécration il restait du pain. — Oui, répliqua-t-il, chez le boulanger. Un membre de l'ordre des Frères prêcheurs le poursuivait avec acharnement : Tais-toi, s'écria-t-il, hypocrite ! et un autre l'accusant avec serment sur sa conscience : Voilà, dit-il, le meilleur moyen de se tromper. Il traita constamment d'âne et de chien l'un de ses principaux adversaires.

Comme le nombre et la gravité des chefs d'accusation ne permirent pas de terminer l'affaire en un jour, on la renvoya au surlendemain. Ce jour-là, après qu'on eût donné lecture de chacun des chefs d'accusation et produit plusieurs témoins à l'appui, Jérôme se leva : Maintenant, dit-il, que vous avez écouté si soigneusement mes adversaires, il est juste que vous m'écoutiez aussi avec impartialité. Malgré de bruyantes réclamations, on lui donna la parole. Il commença par prier Dieu de lui donner les dispositions et l'habileté oratoire nécessaires pour son plus grand bien et le salut de son âme. Puis il ajouta : Je sais, très illustres seigneurs, que souvent des hommes de bien ont souffert un traitement indigne de leurs vertus, qu'ils ont été calomniés par de faux témoins, frappés par d'iniques sentences. Il commença alors par rappeler Socrate injustement condamné par ses concitoyens et refusant de s'évader, lorsqu'il le pouvait, afin de dissiper la terreur des deux choses que les hommes redoutent le plus, la prison et la mort. Puis il parla de la captivité de Platon, de la torture d'Anaxagore

et de Zénon, des condamnations injustes dont furent frappés de nombreux anciens, de l'exil de Rutilius, de Boèce, et de la mort indigne de plusieurs autres que mentionne Boèce lui-même. Ensuite il cita l'exemple des Hébreux et rappela d'abord que Moyse, le libérateur et le législateur de son peuple, avait été souvent calomnié par les siens et représenté comme le séducteur et l'ennemi de son peuple. Il mentionna Joseph, vendu par la jalousie de ses frères puis jeté en prison sous prévention d'adultère ; puis Esaïe, Daniel et presque tous les prophètes frappés d'iniques sentences comme révoltés et ennemis de Dieu. Il ajouta la condamnation de Suzanne et de beaucoup d'autres qui bien que justes et saints périrent victimes d'injustes décisions. Arrivant ensuite à Jean le Baptiste et à notre Sauveur, il rappela qu'ils avaient été condamnés sur de faux témoignages par de faux jugements. Puis il passa à Stéphane, lapidé par l'assemblée des prêtres, aux apôtres, tous condamnés à mort, non comme martyrs mais sous imputation de sédition, d'excitation du peuple à la révolte, de mépris des dieux et de crimes divers. Il montra qu'il était indigne qu'un prêtre fût injustement condamné par un prêtre et bien plus encore par une assemblée sacerdotale, et il le montra par des exemples ; mais le plus abominable, ce serait qu'un pareil jugement fût prononcé par un concile. Il développa très habilement ce thème et se fit écouter de tous. Mais comme la solution du procès résidait dans les dépositions des témoins, il montra par de nombreux arguments qu'on ne pouvait y ajouter aucune foi, d'autant plus qu'elles avaient été dictées non par l'amour de la vérité, mais par la haine, la malveillance et l'envie. Il expliqua si bien les causes de cette haine qu'il réussit presque à persuader l'auditoire. Ce qu'il disait paraissait si vraisemblable que, si ce n'eût été un procès d'hérésie, tous ces témoignages seraient devenus suspects.

Tout le monde était ému et disposé à la miséricorde. Il avait ajouté, en effet, qu'il s'était volontairement présenté au concile pour se justifier ; il avait raconté ses travaux et sa vie, pleine de devoir et de vertu. Il avait rappelé qu'autrefois les hommes les plus savants et les plus saints avaient coutume de différer d'avis sur les questions religieuses, non par manque de foi, mais pour mieux découvrir par la discussion les vérités de la religion; c'est ainsi qu'Augustin et Jérome étaient d'opinions différentes, et non pas seulement différentes, mais souvent opposées, sans qu'on les eût pour cela suspectés d'hérésie. Tout le monde s'attendait à ce qu'il se disculpât soit en rétractant les propositions qu'on lui reprochait, soit en demandant pardon de ses erreurs. Mais il affirma qu'il n'avait jamais soutenu d'erreurs et qu'il

ne voulait pas se rétracter sur des propositions dont il était faussement accusé. Enfin, il arriva au panégyrique de Jean Huss, condamné au feu, le qualifiant d'homme bon, juste, saint et indigne d'une pareille mort. Lui-même il était prêt à affronter tous les supplices avec calme et courage. Il s'abandonnait à ses ennemis et à ces témoins faux et menteurs qui devraient un jour rendre compte de leurs crimes devant Dieu qu'on ne trompe pas.

Une grande douleur étreignait les assistants ; ils souhaitaient le salut d'un homme si remarquable, pour peu qu'il fût en bonnes dispositions. Mais lui semblait chercher la mort en persévérant dans ses résolutions. Dans son éloge de Jean Huss, il dit que cet homme n'avait jamais parlé contre l'Eglise de Dieu, mais contre les abus du clergé, contre l'orgueil, le faste et le luxe des prélats ; car ce saint homme s'indignait de voir gaspiller à entretenir des courtisanes, à donner des festins, à engraisser des chevaux et des chiens, à porter de riches vêtements et à d'autres choses indignes de la religion du Christ, le patrimoine des églises qui appartenait d'abord aux pauvres, puis aux hôtes étrangers, enfin aux constructions religieuses. Mais là où il développa le plus de talent, c'est dans la présence d'esprit dont il fit sans cesse preuve pour répondre à chacune des interruptions continuelles qui arrêtaient son discours, à chacune des objections qui discutaient ses arguments, sans manquer d'en relever aucune, et contraignant ses contradicteurs soit à rougir, soit à se taire. Quand les murmures commençaient, il cessait de parler, adressant parfois à la foule de sanglants reproches ; puis il reprenait son discours, priant et suppliant qu'on le laissât parler, puisque c'était la dernière fois qu'on l'entendrait. Les bruits de l'assemblée ne purent émouvoir son calme et son intrépidité. Et ce qui restera comme un merveilleux souvenir, c'est qu'il venait de passer trois cent quarante jours au fond d'une tour fétide et obscure, supplice dont il déplora lui-même la cruauté, prétendant qu'en homme courageux il ne gémissait pas d'avoir souffert, mais d'avoir subi un si indigne traitement. Il ne pouvait comprendre la cruauté de ses adversaires qui l'avaient tenu dans un cachot où il était impossible non pas seulement de lire, mais même de voir. Je passe sous silence les angoisses qui devaient le torturer et qui auraient dû lui faire perdre la mémoire. Et pourtant il cita tant de sages et savants hommes à l'appui de ses opinions, il s'appuya sur l'avis de tant de docteurs ecclésiastiques qu'il semblerait à peine avoir eu le temps de réunir un pareil arsenal de preuves s'il eût passé toute cette période à préparer sa défense dans une complète tranquillité d'esprit. Sa voix était douce, timbrée, sonore, son geste oratoire plein de dignité, soit pour exprimer l'indignation,

soit pour exciter la pitié qu'il ne demandait pas plus qu'il ne désirait l'obtenir. Il se tenait intrépide et sans peur, attendant la mort sans la mépriser. On aurait dit un autre Caton. O héros digne de l'éternel souvenir des hommes ! Je ne fais pas l'éloge de ce qu'il pouvait croire de contraire aux doctrines de l'Eglise ; j'admire son intelligence, sa science si variée, son éloquence, sa douceur de parole et la finesse de ses répliques. Mais je crains que tout cela lui ait été donné par la nature pour son malheur.

On lui accorda deux jours pour se repentir. Beaucoup de savants personnages allèrent le voir pour le faire changer d'opinion. Le cardinal de Florence, entre autres, alla le trouver pour le ramener dans le droit chemin. Mais comme il persévérait obstinément dans ses erreurs, le concile le déclara coupable d'hérésie et le condamna au feu. Il marcha au supplice le front serein et le visage joyeux. Il ne redoutait ni le feu, ni la torture, ni la mort. Nul stoïcien n'affronta jamais la mort avec tant de calme et de courage que ce malheureux ne sembla la chercher. Arrivé sur le lieu du supplice, il se dépouilla lui-même de ses vêtements. Puis, tombant à genoux, il vénéra le poteau auquel on allait l'attacher. Il fut d'abord attaché nu au poteau avec des cordes mouillées et des chaînes. Ensuite on entassa autour de lui, jusqu'à la poitrine, du bois non menu, mais fort gros, entremêlé de paille. Puis, le feu ayant été allumé, il se mit à chanter un hymne que la flamme et la fumée eurent peine à interrompre. Voici la plus grande marque de courage qu'il ait donnée. Comme le bourreau voulait mettre le feu derrière lui, pour le lui cacher : Viens ici, cria-t-il, et allume le bûcher sous mes yeux ; si j'en avais eu peur, je ne serais jamais venu en ce lieu qu'il m'était facile de fuir. Ainsi périt cet homme remarquable sauf au point de vue de la foi. J'ai assisté à son supplice, j'ai vu chacun de ses actes; qu'il ait agi par malice ou par obstination, il est certain que ce fut la mort d'un grand philosophe.

Grâce à mon désœuvrement, n'ayant rien à faire, je t'ai écrit cette longue cantilène. J'ai voulu m'occuper à quelque chose et te raconter une histoire peu semblable aux récits des anciens. Car ni Mucius Scévola ne vit brûler un de ses membres avec autant de constance que celui-là tout son corps, ni Socrate ne but le poison aussi volontairement qu'il se livra au bûcher. Mais en voilà assez. Tu m'excuseras si j'ai été trop long. Et pourtant un pareil sujet demandait de plus grands développements. Mais je n'ai pas voulu être trop prolixe. Adieu, mon cher Léonard.

Constance, le jour où Jérôme subit sa peine (1er juin 1416).

CHRONIQUES

I. — *LES POÉSIES*

LE CONGRÈS DES POÈTES

L'aimable et honorable directeur de la *Plume*, M. Léon Deschamps, écrit dans sa revue du mois de février : « Par 27 suffrages *nettement exprimés* (nous n'avons compté que ceux-là) M. Stéphane Mallarmé est désigné pour tenir le sceptre de la royauté poétique. »

Mais qu'est-ce qu'un suffrage nettement exprimé ? Et peut-on retenir comme tels, en faveur de M. Mallarmé, les suffrages :

1° de M. BEAUFILS, qui vote à la fois pour M. Mallarmé et M. Dierx.

2° de M. BOUYER qui nomme plusieurs poètes et, sous son pseudonyme Viviane de Brocélyande, vote pour M. France.

3° de M. de COLLEVILLE qui vote aussi pour M. Moréas.

4° de M. LÉON DESCHAMPS qui dit en propres termes : « A l'heure où j'écris Stéphane Mallarmé est élu. *Mon suffrage va droit* à son successeur : Jean Moréas. »

5° de M. FONTAINAS qui choisit aussi MM. Dierx, de Hérédia, Verhaeren et quelques autres encore.

6° de M. LUCIEN JEAN qui, après avoir nommé MM. Dierx, Mallarmé, de Régnier, ajoute : « Il en est d'autres que je sens plus près de moi. Parmi tous, M. Adolphe Retté est celui de qui j'ai partagé très souvent les admirations et les haines. »

7° de M. PAUL LECLERQ qui nomme, il est vrai, M. Mallarmé, mais ne vote pas pour lui : « Je ne cherche pas à installer dans mon admiration un « successeur » à Paul Verlaine. Dans ma bibliothèque, auprès de M. Mallarmé, il est toujours vivant en ses volumes. »

8° de M. ROLAND DE MARÈS qui pense qu'on ne peut remplacer Verlaine, mais qu'il faut « admirer et respecter Mallarmé, de Hérédia, Rodenbach, Vielé-Griffin et le barde étonnamment puissant et barbare qu'est Emile Verhaeren ».

9° de M. MOCKEL qui dit bien : « Un front plus noble que nul autre s'est élevé au-dessus de nous : c'est vous désigner Stéphane Mallarmé. » Mais aussitôt ajoute : « Pourquoi faut-il des échelons ? José-M. de Hérédia *ne sera le second nulle part.* »

10° de M. RANDON qui désigne ensemble « ces trois Aèdes : José-Maria de Hérédia, Léon Dierx et Stéphane Mallarmé ».

11° de M. SAUNIER qui écrit : « Le plus grand, le plus digne. — Mais ce ne peut être que Stéphane Mallarmé. Cependant si l'on voulait de la vie, et puis des émotions et encore quelques sensations, il faudrait aller plus avant : Emile Verhaeren est ce poète de demain. »

12° de M. DU SAUSSAY qui déclare : « Il ne serait pas plus fou d'affirmer que l'électricité a remplacé les pommes de terre frites, que de nommer, catégoriquement, Richepin ou Mallarmé — les deux meilleurs selon moi et si différents ! — comme les successeurs de Verlaine. »

13° de M. ZISLY qui hésite : « Comme successeur digne de Paul Verlaine, je ne vois que le bon et doux Adolphe Retté ou encore Stéphane Mallarmé, ou encore... aucun successeur. »

De même, selon *la Plume*, M. Jean Moréas aurait obtenu 19 voix. Mais peut-on tenir comme nettement exprimés, en faveur de M. Moréas, les suffrages :

1° de M. F.-A. CAZALS qui dit : « Mes dessins et mes chansons ont autant fait pour la gloire de Stéphane Mallarmé et de Jean Moréas que leurs poèmes... Je souhaite leur avènement *dans cet ordre.* »

2° de M. DE COLLEVILLE qui vote aussi pour M. Mallarmé.

3° de M. DEQUILLEBECQ, qui semble remettre l'effet de son vote à une assez lontaine échéance : le successeur de Verlaine ? « Donnons cent ans, s'il vous plaît. Ce n'est pas trop en dépit de l'estime toute particulière que j'ai pour M. Moréas dont j'apprécie fort les vers. »

4° de M. REBELL qui vote à la fois pour M. Moréas et (comme je le comprends !) pour M. Anatole France.

Mes conclusions sont assez éloignées, on le devine, de concorder avec celles de M. Deschamps. A mon compte, M. Mallarmé a obtenu (27 — 13) = 14 suffrages dont quelques-uns encore fort incertains, et M. Moréas (19 — 4) = 15 suffrages, tous *très nettement exprimés.* M. Moréas est donc, aux yeux de la Fortune comme à mon sentiment privé, l'élu de ce Congrès.

Toutes ces erreurs (car il y en a d'autres) que des personnes, d'une indiscutable loyauté, d'une science comptable justement renommée, ont pu commettre, témoignent de la fatale incertitude de ces votes, de la vanité de ce jeu. Je n'oserais dire pourtant que cet amusement fut tout à fait ridicule. Et vous me comprendrez si, comme je l'espère, vous avez su distinguer parmi les 180 réponses au directeur de *la Plume*, celle de M. Charles Maurras. La figure de Paul Verlaine y est tracée avec un art merveilleux. Et il ne s'est rien fait de plus ressemblant. Or, l'idée de ce congrès ne déplaît pas entièrement à M. Maurras. Et il constate avec plaisir qu'un « tel usage tend à rétablir dans la littérature les coutumes et les mœurs d'une monarchie. » Je m'en réjouis avec lui. Mais je regrette que cette royauté, à l'image de l'ancienne monarchie polonaise, dépende

d'un suffrage aussi étendu. Il n'est rien de plus insensé. Je m'assure d'ailleurs que M. Maurras ne peut désirer une telle autorité : il n'aime guère, à l'accoutumée, ce qui nous vient des Sarmates.

Je sens bien tout ce qu'il y a d'inconvenance à m'entretenir ainsi de politique avec des poètes. Mais cette inconvenance est aujourd'hui nécessaire. Et je proteste sans rire que si M. Mallarmé n'est pas élu, il ne doit s'en prendre qu'à la politique.

J'avais remarqué dans la *Gazette Européenne* un article sur le plébiscite de *la Plume*. Et j'ai su plus tard le nom de son auteur : M. Louis-N. Baragnon. Croyez que je trahis ce nom sans remords. M. Baragnon resserre chaque jour en quelque cinquante ou cent lignes des arguments d'une très diverse érudition, d'un sens toujours parfait. Et il semble, en ne les signant point, dédaigner ces chroniques de la *Gazette* comme ses « Saint-Simon » de la *Revue Blanche*. De là vient qu'on ne connaît pas assez M. Baragnon. Et mille bons esprits s'ennuient qui chaque jour se pourraient nourrir de ses fortes pensées. M. Baragnon, bon chrétien, devrait avoir quelque pitié de ces personnes.

Je suppose, écrivait-il à l'ouverture du Congrès, *je suppose un aimable homme dont les habitudes vraiment maladives d'ironie laisseraient intactes la fine érudition et l'aimable courtoisie, qui, nourri de Hoffmann et de Poë, pense en allemand, construise en anglais et, par une plaisanterie suprême, nous fasse l'honneur de nous emprunter notre vocabulaire. A coup sûr, un tel écrivain laisse place, entre Français, à toutes les compétitions. Sa transactionnelle royauté ne désobligera personne. Elle sera fondée sur deux voix de majorité.*

Pour moi, j'imaginais que cette majorité serait plus forte. Nous avons tant de saxons parmi nos poètes et « l'aimable courtoisie » d'un Mallarmé est si rare ! Mais j'avais compté sans la politique.

Le désordre que je déteste dans les œuvres de nos barbares façonne aussi leurs mœurs à l'anarchie. Le dédain de la tradition entraîne leur esprit à la haine de toutes les autorités. Ils proclament le vers libre. Et vous présumez qu'ils doivent, pour la plupart, proclamer leurs personnes plus libres encore. Ils ne voulurent donc point se donner un maître. Et pour que nul d'entre eux ne fût élevé au-dessus des autres, ils dispersèrent leurs suffrages sur plusieurs noms.

Cependant, accoutumés à toutes les nécessaires disciplines de l'esprit, amis de la beauté, et, par là-même, de l'ordre qui la manifeste, de l'autorité qui la maintient, les poètes de l'Ecole romane et quelques écrivains d'aspirations semblables se ralliaient autour d'un seul. Et M. Moréas est élu.

N'en concluez pas, je vous prie, que j'attache la moindre importance à ce scrutin. La gloire de M. Moréas ne s'estime point par des suffrages.

Elle est au-dessus de ces misères. Ce poète que *la noble Athène a nourri* a pour ancêtres Ronsard, La Fontaine, Racine. Et voilà ses seuls répondants. Il est *l'élu des nymphes de la Seine, l'athénien honneur des Gaules ;* je ne sais point de plus beaux titres qu'on puisse ambitionner. Les vraies Muses, les Muses simples furent ramenées par lui. Ce rayon de la poésie française que les romantiques avaient brisé en mille couleurs, il l'a rétabli dans la blancheur et dans la pureté primitives.

Ces vérités ne sont point inaccessibles aux bons esprits. Mais il faut qu'ils s'y accoutument. Il faut surtout qu'ils se déshabituent de quelques erreurs. Ils comprendront alors, et notre aimable Saint-Antoine sera sans doute de ce nombre, que simplicité ne veut dire ni pauvreté ni platitude.

Quant aux sots, ce sera longtemps encore leur métier de ne comprendre pas. Eh bien ! ce sera, de temps en temps, notre récréation de leur rendre familière l'idée de leur sottise et,

Telle la peau d'un vieil onagre
Qui résonne au tympanon,

de les faire retentir de notre mépris. Du moins seront-ils harmonieux de cette sorte.

Lionel des RIEUX.

P. S. — Je me vois forcé de remettre au prochain mois l'analyse des livres que j'ai précédemment annoncés et de *les Vies encloses*, par Georges Rodenbach.

II. *MUSIQUE.*

CONCERTS DOMINICAUX (février-mars 1896). — CONCERTS ET CONFÉRENCES — REPRISE D'ORPHÉE A L'OPÉRA-COMIQUE. — LES LIVRES.

Aérienne ou truculente, l'*audition colorée* du romantique Berlioz a conquis sur l'impossible de lointaines provinces où se meut la liberté farouche : le style hautain du penseur Wagner en profitera, malgré d'apparents dédains, — s'élevant de la poésie ardente à la poésie sublime.

XVIe ET XVIIe CONCERTS-LAMOUREUX (23 février et 1er mars). — Un des programmes les plus attachants de la saison : la *Symphonie en fa (n° 8)* de Beethoven ; deux premières auditions : le second tableau du Ier acte de la *Circé* inédite de Théodore Dubois ; et, contraste, les *Chants de la Forge*, du Ier acte de *Siegfried* ; la seizième audition (depuis 1888) de la grande *Scène finale* du IIIe acte du *Crépuscule des Dieux* ; et, contraste encore, pour finir, l'*Invitation à la valse* de Weber-Berlioz.

C'est au sortir de débauches descriptives qu'il ferait bon entendre la *Symphonie en fa*, perle sertie par un géant. On dirait la miette de Cellini travaillée par Michel-Ange. Ce divertissement génial atteint la perfection de la musique spontanée, coquette, absolue, de pure arabesque et de science

aimable, qui repose délicieusement des ambitions réfléchies, emphatiques, théâtrales, d'expression tourmentée, de technique pedante : il y a deux musiques, et le sonnet d'un Beethoven rafraîchit l'âme comme une chanson des rues et des bois entre deux fières légendes (1) ; celui-ci est en *fa* comme la *Pastorale* : le premier quatrain, je veux dire l'*Allegro vivace e con brio*, conclut exquisément par les six premières notes *pianissimo* de son premier thème ; le second motif des bois était comme une exquise réticence, enveloppée dans les petites gammes malicieuses des basses : et l'effet saisissant, obtenu vers la fin par le point d'arrêt sur le second temps de la mesure, brusquement suivi par le point d'arrêt *sforzando* du *tutti* sur le troisième : écroulement majestueux, tout beethovénien. L'*Allegretto scherzando* en *si* bémol, spirituel développement du petit canon dédié à Maelzel, est un dialogue d'avril ; le *Tempo di minuetto* s'éclaire de grâce mélodique ; le *Finale (allegro vivace)* s'empreint de bizarrerie par sa gaillardise champêtre, ses rhythmes frétillants, ses duretés passagères, ses arrêts brusques, ses progressions nerveuses et chaudes, mais traversé par une caresse qui enchante ! Quelques détails de forme, rappelant le *Finale* à 2 temps de la *Symphonie en la*, peuvent assigner sa date à cette œuvre plus légère ; et Berlioz vous dira les métamorphoses d'un même son d'*ut dièse-ré bémol* à travers les secrets de l'enharmonie : s'il y a deux musiques, il y a deux critiques musicales, l'une qui sent, l'autre qui cherche. Et nous passons pour sacrifier à l'enthousiasme, à l'impressionnisme, à l'âme, à la poésie : mais, d'abord, c'est que nous avons affaire aux maîtres plus souvent qu'aux jeunes ; et puis, ermites, seriez-vous bien avancés de dévêtir la muette intimité de « septièmes » plus ou moins diminuées ?...

Quelques œuvres viennent à point pour nous tempérer : entre Beethoven et Wagner, l'estimable *Circé* (Saragosse, 1809) est une conspiratrice que désavouerait son contemporain Dom Francisco Goya-y-Lucientès ; nulle magie, nul diable au corps ; un sage fragment, qui vaut mieux que bien des velléités modernistes, ce qui pourtant ne permet pas de crier au chef-d'œuvre... Les harmonies cuivrées du *Prélude* ont une bonne couleur fanatique, dévote et morne ; du mouvement scénique, un demi-souffle parfois : la période trois fois affirmée de Fray Domingo, les répons du chœur (*Ainsi soit-il !*), l'extase de Fray Juanito, novice ému par l'Angelus, la prière timorée des femmes, *pianissimo*, dans le crépuscule, ne seraient pas sans effet à la rampe ; les allegros, malheureusement, (la *Ballade du coq noir*, la bravoure à fanfares de Miguela, la reprise finale), s'entachent de vulgarité : du Verdi rétrospectif pour tournées provinciales. C'est dommage ! (2)

(1) La *Symphonie en la* (*n°* 7) et la *Neuvième !*

(2) L'Espagne est fort à la mode, ce me semble ! — Interprètes : Mme Jane Marcy, MM. Lafarge, Bailly et Blancard.

Avec un rien de quelques notes, le génie captive où le talent s'époumone. Et la formule le cède à la poésie, dès que résonne martelé, pesant, ardent, haletant, lourdement vif, le rhythme épique de la *Forge*; c'est une inspiration mâle qui ressuscitera Nothung : la jeune ivresse de Siegfried réussit où les trucs séniles de Mime ont échoué. Avis aux amateurs... et aux artistes !

Le rhythme s'accuse, une voix s'élève, et l'ardeur du blond forgeron domine une polyphonie descriptive, grouillante, réaliste, d'une intensité surhumaine : les trilles des onomatopées bizarres s'exhalent des ronflements du quatuor où le soufflet gronde ; des couplets héroïques racontent librement le travail et l'espoir du forgeron divin ; des notes cuivrées crépitent avec l'étincelle, le feu colore et le rhythme qui peine et les exclamations qui rient, reprises couronnées par le refrain sublime :

Nothung ! Nothung !
Glaive rêvé !...
— Bientôt, c'est toi mon Epée !

Et les cuivres soulignent la promesse du glaive. Avec le métal fluide, les bois sifflent dans le tourbillon des pizzicati, l'orchestre incandescent devient un Etna, mais un menu scherzo fallacieux accompagne le vieux Mime à sa cuisine infernale... Glockenspiel géant, l'enclume se met à scander le rhythme agrandi d'un nouveau labeur, les cris de joie se font orgueilleux, les refrains s'exaltent, l'allegro conquérant d'une fanfare guerrière sourit au futur, les souvenirs douloureux pleurent dans la voix des cors, et, soudain, au rhythme *staccato* qui peinait un cantabile mystérieux s'impose, modulation surnaturelle où plane d'abord *pianissimo* le Thème vivant de l'Epée : Siegfried rayonnant a brandi l'éclair de sa lame !

Déclamation lyrique et forme pittoresque, sensation nerveuse et style vocal, gaieté fantastique et mélodieuse, art simple et complexe, peut-être une telle scène, en dépit de Wagner lui-même, est-elle plus frappante au concert où l'œil intérieur du songe évoque à son gré le décor propice : mais je sens quelques wagnériens m'excommunier... Animé par la version nouvelle, accentuée, vibrante d'Alfred Ernst, le ténor Lafarge a triomphé comme Siegfried, avec, pour forge, un orchestre merveilleux.— Humaine et légendaire, lyrisme et description, la synthèse wagnérienne monte encore plus haut dans la *Scène finale* de la *Gœtterdæmmerung* (1), si grandiosement remarquable par ses antithèses de cataclysme et de tendresse : unité sans précédent, Wagner a réconcilié le symbole et la vie ; ce qui est pour tous un exemple. Sieglinde et Brünnhild sont héroïnes et femmes. En les écoutant, j'oublie l'outrance et l'archaïsme qui se partagent l'Allemagne artiste ; nord et midi, âme et nature, — j'oublie nos scrutins qui opposent Moréas à Mallarmé ; puis, je me trouve plus dépaysé à la

(1) Bien dite par Mme Jane Marcy (cf. l'*Ermitage* de janvier 1896, *Musique*).

Vente Alexandre Dumas (tel amateur, telle collection), où fleurit la nature morte...

Le goût se sent toujours des tendresses du cœur;

j'oublie la biographie même de Wagner : et si, plus tard, l'avenir, injuste ou sévère, combat le symphoniste, il respectera le poète.

XVIII[e] CONCERT (8 mars). — Comme le temps paraît prudhommesque, où la superbe *Symphonie en mi bémol* de Schumann passait pour nébuleuse ! Délicate et forte, la *Rhénane* respire la vie intellectuelle, dans son *allegro* de véhémence, son *scherzo* de fête, son *andante* d'intimité, son *maestoso* d'adoration (un chef-d'œuvre), son *finale* de joie : pour les forts, l'âme et la vie ne sont plus rivales. Mais l'*Ouverture de concert* en *si* mineur (1847) de feu Louis Lacombe date, sans conteste : elle n'annonce guère le très beau livre qui mérite une spéciale étude (1). Et le *Concerto pour piano* en *ut* mineur du très vivant Gabriel Pierné datera bien davantage, quand les doigts de jade de la brune M[me] Roger-Miclos ne seront plus là pour en affiner la fougue un peu quelconque : le *scherzando* caracolant, tambour et trompette, s'apparente à la *Marche du petit soldat de plomb* (pas celui d'Anatole France, voisin des Tanagra dans la bibliothèque magique). Puis, une troisième audition de *Siegfried* ajoute à la joyeuse intelligence de cette fournaise diabolique, auguste, insaisissable, harmonieuse, immense ; auprès d'elle, l'azur vaillant de *Parsifal* semble encore plus ample, et ce *Prélude* fait paraître plus sanguine l'*Ouverture des Maîtres-Chanteurs :* tout un cycle Wagner !

XIX[e] CONCERT (15 mars). — Je viens du *Messie*. Première audition, première impression : glose édifiante, encore qu'un peu monotone, édifiante par sa monotonie même, car la grisaille des tonalités et des rhythmes finit par plonger l'être dans un état nullement comateux, mais purement scholastique, d'où toute pensée profane est bannie. On hoche la tête au gré des grandes mesures larges et fermes de l'*Oratorio* gigantesque en trois parties, la carrure des formes nous envahit, les reprises attendues permettent quelque distraction vénielle, on devient soi-même oratorio : Mozart enfant prodige eût risqué ceste espièglerie, car, à l'âge d'homme, il se montrait orthodoxe au point de réinstrumenter l'ancêtre Haendel et, paraît-il, de l'imiter de fort près ! Je regrette aujourd'hui pour la première fois de ne pas être Anglais, afin de mieux pénétrer cet art imperturbable, qui, d'ailleurs, ne fatigue point, quoique monochrome et longuet : car c'est la passion seule qui corrode. J'admets et j'admire volontiers cette double conviction d'artiste et de croyant, qui me semble plus belle auprès des simagrées mystico-charlatanesques de quelques néo-chrétiens ; j'apprécie

(1) PHILOSOPHIE ET MUSIQUE, œuvre posthume, 1 vol. in-8° (Paris, Fischbacher, 1895) : annoncé dans l'*Ermitage* de décembre 1895 (*Musique*) et qui sera l'objet d'un article prochain.

d'autant plus impartialement le précurseur de 1741 que son infatigable musicalité me laisse froid ; je respecte son christianisme décoratif, pompeux, solennel et probe, un peu tendu, guindé, point clérical, plutôt biblique, sans lui sacrifier la bonhomie céleste et le souffle créateur de son contemporain J.-S. Bach ; je goûte le clair enchevêtrement des parties, l'adroite vigueur du contre-point, l'alliage typique du style morose et des ornements frivoles, l'atmosphère de maîtrise anglicane aux perruques majestueuses, la religiosité des formes sans pittoresque, aussi distante de la candeur des Primitifs que du préraphaélitisme de Pierre Ducré (1), le tour de main de l'harmoniste qui, selon les érudits et notre programme, éleva ce temple en vingt-quatre jours... Je crois sortir d'un catéchisme de persévérance idéal (2).

A l'Opéra-Comique. — Toutes choses inégales d'ailleurs, Mendelssohn est à Berlioz ce que Haendel est à Gluck. Avec *Orphée*, je quitte la sublimité scholastique pour jouir douloureusement de la splendeur expressive et de l'humanité transfigurée. Le drame grec fut plus harmonieux, mais moins touchant. La reprise vient à souhait (3) : ah ! si une nouvelle « Ecole romane » musicale pouvait donc profiter de cette plastique robuste et simple pour différer les mille contrefaçons wagnériennes, je bénirais M. Carvalho, j'oublierais les coupures des *Troyens* : rendons-lui grâces, tel Berlioz en 1859. Si l'âge n'abolit point le souvenir, je suppose qu'il doit quelque peu souffrir en évoquant Pauline Viardot lorsqu'il écoute Marie Delna...Celle-ci dépasse le but : de très beaux instants, de l'allure, du foyer, quelques sourires quasi sublimes ; mais, en somme, un *Orphée* toujours un peu... *Vivandière*, un Orphée de l'Ambigu dont la terrreur sent son mélo, et qui aurait campé devant Troie... O Gluck, voluptueux sublime ! De belles notes graves, mais parfois « injustes » ; toujours cette manière de chant sombré qui fit la fortune de *Mistress Quickly*. Mlle Delna sanglote abominablement la IIe strophe : *J'ai perdu mon Eurydice* : caricature informe d'un thrène divin. Grâce pour Gluck et pour vous, Mademoiselle ! *Eurydice* et l'*Amour*, Mlles Marignan et Leclerc sont des soprani pleins de zèle : mais la tradition de la ligne vocale est perdue. Adieu l'eurythmie, plus de phrasé ! L'exquise musicienne Mlle Laisné est une *Ombre heureuse* qui me donne meilleure confiance en l'autre monde : et, si l'interprétation

(1) Pseudonyme de Berlioz, auteur de l'*Enfance du Christ* (avant 1854).

(2) Magnifique interprétation de la part des chœurs, de l'orchestre et de Mlle Jenny Passama ; excellente de la part de M. Lafarge et Auguez; honorable de la part de Mme Marie Morel ; 250 exécutants. — Première audition en France, le vendredi 19 décembre 1873, aux concerts de l'*Harmonie Sacrée*, sous la direction de Charles Lamoureux.

(3) La reprise est du vendredi 6 mars 1896. — Bons décors. Orchestre passable, choristes très bien stylés par Henri Carré, surtout au *IIe acte* infernal.

est responsable de la tiédeur ambiante, les mânes du vieux Gluck n'en parlent pas moins éloquemment à leurs fidèles. L'acte des *Champs-Elysées !* c'est un âge d'or virgilien comme un Corot, avec je ne sais quelle tristesse matinale ! Quelle lumière ! ô la mélancolie voluptueuse des flûtes, et ces tierces du quatuor ! Et cela, aussitôt après la brève impression d'art de l'*Enfer* saisissant et glacial, sobre et sombre, aux caverneuses clameurs ! Quel véritable « artiste de l'âme » que l'hôte des Trianons mignards et sensibles ! La Beauté passa sur la terre en 1774. « Je sors d'*Orphée*, » s'écriait M[lle] de Lespinasse ; « cette musique me rend folle... » En tous cas, c'était la folie des sages et non la nôtre.

P. S. — La suite à bientôt ! Le *Messie* et *Orphée*, Haendel et Gluck accaparent loyalement la place d'abord réservée à la foule des manifestations musicales qui se pressent autour de la critique comme des âmes en peine : *Matres, atque viri, innuptœque puellœ...* Au Conservatoire, Beethoven et Bach, la *Neuvième* (!) et l'admirable *Cantate XXI;* puis la *Symphonie* cévenole de Vincent d'Indy, enfin ! Au Châtelet, les *Landes*, état d'âme et paysage, du Breton Guy Ropartz ; Risler et Diémer dans les immortels *Concertos* de Beethoven et de Schumann ; *Struensée* ; le *III[e] acte* du *Crépuscule des Dieux* (1), tout entier moins une scène (excusez du peu!) version d'Alfred Ernst, salle comble, exécution que les « échos » disent admirable (nous verrons bien), et dont les défaillances mêmes ont dû ravir MM. Amédée Boutarel et André Gresse, puisque Descartes amoureux aimait les femmes louches. Au Palmarium-Pister, les *Préludes* de Liszt d'après Lamartine : peste ! cela promet. — Chez le docteur Blondel, le *Rübezahl* de Georges Hue ; salle Pleyel, M[me] Jossic, puis Risler, interprètes noblement originaux de Beethoven, Schumann, Chopin, poètes du piano ; à la Galerie des Champs-Elysées, trois doctes séances de musique rétrospective, sous les auspices de Charles Bordes et de Vincent d'Indy, docteurs ès-notes ; les Chanteurs de Saint-Gervais, çà et là, très applaudis ; à la Bodinière et au Théâtre-Mondain, des conférences à revendre, chansons des joujoux, chansons d'enfants, chansons d'aïeules, chansons libertines, pour tous vos goûts, philistins et snobs ! Mais un contraste aussi imprévu que vraiment esthétique : *Naples qui chante*, avec Georges Vanor et Maria Severina ; — les slaves complaintes de feu *Moussorgsky*, avec Pierre d'Alheim, le pianiste Foerster et M[lle] Olenine : régal de mélomanes.

Et les livres ? — Louis Lacombe, déjà nommé, le *Drame wagnérien* de H.-St. Chamberlain (Chailley), la *Musique et les Musiciens* de Lavignac (Paris, Delagrave, 1896), la *Lettre-Préface* de Gustave Robert, la *Musique et la Psychophysiologie* de M[me] Jaëll, les deux brochures de Jean

(1) *Siegfried*, M. Cazeneuve, *Brünnhilde*, M[lle] Kutscherra, dont nous reparlerons.

Hubert : *Des réminiscences de quelques formes mélodiques particulières à certains maîtres* ; *Etude sur quelques pages de Richard Wagner* (Fischbacher), etc. (1). Patience ! Mais, en carême, à la veille de ce printemps nuageux, la MUSIQUE menace d'envahir tout l'*Ermitage !* Cet art est sans pitié.

Raymond BOUYER.

Paris, 19 mars 1896.

III. *LES ARTS*

On fait du mot « âme » un si grand abus que le temps n'est pas éloigné où ce terme ira rejoindre ceux de « mystère », d' « idée », de « cœur », de « vie » même, dans la boutique de bric-à-brac où échouent fatalement toutes les choses de l'art coupables de mésalliance avec la *Mode*. Je me demande avec angoisse où un honnête écrivain sera, d'ici peu, dans l'obligation de prendre son vocabulaire, après que tous les termes essentiels du langage seront ternis, usés, défigurés dans les emplois les plus opposés à leur juste signification. Passe encore aux petits poètes de galvauder innocemment l'héritage de nos Maîtres; on apprend tout à ses dépens ; le gaspillage des mots leur en enseigne la valeur ; à mesure qu'ils grandissent on voit diminuer de taille leurs lettres initiales, tomber les majuscules et disparaître le *mot* en faveur de la chose. Ce sont dilapidations de fils de famille. Mais si messieurs les peintres s'en mêlent, cela devient désobligeant. C'est pour eux que les poètes avaient pris la peine d'inventer Psyché. J'ai idée que ces poètes-là avaient de la peinture une conception qui valait celle que les « peintres de l'âme » s'en font aujourd'hui. Ils savaient bien que l'art plastique avait pour fin souveraine d'émouvoir et d'exalter nos complètes facultés, et partant, qu'il lui fallait rendre sensibles la part mentale comme la part physique de la vie de l'homme. Ils firent de l'âme une femme aux formes gracieuses, aux traits épurés, aux membres légers : toutefois, une femme ; indiquant par là, et d'un coup, les limites extrêmes de l'art figuratif dans le domaine de l'abstrait. Ils croyaient avoir assez fait pour l'âme, quand ils avaient fait ce joli corps de femme admirablement.

Que leur faut-il donc aujourd'hui ? — Mais pas autre chose, soyez-en persuadés. Ceux qui sont vraiment des peintres parmi les exposants sous ce titre fâcheux, n'ont point la prétention de vous montrer de l'âme autrement que sous l'apparence de la beauté, qui est la vieille manière et la seule efficace. Aussi bien serait-il sot de leur chercher querelle, s'ils ont du talent, et je ne me permets cette petite chicane préambulaire qu'à titre

(1) Sans oublier les *articles* de MM. Gaston Carraud, Henry Gauthier-Villars, Gustave Robert dans les revues (*R. Bleue, R. Blanche, R. Illustrée.*)

d'écrivain que l'emploi malencontreux d'un terme affecte, sans doute, outre mesure.

— Je vais d'instinct et tout d'abord à M. ARMAND POINT, qui, quoi qu'il fasse désormais, m'attirera toujours, pour le ravissement qu'il me donna jadis, et dans un temps où l'expression m'attirait plus que la beauté. Je n'oublierai jamais ces pastels délicats où une adorable figure de femme se *mêlait*, en une confusion plus panthéiste que pittoresque, mais étonnamment séduisante, à des fleurs, à de l'eau ou à des heures diverses du jour. C'étaient des compositions marquant une sensibilité extrême, et qui paraissaient d'une égale sincérité. Nul défaut de métier n'y était particulièrement choquant et l'on pouvait espérer de l'élargissement de cette sensibilité une peinture d'un achèvement figuratif suffisant et d'une expressivité comparable à celle du Botticelli à la divine manière, mais empreinte toutefois d'un caractère moderne : je veux dire précisément ce panthéisme sensitif et passionné dont le charmant Sandro reçut peut-être l'initiation de ce Léon-Baptiste Alberti à qui la vue des beaux arbres et d'une riche campagne *arrachait les larmes ;* mais qui a été surtout poussé un peu loin par quelques écrivains de nos jours.

Il fallait s'attendre à ce que le tempérament de M. Armand Point se rencontrant un jour avec les Botticelli de Florence en reçût un si violent choc amoureux que sa personnalité s'en exaltât tout à coup ou s'en trouvât au contraire atteinte et comme absorbée dans celle du puissant maître. C'est à dessein que j'emploie cette épithète dont pourraient s'effaroucher les admirateurs forcenés de la part artificielle et affectée de l'œuvre du grand Florentin. Si Botticelli atteignit dans la manière, c'est-à-dire tout au moins, dans le gracieux, et il faut dire dans le *littéraire,* puisque toutes ces figures et ces compositions florentines ne furent que des illustrations scrupuleuses de poèmes, s'il atteignit, dis-je, cette puissance enchanteresse c'est qu'il y avait en lui le tempérament et la force d'un prestigieux grand peintre ; c'est qu'il était capable de construire de larges et solides compositions, c'est qu'il avait fait preuve, à la chapelle Sixtine, d'une virilité, d'une ampleur magnifique que Raphaël lui-même ne dépassa point. Je demeure étonné que l'on s'obstine à ne nous pas parler de ce Botticelli du Vatican qui donna là la mesure du talent le plus mâle et le plus équilibré. Quand après cela de tels hommes se plaisent à jouer à d'aimables jeux ils y apportent cette marque souveraine qui les garantit de jamais tomber dans le mièvre ou dans l'insipide, à quoi ne manquent point au contraire ceux qui ne se sont jamais exercés que dans le subtil.

M. Point a gagné à cette initiation florentine le goût de la peinture à fresque qu'il ressuscite et dont l'on tirera, il le faut espérer, les meilleurs effets. Quelle école excellente à la condition qu'on ne la fasse pas servir à d'autres usages que ceux qui lui sont naturels, à savoir : permettre à un

homme de métier sûr et de main prompte, de développer, sur une large muraille, des conceptions fécondes, harmonieuses et variées. Si l'on s'en sert pour faire des médaillons, il y a chance pour que l'opportunité n'en paraisse pas évidente. On demande des fresquistes ! M. Point me semble bien minutieux pour exceller dans cet art.

— M. OSBERT a le sentiment du style et de la religieuse poésie qui se dégage de la nature à certaines heures sereines et silencieuses. Quelques-uns de ses paysages, avec un ou deux personnages debout et regardant la mer, contiennent, on n'en peut douter, les éléments d'une grande beauté. Je suis seulement chagrin de voir en lui aussi les éléments de ce qui constitue la monotonie et la froideur, c'est-à-dire l'observation de plus en plus scrupuleuse du style et le dédain de plus en plus prononcé de l'observation de la nature. J'attends l'exposition de la Rose-Croix pour parler de lui plus à souhait, ainsi que de M. ALEXANDRE SÉON dont l'exposition chez le Sâr sera, me dit-on, plus importante. Je ne peux toutefois, même en passant, négliger de remercier M. Séon de nous donner le plaisir de voir de parfaits et purs dessins, dans un temps où cette qualité première paraît un peu tombée en désuétude.

— On ne peut contester l'originalité de M. CARLOS SCHWABE, et aux personnes qui tiennent cette vertu éminente il ne peut manquer d'apparaître grand homme. C'est l'imagination la plus curieuse que je sache, la plus inégale et la plus désordonnée. Je l'aimerais beaucoup mieux s'il avait un peu moins de qualités. Lorsqu'il lui arrive de se simplifier, de renoncer à vous éblouir par l'étalage d'un salmigondis symbolique compliqué jusqu'à donner mal au cœur, lorsqu'il lui arrive de n'écouter que son penchant vers une grâce, un peu trop longue et légère, il est vrai, mais tout de même une grâce, il parvient à d'heureux résultats, tel celui que l'on peut voir en un dessin d'ange, exposé actuellement chez Bing. Malheureusement les bons moments sont trop rares et ne servent guère qu'à nous faire regretter qu'un homme si véritablement doué, et en possession d'une science du dessin qu'il ne parvient pas à dissimuler, s'entête aux conceptions enchevêtrées, obscures et bizarres, alors qu'il eût été admirable dans la pratique d'un art simple.

— J'ai vu parmi les « peintres de l'âme » des images de M. ANDHRÉ DES GACHONS qui m'ont été agréables par le goût qu'elles manifestent de revenir à sa première manière, l'illustration un peu fantasque, mais curieuse, de petits contes ingénieux ou ingénus et je puis même commettre l'indiscrétion de dire qu'une illustration qu'il a faite récemment d'une légende de M. Jean Lorrain est tout à fait charmante.

M. JAMES WIBER expose au même endroit plusieurs morceaux de sculpture très intéressants. Disciple de Rodin, — trop, peut-être — il apporte dans son œuvre une fougue, une nervosité qui sont pour terrifier mon

idéal d'art, mais qu'il est consolant de trouver chez un jeune homme qui a le temps de se modérer et de se polir. A une époque où la mièvrerie tend à prédominer, on aurait bien mauvaise grâce à reprocher à un homme d'avoir le sang prompt et le muscle fort. M. James Wiber n'a, à mon avis, que le défaut d'être trop riche de ces qualités, et il est incontestable que le buste de femme qu'il a exposé cette fois-ci, est remarquable.

— Je me réserve de parler plus convenablement que je ne pourrais faire en cette chronique écourtée, de l'admirable exposition de M. CONSANTIN MEUNIER. Mais j'ai entendu dire sur son œuvre tant de sottises, et l'ai vu louanger pour des mérites si éloignés, il me semble, de son talent véritable, que j'aime mieux me recueillir afin de dire un jour décemment ma pensée sur le seul homme peut-être bien, qui m'ait approché depuis longtemps de la joie magnifique que donne l'Œuvre antique.

René BOYLESVE.

N. B. Le Musée du Louvre qui vient de s'enrichir du plus beau Pérugin qui soit jamais entré dans des collections et d'une sculpture de Jacopo della Quercia, a publié un nouveau *Catalogue des antiquités grecques et romaines*, par M. de Villefosse, avec illustrations. Cet ouvrage sera prochainement suivi du catalogue des Antiquités égyptiennes et de celui de la Sculpture moderne.

IV. — *AUTOUR DES THÉATRES*

La mort d'Arsène Houssaye. — ODÉON ; reprise des *Danicheff*. — RENAISSANCE : *La Figurante* de M. François de Curel. — VAUDEVILLE : *Manette Salomon* d'Edmond de Goncourt. — L'ŒUVRE : *Héracléa*, de A. Villeroy. — THÉATRE LIBRE : *Inceste d'âme*, de MM. Jean Laurenty et Fernand Hauser. — Conférences.

ARSÈNE HOUSSAYE

Le beau vieillard est mort et pas un poète n'a jeté de roses sur sa tombe. M. Roujon, M. Claretie, M. Zola, trois délégués d'administrations diverses furent seuls conviés à prendre la parole au Père-Lachaise. Ils parlèrent d'ailleurs en termes excellents. Mais, vraiment, il manquait le Poète. Qu'Arsène Houssaye ait été un merveilleux inspecteur des Beaux-Arts, un fougueux administrateur de la Comédie-Française et un respecté président d'honneur de la Société des Gens de Lettres, je n'en disconviens pas, mais il était mieux que tout cela. Il était un irrégulier, un littérateur Hors série, pas cataloguable, il était Lui, c'est-à-dire un artiste ayant mis à sa passion la bride sur le cou. Il eut mille beaux projets et les réalisa. C'était une Imagination et un Cœur. Il n'écouta que ces deux facultés-là et il les développa depuis son adolescence jusqu'à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Cette vie fut très belle.

Il représentait parmi nous *la joie de vivre*, la franchise et l'insouciance dans le débordement du rire et de l'esprit, le laisser-aller (toujours fleuri

de politesse exquise). *Il aima* : et ses romans, ses comédies, ses poèmes, ses mémoires, ses études historiques même, sont des pages d'amour. D'amour, avec toutes ses pittoresques variantes : amour joli, amour farouche, amour mignard, amour franc ; amour qui se cache, peureux, jaloux ; amour qui s'affiche, comme pour rayonner du plaisir pour les autres ; amour quiet, eau dormante ; amour turbulent, moqueur ; amour amusant, amour imposant, etc. Mais le sentimental domine toujours et c'est la caractéristique de ces livres charmants. Houssaye s'est promené tout le long du siècle (1815-1896) le sourire au lèvres, allant de fête en fête, en inventant pour en célébrer davantage. Il ignora le pessimisme et le bourgeoisisme, ces deux plaies de notre temps.

Nous ne voulons pas nous égarer à essayer de conter cette vie ; on n'analyse pas un feu d'artifice. On ouvre de grands yeux éblouis et on pousse des « ah ! »

Arsène Houssaye avait droit à quelques lignes ici, d'abord à cause de plusieurs ouvrages dramatiques : *Les caprices de la Marquise* (Odéon, 1844) ; *La comédie à la fenêtre* (1852) ; *Mademoiselle Trente-Six Vertus*, drame en 5 actes (Ambigu, 1873) ; *Les Comédiennes*, comédie en 5 actes, non jouée. Puis à cause de ses œuvres de critique et d'anecdotes : *Les Comédiennes de Molière* (1873) ; *Molière, sa femme et sa fille* (1880) ; et les chapitres sur les Comédiennes dans ces livres à garder : *La Régence*, *Louis XV*, *Louis XVI* et tant de pages de ces *Confessions*, vaste monument anecdotique de tout notre siècle.

Une loi de Solon défendait de dire du mal des morts. Ce sage travaillait ainsi à faire pousser sur le sol de l'Attique cette fleur précieuse : la politesse... Que nous sommes loin de Solon. Nous vivons parmi des goujats. Le matin même de l'enterrement d'Arsène Houssaye, un grand journal littéraire du matin, celui qui a la gloire de donner chaque semaine une page d'Anatole France, ce prodige, l'*Echo de Paris* injuriait l'homme qui fut doux à tous les débutants, l'homme qui s'effaça toujours pour glorifier les autres. Ce matin-là, j'aurais voulu jouir de quelque considération et pouvoir défendre ce cadavre contre les mauvaises mouches. Un ami du défunt me dit : « Mon cher, ce jeune homme n'est pas méchant, mais il connaît son temps ; aujourd'hui on ne réussit à se faire lire qu'en éreintant tout le monde. » Et je crois même qu'il a ajouté, par manière d'ironie : « Faites donc comme lui. » Merci du conseil et merci de la gloire gagnée de cette malpropre façon.

Les Danicheff, à l'Odéon.

On a repris les *Danicheff* à l'Odéon.

« Tant qu'il y aura des Russes et des Français, ça sera comme ça, » dit M. Newsky.

« Tant qu'il y aura des ours et des Odéons, ça sera comme ça, » a dit un écho de la salle.

La pièce a un peu vieilli, mais elle fait le maximum.

La Figurante, de M. de Curel.

Je fus des *très rares* à applaudir *L'envers d'une Sainte.* C'était dans un journal du soir, qui, je crois bien, en est mort. Depuis les *Fossiles,* M. François de Curel a sa presse. Après l'*Invitée,* il était connu de toute la littérature et estimé comme il convenait. *L'amour brode* eut trois représentations à la Comédie-Française. Mais Nos Comédiens n'ont pas tué ce bon dramaturge. Sa *Figurante,* — que je n'aime pas en bloc, — a eu un gros succès, d'art, à la Renaissance, ce mois-ci.

C'était (je dis c'était, car à l'heure de corriger mes épreuves, la *Figurante* a vécu) une bien jolie comédie, avec cette allure personnelle, un peu bizarre, toujours extrêmement distinguée, que donne à ses œuvres M. de Curel. Je n'ai pas aimé la désinvolture fanfaronne avec laquelle on forme un ministère au second acte, mais tout le reste est exquis. Dans ces notes à l'*Ermitage,* je m'interdis toujours de faire de la critique, par peur de prendre trop de place. Je préfère indiquer, esquisser, donner mon impression de spectateur. C'est pourquoi je dirai, ici, que j'aime certains défauts de M. de Curel et, entre autres, son écriture, son dialogue appliqué, et ses coins, ses recoins fleuris de poésie. Il faudra lire cette œuvre... Y a-t-il trois pièces par année qui puissent supporter cette épreuve?

Manette Salomon.

Oh! le merveilleux roman, langue et idées, vie et vision. Et c'était un plaisir tout à fait particulier que d'écouter les fragments de comédie dits presque parfaitement par de bons comédiens, au milieu d'un public très empoigné par certaines scènes, d'un public qui peut-être n'avait pas lu le livre et qui comprenait cependant, malgré Aristote et Sarcey.

Edmond de Goncourt a du théâtre une conception très personnelle qui n'a pas du tout pour base, comme certains critiques l'affirment, la négligence. Toutes ses œuvres théâtrales procèdent du même esprit méticuleux; il faut regarder chaque tableau avec attention, car il forme un tout; puis il convient de se reculer, de cligner un peu des yeux, pour chercher la ligne d'horizon générale : une fois bien sûr de cet axe, on s'aperçoit sans peine que le drame est haut et fier. La belle simplicité antique, qui a toutes nos faveurs premières, est sans doute préférable; mais l'art d'Edmond de Goncourt est réel. M. Jules Lemaître affirme le contraire sans donner, à ce qu'il m'a semblé, des raisons très claires.

Héracléa, de M. Villeroy.

L'Œuvre a donné le premier ouvrage dramatique d'un jeune poète

auquel il est permis de prédire, sans autre préambule, un bel avenir. M. Auguste Villeroy annonce d'ailleurs en première page d'*Héracléa* qu'il a 28 actes, dont 10 en vers, à nous faire entendre quand il nous plaira. C'est beaucoup ; nous demandons à respirer un peu. Nous sommes tellement habitués depuis des années à ne rien trouver dans les alexandrins déclamés que les trois actes d'*Héracléa* nous ont presque fatigués. Je dis ceci sans blessante arrière-pensée. Le drame est un peu confus, mais plein de belles idées et de beaux vers. J'en citerai dans un instant.

Je suis l'Empire à la fin de la décadence.
(VERLAINE.)

Tel est le sujet véritable d'*Héracléa*. Ce n'est pas Héracléa, la vierge intelligente mais trop orgueilleuse, ce n'est pas Héklésias, le vieil empereur hésitant, ni Chéréas, ni Théodore ses fils, c'est bien l'Empire en sa décadence. J'ai été pendant toute la représentation hanté par le souvenir d'une œuvre analogue ; je voyais la *Mort de Babylone* de Rochegrosse. Au premier plan, l'orgie et ses splendeurs de chair et de fleurs ; et derrière, l'orage menaçant d'un monde nouveau. Dans la pièce de M. Auguste Villeroy, il y a en scène : le raisonnement et ses grandeurs et aussi ses petitesses, et, grondant, aux portes de la ville, la horde rénovatrice. Un monde agonise et voici l'aurore sanglante d'un nouveau monde. L'impression est la même en face des deux œuvres, et cette constatation ne peut déplaire au jeune poète.

Je suis vieux des combats qu'ont livrés mes ancêtres.
J'ai tout ensemble...
L'âge de l'empereur et l'âge de l'empire,

dit Héklésias. Puis Héracléa, à son frère :

Et tu as poursuivi quand même ton chemin...
Sans te dire que les lendemains sont en nous,
Dans notre âme, que notre volonté peut tout,
Maîtresse du futur, reine du devenir,
Que nous sommes les créateurs de l'Avenir !

La même, à la ville :

Et toi, Chrysopolis...
Que tout ton passé mort...
Renaisse,...
Et qu'il fasse cortège à cette heure sublime !
Tu viens de remporter ta plus rude victoire,
De sertir le plus pur joyau de ton histoire...
Par ce sursaut de l'âme enfin libre, immortelle,
O ma patrie, jamais tu n'as été plus belle.

Ce cri est vraiment beau. Quand la Ville a trahi, le vieil empereur :

Eh bien ! non ! ce n'est pas Chrysopolis qui crie !
Ces milliers de braillards ne sont pas la Patrie !

La honte peut courir par les rues débordées,
Le flot passe trop bas pour atteindre l'Idée !

Nous avons vu ces temps-ci trop d'ébauches, d'essais, de croquis, d'études inachevées, de brouillons, de gribouillages prétentieux, pour ne pas saluer avec quelque respect, ce beau travail où l'on sent, outre le réel talent, le désir de faire bien, l'orgueil de faire mieux.

Amour pervers, de Jean Laurenty.

Je n'ai pu voir *Inceste d'âme.* Saint-Antoine qui me remplace au Théâtre-Libre est revenu mal content; Saint-Antoine est souvent mal content... Mais j'ai lu *Amour pervers* de Mme Laurenty. Je l'ai lu par morceaux, en plusieurs soirs. Il y a des scènes fort poignantes, à cause un peu, parfois, de leur naïf désordre. Mais le style est peu net; il est même plein d'énormes imperfections. L'idée de tirer un drame de cette suite de tableaux d'une vie intérieure, m'a paru saugrenue.

Conférences.

M. Pierre d'Alheim continue sa curieuse série de causeries sur Moussorgski. L'heure consacrée au drame *Khovantchina* a été particulièrement intéressante. On sent que le conférencier a la foi, qu'il porte en lui les pensées qu'il exprime, et puis ses interprètes restent toujours aussi vaillants : le succès de Mlle Marie Olénine n'est pas moins grand que le premier jour. Cette jeune artiste, dans *Khovantchina*, a fait un véritable tour de force en chantant et mimant plusieurs rôles sans qu'en souffre le tragique de la situation. Quel terrible et haut drame que ce *Khovantchina;* remercions M. Pierre d'Alheim de nous l'avoir fait connaître.

M. Maurice Lefèvre, le conseiller aimé des dames, tient un nouveau succès. Ses « chansons galantes » sont à écouter et il faut voir l'étonnant Villé (une révélation pour bien des gens qui ne sont pas allés aux vendredis classiques de l'Eden-Concert) et la plantureuse et jolie Jane Pierny.

Citons enfin la conférence de M. Schuré sur *Ibsen et la vie intérieure ;* nous sommes allé aussi entendre les autres causeurs de *l'Art et la Vie,* MM. Pujo et Bérenger. Mais leurs études peuvent se lire dans leur intéressante et vivante revue.

Jacques des Gachons.

Théatre Libre. — Le 17 mars, spectacle inégal : *Mineur et soldat,* scène de M. Malafaide : un vieux gréviste qui veut faire sauter la mine trouve en faction son fils; celui-ci, ne sachant s'il doit obéir à son père ou à la consigne, se flanque son Lebel dans la bouche, et la mine peut sauter. Par ci, par là, de bonnes choses, un décor louable d'abord, puis de bonnes silhouettes épisodiques, grévistes, officiers. La scène principale ne porte pas parce qu'elle est fausse; cet art-là se rapproche en somme du

vaudeville où l'on a envie de crier pour couper court aux quiproquos ; elle a d'ailleurs fait les délices de quelques jeunes anarchistes. Malgré tout, la pièce est supérieure à la première moitié du programme, *Inceste d'âmes*, de MM. Jean Laurenty et Fernand Hauser, cinq petits actes médiocres et maladroits, aussi éloignés d'ailleurs du priapisme effréné de *Zohar* que de la délicatesse troublante des *Mémoires d'outre-tombe* ou de *Ma sœur Henriette*. Attacher une semblable étiquette à une histoire banale et en somme honnête, est inutile, et même très blâmable si les auteurs ont spéculé sur la cochonnerie humaine.

S.-A.

NOTULES

Pourquoi ne signalerais-je pas la réapparition aux Folies-Bergère des *Cinq sœurs Barrison*, ces merveilleuses poupées anglaises ? C'est un des plus ravissants tableaux qui soient en ce moment à Paris. Elles ont dans les yeux et dans les gestes toute la naïveté et toute la perversité d'outre-Manche. On comprend mieux les peintres anglais après une séance au hall de la rue Richer.

ODÉON. — Fin des conférences de MM. les professeurs. Hors série, M. George Vanor va chanter *Andromaque*. On parle d'une cabale ; donc que les amis de la poésie veillent...

Les Danicheff sont assez bien montés. M. Rameau (Osip) et M. Magnier (le jeune seigneur) sont à placer au premier rang avec Mlle Rose Syma, si douce, si sensible dans Anna. Mmes Tessandier et Wanda de Boncza ne rendaient pas très justement, au moins les premiers jours, leurs rôles d'autoritaires et de vindicatives. Le public se plaît à ces spectacles franco-russes.

RENAISSANCE. — *La Figurante*, avec Antoine et Guitry, et l'appétissante Thomsen. Oh ! les jolis décors ! Même absente, Sarah, la grande Sarah, est prodigue.

VAUDEVILLE. — Dans *Manette Salomon*, il convient de mettre hors rang l'ex-pître Galipaux, sacré grand comédien.

L'ŒUVRE. — Mme Segond-Weber et M. de Max ont fixé dans nos mémoires l'ouvrage de M. Villeroy.

THÉATRE DES POÈTES. — Dans la *Jeunesse de Luther*, œuvre intéressante de M. Fua, Mlle Nau s'est montrée la curieuse comédienne qu'on oublie trop.

L'*Almanach des Spectacles* de M. Albert Soubies, année 1895, vient de paraître. Tous les amateurs et tous les écrivains qui s'intéressent à l'évolution dramatique contemporaine ne peuvent négliger d'acheter ce joli petit livre, orné d'une eau-forte de Lalauze (Flammarion, éditeur).

J. DES G.

V. — *LETTRE DE VIENNE*

Les Concerts et les Expositions. — SIEGFRIED WAGNER. — Artistes tchèques, russes et polonais.

Dimanche, 15 mars, a eu lieu le dernier des grands concerts philharmoniques. J'ai regretté bien des fois pendant cette saison la non présence ici de M. Raymond Bouyer ; il aurait eu d'incomparables émotions dont ses enthousiasmes de Paris me sont garants. Ce fut une révélation même pour ceux — et ils sont nombreux ici — qui savent leur Beethoven par cœur

et à qui pourtant Hans Richter ni plus ni moins l'a enseigné, que d'entendre la huitième symphonie mise en évidence, détaillée sous de nouveaux aspects et d'une façon génialement personnelle par le jeune Siegfried Wagner dont on est en droit décidément de tout attendre, quoi qu'on en ait dit. La huitième symphonie, la raphaélesque, est à mon sens le type achevé ; la perfection absolue de la symphonie beethovenienne, c'est l'effort dernier après lequel il ne restait plus qu'à casser le moule et à tenter le prométhéen coup d'audace de la neuvième, michelangesque étreinte corps à corps avec une conception neuve, aventure prodigieuse d'Encelade étreignant un ciel d'au-delà, aventure incomparable certes, mais aventure quand même, effet le plus sublime de Beethoven, oui, mais dont le résultat total est incomplet et par cela même moins complet. La huitième symphonie est un magistral point d'arrivée, le couronnement radieux de tout un édifice séculaire ; la neuvième, ne l'oublions pas, est avec la Messe solennelle le point de départ d'un monde nouveau. Entre les deux il y a la distance de la *Chambre de la Signature* à la *Sixtine*, et en même temps de l'ancien régime à la Révolution française. Du jour de la première audition de la neuvième (à l'hôtel Münsch, ancien palais de Loudon, à quelques maisons de celle d'où j'écris ces lignes) la musique moderne était fondée. Wagner, Berlioz, Liszt, les russes et les tchèques pouvaient venir ; l'Amérique musicale avait trouvé son Christophe Colomb. De toutes les œuvres classiques, par quoi j'entends *classées* dans nos admirations, je ne veux retenir aujourd'hui que cette huitième symphonie *éclairée* par la jeune lumière apollonienne du Siegfried de la Siegfried-Idylle, — et je passe aux œuvres modernes.

Malheureusement j'avais le bonheur d'être à Prague pour la première représentation de la *Hédy* de Zdenko Fibich lorsque l'on donna à Vienne le *Te Deum* de mon vieux maître Antoine Bruckner, le talent chéri de Wagner qui l'appelait le symphoniste de l'avenir. Un autre voyage m'enleva ironiquement encore à sa quatrième symphonie, de même qu'au curieux *Til Eulenspiegel* de Richard Strauss. En revanche j'ai eu la plus pathétique émotion ressentie depuis deux ans (c'était alors pour la deuxième monumentale symphonie de Zdenko Fibich) à l'apparition de la cinquième de son émule Antoine Dvorjak, la symphonie *du nouveau monde* comme on l'appelle, parce qu'elle a été rapportée des Etats-Unis. Oh ! rien d'américain, rassurez-vous ; au contraire la plus tchèque des œuvres de Dvorjak, fille de sa poignante nostalgie de la Bohême en cet affreux et tintamaresque monde des affaires et du fer où il n'a pu tenir plus d'une année, encore qu'on l'y eût nommé directeur du Conservatoire de New-York avec des appointements superbes. Cette symphonie du *nouveau monde* a ceci d'intéressant, c'est qu'elle crée du nouveau instrumental à un moment où l'on n'en attendait plus guère, qu'elle inaugure des sonorités, des nuances, des

combinaisons nouvelles quoique Wagner, Berlioz, Liszt et Balakirew aient déjà passé sur Beethoven et diablement enchéri sur son orchestration. Quand je dis cela, chose étrange, je vois se cabrer les mêmes gens qui admirent Monet après Delacroix, Courbet, Manet ! En outre, l'œuvre de Dvorjak suit l'exemple donné par Fibich d'une formidable unité obtenue par le règne souverain d'un bout à l'autre de l'œuvre, le passage essentiel, dominateur, à travers toutes les parties, du motif fondamental de la première.

Du pauvre Pierre Iljitsch Tchaïkowski, qu'à Saint-Pétersbourg, le 6 novembre 1893, le choléra arrachait si brusquement au plein épanouissement de son génie contradictoire, félin et velouté, fauve et nuancé, barbare et morbide, débordant de tendresses maladives et hérissé de vaillances militaires, ourdissant parfois des perversités asiatiques sur un fond de sentimentalisme allemand, ce fut surtout la symphonie n° 6 dite *pathétique*, et qui l'est ! Mesures inusitées la carrelant, c'est une frise déployant tout un récit épique avec une exaltation bientôt triomphale, puis mortelle, fastueuse chevauchée d'un Alexandre de la passion traversant l'apothéose pour sombrer dans un cataclysme à la Sardanapale. Ce fut surtout cela, une œuvre impériale, mais ce fut encore cette œuvre royale sa cinquième symphonie avec sa délicieuse valse en *la majeur* et avec, à l'*allegro vivace* final, ce si bizarre thème si bien russe et presque enfantin, une berceuse héroïque qui m'a rappelé ces insensés *contrastes* de l'extravagante *Fantaisie à Annette Essipoff* où Tchaïkowski lance son piano sur un thème, d'une démence qui serait idiote si elle n'était si géniale, accompagné drôlatiquement par un bruit de cloches et de tambours. Il aimait ces surprises Tchaïkowski ! Je me souviens encore de la joie que faisait à Hans de Bulow l'un des *concerte* du même maître, celui à la valse lointaine entendue comme en rêve à l'orchestre sous un bafouillage incohérent, divagué à contre-temps par un piano distrait, piqué de tarentule ; à la dernière partie, hâchée vive en le travail élégant du piano par de subites, brutales et carrées rafales de grêle de l'orchestre en *fortissimo*, où l'on songeait à une armée de cinquante mille hommes manœuvrant à la prussienne. Bulow, haussé sur la pointe de ses petites bottines vernies, talons joints, dirigeant à peine, bras presque droit, main très haute, semblait enlevé, spirituel, mondain, fin, léger comme une plume, par les cinquante mille baïonnettes, projeté par la mer d'harmonie comme un volant sur une raquette et s'en aller vers les plinthes de la façon la plus naturelle du monde, un peu comme ces grands-ducs russes portés en triomphe par leurs officiers de couples de mains en couples de mains au milieu des coupes de champagne les soirs de grande liesse... Qui n'a pas vu cela, ou vu le petit Siegfried Wagner *faire joujou*, de la main gauche, avec l'orchestre de Hans Richter ne sait pas ce que c'est que le *dandysme en art*. Brave Môsieur Lamoureux !

M. de Reznicek, un tchèque encore, nous a apporté de sa *Donna Diana* une ouverture étourdissante sur un rythme obstiné de crécelle tournant, tournant, tournant... à jet continu, et sur quelle mesure : 3/16 ! Quand j'aurai signalé l'ouverture d'*Othello* de Dvorjak de nouveau, un habile et casuistique concerto pour piano de M. Edouard Schütt, les prodigieuses *valses de Mephistophèles* par Liszt, d'après le *Faust* de Lenau, du Delacroix musical que Delacroix, hélas ! n'eût pas approuvé — voir son *journal*, — un concerto pour violon de Volkmann, un musicien distingué mort à Budapest il y a une dizaine d'années, et l'opulente ouverture *Au Printemps*, — une jonchée de fleurettes styriennes semée... de roses de Jéricho de la roublardise, du juif Goldmart — généralement, mais pas cette fois-ci de la musique tout en or, *massif*, messieurs ! (l'or du Rhin des drames de Wagner n'y est pas pour peu de chose, voir *Merlin* entre autres où il y a passé en breloques tout entier), — je crois que j'aurai énuméré toutes les œuvres modernes, nouvelles ou rares, entendues cet hiver.

L'une des plus rares parmi les anciennes a été le concerto en *ré mineur* pour deux violons avec accompagnement d'orchestre de Bach. Exécuté par les deux célèbres rivaux Rosé et Helmesberger le même jour que la *pastorale*, il eût fait quatre fois salle comble si l'on avait pu délivrer autant de billets qu'il en a été demandé.

Trois séjours à Prague cet automne et cet hiver m'ont fait découvrir et pénétrer ce monde nouveau de l'art, de la littérature et de la musique tchèques dont les œuvres sus-mentionnées entendues à Vienne ne pouvaient que fortifier le pressentiment. Les poètes Jaroslax Vrchlicky et Svatopluk Cech, les musiciens Smetanx, Fibich et Dvorjak, les peintres Hynaïs et Pirner, le décorateur Alesch, le grand statuaire Myslbeck méritent des études spéciales. Ce sera là mon travail de cette année et je le disperserai çà et là... là où des amis veulent bien de moi. Coïncidant avec les résultats de ce triple voyage de découverte, voici qu'avait lieu à Prague l'exposition des œuvres *sensationnelles* — quelques-unes vraiment belles, de Sacha Schneider qui allie avec pas mal d'inconfort et une roublardise gênante le Christ et Nietsche ; il est vrai qu'il lui arrive aussi de faire promener par exemple, un jeune homme tout nu, mais là nu comme un ver — et rasé, en compagnie d'un cuirassier noir et d'intituler avec une angélique ingénuité le tout : *Contraste*. Et voici qu'avait lieu à Vienne l'exposition de la jeune école de peinture polonaise, où des scènes de vie populaire d'un soleil éclatant et d'un bariolage de couleurs bien slave, des paysages épatants — c'est le cas de le dire, de richesse et de fermeté de pâte, portent très haut le nom de M. Gyeriemski. J'aurais bien voulu cet hiver parler de tout cela en détail, mais il soufflait en France un mauvais vent pour les étrangers ; et je sais que d'aucuns traiteraient aussi volon-

tiers de *Kamtschakas* mes orientaux du Nord, que de *rastas*, les méridionaux d'Occitanie dont la cause lumineuse fait si grand honneur à M. de Brinn'Gaubast...

De cet accès de mauvaise humeur, c'est d'Annunzio qui a été le bouc émissaire : il ne l'avait du reste pas volé ; mais pourtant si l'on supprimait de sa vendange ce qu'il a grapillé parmi nous, je vous assure qu'il resterait encore un fier crû, un de ces vins d'ambre comme on n'a pas tous les jours la volupté d'en déguster un pareil. Pour ma part si j'y avais quelque droit, je lui pardonnerais tout du fait même qu'il est de force à créer aussi bien, sinon mieux, que ceux qui se plaignent de ses plagiats. Je crois qu'il a imité surtout par accès momentanés de paresse : il a si bien en lui la force de trouver des choses point inférieures certes à... Est-il besoin de le prouver ? Si Flaubert avait lu *Il piacere*, il en aurait hurlé d'aise et eût tout absous...

Ceci dit entre parenthèses, car je ne voudrais pas gâter, en y associant le nom, dont la présente défaveur m'afflige, de M. d'Annunzio, la cause si différente d'une telle grandeur simple et pure de mes musiciens tchèques, originalités et maîtrises flagrantes, personnalités d'une saveur de terroir si âpre, géniales avec de la science, comme personne à l'heure actuelle ne l'est davantage, comme à l'heure actuelle personne davantage n'en a eu.

Vienne, 11 mars 1896.

William Ritter.

VI. *LITTÉRATURE PORTUGAISE* (1)

Joao Barreira.

Gouaches (Estudos e Phantasias) : Lugan et Genelioux, éditeurs, Porto, 1892.

Lorsque, il y a plusieurs années, M. Joao Barreira publiait ce recueil de *Gouaches*, sans doute espérait-il pour elles un succès plus retentissant que celui qu'elles ont obtenu. Je m'empresse d'ajouter, d'ailleurs, que pareil volume « de début » suffisait à légitimer un tel espoir ; tout au moins M. Barreira peut-il se dire, avec fierté, que les dix morceaux, réunis dans

(1) Voir les numéros de mars, avril, mai, juillet, septembre, novembre 1895 ; de janvier et février 1896. — Aux personnes qui me font l'honneur de suivre ces légères chroniques, je signale ceux de mes travaux les plus récents qui peuvent en être regardés comme le complément nécessaire : 1° Sur Joao de Deus, *Nouvelle Revue* (1er février, p. 612) ; *Revue Blanche* (1er février) ; *Revue Encyclopédique* (Biographie critique complète, avec portrait et autographe ; 15 février) ; *Arte* (novembre 1895) ; — 2° Sur Theophilo Braga : *Magazine International* (janvier) ; — 3° Sur Eugenio de Castro : *Revue Blanche* (1er mars et 15 août 1895) ; *Revue Encyclopédique* (1er mars 95) ; *Jeune Belgique* (nov.-déc. 95) ; *Arte* (janvier 96) ; *Au Quartier Latin* (1896, p. 25) ; — 4° Sur Antonio Feijo : *Arte* (décembre 95) ; — 5° Sur Luiz de Magalhaens : *Arte* (janv. 96) ; — 6° Sur Filinto d'Almeida (brésilien) : *Arte* (janv. 96).

ces courtes cent trente-six pages, ont consacré, du premier coup, sa réputation d'écrivain, parmi les seuls artistes et les seuls critiques dont l'estime paraisse désirable à toute âme libre, en pays de langue portugaise.

C'est que ce livre constitue un effort très original, non vers le symbolisme un peu cosmopolite ou le nationalisme un peu particulier des frères d'armes de son auteur, mais vers un symbolisme vraiment personnel, essentiellement psychologique, et dérivé, du reste, de ce fort courant qui prit, à tort ou à raison, le nom vague de naturalisme. Peut-être même est-il permis d'affirmer que jamais « études » ou « fantaisies » de cette espèce n'auraient pu être ni conçues sans quelque isolement volontaire, ni écrites sans quelque pressante nécessité s'imposant à l'intelligence de l'analyste qu'est Joao Barreira : ne m'expliquait-il pas lui-même qu'à cette période de son évolution mentale, le roman ne l'attirant guère, il fut littéralement contraint de s'exprimer sous la forme du symbolisme que j'ai dit, quitte à « désintégrer plus tard ce symbolisme en des études de dramatisation concrète ? »

Mais trêve de mots rébarbatifs et de spéculations d'esthétique transcendante : je n'y aurais pas insisté, si le titre de *Gouaches*, adopté par l'auteur, ne semblait annoncer une œuvre sans portée philosophique et sans autre mérite que la couleur du style. Au surplus cette couleur n'en est-elle pas moins vive, encore que parfois un peu lourde : si M. Barreira peignait effectivement, je crois que son papier prendrait, sous l'amas des impastations consécutives, un aspect de carte en relief, comme certaines des toiles de Van Gogh ou tels bois de Monticelli. On pourrait lui reprocher aussi d'abuser de la description, de multiplier à plaisir les paysages, les intérieurs, les moindres détails de lumière, comme si ces minutieuses transpositions plastiques de complexes états moraux devaient y gagner autre chose qu'une apparence de confusion. Le reproche serait-il fondé ? je ne sais pas trop ; il faut reconnaître, en effet, que chacune de ces épaisses gouaches, fatigantes à examiner par le menu, mais captivantes, laisse quand même, à la réflexion, la plus nette impression d'ensemble de son objet idéal.

Maintenant, si cette contradiction se pose, à l'esprit du lecteur, comme un insoluble problème, c'est parce qu'il ignore que M. Barreira, né avec l'imagination d'un peintre et d'un littérateur, doit, aux travaux occasionnés par sa profession de médecin, le souci d'une exactitude d'anatomiste et le besoin d'une précision pour ainsi dire histologique. Qu'il ouvre devant nous le cœur d'un névrosé, naturaliste et démocrate, mais à la façon d'un mystique épris des doctrines de Tolstoï ; qu'il nous traduise le *Monologue d'un crâne* de métaphysicien (qui pourrait bien avoir été celui du grand poète Anthero de Quental) ; qu'il nous montre l'homme intérieur considérant, en un *Mirage*, l'objectivation désolante de sa propre détresse et de son doute modernes, et n'en précipitant pas moins ses « pieds » sanglants

vers la fuite éternelle d'un Idéal nouveau : — toujours ces autopsies ou ces vivisections sont rigoureusement dirigées suivant une méthode scientifique, dont la règle prédominante paraît être celle de Descartes : « faire des dénombrements entiers. » C'est pourquoi M. Barreira fait les siens entiers, tout entiers, inexorablement entiers ; seulement il les fait en une langue qui est celle, non pas d'un savant, mais d'un artiste et d'un authentique écrivain.

J'ai dit la couleur de son style ; il me reste à louer la musique de sa phrase, tour à tour ou tout à la fois périodique comme la phrase de notre Cladel, cadencée comme celle de Flaubert, orageuse comme celle de Huysmans ; j'y souhaiterais bien, pour ma part, un peu plus de sobriété, moins de recherche et d'artifice ; mais, comme de tels petits défauts sont l'envers de grandes qualités, je ne me permettrai d'attirer l'attention du maître-débutant des *Gouaches* que sur un exemple, entre cent, de sa regrettable tendance à user de comparaisons d'une portée véritablement trop contingente. Décrivant un violoncelliste, il dira que son coup d'archet est « impeccable comme le vers d'un Parnassien » (p. 70) ; or, s'il y veut bien réfléchir, il s'apercevra que ces mots sont d'une application beaucoup moins large encore que le terme de violoncelle, et qu'ils valent beaucoup moins encore que ce dernier pour tout temps et pour tout pays... J'ajoute qu'en formulant une semblable critique, je crois donner une preuve, à M. Barreira, de l'estime en laquelle je tiens l'équilibre et la profondeur de son talent : un esprit plus superficiel n'aurait pas eu la moindre chance de lire entre les lignes ma pensée intime, — et alors, je me serais bien gardé de l'y exprimer.

Louis-Pilate de BRINN'GAUBAST.

MEMENTO (1)

LIVRES REÇUS. — 1° PORTUGAIS : Joaquim de Araujo, *Lira intima, A Joao de Deus*, vers, 2 vol. ;— Joao de Deus, *Poesias*, 1 vol. ;— Mayer Garçao, *Lyra da Alma*, vers ; — Eduardo Pérez, *A vida simples*, prose ; — Manuel Telles, *Livro do Coraçao*, vers ; — Guerra Junqueiro, *Patria, A Lagrima*, vers, 2 vol. ; — 2° BRÉSILIENS : Valentim Magalhaens, *Vinte contos, Philosophia d'Algibeira*, 2 vol. ; Heitor Malheiros, *O Ensilhamento*, roman, 2 vol. — 3° ITALIENS : Tommaso Cannizzaro, *Stanze all' Infante Don Enrico* (di M. Duarte d'Almeida), vers ; — — Vittorio Pica, *Belkiss* (di Eugenio de Castro), étude et traduction complète ; — E. Teza, *Zara* (di Anthero de Quental), vers, traductions diverses et notes. — 4° FRANÇAIS : A. d'Escragnolle-Taunay, *La Retraite de Laguna*, prose ; — H. Faure, *Cœurs héroïques*, drame en trois actes, en vers, d'après Almeida Garrett.

REVUES ET JOURNAUX. — PORTUGAIS : *Seculo, Mala da Europa, Novidades, Madrugada, Aurora do Cavado, Instituto, Revista moderna, Revista d'hoje.* — BRÉSILIENS : *A Noticia, A Nova Revista, Revista brazileira* (coll.), 5 vol. ; *O Americano* (coll.). — ITALIENS : *Il Piccolo, Stella di Mondovi.* — ESPAGNOLS (voyez ci-après).

(1) Il sera parlé de tous ces ouvrages, au cours de la présente année, soit ici même, soit dans l'une des revues suivantes : *Revue Blanche, Revue Encyclopédique, Nouvelle Revue, Magazine International, Jeune Belgique, Critique.*

LITTÉRATURE ESPAGNOLE (1). — LIVRES REÇUS : Rafael Altamira, *Mi primeira campaña, Cuentos de Levante, Novelas* (en collaboration avec Juan Ochoa et Tomas Carretero), prose, 3 vol.; — V. Blasco Ibanez, *Arroz y Tartana, Flor de Mayo*, roman, 2 vol.; — Melchor de Palau, *Acontecimentos literarios*, critique, 1 vol.; — Ubaldo R. Quinones, *Violeta, Abnegacion, Tonton*, roman, 3 vol.; *El Materialismo es la negacion de la Libertad, Teoria del Derecho*, prose, 2 vol. — JOURNAUX ET REVUES : *El Imparcial; Revista espiritista de la Habana, Revista critica de historia y literatura (españolas, portuguesas é hispano-americanas)*.

L. P. de B.'G.

VII. *NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES.*

LES MICROBES DE L'ASTRAL, par Marius Decrespe (Chamuel).

Dans un récent numéro de l'*Ermitage* je consacrai quelques lignes de bibliographie à un autre ouvrage du même auteur. Je louerai d'autant plus volontiers *Les microbes de l'astral* que je crus devoir durement blâmer *Le mécanisme de l'amour*. Cette fois-ci nous avons affaire à un livre scientifique. Peut-être ce qualificatif ferait-il sourire un savant ; mais je crois, avec M. Decrespe, qu'il convient d'envisager scientifiquement les phénomènes qui appartinrent jusqu'ici au domaine de l'occultisme. On oublie trop que les œuvres magiques ont ouvert la voie à la science et que, par exemple, l'alchimie est mère de la chimie. Chaque jour un secret est arraché à l'inconnu et nous devons avoir foi en l'avenir lointain où sera déchiré le voile du mystère.

Les phénomènes du magnétisme, de l'hypnose et de l'électricité passaient pour magiques, il n'y a que cent ans encore ; et ceux qui depuis des siècles se servaient d'eux sans en connaître les causes ni les lois portaient le nom de Prêtres, de Mages, de Kabbalistes, etc.

Je ne veux point dire par cela que M. Decrespe ait résolu les problèmes qu'il a abordés ; mais ses hypothèses — et il les donne comme telles — sont intéressantes et méritent la discussion. Car, même erronée, une hypothèse est un pas fait vers la vérité. Ed. D.

JOURNAL D'UN ANARCHISTE : Augustin Léger (Savine).

Je ne saurais trop louer M. Augustin Léger pour son beau livre. Le cœur en a dicté chaque ligne, et aussi un profond sentiment de la vérité. Outre que cet ouvrage est fort pittoresquement écrit et que l'action y est des plus attachantes, M. Augustin Léger ose, le premier, y mettre en pleine lumière ce que l'histoire reconnaîtra au plus tôt comme une vérité éclatante, c'est-à-dire que les anarchistes qui ont porté leur tête sur l'échafaud sont les victimes les plus intéressantes et les plus à plaindre de nos tristes mœurs modernes, du mépris dans lequel on tient le

(1) Les sympathies que mes travaux sur le Portugal et Wagner ont éveillées en ma faveur aux pays de langue espagnole, et qui ne cessent de se traduire par de nombreux envois de livres, de journaux et de revues, me font un devoir de consacrer quelques moments de mes loisirs à la propagation de leur littérature. J'inaugure donc, dès aujourd'hui, dans les publications auxquelles je collabore, une rubrique d'*Etudes espagnoles et hispano-américaines*.

prêtre et de la suprématie ridicule qu'on a laissé prendre à l'égoïsme et à l'ambition éhontés. Louis FABULET.

1° LA LUMIÈRE D'EGYPTE OU LA SCIENCE DES ASTRES ET DE L'AME, en deux parties (chez Chamuel). — 2° DE LA CABALE SARACÉNIQUE, par Athanase Kircher, ouvrage traduit pour la première fois du latin en français, par Jean Tabris.

Les savants ouvrages de M. Charles Barlet, le *Martinez Pasqually* de Papus, l'*Astrologie judiciaire* d'Abel Haatan n'ont pas été les seuls livres intéressants offerts ces temps-ci aux initiés par les occultistes. Il faudrait encore citer plusieurs traductions. Je placerai, au premier rang, parmi celles-ci : la *Lumière d'Egypte,* transcrite en français de la langue anglaise, et la *Cabale saracénique*, pour la première fois extraite du latin par Jean Tabris. La *Lumière d'Egypte*, dit son auteur (1), a été composée spécialement pour expliquer le vrai rapport spirituel entre Dieu et l'homme, entre l'âme et les astres. Tout de suite je me souviens, alors, de l'immortel travail de Cl. de Saint-Martin: *Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'homme et l'univers* et, avec ce philosophe, je redoute, pour l'auteur et pour moi, la profondeur pénible du sujet. Mais, dès l'abord, cette appréhension se dissipe, car, c'est avec une souveraine lucidité et un choix d'expressions heureuses que l'écrivain se trouve nous faire participer au trésor supérieur et hermétique de sa science. La première partie du livre est consacrée aux divergences et aux rapports que le Créateur a établis entre le royaume de l'Esprit et celui de la Matière, la seconde nous initie aux conséquences que ces raisons entraînent, vis-à-vis des lois du système planétaire. L'auteur qui se révèle alors kabbaliste accompli et au courant des Séphiroth ainsi que du macrocosme et du microcosme fait se baser le mouvement universel sur les réciprocités de l'Involution et de l'Evolution. « Le point de départ de l'évolution matérielle gît caché dans le royaume de l'esprit », est-il écrit, et, par corollaire : « matière signifie esprit solidifié ». On pourrait, malignement, s'emparer de ces définitions et de celles écrites, dans un chapitre suivant, sur les rapports des sexes, pour conclure au grossier matérialisme de l'auteur. Mais, ferons-nous observer, Eliphas, dans son *Dogme de haute magie*, et Fabre d'Olivet, dans son *Etat social de l'homme*, ne font-ils pas, eux aussi, participer aux grands mystères phénoméniques et la Nature et la Vie ? Si leurs sublimes écrits conservent, à jamais, de l'importance aux yeux des hommes futurs, n'est-ce pas, à mon sens, justement par cette apparente déchéance vers une humanité et vers un globe. Il y a au contraire, je crois, dans cette attitude, de l'humilité, je dirai mieux, de l'amour même pour les créatures, non point, vis-à-vis d'elles, un avilissement. C'est par de tels côtés plutôt, que le philosophe prend part à la poésie originelle et c'est à cause de cela aussi, qu'à côté des savants naissent les mystiques. Novalis, par exemple, ou Emerson n'ont produit de telles pages d'altruisme et de pitié que parce qu'ils savaient découvrir,

(1) Celui-ci a voulu garder l'anonymat.

en nos naissances et en nos contingences, la signification de notre détresse (1). D'ailleurs, l'auteur de la *Lumière d'Egypte*, sans choir à de sensuelles divagations que n'eussent certes pas manqué de faire des philosophes de l'école de Bacon, Hobbes par exemple ou Gassendi, s'élève, dès qu'il disserte, aussitôt à d'extraordinaires hauteurs : « L'homme, dans son corps physique, est un abrégé parfait de la planète sur laquelle il vit, tandis que les mondes célestes trouvent leur parfaite expression dans son âme. Swedenborg, avec sa théorie du « grand homme infini » ne se trouve-t-il pas en concordance avec notre auteur ?

« Il faut, pour comprendre parfaitement la genèse de la vie, examiner successivement les sept plans de sa manifestation : plans céleste, spirituel, astral, minéral, végétal, animal, hominal. Sur les « atômes nouvellement différenciés » l'écrivain nous semble s'approcher quelque peu du système de Leibnitz et, quand il ajoute : La spirale est le mouvement de la vie, il embrasse, semble-t-il, des mystères aussi profonds que ceux, supérieurs, de Dieu. Il a, autrement que Darwin, sa manière d'expliquer l'*origine des espèces* par la progression graduelle de l'atôme à l'homme. Se déclarant contre le « narcissisme », l'homme, écrit-il, ne peut vivre isolé, dans la seule sphère de son Moi unique et circonscrit. De même, il repousse le Bouddhisme et considère le Nirvanah comme un mensonge du Néant. Sur l'Incarnation il a de révélatrices et effrayantes lumières : « l'espace fourmille de myriades de mondes où l'âme accomplit, dans des états rudimentaires, son pèlerinage, jusqu'à ce que sa marche cyclique lui permette d'atteindre la planète magnifiquement organisée, dont la glorieuse fonction est de conférer, à l'âme, la conscience d'elle-même. *A ce point seulement elle devient homme* ». Après nous avoir ainsi démontré, étroitement, la polarisation de l'esprit et de la matière, et la loi universelle des correspondances célestes, le livre s'achève par une grande étude astrologique à laquelle nous renvoyons les initiés, enseignés seulement que nous sommes, dans ce que Paracelse appelle « l'astrologie spirituelle ».

La *Cabale saracénique* nous tient au courant de la philosophie hermétique déduite par les Arabes des textes de l'Alcoran.

Personnellement, de tous ces travaux, ce que nous préférons, c'est, dans la *Lumière d'Egypte*, le IVe chapitre (adeptat), *Le triomphe de l'âme sur la matière* lequel nous paraît d'une spiritualité tout à fait supérieure et d'un idéalisme transcendant. Et c'est avec la plus vive insistance que nous recommandons, aux philosophes lassés de vaines rhétoriques, la méditation de ces livres, où, selon la parole admirable de la *Lumière sur le sentier*, « lire dans le sens occulte, c'est lire avec les yeux de l'esprit... »

Edmond Pilon.

La Blague, par Pierre Valdagne (Ollendorff, éditeur).

La jolie et discrète comédie de M. Valdagne, *la Blague*, qui reçut à

(1) Newton regardait bien la nature comme le sensorium de la divinité et Spinoza identifiait Dieu et la substance (panthéisme).

l'Odéon, il y a deux mois, l'accueil glacial auquel il faut bien que s'habituent les choses délicates, vient de paraître en librairie. Elle est précédée d'une piquante préface. L'auteur y raconte spirituellement qu'il avait écrit *la Blague* pour *les gens qui s'embêtent au théâtre*. Il les croyait plus nombreux. Bien entendu, il entend par *gens qui s'embêtent au théâtre* ceux qui n'y vont pas chercher le gros rire ou l'émotion tressautante, les littéraires, les fins amateurs d'art proportionné. Il avait compté sans ses hôtes... Quant à la pièce, elle est bien charmante à lire et si vous êtes de ceux qu'on a empêchés d'aller l'applaudir en décembre, lisez-la.

J. des G.

Le livre de la naissance, de la vie et de la mort de la bienheureuse Vierge Marie, légende de Ferdinand Hérold (Mercure de France, 1895).

Cette admirable publication de luxe contient, nous dit M. Hérold, la combinaison des principaux textes apocryphes consacrés à la Vierge Marie. La traduction en est simple, d'une simplicité vraie sans rien de l'affectation trop souvent choquante de l'*Evangile de l'Enfance* de M. Catulle Mendès. Chaque chapitre est orné d'une grande lettre de M. Ranson et la série forme un ensemble à la fois décoratif et original. Ce livre, un des plus remarquables spécimens artistiques de la typographie actuelle, fait donc honneur à tout le monde, à l'éditeur, à l'illustrateur et aussi à l'écrivain si profondément dévoué à l'art pur et à la poésie. S. A.

Les Mois, douze compositions d'Eugène Grasset (de Malherbe, 1896).

L'éloge de M. Eugène Grasset n'est plus à faire. Nul nom d'illustrateur dans la nouvelle génération ne peut être comparé au sien chez nous, et ce n'est que depuis qu'il a montré la route à une ardente cohorte que notre pays peut rivaliser avec la grande renaissance de l'art ornemental anglais. Chacune des douze compositions qu'il a consacrées aux Mois est à admirer et à étudier ; figures, accessoires et végétaux sont traités dans la manière personnelle et rythmiquement décorative du Maître, douze espèces de fleurs, lys, hélianthes, chrysanthèmes, relient comme en guirlande toutes les compositions. J'avoue une préférence pour avril et septembre. S. A.

L'Homme jeune, par Henri Vandeputte (Le Coq rouge, Bruxelles).

...« O petite âme de jeunesse et romantique, qui entends des baisers partout et t'extasie rien qu'à te découvrir. »...

...«— Ce que je suis ? Un homme — Non — Un enfant ? — Beaucoup, mais hélas ! et joie ! non plus totalement. J'ai les maturités pensives de l'un et les puérilités ineffables de l'autre. »...

Ces phrases que j'emprunte au début du livre de M. Vandeputte, me semblent le meilleur commentaire à l'*Homme jeune*, suite de courtes proses où une âme infiniment sensible et extasiée se raconte. Cette âme enregistrant toutes ses émotions et ses sensations jusqu'aux plus subtiles, ne se replie point sur elle-même et ne se dessèche point en une égoïste

analyse ; elle se répand autour d'elle et vit de la vie universelle. Il y a dans ces pages une sorte de panthéisme lyrique.

M. Vandeputte est un poète, et nombre de ses pièces sont d'une prose rhythmée où tel passage significatif se répète en refrain. Certaines même, commencées en prose, se morcellent naturellement au cours de l'inspiration grandissante et s'achèvent en libres vers.

Mais j'avoue regretter certaines puérilités qui pour voulues qu'elles soient me choquent. Les émotions les plus vives s'expriment en des exclamations très quelconques qui hors de l'instant où elles furent proférées n'existent pas. Et le tort de l'auteur fut de croire que ces exclamations écrites garderaient leur valeur. A ponctuer une phrase de Oh! Oh! et de Ah! Ah! on ne peut qu'en diminuer l'intensité.

M. Vandeputte a aussi le goût du néologisme. Je comprends très bien quelle est sa pensée lorsqu'il forge de nouveaux vocables; mais je crois qu'il ne faut user du néologisme qu'avec la plus grande discrétion et que notre langue est assez riche pour tout exprimer ; souvent un mot ne dit pas par lui-même tout ce que nous voudrions lui faire dire, mais il ne s'agit que de l'assaisonner pour en varier la saveur. Et vraiment les mots suivants pris au hasard dans l'*Homme jeune* : veloureux, multiflori, lilialité, embaigner, clairdeluné, vieildorer, intensiver, suprêmiser, affroidi, m'ont souvent déparé les pages où je les lisais. Ed. D.

Le livre des Reines, par Ernest Tissot.

Recueil d'articles très intéressants et fort adroitement documentés. L'heureux et jeune auteur de la *Dame de l'Ennui* est décidément doué tout à souhait pour la littérature. Il est artiste jusqu'au bout des ongles.

T.

Jacques Moreau, par Louis Roguelin (Société libre d'édition).

Sujet triste et peu intéressant. Style lourd et laborieux. Dur, bien dur à lire. T.

Livres reçus

Poésie : *Ernest Jaubert:* Fleurs de symbole (Lemerre) ; *Georges Rodenbach :* Les vies encloses (C. Charpentier) ; *L'Année des poètes,* morceaux choisis réunis par Charles Fuster ; *Emile Verhæren,* recueil ornementé par Fernand Knopff et Théo Van Rysselberghe, comprenant douze pièces, choisies chacune dans un cahier différent de l'œuvre du poète (Bruxelles, Deman); *Tristan Klingsor* : Filles-Fleurs (Mercvre de France).

Romans : *Henri Delorne et M. Darsay :* Le chevalier d'Esgrigny (Savine); *Jean de Tinan :* Erythrée, conte, orné par M. Delcourt (Mercvre de France) ; *Jules Renard :* Histoires naturelles (E. Flammarion) ; *René Boylesve* : Le Médecin des Dames de Néans (Ollendorff).

Divers : *Rutebeuf*: Le miracle de Théophile, texte du XIIIe siècle modernisé par Rémy de Gourmont, avec préface (tiré de l'Ymagier) ; *Aimé-L. Pfinder :* L'eau du soir (P. Lacomblez) ; *Jean Jullien :* Le théâtre vivant (Tresse et Stock) ; *Maurice Griveau :* Une nouvelle définition de l'art (Mercvre de France) ; *Léon Riotor :* Des bases classiques allemandes (Librairie de la France scolaire).

VIII. *LE MOIS.*

Les événements d'Erythrée me suggèrent quelques réflexions sur la logomancie appliquée à l'art militaire. Il est étrange que, quand on prépare une expédition, on s'occupe de tout, des armes, des chevaux et des hommes, sauf de ce qui est le plus important, le nom du général en chef. Un nom néfaste peut suffire à annihiler tout le reste. Baratieri, cela rappelle la baratte, le barathre, la baraterie ; en confiant une armée à un homme de ce nom, on devait s'attendre à ce qu'il la compromît et portât préjudice à son armateur en la laissant précipiter dans des gorges où elle serait battue comme beurre. Pour d'analogues motifs, le général Baldissera devra redouter les fusillades crépusculaires. Nos désastres en 1870 ne s'expliquent qu'ainsi. Comment espérer la victoire avec des généraux qui s'appellent Frossard, Failly, Bourbaki, Trochu ? Des quatre noms de maréchaux, un seul, Canrobert, est passable ; que dire de celui qui est formé des mots bas et haine ? Mac-Mahon, cette forme redoublée et changeante ne dénote-t-elle pas l'incertitude et le trouble (comparez mic-mac, tohu-bohu, patati-patata) ? Quant à Lebœuf, on sait que le ministre de la guerre qui préparait récemment l'expédition de Madagascar répondait à ceux qui lui proposaient d'imprévues bêtes de somme : Le bœuf n'est pas un animal militaire.

Et ceci est vrai non seulement de la stratégie, mais de la politique. Crispi, cela ne dénote-t-il pas un crispin, crispé et crispant ? Cecil Rhodes ne devait-il pas chercher le colossal et l'extension indéfinie de ses extrémités ? Moltke, le glorificateur du carnage, n'est-il pas une incarnation de Moloch, et si Bismarck n'a pas entrepris une troisième guerre n'est-ce pas parce que son nom n'en marquait que deux ? La seule raison de la platitude désespérante de notre politique depuis vingt ans est le prudhommesque des noms de nos gouvernants ; quel héroïsme ou quel esthétisme attendre d'un homme qui s'appelle Bourgeois, et quelle sotte procession que celle des noms présidentiels : Grévy, Périer, Carnot, Faure, Ribot, Dupuy, Brisson, Floquet, Ferry, Duclerc. Il n'y en a pas un qui puisse s'élever jusqu'au trissyllabisme !

Les thèses de doctorat étaient primitivement des exposés d'opinions originales et même paradoxales. Depuis longtemps ce caractère a disparu pour les thèses de droit et de médecine qui ne sont que des diplômes professionnels. A la Sorbonne il subsiste davantage ; on ne peut guère devenir docteur ès-sciences qu'en apportant, je crois, une *contribution* à une étude quelconque, c'est-à-dire une part personnelle ajoutée à l'acquis antérieur, mais il commence à n'en plus être ainsi pour le doctorat ès-lettres, et c'est dommage ; les thèses ne sont plus des travaux d'érudition consacrés à tels points de linguistique, à tel auteur inconnu ou très obscur, ce sont des livres quelconques sur des sujets quelconques. A cela plusieurs inconvénients. Ces livres sont d'abord inutiles : celui qui a le temps de lire Aristophane ou Marivaux serait bien bon de lire le livre

de M. Deschanel sur l'un ou celui de M. Larroumet sur l'autre. Ensuite ces livres sont à la portée du premier venu : quiconque tient une plume saura trousser un volume sur Vigny ou Victor Hugo. Enfin ces livres ne sont plus en rapport avec le reste de la bâtisse universitaire. Si le doctorat doit être un échelon faisant suite au bachot et à la licence, qu'on maintienne aux thèses leur caractère d'érudition technique. S'il doit être une distinction honorable pour certains ouvrages de critique, qu'on lui ôte sa valeur universitaire et que le titre de docteur soit attribué aux auteurs de meilleurs ouvrages de ce genre publiés dans l'année, qu'ils soient ou non licenciés ou bacheliers.

Il y a d'autres questions délicates : un jeune polygraphe, qui collectionne les peaux d'âne comme un sauvage enfile des verroteries, a voulu ajouter l'amulette doctorat-ès-lettres à ses autres fétiches et a présenté à la Sorbonne une thèse sur l'*organisme social,* développement, on le devine, de la métaphore spencérienne avec coupes de cheveux en quatre et incestes de carpes et de lapins. Ceci serait son droit, et je ne m'aviserais pas de le lui reprocher, si cet amant de la sellette, fort assimilateur comme tous les israélites, ne savait mieux que personne que cette métaphore est tout à fait démodée, et que sa thèse sociologique est à peu près comparable à la thèse d'un chimiste qui utiliserait pour son doctorat un vieux travail sur l'atmosphère, antérieur à la découverte de l'argon. Quelque légitime que soit le désir de compléter un jeu de parchemins universitaires, il serait préférable de ne présenter comme thèse que des propositions dont on puisse se croire sûr et non dont on ait pu jadis se croire sûr. D'une façon plus générale, on peut d'ailleurs se demander si les thèses sociologiques sont bien à leur place dans une faculté des lettres. La politique s'en mêle trop. On se rappelle sans doute la thèse que présenta ce grand penseur contemporain dont le nom commence comme Isaïe et finit comme cassoulet, la façon dont l'opinion publique fut travaillée, les notes communiquées à la presse sur le livre génial que devait être la *Cité moderne*, les craintes exprimées sur le mauvais vouloir réactionnaire du jury, bref la main forcée aux professeurs, et ceux-ci obligés, l'air moitié figue moitié raisin, de coiffer du bonnet carré un volumineux pathos de Pathmos, mais sigillé de la sacrosainte marque socialiste.

L'*Ermitage* a été, sauf erreur, la première revue qui ait eu l'idée des referendums sur tel ou tel point littéraire ou social ; il ne peut donc qu'être favorable en principe au développement de cette mode. Toutefois il est des inconvénients contre lesquels il sied peut-être de mettre en garde nos confrères. D'abord il faudrait s'abstenir (faute que nous-même jadis commîmes) de tirer des conclusions d'un de ces referendums en pointant les suffrages exprimés ; il serait étrange que si le suffrage universel disparaissait, ce fût chez les littérateurs qu'on le retrouvât ; c'est surtout parmi nous que les opinions ne s'équilibrent pas, et que cinquante zéros ne valent pas une unité. En outre, l'encombrement serait à éviter : du moment que les opinions n'importent pas comme suffrages, elles n'im-

portent que comme expressions ; or un petit nombre d'articulets choisis sur Dumas fils ou sur Verlaine intéresseront beaucoup plus qu'une marée montante de solennités ou de calembredaines. Enfin, le choix de la question posée n'est pas sans importance, et à la mauvaise inspiration de proposer une dévolution d'héritage poétique, il ne faudrait pas ajouter l'aggravation de vocables tels que ceux de *roi* et de *vice-roi*. D'autant que de pareilles élections sont toujours artificielles, et que grâce aux *caucus*, le vice-roi, puisque vice-roi il y a, peut fort bien varier avec les organisateurs du vote. (Je gage que, avec le *Rêve et l'Idée*, ç'aurait été M. Saint-Georges de Bouhelier !)

Pour laisser tout leur intérêt à de pareilles consultations (et elles en ont) il faut qu'à l'avenir les directeurs de revue se résignent à braver quelques mauvaises humeurs et à réduire rigoureusement les consultés. Soixante-dix avis sur Dumas fils, cent quatre-vingts opinions sur Verlaine, c'est à demander grâce. Que l'on s'abstienne d'interroger les indifférents et les encombrants, et parmi les interrogés qu'on néglige les réponses sans caractère ou sans esprit ; n'en restât-il qu'une ou deux douzaines, cela vaudrait mieux que la cohue banale obtenue par le mode contraire. La macédoine des *Portraits du prochain siècle* aurait dû servir de leçon déjà. « Ah fuir ! soupirait mélancoliquement Alfred de Vigny, fuir parmi quelques élus, élus entre mille milliers de mille ! »

Le plan de l'Exposition universelle de 1900 est toujours à l'étude. Seigneur, Seigneur, nous n'osons pas vous demander d'illuminer nos gouvernants pour les faire consentir à la transporter à Vincennes, ou à Longchamps, ou à Sèvres (ce serait pourtant beau, le long de la Seine !) Mais puisqu'il en est temps encore, Seigneur, Seigneur, sauvez les arbres et les pelouses des Champs-Elysées ! Prenez le Palais de l'Industrie, si vous voulez, nous vous le sacrifions, Seigneur, (dût M. Bouguereau se faire athée !) et laissez ouvrir sur son emplacement la fameuse avenue des Invalides, mais ne permettez pas qu'on la borde de bâtisses ! Gardez-nous des maçons, des architectes, et favorisez-nous des jardiniers et des fleuristes ! Seigneur, Seigneur, ne faites pas cette joie au prince de Sagan, et pardonnez aux hétaïres du Jardin de Paris, en commémoration des grands arbres !

Voilà un *Théâtre des jeunes filles* qui s'ouvre. Déjà nous avions une *Revue des jeunes filles,* sans parler des lycées et des conférences pour jeunes filles. Ah çà, et les jeunes femmes, qu'est-ce qu'on en fait ?

Sauf deux ou trois exceptions, les caricaturistes français sont au-dessous de tout, et c'est à rougir, quand on a feuilleté le *Punch* ou les journaux de Vienne ou de Munich, de tomber sur nos *Grelot*, nos *Charivari*, nos *Pilori* et nos *Silhouette* où défèquent je ne sais combien de Pif, de Paf, de Stop, de Draner, de Baric, et d'autres moules. Pourtant l'importance de l'image est énorme, et c'est pitié de penser le mal que peut

faire un imbécile à un pays entier! Il suffit d'avoir été en Italie et d'avoir vu le *Petit Journal* pendu à tous les kiosques, pour se rendre compte du plaisir que peuvent éprouver les Italiens à voir à chaque pas un abyssin (pourquoi costumé en albanais ?) flanquer un pain complet (saisissez-vous ?) à un soldat piémontais ressemblant à Crispi. Il serait pourtant bien simple, soit de s'abstenir de pareils traits d'esprit, soit si l'on veut absolument plaire à une clientèle spéciale, de reproduire telle ou telle caricature allemande, plus fine et plus dure, laquelle aurait au moins l'avantage de reporter la mauvaise humeur des égratignés sur leurs bons alliés qui dernièrement ne se privèrent ni d'un coup de dent, ni d'un coup de griffe à leur égard. Qui sait même si on ne pourrait pas espérer de bons résultats d'une institution privée, une réunion de journalistes français et italiens se tenant à la fois à Rome et à Paris, se communiquant les articles et les caricatures qui de part et d'autre dépassent la mesure et essayant, petit à petit, d'agir sur les journaux, et par eux sur le public. On peut vraiment se demander si la mésentente de ces deux pays, que tout devrait rapprocher et qui n'est entretenue que par des piqûres d'épingles de presse, n'est pas le fait de certains journalistes plus ou moins intéressés: qu'on se rappelle l'italianophobie, équivoque à force d'être intense, de Jacques Saint-Cère!

La première de *Thermidor* servie par le génie réclamiste de MM. Sardou et Coquelin a rappelé l'attention sur la période terroriste. Quel étrange viscère que le cœur humain ! Dire qu'il y a des personnes (peut-être charmantes d'ailleurs) qui n'éprouvent pas le plus léger frisson à lire le récit de l'exécution d'André Chénier ou de Madame Elisabeth! Comme il y aurait à réfléchir sur ce simple détail! Le curieux c'est que le travail historique de ces dix dernières années ne semble pas avoir modifié d'un *iota* le credo de ces dévots-là ; c'est ça qui doit nous rendre modestes, nous tous écrivains, même Babeau, même Taine, à voir combien ce que nous découvrons et prouvons passe haut au-dessus de la foule ! Pauvre bonne foule, changer son opinion, à quoi bon essayer ? Les documents, les arguments, tout cela ne l'atteint pas ; le seul révulsif possible est la contradiction féroce. Profitons donc de l'occasion pour répéter ce que j'ai dit autrefois : « Quiconque ne crache pas sur cette décade (1789-1799) ne sait pas ce que c'est que la grandeur d'âme. » Sur dix anarchistes ou socialistes qui liront ceci, il y en aura neuf qui grogneront comme des ours ; le dixième, peut-être, aura envie de réfléchir. Ce serait déjà beaucoup.

M. Jean Aicard se présente à l'Académie française. La candidature de ce poète (le premier de tous par ordre alphabétique) est vaillamment soutenue par *la Libre Parole*. Il est indéniable qu'en intitulant *Jésus* un livre consacré à la vie du Fils de l'homme, M. Aicard n'a pas eu l'idée, comme M. Zola, d'en faire un solo monobarytone d'un virtuose au sphincter complaisant. Toutefois, si le fait de s'attaquer aux grandes figures de l'histoire constituait un titre, nous nous permettons de rap-

peler à l'Académie le nom de M. Grandmougin qui n'a jamais chanté que des personnages jouissant de quelque réputation : Caïn, Jésus, Napoléon, que sais-je ? Ces candidatures-là ont au moins l'avantage de dispenser le public de lire l'œuvre du candidat. Pourquoi *la Libre Parole* ne s'en rend-elle pas compte, et à l'appui de sa campagne en faveur de M. Jean Aicard, se croit-elle obligée de citer, hélas, des fragments de son *Jésus ?*

Ce n'est pas seulement aux Italiens que la révélation abyssine devrait faire faire quelques réflexions. Il résulte de l'affaire d'Adoua que les barbares qui, armés de lances et de quelques fusils, ont vaincu une armée de 20.000 européens sont, maintenant qu'ils sont munis de fusils dernier modèle et qu'ils disposent de 72 canons, *invincibles* à n'importe quelle armée blanche. Ceci permet par analogie de se poser quelques points d'interrogation sur l'Extrême-Orient. L'Angleterre qui profite de la mésaventure italienne (ce que les malins avaient prévu dès le premier jour) pour se ménager du côté de Dongola un petit échec qui lui permette de ne pas évacuer l'Egypte, ferait mieux de se préoccuper du développement de la marine japonaise qui d'ici peu lui donnera des câbles à retordre. L'Allemagne, qui voit le peu d'efficace qu'aurait eue pour elle l'alliance crispinienne, ferait bien de s'entendre avec la France, de régler à l'amiable la question Reischland, et d'entreprendre, de concert avec la Russie, le tissage de précautions solides contre la Chine. Quant à l'Italie, elle doit se rendre compte maintenant qu'en coquettant contre la France d'un côté avec l'Allemagne et l'Autriche, d'autre part avec l'Angleterre, elle a été mal inspirée ; si dès le lendemain de l'occupation anglaise en Egypte, elle s'était étroitement unie à la France, ces deux puissances seraient vite parvenues à faire entendre raison à Sa Gracieuse Majesté, et à établir sous la suzeraineté nominale de la Porte, un *tridominium* anglo-franco-italien, ce qui présenterait pour le cabinet du Quirinal d'autres avantages que l'occupation de Massaouah ; les dissentiments des deux pays à propos de la Tunisie auraient été vite aplanis, et la Méditerranée serait en ce moment un lac latin, tandis qu'elle est un lac anglais, en attendant de devenir un lac russe.

Quel dommage que les souverains ne sacrifient pas à la fantaisie ! Si j'étais roi (musique bien démodée), je m'amuserais à composer tout un ministère avec des noms de physionomie pérégrine. Rien ne serait plus facile au roi Humbert. Il confierait tous ses portefeuilles à MM. Brin, de Robilant, de Launay, Bon et autres savoisiens. En France, M. Félix Faure pourrait, à un ministère composé de MM. Spuller, Scheurer-Kestner, Bischoffsheim, Reinach, Schneider, Siegfried et autres germanomorphes, faire succéder un ministère composé de MM. Waddington, Thomson, Wilson, Walter, Turrel et autres simili-anglais, puis un autre italianoïde avec MM. Borriglione, Casabianca, Raiberti, etc. Ça permettrait aux historiens du 50e siècle de faire un joli méli-mélo : Le doge de Gênes, Gambetta, ayant chassé du trône d'Irlande le vieux roi Mac-Mahon, un congrès européen se réunit à Berlin où de par le patriotisme

de Waddington l'Angleterre obtint les plus grands avantages ; peu après, grâce à Caprivi de Montecuculli, l'Italie exerçait l'hégémonie en Europe, etc., etc.

Vobis nuntio gaudium magnum. Un poète nous est né, M. André Bellessort, que nous révèlent les *Débats* et la *Revue bleue*. M. Chantavoine qui jadis s'était fait le héraut de M. Trarieux fils, assaisonné pour la circonstance de MM. Henri de Régnier, Samain, Le Cardonnel, se fait, toujours dans les *Débats*, le héraut du héros nouveau en l'assaisonnant toujours de MM. Henri de Régnier, Samain, Rambosson (remplaçant sans doute M. Le Cardonnel) ; mais pourquoi pas M. Trarieux fils ? On réclame M. Trarieux fils. Dans la *Revue bleue* c'est M. Georges Pellissier qui officie, mais moins prudent que M. Chantavoine (souviens-toi d'Aicard et de la *Libre Parole* !) il cite M. Bellessort. Ah ces citations :

Le front des régiments s'éclairait d'un principe...
L'émeute, la faillite et la soif du prodige...
Et de la dictature oscille à l'anarchie...

Du moins, M. Trarieux élisait d'autres modèles que MM. Stéphen Liégeard et Jean Rameau, et sa poésie, d'ailleurs en très réels progrès dans la *Coupe du roi de Thulé*, était autrement poétique que la *Chanson du sud* de M. Bellessort. Enfin puisque le besoin se faisait sentir, d'après M. Pellissier, d'un poète qui réconciliât l'art avec la vie, car jusqu'ici, toujours d'après M. Pellissier, la poésie n'était qu'un jeu laborieux et puéril, *nunc est bibendum*, puisque le besoin est satisfait.

On s'est étonné ces jours-ci de l'appréciation d'un avocat-général : « Oui, vous avez bénéficié d'une ordonnance de non-lieu ; mais on sait ce que vaut une ordonnance de non-lieu ! » Parmi les feuilles qui poussèrent les plus sonores cris d'indignation s'en trouvent plusieurs qui doivent juger autrement en matière politique, car elles accolent couramment l'épithète de non-lieu à certains noms propres. Tout le monde a raison ici (ce qui arrive souvent), et le tort n'est pas aux auteurs ou aux bénéficiaires des dites ordonnances, mais au système judiciaire de chez nous qui accule le juge à l'obligation de condamner ou d'absoudre, sous peine de déni de justice (et la chose est grave pour le magistrat qui s'en passerait la fantaisie). De là la nécessité de rétablir dans la loi une sorte d'abstention, analogue au « non liquet » du droit romain. Sinon il y aura toujours une ombre favorable sur le condamné, défavorable sur l'acquitté.

Il est vrai que le moment n'est peut-être pas bien choisi pour souhaiter des améliorations à la magistrature. Ce corps joue de malheur depuis une dizaine d'années, et si, comme cela est vraisemblable, la bruyante exécution des décrets n'eut d'autre but que de tendre aux chats fourrés d'alors le piège démissionnel où ils donnèrent si bien, on pourrait ne pas féliciter l'ombre de Jules Ferry de ce changement de personnel. La série de grands procès dont l'affaire Wilson fut l'ouverture,

montre que la magistrature est devenue un simple corps de fonctionnaires, aussi peu dépendant du clan politique au pouvoir que le corps préfectoral. Le procès Rességuier-Jaurès qui n'est pas encore tranché à l'heure où j'écris ces lignes, est une illustration précieuse pour la psychologie de ce temps ; et même si le tribunal de Toulouse, tant constipé quand il faut rendre une sentence, résiste, ce qui n'est pas sûr, à l'émétique Ricard, il aura donné l'exemple, pendant quelques semaines, de la colique sèche la plus cocasse qui se puisse voir.

Le nom de Wilson s'est trouvé sous ma plume. Il est d'actualité pour le public, puisque la Chambre vient de valider son élection, et aussi pour Saint-Antoine qui cesse, ce 1er avril, d'être son locataire. Car depuis cinq ans, celui qui écrit ces lignes était, chaque fois qu'il payait son terme, bourrelé de remords à l'idée qu'il contribuait à la corruption de quelque électeur d'Indre-et-Loire ! Combien de fois fut-il sur le point de refuser ce paiement, mais, hélas, le gérant lui aurait opposé l'adage : *Nemo auditur, allegans proprietariam turpitudinem.* Et voilà pourquoi Saint-Antoine a une part de responsabilité dans les canailleries wilsonniennes. Triste ! Triste ! Du moins les lecteurs de l'*Ermitage* avoueront qu'il est difficile d'apprendre plus subtilement au public que l'ancien directeur de la Revue n'habite plus 26, rue de Varenne. Qu'ils poussent l'indulgence jusqu'à lui permettre de compléter le renseignement par l'indication de sa nouvelle adresse : 29, rue Saint-Guillaume. Toujours le noble faubourg, quoi !

P.-S. — Un grand nombre de communications étaient toujours adressés pour la Revue à son ancien siège directorial. Je saisis cette occasion pour prier tous nos confrères de les adresser à l'avenir *8, rue Juliette-Lambert.*

SAINT-ANTOINE.

IX. *ÉCHOS*

Vient de paraître à la librairie Ollendorf, le *Médecin des Dames de Néans*, par René Boylesve. Pour paraître prochainement à la « Bibliothèque artististique et littéraire » les *Odes aux broussailles*, de Paul Redonnel dont on n'a pas oublié les *Chansons éternelles* ; à la librairie Armand Colin, la *Synergie sociale*, par Henri Mazel.

La librairie Voghera, de Rome, annonce un livre de M. Ugo Valearenghi, *Gli Apostoli.*

*
* *

Nous recevons les lettres suivantes :

Mon cher Ducoté,

D'un éclaboussement étalé en vingt lignes de la *Renaissance* du 10 mars il résult qu'au cours de ma chronique du dernier *Ermitage* intitulée : *Michel Abadie et Emma*.

nuel Signoret, j'ai marché incidemment sur la chose Mécislas Golberg. Cela me portera-t-il bonheur ?

Tout vôtre. Jean DAYROS.

*
* *

3 mars 1896.

Mon cher Directeur,

J'avais dédaigné de répondre à l'article signé Lionel des Rieux paru dans le dernier *Ermitage* et dans lequel, malgré toute l'âpreté de la teneur, ce critique ne m'avait pas semblé outrepasser ses droits. Or, je reçois une découpure du journal *la Semaine de Paris* (nº du 20 février 1896) dans lequel se trouve reproduit, *in extenso et de préférence à d'autres*, le paragraphe contenant le compte rendu de mon livre. M. Lionel des Rieux est-il critique littéraire de la *Semaine de Paris ?* Je l'ignore. Mais je ne saurais m'empêcher de voir dans la préférence de la citation reproduite par ce journal la continuation d'une vengeance à satisfaire. Je laisse à l'auteur de ce petit complot toute la responsabilité de tels moyens, vraiment peu dignes de l'ami qu'il défend, de l'école romane et de lui-même.

Croyez, mon cher Directeur, à l'assurance de ma sympathie.

Edmond PILON.

*
* *

Mon cher Ducoté,

M. Edmond Pilon vous demande d'insérer sa lettre. Donnez-lui ce plaisir. On sait qu'il n'y a pas de complot, grand ou petit, contre M. Pilon. Mais il y a les vers que M. Pilon a rimés, qu'il a signés et qu'il a publiés. Et personne ne peut douter que ces vers soient méchants. J'en ai transcrit plusieurs.

Il paraît que la *Semaine de Paris* a cité mon article sur M. Pilon. Et M. Pilon, mon cher Ducoté, s'en plaint à vous. Le portrait était-il donc devenu plus noir en passant de notre revue dans ce journal ? Je n'ai pas eu et je n'ai pas à m'occuper de cette reproduction. Il est d'ailleurs tout à fait faux de dire que la *Semaine* du 29 février n'ait inséré de ma chronique que le fragment relatif à M. Pilon.

Laissons ces misères, je vous prie. Encore une fois, il n'y a d'*indigne*, en toute cette affaire, que la prosodie et le style du plaignant.

A vous. Lionel DES RIEUX.

Paris, 8 mars 1896.

*
* *

A ceux qui trouveraient sévère l'opinion de Saint-Antoine, dans ses notules du Mois sur l'infériorité de la caricature française, nous conseillerions de jeter un coup d'œil sur les spécimens du dernier nº de *Review of Review*. Il y a là une série d'images fort amusantes et fort spirituelles extraite non seulement des recueils classiques, *Puck*, *Judge* ou *Kladderadatsch*, mais de feuilles moins connues comme *Melbourne Punch* et *Chicago-times-herald* ; au milieu détonne une caricature du *Grelot*, lourde, bête et laide. Il aurait mieux valu vraiment que l'imagerie française ne fût pas représentée ; on aurait pu garder quelque illusion.

*
* *

La Sociale, hebdomadaire illustré, commence la publication d'une série de croquis de Luce, d'après l'œuvre de Constantin Meunier. Le premier

dessin donné est « La Glèbe ». Ces croquis seront ensuite tirés à part et réunis en album. Chaque planche se vendra séparément 10 centimes ; l'album complet 1 franc. Il sera fait un tirage sur japon, à petit nombre, au prix de 5 francs l'album.

⁂

Parmi les revues anglaises du jour, il faut accorder une attention spéciale à *Senate*, si artistement dirigée par M. *Cranmer-Byng*, héritier de deux grands noms historiques et très délicat poète, comme on a pu en juger ici même. Cette revue étrangère suit attentivement le mouvement littéraire français et nous avons lu dans ses derniers fascicules des notes théâtrales de M. Georges Lefèvre, des études sur l'éducation française, sur le symbolisme, ainsi que des traductions de poèmes extraits d'*En Cortège* et de la *Frise du Temple*. En outre, cette revue qui comptait Paul Verlaine parmi ses collaborateurs assidus a donné deux dessins de M. Cozals, admirablement reproduits, représentant le poète lisant une lettre dans son lit, et le poète mort avec le crucifix sur la poitrine (les originaux sont exposés au Salon des Cent). Depuis quelques numéros *Senate* donne également une série de silhouettes piquantes dont quelques-unes, celle de M. Chamberlain, par exemple, tout à fait louables.



La librairie étrangère Hinrichsex, rue du Bac, Paris, met en vente un ouvrage qui semble devoir intéresser le public français au même titre que celui d'outre-Rhin. C'est une série d'impressions et de souvenirs, un « Voyage commémoratif » publié en langue allemande par un ancien soldat de 1870, M. Heinrich Vichern, et intitulé *Champs de bataille et sépultures du bord de la Loire. Orléans, Loigny, Beaugency, Cravaux, 25 ans après*. Cette plaquette de luxe, admirablement illustrée, se recommande surtout par une noble impartialité.



Tulle, imp. Mazeyrie. *Le Gérant :* Edouard Ducoté.

Sommaires des derniers numéros de l'Ermitage

JANVIER

FEVRIER

MARS

L'ERMITAGE

REVUE MENSUELLE
Artistique et littéraire.

Directeur : EDOUARD DUCOTÉ

La *Revue* se déclare étrangère à la politique et laisse à chacun de ses collaborateurs la responsabilité de ses articles.

Les communications doivent être adressées aux bureaux de la Revue. Les manuscrits déposés ne sont pas rendus. Réserve est faite des droits de traduction et de reproduction.

Les abonnements partent du 1er janvier ou du 1er juillet au choix de l'abonné. Les quittances présentées à domicile sont majorées de 50 centimes pour frais de recouvrement. On s'abonne au siège de la Revue et dans tous les bureaux de poste.

ABONNEMENTS : Un an : France, 8 fr. — Étranger : 10 fr.

DÉPOTS

Dépositaire général : CHARLES, 8, rue Monsieur-le-Prince, Paris

PARIS

Brasseur jeune, Galeries de l'Odéon.
Gagne et Boulinier, boulev. St-Michel.
Dentu, 36, avenue de l'Opéra.
Flammarion, 10, boulevard des Italiens.
Svein, 6, boulevard des Italiens.
Flammarion, 4, rue Auber.
Sauvaître, 72, boulevard Haussmann.
Méa, 1, rue du Havre.
Flammarion, 2, rue Marengo.
Chaumont, 48, rue Rivoli.
Crette et Lemercier, passage Véro-Dodat, (rue J.-J. Rousseau).
Vildier, 8, boulevard Denain.
Flammarion, 3, boulevard Saint-Martin.
Librairie Nouvelle, 15, boul. des Italiens.
Savine, 10, rue des Pyramides.
Vanier, 19, quai Saint-Michel.

DÉPARTEMENTS ET ÉTRANGER

Vion, à Amiens,
Lacoste, à Bordeaux.
Cantal, 9, rue Bourbon, à Lyon.
Catelan, à Nîmes.
Peyrot-Tinel, à Nîmes.
Lestringand, rue Jeanne-d'Arc, à Rouen.
Majola, 4, rue Jovin, Saint-Etienne.
Mercier, rue Gambetta, Saint-Etienne.
Pericat, à Tours.
Brun, rue Lafayette, à Toulouse.
Aubertin, rue Paradis, Marseille.
Ripé, à Vendôme.
Lacomblez, à Bruxelles.
Meyer, 13, West 24 Street, à New-York.
Asher, à Berlin.
Weiss, Tuchlauben, à Vienne.

La Revue se trouve également dans les gares de Paris et des principales villes

COLLECTIONS

Les années 1890 et 1891 de l'*Ermitage* (série Raymond) sont épuisées.
Pour les numéros isolés, écrire à l'Administration de la Revue.
En vente (série Mazeyrie) :

Le premier semestre 1892, 1 beau vol. in-8 de 416 p. (prix majoré).	6 fr.
Le second semestre 1892, 1 beau vol. in-8 de 432 p. (prix majoré).	6 fr.
Le premier semestre 1893, 1 beau vol. in-8 de 392 p. (prix majoré).	6 fr.
Le second semestre 1893, 1 beau vol. in-8 de 384 p. (prix majoré).	6 fr.
Le premier semestre 1894, 1 beau vol. in-8 de 384 p. (prix majoré).	6 fr.
Le second semestre 1894, 1 beau vol. in-8 de 384 p. (prix majoré).	6 fr.
Le premier semestre 1895, 1 beau vol. in-8 de 384 p. (prix majoré).	6 fr.
Le second semestre 1895, 1 beau vol. in-8 de 384 p. (prix majoré).	6 fr.

SEPTIÈME ANNÉE — N° 5 MAI 1896

L'ERMITAGE

REVUE ARTISTIQUE ET LITTERAIRE

PARAISSANT CHAQUE MOIS

(Nouvelle Série)

EDOUARD DUCOTÉ
DIRECTEUR

SOMMAIRE

CHRONIQUES

PRIX : 80 CENTIMES

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE

RÉDACTION : *8, rue Juliette Lamber*

ADMINISTRATION : *Charles, libraire, 8, rue Monsieur-le-Prince*

Le Livre d'or de la littérature actuelle

Ont collaboré a l'*Ermitage* depuis son origine :

Paul Adam — Edmond de Amicis — Paul-Marius André — Camille-Antona Traversi — Albert Aurier — Avancinio Avancini.

Baculard Arnaud — Edmond Bailly — Jules Barbey d'Aurevilly — Maurice Barrès — Charles Bayle — Léon Bazalgette — Maurice Beaubourg — Léon Bélugou — Henry Bérenger — Eugenio Bermani — Bernard l'Ermite — Georges Bernard-Kahler — Paul Berthon — Emile Besnus — Otto Julius Bierbaum — Jacques Blanchedieu — Léon Bloy — Karl Boès — Jules Bois — François Boissier — Emile Boissier — Emile Boix — Commandant Bonnet des Tuves — Emile Bosdeveix — Maurice Bouchor — Louis Bourdery — Raymond Bouyer — René Boylesve — Viviane de Brocélyande — J.-R. de Brousse — J. Burel — E. A. Butti.

Léopold Cabanis — Georges Cairoche — René Caillé — Giosué Carducci — Jean Carrère — Enrique Gomez Carrillo — Jose Castineira — Eugenio de Castro — Joseph Chaleil — Raphaël Chaigneau — André Chevalley — Judith Cladel — Léon Cladel — Albert Cloüart — C. Corradino — François Coulon — Walter Crane — Antoine Cros.

André Dally — Jean Dayros — Joseph Declareuil — Henri Degron — Richard Dehmel — Achille Delaroche — Emmanuel Delbousquet — Léon Denis — Louis Denise — Joseph Desgenêts — Edmond Desmolins — Jean Destrem — Detlev von Liliencron — Pierre Dévoluy — Austin Dobson — Georges Doncieux — Auguste Dorchain — Georges Druilhet — Louis Duchosal — Edouard Ducoté — Pierre Dufay — Louis Dumur.

Havelock Ellis — Henry Eon — Georges d'Esparbès — Michel d'Eyjeaux.

Louis Fabulet — Pierre Fernier — Auguste Ferrero — Enrico Ferri — Lucio Ferrier — A. Fogazzaro — G. Fiamingo — André Fontainas — Georges Fourest — Fra Diabolico — Fra Eremitano — Frédéric Friche.

Andhré des Gachons — Jacques des Gachons — Garschnine — Joachim Gasquet — Henry Gauthiers-Villars — Stefan George — Paul Gérardy — Alphonse Germain — René Ghil — André Gide — Iwan Gilkin — Albert Giraud — André Godfernaux — Rémy de Gourmont — Edmund Gosse — Georges Grévin — Maurice Griveau — Alcide Guérin. — Charles Guérin — Charles des Guerrois.

Pierre Halary — Max Halbe — Ola Hansson — Edmond Haraucourt — Thomas Hardy — Julius Hart — José Maria de Heredia — Ferdinand Hérold — Ernest d'Hervilly — Eugène Hollande — Herbert Horne — Vincent Hyspa.

André Ibels.

Francis Jammes — Félix Jeantet — Alber Jhouney — J. Joly — Phœbus Jouve — Jean Jullien.

Gustave Kahn — Kalophile Ermite — Keats — Louis de Kédar — Edouard de Kerdaniel — Karl August Klein — Tristan Klingsor — Maurice Kreutzberger — Marie Krysinska.

Pierre de Labaume — Georges Lafenestre — Bernard Lazare — Georges Le Cardonnel — Louis Le Cardonnel — Julien Leclerq — Marc Legrand — André Lemoyne — Camille Lemonnier — Grégoire Le Roy — Anatole Leroy-Beaulieu — Grégoire Lewenson — Adam Lévy — Joao de Lisboa — Loeiz-Le-Picaut — Florentin Loriot — N. Lougovoï — Pierre Louys.

Maurice Mæterlinck — Pierre Massoni — Achille Maffre de Baugé — Maurice Magre — Stéfane Mallarmé — Roland de Marès — Ulysse Marquant — Guido Martinelli — Camille Maryx — Paul Masson — Maurice Maindron — Henry Maubel — Camille Mauclair — Charles Maurras — D. Fortuné Mazel — Henri Mazel — Mazzoni — Louis Mercier — Hadrien Merle — Stuart Merrill — Dauphin Meunier — Emile Michelet — N. Minsky — Frédéric Mistral — Adrien Mithouard — Albert Mockel — G. de Molinari — Mathias Morhardt — Charles Morice — Jean Moréas — Henri Mornand — H. Morselli — Henri Muchart — Lucien Muhlfeld.

Francis Nautet — Nééra — Jean de Néthy — A. P. Nieva — Frédéric Nietzsche — Pierre de Nolhac — Raymond Nyst.
Pierre Olin — Domenico Oliva — Alfonso d'Oliveira-Soarès.
George Padoux — Paul Page — Sar Josephin Péladan — Elisée Pélagaud — René Peter — Pierre l'Ermite — Edmond Picard — Vittorio Picca Pilate de Brinn'Gaubast — Edmond Pilon — Armand Point — Alfred Poizat — Maurice Pujo.
Pierre Quillard.
Rachilde — Yvanhoë Rambosson — Hugues Rebell — Paul Redonnel — Marcel Réjà — Henri de Regnier — Adrien Remacle — Victor Remouchamps — Marcel Rémy — Jules Renard — Adolphe Retté — Adolphe Ricchieri — Lionel des Rieux — Arthur Rimbaud — William Ritter — Gustave Robert — Joseph Romieu — Léopold Ridel — Alberto Rondani — Firmin Roz — Angelin Ruelle.
Antoine Sabatier — Saint-Antoine — Albert Saint-Paul — Saint-Pol-Roux — Albert Samain — Charles Saunier — Joseph Savary — Alejandro Sawa — Marcel Schwob — Selwin Image — Emmanuel Signoret — Sinocim — Slothouwer — Alberto Sormani — Gustave Soulier — William Stead — Stendhal — Casimir Stryienski — Harold Swan — Arthur Symons.
Laurent Tailhade — Gabriel Tarde — Emile Tardieu — René Tardivaux — Arthur Toisoul — Trenmor — Tristan l'Ermite.
Octave Uzanne.
Paul Valéry — Pierre Valin — Alfred Vallette — Mario Varvara — Pierre Véber — Daniel de Vénancourt — Emile Verhaeren — Paul Verlaine — Emile Vermeil — Gabriel Vicaire — Francis Vielé-Griffin — Eloy Vincent — Jean Viollis — Comtesse Volapuck — A. Volynsky — Félix Vogt.
Emile Watyn — Wilhem Weigand — Fernand Weyl — Oscar Wilde — Willy.
André Yébel.
Emile Zola.

REVUES

LE MERCVRE DE FRANCE, 15, rue de l'Echaudé-St-Germain.
LA REVUE BLANCHE, 1, rue Laffitte.
LA PLUME, 31, rue Bonaparte.
LE LIVRE D'ART, 41, quai des Grands-Augustins.
L'YMAGIER, 9, rue de Varenne.
DOCUMENTS SUR LE NATURISME, 10, rue des Tenneroles, Saint-Cloud.
L'EFFORT, 8, rue des Puits-Creusés, Toulouse.
LA COUPE, rue de la République, à Montpellier.
ARTE, Coïmbra, Portugal.
L'ART JEUNE, 131, rue de Brabant, Bruxelles.
L'ART MODERNE, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.
LE RÉVEIL, 5, rue de la Roue, Bruxelles.
LA SOCIÉTÉ NOUVELLE, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.
LA LUTTE, 15, place Van Meyel, Bruxelles.
LE MAGASIN LITTÉRAIRE, place Saint-Bavon, Gand.



LE HÉROS INGÉNU [1]

Et le cinquième matin s'est levé sur Éolie.

Sylvan descend aux étables, il chasse devant lui le troupeau ; en mugissant, les vaches gagnent la savane givrée d'aiguail. Ensuite il pénètre chez les génisses aux yeux humides ; et à présent elles nuitent sous les minuits chauds, elles ne quittent plus leur dormoir. Trois, parmi les plus belles, furent choisies. Barba les donna à ses filles comme un apanage, une chair personnelle et amicale, et l'une fut appelée Florie, la seconde Hylette, la troisième Élée. Et toutes trois ont grandi, d'une virginité heureuse comme les lys. Or, Sylvan, étant entré dans l'enclos, va à Florie. Il la maintient par les cornes, la baise entre les naseaux fumants et roses. « O Florie ! » gémit-il. Ensuite il caresse le col annelé, les tremblants fanons de celle qu'aime Hylette, et pareillement il gémit : « O Hylette ! » Il va aussi à la troisième et appuie ses lèvres à son front busqué entre ses cils raides. « O Élée ! » Son cœur bat, rythmique et fort ; un sang égal bruit à ses tempes. Sa rancune s'est effacée ; il n'embrassa que le nom de ses sœurs et il a l'illusion d'avoir baisé leurs visages. Puis, riant de sa folie, il s'en va tandis que les génisses, en reniflant son odeur, docilement le suivent par les herbes fleuries jusqu'aux limites. Ainsi, au divin Ramayana, la bête sauva l'homme dans la peine.

Sylvan traverse en courant les prairies, il atteint la rivière. Sa chair nue fume aux eaux d'aurore, d'un élan immergée. Il dérive au reflet des nues blondes, aux espaces fleuris d'azalées et d'iris, et une joie libre l'emplit. Le suint tiède, l'efflux musqué des bonnes génisses n'a pas quitté ses narines. Il pense : O Florie ! O Hylette ! Et Élée !

Du milieu des roseaux, un rire crécelle. Il voit surgir leur nudité comme un pommier aux fruits pourprés. Toutes trois sont roses comme si elles rougissaient. Alors il les aperçoit nues pour la première fois. Oh ! qu'elles se cachent ! Qu'elles se renfoncent dans les roseaux ! O la laideur de leur chair ! Et la petite chose inconnue qui rend impure celle qu'il ignore ! Leurs ris le raillent : « As-tu fini de bouder, affreux Sylvan, ô Sylvan le fol ! Quelle mouche méchante te piqua ? » Il leur échappe et de loin leur crie : « Non,

(1) Fragment de la *Légende de vie*. Pour paraître en mai chez Dentu.

vous n'êtes plus mes sœurs... » Toute sa colère l'a repris pour ce mal qu'elle porte en elle et qu'il ignore. Mais tendrement Florie le supplie : « Mon petit Sylvan, voyons, que t'avons-nous fait ? » — « Je ne suis plus votre Sylvan, dit-il. Laissez-moi maudire l'Étranger. » Alors les yeux fixes, elles s'interrogent : « Qu'a voulu dire notre frère ? Maintenant nous n'en pouvons plus douter, cet homme inconnu a fait entrer le malheur dans cette île. » Elles le voient atterrir au loin. Il détourne la tête, il n'ose regarder leur nudité. Et sortant des eaux, il lui semble aussi qu'il s'aperçoit nu pour la première fois. Aussitôt il se cache : il a peur que quelqu'un soit sur la rive. Et sa main, en touchant à sa chair, lui fait une blessure.

Puis, comme les autres jours, il gagne l'enclos des grands bœufs. Là sont les abris profonds et le silence. Maintenant il pleure, l'enfant Sylvan. Une langueur coule en ses membres ; il se doute qu'il ne connaissait pas encore la femme. O laquelle pourtant n'est pas sa sœur ? Il n'en veut qu'à celle-là et l'amour lui vient à travers la haine. O la mordre, l'égratigner du coupant de ses ongles jusqu'à ce que le sang bruine comme le jus des mûres ! Il redevient le petit faune cruel aux dents crissantes, au rire méchant, et ensuite ses bras se détendent, amoureux. Il rampe vers un orme dardé du buisson et le tient embrassé. Autrefois il se mesurait avec les souches, les hautes tiges ; il tentait de les déraciner, dans une ivresse de force. A présent, il espère les sentir s'amollir entre ses bras comme une poitrine humaine. Mais l'écorce le blesse ; il frappe le tronc qui l'a repoussé. Et derrière lui, des herbes foulées, une senteur de mélilot s'efflue. Il voit son père.

—Parle, Sylvan, de crainte que je ne me figure un mal plus grand !

Barba le regarde de ses yeux clairs, bienveillants. Mais un pli de volonté barre le front de Sylvan, une âme orgueilleuse et fière. Il devine qu'un homme a surgi dans l'adolescent.

—Mon père, les pommiers ont fleuri mon dix-huitième printemps. Donnez-moi un cheval à dompter, un bœuf à terrasser... Alors on verra si je suis une fille ou un garçon. Je ne dirai pas autre chose.

Barba secoue ses crins d'argent.

— Si tu as un secret et que tu veuilles le garder, garde-le fidèlement. C'est déjà l'indice d'une âme libre. Donc je ne te contraindrai pas à parler. Mais fais ta paix avec tes sœurs. Cela, je puis l'exiger ; elles sont restées là-bas gémissantes.

Ensuite sa large main lui flatte les épaules.

— Va maintenant comme un jeune étalon, dit-il. La joie est le signe de la force. Méprise donc la douleur, Sylvan, laisse les larmes aux femmes.

Si toutefois devant l'une des trois sa bouche s'avance comme pour

mordre, ou si ses paumes se réticulent, celle-là se dénoncera haïssable. Ainsi pensant, il marche par les avenues, vindicatif comme un taurin blessé par sa corne naissante. Un lièvre soudain débusque, casse à bonds rapides la sente, couleur des labours d'automne; et toute la terre a bougé, semble fuir en sa fuite. Violent, le cor rouge se réveille... Un silex ! Et d'un bras sûr, mortel à l'égal de la fronde, Sylvan abat raide l'animal. Le geste devança sa volonté ; il a frappé sans penser, déchaîné à la vue de la proie, tout son être subtilement élancé à la mort. D'abord il s'étonne, il pâlit; il regarde si personne ne l'a surpris. L'aire s'étend déserte, sans nul hôte, et seulement une pie s'envole, d'un cri irrité. Alors sa force l'enivre : le premier, il versa le sang dans Éolie. Le lièvre gît, l'œil déjà terne, les pattes encore agitées de tressauts rapides, Sylvan, très pâle, le cœur gonflé d'orgueil, admire le coup et la mort. Une pierre en plein élan peut donc arrêter la vie ! Ainsi il s'égala à Dieu, ordonnateur suprême de la vie et de la mort. L'enfant rit, hardi, sentant une fierté divine ; il regarde ses mains, il tâte l'arc bandé et nerveux de son bras. Et il a le visage dur et enflammé des héros. Cruellement il observe les spasmes plus lents, le dessin rigide des membres, l'œil vertigineux, deux gouttes de sang, deux glus brunes ont coulé. Ensuite le poil froidit, moite et lourd; il sent la chair se raidir. Mais la mort maintenant glace la main dont il palpe l'être expiré. Il croit mourir lui-même ; il se prend en horreur. La vie s'épand du haut ciel, roule en ondes de soleil et de vent jusqu'au taillis où tourbillonnent les mouches voraces. Ardente et ivre, la sève bout, circule, bruit, gonflant les faunes et les flores, accélérant le cœur des chênes. Lui seul est la Mort ! Et des corbeaux noirs ont apparu.

Sylvan recouvre de feuilles le cadavre. A présent il a touché le mystère, il a violé le sombre arcane. Un respect superstitieux lui vient pour cette chose immolée et qui vécut. Et ensuite ce n'est plus encore une fois que l'orgueil ; il cherche le cor à son épaule et s'en va, magnifique, touchant de la tête le ciel comme un petit Achille, abatteur de proies sur les monts. Maintenant je sais frapper, je suis le maître de toute vie, pense ce jeune homme téméraire.

Son sang délicieusement bouillonne. Il ne garde plus rancune à ses sœurs ; il jouit à l'avance de leurs visages émerveillés quand il leur apparaîtra le Meurtrier glorieux. Elles ont noué un chœur dans le verger et dansent en tournant parmi leurs tuniques volantes. Il les appelle, leur fait signe, frappe dans ses mains. La ronde spire et vire plus vive. Il voit leurs cols onduler et, comme l'or des girasols, tourner en rond leur chevelure, buveuse de soleil. Nulle n'a pris attention à Sylvan. Alors il se rapproche... « Florie ! Hylette ! Élée ! C'est moi, Sylvan votre frère ! » Et la danse gire, vertigineuse.

Voici qu'à son tour il pénètre dans le verger. Et elles ont dénoué leurs doigts, le collier de leurs bras nus s'est rompu. A présent elles tournent autour des arbres, se joignant seulement par une main et, d'une arabesque de guirlande, d'une vie onduleuse de lianes, elles se déroulent.

— O sœurs... mes sœurs !

Un enchantement semble le rendre invisible, mailler sur sa présence un rêt subtil. Aucune ne lève la tête ni ne détourne les yeux et, à mesure, le jeu en ses orbes circonscrit les arbres et l'aire fleurie. Elles ont l'air de psylles aux mains de qui dansent les serpents. Les tuniques autour d'elles bruissent ainsi qu'une pluie de girande, volent et sinuent comme le blé d'un van. Ainsi elles tournent dans la clarté verte sous les pommiers feuillus. Alors un esprit impétueux, une fierté mâle l'envahit ; il souffre de se voir méconnu, lui l'enfant vainqueur, le tueur heureux. Les mains en avant il se lance.

— O sœurs... petites sœurs... écoutez-moi !

— C'est fini de t'écouter puisque tu nous méprisas !

Et encore une fois elles s'envolent en riant vers les arbres. Il les regarde valser comme un tourbillon de sable et de feuilles sur la route. Leurs yeux malicieux luisent d'un frémissement or et bleu de libellules dansant au-dessus des eaux. Il songe : Laquelle, ô laquelle est la petite chose impure ? Et ensuite il leur dit mystérieusement : « Eoutez... il passait, je l'ai lapidé ! »

— Qui ?

La chaîne subitement s'est déliée. Elles accourent, l'entourent de leurs visages anxieux. Et Svlvan remue ses crins vermeils :

— Je ne dirai rien.

— Ami ! supplie l'une.

— Mon petit Sylvan ! regrettent les deux autres.

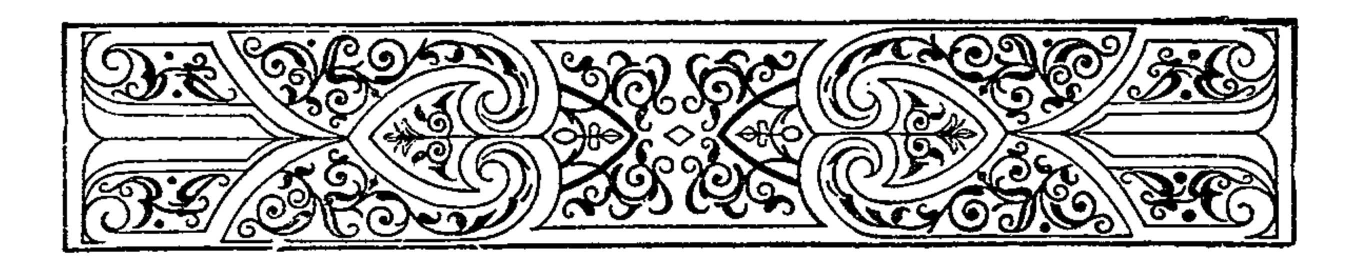
Leurs bras le cerclent, il sent leurs haleines chaudes. Et il rit, il montre ses dents aiguës.

— Oh ! il battait l'air, il a agonisé lentement... j'ai regardé jusqu'au bout.

Dans sa joie, son intrépidité, toutes trois sont redevenues ses sœurs. Elles l'admirent touchées par l'éclat sombre de ses yeux et sa force sauvage. Leur chair se réveille chasseresse, ivre des massacres d'autrefois. Et Élée regarde à ses doigts le signe rouge. Cependant Florie, la jeune prêtresse, déjà secoue un court vertige : « Qu'as-tu fait, Sylvan ? Maintenant tu as transgressé le commandement du Père. Tu ne pourras plus regarder un animal vivant sans être transporté de fureur... »

Dans les bois, ce soir-là, sonna le cor d'orgueil et de meurtre. Mais tôt il se tut.

Camille LEMONNIER.



HANS DE SJÖHOLM ET LE SORCIER FINNOIS

A l'époque de nos aïeux, quand il n'y avait que de mauvais bateaux dans le Nordland et que les gens devaient acheter le bon vent au sorcier finnois qui le tirait de son sac, il n'était pas sûr de se risquer en pleine mer par les temps d'hiver. Jamais alors un pêcheur ne devenait bien vieux. Il n'y avait, pour ainsi dire, que les femmes et les enfants, aussi les estropiés et les contrefaits, qui fussent enterrés dans le sol.

Or, il y avait, une fois, un bateau dont l'équipage venait de Thjöttö en Helgeland ; on s'en était allé en mer et l'on poursuivait sa route durement droit sur les Lofoten orientales.

Mais, cet hiver, le poisson ne voulait pas mordre.

On s'arrêtait, on attendait des semaines et des semaines, le mois se passait et il n'y avait plus d'autre parti à prendre que de rentrer avec l'attirail de pêche et le bateau vide.

Mais Hans de Sjöhölm, qui faisait partie de l'équipage, ne faisait que rire de cette malechance et dit que s'il n'y avait pas de poisson à cet endroit-là, on en trouverait plus haut dans le nord. Sûrement on n'était pas venu jusqu'ici rien que pour manger ses vivres.

C'était un tout jeune gaillard qui en était à sa première expédition. Mais il y avait quelque bon sens dans ce qu'il disait, pensèrent les marins.

Et l'on mit à la voile vers le Nord.

A la station de pêche suivante les choses ne marchèrent pas mieux, mais l'on tint bon jusqu'à ce que les vivres fussent épuisés.

« S'il n'y a rien ici, sûrement il y aura quelque chose plus haut, vers le Nord, » opina Hans, « et puisque l'on était venu aussi loin, on ferait certes encore un petit bout de route. »

Ainsi, de station en station, ils tentèrent la chance et de la sorte s'étaient aventurés jusqu'au Finnmark. Mais là ils rencontrèrent la

tempête et, après de vains efforts pour s'abriter derrière les promontoires, se virent obligés de reprendre la mer.

Tout alla de mal en pis. Quelles traverses ! Toujours et toujours, la proue du bateau passait dans les lourdes vagues au lieu de passer dessus, et, sur la fin du jour, le bateau chavira.

Ils étaient là tous, sans espoir de secours, accrochés à la quille parmi la rage de la mer, accablant de malédictions ce Hans de malheur qui les avait tentés et les avait menés à leur perte. Que deviendraient à présent leurs femmes et leurs enfants ?

Ils allaient mourir maintenant que plus personne ne pourrait veiller à leur subsistance.

L'obscurité se faisait ; leurs mains devenaient roides ; les vagues les emportèrent un par un.

Et Hans entendait, voyait tout cela — le dernier cri qui sombre, le dernier effort de la main qui s'agrippe à l'épave de salut ; et jusqu'à l'ultime seconde ce furent des reproches pour les avoir menés au malheur, des lamentations sur leur horrible sort.

« Il s'agit de tenir ferme » — se dit Hans — car il faisait meilleur là où il se trouvait que dans la mer.

Et ses genoux serraient éperdûment la quille du bateau et il tint bon jusqu'à ce qu'il ne sentît vraiment plus ni ses mains ni ses pieds.

Dans l'épaisse obscurité de la nuit orageuse il s'imagina entendre des hurlements qui partaient d'autres bateaux en détresse.

« Eux, aussi, ont femmes et enfants, — pensait-il ; — je me demande s'il est également, avec eux, un Hans qu'ils accablent de malédictions ! »

Et tandis qu'il restait là, flottant à la dérive, sentant arriver, peu à peu, l'aube, il lui sembla, tout à coup, que le bateau était entraîné par un fort courant dans la direction du rivage ; et c'était vrai : enfin Hans toucha terre. Mais qu'il regardât de n'importe quel côté, il ne voyait rien que la noirceur des vagues ou la blancheur de la neige.

Il observa attentivement autour de lui et, soudain, aperçut tout au loin la fumée d'une « *gamme* » (1) finnoise qui s'élevait sous une falaise et il se mit en mesure de grimper jusque-là.

Le Finnois qui habitait la hutte était si vieux qu'il pouvait à peine se mouvoir. Il était assis au milieu d'un tas de cendres chaudes et marmottait dans un grand sac : il ne dit pas un mot à Hans. De grands bourdons jaunes bourdonnaient tout autour sur la

(1) Une hutte particulière aux Finnois de la Norwège.

neige, comme si c'eût été la Saint-Jean; et il n'y avait là qu'une jeune fille pour soigner le feu et donner à manger au vieux. Ses petits-fils et petites-filles étaient avec les rennes, bien loin, tout au loin sur le « Fjeld ».

Hans fit bien sécher ses vêtements et goûta le repas dont il avait tant besoin. La jeune Finnoise, Seimke, s'empressait auprès de lui; elle lui donna du lait de renne et des os à moëlle et il s'étendit sur des peaux de renards blancs.

Il faisait bon et l'on était bien dans la fumée de la hutte. Mais, tandis qu'il était là, mi-assoupi, mi-éveillé, il lui sembla que d'étranges choses se passaient autour de lui.

A l'entrée de la hutte se tenait le Finnois : il parlait à ses rennes qui, pourtant, étaient tout au loin dans les montagnes, là-bas. Il barrait les voies du loup et il menaçait par ses formules magiques les ours. Puis il ouvrit son sac de peau et la tempête hurla et siffla : un tourbillon de cendres chaudes s'envola. Et quand tout se fit calme, à nouveau, l'atmosphère de la hutte était remplie de jaunes bourdons qui s'éparpillèrent dans ses fourrures, tandis qu'il bavardait et marmottait, tout en branlant sa tête chauve.

Mais Hans avait autre chose à faire que de regarder le vieux Finnois. Dès que le poids du sommeil eut abandonné ses yeux, il se hâta d'aller retrouver son bateau.

Le bateau tenait ferme dans le sable du rivage et était tout à fait retourné comme un baquet, de sorte que la mer venait frapper ou frôler la quille ; il le tira assez loin sur la plage pour le mettre hors de l'atteinte des vagues.

Mais plus il tournait autour, l'examinant avec soin, plus il lui paraissait évident que les gens construisaient les bateaux, vraiment, dans le seul but de laisser la mer y pénétrer plutôt que d'empêcher l'entrée de l'eau. La proue ne valait pas beaucoup mieux qu'un groin de porc pour fendre les vagues et le bordage près de la quille était plat comme le fond d'un coffre. Il faut tout modifier, pensait-il, si l'on veut que le bateau puisse prendre la mer. La proue doit être élevée d'une ou deux planches pour le moins ; il faut qu'elle soit tout à la fois coupante et souple, de sorte qu'elle puisse aussi bien se courber devant les vagues que les traverser : alors on aurait un beau bateau, qui marcherait vivement.

Tout le jour, toute la nuit il y songeait. Il ne fut distrait de ces pensées que par une courte conversation, le soir, avec la jeune Finnoise.

Il ne pouvait s'empêcher de remarquer que cette Seimke était éprise de lui. Elle le suivait partout et ses yeux devenaient tout

tristes chaque fois qu'il descendait au rivage ; elle comprenait si bien que toutes ses pensées étaient tendues vers le départ.

Et le Finnois, toujours, était installé, marmottant, au milieu de ses cendres : sa jaquette fumait.

Mais Seimke enjôlait tellement Hans du regard de ses yeux bruns, elle lui prodigua si bien les paroles de miel à en fatiguer sa langue, qu'elle réussit à l'attirer jusqu'au nuage de vapeur où le vieux Finnois ne les entendrait plus.

Le sorcier tourna la tête.

« Mes yeux sont troubles, la fumée leur fait mal,— dit-il ; — que tient donc Hans là-bas ? »

« C'est le blanc ptarmigan que vous avez pris au piège, » fit-elle à voix basse.

Et Hans sentit qu'elle se pressait contre lui et qu'elle tremblait de tous ses membres.

Alors elle lui parla si doucement qu'il crut entendre ses propres pensées : le Finnois était irrité contre lui et chantait des incantations contre le bateau qu'il voulait construire. Si Hans devait parvenir à l'achever, le sorcier ne pourrait nulle part vendre le bon vent dans tout le Nordland. Elle lui conseilla de se tenir sur ses gardes : il fallait éviter de se trouver entre le Finnois et ses bourdons enchantés.

Et Hans eut le pressentiment que ce bateau pouvait être la cause de sa perte. Mais plus les événements lui paraissaient mal se présenter, plus il s'efforçait d'en tirer bon parti.

Dans la pâleur grise de l'aube, avant que le Finnois fût levé, il se dirigea vers le rivage.

Mais, chose singulière, la neige s'accumulait en tas de plus en plus hauts, à perte de vue : plus il avançait et plus la blancheur du paysage reculait, plus profondément il enfonçait : impossible d'arriver à la mer. Et jamais il n'avait vu l'aurore boréale prolonger son éclat aussi loin dans la journée. Ses lueurs étincelaient et pétillaient, de longues langues de feu, léchantes, sifflaient après lui. Pas moyen de découvrir ni plage, ni bateau ; où se trouvait il, il n'en avait pas la moindre idée.

A la fin, il découvrit qu'il s'était complètement égaré : au lieu d'aller sur le rivage, il s'avançait dans l'intérieur des terres. Mais, tandis qu'il s'en retournait dans la bonne direction, voici que s'éleva une brume si dense qu'il ne pouvait voir à un mètre de lui.

Quand vint le soir il était absolument à bout et ne savait vraiment plus que faire.

La nuit descendait ; la neige tombait à flocons plus pressés.

....

Et, tandis qu'assis sur une roche il se demandait comment il pourrait rentrer, la vie sauve, une paire de raquettes s'en vint glisser tout doucement vers lui parmi le brouillard et s'arrêta devant ses pieds.

« Puisque vous avez pu me trouver, vous trouverez bien la route pour revenir aussi, » dit-il.

Il les mit donc et laissa les raquettes manœuvrer comme elles l'entendaient par dessus les collines et les falaises. Il ne s'inquiétait nullement de se guider par ses yeux ou de vérifier la marche de ses pieds ; et plus vite il allait, plus dense la brume et la neige se pressaient contre lui : ses raquettes, on eût dit que le vent les lui allait arracher.

Il refit par monts et par vaux toute la route qu'il avait parcourue pendant la journée et il lui semblait parfois qu'il ne sentait rien de ferme au-dessous de lui, mais qu'il volait.

Tout à coup les raquettes s'arrêtèrent net : il se trouvait juste à l'entrée de la hutte du Finnois.

Là se trouvait Seimke. Elle l'attendait.

« J'ai envoyé mes raquettes te chercher — dit-elle — car j'avais vu que le Finnois avait ensorcelé tout le pays pour que tu ne puisses pas retrouver le bateau. Ta vie est sauve, car il t'a donné abri sous son toit ; mais il ne serait pas bon de le voir ce soir. »

Là-dessus elle lui fit passer avec précaution le seuil, de façon que le Finnois ne pût l'apercevoir parmi l'épaisse fumée ; elle lui donna à manger et lui prépara une couche pour se reposer.

Mais lorsqu'il se réveilla au milieu de la nuit, il entendit des sons bizarres : des chuchotements, des chants lointains.

« Le Finnois ne pourra jamais lier le bateau,
La Monche, le batelier ne la trouvera point,
Le vent sans but tourbillonne. »

Le Finnois était assis parmi les cendres, chantait des incantations, marmottait à faire presque trembler le sol, tandis que Seimke était étendue avec le front contre le plancher et les mains crispées derrière elle autour de son cou, s'efforçant de combattre par ses prières les maléfices du sorcier. Et alors Hans comprit que celui-ci était encore à sa poursuite parmi la tourmente de neige et de brouillard et que sa vie était menacée par sa sorcellerie.

Il s'habilla dès avant le jour, sortit puis rentra tout aussitôt, couvert de neige, disant qu'il avait chassé aux ours. Mais jamais il ne s'était trouvé dans une pareille brume ; il lui avait fallu tâtonner longtemps avant de trouver la porte de la hutte, bien qu'il se trouvât tout à côté.

Le Finnois était là, ses fourrures remplies d'abeilles; on eût dit d'une ruche. Il les avait envoyées à sa recherche dans toutes les directions, mais elles étaient toutes rentrées et bourdonnaient autour de lui.

Quand il aperçut Hans sur le seuil et qu'il eut vérifié que les abeilles ne s'étaient point trompées, il s'apaisa quelque peu et se mit à rire au point de faire trembler toute sa fourrure et marmotta :

« L'ours, nous le lierons solidement au-dessous de l'évier ; ses yeux, je les ai si bien ensorcelés, qu'il ne verra plus son bateau, et je fixerai une cheville de sommeil devant lui jusqu'au printemps. »

Mais, le même jour, le Finnois se tenait sur le seuil, tout occupé à faire des signes magiques et à dessiner de grandes lignes dans le vide. Puis il fit sortir de la hutte deux hideuses abeilles enchantées qui partirent pour leur mission en laissant des traces brûlantes et noires dans la neige partout où elles passaient. Il fallait qu'elles aillent porter le malheur et la maladie dans une chaumière là-bas sur les marais et répandre au dehors le mal évoqué par le Finnois, qui allait faire mourir de consomption à Bödö une jeune mariée.

Mais, nuit et jour, Hans se demandait comment il pourrait l'emporter sur le sorcier.

La jeune Seimke, avec des paroles tendres et des pleurs et des prières le suppliait, s'il tenait à la vie, de ne rien tenter pour descendre au rivage près de son bateau. A la fin cependant, elle vit que tout était inutile — il avait décidé formellement de s'en aller.

Alors elle lui prit les mains, les baisa et fut toute en larmes. Au moins lui promettrait-il d'attendre que le sorcier fût parti pour Jokmok, en Suède.

Le jour de son départ, le Finnois avec une torche fit l'inspection de sa hutte et dressa son inventaire.

Tout au loin étaient ses pâturages dans les montagnes, avec les rennes et les chiens et auprès d'eux toute sa famille. Le Finnois compta les bêtes, puis recommanda à ses petits-fils de ne pas laisser trop s'éloigner les rennes, de crainte des ours et des loups. Puis il prit une potion soporifique et se mit à danser en rond au point d'en perdre la respiration : avec un gémissement il tomba sur le sol. Ses fourrures, ce fut tout ce qui resta de lui. Son esprit s'en était allé, s'en était allé là-bas jusqu'à Jokmok.

Tous les magiciens y étaient assemblés par le brouillard sombre, à l'abri d'une haute montagne, révélant à voix basse toutes sortes de secrets et de trésors et insufflant la science aux novices en magie noire.

Mais les abeilles ensorcelées tournoyaient en bourdonnant sur les fourrures délaissées, comme un cercle jaune, et faisaient bonne garde.

Au milieu de la nuit Hans fut réveillé par la sensation de quelque chose qui le tirait comme de très loin. C'était, lui semblait-il, comme une sorte de courant d'air; quelque chose le menaçait et l'appelait du dehors, parmi la neige :

> « Tant que tu ne pourras pas nager comme le canard,
> L'œuf que tu pondras n'éclôra point,
> Le Finnois ne permettra jamais que tu mettes à la voile vers le Sud,
> Car il vissera le vent et emprisonnera la brise. »

Et, à la fin de ce chant, le sorcier était là, se penchant vers lui ; la peau de sa face pendait, inconsistante et toute ridée comme la peau d'un vieux renne et il y avait dans ses yeux comme une brume de vertige, vraiment. Et Hans se mit à trembler de tous ses membres, sachant que le Finnois était en train de l'ensorceler.

Mais il roidit sa volonté pour combattre ses maléfices : et ainsi ils luttaient l'un contre l'autre ; le Finnois avait la face toute verte, il était près d'éclater.

Après cela, les sorciers de Jokmok envoyèrent vers Hans des passes ; ils lui troublèrent l'esprit. Il se sentait tout drôle et chaque fois qu'il songeait à son bateau, si un détail était bien établi, tout aussitôt un autre détail détruisait le précédent : à la fin, il lui semblait voir trente-six chandelles.

Alors une douleur profonde s'empara de lui. Malgré tous ses efforts, il ne pouvait assembler les pièces de son embarcation comme il le voulait ; et, vraisemblablement, la mer, plus jamais il ne la passerait !

Mais, quand vint l'été, Hans et Seimke allaient s'asseoir ensemble à la pointe du cap, par les belles soirées : les moucherons bourdonnaient, les poissons lançaient des jets d'eau dans le silence et, çà et là, les eiders nageaient.

« Si seulement quelqu'un voulait me construire un bateau aussi vite et aussi agile qu'un poisson et qui volerait sur les vagues tel qu'une mouette ? » répétait Hans, la voix pleine de sanglots — « alors, je pourrais partir ! »

« Veux-tu que je te conduise à Thjöttö ? » clama une voix venant du rivage.

Il y avait là quelqu'un avec une coiffe de peau retournée, dont on ne pouvait distinguer le visage.

Et juste devant les roches, là-bas, à l'endroit même où ils avaient vu les eiders, flottait sur la mer un bateau étroit et long, avec une

proue et une poupe très hautes. Sa carène goudronnée était pleinement reflétée dans l'eau et l'on n'y distinguait pas le moindre nœud dans le bois.

« Oh oui ! j'accepte avec reconnaissance », répondit Hans.

Mais à peine avait-il parlé, que Seimke se mit à pleurer et à se lamenter terriblement. Elle se précipita à son cou, ne voulant pas le laisser partir, eut comme une crise de délire, jeta des cris perçants. Elle lui promit ses raquettes, qui le mèneraient partout où il souhaiterait d'aller, dit qu'elle volerait à son intention la baguette d'os du sorcier par le moyen de laquelle il découvrirait tous les trésors qui ont été enterrés, s'offrit à lui enseigner comment on fait dans les lignes des nœuds pour attirer les saumons et de quelle façon on appelle les rennes à soi de fort loin. Il deviendrait aussi riche que le Finnois, si seulement il consentait à ne pas l'abandonner.

Mais Hans n'avait d'yeux que pour le bateau là-bas.

Voyant cela, elle fit un bond, arracha de ses beaux cheveux noirs et en lia ses pieds : il faudrait s'en délier d'abord, avant de pouvoir la quitter !

« Si je reste ici pour jouer avec toi et les jeunes rennes, plus d'un pauvre diable usera ses ongles à la quille d'un bateau », dit-il. « Voyons ! donne-moi un baiser, puis une dernière étreinte, sinon je m'en passe ! »

Et elle se précipita dans ses bras telle qu'une jeune chatte, regarda droit dans ses yeux à travers ses larmes, toute tremblante pleura, semblait hors d'elle-même.

Mais, voyant qu'elle ne pouvait rien sur lui, elle s'enfuit, avec des gestes d'appel vers la hutte du sorcier.

Hans comprit qu'elle implorait son assistance et qu'il était prudent de se réfugier tout aussitôt dans le bateau tant que la route lui était encore ouverte. Le bateau s'était avancé tellement près des roches qu'il n'eut qu'à se laisser descendre sur les bancs. Le gouvernail glissa dans sa main ; en travers, derrière le mât, il y avait quelqu'un à la proue qui hissait et déployait la voile : mais son visage, Hans ne pouvait le distinguer.

Ils partirent.

Et un bateau pour courir devant le vent, Hans n'en avait jamais vu de pareil. Les vagues se dressaient autour d'eux comme des masses de neige, bien qu'il fît pour ainsi dire calme. Mais ils n'étaient point partis de longtemps qu'un mauvais sifflement passa dans l'air. Les oiseaux criaient, se hâtant vers la terre ; la mer, telle qu'une muraille sombre, s'éleva derrière eux.

C'était le sorcier Finnois qui avait ouvert son sac et envoyait une tempête à leurs trousses.

« Il s'agit d'aller à pleines voiles, » dit une voix de derrière le mât. Celui qui avait la haute main sur le bateau semblait ne pas se soucier le moins du monde du temps, car il ne toucha pas aux voiles pour les diminuer.

Maintenant le sorcier en était à son second nœud magique (1). Le bateau poursuivait sa course folle par le détroit ; la mer montait en blanches trombes d'écume jusqu'aux nuées.

Il fallait que le bateau fût aussi vite, plus vite même qu'un oiseau, sinon il était perdu.

Un rire hideux se fit entendre à bâbord.

« Le Finnois donne de la voix
Et nous pousse droit au sud ;
Il y a une fente dans le sac,
Il s'agit de veiller aux voiles ! »

Et donnant la bande, la voile diminuée d'un cran, le lourd compagnon de l'avant à califourchon sur le bordage avec ses immenses bottes de marin pendillant dans l'écume des vagues, ils couraient devant le vent par à travers de l'embrun aveuglant droit en la haute mer, au milieu des hurlements de la tempête.

Les murailles d'eau étaient si vastement lourdes que vraiment Hans ne parvenait plus à distinguer la lumière du jour, ni à se rendre compte s'ils passaient au-dessus ou au-dessous des lames.

Le bateau coupait celles-ci aussi légèrement et avec autant de facilité que si sa proue eût été une glissante nageoire de poisson et son bordage était lisse et fin comme la coquille d'un œuf d'hirondelle de mer ; mais quoi qu'il fît, Hans ne pouvait découvrir où il finissait ; il lui semblait ne voir qu'une moitié de bateau ou tout au moins on eût dit que tout l'avant disparaissant dans l'écume, ils naviguaient dans une partie d'embarcation.

La nuit tomba. Les vagues étaient phosphorescentes et brillaient comme des braises : le vent emportait la hideur de hurlements prolongés. Des appels de détresse, des cris de naufragés en agonie répondaient au vent de tous les bateaux sombrés qu'ils dépassaient dans leur course furibonde ; à leurs bancs s'accrochèrent désespérément bien des apparitions d'une fantômatique et terrible pâleur. La nocturne phosphorescence mettait une lueur blême sur ces

(1) En faisant un nœud les sorciers produisent un grain ; un second nœud produit une tempête.

faces de désespoir et elles se crispaient en bâillements, elles dardaient de fixes regards, dans la tempête elles aboyaient !

Tout à coup Hans se réveilla, une voix lui criait :

« Te voilà chez toi, à Thjöttö, Hans ! »

Traduit du norwégien de JONAS LIE,
par GEO. KHNOPFF.

(*La suite au numéro suivant.*)





Dialogue d'une Veille de Pâques

Ce fut, je crois, la veille de Pâques, au soir. Je promenais dans un profond jardin de province la calme convalescence d'un ami qui plus que tout autre m'est cher. Nous restions silencieux tandis qu'un vent imperceptible et tiède effleurait les paumes de nos mains, on eût dit, de doigts moites de femme, et que les oiseaux éparpillaient leur chanson trop nue dans les arbres sans feuilles ; mon ami s'était arrêté devant le mur rougi de soleil où les pêchers, neige rose à peine, étalent leurs mille bras de crucifiés fleuris ; or voici que les cloches se mirent à tinter, lentes, douloureuses, comme revenues de si loin ; lui murmura tout bas :

> Chacun en leur départ s'écoute dépérir
> et sent un peu de soi, de minute en minute,
> qui s'en va, qui s'effeuille et tombe à l'unisson,
> qui lentement se fane et meurt avec le son
> dans l'air vorace, en une inexorable chute.

Et je me souvins d'autres vers :

> C'est le moment du doute et des douleurs divines ;
> certes le soir est déchirant comme un adieu ;
> l'ombre se tresse au front en couronne d'épines ;
> mais c'est aussi l'instant où l'on sent un Dieu !

Alors mon ami se pencha sur un massif, il incisa de l'ongle la tige d'une jacinthe bleu-pâle, et ayant élevé la fleur d'un geste las, me dit : « N'est-ce pas ? si nous parlions de lui, du cher poète à qui nous avons voué nos adolescences et que notre jeunesse ne cessa pas d'aimer, car certes nous avons pu admirer ailleurs, mais c'est à lui que reviennent invinciblement nos âmes, esclaves d'un gîte trop charmeur. »

Je continuai :

Il fut toujours si délicat, nul mieux que lui ne connut l'art des nuances ; même jadis, alors qu'il écrivait l'*Hiver Mondain*, il n'eût pas choqué les âmes féminisées et qui sont amies du gris et du silence ; il parlait d'amour mais à voix basse avec des gestes qui se mouraient ; il secouait la houppe sur les strophes mais quelle poudre de riz discrètement décolorée ; muse et puérilité jolie, qui derrière l'évèntail, s'attardait à de savants baisers.

Et mon ami :

Dans la *Jeunesse Blanche* il fut plus grave parce qu'il se souvenait du Passé ; il s'attendrit sur la maison de son enfance ; il dit aussi la douleur du premier amour ; mais il avait déjà une prédilection pour les sites de sa province flamande ; les cloches à venir bégayaient dans la brume sur les Béguines entrevues :

> Tout est doux, tout est calme au milieu de l'enclos ;
> aux offices du soir la cloche les exhorte,
> et chacune s'y rend, mains jointes, les yeux clos,
> avec des glissements de cygne dans l'eau morte.

Et ce livre d'une beauté calme, attristée et mélodieuse fut l'annonciateur du *Règne du Silence*, poursuivis-je ; quand je lus ce poème j'éprouvai une inouïe émotion d'art, pareille, je me l'imagine, à celle qui dut pénétrer les contemporains de Baudelaire, lors de l'apparition des *Fleurs du Mal* ; ce *Règne du Silence* apportait une poésie absolument nouvelle, nulle influence n'y était perceptible, le parfait relief du vers toujours souple s'accentuait tantôt avec un éclat métallique et tantôt s'atténuait d'une brume ; et les sensations s'y traduisaient par une richesse d'images si prodigieuse que M. Catulle Mendès me dit un jour avoir pu la rapprocher du génie métaphorique de Victor Hugo.

D'ailleurs, interrompit mon ami, il est demeuré en prose l'intense poète qu'on aime sous ses vers ; dans plusieurs romans et des nouvelles il exposait tels cas de psychologie menue et curieuse ; il nous conta l'histoire de l'âme des villes, il ouvrit un Musée dont le temps ne dispersera point les figurines ; et cela était dit avec des phrases translucides, d'inflexion précieuse, délicates et légères comme ces arentèles que les souffles de l'aube balancent au-dessus des gazons.

Et je conclus :

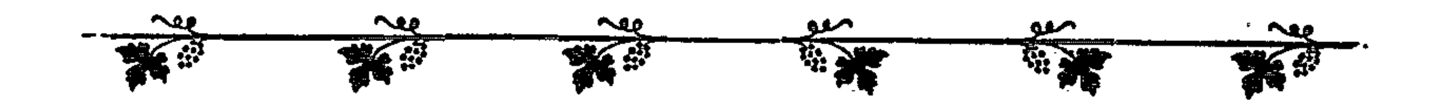
C'est lui le vrai poète de la Vie Intérieure. Il me semble qu'il ait voulu donner l'essence de son œuvre dans son dernier livre : *les Vies Encloses* ; car, vraiment, n'a-t-il pas choisi de préférence, afin d'élucider leurs âmes, les êtres humains pour qui le monde exté-

rieur n'existe pas, n'a-t-il pas haï le vain tapage verbal qui signifie le néant, n'a-t-il pas redouté l'éloquence lacrymatoire où, trop souvent, hélas ! se délaye Musset ? Quelque temps il a contemplé la vie autour de lui ; puis il a restreint son horizon, il a emprisonné ses rêves dans l'eau gelée des miroirs, enfin ses yeux se sont ouverts intérieurement et sa prunelle s'est dilatée au rayonnement de son âme solitaire. Je me tais sur ce poème des Vies Encloses, je ne veux pas limiter par des mots le charme où il nous jeta; il doit être comme une maîtresse qu'on enferme jalousement pendant les premiers mois d'amour.

Et nous ne nommions pas ce poète qui nous est si cher parce qu'il a des douceurs infinies pour les pauvres âmes blessées par la vie brutale ; et comme le soleil couchant égratignait d'or les ardoises des toits et qu'un souffle profond et enivrant semblait faire palpiter la terre, mon ami, très pâle, souffrant de la joie du jardin, se plaignit : Ah ! ne trouvez-vous pas, me dit-il, que la nature manque de tact à l'égard des convalescents ?

Charles GUÉRIN.





UNE ÉVOLUTION DANS L'ART DU PAYSAGE

A PROPOS DE QUELQUES EXPOSITIONS RÉCENTES (1)

« J'ai deux maîtres : Claude et le bon Dieu. »
COROT (1796-1875).

I

Je parierais que les petits couples romanesques qui allument un réchaud dans une chambre d'hôtel par un soir d'automne, invoquent Roméo et Juliette. Fort de ce précédent, chaque fois que je rends visite à une exhibition de paysages qui décèle un léger effort transitoire, je converse mentalement avec les maîtres, j'évoque la grande ombre sereine de Nicolas Poussin. Et ce m'est une joie mélancolique (comme toute volupté noble) que de comparer les nouveaux venus avec les ancêtres :

Parlons de nos aïeux sous la verte feuillée, —

que de parcourir dans un éclair le *Musée du Paysage*, projet de nos matinées lointaines et qui, sans doute, ne se réalisera jamais; alors se complète et se rature en nous, pour la centième fois, l'*Histoire du Paysage*, palimpseste retouché sans trêve, faible témoignage écrit des suggestions vives émanées des cadres! Quel autre langage que l'éclat des yeux peut traduire l'amour? Tout paysage, comme tout portrait (2), est le fruit d'une collaboration tacite entre la nature et l'esprit : or, je ne sais si l'enquête sur le portraitiste n'est pas encore plus attachante que le voyage qu'il permet à nos yeux d'entreprendre à travers les féeries interprétées de son impassible modèle. Et gravement, joyeusement, idéalement, défilent toute la série des climats et des siècles, ce qui dure vu par ce qui passe, les échantillons significatifs, les documents certains dans la magie des saisons et des heures : le décor industriel des ryparographes gréco-romains depuis Ludius (3), les décorateurs de Pompéi, station balnéaire

(1) *Guillaumin* et *Maufra* (Durand-Ruel, février-avril 1896). — *Guilloux* (Le Barc de Boutteville). — *Léo Gausson* (Moline, galerie Laffitte). — Œuvres et artistes divers : expositions et grandes ventes (1895-96).

(2) Cf. nos articles de l'*Ermitage* (octobre 1895 et janvier 1896).

(3) Pline l'Ancien *(Hist. nat.*, ch. XXXVII).

idéale qui déçoit quelques-uns, après les fonds d'or byzantins les *fonds* candides des primitifs moyen-âgeux, Flamands intimes ou Italiens majestueux déjà, le paysage héroïque de la païenne Renaissance, qui commente les larmes d'Alberti, les symboles de Florence et les poèmes de Venise, Botticelli, puis Titien, les songes riants de Luini, précurseur à la *Brera* de Milan ou la sécheresse hautaine de Dürer, précurseur à l'*Albertine* de Vienne, les naïvetés juvéniles des Bolonais décadents, l'anecdote bleuâtre des Flandres et le roman familier des Hollandais, la pondération française, magistrale avec Poussin, si éloquent, avec Claude, si limpide, avec Watteau, si fantaisiste, loyauté solennelle ou pimpante retombant dans les poncifs du poème didactico-descriptif au XVIII[e] siècle où le mot Nature n'émeut que les philosophes, essayant de galvaniser le style avec les universitaires du Premier Empire, oubliant l'Italie pour le Nord avec les premiers petits rustiques de 1830, retrouvant enfin, devant les spectacles de la douce France, le lyrisme enivré de la Renaissance adoratrice de Pan : le romantisme vivra par le paysage ; et l'Harmonie s'incarne dans l'âme de Corot. Mais, dorénavant, c'est la lumière qui préoccupe : et bafoué, puis exalté, l'impressionnisme parisien veut détrôner les franc-comtoises verdures de Courbet ; la banlieue poudroie sous les confetti du prisme. Définitive conquête ! s'écrie l'orgueil joyeux des novateurs : comme si l'histoire logique et fatale avait des bornes ! Et, aux yeux étonnés des luminaristes, l'excès même des sensations éblouissantes ramène un souci puritain du style.

II

Je ne regrette plus de m'être accordé la lanterne magique, car l'évocation du passé m'a fait mieux entendre le présent. Voilà pourquoi je viens sans surprise devant Maufra, Guilloux, Léo Gausson. Hier explique Aujourd'hui. Et la grande Isis sourira toujours sous son voile...

Maufra est breton. Sa société instruit, encore qu'un peu fruste ; je parle de ses œuvres, seules connues : une relation de voyage en Ecosse, en vingt toiles, etc. Il est évident que l'impression de ligne y prévaut sur l'impression d'atmosphère. C'est un « néo-impressionniste » d'une nouvelle façon. Le décorateur l'emporte sur le sténographe : il vise à l'essentiel, sans dépasser le rudimentaire. Cézanne et Gauguin ont dû le séduire. Je crains même que, devant la *Solitude* de Glencoë, le *Calme* du Pass of Brander, la *Sauvagerie* du Lac Etive, il n'ait pas assez complètement oublié les théories simplistes de l'atelier ou de la brasserie. Viviane aime ces essais

grandioses, car elle s'enorgueillit devant eux : ils lui semblent un peu cousins (à la mode de Bretagne) des « souvenirs » qu'elle brossait de mémoire à larges touches de brosse plate. C'est à la fois puéril et fier. Que si vous êtes presbyte, observez une distance en faveur de l'illusion : la myopie seule s'approche impunément de ces prime-sautières « notes » d'aquarelle et de pastel aux ondes irisées, céruléennes, de ces « dessous » largement empâtés, strapassés, bâclés, aux lourdes coulées d'huile, aux heurts obstinés de colorations cruelles, violentes, âpres, inégales, jamais assez « rompues », où quelques glacis opportuns rétabliraient promptement l'équilibre entre des harmonies mieux consonnantes. Des crudités, des duretés. Topaze et turquoise, tel ciel d'un beau soir gagnerait à être encadré de verdures plus sympathiques. La falaise est impérieuse : sous la tyrannie du contour, l'enveloppe manque.

Enfant de Paris, Charles Guilloux ne partage avec Maxime Maufra que la tendance nouvelle à la simplicité. Plus de grandes toiles enluminées : de petits cadres blancs. Maquettes synthétiques, dit le catalogue (et il faut toujours croire le catalogue). En quittant les côtes écossaises, normandes ou bretonnes pour telle *série* rétrospective ou récente des *Nocturnes*, des *Notre-Dame*, de *Lannion*, du *Canal de l'Ourcq*, des *Couchers de soleil sur l'île*, à Herblay, j'imagine redescendre les siècles, passer des jours barbares où les Saxons jetaient l'ancre vers le sol abrupt — à la lecture intime d'un roman contemporain, délicatement vécu, réel et doux, saisissant parfois, un peu mièvre aussi. Guilloux procède par grandes taches légères et fines, claires et minces, plutôt timides, aux oppositions savoureuses : il a regardé l'estampe japonaise. Son coloris est plus décisif que son dessin. Il extrait le style d'une antithèse de deux tons sobres, crépusculaires ou lunaires. Malgré mon plaisir, je n'ose le louer, de peur de me faire le complice des hyperboles qui pourraient l'immobiliser dans une formule encore incomplète. Aquarelles rehaussées ou petits tableaux forment un répertoire, un catalogue pittoresque d'effets sommaires, recueillis et justes.

Ces bluettes nous semblaient autant d'oasis, à la Salpêtrière des *Indépendants* : c'est aussi de là que revient Léo Gausson ; et quelques-unes de ses sensations champêtres rappellent encore trop les plus mauvais jours de l'histoire du pointillé. Le peintre loyal a ouvert enfin les yeux sur la campagne ; et nul doute sur sa guérison définitive. Avec lui, c'est la note rurale qui s'impose : autre âme, autre nature. C'est le meilleur dessinateur des trois : il n'a retenu des jeunes exaspérations de forme et de nuance qu'un désir d'artiste d'étreindre les choses dans une arabesque lumineuse et forte ; l'ana-

tomiste des arbres a délaissé la convention technique de Seurat pour se rasseoir devant le galbe élégant d'un arbre, chêne ou poirier. Qu'il remercie sa solitude rustique de Lagny, si elle peut lui conseiller de nouveaux efforts à l'ombre sourde des meules pâlies, près des chaumes, devant l'améthyste ou le cuivre des crépuscules. Ses dessins rehaussés de pastel azuré sur papier bistre me font mieux augurer de l'avenir. Même en paysage, le dessin reste le prix des victoires durables.

III

Vous voyez que le cas du dessinateur Maufra n'est plus exceptionnel (1). Plus brutal chez Maufra, plus fin chez Guilloux, plus studieux chez Gausson, le sens de l'abstraction retient quelques paysagistes; leur tendance se résume en un mot : la Synthèse. Depuis 1889 et l'apothéose de Puvis de Chavannes, une tentative est en germe, un commencement d'autre chose. Demain se prépare, insensiblement. Par l'abrégé des formes et des teintes, les mélodistes veulent parvenir à l'émotion que demandaient au papillotage nos symphonistes d'antan, ivres de Turner. Les figures restent absentes, mais les *titres* mêmes des paysages visent à l'ampleur du poème, à la rigidité du symbole. Vœu de Châteaubriand (2) qui regardait un même site sous ses aspects divers, la *série* est fort à la mode. Orientation pareille, observée parmi les tempéraments, si différents d'origine et d'aspiration, de Guillaumin méridional (3), de Duval-Gozlan, de Thornley, de Gosselin, d'Osbert, de Maurice Eliot, dans les belles *aquarelles* athéniennes de Magne, dans les *lithographies* imposantes de Dulac, dans les *nocturnes* et l'Orient de Charles Cottet, un *peintre* et qui promet (4).

Mais gare ! n'y a-t-il pas un péril nouveau dans le parti-pris un peu gauche et raide qui s'affiche contre les calligraphies de l'adresse et les mirages de l'impression? Le caractère, trop défiant de la vie, peut restaurer la manière. Nos classiques français, nos virgiliens, Poussin, Claude et Corot n'avaient point de pareils scrupules; Hervier non plus, le réaliste admirable (5). Leur souffle ignorait l'esprit de réaction qui ne saurait atteindre victorieusement le Beau, faute de posséder pleinement le Vrai. Nul système ne prévaudra sur l'inspiration pour réaliser l'hymen entrevu de la vigueur et du

(1) Cf. Notes d'art de l'*Ermitage* (mars 1894, page 183).

(2) *Lettre sur l'art du dessin dans les paysages* (Londres, janvier 1795).

(3) *Séries d'Agay* (*Var*) et d'*Auvergne*, d'un faire large et rude.

(4) Pour la qualité de la *matière* vigoureuse, citer de même le *Coup de Vent* de Stevens (Vente du lundi 24 février 1896).

(5) Paris, 1818-1879 : exposé cet hiver chez Moline après Guys, avant Goya.

rhythme, de la lumière et du style : un « Enchantement du Vendredi-Saint ! » On se lasse de tout, sauf d'espérer.

Et, puisque la coïncidence tout extérieure des expositions et des ventes rapproche la *synthèse* de son aînée l'*impression*, il nous est loisible de saisir au vif, sur les perrons ensoleillés de Mme Berthe Morisot (1) ou dans les jardins poudroyants de Claude Monet, ce qui manque d'atmosphère à l'une et d'eurythmie à l'autre. Jacques Blanche déclare telle *Marine* de Manet peinte avec de la perle : et c'est justice ; mais l'impressionnisme ayant vaincu les rires bourgeois, il n'y a plus de cruauté désormais à se montrer sévère à son vertige ambitieux et prompt. Pour conclure et m'excuser d'abord, je me rappelle Verlaine écrivant

« Votre âme est un *paysage* choisi, »

afin de pouvoir librement vous saluer, capiteuse *Femme nue* de Renoir (2), que le pauvre Chabrier aima si fort, que Baudelaire eût aimée, sirène à la physionomie finement infernale expliquant mieux que la vie les matins d'angoisse, les petits bleus haletants, l'attente, heureuse à force de souffrir, d'une lettre ou d'un signe : vos yeux exhalent le vrai mysticisme, car tristement ils sourient d'une ivresse qui n'est pas celle du vin ; et vous sourirez encore à votre beauté dans un Musée matinal, quand mon néant sera venu se confondre à celui de votre maître... Il n'est rien comme les yeux clairs d'une amie subtile pour chasser la vertueuse migraine que procure l'analyse de la Synthèse !

C'est égal, l'art du Paysage inaugure un nouveau chapitre.

Raymond Bouyer.

Paris, mars-avril 1896.

(1) Exposition de la galerie Durand-Ruel (mars 1896).

(2) Adjugée 8000 fr. le jeudi 26 mars, à la vente Chabrier (M. Durand-Ruel expert), où se voyaient la *Marine* et les *paysages* impressionnistes cités plus haut.— Depuis, les *œuvres nouvelles* de Camille Pissarro et de Lebourg sont venues accentuer le contraste entre l'*impression* d'hier et la *synthèse* d'aujourd'hui (galeries Durand-Ruel et Mancini, avril 1896).





Identités sentimentales

VOIX *anciennes, charme et mensonge des nouvelles !*
Amour, identité des éternels moments !
Comme Elles autrefois si vous êtes les Belles,
Comme Ils furent ne sommes-nous pas les Amants ?

Elles et vous, et nous, l'identique roman :
Insoumises aussi, vous nous dites rebelles,
Et des mêmes fadeurs nos désirs se libellent,
Vos rancunes des mêmes propos diffamants.

Ainsi pas une vanité que l'on vous ôte.
Et vous serez la chute et nous serons la faute.
Cythère ! sur les barques lentes remontons,

L'âme d'aussi sublimes choses consumée...
Pour leurs *péchés en vous nous saurons* leurs *pardons*
Et nous vous aimerons comme Ils Les ont aimées.

Emile BESNUS.





VIVRE

pour Thierry de Martel.

Le bateau s'arrêta.

Subitement la brise venait de tomber et nous eûmes la sensation d'un manteau de chaleur qui, lourd, nous pesa sur les épaules.

Un tout léger clapotis de vagues glissait sur les flancs du cotre, comme le grésillement de la mer bouillante sous le soleil et jusqu'à l'horizon le flot courait miroitant, aveuglant; derrière nous Marseille s'étageait blanche, avec des collines roses. Et nous nous étions tus dans l'anéantissement délicieux de cette chaleur saine et puissante qui semblait avoir assoupi toutes choses.

Henri tenait la barre, accoté au plat-bord, le corps droit, les yeux fixes, il fouillait le lointain avec ce regard obstiné et triste que je lui connaissais aux heures de spleen. J'étais en face de lui et, doucement bercé par le bateau, je me laissais aller à une sorte de lucide torpeur.

Depuis deux ans je n'avais pas vu Henri. Après avoir mené une existence assez tapageuse à Paris et telle que le lui permettait sa fortune, il avait disparu subitement sans raison apparente : affaire de femme, disaient les uns. Pourtant je n'en avais rien cru, Henri m'était toujours apparu comme un chercheur qui n'avait pas trouvé.

Un mot de lui m'avait appelé à Marseille où il faisait escale au retour d'une croisière sur les côtes du Maroc et, pendant que son yacht était en réparation à la cale, cet amoureux de la mer faisait de fréquentes excursions sur le petit cotre qu'il avait loué.

Je ne lui avais fait aucune question au sujet de sa disparition et de sa longue absence, car il m'avait semblé craindre toute explication là-dessus.

A peine m'avait-il parlé du pays qu'il avait traversé et j'avais

respecté son mutisme. Vaguement je sentais une inquiétude sourdre en lui dont la cause m'échappait, et toujours sur le point de s'épancher en confidences douloureuses, il semblait se raidir contre lui-même pour ne pas le faire.

Une mouette passa, sifflant au-dessus de nos têtes.

— Tiens, m'écriai-je, on vit encore par cette chaleur.

Henri parut sortir de sa rêverie et sans quitter l'horizon où se perdaient ses yeux.

— On vit partout sur la terre.

— Et... ailleurs ? interrogeai-je.

— Et ailleurs ?... qui sait !...

Il eut un soupir et nous nous tûmes de nouveau.

Après un instant Henri se remit à parler. Lentement, ses mots s'envolaient dans le calme et sans quitter son immobilité de statue il disait :

— La vie est partout, en nous, et autour de nous et pourtant nous ne connaissons pas toute la vie. Notre existence est faite de minutes, d'heures, de jours et d'années ; elle s'écoule brève et impuissante... et nous ne connaissons pas la vie. Un horizon étroit nous enferme et nous n'en pouvons pas sortir ; un monde invisible nous entoure et nos yeux ne peuvent le voir, car si longue que soit notre vie, si puissants que soient nos sens, nous ne voyons que peu de choses et nous ne vibrons que de rares sensations.

Comment nos yeux pourraient-ils épuiser tous les spectacles ravissants ou grandioses et combien de sites doivent nous rester inconnus ? Comment goûter tous les bonheurs ?... Comment épuiser toutes les joies ?... Comment vivre toute la vie ?... »

Il s'était arrêté, la figure tirée par une indicible souffrance et j'entrevoyais enfin l'intensité de sa détresse, sans trouver un mot à dire...

La brise se relevait doucement et elle gonflait à peine la voile ; un mouvement insensible du bateau nous poussait vers le large, vers cette ligne de mystère où le ciel et l'eau se fondaient en une teinte violette indécise et troublante.

La petite flamme du mât s'était déroulée et elle dansait à demi dans le vent avec un mouvement maladroit d'aile cassée agaçant.

Et soudain je me sentis triste... Triste de la même tristesse qu'Henri, inquiet de la même inquiétude, la soif du Mystère m'angoissait et balancé sur le frêle canot dont le reflet s'enfonçait dans l'eau, je me voyais avec Henri, comme un point vague jeté sur l'immensité et jouet d'une force invisible.

Henri parlait :

— L'Inconnu... l'Inconnu nous entoure et nous mène. Nos actions, nos travaux, nos joies, nos douleurs, nos croyances, nos erreurs ne s'expliquent pas, et nous voulons cependant leur attribuer un motif, une raison d'être ; des milliers d'hommes s'épuisent à chercher ce qu'ils appellent la vérité, cette faible chose relative qui varie selon les climats, les milieux, les individus. Les hommes veulent trouver des lois fixes et calmer leurs doutes. Des savants décomposent le feu, la terre et l'eau ; des philosophes dressent des hypothèses ; des croyants érigent des temples, et tous disent : « *J'ai trouvé.* » Puis des générations s'écoulent, travaillent et cherchent pour découvrir un jour combien fut grande l'erreur des antiques vérités. A quoi bon apprendre, lutter et s'agiter puisque nous ne devons rien savoir, rien voir et rien comprendre...

La sensation elle-même est vague, fugitive, inconsciente parfois, et toujours éphémère ; morte elle fait naître en nous le regret, car nous la devinons incomplète, et le désir aussi puisque nous entrevoyons la possibilité du bonheur.

Je pourrai très longtemps errer à travers le monde ; il est des cieux qui me resteront inconnus et des terres que jamais ne foulera mon pied. Dussé-je me gorger de luxure, jamais je ne connaîtrai tout l'amour, et fussé-je le plus illustre conquérant, jamais je ne m'enivrerai de toute la gloire. Je passerai comme tant d'autres, avec au cœur l'exaspération de l'envie et la certitude de mon impuissance. Je n'aurai rien vu, je n'aurai rien compris, rien senti et je mourrai... qui sait ? demain peut-être... Oh ! la vie... la vie est partout et je ne connaîtrai pas la vie !... »

Henri ne disait plus rien et je ne me sentais même pas la force de lui répondre... Quelles paroles auraient pu consoler une telle souffrance ?

Le vent était revenu et le cotre filait à présent avec ses voiles arrondies, tendues comme des poitrines et haletantes dans l'air.

L'écume frangeait l'étrave et nous laissions derrière nous un sillage zigzaguant où la mer déchirée poussait son petit cri de bête tourmentée.

Henri ne parlait pas ; attentif, il regardait devant lui bondir la proue et sa main se crispait sur le gouvernail ; la course rapide semblait le griser et il menait le bateau vers le large comme vers un but.

Il se faisait tard, notre course s'arrêta ; nous virâmes de bord et en courant des bordées nous vîmes Marseille grandir ; le port nous tendait les deux bras de ses jetées et bientôt nous entrâmes dans

l'eau trouble de la Joliette, parmi l'encombrement des navires à quai.

Henri était redevenu inerte.

Et après avoir accosté :

— Allons, viens chez Roubion, nous verrons le soleil se coucher et nous nous imaginerons que nous comprenons ses splendeurs.

. . . .

Je me suis souvenu de cette journée lorsque j'ai appris, il y a deux mois, qu'Henri s'était tué.

Claude BERTON.





Circé

à Lionel des Rieux.

Je *vous prie d'accepter la dédicace de ce poème en témoignage de mon amitié.*

Sans doute cette « Circé » ne vous plaira-t-elle qu'à demi, et jugerez-vous que j'en usai en Barbare avec elle ; je sais ce que vous entendez par là et je voudrais m'en défendre, bien que je pense qu'il importe surtout d'avoir traité Circé en poète, ce à quoi je me suis appliqué.

Mais si je repousse le nom de Barbare ce n'est point que j'en rougisse, — je ne renie pas mes ancêtres — je lui trouve seulement trop de généralité. Je protesterais semblablement si l'on m'accusait d'avoir une âme antique.

Or voici que pour me faire entendre je me sens conduit à quelque pédantisme. Une langue, n'est-il point vrai, est l'expression de l'âme d'un peuple ? Chez nous la langue se forma le jour où le peuple eut pris conscience de soi-même. Alors les groupes qui s'étaient unis pour créer ce peuple fondirent leurs âmes disparates en une âme nationale. De cette époque date notre tradition ; je ne vais pas la chercher au-delà, car en se ramifiant elle se dénature. Mon admiration pour les Anciens, nos premiers maîtres, n'en est pas diminuée. Tradition ne signifie pas imitation, mais accroissement logique des richesses antérieures.

Je ne suis ni un Gréco-Romain, ni un Franc, ni un Gaulois ; je suis l'être complexe issu du mélange de ces races. Je ne m'applique point à faire prévaloir tel élément originel au détriment de tel autre. Certes l'équilibre est rarement absolu. Des écrivains dont le génie a pesé sur leur époque ont fait pencher d'ici ou de là le fléau de la balance. Je citerai Racine et Hugo ; mais la balance fut faussée par leurs successeurs. Il me semble que La Fontaine réalise ce parfait équilibre, aussi m'apparaît-il comme le véritable classique.

Pour moi, j'aime à errer tantôt sur la grève d'une Méditerranée étincelante, tantôt sur les falaises dont le faîte est dans la brume et contre qui

tempête l'Océan. Et comme de l'un à l'autre rivage il y a une longue route qui se déroule à travers des plaines et des montagnes, qui est ici bordée de villas claires, et qui là-bas partage des cités grises, je fais halte en chemin suivant les hasards de la course.

C'est au bord de la Méditerranée que je rencontrai Circé ; elle était séduisante et je l'ai contemplée — mais avec des yeux qui gardaient les reflets de voyages anciens.

Pourtant, je le devine, vous maintenez l'épithète de Barbare. Je m'en suis défendu : maintenant je veux un instant m'en faire gloire. Car il ne s'agit plus de l'esprit du poème, mais de sa forme.

Oui, il me plaît d'être le Barbare qui saccage la ville autrefois glorieuse, aujourd'hui avilie. J'accumule les ruines sans remords : la cité est si vieille que les murs déjà se lézardent secrètement et je suis venu à l'heure où elle allait s'effondrer. J'ai d'abord habité cette ville et j'ai connu qu'elle est toute en façade ; à peine si la belle ordonnance de ses palais en dissimule la misère. En vain recouvrirait-on les appartements de tapis et de dorures, ils ne seraient pas habitables. Mieux vaut d'une main malhabile s'essayer à construire de nouvelles maisons.

Les Barbares ne sont pas seulement des destructeurs : ils ont édifié un monde.

Tout se transforme sans cesse et il n'y a pas de forme définitive. Rien ne sert de s'accrocher à la rive du fleuve impétueux ; la barque est entraînée par le courant. Nous ne pouvons rester en place et, quelqu'effort que nous fassions pour remonter le flot, nous agitons inutilement nos rames.

La Beauté est immuable car elle est d'essence divine, et la Poésie qui est une des manifestations de la Beauté est immuable comme elle. Mais si la Poésie est l'art d'enchaîner autour de nos pensées et de nos émotions des images selon un rhythme harmonieux, oserait-on prétendre que ses modes d'expression puissent être définitifs ? Qui s'opposerait ainsi à la vie ne créerait jamais qu'une œuvre mort-née.

Je connais les raisons que vous opposeriez à ces croyances auxquelles je suis attaché ; quand bien même les miennes auraient quelque fondement, mon poème n'en deviendrait pas meilleur. Mais parce que vous tendez à un but identique par des voies différentes, et que vous n'ignorez point la sincérité de mes paroles vous inclinerez à la bienveillance en faveur de « Circé ».

Ed. DUCOTÉ.

27 mars 1896.

CIRCÉ

Devant le palais de Circé.

CIRCÉ.

Toi que les Immortels ont conduit dans mon île,
salut, jeune étranger.
Le palais est ouvert à qui demande asile ;
dès ton premier appel je sors t'y convier.

L'ÉTRANGER.

Femme — ou plutôt déesse, car jamais
telle beauté n'illumina les traits
des compagnes des hommes —
je te rends grâces.
Chassé de mers en mers par la fureur d'Eole
j'errais comme l'épave
quand j'aperçus cette île aux molles côtes ;
j'ai cinglé vers l'abri d'une rade.
L'ancre a mordu le sable au fond des eaux
et j'ai quitté, joyeux, le pont de mon vaisseau
pour chercher où goûter l'oubli de durs travaux.
Sous les oliviers et les noirs cyprès
j'ai marché ; mes pas foulaient
un tapis de violettes parfumées
dignes de couronner le front de Cythérée.
Des loups et des lions sortant de leurs tanières
accouraient me lécher les mains
et de leurs bonds semblaient me montrer le chemin.
Portés par le souffle de l'air
des sons mélodieux se rapprochaient de moi ;
alors, m'est apparu dans une clairière
le palais où chantait cette voix.
J'implorai votre accueil
et vous êtes venue, en souriant, au seuil.

CIRCÉ.

Tu ne t'es point trompé quand tu frappas ici :
c'est la maison de bonheur et d'oubli.

Les périls endurés pendant la traversée,
les embûches des vents et des écueils cachés,
les longs jours sans soleil, les redoutables nuits
où la Lune couvre ses bras d'albâtre
sous l'épais manteau des nuages,
ta mémoire demain ne s'en souviendra plus.
Entre dans mon palais.

L'ÉTRANGER.

Femme — ou plutôt déesse, car jamais
mes oreilles n'ont entendu
s'échapper de lèvres humaines
voix si douce — me diras-tu
le nom de cette terre hospitalière ?

CIRCÉ.

Il t'est connu déjà :
certes tu as appris à le maudire :
cette terre se nomme Æa.
J'ai dit et je te vois pâlir.

L'ÉTRANGER.

Les périls endurés pendant la traversée,
les embûches des vents et des écueils cachés,
les longs jours sans soleil, les redoutables nuits,
quel Dieu me les rendra ?
Voici l'île néfaste où règne
Circé la Magicienne
qui convie l'étranger avec des mots amis
et qui l'ayant grisé de perfides breuvages
bientôt le chasse en ses étables.

CIRCÉ.

Enfant. Si sa beauté peut-être
fait de Circé l'égale des déesses,
elle n'est pourtant qu'une femme ;
et si sa voix te paraît aussi douce
c'est que longtemps tu entendis mugir les vagues.
Ne verse point de larmes et m'écoute.

L'ÉTRANGER.

Eh, qu'importe !
Pourquoi de menteuses paroles
vouloir me dorer l'avenir ?

Dans d'invisibles rets tes chaînes m'enveloppent
et je ne saurais fuir.
Ne crains point qu'un soudain courage
de ces lieux ne m'arrache ;
je fus ton prisonnier sitôt que de la proue
j'aperçus le rivage où mon destin
fatalement s'échoue.
Je sais que tout à l'heure assis à ton festin
je recevrai de toi la coupe qui recèle
sous un goût de vin doux, de farine et de miel,
les poisons préparés pour ma métamorphose,
et je reste. Dans tes étables closes
accroissant d'une tête ton troupeau,
vautré sur la litière des pourceaux
je subirai l'horreur de mon ignominie
et je reste. Ma lassitude
est si grande à courir les mêmes aventures
sur l'immense océan sans trouver de patrie
que je ne tourne pas mes yeux noyés de larmes
vers l'anse où mon vaisseau dort à l'abri des lames.

CIRCÉ.

Donc tu t'avoues vaincu et tu n'as pas lutté
et tu ne comprends pas qu'il n'est d'autre mystère
dans mes enchantements que ta seule faiblesse
et ma seule beauté.
Ecoute. A quoi bon te leurrer
si toi-même tu t'es abandonné ?
Mes crimes les voici :
quand le hasard des traversées
jette les voyageurs sur les côtes d'Æa
je suis bonne à tous ceux qui s'en viennent ici
comme toi demander abri.
Mes portes s'ouvrent dès qu'un pas
en quête résonne alentour
et le banquet pour tous est servi nuits et jours.
Nulle ruse ne se cache sous mes sourires,
mes sourires de réconfort qui sont un port
pour les âmes que le vent a meurtries.
Hélas, pourquoi le sort
me fit-il femme et belle ?
pourquoi la solitude sur les flots

ne peut-elle dompter la chair des matelots ?
Il n'est pas de poison dans le vin et le miel
que je sers à mes hôtes
et je suis étrangère à leur métamorphose.

L'ÉTRANGER.

Sans doute. Mais jadis,
n'est-il point vrai, vingt-deux des compagnons d'Ulysse
parcouraient certaine île.
Leurs pieds foulaient
sous les oliviers et les noirs cyprès
un tapis de violettes parfumées
et des fauves apprivoisés
bondissaient devant eux pour leur montrer la route.
Une demeure enfin à leurs yeux se découvre ;
ils se nomment : la porte s'ouvre.
Un banquet est servi, mais sitôt qu'ils y goûtent
ils n'ont plus rien d'humain sinon le souvenir.
Or le fils de Laërte averti par Mercure
se hâta d'accourir :
il délivra les siens et déjoua tes ruses.

CIRCÉ.

Légende, ô voile de beauté
jeté par les poètes
sur la face grave et sereine
des éternelles vérités,
ô légende, les ignorants blasphèment
quand ils se servent de ton nom,
car leur folle présomption
juge d'après le voile et non d'après la face :
à leurs regards toujours la vérité se cache.

L'ÉTRANGER.

Entrons. Le jour se passe en vains propos ;
je n'ai point la sagesse du roi d'Ithaque
et nul Dieu ne me garde.
Je suis las et j'ai faim. Ta présence me charme
et le loup près de toi est doux comme l'agneau.

CIRCÉ.

Et c'est cela que tu nommes magie !
Pourquoi ne fuis-tu pas ? tu te crois enchaîné
et tu es libre. O l'étrange magie !

Ta faiblesse me fait pitié.
Si du moins tu croyais en ma sincérité
quand je te révèle un mystère
qui te rendrait semblable aux maîtres de la terre.
Heureux, toi qui n'as pas la prudence d'Ulysse,
toi qui ne portes pas au fond de ta poitrine
un cœur glacé jamais fondu par les sourires
et que jamais désir ardent ne fit bondir.
Mieux te vaudrait le sort des vingt-deux compagnons
qui connurent d'abord la douceur du poison
si bientôt ils en sentirent l'amertume
que le sort de ce roi qui consuma sa vie
à chercher sa patrie ;
il la trouva trop tard, ses cheveux étaient blancs.
Mais tu ne suivras point l'une ou l'autre infortune
si, me prêtant l'oreille, tu m'entends.
Ta jeunesse voguait ballottée par la mer
avant de rencontrer cette île et ma demeure
et ton âme et ta chair
se sont révélées tout à l'heure.
Lorsque tes yeux se posèrent sur moi
tu devinas soudain la beauté de la femme ;
le désir et l'effroi
ont conquis ton corps et ton âme.
Et tu n'es plus cet étranger
poursuivi par les vents contraires
de flots en flots sans se fixer
au sein d'un abri tutélaire.
Tu me crois criminelle et je suis innocente,
j'accomplis simplement ma destinée
qui est de t'accueillir. Donc entre.
Déjà, te voici un autre homme
et dès que tu boiras le vin de mon festin
tu pourras à ton gré ou tomber dans l'opprobre
ou toucher aux sommets divins.
Si ton être possède une double nature
c'est à toi de savoir quelle il faut écouter.
Les pourceaux en pourceaux ne furent point changés
et Circé contempla leur honteuse aventure
où rien ne s'était fait de par sa volonté.
Souviens-toi seulement de mes paroles
et mets tout ton espoir en ta force :

il est un Dieu que tu ignores,
ton âme en est le tabernacle,
mais oublié ce Dieu s'endort
dans le silence de ton âme.
Si tu succombes à l'ivresse
pour toujours le dieu dormira,
si tu résistes à l'ivresse
il s'éveillera et vivra.
A mon souffle jaillit une étincelle
du foyer inconnu sous la cendre caché;
tantôt cette étincelle allume un incendie
dont on n'abat point la folie,
tantôt un pur flambeau par elle est allumé
qui sur la splendeur d'une belle vie
répand ses rayons éternellement.
Je ne t'ai pas menti :
c'est ici la maison de bonheur et d'oubli.
Suis-moi pour que soient accomplis
et ta métamorphose et mes enchantements.

(*Ils entrent dans le palais.*)



L'AME PHILOSOPHIQUE

DE M. MÆTERLINCK

C'est une âme de poète qui s'amuse à jouer à la métaphysique : une âme brumeuse d'où se sont levées jadis des visions silencieuses et monotones de grands canaux morts, de clairs de lune d'hiver, de lys jaunis; d'où se sont envolées, évoquées dans la fumée d'un brouillard, des images mornes de malades dans des hôpitaux, des silhouettes d'agneaux broutant de la neige, des blancheurs fugitives de cygnes, et beaucoup d'autres songes très pâles et très froids.

C'est une âme vibrante, d'exquise sensibilité, dont l'imagination toute en nuances manque d'abondance et de variété, mais qui, pour cette raison peut-être, a connu dans quelles profondeurs de ténèbres mystérieuses plonge la vie. Et le même frisson d'épouvante dont elle tressaillait au contact des forces inexplicables s'affirmant en elle et autour d'elle, elle a su par des procédés ingénieusement simples, le faire frémir en nous tous. Une fois de plus nous avons senti pâlir nos visages sous le grand souffle de folie, sous le vent d'effarement que projette l'Invisible qui parfois nous frôle. Parce qu'un rossignol s'était tû là-bas dans le jardin, parce que dans le corridor d'un vieux château ou sur le seuil d'une maison quelconque une servante avait balbutié des mots de crainte, parce que dans la forêt sombre, les arbres funéraires s'étaient entrechoqués, nous avons tremblé, étreints par l'angoisse formidable : nous avions compris qu'il était là, glissant silencieusement sur la scène, le Grand Acteur impalpable, l'Ombre terrifiante qui plane semant l'épouvante parmi le chuchotement des drames de M. Mæterlinck.

Puis ce pressentiment de l'inconnu dont la présence nous oppresse, cet acharnement de l'inexplicable à nous guetter à chaque porte, est devenu l'idée maîtresse de certains essais philosophiques (1), sinon harmonieux, tout au moins curieux. Le thème fondamental reste identique, l'inspiration primitive demeure la même, mais tandis que naguère notre auteur se contentait de jouer avec une persévérante dextérité du sentiment dont son âme

(1) *Le Trésor des Humbles.*

était imprégnée, de le communiquer, de nous en émouvoir, maintenant il s'efforce de le disséquer, de le décrire, de le faire comprendre ; il devient analytique. — Au contact des philosophes mystiques se précise, se formule ce qui précédemment n'existait en lui qu'à l'état d'aspiration vague. Dans le commerce de Boehme, d'Emerson, de Plotin surtout, il apprend à penser et non plus seulement à sentir, et il veut nous en faire part. Son concept primitif du mystère, fort obscur et très général parce que négatif, se détermine, se déploie en idées positives : « Existence d'un moi transcendantal aux manifestations réelles, quoique souvent inaperçues des sens et de l'intelligence ; — et comme conséquences, — inanité de l'intelligence et de la sensibilité affective, triomphe de la connaissance intuitive dans l'ordre de la communication des âmes. »

Cependant sa métaphysique reste brève, indigente et maigre sous une apparence touffue, (il ne prétend pas, du reste, édifier suivant les règles un système complet). Je n'examinerai point la valeur des quelques théories qui la composent, toutes ramassées chez les mystiques et dont l'audace apparente ne manque pas d'une certaine séduction, bien que défraîchie en ce moment à la suite d'un trop fréquent usage ; car il serait bien naïf de déballer l'arsenal du raisonnement pour l'attaque de ceux qui se reposent dans le dédain suprême de la Raison. Et pourtant, cette métaphysique d'emprunt s'appuie ou tente de s'appuyer sur une psychologie fort curieuse et presque abondante, ce qui s'explique : deux ou trois idées intimement liées entre elles, conséquences d'un même principe, filles d'un même songe, dominent et tyrannisent la pensée de M. Mæterlinck, observateur et poète plutôt que discuteur et manieur d'abstractions. Or, il est une force de cristallisation toujours agissante, inconsciente souvent, consciente parfois, arrêtant au passage l'état d'âme qui disparaît, le fait présent qui s'enfuit, ressuscitant et groupant les souvenirs du passé, pour en bâtir le piédestal sur lequel rayonnera l'ostensoir splendide où s'irradiera enfin dans un éclat glorieux le Rêve longtemps aimé et caressé. La puissance de cette force croît en raison inverse du nombre des idées qu'elle sert, car l'énergie psychique nécessairement limitée s'applique plus efficacement suivant une direction constante, que dispersée au gré de caprices divers. Aussi se développera-t-elle avec intensité chez l'écrivain dont nous avons vu les rares conceptions philosophiques très étroitement parentes dans leur analogie ; et la collection sera nombreuse, des faits apportés au secours de la thèse.

M. Mæterlinck les découvre dans l'étude méticuleuse des états

troubles de l'âme, des vacillements de la pensée aux minutes singulières où elle se penche sur le lac sombre de l'Inconscient, lors de ses heurts passagers avec l'Inconnu. Il se plaît à noter ces secousses étranges, avee des subtilités d'analyse, dans une langue qui, elle-même, est une poésie vague. Dédaigneuse du jeu normal des facultés, de la vie banale de tous les jours, sa psychologie est une psychologie d'exception, la psychologie de l'âme en dérive, de l'âme qui sanglote ou de l'âme qui s'affole, dans l'amour infini et dans le froid de la mort, dans les petits sourires et dans les grandes larmes, car alors *les signes et les mots ne servent plus de rien*, et alors seulement se connaissent les esprits en toute vérité. Il nous dit la prescience des *Avertis*, de ceux qui s'en vont dès l'aurore printanière, et la sagesse balbutiante des vieillards, et la divinité de l'être féminin, et la clairvoyante vision de tous les simples, de tous les innocents, de tous les incomplets, de ceux qui sont faibles et fatigués. Il sait les germinations latentes, les transformations progressives et lentes qui s'accomplissent dans le silence de nos âmes, et la beauté et la bonté qui sommeillent en nous. Il connaît bien des secrets de notre vie intérieure, son regard a surpris les lueurs rapides que nos yeux inexercés n'ont pu entrevoir.

Mais cet amour ardent d'un même rêve, cette hantise constante, s'ils activent ses recherches, s'ils donnent à son regard cette acuité pénétrante, le tiennent captif dans un cercle borné, l'enferment dans un horizon magique d'où l'hypnose de l'idée l'empêchera de sortir ; c'est pourquoi M. Mæterlinck est monotone. Et cette monotonie qui pourrait être parfois un charme dégénère en un système de répétitions. Heureux de retrouver l'Idée adorée, il la redira à propos de chacun des faits qu'il décrit, il la redira, il est vrai, avec des mots nouveaux et des phrases harmonieuses, aux rythmes divers, il nous la montrera sous des aspects différents, voilée de multiples métaphores agréables, mais au fond toujours la même : sa métaphysique est monocorde. — Dans sa psychologie même, ne nous ressert-il pas plusieurs fois des états d'âme semblables à les en croire identiques ? Parmi des observations exposées pêle-mêle au gré d'une pensée décousue, éparses avec un mépris fort grand de l'ordre et de la logique, chante toujours la même chanson vague, tinte toujours la même cloche ; cela s'intitulerait fort bien : « *Variations sur un vieil air.* » Et le langage involontairement répété de ce philosophe d'occasion, rappelle le balbutiement affaibli de tel vieillard de ses drames, de tel vieillard radoteur au chef branlant dont la plainte murmurait le soir au coin de la cheminée ; phrases de divination, cris de science soudaine, revêtus d'images chan-

geantes, lumineux des reflets chatoyants d'une poésie grave, et non plus figés dans une formule unique.

Tel est un second résultat de la force de l'Idée dans un esprit confus où s'exagère une certaine indolence intellectuelle à condenser l'éparpillement des pensées flottantes, un amour de l'imprécision, une sorte de dédain de la belle clarté latine dont le sourire est une caresse qui rassérène et qui repose.

Mais si après s'être attardé dans des régions étranges à la cueillette des fleurs de songe, des fleurs cachées, qu'illuminait la lueur de son rêve profond, il n'en a su tresser qu'une couronne trop lourde et d'une élégance négative, sa tentative n'en reste pas moins intéressante, plus curieuse peut-être dans son désordre touffu que les guirlandes moins informes, que les édifices somptueux d'habituelles plantes quotidiennes dont s'enorgueillit la science banale des sages.

Hassé.





CHRONIQUES

I. — *LES POÉSIES*

I. *Arpèges*, par Léonard RIVIÈRE (Bibliothèque française et moderne). — II. *Le Cahier rose et noir*, par André LEBEY (Mercvre de France). — III. *Les Sept lampes d'or*, par Gustave SOULIER (Edition privée). — IV. *Filles-Fleurs*, par Tristan KLINGSOR (Mercvre de France). — V. *La pluie et le beau temps*, par Gustave KAHN (Vanier).

I. — M. LÉONARD RIVIÈRE

Voici le livre de M. Léonard Rivière. Cela a pour titre *les Arpèges*. Et cela ressemble beaucoup à ces vers qu'un collégien, dont la sensualité est déjà plus vive que le goût poétique, rime vers le temps de sa « troisième » ou de ses « humanités ». S'il y manque la naïveté gracieuse de cet âge, du moins, la prosodie de ce livre ne laisse-t-elle point d'être enfantine. Et le style n'est pas encore d'un bachelier.

Mes étranges désirs tu me les accordes...
...Je croyais lire
Le dictame *divin qui me donnait l'essor.*

Et il n'est guère de pages où quelque solécisme ne saute aux yeux du lecteur.

Mais M. Rivière est surtout remarquable par sa puissance amoureuse. Ah ! quel homme ! Je ne m'étonne plus que ses vers soient mauvais. Il n'a pas le temps de les bien écrire. Il est toujours tout occupé à l'amour :

Dans mes nuits, à ma voix tu viendras affolée
Nue et je sentirai ton beau corps se pâmer
Sous les baisers de ma lèvre, à ta chair, collée...

Et mes bras t'étreignant pour ce baiser unique
En te serrant plus fort qu'un dur collier de fer
Cet enlacement aurait une fin tragique...

Bien d'autres ont livré leurs lèvres à mes lèvres...

Et, en effet, les épouses les plus fidèles, les poitrinaires les plus mourantes, les lesbiennes les plus verlainiennes, les courtisanes les plus lascives, les vierges les plus entières, il aime toutes les femmes, parfois même des araignées. Et comme personne ne sait sangloter, caresser, se plaindre, espérer, regretter, blasphémer, bénir mieux qu'il ne fait, il est naturellement aimé de toutes.

Je vous le répète : c'est un homme bien heureux. Toutefois, ne le jalousez point. Un obligeant dessinateur à la page 126 révèle par quels regards, par quelles attitudes, le poète parvient à séduire de très farouches vertus. Et ce tableau qui est du dernier galant, sera pour les petits collégiens dont je parlais tantôt et pour vous-même peut-être, la plus plaisante des leçons.

II. — M. ANDRÉ LEBEY

M. André Lebey n'est plus un collégien. On m'affirme qu'il l'était hier encore. Mais ce jeune poète se grime en vieillard. Et il connaît déjà tous les stratagèmes de son métier. Il les connaît trop et surtout il connaît trop nos plus récents écrivains.

M. Lebey m'apparaît très intelligent. Si son style est mauvais, du moins a-t-il le souci du style. Et cela est louable. Mais il s'inquiète aussi de ne pas retarder sur la dernière mode littéraire. Et je le regrette. Ils sont là dix ou douze qui veulent à tout prix se distinguer du troupeau. Ils sentent qu'ils n'y parviendront point par leur génie, par leur talent. Et alors ils se jettent dans les plus violentes étrangetés. La plupart de ces poètes ont de très belles cravates et des redingotes à basques bouffantes. Leurs cheveux sont longs et luisants. Quelques-uns écrivent des vers. Et cela ressemble aux mélopées de l'ange Gabriel. Mais cela est beaucoup plus abscons et cela a encore d'autres qualités que j'ignore et dont les noms sont très difficiles à retenir.

On se moque des mœurs de ces poètes, on se moque de leurs œuvres. Toutefois on parle d'eux et les voilà contents. J'ignore si M. Lebey s'habille à leur manière. Mais il doit avoir de plus hautes ambitions. Il ne doit pas encore renoncer à ce qu'on parle un jour de lui comme d'un bon écrivain.

Je voudrais qu'il rencontrât un jeune homme de goût assez pur et que ce jeune homme lui tînt un petit discours de cette façon :

« Mon cher ami, je crois que vous n'avez pas vingt ans. Et déjà vous avez fait représenter un acte sur le théâtre de l'*Œuvre*, traduit les poésies de Sapho, et aujourd'hui vous publiez votre deuxième recueil de poésies. Les autres savent donc que vous existez. Ne travaillez plus pour les autres. Travaillez réellement pour vous-même. N'écoutez plus ceux qui vous disent : il faut être de son temps. Cela est absurde. Qu'on le veuille ou non, on est toujours de son temps. Mais il faut être de son pays. Et sachez bien que depuis Chénier il ne s'est presque rien écrit en France qui fût de France. C'est de Chénier que doit partir votre évolution si vous voulez écrire en vers français. Et certes, ce n'est pas de M. de Régnier neveu de M. Mallarmé qui est saxon et de Hugo qui est espagnol.

« Dans votre *Cahier rose et noir*, vous avez toujours compté une

syllabe là où les classiques en auraient compté deux et vous en avez compté deux là où ils n'en auraient compté qu'une. Ainsi vous écrivez :

La lune glisse pleine et verse sur les nuages
Sa langueur vaporeuse en lueurs *qui dans la nuit...*

« Vous faites *nuages* et *lueurs* monosyllabiques. Ils sont dissyllabiques.

« Dans ce vers :

*Et l'abandonne ensuite à son pre*mier *deuil...*

vous tenez le son *mier* pour un dissyllabe, c'est un monosyllabe.

« Vous n'ignorez pas ces fautes. Mais vous pensez qu'il est beau de commettre des fautes que personne n'a encore commises. Je vous prie, ne cherchez pas l'originalité dans ces misères. Et réfléchissez plutôt qu'aujourd'hui la seule originalité consiste à n'être pas original.

« Pardonnez-moi tous ces conseils. Mais si vous avez écrit des vers qui rappellent fâcheusement M. de Régnier :

Mon destin qui sourit fait signe à ma détresse...

Tu pourras regarder les murs nus et y voir
Ton image à jamais s'orner d'un crêpe noir...

« Vous avez dit aussi :

Ne souhaite qu'un bois auprès d'une chaumière...
Aurai-je vu ton ombre errante et délaissée ?...
Que n'ai-je été pour toi ce que je fus pour elle !...

« Et ces derniers alexandrins sont charmants. Oubliez vos chers barbares, étudiez les vrais maîtres, puis écrivez simplement comme vous avez fait ces trois vers. Et si l'on ne parle point de vos gilets de velours et de vos pantalons à la zouave, on parlera de vos poésies et on en parlera avec éloge. »

III. — M. GUSTAVE SOULIER

J'imagine que vous n'êtes pas sans avoir rencontré, au Louvre, sur le midi, les touristes de l'Agence Cook. Ils se précipitent dans une salle, s'arrêtent sous le bras tendu du guide, écoutent son boniment, prennent des notes et s'en vont. Ils n'ont pas regardé un tableau.

M. Gustave Soulier n'ignore point ces usages britanniques. Il a été à Florence (août-septembre 1895). Il a pris ses notes devant les tableaux et les fresques qui ont de la célébrité et aujourd'hui, sous le titre de : *Les Sept Lampes d'or,* il publie les commentaires qu'une charmante personne lui dictait en vers alexandrins à rimes plates. Cette charmante personne est l'Ame même du poète. Il lui dit :

..., je t'ai reconnue
O mon Ame, aux moiteurs où souffrait ta main nue,
Dans le mystère des tortures qui viendront.
C'est toi, mon Ame, avec ces transes sur ton front,

Au poids de tes cheveux d'automne condamnée,
Telle que le divin Sandro t'a devinée,
Madone dont le cœur a saigné trop souvent,
Vierge dont le regard implore en absolvant,
Reine de Grâce charitable qui te penches,
Beau lys meurtri parmi les mousselines blanches.

Ces litanies sont très galantes. Les sept descriptions qui les suivent sont d'une forme très parnassienne. Les sentences de l'Ame sont toujours très profondément symbolistes. Et comme M. Soulier a réalisé très proprement ce qu'il a voulu, il est en droit d'aimer beaucoup sa poésie.

Pour moi, j'avoue que j'eusse préféré à ces rimes opulentes, à ces symétriques prosopopées quelque cri, même maladroit, mais sincère. Ce n'est rien que de décrire, il faut comprendre et surtout il faut aimer. M. Soulier imagine-t-il un amant qui, ayant embrassé sa maîtresse, la disséquerait pour la connaître mieux ? Cependant M. Soulier en use de cette sorte avec Florence. Il ne nous a décrit que des aspects; nous attendions qu'il nous communiquât son propre sentiment.

Qu'il relise M. Anatole France. Une seule phrase de ce maître nous fait présente toute la beauté florentine. Et pourtant il ne nous décrit point tous les cloîtres, tous les palais, tous les musées de Florence. Mais il s'est rappelé l'émotion qu'il avait ressentie là-bas. Et il a su *choisir* les mots qui devaient éveiller en nous la même émotion. Il est vrai que M. France a du goût et ce goût est divin.

IV. — M. TRISTAN KLINGSOR

Un petit page amoureux qui chante sur sa guitare les attraits de sa dame et les rondes des belles filles, les nains à grelots et les fées ; qui est câlin, impertinent, gracieux et rêveur ; un petit page qui est plus aimé que les chevaliers fanfarons et brutaux, que les fous indiscrets et les singes parfois insuffisants, voilà, sans doute, ce que M. Tristan Klingsor veut être et c'est ce qu'il n'est pas. Il lui manque, en effet, ce don essentiel ici : la naïveté.

Il eût mieux fait d'imiter le style savant et joli de Charles d'Orléans ou la langue simple et passionnée des chansons populaires que de parler comme les parnassiens de

... cou de cygne féerique et fuselé

de

... gazouil doux et féerique de ramiers

de

... creux d'un vase chimérique de songe

ou d'écrire ces tercets qui sont peut-être précieux, mais qui sont certainement ridicules :

L'herbe est emperlée de rosée et de glace ;
les tiges ont de changeantes fleurs de givre
où les doigts purs de la songeuse s'enlacent.

--- ----- --- -- ------ ------ ----- -- ----

Car elle s'adonise en songe d'oisive ;
les tiges où se tissent des fleurs d'hiver
livrent leurs bouquets subtils aux mains naïves.

Cependant les *Filles-Fleurs* de M. Tristan Klingsor contiennent plusieurs jolis vers. Et il me plaît d'espérer mieux du talent de ce poète.

V. — M. GUSTAVE KAHN

M. Edmond Pilon, comme il convient, a déjà parlé dans cette revue de M. Gustave Kahn. Je ne dirai donc rien de *La pluie et le beau temps* sinon que j'eusse pris pour thème de mon analyse ces trois vers où M. Kahn, critique, juge M. Kahn, poète, avec impartialité :

« Qu'importe, dit-il,

Qu'importe que je parle?...
Qu'importe n'importe quoi ?...
C'est l'arabesque de l'ennui. »

J'ai lu, d'ailleurs, dans une revue belge que M. Kahn trouve l'ennui intéressant.

M. Kahn est très intéressant.

Lionel des Rieux.

P. S. — Aux premières pages, l'œuvre de M. Georges Rodenbach est étudiée en son entier par M. Charles Guérin. Je me dispense donc (et avec regret) de vous donner la critique des *Vies Encloses*. Et M. Francis Vielé-Griffin, n'ayant encore publié qu'un fragment de *Le rire de Mélissa*, j'attendrai l'apparition de son prochain ouvrage pour vous dire mon sentiment sur ce poète.

Au fascicule de juin, j'analyserai *la Forêt bruissante* de M. Adolphe Retté et quelques autres livres.

L. des R.

II. *MUSIQUE.*

Concerts dominicaux et concerts spirituels, etc. (*mars-avril 1896*).

Leitmotiv annuel : nulle joie parfaite, puisque le printemps vert exile la musique ! Ici-bas, n'est-ce point le silence qui a toujours le dernier mot? *The rest is... silence.*

XXe concert Lamoureux (22 mars) et Concert supplémentaire du 29 mars. — Le *Messie* de Haendel. — Deuxième audition, deuxième impression : rappelez-vous ce que nous disions des portraits (1) : que, peu à peu, l'œil acquiert la notion des différences, qu'il apprend à distinguer la diver-

(1) Cf. l'Ermitage d'octobre 1895 : (*Un Musée inédit* : la peinture de portrait et l'art du paysage, *parallèlement* présentés dans leur *évolution* respective).

sité dans la monochromie, les nuances particulières dans l'apparente uniformité, dans le type immuable d'une race, d'une époque, d'une mode ou d'un art ; l'oreille, de même, habituée aux complications modernes, s'accommode insensiblement à l'ampleur des maîtres : l'âme devine l'expression sous la formule, l'âme diverse sous le parler monotone, les sentiments variés sous le contre-point dominateur. Et c'est ainsi que même un « cérébral », aventureusement épris de la suggestion d'un Beethoven, ce poète, des Berlioz, des Wagner et des Balakirew, ces peintres, finit par jouir de l'impérieuse musicalité des Haendel et des Bach, ces purs musiciens : géants de la légende musicale, les deux ancêtres ont fixé la langue technique et savante que parleront, fortement ou délicatement, à leur gré, leurs descendants germaniques ; à Bach, fervent solitaire, l'opulence créatrice et l'originalité dans la tradition ; à Haendel, mondain et voyageur, l'impeccable et souple méthode qui se plie tour à tour aux pompes des oratorios anglais, aux grâces des opéras italiens ; au maître habile et pondéré dans le sublime, l'art impersonnel qui conduit, avec quelle maîtrise, les richesses nouvelles de l'harmonie : au point de vue de la fugue, le large début de l'*Ouverture* est un chef-d'œuvre; et ce n'est pas seulement le Mozart chrétien de *Davidde penitente* (1783) et du *Requiem* qui continuera cette science mâle : notre coloriste du *Déluge* de 1876 s'en souvient d'abord ! Païenne divine, l'âme de Gluck paraît naïve encore auprès de l'art d'un Haendel : la peinture antique ne négligeait-elle pas le clair-obscur ?...

Les soli, les ensembles relatifs à la *Passion* évoquent l'éloquence fastueuse, décorative et riche du *Spasimo* de Raphaël : au siècle irréligieux et anglomane de Voltaire, comme au siècle épicurien et panthéiste de l'Arétin, le grandiose Haendel et le céleste Palestrina chantent le christianisme, ondoyant lui-même et divers selon les siècles d'art. Avant la « gent trotte-menu (1) » des petits maîtres sensibles et poudrés qui adonisent le plaisir, le maître du *Messie* est solennel comme J.-B. Rousseau, comme Massillon. Magistralement traduit par tous, son *Alleluia* de fête rayonne une chaleur toute pascale et toute allemande : les chants et les cuivres sonnent, et les timbales éclatent comme les dalles funèbres parmi les centurions effarés. Profondément, la voix basse de son prophète évoque les Jéhovah bibliques d'un

« *Michel-Ange, lieu vague où l'on voit des Hercules,* »

quand elle conclut, dans un silence : « *Dieu parla, l'univers trembla* »; lorsqu'elle dépeint, sur un dessin mineur ou chromatique des bois la mort sombre qui verra la lumière, lorsqu'elle proclame, au rhythme espacé de la

(1) Expression de feu René de Récy appliquée à nos petits compositeurs d'opéra-comique depuis 1760.

trompette et des cors, « le bruit des concerts » futurs. Codas majestueuses et points d'orgue imposants, plus d'un ensemble est un vaste objet d'art. L'Orphée révolutionnaire de la *Neuvième* tiendra ce langage classique en montrant « le chérubin debout devant Dieu » ; et tels accords étranges influenceront Schumann, et jusqu'à Berlioz (1). Mais Haendel ne pontifie pas sans trêve ; et une troisième audition vernale me vient en aide pour mieux remarquer les nuances : tel le christianisme somptueux et humble, qui marie l'épouvantement biblique à la douceur galiléenne, — le contrapontiste infatigable a d'indicibles oasis de sincérité simple : la brève symphonie pastorale, d'un Orient rustique et conventionnel, aux sourdines suaves, aux flûtes naïves ; l'air inspiré : « *O toi qui viens vers ce peuple fidèle* » ; telle phrase de récit : « *Alors, naîtra d'une Vierge l'Enfant promis* », « *Or, des bergers passaient la nuit aux champs...* » ; l'air célèbre du contralto : « *Il garde ses ouailles* ». Après Jéhovah, Jésus. Et l'orgue souligne discrètement ces cantiques qui réclament la claquette du catéchiste. Ce *bon Pasteur* est le lien candide entre les vieux Noëls et Pierre Ducré : rêve, poème ou décor,— autour de lui se reforme cette atmosphère désirée d'encens, d'hymnes et de larmes qui explique sous les fronts la genèse du divin. Le fier lion des sables s'est fait agneau mystique, voluptueusement.

P. S. — En cette Semaine sainte et printanière, qui ressuscite les cieux bleus de l'Orient et les cieux noirs du Golgotha, la terreur de la Sixtine et la volupté d'Adonis, je voudrais être Verlaine ou Tannhâuser pour mieux comprendre l'éternel et double mystère, parmi des souvenirs d'enfance.

Au Cirque-d'Eté, Van-Dyck célèbre le *Graal* de Lohengrin et l'*Avril* de Siegmund, qui transfigurent les femmes ; au Châtelet, Berlioz et Wagner, si divergents dans la force ; à l'Opéra, un *Requiem* de Bruneau qui n'ajoute rien pour son salut ; au Conservatoire, les vrais jeunes : Beethoven, Schumann, Berlioz. A la Porte-Saint-Martin, la *Passion* de Bach-Haraucourt ; à l'Ambigu, l'*Enfant-Jésus* de Thomé-Grandmougin (*si parva licet...*) ; à la Bodinière, le *Chemin de croix* d'Alexandre Georges. Et je comprends l'instinctive et longue prédilection des concerts spirituels pour la *Pastorale* de Beethoven, en relisant la page où Bossuet compare la lutte rédemptrice entre le Père et le Fils à « un grand orage... calmé et apaisé... par sa propre indignation (2) ». Relisez-la donc, en songeant à Mounet-Sully.

Naguère, au Châtelet, une séance capitale : l'impressionnisme parisien de la *Vie du Poète* de G. Charpentier et le *Crépuscule* mythique de Wagner : rêve et réalité. Et, aujourd'hui, pour finir, la 80e de la *Damnation de Faust* ! Au Palmarium, une délicate *Sérénade* de Jadassohn. A

(1) Dans la péroraison lente du grand *Chœur* (*n° 25*). — Cf. quelques harmonies de l'*Hymne pascal* et de l'*Apothéose* de la *Damnation de Faust*.

(2) *IIIe Sermon sur la Passion de N.-S. Jésus-Christ* : second point.

Monte-Carlo, la *Ghiselle* inachevée de C. Franck ; à Bruxelles, la *Thaïs* de J. Massenet avec Georgette Leblanc. — L'abondance me fait répéter : à bientôt, les détails ! Mais j'ajoute que l'article récent de Gauthier-Villars sur *Bayreuth et l'homosexualité* (1), réponse vive à quelqu'un de là-bas qui voit dans Wagner sénile un Corydon platonique, a intéressé ceux qui pensent : seulement, de tout temps, d'Euripide à Michel-Ange et de l'*Imitation* à M. Jules Bois, l'intellectualité sourcilleuse n'a-t-elle pas redouté la Fille-Fleur ?... *Nil novi sub sole*, disait déjà le roi Salomon.

Raymond BOUYER.

Paris, 12 avril 1896, soir.

III. *LES ARTS*

Exposition des Pastellistes, chez Georges Petit. — Une très admirable figure de fillette par le grand peintre regretté LUCIEN DOUCET. La tête, l'expression générale, le modelé de la chair, la tonalité, l'exécution des fines mains et des bras gantés font de cette chose-là, à mon avis, un chef-d'œuvre, qui vient rendre d'autant plus sensible la perte d'un homme du plus grand talent. — Des paysages de M. RENÉ MÉNARD, inégalement intéressants, dont quelques-uns, études de nuages, sont lourds, durs ; mais deux paysages crépusculaires avec le dernier rayon chaud du ciel sur les bruyères, sont à la fois de la plus sincère observation et de la plus suggestive beauté. — M. PIERRE LAGARDE qui n'est jamais sans intérêt, est toujours monotone. — De M. LA TOUCHE, des barques bretonnes et un vitrail d'église avec des femmes dont la valeur par rapport à l'étincellement de la verrière est assez scrupuleusement étudié. M. La Touche est en possession d'un des talents les plus riches, les plus abondants et les plus variés. A une maîtrise, une souplesse, une virtuosité de coloriste comparable aux qualités de M. Albert Besnard, il joint parfois la grâce, l'élégance et l'heureux esprit d'un Watteau. J'attends le Salon pour parler plus à loisir de ce beau talent qui me paraît destiné à occuper dans l'art français une des places les plus originales et les plus magnifiques. — De M. DESVALLIÈRES, des choses abominables. — Des paysages de M. MAURICE ELLIOT, non sans valeur, mais bien doucâtres. — Deux figures très belles de M. LÉANDRE dont l'une, la grande fillette en noir, malgré une légère affectation est singulièrement jolie, et l'autre : la jeune fille tenant un petit chat est remarquable. — Un très beau corps de femme de M. AXILETTE.

— De seulement prononcer le nom de LOUISE ABBEMA me donne la chair de poule.

— M. PISSARO pourrait, puisque la mode est aux étiquettes, revendiquer le titre de « peintre de la conscience » ; car, en vérité, rien n'est plus scru-

(2) Dans la *Revue blanche* du 15 mars.

puleux que la série d'études qu'il expose chez Durand-Ruel. Mais le génie grâce à quoi l'on crée seulement quelque chose, — et je ne dis même pas : quelque chose de beau, ce génie-là où est-il ?

— En dépit de tout ce qu'on pourra m'objecter, ce génie-là, je viens de le retrouver chez un homme qui excita, voici six ou sept ans, mes premières impressions d'art. C'était, je me souviens, dans un petit entresol sombre et bas du boulevard : il venait de la brume des toiles des figures imprécises d'abord mais auxquelles on sentait promptement toute l'ossature et toute la musculature désirables, avec en plus, une vitalité, une puissance d'expression, une largeur typique si caractéristiques que je cherchais en vain, dans l'histoire de la peinture, hormis Rembrandt, où trouver une vertu analogue. M. Eugène Carrière peignait alors cette série de Mères dont un des plus beaux exemplaires orne aujourd'hui le Musée du Luxembourg. L'ennui venait de cette buée fuligineuse, de ce perpétuel gris qui ressemble à un procédé et qui, à proprement parler, n'est pas de la peinture. J'accorderais volontiers que M. Carrière n'est pas un coloriste éminent et je regrette même que son génie ne soit pas rehaussé des qualités du grand maître de qui j'ai prononcé le nom à propos de lui tout à l'heure, et sans trop d'irrévérence. Mais l'on peut être coloriste par le seul emploi de la sépia ou du burin. M. Carrière peint en grisaille, ce qui est son droit ; et je confesserai, pour ma part, découvrir beaucoup plus de richesse de coloris dans les toiles quasiment unies au premier aspect que dans nombre de pleinairistes étincelants qui avec la palette la plus opulente n'ont jamais pu nous rendre une joue, un front, une épaule ou cet éclat du regard à quoi toutes les gammes de la couleur échouent.

M. Eugène Carrière réunit aujourd'hui chez Bing une cinquantaine de ses œuvres. Une dizaine d'entre elles suffiront, je pense, à classer ce peintre le premier par la probité, par l'amour de l'être humain, corps et âme, par l'observation attentive et passionnée, par la grande intelligence de la vie muette dont une tempe, un os frontal, une main, un geste sont la discrète révélation. Voilà un peintre de l'âme ! parce qu'il ne cesse d'interroger le corps humain.

Je ne vois guère de toile de cet homme-là d'où quelque chose de supérieur ne se dégage. Non qu'il l'ait connu et voulu, non, cent fois non. Quand il a marqué qu'il le voulait, par exemple en son Théâtre de Belleville, il me semble avoir singulièrement amoindri son résultat. Son propre est simplement d'aimer une figure et de la laisser venir sous son pinceau par cette mystérieuse couvaison. Cet amour extrême accomplit le miracle ; par lui tout se hausse et s'élargit. La simplicité fait sa grandeur. On n'a rien fait de plus sublime que la petite toile intitulée « Sommeil » : une mère, un enfant côte à côte dans toute la pesanteur du sommeil nocturne. Je supplie que l'on me montre un symbole dont la richesse d'imagination

approche du Monde qui est résumé et rendu sensible ici, tout simplement parce que l'on sent deux êtres moites, unis d'amour, respirer et dormir.

La série de portraits est magnifique. Plusieurs sont déjà connus. Je vous signale seulement le portrait d'une famille entière inscrit sous le n° 3. Le groupement est simple et il y a dans les attitudes je ne sais quelle grâce aisée qui fait penser à Van Dyck. Toutes les têtes sont de la plus grande beauté. Le panneau décoratif intitulé « les Passants », le portrait inscrit sous le n° 2, et à peu près tout le reste m'inspirent tant d'admiration que j'hésite à l'exprimer, de peur de faire croire à des esprits malveillants, s'il y en a, que je bats la grosse caisse assez maladroitement pour un homme qui n'en a pas besoin et que d'ailleurs je n'ai point l'honneur de connaître.

René Boylesve.

IV. — *AUTOUR DES THÉATRES*

On m'excusera de me faire remplacer ce mois-ci pour le compte-rendu des nouveautés parisiennes au théâtre. J'aurais pu en quelques jours regagner le temps « perdu » et me faire mettre au courant. Je n'en ai véritablemement pas eu le courage. J'ai encore trop présents à la mémoire les grandioses spectacles parmi lesquels j'ai vécu ce mois écoulé.

J'arrive de Grèce.

Chemin faisant j'ai vu Messine, les rivages d'Italie et de Sicile, puis Leucade et Ithaque. Et ce fut Delphes, tout à coup. Delphes au centre du cirque redoutable de montagnes que couronne le Parnasse, Delphes dont la Voie Sacrée aboutit, à travers les trésors des hommes et les temples des Dieux, à ce théâtre gigantesque dont le décor était le plus beau paysage que j'aie jamais vu.

Puis Olympie, où malgré le voisinage du Temple géant de Zeus, l'ensemble est plus calme grâce aux anémones et aux asphodèles qui ornent les degrés rugueux de l'amphithéâtre.

Puis Argos dont il reste seulement les gradins de son théâtre. Et tout près : Tirynthe d'un côté, cité d'Hercule, et de l'autre, sur son rocher, Mycènes, où régna le grand Agamemnon... puis Egisthe; tout Eschyle est là, de la plaine à l'acropole.

Et voici Athènes et le Parthénon ! et tous ses théâtres, et son stade...

Mais je m'arrête, de peur de radoter. Un tel voyage vous ferait facilement oublier que mille déjà l'ont fait et des maîtres, dont les émotions sont devenues classiques. Notre dernier escale en pays hellène fut Délos, l'île sainte. Assis au marbre des places des héros et des rois, dans le théâtre, non loin du Temple d'Apollon, je songeais que toute l'antiquité tient en ces deux monuments, que le temps a conservés pour le reconfortant exemple : le Temple et le Théâtre ; car, il y a ceci de toujours vrai, et ceci seul :

croire et se réjouir de la vie, parmi l'étonnement, la ferveur et le respect.

Les grenouilles des marais de Tirynthe m'ont chanté de l'Aristophane, Delphes et Argos, m'ont évoqué Eschyle et Euripide. J'ai vu Colone, où naquit Sophocle, où mourut Œdipe. Comment voulez-vous que je m'intéresse à M. Gandillot, à M. Grenet-Dancourt, à M. Tartempion ?

Je vous avouerai même que j'ai, là-bas, complètement oublié, les infortunés qui compliquent la vie en l'obscurcissant de leurs prétentieuses théories. Tous nos jeunes dramaturges devraient aller faire une cure en Attique. On s'y sent l'âme légère et on demande vite pardon au Soleil de l'avoir méprisé certains soirs, en applaudissant inconsidérément des œuvres funèbres.

Jacques DES GACHONS.

THÉATRE DES POÈTES : *Le grand Galéoto* de José Echégaray (traduction de G. Lemaire et G. Schurmann). — L'idée de nous révéler le puissant, fécond et célèbre auteur espagnol Echégaray, mérite d'être louée. La représentation qu'a donnée le Théâtre des Poètes n'a point cependant apporté une note nouvelle dans l'évolution de l'art dramatique, la pièce se meut au gré de ficelles connues et souvent trop apparentes. Mais le sujet du *Grand Galéoto* est humain et vrai ; des êtres bien vivants se meuvent devant nos yeux, l'action est logique et rapide : certaines scènes atteignent à un poignant pathétique. Je crois que cette œuvre, supérieure à la moyenne de celles que montent le plus souvent nos grandes scènes, trouverait auprès du public un réel succès.

Dans la *Divine Comédie*, Galéoto joue le rôle d'entremetteur entre Paolo et Francesca de Rimini. Ici ce nom symbolise un être anonyme : la foule, la grande entremetteuse.

Les sentiments de pure amitié et de reconnaissance unissent le jeune poète Ramon à ses bienfaiteurs Julien et sa femme Théodora. Le monde, dont la famille de Julien se fait le porte-voix, travestit ces sentiments et trouve dans cette intimité prétexte à honteuses calomnies. D'hypocrites propos sèment le soupçon dans le cœur du mari ; des coïncidences malheureuses le convainquent à tort, et blessé mortellement dans un duel contre un calomniateur, il meurt en maudissant sa femme et son protégé. Le *Grand Galeoto* a fait sa tâche ; les deux êtres jusqu'alors innocents sont, à l'heure de la commune défense, jetés dans les bras l'un de l'autre.

La langue des traducteurs m'a semblé çà et là poncive et dépourvue de souplesse.

Excellente interprétation de MM. Godeau, Thorsigny et Mlle Paule Marsa.

Ed. D.

AUX ESCHOLIERS : *Le seul lien*, par M. Léopold Lacour. — Une femme divorcée qui se remarie et que le premier époux vient essayer de reprendre

avec un argument, ma foi, impressionnant : « Tu es ma femme à moi, et tu n'es que ma femme ; l'autre, tu'es sa maîtresse. » M. Lacour voulait donner raison à l'autre. Aussi a-t-il accumulé le sympathique sur le nº 2, et le ridicule sur le nº 1 ; les acteurs ont secondé, à leur su et insu, ses intentions, et le public a vu avec satisfaction l'héroïne rester avec le nº 2 et envoyer paître le nº 1. La pièce est écrite avec une verve juvénile et un entrain point exempt de maladresses. Je n'ai pas trop compris le mot de la fin : il n'y a nullement lâcheté pour le nº 2 à refuser, sur l'ordre de sa femme, d'embrocher le nº 1 ou de se faire embrocher par lui.

Comité secret, par M. Mitchell. — Je regrette de n'avoir vu jouer cette piécette qui m'a paru, au compte-rendu, très amusante.

A L'ODÉON. — La campagne théâtrale touche à sa fin ; en somme pour l'Odéon elle a été piètre. D'insignifiantes reprises, deux nouveautés très médiocres, la *Crise conjugale* et *le Modèle*, une seule pièce curieuse quoique inégale, *la Blague*. Le triomphateur est encore Picard dont on a remonté une pièce oubliée *la Petite Ville*. S. A.

V. — *EXPOSITION DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE*

A BRUXELLES

Non point en juge, mais en homme qui fait son devoir, nous dirons la beauté de cette exposition. Il va de soi qu'il ne s'agit pas d'une récusation qui aurait pour motif l'indulgence, mais qu'il s'agit seulement de la prudence où doivent se résigner une, ou quelques générations encore, au milieu du désarroi de ce qui part et de ce qui vient.

Comme les antérieures expositions de la Libre Esthétique, celle-ci nous a montré beaucoup de ce qui vient. C'est-à-dire qu'une visite attentive aux œuvres d'une nombreuse exposition est aussi bien une promenade à travers les âmes contemporaines, et au fond d'elles, qu'une promenade à travers des civilisations futures. Toute l'aspiration de l'humanité et de la société n'est-elle pas dans l'œuvre d'art, surtout visible peut-être aux époques de transition... L'hétéroclisme des matériaux est alors frappant, car l'esprit est secoué avec vigueur aux endroits où se décèlent des ruptures d'équilibre.

Pourquoi ces considérations préliminaires ?

Parce que, ne croyant pas à l'impartialité, il importe que je ne sois point pris pour un critique ; et que : le paysage variant selon le point de vue, il importe que je dise sommairement où j'étais pour regarder.

Un très beau contingent nous est arrivé de France, avec Eugène Carrière dans le nombre, pour quatorze toiles qui presque toutes sont des

œuvres. Il nous a paru que le brouillard diaphane où il enferme l'expression de ses personnages, correspond très exactement au mystère que contient en soi tout être au-delà même de toute étude.

Nous ne savons, c'est certain, entièrement ni nul être, ni nulle chose. Comment un peintre va-t-il alors transporter sur la toile ce qu'il ne sait interpréter par aucun côté de sa connaissance ? Et c'est bien tout directement la forme et la couleur du mystère que traduit cette buée savante ; c'était simple et admirable à trouver. Mais la subtilité d'impression qu'il a fallu pour y venir, voilà ce qui a fait d'Eugène Carrière non pas un peintre qui se sert d'une ombre dissimulatrice, mais un peintre du véritable mystère, qu'il soit calme et fermé comme celui généralement des choses, inquiet et palpitant, comme celui parfois des êtres.

De France encore, voyons Alexandre Charpentier. L'abondance de sa production commence de le faire manquer à ses promesses. Trop de fantaisie à côté d'un beau métier. Ni logique, ni unité souvent. Ce reproche est applicable à la fontaine-lavabo, en étain, composée de trois pièces : le bois d'applique, le réservoir et le bassinet, que rien ne réunit fatalement, si ce n'est la poursuite du dessin. Mais rien d'inévitable dans la forme n'unit ces pièces, elles ne découlent pas l'une de l'autre. Quant à l'enlacement d'une grenouille et d'une salamandre qui tiennent en-dessous du réservoir pour former robinet, on ne sait comment ces bêtes exactement copiées sur la nature, pourraient, contrairement aux aptitudes des animaux de leur espèce, demeurer là suspendues par le dos... Pour l'encrier à couvercle tournant horizontalement, on ne voit pas bien ce que l'homme qui le décore peut avoir de commun avec la destination de l'objet ; et, secondement, l'encrier venant à être ouvert, ce qui semble cependant tout naturel, la statuette sur sa plate-forme tournante porte à faux pour l'œil, puisque dans le vide.

L'art appliqué demande plus de logique dans l'effet, et maintenant que M. Charpentier a vendu à la ville de Paris, pour dix mille francs, la petite fontaine susdite, nous espérons qu'il prendra le temps de trouver la logique des formes, l'unité dans la ligne et dans la matière, et celui de choisir l'idée selon la destination. Toutes choses qu'il sait, mais que le succès commence à lui faire négliger.

De France encore Maurice Denis. Nous le nommerons, plus qu'un autre, un peintre de la pensée, peintre par nécessité d'un moyen, et comme nous voici loin du peintre par passion de la couleur ! Pas indifféremment peintre ou musicien, cependant : peintre pour directement traduire l'image platonicienne de nos cerveaux avec le plus silencieux des arts. Il n'a peint l'existence nulle part, mais partout l'image de l'existence ; ni l'objet, ni la personne, mais leur idée. C'est un peintre platonicien. Rappelons le souvenir des *Pèlerins d'Emmaüs*, d'une inoubliable impression.

Un platonicien plus peintre, Degouve de Nuncques, de Belgique, expose des contemplations sur Venise. Nous ne trouvons pas d'autre terme qui dise la manière dont il a vu Venise. Une ville et des eaux paisibles comme pour l'éternité. Cette Venise n'est peut-être, et sans doute, nulle part. Ceux qui connaissent Venise ne la reconnaîtront pas... Mais ceux qui savent Venise l'éprouveront de suite. C'est un deuxième peintre platonicien. Le *Jardin de Sérénité*, exposé l'an passé, est une œuvre, avec les actuelles contemplations sur Venise, dont feront bien de demander le lieu tous ceux qui pèlerinent vers les œuvres de beauté.

Il y a quelqu'un de Gand, — oh! les puissants jeunes hommes qui font connaître des villes! — qui s'en va chercher une étrange allure d'âme au fond du passé : Charles Doudelet. Nous ne saurions comme il fait dire le moyen-âge, qu'il dit mieux pour nous, que ceux qui, vivants, le peignirent de le voir autour d'eux. C'est qu'il y ajoute ce que le temps seul peut ajouter : il en peint la légende. Dans notre mémoire le temps laisse des choses le vrai caractère ; le temps fait presque tout seul de l'art. Et quand alors la prédilection du passé s'élit dans une âme subtile et originale, nous voyons renaître de ses joies et de ses douleurs tout ce qui fut profond et prestigieux, ressuscité par l'amour d'une créature. Ici, un songeur et vénéneux moyen-âge assombri par ses superstitions et ses donjons, ayant déjà dans les veines le sang qui nous fait chérir les névroses et les orchidées. Tout en joaillerie, or et argent des vieux bijoux ternis, avec on ne sait quoi d'émouvant, comme des souvenirs de haut prix figés dans la patine.

Quelques femmes nous donnent lieu à des remarques. Anna Broch continue de peindre avec brutalité. Elle continue de tenter de violenter l'harmonie de nos demeures, en y plaçant aux panneaux des cabanes de Flandre, des charrettes de Flandre, en faisant entrer la nature toute crue et toute nue et toute hurlante dans nos salons. La nature ne doit y entrer qu'à la faveur d'une appropriation. Les tableaux ne doivent pas faire semblant d'être des fenêtres par lesquelles on apercevrait la campagne. D'un côté d'ailleurs on met des stores et des rideaux aux fenêtres pour atténuer les crudités extérieures, et notre peintre rentre de l'autre côté de l'appartement avec foins, charrette, chevaux, paysans et soleil d'août! Il n'est ici pas plus question de châtrer la nature que ne l'ont fait Boulanger ni Courbet, mais de la voir avec un cerveau assez civilisé pour ne la faire pas entrer chez nous quand elle est en sabots. Le cas de Mlle Boch est celui de beaucoup d'autres bons peintres ; il importait pour cela d'y revenir.

Marie Destrée-Danse expose une belle série d'eaux-fortes où se distinguent particulièrement ses gargouilles et ses chimères copiées sur Notre-Dame de Paris. Nous ne dirons pas à Marie Danse que son trait a un sentiment et

une fermeté tout virils, le compliment ne la flatterait peut-être pas autant que se le sont imaginés les modestes inventeurs de ce système de jugement, lorsqu'il s'agit de travaux de femmes. Aux femmes ils disent : c'est viril; aux hommes ils disent : c'est divin; c'est-à-dire qu'entre la femme et le dieu il y a l'homme ! Ces eaux-fortes sont admirables : le papier a l'air aussi vieux et aussi martyrisé que la pierre. *La veuve, l'aigle, le diable* conservent leur allure méditative et le vertige des hauteurs d'où ils planent depuis des siècles sur la ville ; en sorte que ces gravures impriment le double vertige des hauteurs et des temps.

Hélène Cornette, sculpteur, enferme de beaux sentiments sous une forme d'humanité rudimentaire. Nous appelons ainsi peindre l'Angelus, de Millet. Nous n'avons pas connu Jean François, mais à regarder Mlle Cornette nous nous demandons comment elle espère mettre son âme à l'aise sous des physionomies de paysanne et d'artisan ? Récapitulant les dons indispensables dans toute carrière d'art, nous trouvons chez Hélène Cornette la perfection du métier, avec l'impression, ce souffle d'amour créateur, mais elle n'a pas encore atteint à la beauté. Dans les formes transitoires de l'humanité il y a des beautés, mais la beauté n'est que dans ses formes définitives, dans ceux des êtres qui précèdent immédiatement la chute, ceux qui closent une race. Les germes de beauté en ascensionnant à travers le sang de quelques générations se membrent et s'étendent, et seulement l'être dans lequel ils arrivent à donner toute leur somme, constitue un type de beauté. En dessous ce sont vagissements qui peuvent être viables, oui, mais qui n'ont pas d'une harmonie, le caractère final, à quoi rien ne puisse être retranché ni ajouté.

De Hollande sont arrivées des eaux-fortes de Mari Bauer : *Intérieur de Sainte-Sophie*, l'*Entrée de Mahomet II à Sainte-Sophie*, et *Mahomet II à Sainte-Sophie*. Tout ce que la somptuosité pouvait déployer sur un tel thème, Bauer le lui a fait faire. Les traits se mêlent et s'enlacent sans discontinuer comme les fils d'un écheveau brouillé, mais c'est pour arriver à une intensité que la vie n'abandonne pas un instant, elle y circule toute mouvante comme dans une lumière d'or.

Pour donner le paysage entier de la Libre Esthétique il y aurait encore septante noms et quatre cents œuvres d'art et d'art appliqué à mentionner, nous n'avons pris cette année que l'occasion de quelques louanges et de quelques réflexions.

Toute cette brillante conquête éphémère est amenée chez nous, comme vous savez, par Octave Maus, qui pour sa gloire et nos plaisirs visite en février de chaque année les Royaumes de l'art, et en ramène une floraison toujours plus somptueuse.

Ray NYST.

VI. *NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES.*

LE NOUVEAU DROIT DE FAIRE LA GUERRE, par C. Ferret, capitaine en retraite (Savine).

Document à consulter, car il est le résultat des observations d'un professionnel sorti du rang et des méditations, le mot ne messied point, d'un intellectif à âme probe. On y trouvera, exposés avec de précieux détails, des plans de défense nationale, de réforme de l'administration militaire, d'organisation des armées, d'après les lois économiques, et quelques excellents aperçus sur l'instruction des soldats et le recrutement des cadres. Sans déclamation ni parti pris, par la seule inspection des faits, l'auteur montre l'indigence de la loi de recrutement en vigueur et il insiste, avec raison, sur ce danger, qu'entretient l'ineptie des programmes : le surmenage suivi de repos exagéré. Quant à la démoralisation causée par la vie de caserne, elle semble lui avoir échappé ; ses conséquences dans la société sont pourtant des plus visibles et elles suffiraient à faire condamner le militarisme.

Ce n'est pas ici le lieu d'étudier les projets de l'auteur. Pour les cérébraux en efforts esthétiques vers la Beauté, comme pour les aristes les plus déhiscents à la Bonté, il n'y a de guerres nécessaires que celles contre les grossièretés de l'instinct, les hérésies intellectuelles, tout ce qui maintient l'être dans les sphères inférieures, et l'Idée seule est la force réelle. Les victoires guerrières peuvent se rencontrer parfois, avec une conquête sociale, la manifester aux yeux des foules ; il n'est point prouvé qu'elles aient jamais avancé l'heure de cette conquête. Evangéliser les nations, tout est là ; les soldats du Christ font plus pour le développement et le maintien de la paix que ne peuvent faire les armées les mieux organisées. La force brutale n'est que phantasme à côté de l'Idée et, surtout, de l'Idée fécondée par la Grâce. Alph. GERMAIN.

LE PETIT DUC, figures falotes et figures sombres, par Paul Hervieu (Lemerre).

Ce ne sont que des miettes — mais des miettes exquises. Grâces soient rendues au rare et subtil auteur de *Peints par eux-mêmes* et de *l'Armature* d'en avoir cuisiné, au profit de ses amis et admirateurs, un plat aussi substantiel quoique d'apparente légèreté ! TRENMOR.

ERYTHRÉE, conte, par Jean de Tinan (Mercvre de France).

« Un Essai, un Roman doivent affirmer clairement ; je pense qu'un Conte doit être comme un miroir que l'auteur cisèle pour que des reflets s'y encadrent. »

J'emprunte cette phrase à la préface des huit contes dont Érythrée est le premier. M. de Tinan a ciselé avec art le plus gracieux des miroirs et il en a présenté la surface polie tour à tour à de tragiques et à de voluptueux spectacles.

Et si j'aime l'indécise musique du conte, je n'oublie pas la claire ironie des notes qui l'accompagnent.

RUTEBEUF : *Le Miracle de Théophile,* texte du XIII[e] siècle modernisé par Remy de Gourmont. Avec préface.

Lettré, savant et bibliophile, M. Rémy de Gourmont dirige et rédige un des plus beaux et plus curieux recueils d'art de ce temps, l'*Ymagier*. Le « Miracle de Théophile » est tiré de l'*Ymagier* pour la joie des lettrés, des bibliophiles et des savants.

L'EAU DU SOIR, essai dramatique par René-L. Pfinder (Bruxelles, Lacomblez).

M. Mæterlinck a écrit de très beaux drames. Mais la beauté n'en réside pas dans tel ou tel procédé qu'il est facile d'imiter. Cet essai en est une preuve de plus.

HISTOIRES NATURELLES, par Jules Renard (Ollendorff).

M. Jules Renard, chasseur d'images, « laisse ses armes à la maison et se contente d'ouvrir les yeux. Les yeux servent de filets où les images s'emprisonnent d'elles-mêmes. » Puis il va par les champs et capte les images dont s'émeuvent ses sens subtils.

Ces *Histoires naturelles* sont un défilé d'images animées. Chasseur bienfaisant, M. Jules Renard au lieu de massacrer le gibier, comme beaucoup l'eussent fait (il s'agit d'écrivains), lui a infusé un sang plus riche. Voici que nous sont révélés des animaux qui passaient chaque jour devant nos yeux sans que nous ayons su les connaître.

M. Jules Renard n'excelle pas seulement à faire d'un simple croquis un portrait achevé ; l'observateur qu'il est retient des êtres et des choses le seul trait vraiment caractéristique, et sa phrase nette et claire dessine en quelques mots. Mais il a pénétré encore jusqu'au fond des âmes rudimentaires des bêtes.

Je me trouve impuissant à définir comme je le sens l'esprit particulier à l'auteur. Tout objet se déforme nécessairement selon le regard de chacun, et M. Jules Renard rend comiques les choses les plus naturelles par sa simple manière de les regarder, et il nous les montre telles, avec art.

ON N'EST PAS DES BŒUFS, par Alphonse Allais (Ollendorff).

M. Alphonse Allais continue d'exploiter avec verve un genre où il a su allier l'ironie spirituelle et française à la froideur extravagante d'outremer.

LES XXII LAMES HERMÉTIQUES DU TAROT DIVINATOIRE, par R. Falconnier (Librairie de l'Art indépendant).

M. Falconnier a reconstitué, d'après les textes de papyrus anciens et d'après les manuscrits d'Egypte et de Chaldée, les vingt-deux lames du tarot primitif. Il nous explique avec foi les hiéroglyphes de ces lames que reproduisent les très curieux dessins de M. Maurice Wegener. Ouvrage intéressant pour les adeptes de l'occulte et pour les profanes curieux des origines sacrées de la cartomancie moderne.

LE SCEPTRE, par Abel Hermant (Ollendorff).

M. Abel Hermant est un des meilleurs écrivains de ce temps ; mais je préfère ses romans à ses dialogues à l'usage de la *Vie parisienne*. Le *Sceptre* donne l'impression d'un roman qu'on ne se serait pas donné la peine d'écrire ; le procédé employé fatigue vite. Il y est fait une grande dépense d'esprit, mais aux mains des prodigues l'esprit, comme l'argent, perd sa valeur.

L'ÉMERVEILLÉE, par Gustave Rahlenbeck (Bruxelles, Librairie d'art).

Le volume s'ouvre par une légende poétique fort bien contée et s'achève sur un récit : *Jean Colet*, de donnée curieuse et de lecture agréable.

CONTES CHIMÉRIQUES, par Jean Maillart (Bruxelles, Lacomblez).

Peut-être me trompé-je, mais je m'imagine que l'auteur de ces contes est très jeune. M. Maillart fait une vraie débauche de majuscules : or l'abus de la majuscule n'est-il point l'apanage et l'indice des symbolistes débutants ? Idée, Éternel, Verbe, Terre, Temps, Astres, Réalité, Hache, Épée, etc., etc. Cet excès détruit la signification de la majuscule, qui accidentellement peut mettre le mot en relief et lui donner une portée plus générale ou une valeur synthétique. Un autre signe de jeunesse est la profusion des adjectifs ; je cite une phrase au hasard : « Les ondes *mélancoliques* du passé *illustre* vinrent mourir à son esprit *illuminé*, comme les vagues d'une mer *lointaine* et *harmonieuse*, et se perpétuant à travers le présent *éphémère* le portèrent, le cœur *gonflé*, jusqu'aux rivages enfin *dévoilés* du *merveilleux* avenir. » Mais ce sont là légers défauts dont M. Maillart se corrigera. Ses contes renferment de poétiques symboles, ses imaginations sont originales, et son style est harmonieux.

L'HYPOTHÈQUE DE L'HONNEUR, par Paul Masson.

M. Paul Masson, ancien procureur de la République à Pondichéry, nous adresse un projet de loi ayant pour but de supprimer à bref délai la plupart des duels en France.

ART. Ier. Le duel est reconnu par l'État. A l'avenir tous les duels seront à outrance. — Il me semble que l'auteur n'est pas le fumiste que l'on croit, mais bien le plus avisé des législateurs. La lecture des autres articles m'enseigna qu'il est possible de légiférer avec esprit ; si l'on confiait à M. Paul Masson la révision tant attendue de nos codes, les études de droit ne seraient plus réputées arides. Ed. D.

PSYCHOLOGIE DES FOULES, par Gustave Le Bon (Alcan, 1896).

Autant de bien à dire de ce petit livre que de son frère aîné, *Les lois psychologiques de l'évolution des peuples*. Contributions ou vulgarisations, les ouvrages de M. Le Bon sont de ceux que tout sociologue (connaissez-vous quelqu'un aujourd'hui qui ne se dise pas sociologue ?) devrait lire. Lisez donc celui-ci, et, quand il paraîtra, le prochain, *La psychologie du socialisme*, je crois.

M. Le Bon n'est sans doute pas le premier à élucider la psychologie des foules. Dans certains historiens de la Révolution, notamment Carlyle, Michelet et surtout Taine, on trouve la plupart des vues et même des matériaux que notre auteur a mis en œuvre. Plus près de nous, M. Tarde, à propos des foules criminelles, a donné une véritable monographie des foules en général où se trouve fort bien exposé le double caractère d'infériorité cérébrale et d'expansivité passionnelle, en bien comme en mal. Je ne vois pas, à ce propos, que les conclusions de M. Le Bon soient, comme il le dit, tout à fait contraires à celles de M. Tarde. Il n'y a désaccord que sur certains points de détail, par exemple, M. Le Bon préfère le jury-foule où M. Tarde aime mieux le tribunal-corps; c'est que chacun se met à un point de vue différent, le jury est médiocre au point de vue répression mais préférable au point de vue énergie morale; j'avoue ici être plutôt de l'avis de M. Le Bon : si le jury est une école de responsabilité et de décision, gardons-le, dussent quelques escarpes échapper à dame Thémis.

C'est à dessein qu'on peut rapprocher M. Le Bon de M. Tarde. La grande révolution déterminée en science par celui-ci (substitution en sociologie du point de vue psychologique au point de vue biologique) trouve en celui-là un auxiliaire précieux et d'ailleurs indépendant. Je lui sais gré d'avoir contribué, en dépit de fanfaronnades contraires, à la restauration du point de vue religieux en sociologie. Toutes les civilisations ont été fondées sur une religion, et la nôtre confirme la règle; nous vivons du fonds chrétien, et il importe peu que la France, qui d'ailleurs ne joue plus presqu'aucun rôle dans le monde, soit actuellement sans religion, si les peuples qui sont à la tête de la civilisation, les Anglais et les Russes, sont justement ceux chez qui le sentiment religieux est le plus intense.

Sans insister ici sur ce point auquel est consacré mon prochain livre, je chicanerai M. Le Bon sur ce que j'ai appelé ses fanfaronnades. D'une façon générale, toutes les religions se réduisant à un très petit nombre d'hypothèses métaphysiques sur la Divinité pas beaucoup plus évidentes les unes que les autres, il vaut mieux éviter les vivacités à leur égard, leurs sottises ou leurs atrocités étant liées à leur liturgie et non à leur dogme, donc étant l'œuvre des fidèles et non des fondateurs. Plus spécialement en ce qui concerne le christianisme, quand M. Le Bon le définit « l'effrayante absurdité de la légende d'un Dieu se vengeant sur son fils par d'horribles supplices de la désobéissance d'une de ses créatures », je suis bien forcé, dans l'impossibilité où je suis de le croire capable de prêter des inepties aux thèses qu'il désapprouve, d'avouer que M. Le Bon se fait du christianisme une idée inexacte. Etant donné le problème des rapports du fini et de l'infini, la solution de la Création, du Dieu-providence et du Médiateur est en somme aussi légitime que la solution panthéiste et émanationniste. Etant donné le problème de l'origine du Mal et de la nature de l'Ame, l'hypothèse de la Vie future, du Devoir moral et du Péché originel est aussi spécieuse qu'une autre. Etant

donné le besoin harmonieux de rétablir un équilibre rompu, la théorie de la Rédemption, de l'Incarnation du Verbe et de la Passion est à la fois logique et esthétique. D'où cette conclusion, vraiment bien modeste : L'ensemble de thèses métaphysiques qui sert de base au christianisme, n'est ni plus ni moins légitime que toutes les autres doctrines des philosophes anciens et modernes. Or il ne viendrait pas à l'idée de M. Le Bon d'injurier Anaxagore, Platon, Descartes ou Leibnitz, pas même peut-tre Çakya Mouni ou Mahomet ; en ce cas pourquoi ces grands mots de barbarie et de molochisme quand il s'agit d'une religion à qui socialement et historiquement il rend pleine justice? J'indique simplement ceci, persuadé que plus M. Le Bon approfondira ses études, et plus il gagnera en sympathie philosophique, donc en perspicacité et en profondeur.

DEVANT LE SIÈCLE, par M. Melchior de Vogüé (Colin).

Je sais qu'il est de mode de sourire de M. de Vogüé, mais la mode est ce qui me préoccupe le moins en ce globe terraqué, et détraqué. Que ce livre me serve donc de prétexte à saluer en son auteur certainement le meilleur de nos essayistes actuels. Telles de ses pages, celle sur Taine par exemple, sont mieux que louables. Quelques carences que puisse avoir M. de Vogüé, il les compense ; et le fait d'avoir été l'Annonciateur-des-lunes tant tolstoïennes que d'annunziennes, même quand elles sont devenues de vieilles lunes, — ce qui n'est pas encore le cas — est en somme méritant.

LOMBROSO Y LOS ANARQUISTAS, refutacion por R. Mella (Barcelone, Ciencia social).

La littérature anarchiste ne varie pas d'un pays à l'autre, et ceux qui connaissent les publications du parti en français peuvent se dispenser de les relire en espagnol. Il n'y a d'ailleurs rien d'étonnant à ce que nos voisins, toujours retardataires, soient en proie aux apôtres de l'Idée, au moment où nous commençons à être lâchés par ces raseurs. Je me borne donc à signaler le livre de M. Mella, livre d'ailleurs absolument vain, une réfutation l'est toujours, surtout une réfutation de Lombroso qui ne fait autorité nulle part, *a fortiori* une réfutation elle-même absurde de par cet éternel mélange de candeur et de frénésie, d'ignorance et de pédantisme qui ferait de l'anarchiste le plus complet spécimen de la sottise humaine — si le socialiste n'existait pas.

LE MONDE SOCIALISTE, par Léon de Seilhac (Colin 1896).

Ce qu'est le monde socialiste, mais parbleu un monde d'imbéciles et de roublards. Je crois que je préfèrerais encore être des premiers plutôt que des seconds.

PATRIE ET INTERNATIONALISME, par A. Hamon, Bureaux des *Temps nouveaux*, 1896.

Une plaquette-conférence qui ne fera pas encore oublier le *Qu'est-ce qu'une nation ?* de Renan.

MURGER ET SON COIN, par Charles de Ricault d'Héricault (Trémaux 1896).

De fort intéressants souvenirs « très vagabonds et très personnels », comme on nous en avertit, sur Murger et ses amis. A ne rien céler, le narrateur se préoccupe beaucoup des politiciens en général et de M. Poincaré en particulier qui, sans son homonyme le savant, n'aurait guère chance jusqu'ici de passer à la postérité, sinon par son nom cocasse. Cette réserve faite, le livre est à lire en entier, ce qui se fait sans peine, tant il est écrit avec bonne humeur et fin esprit. Malgré tout, malgré un peu même l'auteur, Murger en sort à son avantage. Ce fut un bon et un doux, incapable de la moindre méchanceté, reconnaissant jusqu'à la canicherie, se mettant en quatre pour obliger ses amis, et jusque sur son lit de mort se rappelant une pièce de six-blancs qu'un copain lui avait prêtée au temps de la Closerie des Lilas. J'avoue, par ce temps de rosseries féroces, que ceci me suffit et que je pardonne tout le reste à ce pauvre Murger, ses hardes, ses gothons et ses médicaments.

Tout ceci, bien entendu, relatif à l'homme. Je ne parle pas de l'écrivain dont M. d'Héricault ne dit rien non plus.

S. A.

LA FONTAINE, par Georges Lafenestre (Hachette).

C'est toi, Bonhomme, tu revis,
A nos yeux charmés et ravis...
Car tant de qualités ont formé ton génie
D'une si complète harmonie !
Comme l'on voit l'abeille, allant de fleur en fleur,
Avec leur diverse ambroisie
Faire un miel d'unique saveur,
Tu mêles en ta poésie
Morale et sentiment, sagesse et fantaisie,
Ris léger, aimable douceur,
Et la Folie y dit à la Raison : Ma sœur...
Tu savais que dans la nature
Tout être parle et dit son mot triste ou joyeux
Et tu laissais tes pas errer à l'aventure,
Seul à travers champs sous les cieux.
La moindre taupinée était ville à tes yeux
Et tu voulais en voir les mœurs et la structure.
Observateur tendre et naïf,
Tu restais des jours attentif
A l'arbre qui frissonne, à la source qui pleure,
Aux moucherons autant qu'aux rois,
Autant qu'au bruit des cours au murmure des bois...
Même il t'est arrivé, dit-on, de négliger
Le manger...

Ainsi je louai, il y a deux ans, devant son bronze édifié par les *Rosati* à Sceaux, le seul « vers-libriste » que je connaisse ou reconnaisse. Los aussi à M. Georges Lafenestre d'avoir caressé et réchauffé cette char-

mante figure dont il a reproduit les traits humains en tête de son délicieux volume, d'après un émail — du Louvre naturellement.

Marc LEGRAND.

LIVRES REÇUS :

POÉSIE : *Gaston Homsy* : Ressorts poétiques (Perrin et Cie); *Adrien Mithouard* : Les impossibles noces (*Mercure de France*); *S. Pierre Massoni* : Les joies prochaines (Bibliothèque de l'Association); *Adolphe Retté* : La forêt bruissante (Bibliothèque artistique et littéraire); *Louis Terix :* L'enquête. Avant le bal. Comédies en un acte en vers (Société libre d'édition des gens de lettres); *Edmond Jaloux* : Une âme d'automne (Marseille, Flammarion et Aubertin).

ROMANS : *Alphonse Allais* : On n'est pas des bœufs (Ollendorf); *Jean de Chilra :* La princesse des ténèbres (Calmann Lévy); *Camille Mital :* Les treize jours de Michel Mornaix (Société libre d'édition des gens de lettres); *Georges Oudinot* : Petites proses, préface de L.-P. de Brinn'-Gaubast (Chamuel); *Marius André* : Montserrat (Savine); *Paul Margueritte :* L'eau qui dort (Armand Colin); *Pierre Louys* : Aphrodite (*Mercure de France).*

DIVERS : *C. Ferret :* Le nouveau droit de faire la guerre (Savine); *Léon Cahun* : Introduction à l'histoire de l'Asie (Armand Colin); *Ernest Renan, Henriette Renan* : Lettres intimes (1842-45), précédée de Ma sœur Henriette, par *Ernest Renan* (Calmann Lévy); *Joseph Turquan* : Les sœurs de Napoléon (Librairie illustrée); *Melchior de Vogué :* Devant le siècle (Armand Colin); *Lucien Magne* : Etudes sur l'art grec et sur l'art français. Catalogue.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE : *Bjornstjerne Bjœrnson :* Amour et géographie, Les nouveaux mariés (Savine); *Pol de Mont* : Paul Verlaine; *C.-A. Blengini* : Post Amba Alagi ! ode civile (Pitigliano); *Cabral d'Almeida :* Ao Hylario (Coïmbra); *Richard Schankal :* Verse (Brünn).

VII. — *LE MOIS*

Peu d'événements ce mois-ci. La politique intérieure accapare toutes les préoccupations. L'assiette de l'impôt est en train de changer de nom, de forme, et aussi, las, de dimensions. Tout de même, je voudrais percer l'état d'âme d'un historien de l'an 2.000 essayant de comprendre qu'en avril 1896 une quarantaine de millions de primates se sont intéressés à la question de savoir si M. Bourgeois resterait ou non ministre.

A cette heure, il ne l'est d'ailleurs plus et M. Méline le remplace. Ça vous est égal ? Et à moi donc !

MM. Paul Gsell et Paul Flat sont, à d'inégaux degrés, d'appréciables critiques d'art. Du premier je me rappelle volontiers une étude sur Turner, du second je ne veux pas me rappeler une frise rococo qu'en un moment d'oubli il qualifia gallo-romaine parce qu'elle avoisinait des thermes antiques. Que ces messieurs lisent nos revues, ceci fait leur éloge, et qu'ils vulgarisent ce qu'ils y trouvent, cela est à merveille pour le public, pour eux et aussi pour les idées... en marche comme dit M. Léon Daudet. Mais nos collaborateurs n'ont-ils pas un peu droit de

se plaindre ? Quand M. Paul Gsell répète dans la *Revue des jeunes filles* sur l'Art du paysage ce qui avait paru dans *l'Artiste* sur le Paysage dans l'art, ou quand M. Paul Flat reprend en son nom le projet d'Exposition annuelle jadis proposé ici-même, M. Raymond Bouyer, initiateur des deux idées, n'aurait-il pas droit de regretter que son nom ne soit seulement pas cité par l'un ou l'autre de ses répercuteurs ?

Le sens du ridicule n'est pas à la veille d'être retrouvé. Le 14 avril, tous les journaux ont consacré une ou deux colonnes à un duel où deux balles se sont croisées sans blesser même les témoins. Cela fait un total de quatre ou cinq cents colonnes, sans parler des feuilles de province. Si après cela la pièce de M. Hermant n'arrive pas à la centième, c'est à désespérer de la mise en scène !

Dernière heure. Elle a déjà quitté l'affiche. Désespérons, messieurs, désespérons.

Il est curieux à ce propos de voir se perpétuer en nos temps roturiers ce phénomène de variation des espèces qui jadis se manifestait pour la nobiliaire comme pour toutes les autres. Balzac l'avait remarqué dans le *Cabinet des antiques*, une grande famille ne reste pas au pinacle social plus de deux ou trois générations. Jamais on n'avait autant parlé qu'aujourd'hui de certains noms d'ailleurs anciens ; la principauté de Sagan, par exemple, ne tient pas grand'place dans l'histoire de la Silésie, et quant au duché d'Uzès, le premier de France par ordre d'entérinement, ses titulaires, sous aucun des cinq ou six derniers Louis, n'ont occupé la chronique comme sous le principat de MM. Grévy et successeurs. Il est vrai que rarement famille plus illustre n'a joué un moindre rôle historique ; c'est à peine si on cite un d'Uzès à la bataille de Steinkerque, encore comme Voltaire n'en parle pas dans son *Siècle de Louis XIV*, les collégiens l'ignorent. Ceci pour faire plaisir à M. Jean Baffier.

Le Congrès féministe a pris fin. C'est étonnant comme un petit, très petit nombre de folles ou de détraquées suffit pour paralyser une très supérieure majorité de bonnes intentions, de vues nettes et de sincères désirs de bien faire. La remarque s'applique d'ailleurs à toutes les réunions de foule, sans distinction de sexe. Les organisateurs du Congrès, s'ils sont sérieux, n'ont qu'à ne pas se décourager du fiasco et à recommencer l'an prochain mais en faisant d'avance toute la partie sérieuse du travail. Les séances bruyantes attireront l'attention sur le Congrès, et comme les réhabilitations de l'amour libre et les protestations des antivivisectionnistes ne figureront pas dans les Travaux imprimés, ceux-ci pourront bénéficier de celles-là, et quelque chose de bon pourra en sortir !

A propos de l'œuvre posthume à paraître de Taine, un journaliste bien intentionné annonce un Examen intellectuel qui lui rappelle comme de juste l'Examen de conscience de Renan et ajoute (ça ne devait pas rater) : **Toute la différence de ces deux esprits est dans ces deux titres.**

Ainsi l'éternel gaffeur qui s'asseyant entre Mme de Staël et Mme de Récamier disait sa joie de prendre place entre l'esprit et la beauté.

Les événements littéraires se faisant rares, eux aussi, on a annoncé avec quelque bruit un nouveau volume de M. Clémenceau, *le Grand Pan*. Certainement je sais peu de figures plus intéressantes que ce Warwick parlementaire, surtout maintenant qu'il ne l'est plus. Que pendant plusieurs années les Chambres aient été subjuguées par un homme sans génie, sans valeur, sans idées, doué seulement de certaines qualités de parole et d'intrigue, cela n'a rien d'étonnant pour qui connaît la psychologie des foules, et le fait que cet homme a conservé si longtemps un tel ascendant tout en étant personnellement antipathique à toutes les assemblées et politiquement néfaste à toutes les entreprises du pays ne doit pas non plus surprendre. Mais ce qui est inouï, c'est que cet homme privé de son siège, compromis par l'amitié de Reinach et de Cornélius Herz, plus démonétisé qu'une Helvétia assise, ne trouve dans la presse que d'empressés flagorneurs et d'héroïques culilingues. Car il faut lire les plus vantés de ces articles, les plus adulés de ces livres pour se faire une idée de la médiocrité grise et lamentable de cet aigle parlementaire. Déjà la *Mêlée sociale* avait mis notre surprise à rude épreuve. Et voilà que le *Figaro* embouche la trompette épique pour annoncer *urbi et orbi le Grand Pan* dont il donne l'article-maître. Ah ! Seigneur, quel article ! Mais M. Homais et M. Cardinal rougiraient d'écrire de pareilles sottises ! Qui trompe-t-on ici ? et s'il y a des petits papiers aussi contre les journalistes, où est le cadavre ?

L'outrecuidance des politiciens, quand ils touchent aux choses d'art ou d'esprit, est d'ailleurs inouïe. Je trouve dans le *Figaro* du 22 avril une lettre de M. Henri Rochefort (encore un pour lequel on a épuisé toutes les épithètes admiratives) qui renonce à son projet de faire le Salon dans ce journal, et dans cette lettre je cueille une phrase : « Vous avez parfaitement compris que j'aurais été, par exemple, extrêmement embarrassé devant certains tableaux religieux ou certains portraits d'hommes politiques, et vous n'en auriez pas été moins gêné que moi. » Une telle inconscience dans la naïveté vous désarme !

Je viens de passer une semaine à Nîmes. On sait que cette ville est riche en vieux monuments ; il y a une vingtaine d'années, l'enchantement pour les yeux était multiple, de ces façades romaines en blocs énormes, admirables de grain, plus admirables encore de couleur feuille-morte. Mais voilà ! Nîmes recélait dans son sein un redoutable ennemi de ces murs augustes, point un barbare ni un iconoclaste, ni un dynamiteur, mais un grand architecte très savant, correspondant de l'Institut, auteur d'une très louable Histoire de l'Architecture romane dans le midi de la France, et depuis vingt ans, ce néfaste rebouteur poursuit son œuvre : il s'est d'abord attaqué aux Arènes, à la façade de l'ouest, dorée par dix-huit siècles de soleil couchant, et il a travaillé ferme, ici une colonne,

là un arceau, là un pilastre, tout bien blanc, bien propre, bien neuf, l'horreur d'un pantalon vieilli rapetassé de pièces fraîches ! Puis il s'est mesuré avec le Temple de Diane, d'admirables ruines perdues dans la verdure, il a fallu qu'il les refasse ! il les a refaites ! il a mis des blocs intacts à la place des blocs usés et brunis ! Et pour qu'on ne le crût pas mu par la haine du paganisme, cet architecte diocésain vient impartialement de cochonner la cathédrale qui n'avait guère pour elle que sa façade de couleur si chaude et d'une vétusté si vénérable ! Là aussi le misérable a mis des colonnettes toutes neuves et des pierres toutes blanches ! Et que faire ? que faire à cela ? De toute une ville précieuse saccagée par un seul fonctionnaire, il ne reste qu'un monument intact, la Maison Carrée, pourvu qu'il ne s'attaque pas aussi à elle, et qu'il ne remplace une des six colonnes rongées et dorées du péristyle par un beau fût bien blanc, bien cannelé, bien lisse !

SAINT-ANTOINE.

VIII. *ÉCHOS*

Le 15 avril a paru le premier numéro d'une nouvelle revue illustrée *l'Aube*.

Cette publication donnera des œuvres inédites françaises et étrangères, des illustrations de peintres de tous les pays. Elle organisera des conférences, auditions et expositions. Parmi ses collaborateurs, citons : MM. Paul Adam, d'Annunzio, Bang, Beaubourg, Tristan Bernard, Bjornson, Jacques Saint-Cère, Emerson, Echegarray, Barrès, Fogazzaro, de Goncourt, K. Hamsun, Ibsen, Jacobsen, J. Jullien, Bernard Lazare, Mæterlinck, Mourey, Schwob, Jonas et Eric Lie, Strindberg, de Régnier, Rodenbach, W. Wilmann, etc. Parmi ses dessinateurs : Anquetin, de Toulouse-Lautrec, Luce, Launay, Münch, etc.

Les communications doivent être adressées à MM. Pierre Guédy, directeur, et Ad. Van Bever, secrétaire, aux bureaux de la revue, 69, rue Blanche, Paris.

* * *

Depuis le 1er mars paraît *la Tribune des Etudiants*, journal bi-mensuel de littérature, d'art, de philosophie et d'informations. Des professeurs de Facultés, MM. Paul Beauregard, Dejob, Emmanuel des Essarts, Emile Faguet, Halpérine, Kaminski, y collaborent, ainsi que des écrivains au nombre desquels nous citerons MM. Boylesve, des Gachons, Marc Legrand, Paul Masson, Edmond Pilon.

* * *

A la librairie de l'Art Indépendant, 11, rue de la Chaussée d'Antin, exposition de peintures décoratives d'Enneïrda, jusqu'au 15 mai.

* * *

Du poème *Circé*, paru dans ce numéro, il a été tiré : 15 exemplaires sur Hollande van Gelder, hors commerce, et 45 exemplaires sur papier vergé au prix de un franc. Les exemplaires sont en vente dans nos bureaux et à la librairie de l'Art Indépendant.

Tulle, imp. MAZEYRIE. *Le Gérant :* EDOUARD DUCOTÉ.

Sommaires des derniers numéros de l'Ermitage

FEVRIER

MARS

AVRIL

L'ERMITAGE

REVUE MENSUELLE
Artistique et littéraire.

Directeur : EDOUARD DUCOTÉ

La *Revue* se déclare étrangère à la politique et laisse à chacun de ses collaborateurs la responsabilité de ses articles.

Les communications doivent être adressées aux bureaux de la Revue. Les manuscrits déposés ne sont pas rendus. Réserve est faite des droits de traduction et de reproduction.

Les abonnements partent du 1er janvier ou du 1er juillet au choix de l'abonné. Les quittances présentées à domicile sont majorées de 50 centimes pour frais de recouvrement. On s'abonne au siège de la Revue et dans tous les bureaux de poste.

ABONNEMENTS : Un an : France, 8 fr. — Étranger : 10 fr.

DÉPOTS

Dépositaire général : CHARLES, 8, rue Monsieur-le-Prince, Paris

PARIS

Brasseur jeune, Galeries de l'Odéon.
Gagne et Boulinier, boulev. St-Michel.
Dentu, 36, avenue de l'Opéra.
Flammarion, 10, boulevard des Italiens.
Svein, 6, boulevard des Italiens.
Flammarion, 4, rue Auber.
Sauvaître, 72, boulevard Haussmann.
Méa, 1, rue du Havre.
Flammarion, 2, rue Marengo.
Chaumont, 48, rue Rivoli
Crette et Lemercier, passage Véro-Dodat, (rue J.-J. Rousseau).
Vildier, 8, boulevard Denain.
Flammarion, 3, boulevard Saint-Martin.
Librairie Nouvelle, 15, boul. des Italiens.
Savine, 10, rue des Pyramides.
Vanier, 19, quai Saint-Michel.

DÉPARTEMENTS ET ÉTRANGER

Vion, à Amiens,
Lacoste, à Bordeaux.
Cantal, 9, rue Bourbon, à Lyon.
Catelan, à Nîmes.
Peyrot-Tinel, à Nîmes.
Lestringand, rue Jeanne-d'Arc, à Rouen.
Majola, 4, rue Jovin, Saint-Etienne.
Mercier, rue Gambetta, Saint-Etienne.
Pericat, à Tours.
Brun, rue Lafayette, à Toulouse.
Aubertin, rue Paradis, Marseille.
Ripé, à Vendôme.
Lacomblez, à Bruxelles.
Meyer, 13, West 24 Street, à New-York.
Asher, à Berlin.
Weiss, Tuchlauben, à Vienne.

La Revue se trouve également dans les gares de Paris et des principales villes

COLLECTIONS

Les années 1890 et 1891 de l'*Ermitage* (série Raymond) sont épuisées.
Pour les numéros isolés, écrire à l'Administration de la Revue.
En vente (série Mazeyrie) :

Le premier semestre 1892, 1 beau vol. in-8 de 416 p. (prix majoré). **6 fr.**
Le second semestre 1892, 1 beau vol. in-8 de 432 p. (prix majoré). **6 fr.**
Le premier semestre 1893, 1 beau vol. in-8 de 392 p. (prix majoré). **6 fr.**
Le second semestre 1893, 1 beau vol. in-8 de 384 p. (prix majoré). **6 fr.**
Le premier semestre 1894, 1 beau vol. in-8 de 384 p. (prix majoré). **6 fr.**
Le second semestre 1894, 1 beau vol. in-8 de 384 p. (prix majoré). **6 fr.**
Le premier semestre 1895, 1 beau vol. in-8 de 384 p. (prix majoré). **6 fr.**
Le second semestre 1895, 1 beau vol. in-8 de 384 p. (prix majoré). **6 fr.**

SEPTIÈME ANNÉE — N° 6 JUIN 1896

L'ERMITAGE

REVUE ARTISTIQUE ET LITTERAIRE

PARAISSANT CHAQUE MOIS

(Nouvelle Série)

EDOUARD DUCOTÉ

DIRECTEUR

SOMMAIRE

PRIX : 80 CENTIMES

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE

RÉDACTION : *8, rue Juliette Lamber*

ADMINISTRATION : *Charles, libraire, 8, rue Monsieur-le-Prince*

Le Livre d'or de la littérature actuelle

ONT COLLABORÉ A L'*Ermitage* depuis son origine :

Paul Adam — Edmond de Amicis — Paul-Marius André — Camille-Antona Traversi — Albert Aurier — Avancinio Avancini.

Baculard Arnaud — Edmond Bailly — Jules Barbey d'Aurevilly — Maurice Barrès — Charles Bayle — Léon Bazalgette — Maurice Beaubourg — Léon Bélugou — Henry Bérenger — Eugenio Bermani — Bernard l'Ermite — Georges Bernard-Kahler — Paul Berthon — Claude Berton — Emile Besnus — Otto Julius Bierbaum — Jacques Blanchedieu — Léon Bloy — Karl Boès — Jules Bois — François Boissier — Emile Boissier — Emile Boix — Commandant Bonnet des Tuves — Emile Bosdeveix — Maurice Bouchor — Louis Bourdery — Raymond Bouyer — René Boylesve — Viviane de Brocélyande — J.-R. de Brousse — J. Burel — E. A. Butti.

Léopold Cabanis — Georges Cairoche — René Caillé — Giosué Carducci — Jean Carrère — Enrique Gomez Carrillo — Jose Castineira — Eugenio de Castro — Joseph Chaleil — Raphaël Chaigneau — André Chevalley — Judith Cladel — Léon Cladel — Albert Cloüart — C. Corradino — François Coulon — Walter Crane — Antoine Cros.

André Dally — Jean Dayros — Joseph Declareuil — Henri Degron — Richard Dehmel — Achille Delaroche — Emmanuel Delbousquet — Léon Denis — Louis Denise — Joseph Desgenêts — Edmond Desmolins — Jean Destrem — Detlev von Liliencron — Pierre Dévoluy — Austin Dobson — Georges Doncieux — Auguste Dorchain — Georges Druilhet — Louis Duchosal — Edouard Ducoté — Pierre Dufay — Louis Dumur.

Havelock Ellis — Henry Eon — Georges d'Esparbès — Michel d'Eyjeaux.

Louis Fabulet — Pierre Fernier — Auguste Ferrero — Enrico Ferri — Lucio Ferrier — A. Fogazzaro — G. Fiamingo — André Fontainas — Georges Fourest — Fra Diabolico — Fra Eremitano — Frédéric Friche.

Andhré des Gachons — Jacques des Gachons — Garschnine — Joachim Gasquet — Henry Gauthiers-Villars — Stefan George — Paul Gérardy — Alphonse Germain — René Ghil — André Gide — Iwan Gilkin — Albert Giraud — André Godfernaux — Rémy de Gourmont — Edmund Gosse — Georges Grévin — Maurice Griveau — Alcide Guérin. — Charles Guérin — Charles des Guerrois.

Pierre Halary — Max Halbe — Ola Hansson — Edmond Haraucourt — Thomas Hardy — Julius Hart — Hassé — José Maria de Heredia — Ferdinand Hérold — Ernest d'Hervilly — Eugène Hollande — Herbert Horne — Vincent Hyspa.

André Ibels.

Francis Jammes — Félix Jeantet — Alber Jhouney — J. Joly — Phœbus Jouve — Jean Jullien.

Gustave Kahn — Kalophile Ermite — Keats — Louis. de Kédar — Edouard de Kerdaniel — Georges Khnopff — Karl August Klein — Tristan Klingsor — Maurice Kreutzberger — Marie Krysinska.

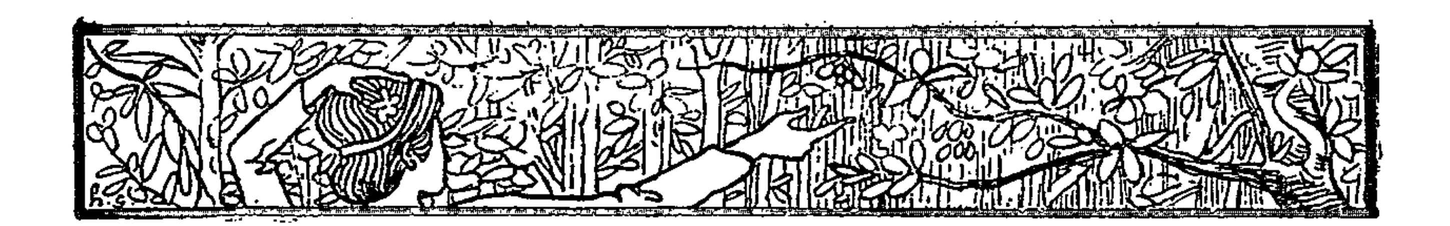
Pierre de Labaume — Georges Lafenestre — Bernard Lazare — Georges Le Cardonnel — Louis Le Cardonnel — Julien Leclerq — Marc Legrand — André Lemoyne — Camille Lemonnier — Grégoire Le Roy — Anatole Leroy-Beaulieu — Grégoire Lewenson — Adam Lévy — Jonas Lie — Joao de Lisboa — Loeiz-Le-Picaut — Florentin Loriot — N. Lougovoï — Pierre Louys.

Maurice Mæterlinck — Pierre Massoni — Achille Maffre de Baugé — Maurice Magre — Stéfane Mallarmé — Roland de Marès — Ulysse Marquant — Guido Martinelli — Camille Maryx — Paul Masson — Maurice Maindron — Henry Maubel — Camille Mauclair — Charles Maurras — D. Fortuné Mazel — Henri Mazel — Mazzoni — Louis Mercier — Hadrien Merle — Stuart Merrill — Dauphin Meunier — Emile Michelet — N. Minsky — Frédéric Mistral — Adrien Mithouard — Albert Mockel — G. de Molinari — Mathias Morhardt — Charles Morice — Jean Moréas — Henri Mornand — H. Morselli — Henri Muchart — Lucien Muhlfeld.

Francis Nautet — Nééra — Jean de Néthy — A. P. Nieva — Frédéric Nietzsche — Pierre de Nolhac — Raymond Nyst.
Pierre Olin — Domenico Oliva — Alfonso d'Oliveira-Soarès.
George Padoux — Paul Page — Sar Josephin Péladan — Elisée Pélagaud — René Peter —Pierre l'Ermite — Edmond Picard—Vittorio Picca Pilate de Brinn'Gaubast — Edmond Pilon—Armand Point—Alfred Poizat — Maurice Pujo.
Pierre Quillard.
Rachilde — Yvanhoë Rambosson — Hugues Rebell — Paul Redonnel — Marcel Réjà — Henri de Regnier — Adrien Remacle — Victor Remouchamps — Marcel Rémy — Jules Renard — Adolphe Retté — Adolphe Ricchieri — Lionel des Rieux — Arthur Rimbaud — William Ritter — Gustave Robert — Joseph Romieu — Léopold Ridel — Alberto Rondani — Firmin Roz — Angelin Ruelle.
Antoine Sabatier — Saint-Antoine — Albert Saint-Paul — Saint-Pol-Roux — Albert Samain— Charles Saunier — Joseph Savary — Alejandro Sawa — Marcel Schwob — Selwin Image — Emmanuel Signoret — Sinocim— Slothouwer—Alberto Sormani— Gustave Soulier —William Stead — Stendhal — Casimir Stryienski — Harold Swan — Arthur Symons.
Laurent Tailhade— Gabriel Tarde — Emile Tardieu — René Tardivaux — Arthur Toisoul — Trenmor — Tristan l'Ermite.
Octave Uzanne.
Paul Valéry — Pierre Valin — Alfred Vallette — Mario Varvara — Pierre Véber — Daniel de Vénancourt — Emile Verhaeren — Paul Verlaine — Emile Vermeil — Gabriel Vicaire — Francis Vielé-Griffin — Eloy Vincent — JeanViollis—Comtesse Volapuck— A.Volynsky — Félix Vogt.
Emile Watyn —Wilhem Weigand — Fernand Weyl — Oscar Wilde — Willy.
André Yébel.
Emile Zola.

REVUES

LE MERCVRE DE FRANCE, 15, rue de l'Echaudé-St-Germain.
LA REVUE BLANCHE, 1, rue Laffitte.
LA PLUME, 31, rue Bonaparte.
LE LIVRE D'ART, 41, quai des Grands-Augustins.
L'YMAGIER, 9, rue de Varenne.
DOCUMENTS SUR LE NATURISME, 10, rue des Tenneroles, Saint-Cloud.
L'EFFORT, 8, rue des Puits-Creusés, Toulouse.
LA COUPE, 11, rue de la République, à Montpellier.
ARTE, Coïmbra, Portugal.
L'ART JEUNE, 131, rue de Brabant, Bruxelles.
L'ART MODERNE, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.
LE RÉVEIL, 5, rue de la Roue, Bruxelles.
LA SOCIÉTÉ NOUVELLE, 32, rue de l'Industrie, Bruxelles.
LA LUTTE, 15, place Van Meyel, Bruxelles.
LE MAGASIN LITTÉRAIRE, place Saint-Bavon, Gand.



PAUL FORT[1]

Voici le frère de Jules Laforgue : un grand poète, un écrivain dont chaque ligne émeut, à la fois parce qu'elle est belle et parce qu'elle est profondément vraie, sincère et douée de vie.

Avant de s'imposer à l'admiration de tous par ce livre des *Ballades* dont je parlerai plus loin, M. Paul Fort avait fait connaître son nom par une œuvre dont la génération actuelle ne saurait lui témoigner assez de reconnaissance et qui fut le *Théâtre d'Art*. Presque seul, sans ressources, sans appuis, il eut à dix-huit ans l'ambition charmante d'attaquer, dans une lutte qui fut depuis victorieuse, le *Théâtre Libre* où s'efforçait la génération naturaliste. Il enrôla des acteurs sans gages; il fit brosser des décors nouveaux par des peintres à qui la manière d'Amable et de Carpezat n'apparaissait pas comme un art suprême; il reçut des pièces inédites et injouables, qu'il joua néanmoins; il eut des auteurs et même un public qu'il attira tour à tour au Marais, à Montparnasse, à Montmartre, au Vaudeville ; il eut le premier l'idée intelligente de mêler au théâtre nouveau le théâtre ancien oublié, et d'unir sur la même affiche le nom de Christopher Marlowe et le nom de M. Pierre Quillard ; — enfin il créa ce qui est devenu l'*Œuvre*.

Grâce à lui, Maurice Mæterlinck, Charles Van Lerberghe, Paul Verlaine, Charles Morice, Jules Bois et bien d'autres qui depuis sont devenus célèbres, connurent la rampe. Il joua même le *Concile Féerique*, même le *Corbeau* de M. Mallarmé. — Pour tout cela notre génération doit à M. Fort une singulière gratitude.

Mais dès qu'il eut donné la première impulsion au nouveau mouvement théâtral, M. Fort l'abandonna pour se consacrer, dans une solitude féconde, à des œuvres plus personnelles.

(1) BALLADES, 1 vol. au *Mercure de France*. BALLADES (La Mer, les Cloches, les Champs), 1 vol. *Edition du Livre d'Art*.

Deux livres sont nés de cette retraite, tous deux intitulés *Ballades*, dont le second complète et couronne le premier. M. Paul Fort y donne les réalisations initiales d'une forme stylique dont il est l'inventeur et qu'il nomme *proses libres*.

Ce sont, essentiellement, de petits poèmes en vers polymorphes ou en alexandrins familiers (1), mais écrits comme de la prose et qui doivent (ceci est important) être lus comme des proses rhythmées. Le seul retour, parfois, de la rime et de l'assonance distingue ce style de la prose lyrique.

Telle est, par exemple, cette chanson :

LXXXVII L'orage couve. Un Dieu joue. Des sacs de billes de verre se choquent dans la nue. — Ma poule a mis sa tête sous ses plumes et sommeille, une petite armée de pattes entre ses pattes ; comme éployées ses ailes en dôme sur ses demoiselles et ses gars, bien tranquilles, — sous cet édredon chaud qui flatte leurs petits os.

L'orage gronde ! Un Dieu joue. Des sacs de billes de verre se vident sur le monde ! « Hé, là-haut ! » Un Dieu joue. — La vie se fait petite en moi, — et *cet orgueil* vient se blottir au chaud d'un petit cœur humain, lorsque pour des raisons que je ne comprends pas bien, Dieu flagelle le monde de ses puissantes mains.

Des sacs de billes de verre se choquent dans la nue ; tandis que fines parures flottant de leurs ceintures, les fils rouges qui les nouent quadrillent l'air obscur, — moi, je penche mon front vers mon cœur, je sommeille. Bel exemple qu'un Dieu ne comprendra pas bien...

Mais c'est un Dieu si jeune pour l'homme, si ancien!

Déjà M. Péladan (dans la *Queste du Graal*) et M. Mendès (dans ses *Lieder*) avaient tenté quelque chose d'approchant. Je crois même qu'en remontant davantage encore dans notre littérature, on trouverait de curieux essais de strophes en prose. Buffon, qui est toujours et partout admirable, y excellait. Je n'en veux pour témoignage que le célèbre exorde :

La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite
Est celle de ce fier et fougueux animal
Qui partage avec lui les fatigues de la guerre
Et la gloire des combats.

Mais on trouve des précédents aux inventions les plus person-

(1) J'appelle ainsi les alexandrins qui comprennent douze syllabes sonores et laissent les muettes élidées.

nelles, et il n'en reste pas moins vrai que celle de M. Fort lui appartient bien puisqu'il l'a le premier proclamée, puisqu'au lieu de regarder ce style spécial comme un procédé passager qu'on délaisse à loisir quand il devient monotone, il l'emploie avec suite, pour toute une série de poèmes, et juge évidemment que nulle autre forme verbale ne saurait exprimer mieux les émotions qu'il veut répandre.

Ces émotions sont celles qui pourraient agiter l'âme d'un enfant génial, voluptueux et parfois cruel, devant la femme et la nature.

Car M. Fort a retrouvé, à force de sincérité volontaire, l'inappréciable fraîcheur des premières joies et des premières souffrances, des premières surprises humaines. Il a l'imagination ingénue et désordonnée des intelligences naissantes que trop de littérature encore n'a pas gâtées. Les contes de fées le ravissent. Les chansons populaires l'entraînent. Il ne les imite pas : il en fait, et de si vraisemblables qu'on s'étonne d'en connaître l'auteur et de ne pas lire simplement à la fin, — comme dans les recueils de Folk-Lore : *Chanté par Delphin Baudin qui l'a appris de son grand-père.*

Lisez celle-ci, qui est charmante :

> Si toutes les filles du monde voulaient s'donner la main, tout autour de la mer elles pourraient faire une ronde.
>
> Si tous les gars du monde voulaient bien êt'marins, ils f'raient avec leurs barques un joli pont sur l'onde.
>
> Alors on pourrait faire une ronde autour du monde, si tous les gens du monde voulaient s'donner la main.

M. Paul Fort, certes, aurait pu offrir ces trois petites strophes à M. Basset, à M. Doncieux, à M. Pineau, à nos plus distingués folkloristes, je ne crois pas qu'aucun d'eux eût émis des doutes sur leur authenticité. Elles sont anonymes comme *la Chanson de Renaud.* Elles ont la grâce supérieure des poèmes qui sont nés de la terre comme des fleurs spontanées.

Il y a dans un sonnet de Rossetti le symbole adorable d'une vision qui s'unit au visionnaire sous le lien irréel et souverain d'une seule auréole couronnant deux têtes aimantes. Ainsi M. Paul Fort a uni pour toujours dans le champ de ses prédilections l'idée de Femme et l'idée de Nature qui se confondent l'une et l'autre en lui. Un seul objet l'attire et le retient, qui a cette double apparence. Il voit la Nature sous des traits féminins, pleine de regards, de chairs et de baisers ; il chante la Femme avec les épithètes qui sont celles des prés, des eaux et des forêts.

> A fleur de tes doigts, dit-il, la lune au baiser bleu pose ses lèvres tièdes.

Ailleurs :

> Sors de l'enclos. Viens rire entre les saules clairs, et qu'aux branches d'argent tes cheveux roux se mêlent...
> ... *Aux ombres du village la rivière se peigne...*
> ... Une petite main pâle fleurit à la serrure...
> ... Sept arbrisseaux aux lèvres de délice...
> ... Le corps et les cheveux écarlates et roux comme trempés au feu du sable de la plaine, et sur leurs bras couraient des fleuves verts comme la verte mer...
> ... Des fleurs, des fleurs, les rougeurs de ton corps, *des feuilles, des ailes frissonnent de toi-même...*

Toutes ces phrases sont fort belles. On y sent passer ce grand souffle universel qui s'est levé dans le *Satyre* et qui n'a touché depuis que peu de fronts humains. Ainsi Victor Hugo, par une prodigieuse synthèse, unissait en trois vers la lumière de la lune et la peau de la femme, le grandissement de l'ombre et le « rut religieux » :

> Farouche nudité de la Diane sombre
> Qui de loin apparue et vue à travers l'ombre
> Fait croître au front des rocs les arbres monstrueux !
> O Forêt !

Le talent de M. Paul Fort est de ceux dont on peut tout attendre. Je n'ai pas dit assez, dans ce trop court article, à quel point il est varié, fécond, riche d'idées et d'images. J'ai, à l'égard de ses œuvres futures, l'impatience qu'aurait un personnage de Scheherazade devant la porte fermée par où sortiront, une à une, les douze sœurs de la Dame de beauté.

Si j'étais plus sûr de mon goût, je lui demanderais bien d'apaiser un peu le tremblement de folie qui altère péniblement certains de ses plus beaux poèmes. Mais il ne faut jamais donner de conseils à un artiste sincère, et il aura toujours raison contre le public que nous sommes. Il y a dans les *Ballades* assez de pages admirables pour qu'il ne soit plus possible, désormais, de citer dix écrivains nouveaux sans y comprendre le nom de M. Paul Fort.

J'ai confiance que ce nom deviendra glorieux et je voudrais avoir hâté, autant qu'il est en mon pouvoir, l'avènement prochain d'un poète qui m'enchante.

Pierre Louÿs.



LES BAINS DE BADE

X

LE CACHOT

L'on n'eust point reconneu son père dans le mauvois endroit où je fus jetté, tant la nuict y avoit d'épaisseur. Je me rappelay toutefois qu'un bon prisonnier commence par explorer les murailles, après qu'il a gémi comme il convient. Je fis l'un et l'autre simultanément et comptay deux autres portes outre celle par où j'avois fait mon entrée. Et, ayant gratté à chacune, l'on me répondit par le même moyen. C'est un grand soulagement de sçavoir que l'on n'est pas seul dans la disgrâce. Je

---

A l'intention des lecteurs de l'*Ermitage* qui ont encore présentes à l'esprit les deux lettres du Pogge publiées ici les mois derniers par M. Elisée Pélagaud, je détache deux chapitres d'une petite fantaisie romanesque qui me fut inspirée par les mêmes précieux documents.

Enlevé aux douceurs des eaux de Bade où le bon Frère Jérôme, par suite d'un culte excessif de la Vérité, mit les consciences et les gens à nu — ce qui ne va pas sans quelques inconvénients — et habita l'Hotel-de-ville, après avoir renversé le gouvernement, Pogge se rencontre dans les cachots du Saint-Office, côte à côte avec cet apôtre excellent au zèle de qui il avait dû, la veille, de faillir être branché sous les ombrages badois, ainsi que sa maîtresse la belle Lola Corazon y las Pequenecès dont j'ai eu l'honneur de présenter ici récemment les admirables formes et la concupiscence. Le hasard, fertile en caprices, permet à Pogge de retrouver dans ce lieu étroit et dans le bref espace d'un jour, outre le beau rêveur de Jérôme, innocent auteur de toutes leurs calamités : 1° sa sacoche vidée de ses effets et d'un précieux manuscrit de la Cyropédie ; 2° l'hôtelier du *Guet-apens*, qui la lui avait discourtoisement dérobée ; 3° une demoiselle Véronique en faveur de qui il s'enflamma à Bade d'une manière définitive ; 4° son ami Lorenzo Valla qui le fit jeter dans cette prison pour occuper sa place de secrétaire apostolique : 5° Sa Sainteté le Pape Jean XXIII, ancien forban sur les navires corsaires de la mer Méditerranée, qui vient de mettre le feu à la ville de Bade ; 6° sa maîtresse, la superbe Lola Corazon y las Pequenecès, elle-même, qui le trompe, sous ses yeux et dans les bras du Souverain Pontife, après l'avoir trahi successivement avec son ami Lorenzo Valla, avec un Pape déposé, avec Monseigneur l'Électeur de Bavière, avec un spadassin, et généralement avec tous les membres tant séculiers qu'ecclésiastiques du Concile de Constance; 7° enfin, une moralité qui se dégagerait certainement des chapitres que l'on va lire, s'il n'était plus conforme à la bonne tradition de ne lui donner tout son éclat qu'à la fin de l'ouvrage. R. B.

ne sçais si ce soulagement est bon chrétien, mais il est plus répandu que la religion catholique. Et ne dust-on communiquer avec autruy qu'au moyen de grattemens contre une porte qui ne sortira jamais de ses gonds, on le fait avec joye, ce qui m'amena petit à petit à hausser la voix et avoir connoissance que l'on fesoit de même de l'autre costé.

— Holà ! fis-je, n'est-ce point à Frère Jérôme que j'ay l'honneur de parler ?

— Vous avez dit vrai, seigneur Pogge, me fust-il répondu.

— Ha ! Frère Jérôme, me voicy à un niveau moins élevé que vous n'eussiez désiré me voir, hier matin, sous la maîtresse branche d'un pommier, et je vous considère aussi vous, bien déchû, par le passage de votre bel Hostel-de-Ville en ce cul de basse fosse !

— Les conditions de la vie sont méprisables, dit ce saint homme ; et peu importe que nous logions icy, ou bien ailleurs, du moment que nous y sommes pour la vérité !

— Hé ! hé ! tel n'étoit point le sentiment que vous manifestastes sur la pelouse du bord de l'eau !

— Il faut manifester nos sentimens véritables successivement, et ils sont divers comme la couleur du jour.

Sur ce, j'oüys du costé de Frère Jérôme un si bel éclat de rire que ma prison en fut tout illuminée.

— C'est, dit Frère Jérôme, qui ne sçavoit rien celer, le rire d'une petite personne que je ne quitteray pas, j'espère, que je ne l'aye convertie à la vérité, bien qu'elle n'y ait point de goût et ne fasse aucun progrès de ce costé-là.

— Son organe a bien de la clarté, à défaut de son âme, dis-je à Frère Jérôme, et elle a de la bonne humeur...

— Plust au ciel, s'écria Frère Jérôme, qu'elle usast de ces présens de Dieu autrement que pour le mensonge, et pour l'orner justement de toutes sortes d'agrémens diaboliques...

— Ah ! soupiray-je, que ne puis-je être exposé seulement au danger de ces ornemens !...

Dans le tems que je me lamentois à ce sujet, il me vint à l'oreille qu'une clef étoit introduite dans la serrure d'une autre porte, et je crus que le geôlier du Saint-Office pénétroit chez moy. Mais la clef fut retirée, et l'on en mit une autre, et ainsi plusieurs clefs à la suite et avec tout le soin coûtumier aux personnes aguerries dans le métier de voleur.

— Qui va là ? fis-je, à la fin.

— Parbleu ! monsieur, je suis l'hostelier du *Guet-Apens*, qui fus

amené à ce mauvais lieu par quelqu'un de qui je fus bien imprudent de me gausser plaisamment, sur le pas de ma porte, mais bien plus encore de faire la connoissance, jadis, sur les navires corsaires de la mer Méditerranée !... Pour le moment, j'ay là un trousseau de clefs, dans une sacoche que l'on m'a laissée : elles me furent excellentes à dévaliser bien des voyageurs dûrant le beau tems de Bade, et j'en essaye la vertu contre cette serrure...

Sans que je fusse naturellement porté vers cet hostelier qui, toutesfois, parmy des souvenirs divers, m'en rappeloit d'agréables, je ne retins pas ma satisfaction à le voir pénétrer dans mon réduict solitaire, d'autant que le sien avoit un peu de jour, et m'en communiqua. J'hésitay à me pencher tout de suite sur la sacoche qui pouvoit bien estre la mienne, ou bien à faire usage de ces clefs pour ouvrir du costé de la petite personne que Frère Jérôme espéroit ne point quitter auparavant de l'avoir convertie à la vérité. Des efforts nombreux et diverses allées et venües dans nos cachots me valurent la double joye de reconnoître ma sacoche et de dévisager la petite personne :

— Grand Dieu ! m'écriay-je, dès que je vy cette figure charmante, n'estes-vous point, Mademoiselle, celle que je vy, une seule fois, hélas ! bien peu de temps, et vestue de quelque chose de si mince que je le pris pour l'étole de monsieur l'Evêque ?

Elle s'en défendit.

— C'est bien elle, dit Frère Jérôme ; elle a tant de répugnance pour le grand jour, que, l'ayant menée à Bade à cause des beaux exemples de franchise que l'on y voit, elle n'y sortit qu'une fois avant que ne croulast l'Hostel-de-ville, et n'eut pas fait dehors trois enjambées, qu'elle étoit déjà revenüe se mettre à couvert.

— Néantmoins, dis-je, Mademoiselle, j'ai grand plaisir à vous revoir. Comment vous appelez-vous ?

— Marguerite, dit-elle.

— Hélas ! interrompit Frère Jérôme, elle n'a point nom Marguerite ! Et vous tenez une marque nouvelle du penchant qu'elle a pour le travestissement. Elle a nom Véronique, dont la signification a, dans le cas de Mademoiselle, un aspect dérisoire, ainsi que beaucoup de choses de ce monde, dont le sens profond nous échappe.

— Je me sens, dis-je, plein de goût pour le nom de Véronique, et je vous appelleray ainsi, Mademoiselle, si vous le voulez bien, toutes les fois que la bonne fortune me placera dans votre présence ; et le plus souvent sera le mieux !...

— J'en ay soucy, dit-elle, par ma foy ! comme du pis de la vache à Colas !

— Elle est prompte en ses réparties, dit Frère Jérôme, et par là je sçais que le fonds de sa nature est bon.

Il fallut que je fusse de longtemps, sans doute, et par quelque décret de la Providence, bien disposé en faveur de cette petite Véronique; pour que, au contraire d'être froissé, je me sentisse animé davantage à ses paroles désobligeantes. Cependant, l'entretien ayant tourné à la théologie, qui gouvernait Frère Jérôme, je négligeay Véronique, à mon grand regret, et nous ne fusmes pas longtems sans ouïr d'un autre costé les ronflemens de l'hostelier du *Guet-Apens*, qui s'étoit en allé, désintéressé de nous, dès aussitost qu'il nous avoit vus sans bagages. Le jour baissoit ; je laissay moy-mesme Frère Jérôme, et, dans la crainte des geôliers, me retiray assez vivement sans avoir dit adieu à Véronique que je ne vy point, les coins étant plongés dans les ténèbres. L'on clostura ses portes.

J'allois m'étendre sur la paillasse pontificale, en me remémorant par-dessus les belles paroles de Frère Jérôme, la figure qu'avoit à Bade cette petite Véronique, la seule fois qu'elle y fit trois enjambées avant que ne fust crouslé l'Hostel-de-Ville. Je poussay une exclamation en touchant du doigt une certaine forme qu'à meilleure inspection je jugeay convenable en tous poincts, et qui étoit préalablement étendüe sur la paillasse. Joignez à cecy la température et le moëlleux d'un duvet d'oison, et vous aurez un avant goût de l'objet qui donnoit pour l'heure à ma couche modeste, la valeur d'un lit nuptial.

— C'est bien de vous, délicieuse Véronique, dis-je à voix basse, que je tiens pour le moment, dans la main, le petit teton pareil à une pomme de belle venuë ?

— Non pas ! non pas ! dit-elle, en me repoussant de la main.

J'avois reconneu sa voix en mesme tems que sa duplicité. Je la baisay tendrement. Elle me donna un soufflet vigoureux. Je sentis se déclarer mon inclination. Je le luy dis. Elle me rit au nez.

— Véronique, fis-je, de mon plus grand sérieux, je n'aimeray jamais que vous !

Elle me répondit par un mot malséant.

Cependant, Frère Jérôme commençoit de gratter discrètement à la porte :

— Mon amour ! dis-je à ma petite compagne, m'est avis que Frère Jérôme commence à prendre de l'impatience à ne vous point

toucher à son costé ; c'est un cas désagréable et à quoi je n'ay pas eu le tems de songer...

— Que chantez-vous là ? répliqua-t-elle avec vivacité ; je ne connois Frère Jérôme non plus que vous, par ma foy ! et je vous prie de me laisser en paix !

— Du moins, Frère Jérôme vous connoît fortement, et je gage qu'il conçoit, dans l'instant, de la jalousie, vis-à-vis de la petite place que j'ay icy contre vous !...

Cette réflexion, je ne sçais pourquoi, la rapprocha de moy davantage et l'excita à rire aux éclats, dans le tems mesme que Frère Jérôme s'enhardissoit à gratter. Enfin, durant que je possédois la lèvre de Véronique et bien d'autres choses dont j'avois le goût depuis longtems, elle me souffla :

— Je vous jure que je ne conneus jamais Frère Jérôme autant que je vous connois à présent !

— En ce cas, répondis-je, sa vertu est immense, et il s'assoiera à la droite du Père, aussitôt brûlé vif...; mais j'aimerois mieux, pour la netteté de sa réputation, que vous n'eussiez point fait ce serment, à moins que vous ne soyiez déjà convertie à la vérité. Mais le bon Frère se fait, pour l'instant, les ongles et beaucoup de mauvais sang contre la porte... Simulons les geôliers !

Nous fismes quelque bruit ; posasmes et reposasmes la cruche à eau. Véronique rioit si fort que je dus luy reprendre la lèvre et la tenir fermement, ce qui nous donna pour un bout de tems de l'occupation. Après quoy, nous ouïsmes que Frère Jérôme se lamentoit misérablement ; mesme, il convoqua le feu du ciel !

— Ho ! ho ! m'écriay-je, cela ne va pas si bien ! C'est un saint homme qui a peut-être de la force sur les élémens !... Que ferons-nous, mon amour ?

— Attendez ! dit-elle.

Et elle se leva.

— Véronique ! ne me quittez pas, je vous prie !

— Si ! si ! fit-elle, riant toujours.

J'allois me précipiter à l'effet de la retenir ; mais ayant appliqué sa jolie bouche tout contre la serrure, elle disoit :

— Frère Jérôme, il est véridique, hélas ! que vous avez tout lieu de gémir, car je me suis introduite de ce costé par le goût de séduire le seigneur Pogge qui me revient suffisamment et qui, s'il monte à cheval aussi bien que le veut la commune renommée, du moins ne le fait point, dit-on, sur la vertu...

— Très Sainte Vierge Marie, me dis-je fort stupéfait, est-ce donc icy que j'ai opéré, par un miracle singulier, ce à quoy Frère Jérôme

échoua assez piteusement : voicy que Véronique dit la vérité ! Et il faut avouer que je n'ay pas à m'applaudir de son début !...

Mais Frère Jérôme répondoit par le trou de la serrure :

— Grâces soient rendües à Dieu, mon enfant, pour la profondeur insondable de ses vües, car il a permis une fois, que le mal tournast au bien, et que, par votre misérable aptitude à déguiser la vérité, je feusse asseuré que vous estes par là pour quelque cause honeste et méritoire ; et je m'endormiray dedans la paix !...

XI

LE BUCHER

Le lendemain, il nous vint de la rumeur. Le bruit étoit de chez le Frère Jérôme. Nous distinguasmes sa voix qui étoit claire et pacifique comme à l'ordinaire ; il fesoit toutesfois des efforts pour que la portée en arrivast jusqu'à nous.

— Véronique, prononça-t-il, j'ay confiance que je reviendray et vous reverray, nonobstant que je sois, à cette heure, convoqué par messieurs du Saint-Office ; mais à cause que je ne vous ay point encore convertie à la vérité, ce qui est dans les desseins de Dieu.

— Ouais ! fit Véronique, que nous chante celui-là ?

— Vous l'avez oüy clairement, mon bel amour, car je sens que vous tremblez tout contre moy comme un pauvre pétit oiseau tombé du nyd !

— On emmène Frère Jérôme ?...

— Du costé du Saint-Office ! Et je ne donnerois pas de la peau de cet homme la valeur du mobilier qui est icy !

— Mon Dieu ! mon Dieu !

— Votre lamentation et votre cœur qui est gros, Véronique, me confirment dans la pensée que les affaires de Frère Jérôme ne vont pas bien ; car vous manifestez de la sincérité, et le cher homme y verroit sans doubte le signe qu'il s'en peut aller désormais...

Nous passasmes la matinée dans les larmes. Cependant l'hostelier du *Guet-Apens* étant venu avec son trousseau de clefs, fit diversion, à cause de ma sacoche qu'il tenoit à me reprendre avec obstination. La malechance voulut que je tinsse à cette sacoche au moins aussi fermement que ce voleur. Nous faillismes en venir aux mains, et les propos que nous échangeasmes étoient discourtois et élevés à ce point qu'ils couvrirent le bruit des geôliers, ainsi que d'un homme encapuchonné et de mauvoise mine qui, s'avisant que l'hostelier avoit rompu sa clôture, luy annonça, séance tenante,

qu'il seroit pendu. On l'emmena avec ses trousseaux. Je ne luy voulois point de mal asseurément ; mais j'eus de l'agrément à considérer à mes pieds ma sacoche, paisible et abritée de la rapine, quoiqu'elle fut bien vuidée de mes effets et jusques de la Cyropédie de messer Xénophon. Pour moy, hélas ! je pensay que je ne tarderois pas, de la vitesse dont les choses alloient, à suivre le chemin de l'hostelier du *Guet-Apens* et de Frère Jérôme. J'espérois que Véronique se tireroit de difficulté, étant femme.

En attendant, nous allasmes dans la cellule de l'hostelier dont la porte étoit demeurée ouverte et où il y avoit un assez grand jour, situé un peu haut, mais que l'on atteignoit aisément en montant sur un escabeau. Nous ne fusmes pas peu surpris de voir que ce jour donnoit sur un parterre bien frais et planté de fleurs. Il étoit fermé au fond, par un mur où des vignes-vierges commençoient de rougir leur feuillage ; et au-delà, on apercevoit des maisons et un coin de la tour de Saint-Paul qui donne sur la place de la ville. La cloche sonnoit l'Angelus de midy, et il y avoit un assez fort remuement de peuple et de l'agitation aux fenestres. Véronique battit des mains, puis les tendit vers l'endroit où étoient les fleurs.

L'hostelier est asseurément pendu à l'heure qu'il est, me fis-je en manière de réflexion ; et Frère Jérôme est en train de gémir sous la pesée de quelque tenaille propre à lui arracher la vérité qu'il ne cessa de professer toute sa vie ouvertement. Je seray dans le mesme état tout à l'heure, pour un prétexte différent mais aussi efficace. Les choses de la vie sont bizarres et enchevestrées. Il n'y a pas une minute à perdre de ce beau jardin qui m'envoie ses parfums, ny de Véronique qui y mêle si agréablement le beaume qu'exhale toute sa personne : l'un est le lieu de promenade de Sa Sainteté qui commit beaucoup d'iniquités, et l'autre est le repaire de la dissimulation et du mensonge ; et cependant, l'un et l'autre sont beaux et répandent des grâces divines. Il faut bénir Dieu et le Diable, qui se tiennent de près !... »

J'avois prononcé à haute voix ces paroles simples et issuës de mon cœur. J'entendis un rire mauvois et n'eus que le tems de reconnoître quelqu'un de noir qui refermoit la porte et nous clôturoit dans la prison de l'hostelier pendu, et je gage que c'étoit Lorenzo Valla.

— Avez-vous veu qui étoit là ? demanday-je à Véronique.

— Hé ! dit-elle, je suis occupée de cette rose toute fraîche que voicy là-bas et que les abeilles butinent, et je voudrois bien faire comme elles !

— Ha ! Véronique ! ces fleurs ont tant fait que je seray brûlé vif

pour le crime d'hérésie, duquel, par ma foy, je n'eus jamais soucy! Mais, par la Madone, qui doit professer bien de l'éloignement pour ce païs, Véronique, voicy Sa Sainteté en personne et qui se promène dans le parterre en compagnie de Lola Corazon y las Pequenecès!

— Ha! vous connoissez cette dame et ce monsieur?

— L'une est de mes amies, Véronique, et l'autre est celuy qui fera tantôt rissoler Frère Jérôme, ce dont j'ay comme une idée, à ouïr sur la place ce remue-ménage...

— Il a, dit Véronique, un bien beau manteau cramoisy, et votre amie a de la chance!

— Tenez, Véronique, il vient de luy offrir votre rose!

— Alors, c'est une personne détestable, et Frère Jérôme avoit raison de s'élever contre Sa Sainteté, ainsi que vous l'appelez!

A ce moment, et tandis que le vacarme augmentoit sur la place, nous vismes émerger, au-dessus du mur, une espèce d'échafaudage qui me parut fort propre à supporter notre cher Frère Jérôme. On frappoit de grands coups de marteaux et les fenestres se garnissoient de nobles dames accoûtrées avec beaucoup d'apprêt et de gentillesse. Cependant Sa Sainteté, en deçà de la muraille, s'enfonçoit avec la belle Espagnole dessous un berceau épaissement ombragé de rameaux divers.

— Holà! dit Véronique, je trouve que votre amie a de l'impudeur à se laisser lutiner de la sorte par votre Sainteté qui m'a l'air d'estre assez fournie de paillardise!...

— Lola est une personne inhabile à farder ses sentimens, et elle en a d'une grande vivacité!...

— Ce n'est pas raison pour se laisser détrousser de la façon qu'elle fait en ce moment, car Dieu me damne, je crois que voicy son corps tout dégraffé, comme je le dis... Fi! c'est bien vilain!...

— Véronique! outre que vos termes conviennent mal à une action qui met à découvert tant de beauté, ils eussent été repris par Frère Jérôme que l'on voit à présent déboucher sur la place par le coin de l'église, et avec de grosses chaînes au cou, comme une beste sauvage. Il vouloit que l'on ne celât rien! A Bade, il déchira tous les voiles... Et c'étoit un homme vertueux et d'humeur égale.

— Vous nous la baillez belle! Il n'avoit point de mérite à tant vanter le découvert: je luy mentois et dissimulois à moy seule, plus que n'eussent fait ensemble tous vos gens, à supposer qu'ils ne fussent pas mis à nud; par quoy il continuoit d'avoir goût à la vie qui l'eust écœuré autrement!

— Plaise au ciel que vous parliez savamment, Véronique, car en

ce cas le monde seroit assez bien tel qu'il est, et il ne vaudroit pas la peine de monter sur un tas de fagots bien secs, à l'effet de le convertir, ainsi que fait Frère Jérôme...

— Enfin, trouvez-vous décent de gaster sous les tonnelles un si beau surcot que celuy de votre amie pour luy découvrir sous la cotte des jambes qui sont avenantes, je ne dis pas non...

— Ha! charmante Véronique, tout indécemment, et nonobstant ce que les différens spectacles de l'heure présente offrent de matière à méditation, je vous traiterois volontiers comme il est fait devant notre fenestre à Lola Corazon y las Pequenecès.

— Tout beau! Je voudrois que vous y eussiez plus de satisfaction, ayant plus de mal avant que d'y atteindre!

— Hélas! Véronique, deux choses m'attristent; c'est, premièrement, que je vais être dans l'obligation de me donner ce mal, à ce que je voy; et secondement de considérer qu'il sort de votre bouche des choses qui ont de plus en plus l'apparence véridique, ce qui me prouve que Frère Jérôme est bien à l'heure de rendre l'âme, et il seroit touché de connoître votre conversion!... Le voicy tout en haut de ses fagots; on lui a affublé le chef d'une haute mitre dérisoire où dansent des diables rouges, et monseigneur le patriarche de Constantinople lui fait une lecture... Pour ce qui est de la petite scène du parterre et qui vous alarme, Véronique, à cause du surcot et de la décence, j'y veux voir, à l'encontre, une intention symbolique, et je crois volontiers que, mettant à nud le corps admirable de Lola, Sa Sainteté n'y veut prendre qu'une nouvelle épreuve de la vérité naturelle. Et je pense que si elle est favorable, la grâce sera accordée à Frère Jérôme. Mais la chose est pressante... : je n'ai pas encore pu distinguer le petit grain que Lola porte sur le devant de la hanche, et il me paroit qu'il y a de la fumée sous les pieds de Frère Jérôme...

— Votre âme est sans malice, dit Véronique, et je vous aimeray bien si tost que j'auray fait la perte de Frère Jérôme, ce qui est imminent et de quoy j'ai bien du chagrin!

— Ne me parlez pas ainsi, petite Véronique; vous me fourniriez plus tost qu'il ne convient la consolation de la grande iniquité qui se consomme sur la place parmy toute cette fumée âcre et prenant à la gorge... Mais attendez! attendez! je crois que j'ay veu le petit grain de Lola et tout l'entourage qui est une merveille... Le pape va se laisser toucher.

— Je n'en ay aucun doubte! fit Véronique qui se moquoit légèrement de moy; et vous avez tous tant de crédulité que si c'étoit une peine que de mentir, vous ne vaudriez point que l'on se la

donnast; et je pense que Frère Jérôme qui est, pour l'heure, à moitié asphyxié, n'a pas perdu tout espoir. Mais dites-moy, mon amy, est-ce que la fumée ne les incommode pas sous la tonnelle, car, pour moy, je ne veux plus regarder du costé de tout cela...

— On ne voit plus rien du tout, ny sur la place, ny sous la tonnelle, tant la fumée est épaisse et répandue autour de Frère Jérôme, et jusques fort loin !

— Et c'est bienheureux, soupira Véronique.

— En effet, et il vaut mieux qu'il en soit ainsi et que de la fumée couvre presque toutes les choses du monde, veu la malignité des spectacles qui s'y trouvent, par ce moyen, à couvert !

René Boylesve.





Chanson

Si vous vouliez, bien aimée,
je ferais votre vie heureuse comme un rêve
et je serais à jamais votre page
pour vous cueillir aux prés, aux vergers, aux ramées,
des roses rouges comme vos lèvres
et des roses blanches comme votre âme.

Je vous ferais des chansons bien douces,
de gentilles chansons d'oiseaux,
d'oiseaux habillés de soie et de velours,
qui gazouillent auprès des sources
comme des filles et des damoiseaux,
leurs chansons d'amour.

Et peut-être, bien aimée, un soir ou l'autre
vous vous souviendrez de toutes ces choses,
des rêves qui ne reviendront plus,
des lèvres qui n'ont pas su trouver les vôtres,
des mains qui ne se sont pas jointes — et des roses :
mais vous n'avez pas voulu.

Tristan Klingsor.





LE GOUT ET LA MODE

L'art de se vêtir est quelque chose de fort simple, comme tous les arts, aussi en peut-on compter les manifestations valables. On sait que les ignorants compliquent toujours, voyez pour l'orthographe, — or, la vérité oblige à reconnaître que nos contemporains ne savent rien en esthétique. On ne réussit pas à faire de sa toilette un art parce qu'on s'efforce de rendre cet art complexe.

L'observateur qui daignera passer en revue les métamorphoses subies par le costume masculin depuis la Révolution jusqu'à ce jour, constatera qu'elles ont amené un gentleman à ressembler à son cocher. Egalitarisme paradoxal que n'excuse même point la tendance utilitaire ; car l'accoutrement actuel n'est pas commode, il n'est que laid. Alors, pourquoi ne pas réagir contre le *boulevardisme* et créer une vêture de prestige et d'élégance vraie, une vêture qui ne soit pas un solécisme décoratif ?

Tu souris, ô lecteur dilettante, eh ! ne rêves-tu point d'habiter en quelque architecture non banale, en quelque décor point *déjà vu* ? En quoi plus absurde le vouloir d'une mise sans ressemblance avec la livrée des quelconques ? Il ne s'agit nullement d'inciter quelques oisifs à renouveler les *Muscadins* ou les *Jeune-France*, ce qui va suivre n'est point un appel à la plate coquetterie ou au besoin de pose de certains, mais au goût des esprits délicats.

Parce que nous sommes plus avancés que nos pères en certaines sciences d'ordre secondaire, parce que nous avons changé les noms des philosophèmes et des choses, nous nous croyons civilisés. Présomptueux !

Des civilisés se reconnaissent à l'art qu'ils déploient dans l'arrangement de leur vie intime et publique, de leur intérieur et de leur extérieur. En cela, que ne nous reste-t-il pas à apprendre ! La plaisante qualité qu'ont pour railler le *yankeesme* ceux qui n'osent, ni

ne savent s'habiller sans l'exemple d'autrui, ceux qui se consentent les esclaves de la Mode, même ridicule, parce qu'elle est la Mode.

Le costume étant l'aponévrose artificielle de notre forme, la logique exige, ce me semble, qu'il soit combiné de manière à s'harmoniser avec notre structure anatomique. Donc, suppression du pantalon, cette ineptie canaille qui change nos jambes en colonnes disgracieuses. Donc, adoption d'un dolman ou d'une veste respectant la myologie du torse. Chacune des parties composant nos membres inférieurs appelle son vêtement : aux cuisses, la culotte; aux jambes, les bas ou des cnémides. Au moins, les braies gauloises avaient du caractère, mais le pantalon ! Le pantalon n'est supportable que comme uniforme de labeur, il a fallu le règne de l'industrialisme pour que l'usage en devînt œcuménique, au détriment de la culotte, l'idéale culotte, si gracieusement afférente. Toute sorte de vestons concordent avec la culotte, et aussi le frac cérémonieux, et le jersey sans prétentions ; elle n'entraîne à bannir que la redingote fermée, et celle-là, quel que puisse être l'habit qui lui succèdera, vraiment, nous ne perdrons pas au change.

Le gilet, trop négligé, mérite une particulière estime, il est la seule pièce du costume permettant l'exhibition d'une étoffe somptueuse ou chatoyante, et à quelle variété de coupes ne se prête-t-il pas ? Gilet pourpoint, tricot ou cotte de mailles, gilet cuirassant de brocart, ou plastronnant de soie, ou blousant de surah, gilet lamé d'or ou d'argent, chamarré de vives couleurs ou brodé d'animaux héraldiques. Pour remplacer le pardessus qui incarcère les bras et paralyse les gestes, et le mac-farlane sans caractère, je propose un manteau fauteur d'une au moins vague draperie, un manteau façon toge ou chlamyde, et quelque cape-pèlerine, quelque mantelet désinvolte. Enfin, à tous ceux aimant la simplicité grandiose, la gravité majestueuse, je recommande la robe, la robe droite, aux longs plis rythmiques, la robe doctissime et si fresque en honneur au siècle du Dante.

Elisez la nuance de vos costumes en rapport avec l'effet dominant de chaque saison : délicate, indécise, opaline, au printemps ; radieuse, photogénique, clangorante en été ; opulente, glorieuse, puis languide et fanée, en automne ; mystérieux, mourante, éteinte, en hiver. Subordonnez à l'âge, enfin, l'intensité de la teinte ; partant du lumineux, apanage de l'adolescence, l'individu doit s'élever au coloré en raison de son degré de robustesse et descendre jusqu'au sombre, à mesure qu'il vieillit, la gamme des incolores.

La tenue d'apparat s'harmonise par les complémentaires et, par les analogues, celle qu'on veut discrète. Que celui qui préfère, à

une sévère dominante, l'amalgame de tons divers, en combine les valeurs scrupuleusement, un costume est une orchestration où rien ne doit détonner. De préférence, adopter les teintes unies ou, si rayées, — assez finement pour causer mélange optique. Une proscription s'impose, celle des affreux quadrillés qui donnent au plus beau drap l'apparence couverture d'écurie.

Le col carcan de nos chemises s'allierait mal à la vêture que nous esquissons, les collerettes tuyautées et les cravates de dentelles manquent de virilisme, j'opine pour le col rabattu et large ; le linge pare d'autant mieux qu'il est simple de coupe et précieux de matière.

Apprêtez avec faste et pompe, à votre gré, la tenue de gala, mais que celle de ville reste modeste et sobre. Satisfaites vos goûts du capricieux ou du rare en la tenue du *home* ; celle-ci, qui autorise la plus débridée fantaisie, il est bon de la régler d'après le tempérament plutôt que d'après le genre d'occupations. La culotte-maillot et le jersey, la culotte-bouffante et la vareuse me paraissent indiqués pour l'actif ; au méditatif, à l'indolent, au rêveur, — la robe, la robe polymorphe aux ornements les plus variés.

Considérez qu'il est possible de revenir à la culotte et à la robe sans singer le passé ; si la coupe de l'une et de l'autre conviennent trop bien à leur destination pour qu'on songe à les transformer, ne reste-t-il pas leur accompagnement à inventer ? Ah ! si les artistes se désembourgeoisaient ! S'ils condescendaient à se départir d'un injuste dédain, à comprendre que l'art ne gît point en un genre !

Eh ! un costume révèle à lui seul une civilisation.

En quoi dérogerait-il celui qui donnerait du style à quelque justaucorps ? Celui qui créerait la forme d'un chapeau ou manifesterait son imagination dans le dessin d'une cravate ? Toujours se plaindre du béotisme ambiant sans jamais proposer une réforme prête à supposer qu'on n'a pas soi-même échappé à la contagion. Que ne présentent-ils, nos dénigreurs du vulgarisme, que ne présentent-ils des modèles nouveaux aux hommes de ce temps ? Peut-être ceux-ci ne sont-ils pas plus mal doués que leurs ancêtres, qui peut savoir ? puisqu'on ne tente même pas l'éveil de leur goût.

Ne taxez pas de *chienlisme*, je vous prie, ce qui ne prête qu'au décoratif. On peut être très cabotin sous la lévite du quaker et fort excentrique, voyez les rastas et tant de parvenus, en complet de chez le bon faiseur.

Le vrai dandy, *homo non inurbanus*, quelle que soit sa mise, ne provoque pas l'attention, il ne se distingue que par le tact parfait avec lequel il assemble les pièces de son costume, l'aisance avec

laquelle il le porte. On ne saurait trop prendre l'habitude de se toiletter avec soin, le vêtement est l'indice du degré de culture psychique de l'individu ; qui l'harmonise n'est pas loin d'harmoniser sa vie, qui le néglige se néglige.

Un merveilleux instinct apprend aux dames l'essentiel, n'ont-elles pas, petites-filles de M. Jourdain, appliqué, bien avant Chevreul, et sans qu'on le leur expliquât, les lois de l'harmonie chromatique ? Mais l'instinct n'est pas le goût et le couturier n'en tient pas lieu. Je n'en veux pour preuve que cette fâcheuse épidémie qui sévit en ce moment et qu'on pourrait appeler l'hypertrophie des manches. Depuis Louis XIII, on n'avait étoffé d'aussi pitoyable manière les deltoïdes de nos élégantes. Et les malheureuses ne protestent pas ! Les plus intelligentes s'inclinent, les plus audacieuses ne vont pas au-delà des subterfuges qui atténuent. La riche source d'enseignements et d'arguments que cette passivité à subir la mode, c'est-à-dire les caprices d'un fournisseur ! Avec les manches pléthoriques, la ligne des épaules qui ne devrait presque jamais dépasser en largeur, celle des hanches, prend une extension grotesque. La victime semble, ainsi adornée, un porte-manteau ambulant ; avec quelque collet extravagant sur une robe trop évasée du bas, c'est l'aspect disgracieux de deux figures conoïdes superposées. Pas heureux, non plus, le chapeau aux nœuds, aux ailes qui se dressent en cornes; trop lourds les chapeaux aux cimiers redoutables et ceux « terrasse babylonienne ». Faut-il qu'une femme soit charmante pour rester jolie en dépit des accoutrements dont l'affublent certaines modes !

Ainsi la déformation se rencontre partout, dans les concepts, dans la poésie, l'art plastique, — et la mode. Ce que nous n'avons cessé de dire depuis plusieurs années, s'affirme chaque jour davantage : le goût des plus fins se déprave, le sens du naturel se perd, on ne peut plus jouir d'un spectacle d'harmonies. D'où le succès insolent fait au maladif, au baroque, au contre-sens. Triste neurasthénie !

Le plus sage conseil à donner aux dames, c'est de se défier du paragogisme, des appogiatures, des surcharges qui alourdissent sans décorer ; du nombre des volants, ruchés et coquillés, des dentelles et des guipures, ne dépend point l'aloi d'une parure, superfétation n'est pas luxe, la grâce s'obtient plutôt par d'élémentaires combinaisons de lignes, des rythmes peu compliqués.

Qu'on ne lise pas en ces lignes l'éloge d'un idéal janséniste, il sied de ne pas confondre simplicité avec pauvreté ou laideur. Le costume répondant le mieux au type de beauté plutôt gracile de la

contemporaine est celui qui moule les formes ou tout au moins les laisse deviner : corsage dépassant peu les hanches, robe collante, manteau ajusté.

La redingote ne manque pas de noblesse, mais combien plus décoratif le mantelet, surtout orné de manches tombantes, — ailes d'oiseau lorsque souffle le vent. D'ailleurs, toute prédominance de l'élément masculin dans le costume doit être réprouvée comme hérésie esthétique. J'en appelle aux élégantes de race, le premier devoir de la femme est de rester femme. Laissez donc ce qui désexualise aux pédantes qui collectionnent des bonnets de docteurs dans leurs cartons à chapeaux.

La femme commet souvent de lourdes fautes dans sa toilette parce que son goût manque d'éducation esthétique, — alors qu'elle se modernise par l'esprit, sa coquetterie reste préhistorique. Or, la coquetterie, c'est toute la femme. Mais quelle mère, quelle éducatrice se préoccupe de définir la coquetterie ? On confond cet art utile autant qu'exquis avec je ne sais quelle tradition de recettes, d'artifices destinés à troubler le mâle. Pouah ! Car, abstraction faite de tout euphémisme, c'est bien cela qu'on entend couramment par coquetterie, — une mathèse de courtisanes. Pauvres cerveaux ! La coquetterie, c'est de l'esthétique appliquée, une application des lois d'harmonie à l'habillement et au maintien.

Une remarque curieuse, c'est que pour découvrir l'entente du costume, il la faut chercher chez les personnes qui, justement, doivent se désintéresser, par état, de tout effet décoratif, de toute combinaison coquette, — les religieux et les religieuses. Qu'y a-t-il de plus heureux comme lignes et comme impression d'ensemble que la vêture d'un Dominicain, d'un Prémontré, d'un Trinitaire, d'un Trappiste, voire d'un Franciscain ? Trouvez-moi, dans la vêture en robe, costume d'aussi pur style, d'aussi grand caractère ?

On en peut dire autant du costume de maintes communautés religieuses. Ajustez le corsage et taillez plus galamment la robe, vous obtenez un aspect médiéviste délicieux, surtout avec le voile. Oh ! le voile, admirable trouvaille, le voile, si propre à faire ressortir l'éclat des yeux, la pureté des traits, la matité du teint ! Ah ! du voile drapé, que ne tirerait pas la femme à sens artiste, la petite fille des Fées ?

On comprend par tout ce qui précède que, pour arriver à composer sa toilette, de même que pour décorer son home, avec art, il importe de ne pas négliger l'étude du dessin et, surtout, l'étude

des lois du dessin. L'idéal, c'est d'apprendre, non pas en vue de devenir amateur, au sens contemporain et fâcheux du mot, c'est-à-dire, imitateur de professionnel, mais en vue d'acquérir la compréhension des harmonies et de cultiver son goût d'après des principes.

Alphonse GERMAIN.





LES EXCUSES A CLIO

Muse qui, délaissant ton berceau de Parnasse
Premier, a visité le fils d'Halicarnasse,
Déesse qui partage avec la Vérité
L'éclat d'une immuable et chaste nudité,
Toi dont la conscience humaine se réclame,
Que le martyr atteste en ses derniers espoirs,
Clio, vierge qui vois les choses et les âmes
Passer devant tes yeux, semblables des miroirs !
Tu sais de quel espoir ma jeunesse nourrie
S'honorait de ta trace incessamment suivie,
Et de quel haut courage inspirant mon discours
Des âges révolus je décrivais le cours :
Le Barbare infécond troublant la Paix romaine,
Et la Sagesse antique asservie à sa haine,
Et le génie enfin renaissant du chaos,
Et la religion cause de tant de maux !
Des poëtes romans l'harmonieux exemple
Ne m'avait point encor tiré hors de ton temple.
Mais, sitôt qu'à leur voix l'oreille j'inclinai,
Maîtresse, je sentis que je t'abandonnai.
Une telle douceur s'exhalait de leur dire !
La noblesse et la grâce abondaient sur leur lyre
Comme sur l'amandier les prémisses d'avril ;
Et, captif à jamais de ce charme subtil,
D'un cœur ambitieux, d'une oreille assidue,
J'admirais la Beauté en rythmes répandue.

*
* *

Poursuivant tour à tour l'une et l'autre immortelle,
Tel de la Muse amant pour la Muse infidèle,
A ta sœur Calliope, ô Clio, j'ai porté
L'hommage jusqu'alors que je t'avais prêté.

Louis-N. Baragnon.



APHRODITE

Après le *Roman de la Momie*, *Salammbô* et *Thaïs*, on pouvait croire qu'il n'y aurait plus de romans au cadre antique. Le *Roman de la Momie* montrait l'éclat du romantisme, *Salammbô* la splendeur admirable de son couchant et *Thaïs* apparaissait comme la dernière production de ce genre, œuvre d'un esprit délicat, curieux et fatigué. Le volume de M. Pierre Louÿs prouve cependant que cette croyance était fausse. Il donne en effet une nouveauté presque absolue à cet ordre d'ouvrage ou, plutôt, réunit en une seule tentative, l'esprit particulier de chacun des chefs-d'œuvre cités plus haut. On y retrouve la coloration de Gautier, la vigueur de Flaubert et la finesse d'Anatole France, en même temps qu'une jeunesse, un souffle, que ces divers auteurs n'avaient point. On y trouve autre chose, c'est un amour jusqu'alors non pareil de la vie, une franchise simple dans la volupté.

Je crois qu'il est celui de tous les modernes qui aura le mieux compris le sens de la vie antique, malgré peut-être une certaine exagération ; là où d'autres ne s'étaient guidés que par des recherches, il a suivi la piste que lui dévoilait un instinct spécial. On sent intensément que l'âme antique revit dans celle de M. Pierre Louÿs. Ce n'est pas l'âme primitive des premiers temps de la terre hellène, mais l'âme de sa décadence, celle qui devait être celle des jeunes gens d'Alexandrie et c'est justement là que se déroule l'action du récit.

Ce livre plein de pages admirables, nous a procuré une des plus belles émotions de notre jeunesse. Nous l'avons lu comme autrefois les livres que nous citons plus haut, et nous avons retrouvé à son occasion les ferveurs premières. Contre certains esprits protestants qui n'en comprenaient point la morale nous l'avons défendu. Et cependant pouvons-nous dire que cette morale-là soit la nôtre ? Nous n'en savons rien, justement parce que, pour notre part, nous ne sommes pas bien sûrs qu'une morale soit nécessaire, mais nous pouvons dire que l'amour, tel que le comprend Démétrios, ne peut

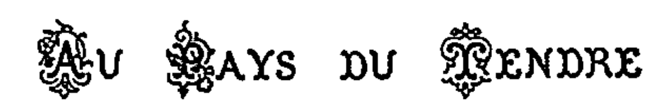
pas nous être tout l'amour. Certes, il est plus salutaire ou moins dangereux que celui dont l'infini nous semble préférable, et devant le néant de toutes choses humaines, nous sommes tentés de l'accueillir ; mais devant la vie, nous nous demandons d'autre part si elle vaut tant d'orgueil, et s'il n'est pas fou de laisser passer un bonheur que nous pouvons saisir, par la peur, simplement, de nous laisser enchaîner par lui...

Je pense que l'amour où le plaisir de la chair seul existe n'est pas suffisant et que, si, pour certaines raisons, nous devons renier la religion du Christ, nous devons cependant la remercier de cet « autre chose » qu'elle a justement introduit dans un événement si banal. Je comparerais volontiers cet amour où la chair seule s'apaise à quelque oiseau qui essaierait de voler sans plumes. Il est un premier printemps dans la vie où l'on ne regarde guère qui l'on étreint, où l'on oublie rapidement, persuadé qu'une bouche vaut l'autre, mais ensuite il est un temps où ces plaisirs-là semblent sans saveur, où l'on souhaite d'aimer vraiment de cet amour qu'ont chanté Lamartine, Tennyson et d'autres. Pour les joies ordinaires de la vie cependant, l'amour, tel que le veut M. Pierre Louys, est préférable. Il préserve l'artiste de larmes inutiles et de pertes de temps ; il apprend à se dresser au-dessus de la vie pour s'absorber uniquement dans un souci de Beauté. Mais nous le répétons, il est des soirs douloureux ou tout au moins graves, où l'on rêve autre chose et où l'amour sans amour ne sourit plus. Que tout cet idéalisme paraisse malsain, je le veux, cependant je ne crois pas qu'il puisse le devenir dans une âme un peu haute, pour laquelle, au contraire, il doit être une consolation, un refuge.

Il faut aussi faire remarquer toute la nouveauté dans la construction même du livre : le leit motiv et le passage brusque d'une page de récit à une autre de lyrisme, en même temps que je ne sais quoi de wagnérien qui enveloppe tout le volume comme d'une musique. Il faudrait aussi parler de la langue vraiment parfaite qu'a employée l'auteur d'*Aphrodite*, et raconter brièvement. Mais comme tous l'ont lu maintenant ou le liront, nous avons pensé que ce n'était pas indispensable et qu'il valait mieux se contenter de noter simplement quelques réflexions dont la rapidité plaisait à notre paresse par ces premiers jours d'été. — Il en est, d'ailleurs, de plus savants que nous, pour en parler : M. Coppée, M. Fouquier et d'autres ont déjà donné l'exemple.

André LEBEY.





NUIT VÉNITIENNE

A Speranza.

La lune au ciel est échancrée,
Et mon cœur est rongé d'amour.
Avez-vous vu mon adorée
Pour qui je rêve tout le jour,

Pour qui, toute la nuit, je chante ?
Sans doute entre ses fins rideaux
Elle dort, un songe l'enchante :
Moi, le vent souffle sur mon dos !

Un oranger étend ses branches
Sur sa porte, à l'abri du nord :
Sa bouche fraîche et ses dents blanches
Se parfument à ces fruits d'or.

Je l'aimerai toute ma vie.
Je l'aimerai tant que luiront
Ces milliers d'étoiles suivies
D'aubes sans nombre sur nos fronts,

Et tant que le Lion terrible
De Saint-Marc, tourné vers la mer,
Tenant dans sa griffe la Bible,
Ne s'envolera pas en l'air !

Hélas ! dans ma nuit solitaire,
J'attends. Je souffre tour à tour
Ou de parler ou de me taire,
Tant me torture cet amour !

Elle n'est petite ni grande,
Elle a l'œil noir, le corps bien fait :
Et qu'est-ce que je lui demande ?
Rien qu'une place à son chevet.

Laisse-toi caresser, ma blonde,
Tu n'auras pas toujours beaux yeux,
Teint rose, pied fin, gorge ronde
Et doux regard des amoureux.

Pourquoi te faire si farouche
Et te dérober à mes vœux ?
Je n'ai d'autre arme que ma bouche
Et c'est ta bouche que je veux.

Demi-nue, en blanche toilette,
Le soir, quand tu te mets au lit,
De te voir dans les draps seulette,
Tu soupires et tu pâlis.

Ta pudeur encore te garde :
La pudeur est un grain de mil
Que foule un passant par mégarde,
Sans remords comme sans péril.

Adieu ! Le flot monte et déferle.
Je vais partir, saoûl de douleur.
Tu feras des colliers de perles
Et moi des colliers de mes pleurs.

Mais le temps peut fondre les marbres,
Abaisser les sommets hautains,
Coucher sur le sol les grands arbres,
Dompter les cœurs pleins de dédain.

. . . .

Je reviendrai de la lagune,
Sur ma barquette au flanc vermeil :
J'aurai ma chevelure brune
Dans la brise et dans le soleil.

Je reviendrai sous ta fenêtre,
Pour chanter tra deri dera *:*
Comme le chien devant son maître,
Je gage que tu trembleras.

Alors, sans geste qui repousse,
Qu'on m'embrasse et qu'on prenne soin
Que la couche soit molle et douce
Pour l'amoureux qui vient de loin!

Marc LEGRAND.





HANS DE SJÖHOLM ET LE SORCIER FINNOIS

(Suite)

Et après avoir repris quelque peu conscience, il reconnut l'endroit où il se trouvait. Il était couché contre les roches, tout près de son hangar à bateaux, chez lui. La mer s'était avancée tellement loin qu'une frange d'écume étincelait à la hauteur du champ de pommes de terre ; il pouvait à peine se tenir debout, si fort était le vent. Il s'assit sous le hangar et son esprit se mit au travail pour retrouver le dessin exact, parmi l'obscurité, du bateau de Draug (1) qui l'avait transporté : bientôt il succomba au sommeil.

Le lendemain matin, sa sœur vint avec un panier rempli de provisions. Elle ne lui souhaita pas le bonjour comme à un étranger, mais se conduisit comme si elle venait ainsi chaque matin. Pourtant lorsqu'il commença à lui raconter en détail tout son voyage au Finnmark, et à lui parler du sorcier Finnois et du bateau dans lequel il était rentré cette nuit même, il s'aperçut qu'elle se contentait de ricaner et le laissait aller. Tout le jour il parla de tout cela à sa sœur, à ses frères et à sa mère, mais il dut conclure qu'il semblait avoir perdu quelque peu la tête. Quand il fit mention du bateau, ils échangèrent un sourire et très évidemment s'abstinrent d'objections pour ne pas lui déplaire. Mais ils penseraient ce qu'ils voudraient ; s'il pouvait seulement réaliser ce qu'il avait en vue, s'il pouvait seulement être laissé à lui-même dans le vieux hangar où personne ne viendrait !

« Il faut aller avec le courant », se dit Hans, et s'ils me tiennent pour détraqué, je dois me conduire de telle sorte qu'ils ne se mettent pas dans mon chemin et qu'ils me laissent travailler à mon gré. »

Il emporta donc au hangar des peaux pour s'arranger une couche et y passa ses nuits ; pendant le jour il installait une perche sur le

(1) Démon particulier à la Norwège septentrionale ; ils parcourent les mers sur des demi bateaux.

toit, y grimpait et criait qu'il était en bateau. Parfois il se mettait à califourchon sur le faîte et enfonçait son coutelas profondément dans les poutres, pour faire accroire qu'il s'imaginait être en mer et tenir ferme à la quille d'une embarcation.

Quand passaient des gens, il venait sur le seuil et leur montrait le blanc de ses yeux dans une si hideuse grimace que chacun fuyait épouvanté. C'était à peine si de chez lui on osait glisser dans le hangar le panier aux provisions. On envoyait là-bas sa plus jeune sœur, la joyeuse petite Malfri, qui restait causer avec lui et qui s'amusait follement quand il fabriquait pour elle des jouets et lui racontait toutes sortes de choses au sujet d'un bateau qui volerait comme un oiseau et qui cinglerait comme aucun bateau n'avait jamais cinglé.

Si quelqu'un se présentait à l'improviste et tentait de voir à quoi il travaillait sous le hangar, il se faufilait dans le grenier et jetait les planches sens dessus-dessous, de telle sorte qu'on ne savait où le découvrir et que l'on passait outre. Et les gens se hâtaient de regrimper la colline en l'entendant dégringoler du grenier et rire à gorge déployée de leur déconvenue.

De la sorte, Hans obtint qu'on le laissât en paix. Il travaillait le mieux le soir, quand la tempête s'acharnait sur les pierres et les écorces du toit gazonné et que les herbes marines étaient projetées par les vagues jusqu'à la porte même du hangar.

Quand le vent soufflait en gémissant par les fissures des murailles et que les flocons de neige se glissaient à l'intérieur, alors le modèle du bateau du Draug se précisait nettement à ses yeux. Les jours d'hiver étaient courts et la mèche de la lampe au-dessus de son travail jetait de grandes ombres : l'obscurité venait vite et se prolongeait longuement dans la matinée. Alors, sur sa couche de peaux il cherchait le sommeil ; un tas de copeaux lui servait d'oreiller.

Il n'épargnait point la peine. S'il y avait une planche qui ne s'adaptât point complètement à la planche voisine, si minime que fût la défectuosité, tout de suite il en enlevait toute une rangée et les rabotait à nouveau.

La nuit qui précédait la Noël, il avait terminé tout le bordage supérieur et les fourches de nage. Il travaillait avec tant d'ardeur qu'il ne s'apercevait pas de la fuite du temps.

Son rabot éparpillait les copeaux de tous les côtés lorsque, tout à coup, terrifié, il s'arrêta : quelque chose de noir se mouvait le long d'une planche.

C'était une grande et hideuse abeille qui se traînait et semblait

examiner tout le bordage du bateau. Quand elle eut atteint la plus basse planche de la quille, elle agita ses ailes et bourdonna. Puis elle prit son vol, s'éleva et, soudainement, disparut dans l'obscurité.

Il semblait à Hans que tout s'effondrait en lui. Le doute, l'angoisse l'envahissaient. Il savait parfaitement que ce bourdonnement d'abeille maléfique n'apportait rien de bon à un bateau comme celui-là.

Il prit la lampe et un marteau de bois et se mit à éprouver successivement la proue, le bordage, toutes les planches. Et d'un bout à l'autre du bateau tout fut vérifié de près, à la surface extérieure et en dedans. A présent, il n'y avait plus un clou, plus un rivet en qui il eût confiance.

Et le dessin de l'embarcation, ses proportions aussi, ne le satisfaisaient plus du tout non plus. La proue était trop forte, toute la coque du bateau sous le plat-bord avait quelque chose de contourné et d'incliné : on eût dit deux moitiés de bateaux différents agencées ; l'avant ne correspondait pas à l'arrière. Et au moment où il allait examiner cela de plus près (une sueur froide le pénétrait jusqu'à la racine des cheveux), la lampe s'éteignit et le laissa dans la plus complète obscurité.

Alors il ne se contint plus. D'un coup de marteau il fit voler la porte du hangar et, saisissant une grosse cloche de vache, par la nuit noire, de toutes ses forces, il la fit sonner, encore et encore il la fit sonner.

« Est-ce pour moi que tu sonnes, Hans ? »

Derrière lui quelque chose résonnait comme le ressac sur la plage ; un vent froid pénétra dans le hangar.

Et sur le bout de quille de l'embarcation était installé, en veste de marin toute bourbeuse et avec une coiffe tirée sur ses oreilles, de telle sorte que son crâne ressemblait à un gland aplati, quelqu'un.

Hans eut un tressaillement. C'était celui-là même auquel il songeait dans sa rage folle. Il saisit une lourde escope et la flanqua droit vers le Draug.

Mais l'escope traversa le Draug, alla toucher la muraille derrière lui, rebondit et revint siffler aux oreilles de Hans : si elle l'eût touché, vrai, il ne se serait pas relevé du coup.

Le Draug, cependant, ne lui répondit que par un clignement d'yeux féroce.

« Fi ! » — cria Hans — en crachant vers le démon. Et le crachat lui revint en pleine figure.

« Voilà que tu rattrapes ton sale torchon », fit une voix moqueuse.

Mais au même instant, les yeux de Hans s'ouvraient et il vovait tout un chantier sur le rivage.

Et là, avec son gréement complet, sur l'eau éclatante, il y avait une « ottring » (1) d'une longueur fine et bellement proportionnée et si étincelante, qu'il ne se lassait pas de s'en réjouir la vue.

Le Draug clignait des yeux d'un air satisfait et ces yeux, de plus en plus, brillaient.

« Si je puis te reconduire en Helgeland — dit-il, — je puis te donner le moyen, aussi, de gagner ton pain. Mais pour cela il faudra que tu me paies une petite redevance. A chaque septième bateau que tu construiras c'est moi qui devrai mettre le gabord. »

Hans suffoquait. Il pressentait que par ce bateau il allait se rendre complice d'une abomination.

« Tu t'imagines, peut-être, que tu auras tout pour rien ? » dit avec une horrible grimace le Draug.

Là-dessus il y eut un sifflement, comme si quelque chose de lourd voltigeait autour du hangar et puis un rire : « Si tu veux le bateau du *marin*, il faut prendre en même temps le bateau du *mort*. Frappe trois fois ce soir sur le bout de quille avec ton marteau et on t'aidera à construire des bateaux comme l'on n'en trouvera pas dans tout le Nordland. »

Deux fois Hans leva le marteau, ce soir-là, et deux fois il le mit de côté.

Mais devant ses yeux l'ottring était là, si preste, se jouant sur la mer, telle qu'il l'avait vue, toute fraîchement goudronnée, toute gréée, pourvue d'un attirail de pêche complet. Du pied, il poussa le svelte et beau bateau pour vérifier avec quelle légèreté, à quelle hauteur il s'élevait sur les vagues au-dessus de la ligne de flottaison.

Et une fois, deux fois, trois fois le marteau s'abattit sur la quille.

Et c'est ainsi que fut construit à Sjöholm le premier bateau. Aussi pressée que des bandes d'oiseaux s'était installée sur le promontoire la foule, à l'automne ; elle regardait Hans et ses frères mettant à flot la nouvelle ottring.

Elle glissa dans le courant : il y avait autour d'elle comme un fossé d'écume.

Tantôt elle était partie, tantôt on la voyait; elle plongeait comme une mouette; puis elle passait écueils et caps comme un dard.

(1) Embarcation à huit rames.

Sur les emplacements où l'on pêchait, les gens étaient immobiles, rames hautes, bouche bée. Un bateau comme celui-là, jamais on n'en avait vu.

Mais si la première année ce fut une ottring, l'année d'après ce fut une grande et lourde « femböring » (1) pour la pêche d'hiver qui fit écarquiller les yeux de tout le monde.

Et chacun des bateaux construits par Hans était plus léger et plus vite que le précédent.

Mais le plus grand, le plus beau, était le dernier qui se trouvait en chantier sur le rivage.

C'était le septième.

Hans, faisant les cent pas, y songea fortement; mais lorsqu'il vint pour le voir, au matin, il remarqua — chose singulière — qu'il avait grandi pendant la nuit et que, bien plus, il y avait en lui une sorte de monstrueuse beauté qui le rendit muet d'étonnement.

Enfin il fut achevé et l'on ne se lassait point d'en parler.

Maintenant il faut dire que le Bailli qui gouvernait tout Helgeland en ce temps-là était un homme injuste, qui imposait lourdement le peuple, exigeant double poids et double compte de poisson et de duvet d'eider et il se montrait aussi rapace en ce qui concernait les dîmes et redevances en grains. Partout où arrivaient ses agents ils tondaient et écorchaient. A peine, donc, eût-il entendu parler des nouveaux bateaux qu'il envoya voir ce qui en était, car lui-même employait de nombreux équipages aux pêcheries. Quand ses agents revinrent, ils lui racontèrent ce qu'ils avaient vu et le Bailli en fut tellement ravi qu'il se mit en route sur-le-champ pour Sjöholm et soudainement s'abattit sur Hans comme un faucon. « Tu n'as payé jusqu'ici ni dîme ni taxe, mon garçon; tu payeras autant de demi-marcs d'argent que tu as construit de bateaux. »

Sa rage était à son comble ; Hans serait mis aux fers et transporté à la forteresse de Skraar; on l'y emprisonnerait si étroitement qu'il ne verrait plus ni la lune ni le soleil.

Mais quand il eut fait tout le tour du femböring, ne se lassant pas de l'admirer; quand il eut constaté combien il était joli et finement proportionné, il se décida à donner le pas à la miséricorde sur la justice et consentit à remettre l'amende à condition de prendre le bateau.

Là-dessus Hans se découvrit et déclara que s'il existait au monde un homme à qui il se sentait flatté de pouvoir offrir son bateau, c'était bien à monseigneur le Bailli.

(1) Embarcation à cinq rames de chaque côté, dont on se sert pour les pêches hivernales.

Celui-ci donc partit sur le bateau.

La mère de Hans, ses frères et ses sœurs se lamentèrent amèrement de voir s'en aller le beau femböring; mais Hans était grimpé sur le toit de son hangar et riait à se tordre. Et vers l'automne le bruit se répandit que le Bailli et ses hommes avaient sombré avec le femböring dans le Vesterfjord.

Mais à cette époque, tout le monde — pour ainsi dire — se débarrassait de ses vieux bateaux par tout le Nordland et Hans ne parvenait pas à construire la dixième partie des bateaux qu'on venait lui commander. De loin et de près, les gens s'empressaient autour de son hangar et c'était une faveur d'être agréé par lui, c'était comme un privilège de sa part d'exécuter le travail promis. Bientôt les embarcations s'alignèrent par files sous les appentis de son chantier.

Il ne s'inquiétait plus de vérifier quand arrivait chaque fois le septième bateau parmi ceux qu'il construisait et ce qui advenait de lui. Si l'un ou l'autre venait à sombrer, de temps en temps, ma foi, tant d'autres se comportaient bien qu'au total tout marchait parfaitement. D'ailleurs, les gens pouvaient choisir eux-mêmes leurs bateaux et prendre ceux qu'ils préféraient.

Hans était devenu si riche et si puissant, qu'il n'était pas bon de le contrecarrer en aucune façon.

Des piles de pièces d'argent s'entassaient en des barils dans son grenier et son établissement de construction s'étendait sur toutes les îles de Sjöholm.

Traduit du norwégien de JONAS LIE,
par GEO. KHNOPFF.

(*La suite au numéro suivant.*)





AVRIL

O senteur amère des plantes vénéneuses ;
fleurs entr'ouvertes à demi, presque peureuses
de naître sous les baisers mauves du soleil !
Au gosier des oiseaux les fanfares d'éveil
sonnent. Et dans l'ombre propice des allées
s'égrènent les chœurs des Nymphes déchevelées,
rieuses de leur chair grasse aux seins bondissants
où leur sexe amoureux répand d'âpres encens.
Aiguisant le désir qui saigne sur leur lèvre,
leur fuite attend les bras de Pan aux pieds de chèvre.
Au travers des rameaux graciles du décor
comme à peine esquissé, quelques frais rayons d'or
ont fait sourire la gravité des statues.
Les voix mauvaises de Décembre se sont tues.
L'eau glauque et lourde parmi les cailloux mousseux
dort paresseusement sous les joncs paresseux.
Mais là-bas dans l'azur au fond de l'avenue,
comme un rideau tremblant la Vie inconnue
à l'intime douceur bornant nos univers,
avec leurs fleurs droites les grands marronniers verts
sont des arbres parés pour un Noël féerique,
un Noël de printemps et de joie chimérique.

Albert LIÉNARD.





LE PORTIQUE DES CHIMÈRES

CECI *est un conte très lointain.*

Je l'ai recueilli de la bouche de l'Inconnu, en remontant le fleuve Amer, aux rives fleuries de pensées noires et dont la source se perd dans la brume des Temps. Le fleuve roulait au travers des plaines grises, des plaines de désolation qui s'étendaient à perte de vue, se confondant, dans la même tristesse poignante, avec le ciel chargé de nuées fuligineuses.

L'onde était noire, funèbre, et son murmure était sinistre comme l'écho d'une plainte déchirante ; ces eaux étaient les pleurs versés depuis la primordiale humanité, et que chaque jour venait grossir de nouveaux pleurs ; c'était tout ce que l'homme avait souhaité et qui s'en était allé en vaines chimères.

Notre barque fendait sans bruit le flot des larmes, et dans son sillage elle laissait des remous blancs, qui se repliaient comme des linceuls; on avait l'impression de flotter sur la Douleur.

Ce conte, le voici :

*
* *

... Tramir, l'être mystérieux, était beau comme tout ce qui est trouble ; il languissait dans son château, et tout le long des jours, et tout le cours des nuits, il restait appuyé aux balustres des terrasses ; gémissant sur l'inquiétude de son sexe, il disait : — Mon âme est un univers où je suis perdu, un univers plein d'ombre ; oh ! qu'un rayon m'illumine, car je m'ignore. — Et, dans l'angoisse de l'inconnu, ses regards se tournaient vers la Forêt Enchantée, qu'on apercevait dans un brouillard, si belle, oh ! si belle dans l'apothéose des couchants. Il savait qu'elle était la porte close sur la magie du Rêve, et de vouloir la connaître son désir s'exaspérait, pour le laisser ensuite dans un brisement complet.

Or, une nuit que le sommeil l'avait gagné, l'Homme des Songes lui parla ainsi :

— Viens ! ô toi l'inviolé, j'exulterai ton être bi-sexuel, je louangerai ta féminité imprécise ; ton âme sera entre mes mains pareille à un missel précieux que je feuilleterai. Tes moelles frémiront sous ma bouche savante ; je te transporterai jusqu'au Portique des Chimères, je te respirerai comme un bouquet...

Viens ! je te révèlerai les stériles amours, et ta joie montera comme un flux...

Oh ! je songe à des cruautés parfaites qui te feraient vibrer comme une harpe ; je voudrais t'extraire la vie goutte à goutte, capter l'imperceptible germe de ton « moi », l'emprisonner en un globe de cristal hermétiquement clos, et me satisfaire de son affolement !...

Oh ! je voudrais faire jaillir de tes yeux des pleurs de sang, et voir au travers de tes prunelles l'intensité douloureuse de ton âme captive !

Oh ! cueillir ta vie vacillante sur tes lèvres tordues de douleur, flageller ton corps et me griser de l'harmonie de tes sanglots !!!...

Viens !

Choisis l'heure où le jour agonise ; j'habite la colline, de l'autre côté de la Forêt Enchantée. —

Tramir n'aspirait qu'à engluer ses lèvres à quelque bouche prometteuse ; aussi, obéissant, aveugle à l'enchaînement des causes, il s'enfuit vers le rêve. Et ses forces, son être entier, montaient dans un vertige à ce sommet d'enivrance.

*
* *

Tramir marchait sur la route poudreuse dont le ruban se perdait dans l'éblouissement du soleil à son déclin ; des nuages monstrueux qui avaient des formes de sexes s'accouplant couraient dans le ciel immense. Là-bas, à mi-hauteur de la Forêt, des vapeurs violettes, ténues comme des gazes, flottaient avec une grâce lente ; soudainement elles s'élevèrent et se fondirent dans les pourpres atténuées du couchant. Il allait, les yeux voilés par le trop grand éclat de visions chimériques, n'ayant plus le plein pouvoir de ses facultés ; il était pour ainsi dire absorbé par l'Irréel.

. . . .

Jamais Tramir n'avait franchi la Forêt Enchantée, il avait pour elle une admiration craintive, et il ne sait ce qu'il eût donné, pour en admirer les pompes sylvestres. Il pensait que les génies des

bois, élaboraient les secrets de la nuit, au fond des combes humides, sur le velours des mousses.

Le mystère qui l'enveloppait le glaçait d'effroi, surtout à l'approche du soir; réellement à cette heure, dans la diaprure des teintes crépusculaires, elle avait une âme, elle vivait. Il s'élevait de ses masses d'ombre, une étrange diffusion de sons, des résonnances surprenantes.

Des frémissements agitaient ses feuillages, depuis l'ourlet des taillis jusqu'aux cimes; cela ressemblait à des frémissements de plaisir sous des caresses...

Puis, tout s'ordonnait en flots harmonieux, et les sens concevaient une symphonie des Forces de la Nature : l'orage, le vent, la pluie cinglante, la pluie perlée, la chute des torrents, puis les silences solennels de la neige qui tombe, les silences ouatés qui étouffent, au point que l'âme en est réduite. Alors, c'était vers le ciel, une montée de délices, une surabondance de désirs satisfaits; la Forêt, comme une grande amoureuse, se recueillait dans sa jouissance, le Soir l'avait baisée.

. . . .

Tramir se trouva enfin devant le rideau de verdure de la Forêt Enchantée, et tremblant d'une émotion sacrée, il écarta les feuillages et pénétra sous bois. Tout de suite, le rêve l'inonda de son charme éternel, et défaillant de bonheur il crut que son cœur tombait à ses pieds.

Il régnait une demi-clarté; on ne savait si c'était un jour mourant ou une nuit qui s'achève, tellement la lumière était douce, douce comme devait l'être la lumière initiale, à la période commençante. Devant Tramir, c'était une étendue gazonnée qu'entouraient des arbres géants dont les branches s'entremêlaient au faîte, formant une nef prodigieuse; des allées latérales fuyaient dans les lointains mystérieux, que des jets lumineux éclairaient par intermittence, dévoilant des êtres diaphanes qui se mouvaient dans un grouillement d'humanité vaporeuse.

Une profusion de lianes, chargées de fleurs stellaires, pendaient des voûtes feuillues; et d'innombrables lampyres étincelaient au cœur des fleurs stellaires...

Tramir s'arrêta devant des fleurs jaunes, éparpillées par groupes sur l'herbe et bizarrement déchiquetées; de leur calice, se dressait un tentacule pourpre frémissant, en forme de bouche; et s'inclinant l'une vers l'autre, ces fleurs nouaient leurs lèvres dans un continuel recommencement de volupté.

Véritables fleurs de luxure !... A les voir se buvant, mêlant leur sève dans un contact aussi intime, on tombait dans une sorte d'hypnose corruptrice...

Tramir avançait, de plus en plus subjugué par l'anomalie des beautés offertes à sa vue ; il vit des caméléons passant par toutes les nuances du prisme, qui évoluaient en rampant sous de luxuriants bocages, composés d'arbustes hybrides, ornés de fleurs éclatantes.

Et le long des chênes aux feuilles argentées, des serpents à tête de femme, dont les écailles bruissantes avaient des reflets d'escarboucles, déroulaient leurs anneaux avec une lenteur pleine de majesté. De leurs queues préhensibles, ces reptiles fabuleux se retenaient aux branches et se balançaient dans le vide en décrivant des courbes, des volutes harmonieuses ; leurs têtes de femmes venaient effleurer le visage de Tramir, et dans un souffle distillaient à ses oreilles d'idéales choses.

Pourtant, il trouvait un sourire cruel à ces êtres ophidiens, et une épouvante le prit quand, ses regards plongeant dans leurs yeux pers, il s'aperçut qu'ils étaient étonnamment vides, profonds, effroyables, comme des gouffres. Il y en avait qui s'arrêtaient dans leur reptation pour crier d'une voix cristalline : — Chimère ! Chimère ! Oh ! le malheureux, où court-il ? —

Ce cri commença de lui jeter un éveil décevant dans l'âme, mais repris aussitôt par le charme, il continua sa marche, bercé par des vibrations discrètes de harpes, qui s'égrenaient sur des rhythmes de langueur.

Insensiblement, les taillis devenaient moins épais, s'espaçaient, laissant deviner le ciel par des déchirures, aussi Tramir arriva-t-il bientôt dans une prairie qui fuyait en nappes mamelonnées jusqu'aux contreforts de la Colline. L'herbe avait des luisances d'émeraudes, et des brises légères la rendaient ondoyante et changeante comme la mer.

Tramir contemplait : Oui ! là-bas, c'était la Colline avec çà et là des bouquets de pins et de roches mousseuses ; elle se profilait sur un fond de ciel vert tendre ; et des nuages, incendiés par les feux d'un astre invisible, étaient amoncelés par endroits, comme des blocs cyclopéens.

Oh ! la Colline avec ses tapis de bruyères fleuries, faisant des taches roses aux pieds des pins austères, elle était la bannière qui masquait le Portique des Chimères ; la Forêt Enchantée en était le seuil.

Tramir que la diversité de ses sensations plongeait dans un trou-

ble invincible, avançait dans le silence de la prairie; sa marche soulevait des vols de papillons aux couleurs chatoyantes, qui s'abattaient plus loin, dans des champs de narcisses.

Il arriva devant la Colline, et s'engagea dans un sentier sinueux qui montait entre des roches rougeâtres et des bruyères; puis ayant levé la tête, Tramir aperçut l'Homme des Songes, debout à l'entrée de sa grotte; alors son émotion fut sans limites; dans l'affolement de sa puberté il ne put se ressaisir, et chancelant, ferma les yeux.

. . . .

*
* *

Lorsque Tramir revint à soi, il se trouva assis dans le creux d'un banc de mousse; auprès de lui était l'Homme des Songes. Il était superbe de force; une toison blanche et bouclée entourait sa figure virile qu'aucun sillon ne ridait; sa barbe de neige, épaisse comme une chevelure, couvrait sa poitrine d'un flot soyeux, et ses yeux d'une teinte mauve, avaient la douceur reposante d'un ciel purifié par l'orage. Les plis lourds d'une robe de velours héliotrope, brodée de pavots, tombaient à ses pieds qui étaient chaussés de sandales d'argent, et ses bras nus, musculeux, serrés dans des cercles d'or, tenaient un miroir de bronze.

— Enfant, je suis Hênak, l'Homme des Songes, ma pitié envers toi a été inhumaine, et certainement, il eût mieux valu que je te laissasse dans la vie accomplir les phases de ton destin, jusqu'au jour où la mort serait venue t'apporter l'assurance de revivre dans le rêve immuable. Mais ton mal de l'existence m'a ému à tel point que j'ai oublié pour toi que le rêve n'était que le mirage de nos désirs. Tu as traversé la Forêt Enchantée, dans laquelle ta curiosité voulait pénétrer; à présent tu l'as vue, que te reste-t-il de cette vision? Rien. Il te faudra la retraverser l'âme meurtrie, pour retourner dans le monde réel. Regarde : dans ce miroir défilent les joies, les haines, les vengeances, les folies sublimes, les turpitudes, qui bouleversent le cœur des hommes.

Tramir penché sur le miroir voyait le terrible drame des âmes.
— Ainsi, dit-il, est mon âme; j'ai vu le tableau de mon âme!...

. . . .

Hênak baisait éperdûment les cheveux fauves de Tramir, et ses regards se noyaient dans les ténèbres de ses yeux. — Oh! enfant, ta beauté est surhumaine, ta vue déprave les plus purs instincts, tu es le suprême dans l'horrible, et la nature a scellé en ton être un

secret terrifiant. Je pourrais, passant outre ton ambiguité sexuelle prendre la femme en toi, mais je ne te révèlerais rien. Enfant, il est temps encore de redescendre, ne continue pas ta route vers la décevante illusion.

— Hênak, j'ai trop fait de chemin pour ne pas aller jusqu'au bout maintenant; souffrir, c'est encore une volupté...

. . . .

Tous deux gravissaient la Colline entre des rangées d'aérolithes marqués de signes fatidiques; et Tramir, palpitant d'un émoi éperdu, se soutenait à peine; Hênak l'aidait dans la montée.

— Vois, nous arrivons dans la lumière. En effet, une clarté resplendissante les baignait suavement, une clarté qui donnait une apparence diaphane à la matière.

... Et ils furent sur la hauteur.

— Admire, fit l'Homme des Songes.

Tramir, au comble de l'extase, exhalait en soupirs son allégresse éphémère. La voix éteinte, il dit : — Ah! puisque j'ai commis la folie de venir, qu'il me soit donc donné de mourir en gardant la vision enchanteresse sous mes paupières baissées...

Il contempla :

Au bas de la Colline, sous un Portique gigantesque, deux Chimères impassibles, effrayantes d'énormité et ruisselantes de pierreries faisaient une ombre bleue alentour en éployant leurs ailes membraneuses; elles étalaient leur chair verdâtre, couverte de squames, sur des parvis de marbre qu'entouraient des colonnades de porphyre; au-delà d'elles, des plaines et des plaines qu'on aurait dites mouvantes, parce que leur surface ressemblait à des nuages tombés, développaient leur immensité jusqu'à des profondeurs incalculables, des profondeurs où tremblait le mystère.

... Et une multitude silencieuse adorait les Chimères, en des agenouillements prolongés.

— Tu vois là-bas, fit Hênak, dans cet embrasement pourpre, c'est l'autel des Essences Anormales.

Et Tramir vit trois lys noirs dont les tiges trempaient dans les larmes des damnations; leur parfum montait en vapeur jusqu'au trône immonde d'un Dieu à tête de bouc. Son corps hérissé de phallus, débordait sur un monceau d'hommes et de femmes nus, liés par des serpents aux dards enflammés; ces êtres poussaient une clameur de souffrance, dans leur frénésie luxurieuse. Des théories d'amis et d'amies défilaient devant le Dieu ; ces créatures promenaient leur langueur inavouable, ayant en leur âme polluée

toute l'intensité des regrets ; car au plus fort de leur effervescence passionnelle, jaillissait l'amertume.

Et plus loin, des femmes merveilleuses aux corps de sirènes passaient sur les eaux moirées de grands lacs ; leurs bras s'appuyaient nonchalamment sur des cygnes majestueux ; elles souriaient aux hommes qui étaient sur les rives, et leurs sourires promettaient les pires voluptés.

Les hommes, pantelants d'amour, se jetaient à la nage, attirés par leur sourire maléfique ; ils restaient prisonniers à jamais dans leurs longues et inextricables chevelures rousses, qui traînaient sur l'onde en faisant une mousse irisée.

Elles allaient en silence, sur les eaux moirées des grands lacs, avec aux lèvres leur éternel sourire de perdition... Et toujours, des hommes garnissaient les rives, des hommes pantelants d'amour...

*
* *

Lentement Hênak et Tramir descendirent la Colline ; autour d'eux, la nature était solennelle, comme immobilisée en de muettes supplications ; une tristesse infinie planait, écrasante, sur toutes choses.

Quand ils furent arrivés dans la plaine, Tramir lut au fronton du Portique cette inscription : — C'est ici le Royaume des Joies Mortes ; — et aux pilastres de marbre flottaient des oriflammes de brocart blanc, sur lesquels étaient écrits en lettres de saphirs : — Chimère ! ô suprême mensonge... — Tramir comprit alors tout ce qu'il y avait de cruauté dans le rêve, et s'affaissant devant le parvis, prosterné dans la poussière des siècles, il dit :

— O Douloureuses Chimères ! c'est vous que j'appelais dans la vie, je vous croyais tangibles pour ceux qui souhaitaient se perdre en vous ; et une voix me clamait la certitude de vos joies abstraites ; oh ! vous n'êtes que le pâle reflet des certitudes ; vous êtes la fleur, et vous êtes le poison ; vous êtes l'éternité, et vous êtes le néant de tout ; et puisque vous ne donnez rien de vrai, ô Douloureuses Chimères ! faites-moi chose inerte, faites que je descende à la bonne inertie contemplative.

Ayant ainsi parlé, il se releva, l'âme perdue et déserte, cependant qu'Hênak, le front dans ses mains, accablé sous le poids d'un monde de pensées, déplorait de ne pouvoir trouver un souverain népenthès pour le cœur des hommes. Hélas ! ses pouvoirs occultes n'allaient pas au delà des désespoirs ; sa puissance n'était pas consolatrice.

Pendant qu'il songeait. Tramir fut pris d'une terreur pusillanime, à l'idée de retourner dans la vie, où devait commencer pour lui l'angoissant souvenir, et préférant mourir dans le rêve même, il s'éloigna sans bruit, dirigeant ses pas vers le Dieu à la tête de bouc.

Tramir marchait, sous le regard troublant des créatures, et restant sourd aux lamentations d'Hênak, qui l'ayant aperçu fuyant le rappelait, il se mit à courir comme un dément, les bras étendus, prêts à étreindre de chimériques formes...

Quand il fut devant les trois lys noirs, au parfum damné, Tramir se jeta aux pieds de l'autel impur, et fit l'offrande de son corps...

. . . .

Hênak, l'Homme des Songes, remonta seul le versant de la Colline; parvenu au sommet, il se retourna vers les splendeurs fictives, et en longs sanglots chanta la mort de Tramir... Et son chant avait la mélancolie des soirs mourants...

*
* *

Notre barque venait d'atterrir; nous nous trouvâmes en face d'une sphinge, dont l'œil unique était mort, et tout au fond, dans le miroir vitreux de l'iris étaient figés les rêves des hommes. De gros pleurs tombaient de cet œil mort, et coulaient dans le Fleuve Amer.

Une voix montait d'elle, qui disait : — La Vie est une peine secrète, que la Mort dévoile.

J'avais cueilli une touffe de pensées noires sur les bords; dans mes mains elles frissonnaient ; oh ! quel frisson indicible !...

— Regarde, dis-je à l'Inconnu; regarde, comme ces fleurs tremblent. Si ces pensées étaient des âmes ?

— On ne sait !... me fit-il.

Après avoir posé mes lèvres sur le velours de leurs corolles, je les pressai sur mon cœur pitoyable ; elles tremblaient toujours, heureuses peut-être...

Notre barque repartit d'elle-même, elle fendait sans bruit le flot des larmes, et dans son sillage, elle laissait des remous blancs qui se repliaient comme des linceuls ; on avait l'impression de flotter sur la Douleur.

— La Vie est une peine secrète, que la Mort dévoile.

Moé Sterny.





LA VIERGE

En allant vers la ville où le pavé des places
Vibre au soir rose et bleu d'un silence de danses lassées,
Nous avons rencontré les filles de la plaine
Qui s'en venaient à la fontaine,
Qui s'en venaient à perdre haleine,
Et nous avons passé.

Henri DE RÉGNIER.

Un sourire d'espoir fleurit ses lèvres fraîches ;
Elle passe parmi les soirs sanguinolents ;
Son âme file un fol essaim de songes lents
A travers les sanglots foulés des feuilles sèches.

Les feuilles dont son pied qui va les effleurant
Fait gémir la douleur encore inapaisée !...
Elle semble un rayon de jeunesse arrosée
De candeur et d'amour sous un ciel transparent.

Elle a l'air en marchant d'une déesse antique
Tant ses yeux de si loin paraissent revenir,
Tant son sourire est surchargé de souvenir,
Et garde la limpidité du ciel attique...

Mais elle se sait belle et dans la floraison
Des soirs enorgueillis de gloires et d'aromes,
Elle passe à travers les mensonges des hommes
Sans qu'une ombre d'amour altère sa raison.

Elle s'en va puiser l'eau claire des fontaines ;
L'urne prend le contour de sa hanche, et ses doigts
Avec grâce annelant la blancheur des parois
Rosissent sous la brise aux caresses lointaines...

Voici la source pure où son œil ébloui
Va baigner sa langueur paresseuse et nubile
Avant que l'urne n'ait troublé l'onde tranquille
Qui l'accueillera dans un baiser réjoui.

Puis elle reviendra, chantante, par la plaine,
Avec l'orgueil heureux du labeur accompli
Et son rire de grâce et de clartés rempli
Sonnera dans le soir sa gaîté forte et pleine !...

Frédéric SAISSET.





CHRONIQUES

I. — *LES POÉSIES*

I. M. Adolphe Retté : *La Forêt bruissante* (édition de la *Plume*). — II. M. Ernest Jaubert : *Fleurs de Symbole* (Lemerre). — III. M. Edmond Jaloux : *Une Ame d'automne* (Flammarion, à Marseille).

I. — M. ADOLPHE RETTÉ

Je regrette que l'espace me soit aujourd'hui si étroitement mesuré. Il m'aurait plu d'étudier en son détail l'œuvre de M. Adolphe Retté. J'eusse voulu montrer comment, par les fâcheuses prémisses de sa philosophie, un poète, qui parut jadis assez bien doué, peut être conduit aux pires erreurs. Et j'eusse, en même temps, instruit le procès du vers polymorphe.

Toutefois connaissez l'argument de ce nouveau livre :

Jacques Simple, berger, « s'éperd en des songes lointains » lorsqu'il entend un chœur de jeunes anarchistes. Ces « éphèbes » lui donnent de pernicieux conseils :

— Ne sers plus de maître. Viens habiter dans notre Arcadie.

Lève-toi, ceins tes reins, regarde
Vers la Forêt bruissante
Et, maître de ton cœur et fort de ton désir
Pars écouter ses ramures savantes.
Pour vivre parmi nous il la faut parcourir.

Et le berger obéit à ces anarchistes, mieux sans doute qu'il n'obéissait à son propriétaire. Il entre dans la *Forêt bruissante*. Et le malheur est que nous devons l'y accompagner. Tour à tour, il rencontre un sphinx, un Christ frère germain de Ravachol, d'aimables salamandres, un bel esthète « tentant comme une femme », des thaumaturges, des rois, que sais-je? il n'y rencontre pas un beau vers. Il déjoue toutes les ruses et, de ses flèches indubitables, transperce ses adversaires.

Mais

Hagarde, maigre et toute grise,
Une vieille en haillons sortie
De l'ombre pluvieuse
Arrête le berger en étendant les bras.

Et le berger incontinent lui déclare un fol amour car elle est la Souffrance humaine. Voilà un goût méprisable. Et je tiens que cet amour de la souffrance pour la souffrance, du laid pour le laid est l'immoralité la plus néfaste qui fût jamais.

Je réprouve tout autant le personnage de ce Barbare qui accompagne Jacques Simple et sa chère Souffrance humaine, au travers de la *Forêt bruissante*, jusqu'en Arcadie. Ce Pierre est violemment libertaire. Et j'admire qu'un artiste puisse admettre l'anarchie, c'est-à-dire le désordre. Il y a là contradiction. Et, comme l'art est un luxe, dans leur Société future, l'art devra disparaître. C'est pourquoi M. Retté qui est très logique bafoue le Poète et le chasse honteusement de sa forêt et de son Arcadie.

Vous en concevez bien que M. Retté n'est vraiment rien qu'un prosateur. Mais il écrit de mauvaise prose :

Tu parles bien, toi, mais j'ai toujours froid
Et ta face me déplaît pâle comme un linceul.
Pourtant si j'allais avec toi ?
— Jacques Simple, tu dois te sauver toi seul :
Souviens-toi.
— C'est vrai... qu'irais-je faire aussi vers les faux sages
Aux yeux obliques ?

Tout le reste est dans ce style. A peine si une ou deux chansons suffisamment rythmées vous feront souvenir encore de *Une belle Dame passa*, plaquette dont tout au moins le titre n'était pas sans grâce.

II. — M. ERNEST JAUBERT

M. Ernest Jaubert est un Parnassien. Et vous connaissez les divers agréments qu'emporte cette définition. Mais M. Jaubert a voulu complaire à ses plus audacieux camarades et il a fait rimer quelquefois un singulier avec un pluriel : *tonnerres* et *millénaire*, *stellaire* et *rutilèrent*, *voilà* et *glas*. Cela est d'une grande âme. Il convient peut-être d'ajouter que pour la première fois M. Alphonse Lemerre a couvert de son papier jaune une entreprise aussi hardie.

Vous n'attendez plus, je pense, que ce livre : les *Fleurs de Symbole*, puisse par quelque autre objet retenir votre attention. Mais l'esprit de M. Jaubert apparait plein de ressources. Et il vous étonnera encore par des mots et des tours que vous n'aviez pas accoutumé de voir souvent en d'autres livres : *récurrences*, *stille*, *transverbère*, *au fur que je marchais*.

Surtout, il vous sera donné d'admirer cette poésie qui a pour titre : *le Vampire*.

C'est l'histoire d'un homme qui boit la lune. Et cela est très tragique. Iugez plutôt :

... Mais de mes yeux, crevés vainement,
Toujours je le voyais, l'Œil terrible,
L'Œil pourpre de l'obscur firmament,
L'Œil d'où ruisselait, comme d'un crible,
Tout le sang, on eût dit, des humains.

Alors j'étendis les deux mains,
Si loin, si haut dans le ciel nocturne,
Que je saisis l'orbe ensanglanté :
Et je bus avec avidité
Tout le sang qui ruisselait de l'urne.

Et depuis que, pâle et frémissant,
J'ai bu goutte à goutte, pleur à pleur,
La lune est pâle de ma pâleur,
Et ma bouche est rouge de son sang.

III. — M. EDMOND JALOUX

Le livre de M. Edmond Jaloux : *Une âme d'automne*, est un « florilège » très complet des poètes symbolistes. Quand on aura brûlé, en place publique, les œuvres détestables de M. de Régnier, de M. Verhaeren, de M. Kahn et de tous les disciples de ces messieurs, il suffira de ce livre pour perpétuer la méchanceté de leur poésie. Il n'est pas jusqu'à leurs noms que M. Jaloux n'ait pris soin de sauver de l'oubli. Tous les Barbares ont reçu en dédicace l'un de ses poèmes ; il leur a emprunté en échange ses épigraphes.

En vérité, il est plaisant que ces Barbares nous reprochent d'être des imitateurs. Personne n'imita plus servilement qu'ils ne font eux-mêmes. Et ils ont tous de semblables difformités. Mais ils ignorent pourtant que l'ordre seul de nos pensées est de nous et non point les éléments qui composent ces pensées. Créer n'est jamais que combiner. Nous ne pouvons pas ne pas imiter. Et l'on me concèdera, j'imagine, qu'il vaut mieux, pour un poète français, choisir ses modèles parmi les écrivains qui ont porté les lettres françaises au plus haut point de la perfection que de s'abaisser jusqu'à ceux-là qui ont accoutumé d'habiller d'une syntaxe nègre des idées de protozoaires.

Voici :

Aux fontaines d'onyx, de pâles faces mortes
Transparaissaient, au fond de l'eau, parmi les fleurs
Des nénuphars et les feuilles mortes
Dont les écailles d'or imbriquaient les eaux mortes
Du bassin nostalgique où chantait la douleur
Du jet d'eau cristallin comme la voix d'un songe.
Les yeux mauves ou bleus étaient fermés, les tresses
S'échevelaient autour des corps nus et les mains
Tendaient au fond du lac où notre regard plonge
Les iris défleuris qui parfumaient les tresses
De celles qui passaient sur les chemins
Avant de s'enfoncer, mortes, sous les eaux ternes.
Et nous avons frémi de tous ces vieux visages
Que notre souvenir fait surgir devant nous,
Hors de l'oubli qui dort comme l'eau des citernes
Au fond de toute vie et de toute pensée
Et dont les fronts aux couleurs effacées
Se couronnent de saxifrages.

Et cela vous semble digne sans doute de l'impur centaure qui troubla *Aréthuse*, car il est donné à chacun d'écrire de méchantes mélopées. Mais que M. Jaloux affronte Ronsard ou Chénier et je le défie bien d'écrire jamais une strophe qui puisse leur être attribuée.

Hélas ! on ne peut même en les aimant devenir égal aux dieux !

Lionel DES RIEUX.

II. *MUSIQUE.*

DERNIERS CONCERTS DE LA SAISON (*avril-mai*). — NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES (Livres sur la musique de MM. Louis Lacombe, Jean Hubert, Albert Lavignac, Pierre d'Alheim, Julien Tiersot, etc.)

Les petites âmes ont chacune leurs petits clichés : je crois vous avoir déjà dit que l'âme me paraît avoir des saisons comme la nature. Voilà enfin les premiers souffles tièdes où la lumière va me suggérer d'autres amours et d'autres lectures : les *Chants* vibrants de Rebell, le *Médecin* spirituel de Boylesve, l'*Eriphyle* de Moréas ou l'*Aphrodite* de Pierre Louys (Sainte Elisabeth, priez pour moi !...) A l'hiver la romantique musique, frisson du moi ; à l'été le plastique décor, joie des yeux. France et Mallarmé sont les Castor et Pollux de notre monde intellectuel. Heureux qui reviennent de Grèce, régénérés par la possession de l'Acropole !... Avant d'aller cueillir les lys rouges le long des marges ou des cymaises, hâtons-nous de jouir mélancoliquement des derniers concerts. Partout les vieux maîtres et l'archaïsme en honneur : Orlando Lassus et Clément Jannequin, les madrigalistes anglais, Morley, Wilbye, Gibbons, Purcell, les clavecinistes français, les primitifs italiens, les précurseurs allemands Heinrich Schütz et Buxtehude, aux concerts d'orgue de Guilmant comme à la Société des Instruments anciens de Diémer ou aux trois concerts historiques de la galerie des Champs-Elysées (la cantate *a camera* de Destouches, *Œnone*, est une rareté pour gourmets). A la Société de Saint-Jean, une synthèse : l'art italien du XVIe siècle, toute la Renaissance, projections d'après Raphaël et chœurs de Palestrina que la magistrale maîtrise de Saint-Gervais dirigée par Charles Bordes a ressuscité pour la plus grande gloire du maître et la plus grande joie des historiens mélomanes (il y en a). Les anciens, ces *jeunes* immortels, renaissent partout : l'*Orphée* de Gluck en est à sa trente-et-unième ; au petit Théâtre-Vivienne, les *Visitandines*, et puis l'*Epreuve villageoise* de Desforges et Grétry, créée le 24 juin 1784 par Meunier, Trial et Mlle Adeline, la jolie dugazon spirituelle aux petits pieds de qui tel grand seigneur courait se brûler la cervelle : c'était le bon temps ! O les vieilles mélodies, fleurs vivantes de pastel, parentes des vieux paysages coquettement champêtres ! Mlle de Lespinasse

pourrait encore aujourd'hui tracer son parallèle entre Gluck et Grétry : « Comment comparer l'esprit à la passion ? » répondait-elle avec sagesse.— Plaise aux Muses que la communauté Mozart puisse trouver asile en plein Paris ! On a désappris cet art souverain. — Au Conservatoire, pour finir, la *Messe solennelle en ré* de Beethoven, que Rubinstein trouvait impérieuse plutôt qu'adorante, et que je voudrais bien entendre en parangon de la *Messe en si mineur* du vieux Bach ! Chez Pleyel, triomphe du piano avec le professeur Delaborde, avec Risler, l'élève original de Diémer, en attendant le jubilé de Saint-Saëns virtuose (1846-1896) ; et j'apprends la mort de Mme Clara Schumann qui a vécu pour le nom du maître. Chez Mme Gallet, le IIIe acte intégral de *Siegfried* de Wagner-Ernst, très fêté : qui parlait donc de l'italianisme de ces grandes scènes amoureuses ?... — A côté de Mlle Eléonore Blanc et de Mme Lovano, connues depuis les concerts d'Harcourt, la saison qui finit a mis en lumière les talents de Mlles Jenny Passama et Marie Olénine. Mais, parmi les « premières » musicales, ni *Hellé*, ni le *Chevalier d'Harmental* n'ont tenu leurs promesses. Et, maintenant, à l'automne prochain !

PHILOSOPHIE ET MUSIQUE, par Louis-Lacombe (Paris, librairie Fischbacher, 1896). — « Nul n'a le génie s'il ne possède le calme ; nul n'a le calme s'il ne possède la sagesse » : telle est l'épigraphe de l'*œuvre posthume* que Mme Andrée Lacombe dédie « à la Presse parisienne », trop affairée en général pour s'inquiéter de l'art en dehors de la mode. Le calme ne fut pas inutile à ce sage né à Bourges en 1818, car nulle destinée ne semble plus amère que la sienne. Que tous ceux qui, s'intéressant à une âme supérieure à sa renommée, aiment à découvrir de beaux sentiments lumineux sous la nuit injuste de l'oubli, lisent ces pages d'un penseur fidèle à son art. Naguère, Mlle Eléonore Blanc, l'orchestre Danbé, les chœurs de Carré faisaient applaudir au concert annuel de la fondation Beaulieu de longs fragments de *Winkelried*, opéra représenté pour la première fois à Genève le 17 février 1892, huit ans après la mort de l'auteur. Et l'œuvre se montre d'accord avec l'esthétique. En son livre éloquent, shakespearien, généreux, élevé, profond, un peu déclamatoire parfois, mais empreint d'une saveur romantique *sui generis* qui est à la fois une note et une date, Lacombe se montre avant tout un impartial, un éclectique, un esprit libre : individuel, ardent, pondéré, il aime à aimer, mais l'amour lui apparaît « lumière » plutôt que « flamme » : de là son culte pour Beethoven, le panthéiste qui fait communier l'homme avec Dieu dans un sourire infini de la Nature : « Certes, il serait absurde, scandaleux, extravagant, de comparer Rossini à Beethoven ». Ce jugement était alors une hardiesse. Dès 1859, tout brûlant du *Faust* de Gœthe, il passe en revue « les petits *Faust* », il critique avec sagacité le *Faust* parisien de Gounod, sans en méconnaître les innovations ; et, s'il admire le génie de

Wagner, il redoute le fanatisme des wagnériens. Il écrit de *Parsifal :* « L'intérêt réside uniquement dans la musique. A la représentation cela ne suffit pas ». Je ne crois guère que les poètes souscrivent à cet arrêt ! Et, malgré « ses beautés fulgurantes et ténébreuses », il ne peut égaler Wagner au géant Beethoven, qui épand dans la pure symphonie transfigurée « la générosité de son âme ». De même, le musicien français reproche à l'ancêtre Gluck de vouloir rendre « la musique esclave de la parole » ; la *Préface d'Alceste* lui fait peur : mais le génie dépasse les systèmes. Bref, son idéal, c'est le Drame lyrique, possible en France désormais comme en Italie ou en Allemagne jusqu'à présent hostiles, et qui réconciliera la mélodie avec la déclamation. Mais n'est-ce pas un idéal ?...

Des réminiscences de quelques formes mélodiques particulières à certains maîtres. — Etude sur quelques pages de Richard Wagner, par Jean Hubert (Paris, Fischbacher, 1895). — « Ça n'est pas de lui ! » : vous connaissez la boutade pincée des envieux qui font la guerre aux idées, et pour cause ; M. Jean Hubert remarque finement que ce sont les snobs, les laïques de l'art musical qui se livrent le plus volontiers à ce petit jeu innocent de la chasse aux *réminiscences*. Mais celles-ci, très réelles parfois, surtout quand elles se dérobent à l'oreille profane, attirent l'analyse qui en distingue plusieurs sortes : réminiscences dans les procédés ou dans les idées ; mélodiques ou harmoniques ; capitales ou incidentes. Le *Commandeur* de Mozart rappelle l'*Oracle* de Gluck, Mendelssohn se souvient de Bach, Wagner de Mendelssohn et de Weber. *Salut, demeure chaste et pure* de Gounod se trouve au début du *Largo* du *Concerto en ut mineur* (nº 3, op. 37) de Beethoven ; Gounod a lu Schumann ; les jeunes sont pleins de Massenet. Mais, sans parler des plagiats de Mascagni, la réminiscence n'est en effet le plus souvent qu'une rencontre qui s'explique par l'atmosphère ambiante des arts et des âmes (1). — L'écrivain, qui a le goût de l'analyse, aborde avec le même bonheur le détail de la première scène du Ier acte de *Tristan et Yseult,* l'œuvre wagnérienne par excellence. Laissant les gloses éthérées aux poètes-philosophes qui vont au tombeau de Richard Wagner chercher « une éthique nouvelle », il dissèque les membres de ce nouveau style qui verse dans le drame sonore la symphonie de Beethoven : écriture complexe et une, chromatique et ample, synthèse à la fois ardente et réfléchie qui développe, par séries de répétitions, progressions, stretti,

(1) Il faudrait encore signaler, comme réminiscences, le thème cuivré des Lémures préparant la tombe de *Faust* dans Schumann, décalquant un motif de Fidelio, lorsque Léonore et Rocco font le même office dans la prison ; — le deuxième motif en *ut* mineur de la *Symphonie avec orgue* de C. Saint-Saëns évoquant le premier allegro de la *Symphonie rhénane* de Schumann ; — deux passages de la superbe *Thâmar* de Balakirew, procédant de la *Valse de Méphisto* de Liszt à qui l'ouvrage est dédié, etc., etc.

un thème générateur emprunté là au chant du mousse, en l'enveloppant de thèmes subsidiaires, persistants ou fugaces, transformés par un magicien sans trêve. Procédé qui ramène ce problème : la liberté d'allure appartient-elle davantage au dramaturge ou au symphoniste pur?...

La Musique et les Musiciens, par Albert Lavignac (Paris, Delagrave, 1896 : 2e édition, illustrée d'exemples et de figures). — Français, admirez Wagner sans l'imiter. « Chaque langue comporte avec elle un autre genre de mélodie dramatique, chaque nation un autre genre de drame musical ; c'est dans son propre génie et dans ses traditions originales que chaque peuple doit en chercher les éléments primordiaux » : cette conclusion du wagnérien Schuré, c'est à elle en somme qu'aboutit après Louis Lacombe et Jean Hubert M. le professeur Lavignac. Son manuel de 600 pages est un programme suggestif, attrayant, d'études musicales, définissant les lois de l'acoustique et les instruments du matériel sonore, depuis la voix jusqu'au triangle, puis la grammaire et l'orthographe de l'art : système actuel de l'harmonie, règles du contre-point rétrospectif, de la fugue, reine de la science, apogée de la beauté sans l'âme ; puis l'esthétique, composition ou improvisation, évolution de la technique et du style depuis les Grecs anciens jusqu'aux derniers Prix de Rome. La musique n'est elle pas un art singulier, créant de l'émotion avec du calcul, et s'adressant à la foule qui ignore ses secrets ?... Où la science finit l'art commence, dit l'auteur qui s'appuie sur les règles mêmes pour en prédire une évolution nécessaire dans le sens de la largeur : successions de quintes proscrites (1), dissonances non préparées, altérations multipliées (nous sommes déjà loin du Vénitien Monteverde qui a commencé l'affranchissement en exorcisant le diabolique et fameux *triton* du moyen-âge !), opulence rhythmique, cuisine orchestrale où l'extrême division du quatuor tente l'ineffable, etc., etc. Mais Bach est en honneur : la vraie surprise sera peut-être une réaction ?...

Annoncé ou paru : Pierre d'Alheim, *Moussorgski* (*Mercure de France*) ; Emmanuel, *la Danse grecque antique* (Thorin) ; Jay, *le Pessimisme wagnérien* (Fischbacher).

P.-S. — Peinture et musique réconciliées : je revenais d'une dernière visite à l'exquis Watteau (*Diane au bain*), qu'une petite voix claire, celle de Christine Nillsonn, a conquis par une enchère suprême de 107,000 fr.(2) quand j'ai reçu le dernier volume de Camille Mauclair, intelligent comme tout ce qu'il fait : c'est un essai sur *Jules Laforgue*, cousin français de

(1) Chez Alexandre Georges et Bruneau déjà.

(2) Hôtel Drouot, vente du lundi 11 mai 1896 (M. Haro, expert). De même, à la vente Arsène Houssaye, un délicieux *Portrait de la Duthé* par Heintius, le portraitiste de Mme Rolland.

Novalis et de Chopin, précisément comparé pour son ironie sentimentale à l'*Indifférent* de Watteau.

Et le mercredi soir 13 mai, c'était fête au Cercle Saint-Simon, où tour à tour conférencier, chanteur, accompagnateur, chef d'attaque, Julien Tiersot s'est prodigué pour nous faire applaudir son III[e] recueil des *Mélodies populaires de nos provinces de France* : n'est-ce pas Richard Wagner qui accordait au génie français l'aisance des contours qui échappe naturellement à la muse allemande ? On en retrouve la souplesse en germe dans ces chansons mélancoliques ou gaillardes, témoins des vieux âges, volupté malicieuse qui affirme la belle humeur française de la nature et de la vie. Gérard de Nerval les estimait en connaisseur. Encadrées par un petit groupe des bons Chanteurs de Saint-Gervais, messires corrects et respectables dames, dont une bachelette qui découvre à plaisir ses dents blanches, — Mlle Eléonore Blanc se montra touchante princesse, et, bergère, Mme Lovano fut exquise. Sur les poétiques refrains de la *Saint-Jean*, disons adieu à l'Hespéris aimée de feu Jules Tellier, la patronne des musiciens, la déesse des soirs :

Marchons les jolis cœurs :
La lune est levée...

Raymond BOUYER.

Paris, 21 mai 1896.

III. — *AUTOUR DES THÉÂTRES*

COMÉDIE FRANÇAISE : *Manon Roland* de MM. Emile Bergerat et Camille de Sainte-Croix. — ODÉON : *Les deux Sœurs*, de M. J. Thorel : reprise du *Roman d'un jeune homme pauvre*. — THÉATRE LIBRE : *La Nébuleuse*, par M. L. Dumur ; *La fille d'Artaban*, de M. A. Mortier ; Essai de mise à la scène du *Dialogue inconnu*, d'Alfred de Vigny. — THÉATRE DE L'ŒUVRE : *La Fleur enlevée*, traduite du chinois ; l'*Errante*, de Pierre Quillard ; *Dernière Croisade*, de M. Maxime Gray.— COMÉDIE PARISIENNE : *La Lépreuse* de M. Henri Bataille ; *Volupté*, par M[me] Rachilde. — BIBLIOGRAPHIE : *S. Deutz*, par M. J. Gravier.

Manon Roland, par MM. E. Bergerat et C. de Sainte-Croix (4 mai 1896).

Manon Roland est un drame intéressant qui a le tort de rapetisser un peu l'histoire.

« Cent ans ! Ils ont cent ans de recul et de socle ! »

Ce vers est de M. Emile Bergerat, qui osa descendre de leur socle ces héros d'un grand moment de notre histoire : Madame Roland, son mari et les Girondins Barbaroux et Buzot. Si le recul était plus considérable, on pourrait oublier l'histoire, pour écouter seulement l'historiette, mais la Révolution est d'hier et même, un peu, d'aujourd'hui, si bien que ce qui pourrait être l'attrait principal de ce drame devient un empêchement à jouir de ces scènes amoroso-stoïciennes et bourgeoises. M. Emile Bergerat

s'essaya dans tous les genres, au théâtre, et toujours il resta très inférieur à ses intentions. Mais M. Camille de Sainte-Croix avait donné des preuves de grandeur de style et de netteté d'idée qu'on est tout étonné de ne point retrouver ici. Cependant il y a au moins deux très belles scènes : l'une en hors-d'œuvre : le portrait de Danton ; l'autre qui est toute la pièce : l'aveu d'amour de Manon Roland à Buzot.

Les deux Sœurs, par M. Jean Thorel (23 avril 1896).

C'est M. Jean Thorel qui mit à la scène française les *Tisserands* de G. Hauptmann ; ce trait lui doit être compté ici. De plus *Les deux Sœurs* étant son début personnel au théâtre, il convient de lui être doublement indulgent.

Les deux Sœurs sont une comédie délicate, toute en nuances jolies. Deux jeunes femmes l'une veuve, l'autre mariée, aiment le même jeune homme. Celui-ci aime la première et la voudrait épouser, mais jadis il a demandé en mariage sa sœur et sa crainte de chagriner cette dernière le force à des attermoiements, qui sont la pièce. « J'ai le respect de toutes mes pensées de jadis » dit à peu près le jeune héros ; d'où ses hésitations, d'où sa torture aussi et la nôtre.

Le dialogue est gracieusement écrit et si le petit drame intime est d'action un peu mince, l'œuvre en elle-même n'est point tout à fait négligeable. M. Jean Thorel nous donnera mieux après cette épreuve.

Reprise du *Roman d'un jeune homme pauvre* (7 mai).

L'Odéon après huit jours consacrés à la pièce anémique de M. Jean Thorel (et ce n'est guère à l'Odéon qu'on infuse du sang aux œuvres) a repris le *Jeune homme d'un roman pauvre*, selon le nouveau titre que des irrespectueux donnent au vieillot drame de Feuillet. Ce *roman*, c'est le *vase brisé* de l'auteur de *M. de Camors*. On le reprendra encore ; c'est le chef-d'œuvre de la comédie d'esprit romantique-bourgeois. Tout porte à croire qu'on va finir l'année avec lui au révolutionnaire théâtre des reprises. L'année prochaine, saison littéraire et artistique ; tous les courriers l'annoncent. Vous connaissez la pancarte du barbier : *demain on rase gratis*.

La Fleur enlevée (22 avril).

La traduction de ce petit marivaudage chinois est due à M. Henri de Weindel. Ce fut un instant tout à fait joli que la représentation de cette comédie expliquée par les personnages eux-mêmes. « En ce moment, je m'assieds près de ma fenêtre et je réfléchis, » dit la petite héroïne qui profite de l'absence de son terrible époux pour feuilleter sa vie de jeune fille. Elle se donna jadis à un jeune homme qu'elle n'a plus revu depuis cette nuit d'amour. Mais ses souvenirs évoqués attirent, on dirait, le

volage et le voilà qui une seconde fois cueille la fleur de la jeune songeuse. Puis, tous deux prennent le thé et s'expliquent leur conduite mutuelle. Ce fut un instant tout à fait joli.

L'Errante, par M. Pierre Quillard.

Je n'ai pu lire encore *l'Errante*, et comme je n'ai pas compris un seul mot de ce poème gazé, j'ajourne mon appréciation. Et c'est à regret, je vous jure, car au *Mercure* on va me traiter de philistin.

Dernière Croisade, par M. Maxime Gray.

Trois actes de fine comédie mondaine ; un peu corsée et la pièce pouvait être présentée et même représentée au Gymnase. Il y a des scènes jolies et le dialogue est tout à fait aisé avec, çà et là, les mots piquants. Encore un début qui peut porter des fruits.

La Nébuleuse, par M. Louis Dumur.

Nous sommes dans une ferme d'aujourd'hui. La grand'mère au coin du feu psalmodie des pages de la Bible, sans plus voir ce qui se passe autour d'elle. Le père et la mère parlent âprement d'argent. Deux des fils jettent des idées de révolte et d'avenir clair. Enfin dans une chambre voisine, une mère souffre, en travail. M. Louis Dumur a voulu peindre le monde actuel : les pensées mystiques, mystérieusement belles, mais point comprises, s'en vont dans la nuit ; la génération d'argent s'agriffe à une vie laborieuse mais en forme d'impasse ; les jeunes hommes parlent mais n'osent agir. Cependant l'espoir est là : le nouveau-né sera peut-être Celui qui dégagera le monde de sa nébuleuse.

Style mêlé à dessein, — peut-être point logique, avec ses complications dans ces bouches agrestes, — mais puissant et clair. Drame sobre et très curieux. Du même Louis Dumur *la Motte de terre*, pièce en un acte, également symbolique et propre à faire penser.

La Fille d'Artaban, par M. Alfred Mortier.

Dans *La vaine Aventure* (un vol. 1894, au *Mercure de France*) M. Alfred Mortier a chanté et raillé et maudit la beauté. Dans la *Fille d'Artaban*, il raille et maudit ceux qui raillent et maudissent la beauté. C'est dans son œuvre, après des heures cruelles et douloureuses, comme un réveil d'espoir, pas encore débarrassé d'une sorte de nervosité vengeresse.

Le drame a paru long, mais sa vigueur et sa fierté sont nettement apparues à tout artiste spectateur. Nous voici sur le champ de foire de nos temps modernes : d'un côté le tréteau du pître barbouillé de lie et dont les discours prometteurs et déjà orduriers attirent la foule et les gros sous. De l'autre côté, un poète annonce simplement qu'à l'intérieur de sa

baraque on verra une Belle Femme. Elle n'a ni une queue de serpent, ni quatre bras, non, elle est Belle, seulement. Le public ricane et passe. Alors, cet homme furieux contre tant d'ineptie et poussé aussi par la faim, crie une nouvelle annonce : il va montrer pour rien sa fille, son idéal. La foule revient, grognante. Mais elle *ne voit pas* la beauté et bientôt se disperse. Au paroxysme de la rage impuissante, Artaban déchire les vêtements de sa fille qu'il livre nue aux yeux des badauds. Mais comme ceux-ci s'apprêtent à salir de leurs mains ce chaste et pur corps, d'un coup de massue Artaban tue son idole et se livre à la police accourue... Car la foule ne comprend rien de ce qui est élevé et beau.

La luxuriance de la phrase que plusieurs blâmèrent était calculée et logique ; cependant je suis d'avis qu'un peu plus de simplicité dans l'action eût été de bon goût et quelques coupures indispensables. Du reste il vaut mieux pécher par excès.

Dialogue inconnu.

On me dit que c'est l'annonce des représentations à l'étranger de mon drame (en collaboration avec George Vanor), *le Pape et l'Empereur*, qui a donné l'idée au Théâtre-Libre de M. Larochelle de monter le *Dialogue inconnu* d'Alfred de Vigny (1). Je n'en veux rien croire ; c'eût été maladresse doublée d'une petite méchanceté. Pour moi la maladresse seule subsiste. Si la représentation s'est terminée par des applaudissements, il ne faut attribuer cet événement qu'à la présence d'un vieux grand comédien et au prestige du nom de Vigny.

Mais ce fut tout de même piteux et je n'en fus qu'à demi surpris. Je connais par cœur ces pages magistrales et cependant je ne compris pas bien tout le dialogue du Théâtre-Libre. Je me demande ce qu'ont pu saisir les spectateurs vierges de lectures. C'est qu'aussi, il convient de noter que sur les vingt-six pages du récit d'Alfred de Vigny, neuf à peine sont dialoguées ; le reste, dans ce style magique et vivant de l'auteur d'*Eloa*, est l'explication, le commentaire musical pour ainsi dire des paroles et des gestes des deux héros.

Taillade fut à la hauteur de sa tâche, mais le malheureux qui jouait l'*Empereur* fut simplement ridicule.

Je m'étonne que M. Ratisbonne ait autorisé cette exhibition pénible, ce travestissement d'une des plus belles pages de notre littérature historique.

Simon Deutz, par M. J. Gravier.

Voici une transition aisée. M. Johannès Gravier vient de publier un drame historique *Simon Deutz* et il prétend avoir, par ce livre, *inventé* le drame historique français. Je cite textuellement : « *Simon Deutz*, ainsi

(1) *Servitude et grandeur militaires*, livre III, chap. V de la *Canne de Jonc*.

qu'on pourra en juger plus loin, est donc la *première pièce historique* du théâtre français » (page 34 du *Manifeste*). D'ailleurs, M. Gravier a peu d'ambition. Il n'aspire « qu'à l'impassibilité historique devant les siècles fuis » et à « faire flamboyer palpablement le prestigieux Passé » !

J'en suis tout à fait fâché, mais son drame historique en 8 tableaux reçu au Théâtre-Libre avec de nombreux documents pour la mise en scène, d'après les dessins et estampes de la Bibliothèque nationale, par MM. Louis Lainé, G. Ri, L. Rocher, E. Michon, Paul Garnier ; plans de R. Imbault, d'après les clichés de A. Lory » (Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, mai 1896) m'a paru *inutile* et j'ajouterais « grotesque » s'il n'était le début d'un tout jeune homme qui, le talent venu, aura moins de prétention et un peu plus de goût.

Simon Deutz est le traître qui pour de l'argent livra au gouvernement de M. Thiers (octobre 1832) la duchesse de Berry. *Simon Deutz*, drame, raconte heure par heure cette aventure. Tout le long du livre des marionnettes (très bien étiquetées : on nous apprend par exemple que la duchesse avait le nez ordinaire et la bouche moyenne) disent des phrases banales qui ont de grandes chances d'être véridiques mais qui, à coup sûr, sont d'une banalité criante ! Pas une esquisse de caractère, pas un semblant d'études d'époques ! Un amas de petits faits microscopiques, on dirait un champ labouré et peut-être ensemencé devant lequel on nous demande de nous pâmer. « Ici gît l'histoire, la vraie, l'unique. Nous avons des documents ; le grain qui est enfermé là vient de chez M. Duval, de Noisy-le-Sec, ville de 4.252 âmes ; M. Duval a 46 ans et a les cheveux coupés en brosse. » — « Mais ces grains, je ne les vois pas. » — « Monsieur, ils sont là ; il y en a 42.544.401 et je laisse de côté l'inutile poussière ! Voilà l'histoire, Monsieur, quant à MM. Corneille et Racine, ce sont de piètres historiens et des dramaturges négligeables. »

M. Gravier est un pauvre garçon dans une bien mauvaise voie. Il se plonge dans le document sous l'égide de M. Zola et néglige l'Art. La conscience, la patience, sont les qualités qu'il prône. Je leur préfère ce petit grain d'originalité, de vigueur qui fait les œuvres vraiment nouvelles. Et puis, il n'y a pas de théâtre historique et puis à côté un théâtre poétique ; il n'y a que des poètes libres de choisir leur matière et leur façon de la pétrir. Notez que M. Hennique a écrit un chef-d'œuvre, net, sobre, vivant, *La mort du duc d'Enghien*, d'après une esthétique analogue à celle que croit suivre M. Johannès Gravier, mais il y a, dominant ces faits brutaux, la main d'un artiste. M. Gravier, l'inventeur de ce *Deutz* éparpillé et ahuri, s'arrête à peine dans son Manifeste (si mal écrit) sur le très noble dramaturge. Quant au Shakespeare d'*Henri III* et à Schiller, il n'en est même pas fait mention. M. Gravier vient de s'attacher au dos un livre bien ridicule. Je suis dur en raison directe de sa petite morgue ignorante.

La Lèpreuse et *Volupté.*

Je n'ai pu voir ce spectacle de bel art neuf et littéraire. Je pense qu'il aura de nouvelles représentations où l'on conviera l'*Ermitage*. Je ne puis que dire toute mon admiration pour l'étonnante et très précieuse artiste, Mme France, au bénéfice de qui se donnait cette soirée.

Jacques DES GACHONS.

NOTULES

COMÉDIE FRANÇAISE : *Manon Roland*. Silvain (Roland) fut seul tout à fait bon, et Mlle Thomson tout à fait jolie.

ODÉON : *Les deux sœurs*. Mlle Dux et Mlle Rose Syma. Cette dernière très remarquée en un rôle nerveux et acerbe où elle déploya un talent de force ignoré de plusieurs. M. Rousselle.

Le roman du jeune homme pauvre : Le couturier de Mlle W. de Boncza a énormément de talent et elle-même est bien jolie, sauf dans son amazone noire par trop indiscrète. M. Magnier et sa belle voix, M. Cornaglia et son beau savoir de composition, Mlles Grumbach, Lestat, Chapelas et Wissocq. MM. Darras, Duparc, Lambert et Duard. Bonne interprétation.

L'ŒUVRE : *La Fleur enlevée*. Mlle Suzanne Auclair y fut délicieuse. M. Monteux. *L'Errante* : M. Lugné-Poé et la jolie et courageuse Mlle Melly. *Dernière croisade* : interprètes, Mlles Cabel et Burtet, MM. Lugné-Poé, Dauvilliers et Dessonnes.

THÉATRE LIBRE. *La nébuleuse* : Mmes France, Garniéri, Selly, MM. Larochelle, Severin Mars, Charlot et P. Franck.— *La Fille d'Artaban* : Mlle Beraldi, MM. Gemier et Janvier, étonnants de verve tous deux, deux grands artistes.— *Dialogue inconnu* : le brave Taillade (que je viens d'applaudir en Louis XI à Châteauroux, 11 mai 1896) dans Pie VII.

J. DES G.

IV. — *LES REVUES ALLEMANDES.*

NIETSCHE, WAGNER ET LA GRÈCE ANTIQUE.

Par sa très hautaine attitude, Nietsche s'est créé une impopularité que ne sont pas venus atténuer ses prétendus disciples, les faux surhommes (Uebermenschen), les *Canes Nietscheani*. Les injures de la foule bourgeoise ne méritent pas d'être relevées, mais plus graves semblent les accusations portées contre lui par ses adversaires intellectuels.

M. Franz Servaes, dans le *Zeit* des 7 et 14 mars, s'efforce précisément de détruire un de ces jugements : il s'agit du reproche d'inconséquence que valut à Nietsche sa rupture éclatante avec Wagner (1868-1876). Pour comprendre cette contradiction apparente, il suffit pourtant de lire les mémoires laissés par Nietsche sur cette période de son existence et aussi la biographie publiée par sa sœur.

Obéissant à ses instincts de poète et de musicien, Nietsche adolescent n'eut qu'une ambition : noter les lieder qu'il composait. Mais bientôt, son amour de l'antiquité grecque et le besoin qu'il éprouvait d'approfondir les faibles données philosophiques recueillies au collège, le déterminèrent à

aller suivre les cours d'une université. Là, malgré de très sincères aspirations qui l'entraînaient au delà des bornes de l'enseignement classique, il dut se résigner, étant peu fortuné, à apprendre les doctrines officielles, obligatoires à connaître pour l'obtention d'un poste de professeur.

Mais, l'étude de Schopenhauer vint le tirer de cet engourdissement et lui rendre, avec ses instincts perdus, le sentiment de la vérité et l'amour de la musique. Ce que les mots ne peuvent traduire, la combinaison des valeurs musicales l'exprime, intermédiaire immédiat et puissant de la Force de volonté. Schopenhauer avait vu cela dans les symphonies de Beethoven, Nietsche le découvrit dans Wagner et dans Berlioz.

Sous cette même influence, « la momie hellénique reprit ses couleurs et étira ses membres ». Nietsche aperçut dans la Grèce antique autre chose que la noble simplicité et la calme grandeur, notées par Winckelmann. A côté du beau rêve Apollonien apparut Dionysos et son cortège. Et Nietsche de s'enthousiasmer pour ce grand cri de la nature, pour cette proclamation de l'Ivresse poétique, pour ce dépassement des limites individuelles venant s'abîmer dans le Grand Tout. Les bornes de la raison sont franchies, la logique est mise à l'écart, les sources de la connaissance la plus profonde et de la vérité la plus cachée s'ouvrent aux yeux du « furieux ». Le dithyrambe dionysiaque, fils de la Volonté, n'est rien autre que la fixation de cette extase.

Mais, qu'importait au public cette révélation d'un aspect méconnu de la civilisation hellénique ! Et Nietsche dut se contenter de faire siens le mépris et le dégoût ressentis par Schopenhauer à l'égard de nos institutions hypocrites, et de désirer, avec lui, la constitution d'une société où les plus nobles seraient les premiers, l'avènement d'une civilisation ayant pour objectif unique, la procréation du Génie, sans lequel le Progrès est impossible.

Telles étaient les dispositions d'âme de Nietsche quand il rencontra Wagner pour la première fois, en novembre 1868, chez le libraire Brockhaus.

De suite, ils se trouvèrent en communauté d'idées par leur amour de l'Antiquité, leur haine de l'époque contemporaine, leur admiration pour Schopenhauer.

L'audition des œuvres musicales du maître renforça la profonde impression exercée sur Nietsche, dès la première entrevue, par ce regard « qui « lui ouvrit des perspectives plus profondes et plus lumineuses que les « discours les plus éloquents et les débats les plus passionnés. » Il vit dans cette musique la manifestation la plus parfaite de la Volonté Originelle, par le moyen des sons. Il y retrouva le réveil de cette force dionysiaque qu'on croyait perdue, pour l'art, depuis les anciens tragiques.

Pour Nietsche, Wagner est une sorte de Messie. C'est le génie incarné

accomplissant ce que Schopenhauer avait conçu. Dans son enthousiasme, Nietsche qui, plus tard, devint si sceptique et si soupçonneux, subit, crédule et confiant, le démoniaque envoûtement par lequel, sans le vouloir, le maître s'empara entièrement de sa personnalité.

Il est juste de dire que Nietsche, dans l'abandon passager qu'il fit de son moi, conserva toujours le ferme dessein de se ressaisir un jour, quand il se sentirait suffisamment fort pour pouvoir marcher tout seul.

Ce charme qui tenait Nietsche prisonnier dura plusieurs années ; c'est durant cette période qu'il prépara son livre sur la *Naissance de la tragédie*. Née de la célébration du culte de Dionysos, la tragédie grecque finit avec Euripide, victime de la didactique de Socrate. A la chaude inspiration issue de l'Inconscient créateur, ce dernier substitua le froid raisonnement, agent de la conscience inféconde et il aboutit à la négation de l'Art. Le criticisme rompit le lien qui unissait le poète à la nature, au peuple, aux traditions. « La volonté s'atrophiant s'éparpille dans les individualités. » Or, les individualités sont les ennemies de l'Art humain, quand elles perdent le contact intime du Grand Tout, quand elles délaissent l'élément dionysiaque.

Socrate avait voulu guérir ses contemporains de la lèpre morale qui les avait envahis, mais il n'obtint que de médiocres résultats parce qu'il était *amousos anèr*.

Pour Nietsche, au contraire, « l'unique possibilité de la vie réside dans l'Art ». Il évite donc de retomber dans l'erreur socratique et, pour combattre le béotianisme des hommes de son temps, il s'attaque au manque d'instinct, à l'incertitude, à la manie du doute, à la privation de volonté originelle. Il faut donc essayer de pénétrer l'Inconscient, pour en tirer la sagesse cachée ; le poète et le chercheur doivent réveiller en eux l'inspiration et, sinon créer, du moins, faire renaître dans leur âme un foyer de production.

Mais dans cette analyse psychologique, le poète met en œuvre sa conscience ; il sait pour son plus grand malheur, il sait pour sa plus grande joie. Winckelmann n'avait donc pas tort complètement ; à côté du délire dionysiaque a existé l'action proportionnée des Apolloniens. La véritable incarnation du génie serait, par suite, un Artiste dans lequel le Conscient et l'Inconscient seraient fortement développés et se contrebalanceraient l'un l'autre. La caractéristique de ce génie réside dans la force de fantaisie, qui invente les mythes ou les transforme.

Dans ses mémoires, Nietsche donne à entendre qu'il a retrouvé chez Wagner une force analogue, mais dans ses écrits postérieurs, dégagé de l'influence wagnérienne, il présente comme types de génies parfaits : Beethoven et Shakespeare, omettant volontairement son ancien maître.

*
* *

Il reste à expliquer comment s'accomplit cette scission entre le philosophe et le musicien. En voici les causes principales :

En premier lieu, Nietsche reproche à Wagner d'avoir puisé les sujets de ses drames dans les légendes germaniques — pourtant bien effacées de la conscience populaire — et, par suite, exigeant, pour leur intelligence, une sérieuse initiation. Pourquoi ne pas avoir envisagé plutôt les problèmes de l'heure présente, les seuls susceptibles de nous intéresser ? Nietsche se sépare de Wagner à un autre point de vue. Pour l'auteur de la Tétralogie « la poésie est l'homme, la musique est la femme ». Nietsche, lui, n'admet la voix (le vers chanté) que comme un élément quelconque de l'orchestre. Il va même jusqu'à dire qu'il faut considérer comme un bonheur de ne pas entendre les mots, à la représentation.

Ces deux objections ont leur valeur et mériteraient certainement un examen attentif. Mais il existait entre Wagner et Nietsche un autre ferment de discorde que des divergences théoriques. Les deux caractères étaient opposés. Wagner, né homme de théâtre, excellait à préparer les grands effets scéniques, s'assimilant successivement les sentiments de ses personnages et combinant, en vue de l'expression la plus intense, tous les moyens dont il pouvait disposer. Nietzsche, au contraire, ne reconnaissait aucune portée à la musique dramatique, pas plus au drame musical qu'au grand-opéra, et n'admettait que la symphonie.

Ce qui les distinguait surtout, c'était l'empreinte différente laissée en chacun d'eux par l'étude de la civilisation hellénique. Wagner avait bien emprunté au théâtre grec sa passion et sa vie ; il avait fait passer, dans son interprétation des mythes germaniques, la grandeur et l'élévation des traditions des temps fabuleux de l'Hellade. Mais au christianisme il avait pris l'admirable doctrine de la compassion. La fatalité qui domine ses hommes et ses dieux, n'est plus la fatalité aveugle du théâtre antique, c'est une fatalité justicière qui rappelle l'inexorable loi du Karma indou. Nietsche avait à choisir entre Wagner et la Grèce. Il se décida pour cette dernière et recueillit, dans sa morale anti-humanitaire, les éléments dont il forma son type de l'Uebermensch.

M. Servaes compare la brusque décision prise par Nietsche à une opération chirurgicale rendue nécessaire par l'état désespéré d'un malade. Mais il ajoute aussi que la cicatrisation ne fut jamais parfaite et que les violentes critiques dirigées contre Wagner ne firent du tort qu'à leur auteur. Ses efforts furent vains pour renverser de son piédestal le géant Wagner, comme, d'ailleurs, sa tentative contre l'Idéal chrétien.

Georges Grévin.

V. *NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES.*

LE JOURNAL DE RUDEMARE, publié par M. Charles d'Héricault (Gaume, 1896, Paris)

On sait la part qu'a prise M. Charles d'Héricault à toutes les publications relatives à la Révolution française. Soit dans les fascicules de feue la *Revue de la Révolution*, qu'il a dirigée pendant plusieurs années, soit en volumes de librairie, il a mis à jour un nombre considérable de documents et de mémoires dont quelques-uns sont tout à fait précieux pour la connaissance de cette époque. Le journal de l'abbé Rudemare qu'il publie aujourd'hui jette une lumière vraiment inattendue sur les premiers jours de la Révolution, sur les attroupements d'avant la prise de la Bastille et la façon dont la populace était déjà maîtresse de la Maison commune. Ce témoignage confirme ce qu'on savait déjà, d'une part que tous les germes de violence terroriste existaient déjà en 1789 ou même 1788, d'autre part qu'il aurait suffi d'une volonté un peu ferme et d'une police un peu adroite pour étouffer ces germes, ce qui aurait économisé à la France et à l'Europe cinq ou six millions de vies humaines.

L'abbé Rudemare joua sous l'Empire un certain rôle et s'attira la colère de Napoléon en s'opposant au divorce, mais ce sont ses notes sur le mois de juillet 1789 qui constituent la partie neuve et précieuse de son journal.

IL RITORNO, par Domenica Oliva (Milan, 1896, Chiesa)

En de courtes piécettes, émues et discrètes, M. Oliva a noté pour lui plus encore, semble-t-il, que pour le public, de tendres ou de mélancoliques sensations : *Sono lampi che fulgono, Un instante : poi notte*. Rêveries sur des thèmes de Schubert ou des chants de saint François d'Assise. tristesses à propos du rire de Gavarni ou de Voltaire, hantises d'images mortuaires, partout se fait deviner la « *profondo dolor d'esser umano* ». Çà et là des notes moins voilées éclatent comme des échos ou des préludes de fanfares. Telle cette apparition de déesse passant à travers les lions et les gorilles : *E negli occhi splendenti era l'immensa Antica fiamma dell' antico amore*. Telle aussi, dans une note plus Watteau : *Il delicato madrigal che vuolo Luci esaltare di donne gioconde Piccolo e tinte del color del sole*. Je cite à plaisir dans le texte, si exquisément délicate est cette langue italienne, toute en caresses et en frémissements de volupté : *Ella è mimosa — Anzi è una rosa — E tutta rosa, l'amorosa, cosa...* Cela suffit pour dire la haute sympathie dont *Il Ritorno* est digne. Pourquoi insister davantage ? Il est des livres qu'il faut respirer comme des fleurs ou écouter comme des murmures de vent ou d'onde... tout le reste est littérature.

S. A.

LA BÊTE MYSTIQUE, par Gustave Dechardel (Ernest Flammarion).

Ce début dans le roman n'est pas quelconque. Curieux mélange de religiosité et de sensations voluptueuses, il se laisse lire jusqu'au bout avec intérêt. Il personnifie à merveille l'idéal artistique et littéraire par lequel est hantée la génération nouvelle.

CORPS ET AME, par Arthur Chasseriau (Lemerre).

Livre estimable, mais sans originalité et où l'auteur fait un trop grand abus des incidents romanesques. TRENMOR.

PETITES PROSES, par Georges Oudinot. Préface de Louis Pilate de Brinn'Gaubast (Chamuel).

M. Georges Oudinot a le don de parer et de rajeunir des thèmes anciens; ses petites proses sont enguirlandées de gracieuses images. Il est délicat de porter un jugement définitif après la lecture d'une si mince plaquette, mais cette œuvre nous engage à espérer en son auteur.
Ed. D.

MONTSERRAT, roman féerique, par Marius André (Savine).

L'amour est coupable et néfaste si nous ne cherchons pas dans la femme le reflet de la Divinité. — M. Marius André a rajeuni ce thème souvent exploité, en le parant de nobles et poétiques légendes. Son roman est inégal, mais dans cette inégalité même je vois les promesses d'un tempérament original et puissant qui ne s'est pas encore affranchi de certaines imitations. Malgré ces défauts, je préfère un tel livre tout animé du souci de l'idéal et de la beauté, à beaucoup d'ouvrages d'un ensemble plus harmonieux et plus parfait. L'influence de M. Péladan se fait sans doute trop sentir, et en bon disciple, l'auteur allie la modernité et le catholicisme à la féerie et abuse de Wagner, de Beethoven et de Léonard de Vinci. A la lecture, il en vient parfois quelque impatience. Mais M. Péladan a écrit d'admirables pages et M. Marius André a suivi cet exemple. Ed. D.

L'EAU QUI DORT, par Paul Margueritte (Armand Colin).

Un des contes qui composent le volume se termine sur les mots : « Il ne s'était rien passé. » Cette phrase pourrait servir d'épigraphe à toutes les nouvelles de M. Margueritte; il ne s'y passe jamais grand'chose. La vie est simple; elle est une trame de petits événements joyeux ou tristes. Les catastrophes sont rares, le drame est le plus souvent sans éclat. C'est ainsi que M. Margueritte, observateur subtil, voit la vie; il met en scène des instants d'existence d'êtres bien réels, solidement dessinés en quelques traits; et ces contes dont le sujet pourrait se résumer en une ligne, nous émeuvent par la qualité d'émotion discrète qui s'en dégage. Je sais peu de romanciers aujourd'hui qui possèdent une aussi vive sensibilité, un sentiment aussi juste de la nature et une semblable sûreté dans le choix du détail. C'est de l'excellent réalisme. Ed. D.

LIVRES REÇUS. — POÉSIE : *Paul-Louis Garnier :* Mélopées lointaines (Edition de l'Idée); *Hugues Lapaire :* Au pays du Berri (Lemerre); *Charles-Adolphe Cantacuzène :* Les sourires glacés (Perrin).

ROMANS : *Gustave Dechardel :* La bête mystique (Ernest Flammarion); *Arthur Chassériau :* Corps et âme (Ollendorf); *Maurice Leblanc :* Les heures de mystère (Ollendorf); *Ch. de Rouvre :* A deux (Armand Colin).

Divers : *Georges Fonsegrive :* Les livres et les idées (Lecoffre); *Albert Tournier :* Le président du Comité de Sûreté générale sous la Terreur, Vadier (Flammarion); *Firmin Van den Bosch :* Une cause littéraire. La Jeune Belgique contre le Coq rouge (Gand); *Paul Fort:* Ballades (Edition du Livre d'art et de l'Épreuve); *Remy de Gourmont :* Le pèlerin du silence (Mercvre de France); *Gustave Lanson :* Histoire de la littérature française (Hachette). *Adrien Foray :* La Société Idéale (Savine).

V. *LE MOIS*

Depuis quelque temps, je me prends à lire, çà et là, des chroniques de M. Sarcey et des articles de M. Zola, et je suis étonné de la fraternité de ces sérieux et laborieux esprits. Dès qu'on ne tire pas M. Sarcey de sa compétence, dès qu'on ne lui demande pas de juger Dante ou Shakspeare, Pascal ou Ibsen, on trouve en lui un jugement singulièrement solide, un sens droit, un goût rationnel, même un esprit narquois et délié. M. Zola a les mêmes qualités, sauf l'esprit. Il a beaucoup d'application, beaucoup de volonté et même de connaissances ; un économiste ne verrait rien à reprendre à *Germinal*, ni un stratégiste à la *Débâcle*, ni un topographe à *Rome*; jusqu'à la *Faute de l'abbé Mouret* où les difficiles peuvent trouver leur satisfaction. Quel dommage qu'il ne se maintienne pas dans les régions d'idées moyennes où il maestrise, et qu'il cherche, sans avoir l'excuse professionnelle de M. Sarcey, à s'élever comme lui vers la haute critique générale !

Un article du *Figaro* du 9 mai est tout à fait caractéristique de sa manière ; M. Zola en bon *laudator temporis præsentis* y rompt une lance pour la foule contre l'élite. Ah ! cette pauvre élite n'en mène pas large avec lui. « Pas d'élite trop géniale, pas de peuple trop ignorant, une société qui fonctionnerait d'autant mieux que les rouages en seraient plus étroitement semblables », voilà l'idéal de M. Zola. Certes il est grandiose, exaltateur, générateur d'héroïsmes et d'enthousiasmes ; en regard, celui de Carlyle, de Balzac, de Vigny, de Taine, de Nietzsche semble tout à fait marécageux et batracobourgeois. Il est d'ailleurs, ce qui le met en plein relief, serti d'admirables découvertes sur le génie des foules au moyen-âge et sur l'actuel Conseil municipal de Paris qui « n'administre pas plus mal que ne ferait un composé de nos gloires parisiennes »; d'où il appert que M. Zola a d'originales idées, d'une part, sur la psychologie des foules, l'essence du génie artistique et l'histoire du Moyen-âge, d'autre part, sur le droit administratif contemporain, le rôle respectif du conseil municipal et de la préfecture de la Seine, et la gestion comparée des grandes capitales. Je crois franchement que quand on voudra, dans l'avenir, donner une idée de la bassesse d'esprit de ce temps-ci, on n'ira chercher ni le Panama ou le Syndicat de la presse, ni l'ascension de la délictuosité ou la descente de la natalité, ni les idioties anarchistes ou socialistes (au fait, dans cet article M. Zola se proclame socialiste) mais on dira : « Savez-vous ce qu'a écrit le grand écrivain de son temps, celui

qui a eu plus d'éditions que Victor Hugo et plus d'interwiews que Lamartine ? Il a dit que *l'effort de la nature devrait être de détruire le grand homme et de le ramener aux proportions communes !* » Avec ça, M. Zola sera jugé, et l'époque qui lit cent mille exemplaires de chacun de ses ouvrages aussi.

Promenade dans les bois de Meudon, du côté de Trivaux et de Chalais. L'administration a passé là, les beaux arbres de l'an dernier sont transformés en stères de bûches. Que l'Etat retire des bénéfices de ses forêts rien de mieux; peut-être même les grincheux trouveraient qu'il n'en retire pas assez, les forêts domaniales ne rapportant que 27 millions contre 17 millions de frais, proportion à laquelle un bûcheron privé mettrait vite bon ordre. Mais les environs immédiats de Paris devraient bien être assimilés au Bois de Boulogne plutôt qu'aux plantations des Alpes et des Vosges. Les bons journalistes qui protestèrent énergiquement, et si d'ailleurs louablement, contre le déboisement de l'esplanade des Invalides, pourraient bien défendre la cause des chênes de Meudon ! Si l'administration a besoin d'abattre quelque chose, qu'elle passe sa fantaisie sur les clôtures des anciens parcs privés formant enclave dans les bois de l'Etat, et devenus publics depuis plus de cent ans ! Pour aller de la terrasse du Château à Villebon, il faut obstinément suivre un mur têtu et moussu pendant plusieurs kilomètres; ce mur avait sa raison d'être quand Monsieur résidait à Meudon, mais s'il n'a d'autre utilité aujourd'hui que de protéger la sieste de M. Berthelot ou de M Janssen (je ne sais qui réside à l'Observatoire) c'est insuffisant ; qu'on l'abatte, et si ces fonctionnaires ont absolument besoin d'avoir un petit bois de Boulogne à eux, qu'on le remplace par un grillage à jour qui du moins laissera la consolation des yeux aux bons contribuables. Et le parc de Chalais, va-t-on aussi le rendre au public, maintenant que la fameuse école d'aérostation militaire est obligée de s'avouer absurde, ou bien va-t-on l'ériger en fief pour quelque politicien désireux d'une villégiature agréable, peu éloignée et moins onéreuse encore ?

Constaté, en écoutant les premiers actes de *Manon Roland*, combien l'histoire, la vraie, est incohérente et inharmonieuse. Car tous ces protagonistes de la tragédie révolutionnaire sont, au fond, de simples personnages de vaudeville. Même sous le fard théâtral et les projections oxypoétiques, Buzot reste buse, Roland reste de la plâtrière, et sa femme reste Manon (je ne fais pas à la Lescaut l'injure de lui comparer la Roland). Ce sont tous des niais méchants et pleutres, peut-être méchants parce que pleutres ; ridicules pendant toujours quatre actes, ils deviennent atroces ou pitoyables au cinquième. Car supposez qu'à la fin du *Chapeau de paille d'Italie*, Fadinard et Nonancourt en sautant avec leur parapluie pour décrocher un reverbère fassent partir une bombe qui les réduise tous en capilotade, ils n'en resteraient pas moins Fadinard et Nonancourt. Or, comment puis-je prendre au sérieux des grotesques

comme Roland, Pétion et *tutti quanti* sous prétexte qu'ils ont fini de façon hâtive et variée ?

Les dernières élections me suggèrent un projet plein d'astuce. Puisque les élus, de par les minorités, les abstentions et les non-citoyens pour âge ou sexe, ne représentent tout au plus qu'un dixième de la population, pourquoi ne pas réduire à un dixième seulement le pouvoir souverain qu'ils s'arrogent ? Comme ce pouvoir se manifeste surtout par le fait d'embêter autrui (nous voulons ceci ! nous ferons cela ! nous réformerons !) cestuy bon Autrui y gagnerait d'esquiver les neuf dixièmes de cet embêtement. Les Chambres voteraient 100 fr. d'impôt en plus, crac on n'en paierait que 10 ! Elles créeraient 10 fonctionnaires nouveaux, vlan, 9 ne fonctionneraient pas !

On a tort de blâmer en leur entier les deux Salons. Je sais au Palais du Champ-de-Mars quelques salles point trop hostiles : de douces étoffes y tamisent la lumière, des meubles,qu'on peut ne pas regarder, garnissent censément les parois, les baies s'ouvrent sur des jardins dont la verdure cache la Tour Eiffel, l'air y est frais et les visiteurs rares. Au Palais des Champs-Elysées, il y a mieux encore : une vaste salle peuplée de divans élastiques, tapissée de feutres moelleux, tendue enfin d'admirables Gobelins dont l'œil ne se détacherait jamais. Cela n'est-il pas suffisant pour pardonner aux autres salles des deux édifices où des bariolages incongrus cachent des parois dont la nudité teintée d'une simple couleur favorable serait autrement réconfortante ?

J'ai commencé ces notules par une pensée de M. Zola, je tiens à finir par une compensation. C'est une Prière de Bossuet qu'un de mes amis me signale obligeamment dans une lettre de Mme Swetchine à Tocqueville. La voici ; je ne sais si jamais un homme a écrit des lignes plus étonnantes :

« Je ne sais, Seigneur, si vous êtes content de moi, et je reconnais que vous avez bien des sujets de ne l'être pas. Mais, pour moi, je dois confesser à votre gloire que je suis content de vous, et que je le suis parfaitement. Il vous importe peu que je le sois ou non, mais, après tout, c'est le témoignage le plus glorieux que je puisse vous rendre, car dire que je suis content de vous, c'est dire que vous êtes mon Dieu, puisqu'il n'y a qu'un Dieu qui puisse me contenter. »

S. A.

VI. *ÉCHOS*

Une indisposition de notre collaborateur René Boylesve nous oblige à remettre au numéro de juillet son intéressante chronique sur les Salons.

***

Mon cher Ducoté,

Je vous l'avais dit : une revue doit être homogène. J'imagine que vous n'en doutez plus aujourd'hui. Il m'a semblé que je contrariais non seulement vos amis, mais peut-être encore vos desseins. Et je quitte cet Ermitage *où vous m'aviez si aimablement convié. Je poursuivrai ailleurs vos chers Barbares.*

Vous comprendrez, je l'espère, mon cher Ducoté, le sentiment qui me conduit et vous me croirez toujours bien vôtre, Lionel des RIEUX.

Malgré les motifs qui dictent son départ de la revue, nous regrettons vivement la décision de notre ami Lionel des Rieux. Qu'il soit ici remercié du précieux concours qu'il nous apporta pendant ses six mois de collaboration.

M. Charles Guérin a bien voulu se charger de la chronique des poésies.

*
* *

Aux prochains numéros nous donnerons :

Des contes de MM. Edmond Pilon et Georges le Cardonnel.

Des ballades de M. Paul Fort.

Des poésies de MM. Antoine Sabatier, Remy Salvator, Joseph Declareuil, Manuel Devaldès, Jules Heyne, Francis Norgelet.

Une étude de M. Jean de Tinan.

Une nouvelle de M. Georges Fourest.

Une étude de M. Henry D. Davray sur le poète anglais W.-B. Yeats.

Un poème et un conte de W.-B. Yeats, traduits par M. Henry D. Davray.

*
* *

Nous recevons la lettre suivante :

Cher Monsieur et ami,

En lisant l'article évidemment aimable que me consacre M. des Rieux dans votre dernier Ermitage, *et dont je le remercie vivement, j'ai pensé qu'il ne serait pas inutile de lui indiquer les particularités de ma mise afin, qu'une autre fois, il en cause d'une façon plus exacte.*

Qu'il sache donc que mes redingotes sont comme celles de tout le monde et sans basques, que j'aime les gilets de velours parce qu'ils sont chauds et seyants, que mes cheveux sont d'une longueur moyenne et que l'hiver, étant fort frileux, je mets de grands pardessus. Quant à mes cravates elles sont généralement noires, toutefois, l'été, je m'en permets de couleurs claires.

Avec mes excuses pour la place que je prends dans votre revue avec ces quelques lignes voulez-vous recevoir, cher Monsieur et ami, mes meilleurs sentiments. André LEBEY.

*
* *

La *Revue Rouge* fusionne avec le *Livre d'Art*.

MM. Gustave Langlet, directeur, Jules Heyne et Manuel Devaldès, du comité de rédaction, deviennent de ce fait rédacteurs du *Livre d'Art*.

*
* *

Une revue littéraire, *La Province nouvelle*, vient de se fonder à Auxerre. Cette revue, créée dans le but de faire connaître les jeunes écrivains en province poursuit un but de diffusion plutôt que de décentralisation, et est ouverte à tous les talents sans distinction d'école.

Elle donnera chaque mois des proses, des vers, des articles de critique littéraire, artistique et dramatique, ainsi que la biographie et une étude sur les œuvres d'un écrivain « jeune ».

Au premier numéro ont collaboré MM. Laurent Savigny, Joseph Declareuil, Edmond Pilon, Antoine Sabatier, Mathias Corvus, Raymond Bouyer, Camille Schiltz.

Le prix de l'abonnement pour l'édition ordinaire est de 5 fr. par an, de 10 fr. pour l'édition de luxe. On est prié d'adresser toutes les communications à M. Laurent Savigny, 43, rue de Paris, à Auxerre.

Nous adressons tous nos vœux de succès à notre nouveau confrère.

*
* *

Nous tenons gratuitement à la disposition des lecteurs qui en feraient la demande, la couverture et le faux-titre du 1er semestre de 1896.

Tulle, imp. MAZEYRIE. *Le Gérant :* EDOUARD DUCOTÉ.



TABLE ALPHABÉTIQUE

DES AUTEURS

Ayant collaboré au premier semestre de l'année 1896 (1)

(1) Les poésies sont imprimées en *italique*.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES OFFSET
DE L'IMPRIMERIE REDA S.A.,
A CHÊNE-BOURG (GENÈVE), SUISSE.
FÉVRIER 1968